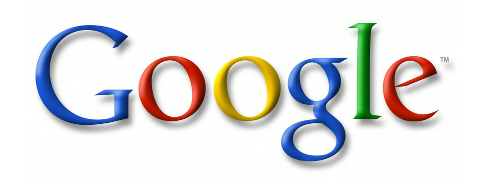
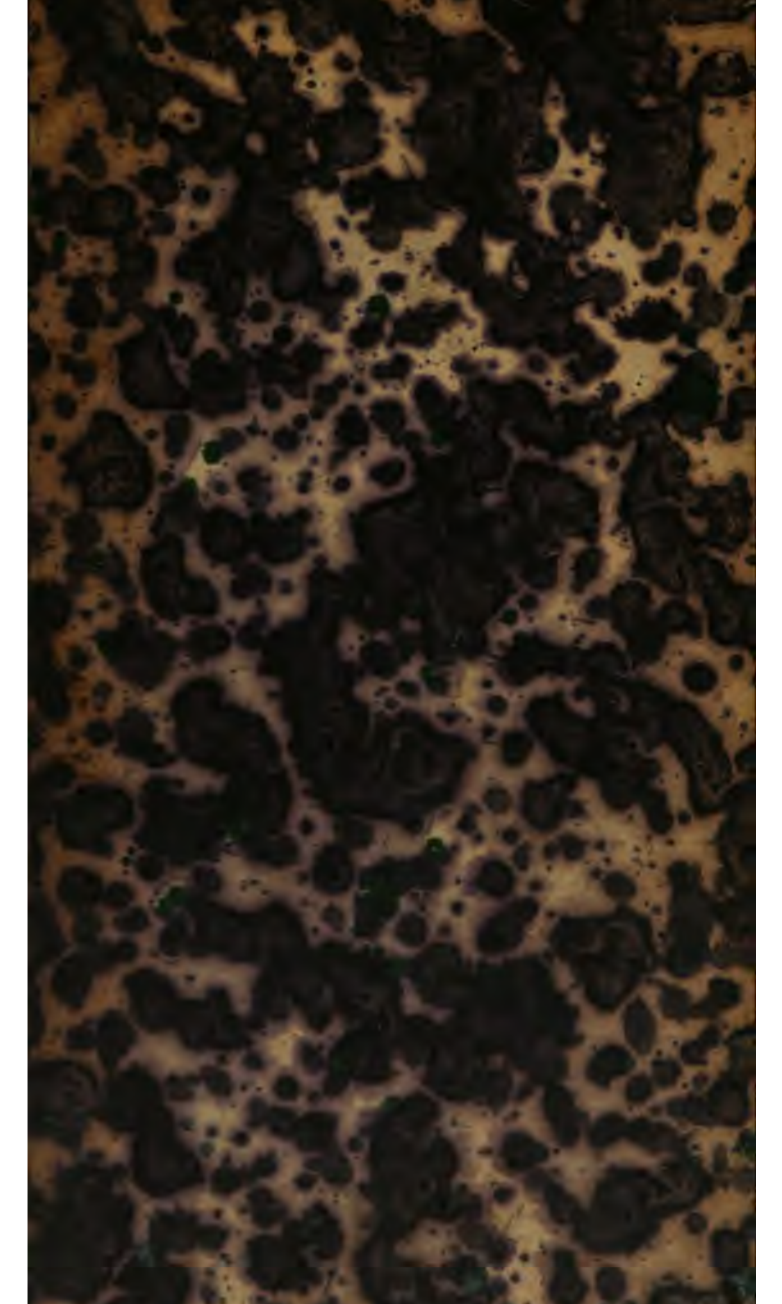
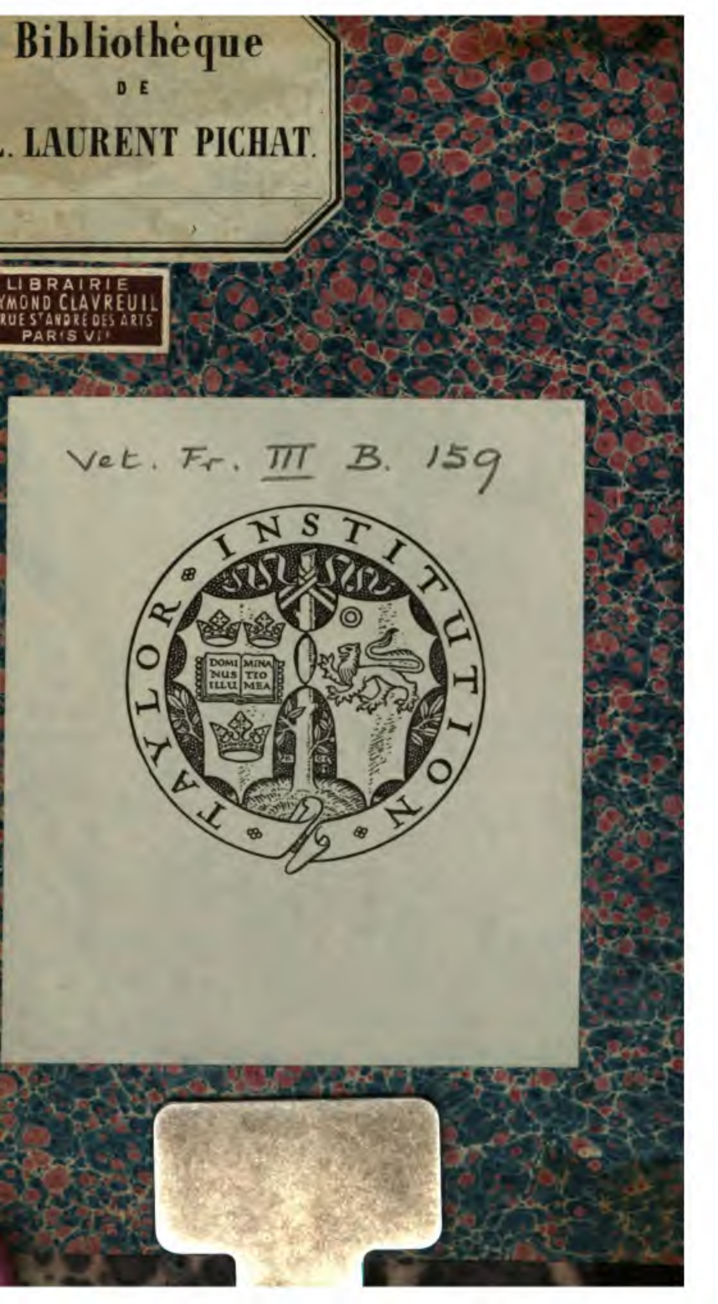






Bibliothèque
DE
L. LAURENT PICHAT.
LIBRAIRIE
YMOND CLAVREUIL
RUE ST ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI
Vet. Fr. III B. 159
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



HISTOIRE DE LUTHER.

NOUVELLES PUBLICATIONS DE LA MÊME LIBRAIRIE.

LA RÉFORME CONTRE LA RÉFORME, OU RETOUR A L'UNITÉ CATHOLIQUE PAR LA VOIE DU PROTESTANTISME, Par HŒNINGHAUS, traduit de l'allemand par MM. WOLF et SUCKAU, et précédé d'une introduction par M. AUDIN; 2 forts volumes in-8°, sur beau papier. — Prix : 15 francs.

Cet ouvrage, qui a fait une si vive sensation en Allemagne, était regardé par Mohler comme un des livres capitaux qu'on ait écrits contre le protestantisme. On aurait pu lui donner le titre de : APOLOGIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE PAR LES PROTESTANTS ; dogme, morale, discipline, culte, institutions catholiques, y sont défendus par tout ce que l'Allemagne a produit de grandes intelligences, depuis la création jusqu'à nos jours. C'est un vaste arsenal où le catholique trouve des armes fournies par ses ennemis mêmes pour la défense de la foi. L'auteur des Histoires de Luther, de Calvin et de Léon X, a fait précéder ce beau livre d'une longue introduction qu'on pourrait regarder comme un résumé de la doctrine protestante.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES DOCTRINES DE CALVIN, à l'usage des séminaires et des maisons d'éducation, par M. AUDIN, 4e édition. Un fort vol. in-18, format Charpentier. Prix : 3 fr. 50 c.

CETTE NOUVELLE ÉDITION PORTE L'APPROBATION D'UN GRAND NOMBRE D'ARCHEVÊQUES ET D'ÉVÊQUES.

HISTOIRE DE LEON X, par M. AUDIN; 2 forts vol. in-8o, imprimés sur beau papier. — Prix : 15 francs.

HISTOIRE DE LA VIE, DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES DE J. CALVIN, par M. AUDIN; 2 forts vol. in-8°, ornés de portraits et de FAC-SIMILE. — Prix : 15 francs.

L'ÉGLISE ROMAINE DÉFENDUE CONTRE LES ATTAQUES DU PROTESTANTISME, par sir CHARLES BUTTLER; précédé de considérations sur le christianisme, par M. LE VICOMTE DE BONALD ; 1 vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50 c.

Poitiers. — Imp. de F.-A. SAURIN.

HISTOIRE

DE LA VIE, DES OUVRAGES ET DES DOCTRINES

DE LUTHER

Par M. AUDIN.

QUATRIÈME ÉDITION, ABRÉGÉE.

APPROUVÉE

Par un grand nombre d'Archevêques et d'Évêques.

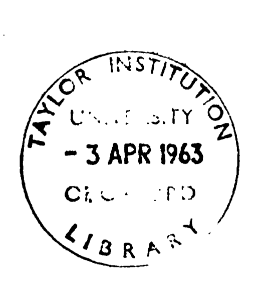
PARIS,

L. MAISON, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 29.

—

1845.



APPROBATIONS.

BREF DE SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI,

ADRESSÉ A L'AUTEUR DES HISTOIRES DE LUTHER ET DE CALVIN.

Dilecte fili, salutem, et apostolicam benedictionem. Nihil certe gratius, nihil jucundius, nihilque optabilius contingere potest, quam ut splendida honorum munera, et nostræ benevolentiæ testimonia in potissimum deferamus viris ingenio, virtute, religione, ac doctrinâ præstantes, qui eorum operâ atque industriâ, de re catholicâ, deque hâc apostolicâ sede optime mereri summopere gloriantur. Non mediocri sane paterni animi nostri voluptate noscimus te acri ingenio præditum, egregiis animi dotibus ornatum, litteris ac disciplinis excultum rebusque optimis institutum, ac vitæ integritate, morum gravitate, et pietatis laude spectatum, nobis vero, huic Petri cathedræ ex animo addictum, tanto catholicæ religionis amore et studio excellere, ut doctis laboriosisque editis operibus hujus apostolicæ sedis laudem et dignitatem tueri, atque illius hostium errores et fraudes detegere ac revincere vel maxime curaveris. Itaque aliquam nostræ in te propensæ voluntatis significationem alacri libentique animo exhi-

A

bendam censuimus, quâ palam testemur te de catholicâ religione deque hâc S. Sede præclare meritum esse. Peculiari erga te honore decorare volentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, ac pœnis quovis modo, vel quâvis de causâ latis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratiâ absolventes, ac absolutum fore censentes, te hisce litteris auctoritate nostrâ apostolicâ Equitem S. Gregorii Magni classis civilis eligimus et renuntiamus, atque in splendidum aliorum illius ordinis equitum cætum, et numerum cooptamus. Quare, ut ejusdem ordinis insignia nempe crucem auream octangulam rubrâ superficie imaginem S. Gregorii Magni in medio referentem, ad pectus teniâ sericâ rubrâ in utrâque orâ flavo colore appensam, ex communi equitum more in parte vestis sinistrâ gestare libere et licite possis concedimus, ac indulgemus. Ut vero nostram erga te benevolentiam magis magisque perspicias, crucem ipsam nos ipsi tibi tradi mandamus. Datum Romæ, apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die XXII februarii MDCCCXLII, pontificatus nostri anno duodecimo.

A. CARD. LAMBRUSCHINI.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

DENIS-AUGUSTE, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége, archevêque de Paris.

Sur le rapport de l'examinateur désigné par nous, et sur les conclusions favorables de la commission chargée de l'examen des livres, nous avons approuvé et approuvons, par ces présentes,

un ouvrage de M. Audin, intitulé : *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Luther*.

Cet ouvrage est le fruit de recherches savantes ; sa lecture offre le plus grand intérêt ; en dévoilant les honteuses origines du schisme et de l'hérésie, il inspire un profond amour de l'unité catholique, et un inébranlable attachement à l'Eglise romaine, contre laquelle viennent se briser les efforts du mensonge.

Donné à Paris sous notre seing, le sceau de nos armés et le contre-seing de notre secrétaire, le 11 avril 1845.

F. DUPANLOUP.

Par mandement de Mgr l'archevêque de Paris :

P. CRUICE, *secrét. de la commission*.

Archevêché de Lyon, 26 février 1845.

LOUIS-JACQUES-MAURICE CARDINAL DE BONALD, ARCHEVÊQUE DE LYON ET DE VIENNE, PRIMAT DES GAULES, ETC.

Nous avons fait examiner le livre intitulé : *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Luther*. D'après le rapport qui nous a été fait, nous ne pouvons qu'encourager la lecture de cet ouvrage ; il confirmera les catholiques dans leur attachement à la foi, et leur fera voir dans quelles erreurs entraînent l'orgueil et les passions.

† L.-J.-M. CARD. DE BONALD, archevêque de Lyon.

ARCHEVÊCHÉ DE SENS.

Sur l'avis qui m'est donné d'une nouvelle réimpression que vous allez faire de votre *Histoire de Luther*, je ne puis que

joindre mes félicitations aux félicitations si nombreuses et si bien méritées qui vous ont été adressées de toutes parts sur votre grand ouvrage, dont celui qui vous occupe en ce moment est un extrait.

Quoique réduit à de plus simples proportions, cet ouvrage ne me paraît pas moins destiné à produire un très-grand bien; aussi le verrais-je avec satisfaction se répandre partout dans mon diocèse.

26 novembre 1844.

+ MELLON, archevêque de Sens.

ÉVÊCHÉ DE LA ROCHELLE.

Au milieu de tant de productions désastreuses qui, en déshonorant leurs auteurs, outragent la religion, la vertu et la morale, il est consolant pour un évêque de pouvoir signaler les ouvrages qui se distinguent par la pureté de la doctrine et la supériorité des talents. C'est le témoignagne qu'il nous est doux de rendre à la *Vie de Luther*, par M. Audin. Après avoir lu attentivement la quatrième édition de cet intéressant ouvrage, partout nous y avons admiré l'exactitude historique et théologique, une érudition profonde, une inviolable impartialité de jugements sûrs, un style agréable par sa pureté, sa variété, sa vivacité. La Providence semble avoir ménagé fort à propos cette publication pour servir d'antidote à tant de libelles calomniateurs et mensongers que les ennemis de la religion et de la foi font colporter sans pudeur dans nos villes et nos campagnes. Nous faisons donc des vœux bien sincères pour la propagation de ce livre, et pour la conservation de son pieux auteur, qui a si bien mérité de la foi catholique.

La Rochelle, 19 novembre 1844.

+ CLÉMENT, évêque de la Rochelle.

PIERRE-TOBIE JENNI, ÉVÊQUE DE LAUSANNE ET GENÈVE.

Nous avons fait examiner par des théologiens dignes de confiance l'ouvrage intitulé : *Histoire de la vie, des ouvrages de Luther*, par M. Audin. D'après le rapport qui nous a été fait, comme après l'avoir lu nous-même, nous donnons très-volontiers notre approbation à ce livre, comme tout à fait propre à donner de justes idées de la malheureuse réforme du XVIe siècle, à faire connaître ses trop célèbres auteurs, et à rattacher de plus en plus à la foi catholique, apostolique et romaine. A ces titres, nous en recommandons la lecture d'une manière particulière.

Donné à Fribourg, en notre maison épiscopale, le 31 janvier 1845.

† PIERRE-TOBIE.

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE DIGNE A L'AUTEUR.

Digne, 28 février 1848.

MONSIEUR,

J'ai été trop ravi de la lecture de vos Histoires de *Luther*, de *Calvin* et de *Léon X*; ces Histoires me paraissent propres à faire trop de bien, pour ne pas vivement et sincèrement me réjouir de leur brillant succès.

C'est donc avec bonheur que j'en vois les éditions se multiplier et se répandre. Je regarde surtout comme une heureuse inspiration la pensée que vous avez eue de donner, des deux premiers de ces ouvrages, un abrégé qui, par son format et la modicité de son prix, pût devenir populaire et fût à la portée des plus modestes fortunes. Il était temps, en effet, qu'une plume éloquente et courageuse, une plume laïque, une plume aussi honorablement connue

que la vôtre dans les lettres, vint dissiper cet amas d'erreurs et de calomnies que l'hérésie et l'impiété ont accumulées, comme à l'envi, au sujet de la Réforme. Il était temps qu'on dévoilât ses honteuses origines, qu'on montrât ce qu'étaient en réalité les hommes qui passaient pour en être les héros et les saints, et qu'on réhabilitât de la même main des adversaires trop injustement jugés, trop méconnus. C'est ce que vous avez fait, Monsieur, avec une énergie de pinceau, un éclat de couleurs, une variété de recherches et une richesse d'érudition qui assurent à vos travaux autant de vie que de gloire. Oui, en élevant ainsi à la science historique des monuments qui resteront, vous avez en même temps rendu un immense service à la cause de la vérité et de la religion; vous avez inscrit votre nom à côté des noms les plus chers à l'Église : les catholiques en sont fiers, et ils ne cesseront de le bénir.

Poursuivez, Monsieur, une tâche si noble et si belle, et comptez sur nos suffrages, nos sympathies, non moins que sur notre reconnaissance. Déjà vous en avez reçu du souverain pontife une marque bien précieuse, et je ne doute point que l'épiscopat tout entier ne s'associe à ces sentiments.

Pour moi, Monsieur, il m'est infiniment doux de vous en offrir aujourd'hui ce faible témoignage, dont je vous autorise à faire l'usage que vous jugerez convenable.

Laissez-moi, en finissant, vous féliciter encore de l'excellente idée qui vous a porté à enrichir notre langue de l'intéressant ouvrage de Hœninghaus, et vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de la belle introduction dont vous le faites précéder.

Agréez, Monsieur, avec l'expression de mes sentiments, celle de ma haute estime, et de mon dévoûment bien affectueux.

† D.-AUG., évêque de Digne.

ÉVÊCHÉ DE POITIERS.

Après avoir fait examiner les Histoires de *Luther*, de *Calvin* et de *Léon X* qu'a publiées M. Audin, nous sommes heureux d'offrir nos encouragements à l'auteur; nous le félicitons d'avoir si utilement contribué à la gloire de l'Église, et nous désirons que notre approbation puisse répandre dans notre diocèse la lecture de ces livres, destinés à lever bien des doutes et à dissiper bien des erreurs.

Donné à Poitiers, le 7 mars 1845.

† J.-ANDRÉ, évêque de Poitiers.

Par Monseigneur :

L'abbé AUBER, chan. hon., sec. int.

PRÉFACE.

La réforme est un phénomène double, social et religieux. Schuderoff, Voigt, Buchholz, Thym, Schmidt, Charles Villers, en ont recherché les causes et les effets. A son avénement, Luther trouva les éléments de ce mouvement qui devait agiter le monde tout rassemblés : il ne les créa pas, ainsi qu'on l'a si souvent répété, il s'en servit. Car les idées ne naissent pas fécondées, il faut un cerveau pour les faire éclore. Le sol de l'intelligence ressemble au sol terrestre, qui ne porte que s'il est ensemencé. Le germe du protestantisme existait donc quand vint Luther. L'action du docteur de Wittemberg sur son siècle a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages où sa parole est représentée plus puissante que celle d'aucun écrivain, où sa pensée est peinte saisissant l'avenir qu'elle a deviné d'intuition, où sa science du Verbe divin est mise au-dessus de celle de tous les génies catholiques, où sa mission est transformée en apostolat, et son œuvre comparée à la révélation. Nous verrons dans son duel avec l'autorité si le moine augustin fut homme, et si les misères de notre nature lui manquèrent.

La réforme fut violente dans le principe. Elle ne se contenta pas de chasser nos religieux de leurs couvents et nos prêtres de leurs presbytères; elle les calomnia dans leurs mœurs et leurs doctrines, les rapetissa, et brûla ou dispersa leurs livres, ces pamphlets catholiques surtout, si mordants, si incisifs, où l'écrivain, prêtre, moine, juriste, se prenait à l'enseignement du docteur, à sa mission évangélique, à son intérieur de ménage, à sa vie intime, à ses doctrines, et le jouait à son tour sur un théâtre où lui-même l'avait joué sans pitié. Le drame de la réforme accompli, Luther resta seul sur la scène, sans rivaux, sans contradicteurs. Pour juger ses adversaires, on n'eut donc plus que l'œuvre littéraire qu'il avait laissée après sa mort, et dans laquelle il trace un si abominable portrait des catholiques : êtres, selon lui, déchus, sans savoir, sans discernement; misérables écoliers se traînant sur les pas d'Aristote, qu'ils n'ont su jamais lire; humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village; chrétiens qui répudient la parole évangélique; théologiens qui chantent victoire quand ils ont cité Thomas ou Scot;—au moral, hommes de convoitise et de luxure; livrés au vin, aux femmes, esclaves de leurs appétits, et prêts, comme Judas, à dire : *Que me donnerez-vous? je vous le livrerai*. A peine si, dans leur lutte avec Luther, vous pouvez saisir une noble parole qui sorte de ces cœurs de crétins, à travers une phraséologie se perdant dans un dédale d'arguments sans coloris, et souvent aussi grotesques que leur figure; car talent et figure, tout est fait par Luther à la même image.

Voilà, si nous en croyons le réformateur, les hommes que Dieu avait suscités au seizième siècle pour défendre l'église d'Allemagne!

L'âme se serre en assistant à ces débats, où Luther se donne une parole si éblouissante et en fait une si terne à ses adversaires : l'un véritable géant, les autres misérables pygmées; chez lui une organisation de feu, chez ses antagonistes une nature décrépite. Ils ont à leur disposition les eaux vives où Tertullien, Cyprien, Lactance, puisaient des flots d'images, et ils n'osent en approcher leurs lèvres! On rougit pour des rhéteurs encapuchonnés qui ne savent lire ni la Bible, ni les Pères. La foi, qui transporte des montagnes, ne leur délie pas même la langue. Maintenant étonnons-nous que des historiens, qui ne connaissent la polémique du seizième siècle que par les récits de Luther, aient une idée si triste de nos docteurs, et qu'ils se passionnent pour leur apôtre! étonnons-nous qu'ils le comparent à saint Paul, qu'ils en fassent un autre Arminius et un Romain des anciens temps!

Luther a fait de la caricature, et on a cru à la ressemblance; mais Dieu n'a pas plus manqué à son Église au temps de la réforme que le talent à ses défenseurs. Dans l'intérêt de l'histoire, nous nous sommes constitué à notre tour juge d'un homme qui jugea ses frères avec tant de sévérité : c'était notre droit. Nous avons dit à chacun de ces morts qu'il coucha dans la tombe : Lève-toi! Nous les avons éveillés de leur sommeil et cités devant notre tribunal! On verra si la poussière catholique ne recouvrit pas des ombres illustres, des hommes de

foi et d'inspiration, des âmes de poëte, des cœurs chauds, de dignes héritiers des gloires de notre école. On verra si toute étincelle de génie manquait à ces moines à la façon de Luther; si Eck est un théologien sans science, Aleandro un esprit vulgaire, Cajétan un diplomate inhabile, Léon X l'Antechrist prédit par les prophètes. On verra qui a soutenu les arts, et qui a veillé sur les monuments de notre foi. Si, comme Kant l'a défini, le beau n'est que le symbole de la moralité, on saura qui, dans cet antagonisme des deux cultes, a fait défaut à la mission de Jésus-Christ, mission de civilisation et de progrès social.

Il n'est pas d'écrivain, quelque faible part qu'il ait prise à ces débats, soit qu'il appartienne à notre école ou à celle de Luther, dont nous n'ayons soigneusement étudié les productions. Pour juger le réformateur, nous avons visité une à une ces vastes nécropoles où dorment pêle-mêle les cendres des réformés et des catholiques. Nous avons fouillé les bibliothèques de Mayence, d'Erfurt, de Cologne, de Strasbourg, de Lyon, de Florence et du Vatican surtout où tant de trésors sont enfouis; diamants que trois écrivains contemporains, tous trois de la réforme, ont attachés à leur couronne littéraire : — Ranke dans son Histoire de la papauté, Raumer dans ses Annales de la maison de Hohenstaufen, et Adolphe Menzel dans sa Chronique allemande depuis les temps de Luther jusqu'à nos jours : nobles intelligences, qui ont cru le moment venu où l'esprit de secte ne pouvait prévaloir contre la vérité.

Il est une œuvre littéraire dont la seule transcription

userait une vie de scribe, car celui qui la produisit ressemblait au fantôme de la ballade allemande, *il allait vite;* chaos où l'auteur a jeté de tout : poésie, éloquence, images, colère, boue, mensonge, et jusqu'à des vérités; épopée où il a mis en scène des papes, des empereurs, des pères, des docteurs, des juristes, et le diable, son héros, qui tient suspendues par un fil toutes ces têtes qu'il agite et fait mouvoir. C'est cette œuvre où Luther représente Aristophane, le paysan du Danube, et souvent même Pétrone, qu'il faut étudier, si l'on doute, pour cesser de douter; symbolique in-folio de l'inanité des doctrines protestantes. En effet, assemblez ces pages; rapprochez celles que sa main desséchée, qui déjà touchait les premières ombres de l'éternité, laissait tomber à Eisleben, de celles qu'il écrivait presque enfant au sortir du couvent d'Erfurt; comparez-les, et vous n'en ferez jamais surgir une dogmatique. Car les enseignements, pour nous servir de l'expression d'un poëte, « s'y brisent comme des avalanches, les doctrines s'y heurtent à l'instar des tempêtes; » pas un rayon de soleil qui vous indique la voie du salut; c'est un abîme de néologies, de contradictions et d'antilogies. Quelque haute que soit la colonne où ils placent leur Stylite, nous portons le défi aux apologistes de Luther de le grandir jusqu'à l'affirmation : il n'a su que nier, et nier c'est détruire.

C'est parce que nous l'avons lu et médité que nous en parlons ainsi. Plusieurs fois notre cœur s'est contristé en voyant l'usage que le moine augustin a fait des dons que Dieu lui avait accordés. Nous avons mis en relief ses va-

riations continuelles, les impossibilités qu'il donne pour des évidences, ses prophéties sur la chute de l'église romaine, ses blasphèmes contre la chaire de saint Pierre, ses outrages aux lumières de la tradition, aux splendeurs du sacerdoce et de l'humanité, et tout ce merveilleux de fiel et d'injures dont il se sert pour flétrir quiconque ne croit pas en lui. Notre livre tombera souvent des mains; le doute se dressera contre notre récit: mais qu'on se débatte tant qu'on voudra; notre preuve est là, il faut s'y soumettre ou renier Luther (1).

Quand ce Samson de la réforme s'attacha, pour les renverser, aux colonnes de notre temple, de nombreux ouvriers vinrent à son aide: c'étaient Carlstadt, Œcolampade, Schwenkfeld et beaucoup d'autres encore, auxquels, pour récompense, il décernait des couronnes sur la terre et dans le ciel. Mais ces esprits voulurent travailler pour leur compte et se passer de Luther. Alors se produit un drame trop sérieux pour prêter aux rires. Qui êtes-vous, crie le docteur, pour annoncer un autre évangile? Quels sont vos miracles? Où sont les signes que vous avez posés dans le ciel? Pas un ne répond; pas un qui ait seulement, suivant Erasme, redressé un cheval boiteux. Ils ne sont pas interdits; ils demandent à leur tour à Luther: Et toi, qui t'a envoyé? A quels signes pouvons-nous reconnaître ta mission? Quel miracle as-tu opéré? Luther n'a pas même guéri un malade. A défaut de signes, il a sa grande colère. Donc il s'irrite,

(1) Dans cette édition abrégée de notre premier travail et destinée surtout aux jeunes lecteurs, nous n'avons laissé subsister aucune image qui pût offenser l'oreille.

il bondit, il se met à fouiller les livres de ces nouveaux apôtres qu'il pousse pêle-mêle devant son tribunal; qu'en plein prétoire, et aux éclats de rire des assistants, il fustige et marque au front comme Caïn; puis de sa voix de prophète, il les chasse en ces mots : Allez au diable si vous ne vous repentez. Tous moururent dans l'impénitence. Mais avant de quitter cette vie, ils eurent leur tour, et citèrent à leur barre le réformateur. N'attendez pas d'eux des mouvements oratoires, leur parole est rampante, mais vive; nous l'avons recueillie dans des feuilles rares à trouver.

Ainsi voilà l'anarchie dans l'église de Wittemberg! les frères utérins de la réforme allaités de son lait, se maudissant entre eux, et s'appelant l'un l'autre aux pieds du juge suprême :

Luther pour demander compte à Munzer de toutes les âmes qu'il a enivrées de ses poisons, et Munzer pour lui jeter à la face le sang des anabaptistes;

Carlstadt pour accuser Luther d'avoir perverti la parole divine, et Luther pour se moquer des visions de l'archidiacre;

Zwingli et Œcolampade pour expliquer à Luther le sens des paroles de la Cène, et Luther pour proscrire l'interprétation des Suisses.

N'est-ce pas un singulier spectacle que ce drame où ne paraît aucune individualité catholique, et dont tous les acteurs sont des moines, des clercs, des prêtres, qui ont pris femme? évangélistes qui se croient illuminés d'en haut et se disent anathème; prophètes et apôtres

du Christ qui se vantent de posséder le criterium de la vérité et ne s'entendent pas plus entre eux que les ouvriers de Babel ! Nous avons découvert cette plaie de la réforme personnifiée dans ses athlètes ses plus connus. C'est le moine saxon qui les jugera.

Un homme tel que Luther ne revit pas seulement dans ses œuvres et dans les récits de ses contemporains. Son pied, partout où il a posé, s'est si fortement empreint au sol, qu'il y a laissé des traces impérissables. La vie du docteur fut à la fois un combat et un pèlerinage à travers l'Allemagne. Des âmes enthousiastes vont visiter aujourd'hui les lieux où se passèrent les phénomènes de la réforme, comme autrefois nos pères étaient poussés vers la Terre-Sainte. Nous aussi, nous avons entrepris ce voyage. Nous avons vu Eisleben, Eisnach, Erfurt, Worms, Spire, Wittemberg ; recueillant des souvenirs et des images qui aideront à la compréhension de notre narration, et qui nous fourniront quelquefois d'utiles enseignements. Ainsi, s'il arrive qu'on nous montre avec un respect idolâtrique le verre où s'attachèrent les lèvres de Luther, nous demanderons qu'on nous explique le dédain de nos adversaires pour les ossements des martyrs de notre foi ; si le protestant s'assied avec émotion sous l'arbre qui abrita Luther près d'Oppenheim, il nous sera bien permis à nous de baiser la main de l'un de nos saints qui préféra la mort au parjure ; et si l'on nous fait voir les gouttes d'encre qui jaillirent de l'écritoire que Luther jeta à la tête du diable, nous aurons moins de peine à

obtenir grâce pour les légendes de quelques-unes de nos provinces.

Notre Histoire est un livre de conviction et de bonne foi : qu'on le juge comme nous l'avons écrit (1).

(1) Dans notre ouvrage en deux volumes in-8o, nous avons indiqué soigneusement nos sources. Il faudra donc recourir à cette édition si l'on a besoin de conférer nos citations avec les livres originaux.

HISTOIRE

DE

LUTHER ET DE SES ÉCRITS.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER. — 1483-1508.

Naissance de Luther. — Hans Luther, son père. — Les Cuaren-Shulc de Magdebourg. — Eisenach et Cotta. — Luther à Erfurt. — Au couvent. — Luther prêtre. — Sa vie sacerdotale.

Le père de Luther, Hans, était un pauvre paysan du petit village de Mœhra (Moer), dans le comté de Mansfeld; sa mère, Marguerite Lindemann, une servante de bains, craignant Dieu, vertueuse, chaste surtout, aimant la prière, et l'ornement de son sexe à Eisleben. « Je lui ai demandé souvent, dit Mélanchthon, quand était venu au monde Martin : elle se rappelait bien le jour et l'heure de la naissance, mais l'année elle l'avait oubliée. Elle racontait qu'elle était accouchée le 10 novembre, la nuit, à onze heures, qu'on avait baptisé l'enfant le lendemain, et qu'on lui avait donné le nom du saint dont on célébrait la fête. Le frère de

Luther, Jacques, honnête jeune homme, qui aimait Dieu, croyait que Martin était né l'an du Seigneur 1483. Toute sa famille, son père, son aïeul, travaillaient aux champs. Peu de temps après la naissance de Martin, Hans quitta Eisleben et vint habiter la petite ville de Mansfeld, où il abandonna le métier de laboureur pour prendre celui de mineur. Hans acquit un modeste coin de terre. Plus tard nous le trouvons exerçant une magistrature où l'avaient appelé l'amitié et l'estime de ses concitoyens. Il travaillait jusqu'au soir pour nourrir ses enfants, passait les fêtes et les dimanches au logis, et n'allait que rarement au cabaret. Avant son arrivée à Mansfeld, cette famille vivait dans un grand dénûment. Chaque fois que les souvenirs d'enfance revenaient à son esprit, Luther aimait à s'en entretenir avec ses amis. « Mes chers parents étaient bien pauvres, disait-il; pour nous nourrir mon père était obligé de bêcher la terre, et ma mère de porter du bois sur ses épaules; bonnes gens qui ont bien eu du mal, et dont la race est éteinte aujourd'hui. » Dieu bénit tant de pauvreté et de labeur. Hans passa maître mineur, il eut des ouvriers, et il put élever sa nombreuse famille. On ne sait pas combien il eut d'enfants; deux moururent de la peste qui désola l'Europe au commencement du seizième siècle; une de ses filles épousa le scribe Ruhel de Mansfeld, dont le nom revient quelquefois dans la correspondance de Luther.

Hans était donc un de ces bons paysans d'Allemagne, dont le type se retrouve encore dans la haute Saxe: ardent au travail et à la prière, amoureux de sa famille, et de sa fille surtout; jamais ne murmurant contre la Providence, mais la bénissant chaque fois qu'elle lui envoyait un nouvel enfant. Il aimait à se délasser, le soir, auprès d'un grand pot de bière, en écoutant quelque récit biblique que lui lisait Jacques dans un de ces livres que leur prêtaient les pères du

couvent, et qui étaient bien chers encore. Il se couchait de bonne heure, faisait sa prière, et venait souvent s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandît dans la crainte du Seigneur. Hans avait des armes à l'instar des nobles de son temps; un marteau de mineur, dont Martin était fier comme Sickingen de son épée. Souvent il invitait à sa table le prieur ou le maître d'école de Mansfeld, qui se plaisait à questionner l'enfant, dont l'œil s'arrêtait déjà sans sourciller sur l'interrogateur. Il avait six ans, et savait lire et écrire couramment. Quand Mélanchthon se maria, Hans fut de la noce, et vint s'asseoir à la table du festin parmi les hellénistes, les docteurs, les savants, les lettrés que le nouvel époux avait conviés. Jean Reineck fut le premier et le meilleur camarade d'enfance de Martin Luther.

L'an 1497, au mois de mai, deux écoliers cheminaient sur la grande route de Mansfeld à Bernbourg, le havre-sac sur le dos et le bâton à la main, le cœur et les yeux gros de larmes. C'étaient Martin Luther, qui avait quatorze ans, et son camarade Reineck, du même âge à peu près, et qui tous deux venaient de quitter la maison paternelle, et se rendaient à pied à Magdebourg, siége archiépiscopal, pour fréquenter les *Curren-Schule*, gymnases célèbres dans le moyen-âge et qui subsistent encore en Saxe. Là, chaque enfant payait sa nourriture, son entretien, son éducation, à l'aide des petites aumônes que lui faisaient les riches, sous les fenêtres desquels il allait chanter deux fois par semaine, ou qu'il amassait à l'église en psalmodiant au chœur: école d'épreuves, de misères et d'abnégation, d'où sont sorties de grandes lumières qui ont illuminé l'Allemagne. Mais les riches de Magdebourg étaient bien peu charitables, puisque Luther, malgré sa belle voix, ne put trouver de quoi payer ses maîtres pendant plus d'une année. Jean Reineck fut

plus heureux. Donc Martin, ayant épuisé son dernier liard, quitta la cité au cœur d'airain, dit adieu à ses camarades et à son petit ami, prit son bâton et son sac de pèlerin, se remit en route, et se dirigea vers Eisenach, petite ville de la Thuringe, appartenant aux ducs de Saxe, et où sa mère avait des parents. En entrant dans la ville, il posa son sac à terre et se mit à chanter sous une fenêtre d'assez belle apparence. Une femme parut, qui, charmée des accents que le besoin rendait pénétrants, jeta au pauvre écolier deux ou trois pièces de monnaie de cuivre, qu'il ramassa tout joyeux en levant les yeux sur sa bienfaitrice. Cette femme, qui se nommait Cotta, à la vue des yeux de l'enfant tout humides de larmes, lui fit signe de la main de monter, et Martin n'eut pas à se plaindre de son inspiration musicale, car elle lui valut l'amitié de Cotta.

A l'abri du besoin, Luther se mit avec ardeur au travail. « Ne dites pas du mal, répétait-il souvent, des petits chanteurs qui vont de porte en porte, demandant le pain du bon Dieu, *panem propter Deum;* car j'ai aussi chanté aux portes pour avoir le pain du bon Dieu, et surtout à Eisenach, ma chère Eisenach. »

Il se trouva que cet enfant qui avait une si belle voix aimait la musique avec passion. Cotta lui acheta une flûte et une guitare, dont il apprit à jouer sans maître. Quand il avait étudié et mendié, il revenait au logis hospitalier, et sur un de ces intruments chéris il essayait quelque vieux cantique allemand qu'il avait retenu dans son chemin, comme : *Bénissons le petit enfant qui nous est né ;* ou *Bonne Marie, étoile du pèlerin.* Cotta l'écoutait et l'applaudissait.

Il est vraisemblable qu'il puisa dans cette existence voyageuse, où il était obligé de triompher de la misère sous peine de mourir, ces germes de force contre l'adversité que l'âge ne fit que développer, et cette colère toujours grandissante

contre l'humanité à laquelle il avait été obligé de tout payer, jusqu'à l'air qu'il respirait.

A Eisenach, Luther étudia la grammaire sous un maître renommé, Trebonius, qui avait coutume de donner ses leçons la tête découverte, pour honorer, disait-il, les consuls, les chanceliers, les docteurs et les maîtres qui sortiraient un jour de son école. L'esprit vif, l'éloquence naturelle, la rare facilité d'élocution, l'habileté à composer en vers et en prose de l'écolier, le firent bientôt remarquer : il n'avait pas de rival parmi ses condisciples.

Quand il eut goûté de la douceur des lettres, il jeta les yeux sur Erfurt (1501), où brillait une académie célèbre, et où il avait hâte d'aller se désaltérer, dit son disciple bien-aimé, à la source des bonnes doctrines. Son père céda facilement à ses désirs. « Mon cher Hans, dit Luther, m'a permis de fréquenter l'université d'Erfurt, où, grâce à son amour et à son travail, j'ai pu achever mes études scolastiques. » Il se fût aisément initié à tous les arts libéraux, s'il eût trouvé des maîtres dignes de lui. Peut-être que les charmes de la philosophie, que l'harmonie de la parole antique, s'il eût pu s'y livrer plus à son aise, auraient contribué à adoucir son caractère. A Erfurt, il s'abandonna avec toute l'effervescence de la passion à l'étude si difficile de la dialectique, qu'il délaissa ensuite pour pratiquer les beaux génies de l'antiquité : Cicéron, Virgile, Tite-Live, qu'il lisait, non pas en écolier qui ne cherche qu'à deviner des mots, mais en intelligence éclairée, tâchant d'y cueillir des enseignements, des conseils, des maximes pour la vie à venir. De toutes ces fleurs il formait une sorte de bouquet, dont la douce odeur devait embaumer le chemin qu'il avait à parcourir, et calmer un jour ses souffrances de tête et de cœur.

Il eut pour professeur, à Erfurt, Jodocus Truttvetter, qu'on nommait alors le docteur d'Eisenach, et dont il s'accusa plus tard d'avoir hâté le trépas par ses mutineries contre la théologie scolastique.

Alors chaque ville d'Allemagne, les villes universitaires surtout, avait des bibliothèques, composées en partie de manuscrits aux belles miniatures rehaussées d'or et d'argent, œuvres patientes où étaient reproduits les trésors de l'antiquité profane, qui sans les moines seraient à jamais perdus. C'était à la bibliothèque d'Erfurt que Luther passait ses plus douces heures. Grâce à Gutenberg, pauvre ouvrier, on allait se passer désormais du travail des cénobites : l'imprimerie avait été trouvée. Mayence, Cologne, reproduisaient les livres saints dans tous les formats. Erfurt avait acheté à grand prix quelques bibles latines qu'il montrait difficilement aux visiteurs. Luther put en ouvrir une, et ses yeux tombèrent avec un ravissement de cœur inexprimable sur l'histoire de Hannah et de son fils Samuel : « Mon Dieu! murmura-t-il, je ne voudrais pour tout bien qu'un livre semblable. » Alors une grande révolution s'opéra en lui. La parole humaine, parée de poésie, lui parut misérable au prix de la parole inspirée ; il se dégoûta de l'étude du droit, auquel Hans, son père, avait voulu qu'il se livrât. Que Jodocus Truttvetter, son maître, qui jouissait comme canoniste d'une réputation méritée, lui semblait petit quand il le comparait à Moïse ou à saint Paul ! Il avait vingt ans, et le travail avait épuisé ses forces; il tomba malade. Un vieux prêtre vint le visiter : l'adolescent était pâle, défait, et s'abandonnait à des pensées qui aggravaient ses souffrances. « Allons, mon ami, lui dit le bon prêtre, du courage; vous ne mourrez pas de cette maladie, Dieu vous réserve de belles destinées; il fera de vous un homme, et vous consolerez les autres à votre tour, car

Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie. » Assurément ce confesseur ne lisait pas dans l'avenir, et ne se doutait pas des desseins de la Providence sur son pénitent.

Luther allait être mis à d'autres épreuves.

Il avait, en 1505, reçu ses grades en philosophie, et il se mettait à étudier la physique et la morale d'Aristote, lorsqu'un événement fortuit vint donner une autre direction à ses idées : son meilleur ami, le jeune Alexis, mourut à ses côtés frappé du tonnerre. Luther ferma les livres d'Aristote qu'il avait à peine ouverts : dieu inconnu pour lui, qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à la mort, et dont il appelait la philosophie une œuvre diabolique. Effrayé comme Paul sur la route de Damas, l'écolier leva les yeux au ciel et crut entendre une voix qui lui criait : Au couvent ! Alors, après avoir invoqué le secours de sainte Anne, il fit vœu d'embrasser la vie monastique. La nuit venue, il quitta sa chambre, sans dire adieu à ses condisciples, un petit paquet sous le bras, où il avait enfermé soigneusement un Plaute et un Virgile, et il alla frapper à la porte du couvent des augustins. « Au nom de Dieu, ouvrez. — Que voulez-vous ? demanda le frère portier. — Me consacrer à Dieu. — *Amen*, » répondit le frère, et il ouvrit. Le lendemain Luther renvoyait à l'université ses insignes de maître, l'habit et la bague qu'il en avait reçus en 1503.

Cette fuite précipitée fit du bruit ; les professeurs dépêchèrent à Luther quelques-uns des élèves qu'il aimait particulièrement ; mais il refusa de les voir, et resta caché à tous les regards pendant un mois. Il écrivit à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu. Hans entra en colère, et menaça Luther dans une lettre où, au lieu de l'*ihr* allemand qu'il lui donnait pour honorer le savant, il ne lui adressait plus la parole qu'en se servant du *du* de colère ou de mépris. Mais l'adolescent croyait en Dieu : la voix pater-

nelle ne fut point écoutée. Qui sait ce qu'une âme comme la sienne fût devenue après ce coup de foudre qui avait frappé de mort celui qu'il aimait si tendrement? Peut-être se fût-elle livrée au désespoir; peut-être serait-elle tombée dans la folie, si elle n'eût eu devant elle un asile pour se guérir de ses terreurs et trouver un repos perdu. Ainsi, c'est à de pauvres ermites que Luther dut sa raison et sa vie sans doute: il faut avouer que le malade oublia bien vite le souvenir du médecin!

Luther entra donc au couvent l'imagination troublée par la mort subite de son ami, et tremblant que la terre ne s'ouvrît sous ses pieds, et qu'il ne tombât sans avertissement, ainsi qu'Alexis, dans les mains de la Divinité. Cette vision tourmenta longtemps son sommeil; la nuit il lui semblait entendre la voix du mort qui venait l'avertir de faire pénitence. Luther, qui n'avait encore goûté d'aucune des joies mondaines, lui si pur alors et si candide, se croyait un grand pécheur! Pour détourner la colère de Dieu, il jeûnait, il se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde. Surtout il avait peur du démon, et ce n'était qu'à force de prières qu'il parvenait à en chasser le fantôme. Un jour que le prêtre récitait à la messe l'évangile et qu'il prononçait ces mots: *Erat Jesus ejiciens dœmonium et illud erat mutum,* Martin, saisi de terreur, se leva et s'écria: *ha! non sum ego, non sum ego!*

« Si jamais, disait-il, augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je mérite d'y entrer: c'est un témoignage que tous mes frères me rendront. Je jeûnais, je veillais, je me mortifiais, et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé; ce ne sont pas nos ennemis qui croiront à mon récit, eux qui ne parlent que des douceurs de la vie monacale, et qui n'ont jamais aucune tentation spirituelle! »

Parfois une hymne ou une prose d'église allégeait ses ennuis : il aimait surtout le chant grégorien, et son plus grand bonheur était de faire sa partie avec quelque enfant de chœur. Il avait une belle haute-contre.

Son noviciat fut pénible; ses supérieurs, qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, tentèrent sa vocation par d'énergiques épreuves : Luther était obligé de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de monter l'horloge, et d'aller, un sac sur le dos, mendier publiquement. Le frère murmura; l'université de Wittemberg intervint, et mit fin à de semblables épreuves où il était à craindre qu'il ne succombât.

Il prononça ses vœux en 1507, et reçut la prêtrise la même année. — Promettez-vous, dit le prélat ordinant Lasph, de vivre et de mourir dans le sein de l'église catholique, notre bonne mère? — Le néophyte répondit : Je le promets. Ce fut un jour mémorable, une grande solennité dans sa vie, que celui où il célébra le saint sacrifice, le 2 mai, le quatrième dimanche après Pâques. « C'est aujourd'hui, écrivait-il à Jean Braun d'Eisenach, que je dirai ma première messe; venez-y. Pauvre jeune homme, indigne pécheur que je suis! Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et autant qu'il est possible à de la poussière comme moi, d'accomplir ses desseins. Priez pour moi, mon cher Braun, afin que mon holocauste soit agréable au Seigneur. »

Luther avait eu pour maître en théologie Carlstadt, qui trouva moyen, pendant plus de quinze ans, d'amuser le monde de ses apostasies, de ses bouffonnes imaginations, de ses prétentions à jouer le rôle d'apôtre et de prophète. Hutten s'était donné trop de peine pour chercher la sottise autour de lui; elle etait incarnée dans Carlstadt : pauvre âme plus digne de pitié que de colère, qui court après la vérité et

ne trouve que le ridicule! Catholique en 1513, luthérien en 1521, anabaptiste en 1525, sacramentaire en 1530, il change de croyance comme de vêtement pour obéir à quelque texte biblique dont lui seul prétend avoir sondé le mystère, et finit par prendre le tablier de boulanger parce qu'il est écrit : Tu travailleras à la sueur de ton front.

Le sacerdoce exaltait la piété de Luther, dont le temps se passait à étudier ou à prier; ses joues se fanèrent, son teint se décolora, et l'adolescent si frais, si rosé quand il allait chanter aux portes, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus. Ce savant nous le représente usé et flétri, et tellement amaigri, qu'on eût pu compter ses côtes. Ses supérieurs craignirent un moment que cette fièvre de dévotion ne nuisît trop à son intelligence et à son corps, et ils essayèrent d'y remédier. Staupitz, vicaire général de l'ordre des augustins, qui l'avait pris en vive amitié, et que Luther aima toujours si tendrement, lui disait : « Assez, assez, mon enfant; tu parles de péché, tu ne sais pas ce que c'est que le péché; si tu veux que Dieu t'assiste, ne joue donc plus à la poupée. » Un jour qu'il confessait de misérables peccadilles, tout contrit comme si c'eût été autant de crimes, le prêtre l'arrêta en riant : « Tu es donc fou! lui dit-il; Dieu ne t'en veut pas, c'est toi qui lui en veux. »

Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Staupitz, ni les avis de son confesseur. On le voyait au pied des autels, les mains jointes, les yeux levés au ciel et tout pleins de larmes, demandant pardon à Dieu. Souvent la nuit il s'agenouillait au chevet de son lit, et restait en oraison jusqu'au lever du soleil. Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée; ses maîtres étaient inquiets; on frappa à la cloison de son oratoire : personne ne répondit. On prit le parti d'enfoncer la porte, et on trouva le frère dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Un peu

de musique lui fit reprendre ses sens, et lui rendit la connaissance. Avouons que ces couvents d'Allemagne, où le supérieur, comme Staupitz, se délasse dans l'étude et la lecture des poëtes profanes, où l'on guérit les maladies de l'âme à l'aide de l'harmonie, et où des moines se meurent d'amour pour Dieu, ne ressemblent pas beaucoup à l'image qu'en ont donnée les philosophes du dix-huitième siècle!

Pauvre Martin, qui ne trouvait qu'amertume et désespoir dans le service de Dieu; qui essayait de tous les moyens pour l'aimer, et dont toutes les aspirations vers le ciel s'arrêtaient en chemin; qui se consumait à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes incessants, n'apportaient ni joie ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime!

Un jour qu'il se promenait, en proie à sa mélancolie, il trouva sur son passage un moine qu'il interrogea douloureusement :

— Mon frère, lui dit le moine, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

— Et lequel? reprit Martin avec une voix tremblante.

— La foi, dit le religieux.

— La foi? reprit Luther, que ce mot avait bouleversé; la foi?

— Oui, mon frère, la foi : croire c'est aimer, et qui aime sera sauvé.

Les yeux du fils du mineur brillèrent d'un feu nouveau.

— La foi! croire! aimer! répétait-il, comme une âme qui sort d'un long rêve.

— Oui, continua le frère; n'avez-vous pas lu ce passage de saint Bernard dans le sermon sur l'Annonciation : « Crois que par Jésus tes péchés te seront remis; c'est le témoignage que l'Esprit saint met dans le cœur de l'homme, car il est dit : Crois, et tes péchés te seront pardonnés? »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du frère augustin. Ce fut un éclair, mais un éclair trompeur jeté dans son âme qui s'en allait au désespoir; un éclair au moment où s'ouvrait à ses pieds un précipice, un flot de salut quand il allait se briser sur un rocher. Un pauvre frère, qui vraisemblablement n'a vu dans le texte sacré et dans la glose des Pères que ce que l'Eglise y a trouvé jusqu'alors : la nécessité de la foi, de la foi vivante, animée, produisant à l'extérieur des œuvres, portant des fruits, et se manifestant par l'amour, les désirs et les actes de salut, rappelle Luther de son désespoir, le sauve de ses terreurs, le délivre de ses tentations, mais pour le pousser dans un autre abîme qu'il n'a pas le temps de sonder au premier moment de sa joie !

A partir de cet entretien si court où chaque interlocuteur eut à peine le temps d'échanger quelques mots, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes : Luther sommeille en paix. Plus d'épouvantes intérieures dans le jour : il se livre à l'étude sans distraction; il assiste aux offices comme les autres moines, avec un recueillement qu'aucune frayeur ne vient troubler; il prie, il jeûne, et ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré tout ce changement; à l'aide de ce mot, LA FOI, tout s'explique pour lui. S'il était assailli de vaines terreurs, s'il tombait dans le désespoir, s'il doutait de son salut et de la miséricorde de Dieu, c'est qu'il ne croyait pas; s'il avait souffert dans son âme depuis qu'il se connaissait, c'est qu'il n'avait pas la foi; si ses supérieurs avaient essayé inutilement de le consoler, c'est qu'il n'entendait pas le langage que parlait si admirablement le pauvre frère, ou que peut-être il n'aimait pas comme lui. Avec la foi il a reçu une nouvelle vie. Il était encore malade, mais d'une autre affection, malade d'amour et non plus de crainte et de

désespoir. Chez lui tout était passion. La foi gratuite ou la grâce devint donc pour lui une symbolique qui formulait la pure essence du christianisme; un miroir, ou, comme il l'appelait, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur, des traditions, qu'il faudrait tôt ou tard effacer si on voulait revenir à la parole divine dans sa pureté primitive. Un chapitre de saint Paul aux Corinthiens, sur lequel, au sortir de son colloque avec le moine, tombèrent ses regards, lui parut comme une illumination de Dieu même, qui prenait soin de confirmer par l'apôtre la grande vérité qu'il venait de trouver. Il referma le livre, tout joyeux de sa bonne fortune.

Cette joie devait passer bien vite.

CHAPITRE II.

VOYAGE A ROME. — 1510.

Sensations de Luther à la vue de l'Italie.—Montefiascone. — Le peuple italien. — Rome. — Impression et préjugés de Luther. — Enfant du Nord, il ne comprend pas la poétique de l'art. — Ses adieux à Rome.

De vagues récits, donnés par les voyageurs qui venaient de l'Italie, circulaient dans l'Allemagne. Ces récits ressemblaient aux narrations fabuleuses que les pèlerins apportaient de l'Orient, et étaient empreints d'un merveilleux propre à saisir l'imagination. On avait prononcé le nom de Rome. Luther y rêvait constamment; il rêvait surtout à cette image du pape, objet de la vénération des peuples, et qu'il voulait voir face à face pour comprendre la fascination qu'elle exerçait sur les intelligences. Staupitz, soit qu'il crût qu'un voyage sur une terre lointaine apaiserait une fièvre d'esprit qui menaçait d'être mortelle, soit qu'il eût à régler quelques difficultés survenues entre Rome et son ordre, résolut de l'envoyer dans la capitale du monde chrétien. Luther, qui d'abord avait refusé, était trop fatigué des assauts répétés du doute pour résister plus longtemps.

Les préparatifs du voyage furent bientôt terminés. Il partit à pied avec un de ses frères, un bâton à la main, et du pain dans leur besace pour la nourriture du premier jour. Le

lendemain, la charité des cloîtres devait fournir aux voyageurs le viatique nécessaire. Luther emportait avec lui six ducats pour payer le cicérone chargé de lui montrer les merveilles de la ville sainte.

On sait l'empire d'une première impression : elle flétrit ou colore pour jamais toutes les autres. Dès les premiers pas que nos pèlerins ont faits hors du sol allemand, ils ne trouvent qu'un temps triste, de lourds et épais nuages, une hospitalité équivoque. Alors leurs yeux se tournent en arrière, et ils regrettent leur Sion, cette Souabe et cette Bavière, où tous deux ont voyagé autrefois, « où les auberges sont si bonnes, où les hôteliers sont si affables et traitent si bien l'étranger. » Après une longue route bien fatigante, bien ennuyeuse, ils atteignent l'Italie, et les beaux rêves de Luther s'enfuient. Ses yeux ne peuvent supporter l'éclat de son horizon immense; son ciel lui semble trop ardent, ses crépuscules du soir trop chauds, et ses nuits trop fraîches. Son vin lui brûle la tête, et ses eaux même sont mortelles. Un jour qu'il cheminait avec son compagnon, et qu'il avait fait un long chemin par une chaleur insupportable, il se pencha pour prendre dans le creux de la main un peu d'eau jaunâtre : cette eau, qui avait été toute la journée sous un soleil de plomb, l'enivra comme du vin. Il chancelait et se désespérait, quand Dieu lui fit trouver des grenades, dont la douce liqueur le rendit à la vie. Luther, dix ans après, remerciait encore le ciel de cette miraculeuse fortune.

En Allemagne, au couvent et chez son père, il se levait de bonne heure, pour respirer l'air du matin et jouir de la vue des campagnes, si vertes à cette heure dans la Saxe; souvent même il dormait la fenêtre ouverte, pendant les chaleurs de l'été. Il crut qu'il ne fallait rien changer à ses habitudes. Un soir, en se couchant, par oubli il ne ferma pas la fenêtre de sa petite chambre, et, quand il se réveilla,

sa tête souffrait horriblement ; elle était lourde, pesante, en sorte que le lendemain c'est à peine si nos deux pèlerins purent faire un mille d'Allemagne.

Arrivé à Montefiascone, au sommet de l'Apennin, Luther regarda devant lui, et il vit s'étendre au loin une terre stérile et aride, des rochers nus et décrépits, lui qui s'attendait à voir partout les myrtes et les orangers. Quel contraste avec la Saxe qu'il venait de quitter, où les fleurs sont si belles, les bois si touffus, la verdure si brillante et si fraîche ! Son œil était désenchanté. Il était descendu dans une petite hôtellerie où des moines assis buvaient, gesticulaient, bavardaient avec une volubilité tout italienne, et s'entretenaient cavalièrement, nous dit-il, de choses saintes. Il avait cru que l'ombre du Vatican devait s'étendre comme un manteau sur la nature humaine : c'était un miracle qu'il attendait de la papauté. Comme il n'arrivait pas, il se leva, de peur de quelque mauvais parti, dont on menaçait son compagnon de voyage, qui avait défendu trop courageusement l'honneur du capuchon, que ces moines bafouaient, s'il faut l'en croire.

L'humanité lui apparut, comme la nature, appauvrie, méchante, tracassière, déshéritée de ses anciens et nobles penchants, et hors des voies de Dieu. Partout, sur son passage, il voyait des saints placés dans des niches, devant qui fumait l'encens, que l'on couronnait de fleurs, qu'on implorait les mains jointes. « Misérables ! s'écrie-t-il douloureusement, qui craignent beaucoup plus saint Antoine ou saint Sébastien que Notre-Seigneur Jésus, et qui, pour préserver une maison, y peignent l'image d'un de ces bienheureux ; gens sans Dieu, qui ne croient pas à la résurrection des corps, à l'éternité, et ne redoutent que les maux de cette terre ! » Comme si cette dévotion aux saints ne témoigne pas d'une croyance à une autre vie ! Si, dans la pensée d'un Italien, il n'y a pas d'éternité, pourquoi ce culte pour des êtres qui ne sont plus que

poussière? Evidemment il y a trop de sang du vieil Allemand dans les veines de Luther, qui obéit, sans qu'il s'en doute, à la haine innée dans le cœur germanique pour tout ce qui vient de par delà les Alpes. Le prêtre ressemble au peintre Lucas Cranach, qui donne dans ses tableaux une belle barbe, des yeux noirs, un front élevé, aux têtes allemandes, et représente les têtes italiennes avec un menton dépouillé, un regard sévère et des traits efféminés. Luther a remarqué le peu d'empressement des maris ultramontains auprès de leurs femmes, et il conclut que le mariage n'est point en honneur parmi eux : il les appelle les enfants du péché.

Enfin le voilà dans Rome : toutes ses illusions de bonheur, d'espérance, de joie, reviennent l'assaillir. Son cœur bat violemment. A genoux, les mains levées au ciel, il baisse la tête, en saluant la ville de toutes sortes de noms d'amour et de respect : « Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de tes martyrs. » Il avait à peine dépassé la porte du Peuple, que ses songes se dissipaient.

Le pauvre moine n'avait appris l'homme que dans son livre d'Heures. Il connaissait ces vieux Romains, dont il touchait le sol; leur mythologie, leurs dieux, leurs héros peut-être, ce que frères et laïques étudiaient sur les bancs de l'école; mais la Rome moderne, la Rome des papes, était un livre fermé pour lui. Quand donc il passe sous la porte du Peuple, sa pensée ne ressuscite pas cet empereur allemand qui, venu avec de nombreux soldats pour éteindre jusqu'au nom de la cité antique, n'ose pas aller plus loin, de peur de ce glaive tout spirituel qu'un pontife tient dans ses mains débiles. Il ne voit pas non plus les ombres de Philippe-Auguste de France et de Jean d'Angleterre s'arrêter tremblantes devant ce vieillard, qui n'a à leur opposer que des soldats manquant de pain et de vêtements : c'étaient là cependant de magnifiques images! Quand il approche du Vatican, et que le pape lui

apparaît, qu'aperçoit-il? Des courtisans qui baisent avec humilité la mule du souverain, et son œil ne distingue pas, parmi les flots adulateurs, ces âmes qui « viennent, dit Navagero, solliciter une nouvelle croisade, afin de conquérir en Orient quelques vieux manuscrits. » Tout le passé est mort pour Luther : il ne sait pas ce que Rome a fait pour l'humanité. De tous les papes qui ont passé sur la chaire de saint Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance; il quitte une contrée que menace le Turc, et il oublie que si le Koran n'est pas l'évangile du Nord, c'est qu'un pape en arrêta le triomphe. Il ne sait rien des saintes croisades prêchées par Pie II, Innocent VIII et Jules II, contre les infidèles. Il a bien vu la force brutale régner en Allemagne, et ses barons poser leur gantelet de fer sur toute intelligence rebelle à leurs volontés; et il ne se doute pas que l'intelligence n'a de protecteur, après Dieu, que dans son vicaire sur la terre; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant à plier devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister.

Laissons-le donc se réfugier dans le silence de la contemplation pour échapper aux fêtes de la papauté, et se scandaliser de tout ce luxe de cérémonies, chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire, et dont la vue le poursuit incessamment! S'il n'a pas compris Rome, il ne comprendra pas davantage ses habitants. Au peuple romain il faut des fêtes, parce que, sous un ciel toujours paré, un culte est plus qu'un symbole. Là, l'idée, pour pénétrer dans l'esprit, a besoin de se transfigurer en image : pour Luther, la forme intérieure peut suffire; pour l'Italien, ce n'est point assez, il faut l'apparence, la visibilité. Si l'Italie s'est montrée toujours indocile aux tentations de la réforme, n'est-ce pas que la réforme, méconnaissant le génie des peuples, n'a voulu

parler qu'à leur raison? Plus tard, n'a-t-elle pas été forcée, là où repose son berceau, d'emprunter aux catholiques quelques-unes de leurs pompes extérieures, de parer la nudité de ses temples et de séduire l'œil matériel? C'est un prince luthérien, le chef de la maison de Brunswick, qui a le premier compris toute l'influence des signes sur l'intelligence. Ainsi l'étonnement de Luther, et, si l'on veut, sa pruderie enfantine dans ce monde semi-païen, prouvent combien il était étranger aux simples notions de l'esthétique. Quand donc les iconoclastes de la Souabe renverseront les images, si Luther s'émeut, ce ne sera pas dans l'intérêt de l'art, mais parce qu'il aura trouvé dans la Bible quelques passages en faveur des signes symboliques : si le texte eût été à ses yeux obscur, il eût brûlé les images. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, il ne vit rien. Aucun rayon de la couronne de Raphaël enfant, de Michel-Ange adolescent, n'éblouit ses regards; il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture et de sculpture rassemblés dans les églises; son oreille fut fermée aux chants de Dante que le peuple répétait sur son chemin. Plus tard le nom de la cité revint souvent à sa pensée et dans ses souvenirs; on voudrait surprendre alors en ses récits une aspiration poétique, mais en vain.

Trois siècles justement après que Luther avait fait son entrée à Rome, une âme d'imagination et de sentiment, qui avait embrassé le culte du réformateur, Owerbeck, le plus grand peintre de l'Allemagne moderne, quittait son pays natal et allait visiter l'Italie; et quelques semaines s'étaient à peine écoulées en contemplation devant toutes les grandeurs catholiques, qu'il retournait à la foi de ses pères!

CHAPITRE III.

LUTHER DOCTEUR. — 1512.

L'université de Wittemberg. — Le sénat de Wittemberg nomme Luther prédicateur de la ville. — Luther licencié et docteur. — Il quitte la chaire, et par ordre de Staupitz visite les couvents saxons. — Tentations de Luther. — Ses doutes. — Est-il encore catholique ?

Frédéric, électeur de Saxe, était un prince ami des lettres et des arts, un habile musicien, et un humaniste qui savait par cœur les poëtes classiques de l'antiquité. C'est à lui que Wittemberg doit cette université qui, dans le seizième siècle, jeta un si vif éclat : il l'avait fondée en 1502. Staupitz, dont le nom reviendra souvent dans l'histoire de la réformation, était alors vicaire général des augustins, maître d'éloquence sacrée, et doyen de la faculté de théologie. Le prince le consulta sur le choix des professeurs qu'il voulait attacher à son institution. Staupitz lui désigna Luther comme un des jeunes prêtres sur qui l'Allemagne fondait de brillantes espérances. Luther reçut aussitôt sa nomination à la chaire de philosophie de Wittemberg. La lettre du prince était si pressante, qu'il n'eut que le temps de prendre congé de ses maîtres. « A peine, écrit-il à un de ses amis, ai-je pu faire mes paquets, et embrasser ceux que j'aime. » Sa malle était légère ; elle renfermait une robe de bure, deux Bibles, l'une grecque et

l'autre latine, quelques livres ascétiques, et un peu de linge. En quittant Erfurt, des pleurs vinrent mouiller les yeux du jeune religieux : il lisait peut-être dans l'avenir, et il prévoyait qu'il allait trouver du bruit et des chagrins ; mais il n'y avait pas à désobéir. Il partit, et descendit au couvent des augustins.

C'étaient deux sciences pour lesquelles il n'avait pas grand goût que la physique et l'éthique. Combien il eût préféré la théologie, qu'il aimait passionnément, « cette maîtresse du monde, cette reine des arts, » qu'il a si magnifiquement glorifiée pendant toute sa vie ! Aussi, à un de ses amis qui lui demande des nouvelles de sa vie collégiale, répond-il : « Grâce à Dieu, je me trouve bien ; mais je serais encore mieux, si je n'étais contraint de professer la philosophie. »

C'était celle d'Aristote, « ce maître en diable, comme l'appelait plus tard Luther, qui voulait bâtir sur l'homme, au lieu de bâtir sur Dieu. » Il paraît que la jeunesse wittembergeoise se porta bientôt en foule aux leçons du professeur. On admirait sa parole claire, incisive, et toute remplie d'ironie ; son mépris pour les astres de l'école, pour les maîtres de la parole venus avant lui, « échos du passé, disait-il, qui ne rendent que des sons humains, comme tous les philosophes imbéciles qui cherchent l'explication des phénomènes moraux dans l'homme, au lieu de remonter à la source, c'est-à-dire à Dieu et à son verbe. »

Le sénat de Wittemberg, à la recommandation de Staupitz, le nomma prédicateur de la ville : l'évêque approuva ce choix. C'était une mission nouvelle pour Luther, dont la responsabilité l'effrayait. Il avait peur de succomber, et il disait à son ami quelles terreurs l'assiégeaient. Le docteur relevait son courage. Luther insistait, et se fâchait presque. « Vous voulez donc ma vie, docteur? Je ne ferai pas ce métier-là trois mois. — Eh bien, répondait le maître en théologie, vivre ou

mourir pour le Seigneur, quel beau sacrifice! » Luther se résigna.

Il monta donc en chaire, et prêcha tour à tour dans le cloître, dans la chapelle du château, et dans l'église collégiale. Il avait tort de se défier de ses forces, car son succès fut grand. Sa voix était belle, sonore, éclatante, ses gestes larges et nobles. Il avait dit à Staupitz qu'il n'imiterait pas ses devanciers, et il tint parole. Pour la première fois, on vit un orateur chrétien cesser d'invoquer les maîtres de la scolastique, et puiser ses textes et ses images dans les livres inspirés. Dans ce mépris affecté pour les formes de l'école, il était aisé de surprendre des germes d'indépendance contre l'autorité.

L'exercice journalier de la parole le préparait ainsi à ces grandes luttes qu'il allait soutenir contre la papauté. Son auditoire était nombreux et formé en partie de jeunes écoliers qui connaissaient les écrits de Hutten, et avaient pris part aux débats intellectuels qui troublaient l'Allemagne depuis 1500. L'université de Wittemberg grandissait de jour en jour dans l'opinion; elle devait sa gloire aux leçons du moine augustin. Erfurt en était jaloux, et se repentait d'avoir perdu Luther. Il avait raison, car on n'avait encore entendu dans aucune chaire saxonne une exégèse aussi lumineuse que celle du professeur sur l'Ancien et le Nouveau Testament. C'était la Vulgate dont il expliquait le texte, version qu'il regardait alors comme une belle création, et qu'il devait dénigrer plus tard. Il s'était pris de passion pour ce travail philologique : il y passait les nuits et les jours, et mangeait et dormait à peine. Parfois les docteurs venaient assister à ses leçons, et se retiraient émerveillés.

Staupitz veillait sur Luther, auquel il n'épargnait ni conseils ni applaudissements. Pour le récompenser de ses travaux, il lui offrit le grade de docteur. C'était un titre qui coû-

tait assez cher, et Luther ne possédait rien, ses leçons étant gratuites. Il n'avait pas même toujours à son service une robe de professeur. L'électeur s'était chargé de la garde-robe du frère, qui, dès que sa soutane commençait à s'user, recevait une belle pièce de drap qu'il donnait au tailleur, et dont le prince payait encore la façon.

Le 16 octobre 1512, jour de la fête de saint Luc, Luther reçut ses grades de docteur. L'assemblée était nombreuse. Elle était présidée par André Bodenstein (Carlstadt). C'est cet archidiacre dont Luther vantait alors les lumières, et qu'il devait plus tard immoler à la risée du monde saxon. « Pauvre diable, dit-il dans ses Propos de table, qui n'a jamais rien su; piètre dialecticien, ignare rhéteur, qui pour deux gouldes (10 fr.) donnait le grade de théologie, bien qu'il sût que le *nolite vocari Rabbi* de l'Écriture lui en déniât le droit. » Luther prononça ce jour la formule ordinaire d'obéissance à l'Eglise et à ses canons. « Alors, dit-il plus tard pour justifier sa révolte, j'étais dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas encore dessillé mes yeux. » Le 17, Carlstadt revêtit Luther des insignes du doctorat, aux sons de la grosse cloche. Le moine put se livrer à tout son mépris pour Aristote, et faire rire Wittemberg aux dépens du philosophe grec. Ces ris étaient si bruyants, qu'on les entendit jusqu'à Erfurt et à Cologne. Erfurt vit avec douleur que son élève attaquât si rudement un de ces demi-dieux qu'il avait couronnés, et Cologne fut tenté de prendre en pitié ce duel entre deux adversaires d'une aussi inégale valeur; mais les humanistes de ces deux villes se réjouissaient de la venue de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Écriture, de renverser l'autorité de la scolastique. Reuchlin surtout triomphait, car il savait tout ce que valait le frère augustin. Il avait imaginé une conspiration en forme contre les lettres, où il faisait entrer tout ce qui portait froc ou capuchon. L'Allemagne se réveilla donc

un matin menacée, disait-on, dans sa pensée par quelques moines, dont le repos n'était nullement attaché à l'obscurcissement des lettres, comme on affectait de le répandre. Dans leur zèle exagéré, ils auraient voulu anéantir des livres où la révélation de Jésus était attaquée. Selon Reuchlin, si on les eût laissés faire, ils auraient jeté aux flammes tous les écrits qui sentaient le judaïsme, comme fit Calvin du Traité sur la Trinité, de Servet; seulement ils n'auraient pas brûlé l'Espagnol; c'est une justice qu'Erasme leur a rendue hautement. Luther, dans sa haine contre le froc, prit naturellement le parti de Reuchlin.

Alors régnait à Dresde le duc Georges, vaillant homme de guerre, qui se mêlait de théologie, catholique ardent, dont toutes les calomnies des réformés n'ont pu flétrir le caractère. Sur le récit de Staupitz, le duc voulut entendre Luther. Luther prêcha donc devant la cour, et, suivant sa coutume, il se moqua de la scolastique, maîtresse à Dresde. Ses partisans, et le duc Georges entre autres, écoutèrent froidement l'orateur. Ce prince, cependant, au dire de Luther, avait étudié la Bible mieux qu'aucun homme de la Germanie.

Martin quitta la chaire un moment, pour d'autres occupations que lui avait confiées le vicaire général. Staupitz fut obligé de s'absenter, et il chargea son protégé de visiter les couvents de la province. Ce fut pour Luther une occasion d'études morales sur la vie intérieure des cloîtres. S'il faut l'en croire, « la Bible était un livre qu'on trouvait rarement dans les mains des religieux, qui connaissaient beaucoup mieux saint Thomas que saint Paul; » c'est le plus grand reproche qu'il adresse du reste aux moines à cette époque, et il n'était pas mérité.

Ses pouvoirs étaient très-étendus : il devait déposer ceux qui sèmeraient le scandale parmi leurs frères. A Erfurt, il reconnut pour supérieur Jean Lange, qui depuis fut un des

premiers à jeter la robe monacale pour se marier. Le couvent de Neustadt était en proie à des querelles qui en troublaient la paix : Luther la rétablit en demandant au prieur, dont la faiblesse avait entretenu ces désordres intérieurs, la démission de sa charge et le sceau de l'ordre. Sa lettre à ce moine est un mélange de fermeté et de douceur ; s'il ouvre des plaies, il a du miel tout prêt pour les adoucir. L'humilité et l'amour sont les deux vertus qu'il recommande surtout; l'humilité, dit-il, la mère de la charité. Comme sa parole a pu affliger le frère, il se hâte de le consoler en mettant les zizanies du couvent sur le compte d'occupations qui ne lui auront pas permis d'arracher du champ du Seigneur la mauvaise herbe; peut-être aussi, ajoute-t-il, parce que vous n'avez pas prié devant le Seigneur, notre père et notre créateur, et que, « les mains jointes, vous ne lui avez pas demandé de diriger vos voies et de vous illuminer de sa justice. »

Luther avait toutes les tentations à la fois. Voilà ce que lui procurait la gloire qui commençait à le visiter dans sa cellule ; il ne pouvait acheter le bruit que Dieu le condamnait à faire dans le monde, que par des tourments d'esprit et de corps. Que deviendra-t-il donc quand il entrera dans la révolte à pleines voiles ? La gloire est son premier châtiment, et il souffre déjà si vivement, qu'il n'y peut plus tenir, et qu'il est obligé de prier son ami Christophe Scheurl d'avoir pitié du moine de Wittemberg, de cesser de l'exposer aux agaceries de cette femme adultère, de cette séductrice des adolescents que Salomon cite dans ses Proverbes, dont le poison brûle les veines, et qu'on nomme vanité mondaine. Il ne veut pas qu'on loue celui qui n'est qu'ignominie et péché, le pauvre Luder.

Détails pleins de charmes, page qu'on ne voudrait pas arracher de la biographie du réformateur ! Mais autant il

est humble en face de la gloire, autant il est fier devant un autre fléau qui ne tue que le corps : ce moment de la vie de Luther est encore plus beau. La peste était à Wittemberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : « Fuir! dit le frère Martin, mon Dieu, non! Pour un moine, le monde ne périra pas; je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner; non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre Paul, mais le Seigneur me délivrera de la peur. »

Voilà le langage d'un prêtre catholique. Quand Luther en aura dépouillé le vêtement, il ne parlera plus de même. Si la peste s'abat de nouveau parmi son troupeau, il repoussera les âmes qui viendront à la table de la communion s'abriter contre l'ange de la mort. « C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus : l'Église n'est point une esclave; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop pesant pour les ministres. »

Luther était-il encore catholique? aucune pensée mauvaise n'était-elle entrée dans son âme? le doute ne l'avait-il pas souillée? A toutes ces questions il répond d'abord affirmativement. « J'étais aviné et noyé tellement dans le papisme, que j'aurais tué, ou aidé du moins à tuer quiconque aurait dénié une seule syllabe d'obéissance au souverain pontife. »

Il nous trompe.

Sa correspondance démontre, au contraire, que sa foi, si elle n'avait pas succombé, allait bientôt fléchir; que le doute l'obsédait; qu'il s'applaudissait au fond du cœur du scandale que commençait à faire son nom, de ses hardiesses oratoires et des louanges de Hutten. Il s'était essayé contre la scolasti-

ques dans des « Positions, » thèses qu'il n'ose pas montrer au grand jour, mais qu'il avoue en secret à Christophe Scheurl, pour que son ami, homme érudit, en dise son opinion. A Lange, il adresse les Quarante Préceptes qu'il a prêchés à Wittemberg, et où on trouve le germe de son symbolisme futur. A son langage embarrassé, à ce titre de *paradoxes* sous lequel il désigne ces thèses, on voit clairement qu'il sait bien tout ce qu'il y a caché. C'est un duel théologique qu'il offre par l'organe de Lange à qui voudra se présenter, « afin qu'on apprenne désormais qu'il n'est pas homme à emprisonner dans un coin du monastère ces positions, si toutefois l'université n'est pas assez niaise pour l'enfermer dans un cercle aussi étroit. » Il n'est pas heureux. Le doute lui fait la guerre. Incapable de trouver en lui assez de force pour le repousser, il demande le secours d'un ami dont il sait la prière puissante auprès de Dieu : « Priez pour moi, écrit-il au prêtre Leitzken, car chaque jour m'amène une misère de plus, chaque jour je fais un pas vers l'enfer. »

Cette lettre est signée Martin Luther, fils exilé d'Adam.

Pauvre Cotta, bon ange de l'écolier, qu'êtes-vous devenue? Votre enfant va se perdre.

CHAPITRE IV.

TEZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES. — 1517.

Léon X publie des indulgences. — Tezel à Leipzig. — Calomnies de Luther contre le dominicain. — Tezel à Juterbock. — Luther prêche et écrit contre les indulgences. — Examen de son œuvre — Son action sur l'Allemagne. — Tezel réfute Luther ; appréciation de sa polémique. — Son défi relevé par Luther.

Albert, archevêque de Mayence et évêque d'Halberstadt, devait au pape Léon X 45,000 thalers pour droit de pallium. Les écrivains réformés nous représentent ce prélat menant une vie fastueuse, ayant une cour brillante, et réduit, à cause de ses dépenses, à ne pouvoir payer ce qu'il devait au saint-siége. Il fallait s'acquitter : le pape lui en donna le moyen. Léon avait, en 1516, publié des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne : leur produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante, que son prédécesseur Jules II n'avait pu terminer. A son avénement à la tiare, Léon avait trouvé le trésor pontifical épuisé par les guerres de Jules II. Une nouvelle Rome, que la papauté voulait faire plus belle que la Rome païenne, commençait à sortir de terre. Parmi les ouvrages d'art destinés à effacer tout ce que l'antiquité nous avait légué, l'église de Saint-Pierre commençait à étaler aux regards ses gigantesques proportions. La piété des fidèles était sollicitée de terminer l'œuvre colossale. Jean-Angelo

Arcimbold, doyen d'Arcisate, et depuis archevêque de Milan, avait été chargé de prêcher en Allemagne. C'était un ecclésiastique de bonnes mœurs, d'une foi vive, qui aimait les lettres, mais qui se laissait facilement séduire par les apparences. A Rome, la chancellerie avait coutume d'aliéner dans chaque État catholique le droit de publier et de distribuer les indulgences. Albert l'acheta et le revendit à Fugger d'Augsbourg, un de ces riches banquiers du moyen-âge qui faisaient argent de tout, et dont Luther, dans ses *Tisch-Reden*, a flétri la vénalité. Albert exerçait donc la charge de commissaire de la cour de Rome pour toute l'Allemagne. Arcimbold gagna le Danemark et la Suède, où dans quelques années il recueillit d'abondantes aumônes, dont le produit était versé dans le trésor pontifical. Malheureusement l'infidélité de quelques agents en dérobait une partie. L'honneur d'Arcimbold est resté pur.

Albert choisit pour prédicateur Tezel, qui avait eu déjà la confiance d'Arcimbold et jouissait de la réputation d'un orateur. A entendre les historiens protestants, c'était une imagination malheureuse, exaltée par des lectures ascétiques, sans savoir ni prudence, et toute remplie de fatuité. Fils d'un orfévre de Leipzig, il était entré, en 1487, dans l'ordre des dominicains, et avait prêché avec succès à Zwickau. Tezel prit les titres d'inquisiteur de la foi et de nonce du pape. Avant de se mettre à l'œuvre, le moine avait fait imprimer à Mayence une Instruction sur les devoirs des prédicateurs d'indulgences. Il choisit Leipzig pour débuter; mais les princes saxons refusèrent de le recevoir, parce que cette ville avait déjà été visitée par d'autres missionnaires. Tezel jeta les yeux sur l'électorat de Mayence, et parcourut successivement Halberstadt, Anhalt et Brandebourg, accompagné d'un moine dominicain, nommé Bartholomée, et de deux scribes.

Dans les derniers mois de 1517, le dominicain vint à Jüterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, et à huit milles de Wittemberg, qui s'émut vivement, et devint bientôt désert, tant ses habitants avaient hâte d'entendre le moine! Luther essayait en vain de retenir ses pénitents, qui voulaient, à toute force, acheter des lettres de pardon. Dans un premier mouvement de colère, il écrivit à l'évêque de Misnie une lettre pressante, où il suppliait le prélat de mettre fin au scandale que Tezel, disait-il, promenait en Allemagne, et qui affligeait les âmes religieuses. La réponse de l'évêque n'arrivait pas, et la tête du moine fermentait. Le confessionnal des pères augustins était désert; la foule allait à Tezel, et revenait à Juterbock gaie, insouciante, sans signe extérieur d'affliction, comme si elle fût sortie du cabaret. Luther n'y put plus tenir. Il avait annoncé qu'il prêcherait sur les indulgences, et depuis plusieurs jours, enfermé dans sa cellule, il travaillait à son sermon. L'église était toute pleine. Amsdorf, Lange, Wolfgang s'étaient placés en face de l'autel, pour le soutenir de leurs regards; car ils savaient que Luther allait accomplir une grande pensée. Presque tous appartenaient à l'école d'Érasme, école railleuse, dénigrante, qui, à table, dans ses discours, dans ses œuvres, se servait de la moquerie pour attaquer Rome qu'elle ne connaissait pas; qui mit le rire à la mode, et le fit entrer dans la peinture, la sculpture et les livres. Ils étaient curieux de voir comment la parole ordinairement si grave du frère se prendrait aux indulgences, et si elle se tremperait dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, ou bien dans saint Augustin, son auteur de prédilection, pour faire justice de Tezel.

Tous les germes du symbolisme de Luther sont déposés dans cette instruction religieuse, qui est vive et pressée, et coupée en alinéas qui forment autant de sentences ou de pro-

positions. La pensée du moine saxon ne s'enveloppe pas de ténèbres : elle se produit aux intelligences ainsi qu'elle a été conçue, novatrice, hostile aux doctrines reçues jusqu'à ce jour, insolente envers la tradition, dédaigneuse de ménagements, et hautaine, comme elle restera dans toute la vie du réformateur. Luther se complaît dans son œuvre : ce n'est plus une lutte académique entre lui et son ennemi, mais un duel en champ clos. S'il eût voulu d'une dispute à la manière de l'école, pourquoi le grand jour de la chaire évangélique ?

Un moine qui a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait pas au juste ce qu'on appelle indulgences, les attaque le front découvert, comme s'il avait étudié la question toute sa vie. Car, remarquons-le bien, ce n'est pas seulement l'abus qu'il combat, c'est au remède spirituel qu'il en veut. Toute la vie à venir de Luther est dans ce sermon : vous le trouverez là avec sa foi exaltée, son moi qui prétend s'appuyer sur la parole de la Bible, son dédain de la tradition, son fastueux mépris pour l'école, et son rire qui ne le quittera plus, pour tout ce qui s'appellera scotiste ou aristotélicien.

C'était une œuvre révolutionnaire qu'un semblable sermon : le couvent des augustins n'était pas accoutumé à entendre une parole si brève et si tranchante ; il en fut effrayé. Si Staupitz eût été là lorsque Luther monta en chaire, peut-être la phrase du moine se fût-elle accommodée à l'oreille de religieux qui n'avaient rien tant à cœur que de vivre en paix avec la cour de Rome. Certainement Luther n'aurait pas imprimé son discours tel qu'il l'avait prêché.

Un des pères, s'étant approché du prédicateur, le tira par la robe, et hochant la tête : — Savez-vous, mon frère, lui dit-il, que vous avez été bien hardi. N'allez pas nous faire de mauvaises affaires au moins : les dominicains rient déjà dans leur barbe ; notre ordre pourrait en souffrir.

— Cher père, répondit Luther, si cela ne vient pas

de Dieu, cela tombera; si cela procède de son saint nom, cela ira.

C'était le propos de Jean Huss, de Wiclef : le succès fondant le droit, la glorification du Koran.

Il n'y avait pas à se méprendre, le sermon de Luther ne pouvait passer pour un badinage d'école. Tezel le prit au sérieux, monta en chaire, et examina une à une les propositions du frère augustin, et montra qu'elles offensaient la doctrine commune. Mélanchthon a écrit que le dominicain fit allumer un grand feu sur la place de Juterbock, où il jeta le sermon du Saxon ; et Hutten n'a pas manqué de railler le catholique en citant cette phrase de Tacite : « Comme si la flamme pouvait étouffer la voix du genre humain. » Mais nous qui ne croyons pas sur parole, nous avons cherché, sans la trouver, la source où Mélanchthon a puisé le récit de cet exploit monacal : Luther n'en parle pas; on pense bien qu'il ne l'eût pas oublié.

Alors, nous l'avouons, un scrupule nous est venu : si, sur la foi d'écrivains réformés, et catholiques même, on avait calomnié le dominicain? Les morts reviennent quelquefois.

Il est un livre d'instructions signé Tezel, curiosité bibliographique, qu'on ne nous a montré à Mayence qu'avec une craintive complaisance, et où nous avons trouvé un enseignement simple, décent, sur l'indulgence, en tout conforme à la doctrine théologique : « L'Église a reçu de son divin chef le pouvoir d'absoudre le pécheur de la peine qu'il a encourue; mais, cette absolution obtenue, il doit satisfaire à la justice divine par une peine temporelle dont l'Église peut le dispenser en lui appliquant les mérites de Jésus-Christ. » C'est presque la définition de Bossuet. Il nous répugnait aussi de penser que l'archevêque de Mayence eût donné sa confiance à un moine imbécile, à un prêtre ignare, tel que la réforme nous représente Tezel; cet Albert si soucieux de la gloire des

lettres, si passionné pour les progrès intellectuels de sa chère Allemagne, lui qui écrivait à Erasme : « Allons, mon ami, courage, continuez de travailler à enrichir de vos veilles les lettres sacrées et la divine théologie ; grâce à vous, notre Teutonie va sortir de sa barbarie : c'est un beau triomphe que nous seconderons de toutes nos forces. »

Tezel ne mit qu'une nuit à réfuter son adversaire. Son travail est calqué sur l'œuvre luthérienne, et divisé en plusieurs paragraphes ou propositions. La polémique tézélienne n'a rien de vif, et, après l'avoir lue, on ne comprend pas le bruit que l'inquisiteur a fait en chaire, car nulle part le lecteur n'est arrêté par ces images de mauvais goût, par ces comparaisons dévergondées, et ce luxe de figures insolentes, dont on disait qu'il semait ses discours. C'est un professeur de théologie qui n'a pas même besoin d'injures, tant il se sent fort et assuré de son triomphe. Sa péroraison seule réveille le lecteur assoupi, qui aime à lui voir jeter à son rival le défi de l'eau et du feu.

Luther ne l'accepta pas ; il voulait que la querelle se vidât en champ clos à Wittemberg. Il répondit à Tezel : « Je me moque de tes cris comme des braiements d'un âne : au lieu d'eau, je te conseille du jus de la treille ; et, en place du feu, hume, mon ami, l'odeur d'une oie rôtie. Je suis à Wittemberg. Moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, mangeur de fer rouge, et pourfendeur de rochers, faisons savoir qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table à convenance et soins empressés, grâce à la bienveillance de notre duc et prince, l'électeur de Saxe. »

Tezel ne vint pas au rendez-vous ; il avait raison : la partie n'était pas égale. Le dominicain, dans sa discussion, n'eût pu se servir ni du jus de la treille, ni de l'odeur de l'oie rôtie. Il n'y avait qu'un moine au monde qui pût employer de semblables figures.

CHAPITRE V.

LES THÈSES, ECK, EMSER ET PRIÉRIAS. — 1517.

Nécessité d'une réforme proclamée par la papauté. — Lettre de Luther à l'archevêque de Mayence sur le sermon contre les indulgences. — Scultet envoie l'abbé de Lénin à Luther, qui promet de retirer ses thèses. — Quelques jours après il les fait afficher sur les murs de la collégiale de Wittemberg. — Effet qu'elles produisent en Allemagne. — Erasme les approuve. — Hutten fait imprimer la lettre apologétique du philosophe, en la défigurant. — Eck loué par Luther. — Portrait de Priérias. — Il défend l'autorité. — Opinion d'Erasme sur l'écrit de Priérias. — Luther traduit ses thèses en allemand. — Il affirme ne vouloir que disputer. — Ses anxiétés, sa lettre à Scultet qu'il essaye en vain de tromper. — Scultet.

Ce ne fut pas seulement Hutten, puis Eobanus et les lettrés d'Allemagne, qui applaudirent au défi jeté par Luther à l'autorité et à son représentant Tezel; mais les gantelets de fer, qui saluèrent en lui l'Arminius qu'ils rêvaient depuis si longtemps; le peuple, qui se passionne toujours pour une parole virile; les écoliers, qui se voyaient affranchis du joug d'Aristote; les augustins, par haine du capuchon dominicain; quelques âmes vivant dans l'attente d'un libérateur, et croyant au Messie promis par Clémangis, qui devait réformer non pas la foi catholique, inaltérable de son essence, mais les abus dont l'Église « s'était en quelque sorte enivrée. » Erasme a peint cet état des esprits à la venue de Luther. Une

3*

réforme était nécessaire; les papes l'avaient dit eux-mêmes : c'était plus qu'un besoin, un désir, c'était une aspiration immense de toute la catholicité. Le sermon de Luther, dans l'église de Wittemberg, fut donc regardé comme le premier souffle de vie et de régénération nouvelle; comme si le concile de Latran convoqué par Jules II n'avait pas déjà, sous Léon X, commencé la réforme demandée par la chrétienté (1). Nul ne se doutait des voies où le Saxon allait jeter le monde : Dieu seul le savait.

Luther fut effrayé du bruit de sa prédication. Une colère puissante pouvait compromettre son œuvre et l'étouffer avant le temps : c'était celle de l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, et électeur de l'empire, dont il lui importait de se concilier l'affection, ou du moins le silence. Il lui écrivit : sa lettre est d'un moine qui a coutume de baiser, à l'élévation, le pavé de l'église; elle est humble, soumise, dévote.

L'archevêque ne répondit pas. Luther écrivit en même temps et à peu près dans les mêmes termes à l'évêque de Misnie, qui lui recommanda la prudence sur des matières aussi irritantes. — Ce qui prouve bien, disait plus tard Luther, que l'évêque était alors possédé du diable. Une troisième, adressée à son évêque, Jérôme Scultet, fut plus heureuse. Scultet appartenait, par ses études, au parti des humanistes. Il fut effrayé en lisant le sermon manuscrit et les thèses de Luther. Il se hâta donc de lui envoyer un prêtre, homme de science et de foi, porteur d'une lettre où l'évêque donnait de fines louanges à la science du moine, manifestait son mécontentement contre Tezel, et demandait à Luther, dans l'intérêt des esprits, d'oublier le passé. « Sa grâce vous conjure, disait l'abbé de Lénin, de ne publier ni votre sermon ni vos thèses, qui troubleraient l'église de Wittem-

(1) Voyez let. II de notre *Histoire de Léon X*.

berg. » Cette prière émut le cœur de Luther, qui répondit : « Je suis satisfait, j'obéirai ; j'aime mieux obéir que de faire des miracles. »

L'abbé de Lénin prit congé du docteur. Quelques jours après, le sermon paraissait en langue allemande, et les thèses étaient affichées à la porte de l'église de Tous-les-Saints. Véritable prodige, en effet, mais d'hypocrisie et de mensonge. Le jour même que choisissait Luther pour publier ses thèses témoigne assez du bruit qu'il voulait faire.

Il y avait de l'audace chez Luther à venir afficher un programme de révolte sur un des piliers de l'église de Tous-les-Saints, un jour comme celui du 1er novembre, où le temple ne pouvait contenir la foule qui se répandait au dehors ; où l'université, les divers couvents de moines et de religieuses, l'électeur Frédéric et sa cour, et les lettrés de la ville, venaient assister à l'office. C'était une vieille coutume universitaire de disputer, la veille de quelque fête, sur une matière dogmatique, afin d'avoir de nombreux auditeurs. Staupitz et les professeurs étaient inquiets depuis qu'ils connaissaient la résolution de Luther ; ils auraient bien voulu de la gloire que promettait à leur ordre ce moine à la parole ardente, mais de la gloire sans la colère des puissances. Or ils n'étaient pas entièrement rassurés sur les dispositions de l'électeur, depuis qu'il avait si hautement manifesté sa désapprobation du sermon contre Tezel. Il paraît que, pour plus d'éclat, Luther avait voulu d'abord écrire ses thèses en allemand ; tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il les publierait dans une langue que le vulgaire ne pourrait comprendre : il y consentit.

Donc, le 31 octobre 1517, à midi, le portier du couvent des augustins affichait, sur les piliers extérieurs de l'église de Tous-les-Saints, le manifeste du « frère augustin, docteur en théologie, maître en Écriture sainte, contre frère Jean Tezel,

de l'ordre des prédicateurs, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Depuis l'appel prophétique du prêtre de Bohême sur son bûcher, jamais parole plus hardie n'avait retenti en Allemagne. Les humanistes, les bourgeois et les nobles crurent que le cygne de Huss avait paru. Voltaire a dit qu'au moyen-âge « la papauté c'était l'opinion ; » on conçoit donc le bruit que durent faire ces thèses. C'était un duel proposé à la papauté en face du monde entier. Luther, qui savait bien quelles émotions il allait exciter, avait eu soin de se présenter à l'Allemagne comme un écolier qui veut jouer avec son maître ; comme un moine « tout frais sorti de la cuisine du cloître, » qui, sur le banc de l'école, jette tout ce qui lui passe par la tête, bon ou mauvais, et sous forme de doute ; comme un adepte en théologie, épilogueur de mots, qui veut s'amuser, avant tout, et de la colère de ses adversaires et de leur ignorance. — Sur mon salut, disait plus tard Luther, je ne savais pas plus, à cette époque, ce que c'était qu'une indulgence qu'aucun de ceux qui venaient me consulter. « C'était un jeu qu'il jouait. » Que s'il perdait la partie, il avait pour excuse son âge, son peu d'expérience dans la matière, et les protestations même qu'il publiait avec ses paradoxes : mais si son adversaire, qui représentait Rome, était battu, Rome nécessairement succombait. Cette protestation était humble, obséquieuse, et d'un véritable enfant de l'Eglise, « qui ne veut tenir pour vrai que ce qui est appuyé sur l'Écriture sainte, les Pères, les décrétales et les canons, et qui cherche à disputer sur ce qu'il y a de douteux ou d'embarrassé dans certaines sentences des Pères ou décrétales des papes; toujours soumis à ses supérieurs, mais qui veut profiter de la liberté qu'a tout chrétien d'attaquer les folles imaginations qui, dans saint Thomas, saint Bonaventure, et les autres scolastiques et canonistes, ne reposent pas sur la lettre biblique,

suivant ce passage de saint Paul : Eprouvez et choisissez ce qui est bon. »

Les propositions allèrent donc remuer l'Allemagne ; « elles marchaient, selon l'expression de Myconius, comme si des anges les eussent portées sur leurs ailes. »

Eck se présenta pour soutenir le principe catholique.

C'était un nom connu dans l'Allemague savante, que celui d'Eck, docteur en théologie, chancelier à l'université d'Ingolstadt, homme d'érudition et d'esprit. C'est le témoignage qu'en rendit d'abord Luther en 1518. Deux ans plus tard, ce n'était plus « qu'un valet de Satan, qu'un ennemi insigne du Christ, qu'un théologastre et un malheureux sophiste. » Eck dépensa beaucoup de travail et de veilles, répandit à pleines mains les textes profanes, les citations des Pères ; parfuma ses Obélisques d'une odeur d'antiquité à méprendre même Erasme ; obtint pour sa phrase cicéronienne les éloges des savants ; étonna par sa vaste mémoire, et ce fut tout.

Emser, aristotélicien de Dresde, voulut s'essayer avec Luther; il obtint deux réponses de son rival, toutes pleines d'insolences contre la papauté. Le Saxon faisait ainsi ses adieux à Rome : « Adieu, Rome, ville de scandale ! La colère de mon Maître qui est au ciel va se lever sur toi : adieu, séjour des dragons; adieu, nid des vautours, des hiboux et des chauves-souris ; adieu, retraite des fouines, des lutins, des gnomes et des diables ! »

Sylvestre Priérias (Prierio), dominicain, maître du sacré palais, ne fut guère plus heureux. Elevé à la cour des Médicis, l'ami, le Mécène, le familier des artistes, qui s'y étaient donné rendez-vous ; homme poli, brillant, il ne porta point dans sa dispute avec Luther la mauvaise humeur de style qu'on est quelquefois en droit de reprocher aux adversaires du moine augustin. Sa parole fut constamment calme, ornée, parée avec trop de soin peut-être. La forme même qu'il adopta

pour répondre à Luther était une heureuse inspiration; c'était le dialogue aux allures franches, à la marche sans gêne, insouciant, divaguant; comédie à deux personnages, où l'adversaire se tait quand on veut, parle comme on l'entend; où le maître a toujours le dernier mot, et où le disciple est sûr d'être battu.

Priérias, qui avait passé ses vieux jours dans cette atmosphère d'adulations que peuples et rois rendaient à Léon X, ne vit que la papauté dans la question agitée par Luther. Vieux débris de la cour des Médicis, où son enfance avait été élevée, il ne put supporter que Luther eût la pensée de toucher aux rayons de la tiare de Léon X, son bienfaiteur. On voit, en le lisant, qu'il était sous l'empire de la fascination que le pontife exerçait sur toutes les intelligences. Il est certain que son culte pour la papauté va jusqu'à l'adoration. Il ne faut pas lui faire un reproche de son enthousiasme: il y a quelque chose de chevaleresque dans le dévoûment de cet homme à cheveux blancs, qui n'a plus que quelques jours de vie, et qui va se commettre, cassé, usé, malade qu'il est, avec une imagination de trente ans.

Erasme, qui de Bâle épiait les fautes que pouvaient commettre les moines, pour les livrer aux moqueries de ses amis, ne laissa point tomber certaines paroles de Priérias; il en rit, et fit rire aux dépens du dominicain. Luther fut moins sérieux, et vit dans le maître du sacré palais un scribe de Satan, qui avait tenu la plume pendant que le maître dictait.

Avec un homme comme Luther, la question grandissait: chaque parole, ou douteuse ou hostile, échappée à l'un de ses adversaires, était pour lui le texte d'une glose nouvelle. C'était une bonne fortune, à ses yeux, qu'un moine ignorant ou passionné: le combat se perpétuait. Ses amis, ses mauvais penchants, son amour du bruit, l'œil de l'Allemagne ouvert sur lui, tout l'entraînait à disputer: c'était sa joie, sa vie,

son destin ; et puis, comme il dit, « les luttes incessantes de la parole secouaient ce corps ou ce corpuscule qui sans elles aurait succombé à d'autres tentations. Chanter au Seigneur, c'est-à-dire combattre, voilà son lot sur cette terre. »

Mais comme on va vite dans la voie de la révolte! témoin Luther. D'abord c'est de la colère contre les vendeurs d'indulgences; mais il croit à l'efficacité du remède spirituel et au pouvoir qu'a le chef de l'Église de le conférer. Anathème, dit-il, à qui nie la vérité des pardons! Puis, dans un de ces jeux d'esprit qu'aimait avec tant de passion l'homme du cloître, il essaye de soumettre cette doctrine touchant la grâce spirituelle à l'examen, prêt, si l'on veut, à jeter au vent, aux flammes, ce qu'il donne pour de vains caprices d'esprit, des rêves de folle imagination, des bulles de savon. Qui veut argumenter? Mais comme on dispute sur la puissance du Créateur, sans que la majesté divine souffre, dans son repos, de ces vaines criailleries d'enfants, voici Luther. Personne n'étant venu, et voyant que sa parole se répandait au loin, il se résout à imprimer sa thèse, qui bientôt s'étend, s'élargit, et devient un chaos de doutes : doute sur l'inefficacité des indulgences, doute sur le mérite des bonnes œuvres, doute sur la puissance du prêtre dans le sacrement de pénitence, doute sur la justification du pécheur. En vain prétend-il qu'il dispute et qu'il n'affirme pas; ce jeu hardi devait troubler les consciences. L'Allemagne religieuse s'émut en effet. Elle s'émut bien plus vivement quand Luther eut imaginé de traduire ses propositions en langue vulgaire. Dans quel dessein, s'il était, comme il le dit, aussi affligé de tout le bruit que son nom faisait? Pourquoi transporter au milieu du peuple des débats qui devaient s'agiter tout au plus dans l'intérieur d'un cloître? Le motif qu'il allègue est singulier. « C'est bien malgré lui qu'il donne ainsi au monde ce spectacle, pauvre enfant sans intelligence ; mais il aime mieux qu'on

le traite de fou que d'exposer le salut des âmes. » Et puis, il ne fait que proposer : alors pourquoi s'adresse-t-il au peuple ? pourquoi a-t-il abandonné l'usage de la langue latine ? S'il ne dogmatise pas, pourquoi donc accuser d'astuce, d'ignorance et de blasphème, tous ceux qui ne croient point en lui ? Si parmi ces questions qu'il regarde comme « frivoles, légères, ineptes, » il en est de vraies, d'autres de douteuses et beaucoup d'obscures dont il faut déférer la solution au souverain arbitre de l'Eglise, pourquoi demander qu'on détruise les canons, les décrétales, la théologie, la philosophie, la logique, c'est-à-dire l'Eglise elle-même ?

Soit que Luther s'effrayât des tempêtes qu'il préparait à l'Allemagne, que cet accord des voix catholiques à condamner ses propositions l'étonnât, ou que les prodiges de sa doctrine troublassent son âme, un moment il recula devant l'œuvre commencée, et la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Brandebourg témoigne de toutes ses anxiétés. Cette lettre, trop affectueuse pour être sincère, resta sans réponse. On fut contristé du silence de l'évêque ; on aimait à se persuader que des paroles d'amour pouvaient arrêter Luther sur le bord de l'abîme. La grande plaie du frère augustin, c'était l'orgueil ; il ne put pardonner au prélat. On dit que Scultet, persuadé que la voix du moine ne trouverait pas d'échos, dormit tranquille au milieu de ses ouailles. Sleidan, Burnet et tous les écrivains réformés se sont trop hâtés de condamner cet évêque, qui mourut en gardant le secret de son silence. Il est facile à deviner.

Scultet, mélange de finesse italienne et de bon sens allemand, ne pouvait être la dupe de Luther ; il le connaissait depuis l'ambassade de l'abbé de Lénin. Que veut-on qu'il dise charitablement à un prêtre qui, dans sa réponse à l'Epitome de Priérias, appelle Rome Babylone empourprée, et synagogue de Satan ? Pouvait-il embrasser au front une tête

folle qui conseillait aux empereurs, aux rois, aux princes de la terre, « de revêtir leur armure et de chasser, non pas avec des édits, mais à l'aide du fer, les romanistes pensant comme Priérias, et qui voulait qu'on se lavât les mains dans le sang des cardinaux, des papes, comme on met au gibet un voleur, à la potence un meurtrier, au feu un hérétique? »

Scultet n'était pas seulement prêtre, il était prophète.

CHAPITRE VI.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

Ses thèses traversent les Alpes. — Appel de Luther au pape. — Sa feinte soumission au moment même où il écrit le sermon « touchant la mort d'Adam dans l'homme. » — Léon X veut ramener le docteur, et lui fait écrire par Staupitz. — Luther refuse d'écouter le moine. — Ses doctrines se répandent. — Les princes travaillent à les populariser, et par quels motifs. — L'empereur Maximilien dénonce Luther au pape. — Cajetan est chargé par le souverain pontife de citer Luther à Rome. — Hésitation du moine ; son subterfuge pour refuser d'obéir. — Il reprend courage et se rit des menaces d'excommunication et du bref du pape. — Il ne partira pas ; il veut être jugé en Allemagne. — Le pape consent à lui donner Cajetan pour juge. — Luther est décidé d'avance à ne pas se rétracter.

« Maintenant donc, vivons en paix ; la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches, disait Léon X. » Le pape avait raison. Jamais à aucune époque du christianisme la tiare n'avait brillé de tant de splendeur : toutes les couronnes s'effaçaient devant elle. Le pape était véritablement le monarque universel : rois, princes, grands du monde, peuple, c'était à qui briguerait un de ses regards : on le chantait dans tous les idiomes, et ses images étaient dans les palais comme dans les chaumières. C'est que le nom de Léon X réveillait à la fois toutes les idées de religion, d'art, de poésie et de gloire.

Après un long règne, il se reposait enfin dans cette Rome qui éclipsait les cités anciennes et modernes. C'est au sein de ces hommages universels que Léon apprit qu'un moine, qui avait nom Luther, troublait dans un coin de sa cellule la paix de l'Allemagne. Les thèses de Martin, imprimées par Froben de Bâle, avaient traversé les Alpes, et commençaient à se répandre à Rome et à Venise. Léon ne fut point effrayé, car il ne connaissait ni l'humeur ni le génie du Saxon. Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, étaient à ses yeux des leçons données aux novateurs tentés de les imiter, et les troubles venus à leur suite, un grand enseignement pour les peuples qui voudraient se révolter. Le passé n'était pas encore assez loin pour qu'il fût oublié; et d'ailleurs, dans la vie religieuse d'une nation, rarement deux révolutions s'essayent dans le même siècle. Ce qui devait le rassurer, c'est la lettre même que venait de lui adresser Luther.

Tout colère du nom d'hérétique que lui donnaient ses ennemis, et qui retentissait à ses oreilles « comme le bruit des cymbales, » Luther avait pris le parti d'en appeler au pape. Jamais paroles plus humbles, mais d'une humilité plus apprêtée ; rien, dans sa lettre, d'inspiré, de spontané : tout y respire l'étude, tout y sent la gêne, le travail de tête. Priérias même aurait à peine osé dire au pape : « Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez; votre voix est la voix du Christ qui repose en vous, qui parle par votre bouche. Si je mérite la mort, je mourrai avec joie. »

Au moment même où Luther protestait si humblement de son dévoûment et de sa soumission au pape, il attachait à un livre ascétique : « Sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme, » une préface où il parlait insolemment du pouvoir des clefs. Loin de se taire, comme il l'a promis en attendant la décision du pape, il répand sa doctrine, l'enseigne publiquement au peuple, monte en chaire,

soumet au doute la vertu de l'excommunication, et se rit en face des autels de l'ignorance et de la tyrannie des « colporteurs des foudres spirituelles. » Il déchirait ainsi de page à page le catéchisme de son église.

Cependant à Rome on était incertain sur le parti à prendre à l'égard de Luther. Quelques cardinaux voulaient qu'on en finît par le feu. C'était, assurent les écrivains protestants, le conseil de Jacques Hochstraet de Cologne. D'autres, en repoussant ces voies de rigueur, demandaient que le pape le déclarât hérétique, sans citation et sans procès ; mais les plus éclairés, ceux qui connaissaient l'Allemagne, opinaient pour qu'on l'appelât à Rome, qu'on lui donnât des juges, et qu'on ne le condamnât qu'après l'avoir entendu. Léon X se laissait aller à sa nature amoureuse du repos. Comment punir un homme dont l'Allemagne savante s'enorgueillissait, « ce frate Martino, disait-il, doué d'un si beau génie, et qu'on ne haïssait que par jalousie de couvent ? » Il aima mieux tenter une réconciliation. Jérôme Staupitz exerçait une grande influence sur Luther : Léon X lui écrivit; c'était le vicaire général de l'ordre des dominicains, en qui Luther révérait une piété sans faste, des mœurs d'une évangélique pureté, des lumières étendues. Il est probable que, pour plaire à Léon X, Staupitz essaya des conseils timides. Luther ne l'écouta pas, et continua de prêcher.

Il commençait à avoir des disciples. C'étaient quelques frères du couvent des augustins, tout fiers de la gloire de Luther; des princes à qui pesait le joug fiscal de la chancellerie romaine; des écoliers que sa parole avait conquis ; de pauvres ouvriers mineurs qui croyaient en lui comme à un prophète. Parmi ses apôtres les plus fervents, on citait alors Carlstadt et Mélanchthon.

Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers

encourageaient, tantôt ouvertement, tantôt en silence, les entreprises du novateur. Ni les uns ni les autres ne prévoyaient l'avenir, ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné la question religieuse. Si elle se fût présentée à eux sans chances de bénéfices à venir, sans espoir de gain, comme pure spéculation théologique, ils l'auraient résolue contre Luther, et se seraient constitués juges souverains de la conscience populaire : mais l'intérêt dominait la querelle. Les prédicateurs d'indulgences, qui se répandaient dans les hameaux, recueillaient partout d'abondantes aumônes. Quand les princes envoyaient percevoir les impôts, les portes se fermaient, et souvent on usait de violence contre les collecteurs. Obligés à une fastueuse représentation, ils avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets. La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, de chasse, mais de peu de foi en général. Tant d'abus s'étaient glissés dans le trafic des indulgences, qu'en se déclarant pour le prêtre de Wittemberg, ils avaient l'air de servir les intérêts de la religion.

Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, ne ressemblait pas à ces princes; refroidi par l'âge, il voulait mourir en paix. Il fut le premier à dénoncer au pape les troubles qui menaçaient la Germanie.

Le pape, avant d'avoir reçu la lettre de l'empereur, s'était décidé à intervenir. Il chargea donc l'évêque d'Ascoli de sommer le moine de se rendre, dans soixante jours, à Rome, pour y répondre sur ses doctrines. L'évêque obéit. Luther continuait de prêcher et d'écrire. Alors Léon X ordonne à son légat à la cour de Maximilien, le cardinal Cajetan, de mander Luther, en provoquant, au besoin, l'assistance de l'empereur, des princes de l'empire, des universités, et de

l'enfermer jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui enjoignent de l'envoyer à Rome. « Si Luther se repent, disait le pape, pardonnez-lui ; s'il s'opiniâtre, interdisez-le. »

Luther ne manifesta ni dépit ni colère en recevant le bref. On avait répandu le bruit en Allemagne qu'il n'arriverait pas à Rome sain et sauf. On devait lui dresser des embûches sur la route, et le noyer, ou « le rebaptiser, » comme il est dit en riant. Ces bruits étaient sans fondement.

« Mon âme est sans angoisse, écrit-il à Wenceslas Linck ; que peut-on me faire à moi, pauvre malade, tout usé, tout flétri ? S'ils m'ôtent la vie, c'est deux heures, une seule heure peut-être d'existence qu'ils m'enlèveront. Chantons avec Reuchlin : Qui est pauvre n'a rien à craindre, rien à perdre. »

Cependant ses amis intervinrent. Résolu d'abord d'aller à Rome, Luther hésite ; il cherche et trouve, pour refuser d'obéir à la citation, un misérable subterfuge indigne d'une âme telle que la sienne : c'était d'écrire à l'électeur de Saxe, Frédéric, et de lui demander un sauf-conduit qu'il refuserait ; « et alors, disait Luther, voilà une bonne excuse pour ne pas comparaître. »

Le rouge lui vint bientôt à la figure : il eut honte de son expédient, et résolut de désobéir, et de ne reculer ni devant les dangers, dont ses amis essayaient de lui faire peur, ni devant les menaces d'excommunication du saint-siége. Il écrivait :

« D'excommunication humaine, je n'en crains qu'une seule, c'est la vôtre.... Il y a trop longtemps aussi que ces romanistes se moquent de nous, nous calomnient et nous traitent comme des niais... Toute leur étude, à eux, est que le règne du Christ ne soit pas le règne de la vérité ; que la vérité ne règne pas, qu'elle soit étouffée, emprisonnée, bâillonnée dans son propre empire... J'en veux être de cet

empire, sinon par une vie sans reproche, du moins par un cœur et une bouche purs de tout mensonge... Le peuple soupire après la voix du Christ, son pasteur... Je suis sur les épines de tous côtés. Mais le Christ vit; il régnait hier, il régnera aujourd'hui et dans tous les siècles. J'ai enseigné la vérité, ma conscience me le dit; mais la vérité, sortie de ma bouche, est odieuse. C'est le ventre de Rébecca; il faut que ses enfants y soient froissés, même au péril de la mère. »

La pensée que ses ennemis pouvaient regarder son refus de comparaître à Rome comme une faiblesse de caractère, peut-être même comme l'aveu qu'il n'osait rendre compte de sa foi, tourmentait Luther; il ne persista pas longtemps dans son projet de désobéissance. On le vit même, au dehors, étaler dans ses paroles un grand respect pour Léon X et une entière soumission au bref. Il s'abstint un moment de prêcher; la multitude fut trompée. Pour colorer son refus de comparaître à Rome, il prétexta la longueur du voyage, l'inclémence de la saison, les dangers de la route, son état d'affaissement et les longs travaux qui avaient usé son corps. « Il était prêt, disait-il, à confesser sa foi devant des juges de capacité à Wittemberg, à Augsbourg, ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait lui désigner. »

Ses sollicitations furent vaines; celles de ses amis ne furent pas plus heureuses. Les jours s'écoulaient, et le terme assigné par Léon X approchait. On pouvait craindre que Luther ne fût condamné sans être entendu.

C'est alors que l'université de Wittemberg écrivit au pape pour appuyer la demande de Luther. Les motifs qu'elle alléguait pour le dispenser de se rendre à Rome étaient à peu près les mêmes qu'il avait inutilement fait valoir.

L'électeur lui-même, Frédéric, écrivit au nonce Cajetan pour le prier d'obtenir du pape que Luther fût dispensé

d'aller à Rome, et qu'il rendît compte de ses doctrines à Augsbourg.

Cajetan, légat à la diète impériale, avait toute la confiance de Léon X; il ne lui fut pas difficile de réussir. Le pape consentit à ce que Luther comparût devant le cardinal à Augsbourg.

Cette concession de la cour de Rome étonna Luther et ses partisans. Ils espéraient que Léon X serait inflexible; l'obstination eût avancé les affaires de la réforme. Quelques-uns des amis du moine, Hutten par exemple, dissimulèrent mal leur dépit. Ils pensaient que Luther serait obligé d'aller à Rome, et ils célébraient d'avance son dévoûment, rêvaient des périls, et arrangeaient un drame qui finissait à la manière de celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ils connaissaient mal les Médicis.

Ce juge, dont le pape avait fait choix, était un homme éclairé, un humaniste habile, un savant théologien, un prédicateur éloquent qui très-récemment avait pris en chaire la défense du pauvre peuple italien que les usuriers juifs pressuraient : par caractère il était ennemi de la rigueur et des violences.



CHAPITRE VII.

LUTHER DEVANT CAJETAN. — 1518.

Départ de Luther pour Augsbourg. — Son arrivée dans cette ville ; il écrit à Mélanchthon qu'il mourra plutôt que de se rétracter. — Sa conférence avec le légat. — Il demande à se défendre par écrit ; son apologie. — Cajetan lui offre vainement d'intercéder pour lui auprès du pape. — Staupitz et Wenceslas Linck sont chargés, de la part du nonce, de tenter de ramener Luther. — Luther, ému jusqu'aux larmes, confesse ses emportements, mais refuse de se rétracter. — Le soir même il s'enfuit d'Augsbourg, après avoir affiché sur le mur du couvent des carmélites son appel au pape, et son recours au concile dans le cas où le pape le condamnerait. — Sa lettre à Spalatin contre la bulle du « polisson Léon X. » — Modération du pape.

Luther se mit en route, à pied, sans un liard dans sa poche, et couvert d'un froc si usé qu'il fut obligé d'en emprunter un à Wenceslas Linck, en passant à Nuremberg. Des grands, des seigneurs, des ouvriers surtout, l'attendaient aux portes de la ville. En l'apercevant, ils crièrent : « Vive Luther ! »

« Vive le Christ et sa parole ! » reprit le Saxon. Quelques-uns se détachèrent de la foule, et vinrent s'incliner devant le prêtre.

— Courage, maître, disaient-ils ; que Dieu vous soit en aide !

— *Amen !* répondit Luther.

Ses amis l'accompagnèrent jusqu'à quelques lieues au delà de Wittemberg. On se sépara après un nouvel échange de caresses et de douces paroles.

— *In manus tuas , Domine , commendo animam meam* , dit Luther.

— *Amen* , répondirent en chœur ses disciples.

Luther se mit gaîment en chemin. Souvent il fut sur le point de regarder en arrière et de s'arrêter, tant étaient violentes ses souffrances d'estomac : mais son cœur était plus fort que le mal. Il continua sa route, acceptant l'hospitalité qu'on lui offrait, quand il ne pouvait pas loger dans quelque couvent.

Après une longue marche, il aperçut les clochers d'Augsbourg et pleura de joie. Une grande foule s'était rassemblée aux portes de la ville pour voir le docteur dont le nom était populaire. Les poëtes à l'instar de Hans Sachs, qu'on appelait *chanteurs*, pour la plupart cordonniers , charrons, chapeliers de leur métier, le regardaient avec orgueil ; ses amis l'attendaient. Le docteur Conrad Peutinger le mena chez lui, où était préparé un souper frugal. C'était le vendredi 8 octobre 1518.

Le troisième jour, ses amis lui remirent le sauf-conduit impérial qu'ils attendaient avec tant d'impatience.

Il écrivit alors au légat qu'il était prêt à paraître devant lui. Cajetan lui avait déjà envoyé un prêtre pour le presser de se rétracter ; il n'avait pas voulu l'écouter.

Le lendemain Luther fit sa prière accoutumée , lut quelques versets des Psaumes , son livre de prédilection , et se présenta chez le légat. Ses amis l'accompagnèrent : quelques groupes de peuple rassemblés sur les degrés du palais l'accueillirent affectueusement. Le légat parut , vint au-devant du moine, qu'il embrassa affectueusement. Luther se jeta

aux pieds du cardinal : « Pardon, monseigneur, disait-il, si quelques paroles imprudentes me sont échappées; je proteste que je suis prêt à les désavouer, si vous me montrez qu'elles sont coupables. »

Cajetan le releva. « Frère, lui dit-il, mon intention n'est pas de disputer; je vous demande, par ordre de Sa Sainteté, de rétracter vos erreurs, et de vous abstenir de rien enseigner désormais qui puisse troubler la paix de l'Eglise.

— Mon père, dit Luther, montrez en quoi j'ai péché.

— Encore une fois, mon fils, reprit Cajetan, je ne viens pas ici pour disputer avec vous comme dans une école. Je ne suis point votre juge, je suis envoyé par notre père commun, à qui vous écriviez il n'y a pas longtemps : Approuvez, condamnez, appelez, rappelez, je suis prêt à écouter votre voix comme la voix de Dieu.... Rétractez-vous donc, car telle est sa volonté.

— Me rétracter! dit Luther; mais quelle erreur ai-je enseignée? »

Le cardinal lui cita deux propositions.... La première : « que les mérites de Jésus-Christ ne sont pas les trésors des indulgences...; la seconde, que pour être justifié la foi seule suffit. » Et il lui rappela la bulle da Clément VI sur les indulgences, *Extravagans*, *in sexto decretalium*, et l'enseignement universel de l'Eglise sur la néeessité de la foi associée aux œuvres.

Luther se mit à citer les articles principaux de l'Extravagante, avec une netteté de paroles et une assurance de mémoire qui étonna le cardinal.... « Je la connais cette bulle, ajouta-t-il, cette bulle, œuvre tout humaine du reste, et où l'esprit et la lettre des Ecritures sont étrangement torturés. »

Le cardinal haussait la voix : « Voici saint Thomas, disait-il, voici l'Extravagante. » Luther impatienté se mit à crier

plus fort : « Si votre bulle enseigne que les mérites de Jésus-Christ sont les trésors des indulgences, je me rétracte.

— Mais voyez donc, dit le cardinal : *Christus sua passione acquisivit.*

— Pesez bien cette expression, révérend père, *acquisivit.* Si le Christ a acquis des mérites, les mérites ne sont pas un trésor. »

Le cardinal sourit de dépit, et l'interrompit en répétant : « Vous rétractez-vous, oui ou non? »

L'entretien, repris, interrompu, tantôt froid et calme, tantôt agité et véhément, se traînant en longues citations, dura ainsi pendant plusieurs heures ; lorsque le légat se ressouvint de la parole qu'il avait donnée de ne pas disputer, et la rappela en riant à Luther.

« Donc, ajouta-t-il, finissons... Vous rétractez-vous, oui ou non? »

Luther demanda trois jours pour répondre. On se sépara. Il n'attendit pas le troisième jour. Le lendemain il vint accompagné de quatre sénateurs, de témoins nombreux, et d'un notaire, et remit au nonce une protestation en forme, où il déclarait « qu'il n'avait jamais eu l'intention de rien enseigner qui pût offenser les doctrines catholiques, les divines Ecritures, l'autorité des saints pères, les décrets des papes ; que du reste, s'il avait erré, homme faible qu'il était, il offrait de soumettre ses écrits au jugement du saint-père, des universités de Bâle, de Fribourg, de Louvain, et de Paris surtout, la mère et la patronne des bonnes études. »

Cajetan se mit à lui rappeler les paroles de la veille.

« Hier, répondit Luther, nous avons fait trop longtemps métier de gladiateurs : c'est assez de paroles humaines ; l'Ecriture sainte peut seule nous mettre d'accord.

— *Non digladiatus sum*, reprit le cardinal en jouant sur le mot échappé à Luther. Il ne s'agit pas de disputer... Je

suis venu pour recevoir votre rétractation et vous réconcilier avec l'Eglise. »

Le moine resta muet, comme s'il se fût repenti intérieurement de l'expression dont il s'était servi.

Alors Staupitz, qui était à l'écart, s'approcha du cardinal, et demanda que Luther pût se défendre par écrit...

— Et devant témoins, reprit le docteur.

Le cardinal fit un signe de tête négatif.

— Oui, continua Staupitz, devant quelques témoins.

Le cardinal hésitait... « Eh bien, j'y consens, dit-il; allez, je vous entendrai; mais, encore une fois, n'oubliez pas que je ne fais pas l'office de juge. »

Luther passa la nuit à préparer sa défense. C'était une thèse, le programme plutôt que la justification de ses doctrines.

Au moment même où il écrivait cette défense, « qui devait confondre Cajetan, » il préparait son appel au pape : car à aucun prix il ne voulait « se rétracter même d'une syllabe. »

Il présenta le lendemain sa lettre au nonce : Cajetan la parcourut. « Mais c'est une apologie, dit-il aux premières lignes, et non une discussion... Voyez, reprit-il, en montrant du doigt le passage de Panormita, voilà qui est monstrueux ! et vous voudriez que je misse sous les yeux de Sa Sainteté de si odieuses paroles, après toutes les assurances que vous lui avez données de votre obéissance filiale ! »

Il continua de lire, jetant par intervalles des regards de courroux sur Luther, haussant les épaules ou faisant craquer ses doigts à la manière italienne.

« Mais, reprit Luther en colère, et cessant de s'adresser directement au légat, qu'on lise donc ! je n'affirme rien... je m'en rapporte au témoignage de Léon X.

— Frère, frère, vous étiez hier si doux, et aujourd'hui comme vous vous emportez ! dit Cajetan. En vérité Sa Sain-

tetc vous a jugé, vous et vos doctrines... Voyons, reprit-il, en se rapprochant et prenant la main du moine, il est encore temps : comme vous le dites, je suis prêt à intercéder pour vous auprès de notre père commun; mais qu'une vaine gloire, que de mauvais conseils, qu'une obstination aveugle ne vous retiennent pas : rétractez-vous. »

Luther garda le silence.

— Eh bien! ajouta Cajetan, ne revenez plus... tout est fini entre nous.

Luther s'inclina et s'éloigna.

Mais ce soir même, après le souper, Cajetan manda Staupitz et Wencesles Linck : il eut avec eux un long entretien, et les chargea d'essayer sur l'esprit de Luther quelques paroles plus efficaces que les siennes. Il les pressa si vivement au nom de Léon X, de la paix publique, du repos de la Saxe, qu'ils lui promirent d'aller sur-le-champ trouver Luther. Ils tinrent parole.

Luther fut ému jusqu'aux larmes de cette mission de charité, et il écrivit au nonce une lettre pleine de sentiments affectueux, dont nous ne citons que des fragments.

« ... Je l'avoue maintenant : oui, j'ai été violent, hostile, insolent envers le nom du pape. Poussé à tous ces emportements, j'aurais dû traiter avec plus de révérence une matière si grave, et, en répondant à un fou, éviter de lui ressembler. Je suis affecté, repentant; je vous demande pardon ; je dirai mon repentir à qui voudra m'entendre. Désormais je vous promets, mon père, de parler et d'agir tout autrement ; Dieu m'aidera. Je ne dirai plus rien des indulgences, pourvu que vous imposiez silence à tous ceux qui m'ont jeté dans cette tragédie.

» Quant à la rétractation, mon révérend et doux père, que vous et notre vicaire demandez avec tant d'insistance, ma conscience ne me permet en aucune manière de la don-

ner; et rien au monde, ni des ordres, ni des conseils, ni la voix de l'amitié, ne pourrait me faire parler ou agir contre ma conscience. Il reste une voix à entendre qui vaut toutes les autres, c'est celle de l'épouse, qui n'est que la voix même de l'époux.

» Je vous supplie donc en toute humilité de porter cette affaire sous les yeux de notre saint-père le pape Léon X, afin que l'Eglise prononce sur ce qu'il faut croire ou rejeter. »

Que restait-il à faire à Cajetan, qui avait épuisé, quand le témoignage de Luther ne suffirait pas pour l'attester, les exhortations bienveillantes, les paroles de paix, les conseils de la prudence et de l'amitié? Il se flattait encore d'un rapprochement, quand l'appel de Luther au pape, affiché sur les murs de la cathédrale et du couvent des carmélites, fit évanouir toutes ses espérances : l'illusion n'était plus permise.

Luther s'était hâté de quitter Augsbourg. Staupitz avait fait préparer un cheval, et donné à son ami pour guide un paysan qui connaissait les chemins.

Le 30 octobre, le docteur connut à Nuremberg la bulle où le souverain pontife exposait la doctrine touchant les indulgences.

Il s'emporte, et écrit :

« En vérité, c'est à peine si je puis croire que quelque chose d'aussi monstrueux vienne d'un pape, et surtout de Léon X. Quel que soit le polisson qui, sous le nom de Léon X, essaye ainsi de me faire peur avec son décret, qu'il sache que je comprends la plaisanterie ; s'il vient réellement de la chancellerie, je leur apprendrai leurs superbissimes iniquités et leur iniquissime ignorance. Les romanistes commencent à trembler et à mettre peu de confiance en leurs œuvres. »

Auriez-vous pensé que ce pauvre petit enfant qui mendiait,

à Magdebourg, le pain du bon Dieu, écrirait jamais de ce style? Rien, dans ce bref, n'explique les emportements de Luther contre Léon X. Le nom du moine n'y est pas même prononcé.

Le pape aurait pu excommunier Luther. Il préféra, ainsi que le remarque l'historien anglican Roscoë, mettre à l'épreuve la sincérité du docteur. Chef visible de l'Eglise, image vivante du fils de Dieu sur la terre, Léon X venait, au nom de la toute-puissance du Christ, dire à un prêtre : « Voilà l'enseignement de l'Eglise, crois et obéis, ou tu seras retranché de la communion des apôtres. C'est un dogme de foi que l'efficacité des indulgences. Ta raison le repousse, tu n'es plus mon fils; tu n'es plus un anneau de cette grande chaîne qui te liait aux disciples de Jésus; tu n'es plus une goutte d'eau de cet océan catholique qui ne se dessèchera qu'à la fin des siècles : je te renie au nom du Christ, comme ont été reniés Jean Huss, Wiclef, et tous ceux qui, ainsi que toi, ont voulu marcher dans leur sagesse, au lieu de suivre cette lumière qui éclairera tout enfant docile jusqu'à l'expiration des temps. »

N'est-ce pas là un beau langage?

CHAPITRE VIII.

LE PEUPLE ALLEMAND. MILTITZ. — 1518-1519.

Le peuple en Allemagne favorise la réforme, et pourquoi.—L'imprimerie et l'art du dessin s'unissent au peuple. — Luther nie l'infaillibilité du pape. — Sa lettre de soumission à Léon X. — Entrevue du nouveau légat Miltitz avec Luther. — Luther s'engage à prendre pour juge de ses doctrines l'évêque de Salzbourg. — Il écrit en ce sens à l'électeur de Saxe. — L'entrevue finie, il récuse le jugement de l'épiscopat. — Il s'emporte contre Miltitz, et appelle Léon X « l'Antechrist. » — Belle conduite de la papauté. — Luther veut du bruit, et demande à disputer.

Luther avait dit : Que mon évêque parle, et je me soumets. L'évêque avait parlé,

Et Luther ne s'était pas soumis.

Luther avait dit : Que ma cause soit déférée aux universités de Louvain et de Paris, et, si elles me condamnent, je me soumets. Les universités de Louvain et de Paris l'ont condamné ,

Et Luther ne s'est pas soumis.

Luther avait dit : Je veux porter ma cause devant le nonce du pape, et, si le nonce me trouve coupable , je me soumets. Cajetan a parlé,

Et Luther ne s'est pas soumis.

Luther a dit : J'en appelle au pape ; sa voix est celle de Dieu. La voix de Dieu s'est fait entendre,

Et Luther ne s'est pas soumis.

Alors il en appelle au futur concile.

L'appel parut ; Luther l'avait préparé de longue main. Comme Abraham, dit-il, il est tout prêt à aller où le guidera la voix de Dieu, affrontant la malédiction de Rome, « le siége de l'Antechrist. » Il eût attendu, s'il faut l'en croire, le dernier mot du souverain pontife avant de livrer son appel à l'impression ; mais son libraire, bon homme comme il le représente, entendant à merveille ses intérêts, au lieu de déposer l'édition tout entière chez l'auteur, ainsi qu'il en était convenu, mit en vente le pamphlet, dont tous les exemplaires furent enlevés en quelques semaines.

Dans cet appel, Luther, qui prévoit que Rome doit le condamner solennellement, élève pour la première fois des doutes sur l'infaillibilité du pape, qu'il n'a point encore ouvertement niée.

Comme s'il eût voulu connaître l'effet qu'allait produire en Allemagne son invocation au futur concile, formulée en termes pleins d'arrogance, et sa leçon donnée à Léon X sur la fragilité humaine, Luther rentre un moment dans sa cellule, ferme ses cahiers de théologie, et semble écouter ce qui se dit autour de lui. Un moment cette pauvre Allemagne respire. Qui eût alors parcouru la Saxe, le Wittemberg, la Thuringe, les eût trouvés plus calmes. Mais au fond de la solitude où Luther s'était réfugié, son repos était à chaque moment interrompu. A toute heure du jour la cloche du couvent venait réveiller le cénobite d'un sommeil qu'il aurait voulu goûter plus longtemps. C'était tantôt un pèlerin de naissance qui frappait pour voir et écouter le frère Martin ; tantôt des théologiens qui l'interrogeaient sur saint Thomas, dont le nom seul lui fait mal, et qu'il voudrait chasser des écoles,

pour lui substituer Ovide et ses Métamorphoses; tantôt une docte consultation sur la guerre des Turcs et le culte rendu aux saints qu'on lui demande par écrit. Une autre fois c'est Hutten qui l'encourage : « Allons, frère, tout va bien ; sus, sus, guerre aux moines! » ou Erasme qui le félicite sur ses commentaires des Psaumes. Luther est un véritable père de l'Église, qui de son oratoire rend des décisions, et dont la parole est écoutée comme celle d'un pape. Il suffit à tout. Les heures mêmes du sommeil, il les emploie à répondre à ses amis. Il blâme ouvertement une croisade contre les Turcs : « A quoi bon ces guerres toutes charnelles? c'est une guerre intellectuelle contre nous-mêmes qu'il faut entreprendre. Ah! quand Rome laisse si loin la tyrannie des Turcs, et qu'elle s'élève par tant d'abominations contre le Christ; que le clergé se noie dans une mer d'avarice, d'ambition, de luxure; que la face de l'Église est si piteuse, il n'y a plus d'espérance d'une bonne guerre, d'une heureuse victoire. Dieu combat aujourd'hui contre nous : il faut le vaincre par nos larmes, nos prières, la sainteté de nos mœurs, la pureté de notre foi. » Sa doctrine sur le culte des saints est encore toute catholique. Il ne veut pas qu'on taxe de superstition l'invocation aux bienheureux, les prières qu'on leur adresse, même pour les besoins corporels, comme font quelques hérétiques de la Bohême. « Les saints sont des avocats auprès de Dieu; seulement il faut se garder de ne les invoquer que pour guérir les infirmités de la chair. »

Léon X voulait la paix dans son Eglise d'Allemagne : c'était le vœu de son cœur, son œuvre de prédilection, le plus beau joyau de sa tiare. Nous en avons un témoignage dans l'envoi du cardinal Cajetan, qui avait échoué malheureusement devant l'inflexible volonté de Luther. Le pape s'obstinait : cette fois il avait jeté les yeux sur un négociateur d'un esprit mois orné que Cajetan : c'était un Allemand, un noble saxon,

d'une douceur de caractère que quelques historiens catholiques ont taxée de mollesse. Miltitz ne voulait pas non plus disputer. Le silence qu'il allait demander à Luther, il l'imposait aux prédicateurs d'indulgences. Il écrivit à Frédéric de Saxe le but de sa mission, en l'exhortant à le seconder de tout son pouvoir, à suivre l'exemple de ses ancêtres, et à ne rien faire qui fût indigne de leur mémoire. En même temps il faisait remettre à Georges Spalatin une lettre autographe où Léon X le priait de ramener Luther à l'obéissance.

Miltitz avait demandé une entrevue au docteur : elle eut lieu à Altenbourg, à la manière des vieux Germains, à table. Point d'amères paroles, de plaintes, point de menaces de part ni d'autre; on se fêta comme de bons convives, on s'embrassa, et Miltitz pleura de joie. Luther promit de vivre désormais en paix et d'écrire au pape. Il protesta de son amour et de son respect pour Léon X, de sa foi humble et soumise, et s'engagea à choisir pour juge de ses écrits l'archevêque de Salzbourg. Miltitz, de son côté, jura d'imposer silence aux adversaires du moine, et surtout à Tezel, auquel il écrivit, suivant Seckendorf, une lettre pleine de reproches amers. Le malheureux dominicain, ne pouvant supporter la colère du légat, tomba malade et se mit au lit. Luther eut pitié de Tezel, auquel il adressa quelques paroles de consolation. Elles arrivèrent trop tard : le moine mourut victime des calomnies de son ennemi, sans avoir pu se justifier, sans qu'il lui fût permis de réfuter publiquement ce que les augustins avaient répandu en Allemagne sur ses doctrines.

Miltitz s'était imaginé qu'il ramenerait Luther à force d'adulations. Il lui disait, s'il faut en croire les écrivains réformés, qu'il entraînerait à lui le monde, et l'enlèverait au pape; que de Rome à Altenbourg à peine s'il y avait encore deux ou trois « papistes. »

Tous deux vinrent de compagnie, suivis d'une cavalcade nombreuse, à Liebenwerda, où ils menèrent vie joyeuse, si nous nous en rapportons aux protestants ; mangeant et buvant du soir au matin ; parlant, dit-on, fort peu de Dieu, mais beaucoup de bonne chère et de vin. On se sépara bons amis : Miltitz était content, et riait de Cajetan. Jamais diplomate n'avait été aussi complétement joué.

A peine les conférences étaient-elles terminées, que Luther écrivit à l'électeur Frédéric :

« Mon cher et honoré seigneur, j'ai vu Charles de Miltitz, et voici ce dont nous sommes convenus : 1° que je cesserai de prêcher et vivrai en repos, pourvu, bien entendu, que mes adversaires en fassent autant ; 2° que j'écrirai à sa sainteté que je n'ai jamais été qu'un enfant docile, et que je suis attristé que mes dernières prédications aient pu soulever tant d'injustes préventions et de haines contre l'Église de Rome ; 3° que j'inviterai le peuple à persévérer dans son obéissance au saint-siége, et à interpréter mes œuvres, non comme hostiles, mais comme pleines de respect envers la papauté ; 4° que je prendrai pour juge de ma foi et de mes écrits le docte archevêque de Salzbourg. Que si votre seigneurie trouve que cela ne suffit pas, je suis tout prêt, pour l'amour de Notre-Seigneur, à faire ce qu'il vous plaira. »

Luther n'oubliait pas sa promesse. Il écrivit au pape le 3 mars.—Chaque date est une sentence :

« Très-saint-père, la nécessité me contraint de nouveau, moi lie des hommes et poussière de terre, à m'adresser à une aussi grande majesté que la vôtre. Que votre sainteté daigne prêter une oreille miséricordieuse à une pauvre petite brebis, et écouter mes bêlements...

» Charles de Miltitz, le chancelier privé de votre sainteté, cet homme de probité, m'a accusé en votre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, de présomption, d'irrévérence en-

vers l'Église romaine, et votre sainteté en demande satisfaction. J'ai été contristé d'être assez malheureux pour qu'on me soupçonnât d'irrévérence envers la colonne de l'Église, moi qui n'ai en vue que d'en défendre l'honneur...

» Que faire, très-saint-père? Les conseils me manquent. Je ne puis m'exposer à votre colère : comment y échapper? je ne le sais. Me rétracter? Si la rétractation qu'on me demande est possible, je suis prêt. Grâce à mes adversaires, à leurs résistances et à leurs hostilités, mes écrits se sont répandus beaucoup plus que je ne m'y attendais. Mes doctrines ont pénétré trop profondément dans les cœurs, pour qu'il soit possible d'en effacer les traces. L'Allemagne fleurit aujourd'hui en hommes de génie, d'érudition, de jugement. Si je veux honorer l'Église romaine, c'est de ne rien révoquer. Une rétractation ne ferait que la souiller, et la livrer aux accusations des peuples.

» Ah! très-saint-père, devant Dieu et la création, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du saint-siége. Je confesse que la puissance de l'Église romaine est au-dessus de tout; ni au ciel, ni sur la terre, il n'est rien au-dessus d'elle, Jésus excepté. Que votre sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther. »

Miltitz n'eût pas dicté une autre lettre à Luther. Comment n'eût-il pas été joyeux? Pouvait-il supposer qu'il était la dupe du moine; que la soutane de bure cachait sous ses plis plus de finesse, d'astuce et de rouerie, qu'il n'en pouvait entrer sous la robe d'un diplomate; qu'il était joué par un petit frère allemand? Et Léon X, comme il dut être trompé par cette phraséologie caressante, obséquieuse, qui baise la terre et rampe en serpent; par ces flots d'encens qui s'exhalent de chaque période; par ce parfum de louanges qui semble si pur; par ces hyperboles latines, qui, pour être reproduites

dans leur candeur native, défieraient la langue la plus riche en images !

Le voilà tel qu'il se montre à l'envoyé du pape, comme il veut qu'on le juge à la cour de l'électeur de Saxe, son protecteur. C'est Luther se posant en public, devant ses juges, en face de l'Allemagne. Mais attendez, le rôle change; Luther va se dépouiller de sa toison de brebis pour revêtir une peau de couleuvre; et au lieu de bêlements plaintifs, il reprendra cette voix de tonnerre que nous lui connaissons. Le voici en tête-à-tête avec ses amis d'enfance, Spalatin, Egranus, Staupitz, sans témoins, sans mystère. Ecoutons :

Voulez-vous savoir ce qu'est ce Miltitz, cet *honestus hic vir* de la lettre à Léon X du 3 mars? « Un trompeur, un menteur, qui l'a quitté lui donnant un baiser, baiser de Judas, et en versant des larmes de crocodile; avec qui il a fait bonne chère vraiment, et dont il a feint de ne comprendre ni la ruse ni les italianités (20 février); qui venait armé de soixante-dix brefs apostoliques pour le prendre et le conduire captif dans son homicide Jérusalem, dans sa Babylone pourprée, comme on l'a dit à la cour du prince. »

Désirez-vous connaître ce qu'il pense de la cour de Léon X? « Ah! que je voudrais qu'on répandît ce dialogue de Jules et de Pierre (de Hutten), où nous sont révélées les abominations de Rome; révélées, non pas, car où ne sont-elles pas connues? et que les cardinaux vissent leur tyrannie et leur impiété exposées à tous les regards. »

Sur la proposition de Miltitz, il a consenti à choisir pour juge de sa doctrine un évêque; tournez quelques feuillets de sa correspondance, et vous verrez quel cas il fait de l'épiscopat : « Ils m'appellent superbe et audacieux, ces évêques; je ne dis pas non! mais que sont-ils, ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes? »

Il s'est prosterné jusqu'à terre en confessant qu'il n'est sous le ciel aucun pouvoir au-dessus du pouvoir des clefs ; il a conjuré avec humilité Léon X de ne point ajouter foi aux calomnies de ses ennemis, qui le peignent comme voulant toucher à l'autorité pontificale. Attendez quelques heures seulement, donnez-lui le temps de clore sa lettre au pape et de la remettre à Miltitz : à peine a-t-elle eu le temps de sécher. En voici une autre qu'il écrit à Spalatin, son ami de cœur : « Faut-il que je vous le dise à l'oreille? en vérité, je ne sais si le pape est l'Antechrist en personne ou son apôtre, tant le Christ, c'est-à-dire la vérité, est corrompu, est crucifié dans ses décrets. Je suis déchiré en voyant qu'on se joue ainsi du peuple de Jésus. »

Maintenant, qu'on nous dise si dans cette grande querelle religieuse, où Rome est si intéressée, la papauté a failli à ses devoirs ; si elle n'a pas accompli les préceptes du Christ et les maximes de l'Évangile, et épuisé envers Luther tous les trésors de la patience et de la douceur. Voici près de trois ans que le monde est tout plein de querelles sur les indulgences : vous ne trouverez pas à cette heure un village d'Allemagne où le nom de Luther n'ait retenti, et où on ne se passionne pour ou contre ses thèses. A mesure que le temps a marché, les doctrines nouvelles ont grandi ; elles gagnent du chemin, cessent d'être modestes et vont le front levé. Luther n'est plus ce pauvre moine trop heureux de quelques auditeurs ; sa chaire est partout, il n'est plus maître même de sa pensée. Veut-il la tenir cachée jusqu'à des temps plus propices? l'imprimeur ne craint pas de lui désobéir, et publie par feuilles détachées des opinions qui se répandent de toutes parts. A Rome, Miltitz vous le dira, on eût donné tous les trésors du Vatican pour assoupir ce grand tumulte, que François Ier, dans toute sa gloire, et Charles d'Autriche, n'ont pu faire oublier que pendant les jours où les états germaniques s'é-

taient rassemblés pour élire un empereur, car Maximilien venait de mourir : ces jours se sont vite passés. Pour détourner la tempête, quels moyens Léon X n'a-t-il pas employés? C'est d'abord, comme nous l'avons vu, dès que l'intégrité du dogme catholique est menacée, des brefs adressés à des archevêques et évêques d'Allemagne, aux divers ordres, aux couvents de la Saxe et du Wittemberg, dont la voix n'est point entendue de Luther. Alors le pape a recours à la puissance civile; Maximilien n'est pas plus heureux. Peut-être que la pompe romaine éblouira les regards du moine? Luther la voit, et sourit. Cajetan est usé au bout de deux conférences. Voici Miltitz qui tue de quelques paroles amères le chef des quêteurs Tezel; puis Staupitz, puis Jérôme Spalatin, que sais-je? jusqu'à de pauvres moines de Jüterbock, qui, à défaut de science, eux, n'ont à faire parler que leur conscience troublée de tant de bruit. Ainsi passaient, en s'inclinant devant Luther, tiare, diadème, robe rouge et robe de bure. Il y avait là, certes, de quoi émouvoir une intelligence, quelque inflexible qu'on la suppose; et pourtant Luther résiste. Il ne veut rien écouter : pourquoi? A l'entendre, c'est Dieu qui le presse et le pousse, *rapit et pellit;* il n'est plus maître de lui; ce mouvement des esprits, ce désordre des intelligences, « cette grande plaie du ciel, » n'ont rien qui l'effraye; il veut à toute force accomplir sa mission, sans souci du jugement des hommes, des avis de ses compagnons d'étude, des menaces, des foudres de l'Église, de l'exil ou de la mort. Il ne craint qu'un homme, et ses lettres témoignent combien ses craintes sont vives; c'est l'électeur de Saxe, qui grandit ici de toutes les adulations de Luther. Aussi bien Frédéric de Saxe d'un mot pouvait briser cet instrument de trouble, et faire de Luther ce que le bras séculier fit de Jérôme de Prague ou de Jean Huss : mais il ne le fera pas; non que sa foi flotte indécise, qu'il se tourmente de la question des indulgences,

qu'à ses yeux la grâce ne puisse s'allier à notre libre arbitre, ou qu'il ait la conviction que les écrivains réformés lui accordent; mais il a un enfant naturel auquel Rome a refusé un bénéfice, et voilà vraisemblablement l'explication de son penchant pour Luther et de sa politique envers le saint-siége. Aussi, maintenant que Miltitz et les évêques pressent Luther de remplir sa promesse, et de porter sa cause devant l'évêque qu'il a choisi lui-même dans leur colloque d'Altenbourg, Frédéric se tait, et ne s'étonne même pas du refus du moine. Ses motifs à lui, Luther, pour ne pas céder à Miltitz, les voici énumérés dans une lettre au camérier du pape :

« C'est qu'à Altenbourg il jugeait que sa comparution devant l'archevêque était nécessaire; mais maintenant que ses doctrines se sont produites au grand jour, à quoi bon? Qu'on lui indique les articles qu'il doit rétracter, en lui donnant les raisons de cette rétractation. C'est ensuite qu'une dispute solennelle lui est offerte à Leipzig, par Eck, l'archevêque n'ayant pas voulu qu'elle eût lieu à Augsbourg. Or, s'il refusait d'accepter ce défi, quelle ignominie rejaillirait sur lui et ses amis, sur son ordre, sur l'université et l'électeur de Saxe son protecteur? Est-ce que tant d'illustres personnages qui assisteront à ce tournoi ne sont pas des docteurs aussi compétents qu'un archevêque ou un cardinal?... »

« Et puis, ajoutait-il, je ne veux pas pour juge d'un Cajetan, qui aurait voulu me faire renoncer à la foi chrétienne, et qui n'est pas catholique! »

CHAPITRE IX.

PROGRÈS DE L'IDÉE LUTHÉRIENNE. — 1520.

Luther promet à Staupitz et à Wenceslas Linck d'écrire une lettre de soumission au pape, et le soir même il insulte la papauté dans une lettre à Spalatin.— Ses emportements contre Alfved. — La révolte fait des progrès. —Cause de ses triomphes. —Erasme. — M. Heine.

Charles - Quint était empereur d'Allemagne. Luther a besoin de la protection du prince. Il sait changer de nature, et au besoin baiser les pieds du monarque, sauf à rire plus tard, avec ses amis, de la bonhomie de l'empereur.

Il écrit donc à Charles-Quint une lettre où il témoigne de son désir ardent de rester caché « dans son petit coin de terre; » où il demande grâce, lui pauvre enfant, à ses ennemis; où il offre son silence comme gage de ses bonnes volontés pour la paix de l'Eglise. Cette lettre fut lue de l'Allemagne entière. Miltitz y trouva une profession de foi. Le nonce du pape se rendit donc à Wittemberg, vit plus tard les pères du couvent, et obtint que Staupitz et Wenceslas engageraient Luther à écrire une nouvelle lettre au souverain pontife. Les pères eurent une longue conférence avec le docteur. Staupitz se montra si pressant, que Luther promit tout ce qu'on lui demandait. Les pères firent part au nonce du succès

5*

de leur mission. Luther, cet ange déchu, comme le nommait Miltitz, allait pleurer ses erreurs dans la solitude. Staupitz et Wenceslas étaient dans la joie. Mais, ce jour même de feinte réconciliation, le Saxon écrivait à un de ses bons amis : « Je me donnerai bien garde, dans ma lettre au pape, de traiter trop rudement le siége pontifical; mais cependant je l'aspergerai de mon sel. » Dans une lettre adressée quelques jours auparavant à Jean Voigt, moine augustin de Magdebourg, il se montrait encore plus franc. « Mon frère en Jésus-Christ, lui disait-il, j'achève en ce moment, en langage vulgaire, un livre contre le pape : *De statu ecclesiæ emendando.* J'y mène le pontife comme l'Antechrist; priez que mes paroles fassent fructifier l'Eglise. » Spalatin recevait en même temps d'autres confidences de son ami. « Savez-vous ce que je pense de Rome? c'est un ramassis de fous, de niais, d'imbéciles, d'ignares, de bûches, de bornes, de diables. Voyez donc ce qu'il y a à espérer de Rome, qui vomit sur l'Eglise un semblable tartare. Je vais traiter cet âne d'Alved (qui avait pris récemment la défense du saint-siége) de façon que le pontife romain s'en souviendra. Il ne faut pas les épargner, c'est de nécessité; produisons au grand jour les mystères de l'Antechrist. »

Le pape Antechrist! c'est un mot nouveau qui de Wittemberg va retentir dans toute l'Allemagne. Il y a trois ans, si Luther l'eût proféré, on se fût séparé de lui sur-le-champ ; on eût ri de pitié peut-être. Luther savait bien ce qu'il faisait, lorsque, au milieu des docteurs de Leipzig, dans sa lutte avec Eckius, l'éloquent défenseur de l'autorité, il appelait à comparaître la grande image de la papauté, et qu'il dissertait froidement sur le genre d'obéissance et de respect qu'on lui devait. Alors il en niait seulement l'origine divine ; aujourd'hui le pape, à ses yeux, n'est plus qu'un envoyé de Satan sur la terre. Que lui répondre? Lui citer les pères, les doc-

teurs? Hommes que tout cela! crie-t-il en chaire en montrant la Bible. Il a été conséquent; en ruinant l'école, il a rendu impossible une discussion sérieuse. Car il est là avec son livre ouvert, où il a lu que le pape, opérant des œuvres sataniques, n'est que le vicaire de Satan. Que lui font le sens commun, la conscience humaine, la voix des siècles? Lisez mon livre! dit-il, le nom d'Antechrist n'est-il pas marqué en toutes lettres sur le front de celui qui s'appelle le successeur des apôtres? En vain lui répondez-vous que son œil n'y voit pas : vous ferez comme Staupitz. Luther vous appellera hérétique, inepte, ignare, enfant de la grande prostituée; car Rome, siége de l'Antechrist, n'est plus Rome, c'est Babylone.

C'est une chose prodigieuse que, de la symbolique luthérienne, Wittemberg n'ait gardé que l'article qui enseigne que le pape est l'Antechrist! L'église wittembergeoise ne croit plus à l'impanation, au serf arbitre, à la grâce du docteur, mais elle tient fermement que le souverain pontife est l'Antechrist prédit par Daniel. Un moment sa foi parut faiblir; Wigand, Gallus, Judex, Amsdorf, travaillèrent efficacement à la relever : Joh. Wigand en prouvant, dans son *Synopsis Antichristi romani, spiritu oris Christi revelati*, et Mat. Judex, dans son *Gravissimum et severissimum edictum et mandatum æterni et omnipotentis Dei, quomodo quisque sese adversus papatum nimirum Antichristum gerere et exhibere debeat*, que le pape est bien le fils de perdition. Il est vrai que Jean de Muller remarque ingénieusement qu'il est plus probable que l'Antechrist s'est incarné dans le corps de quelque ministre qui nie la divinité du Christ.

Erasme a raison : « Qui jamais eût cru que le réformateur, du premier bond, viendrait se heurter contre la morale, le dogme, la foi; que le génie séditieux d'un moine causerait tant de tempêtes? »

En proclamant l'omnipotence du sens individuel, qu'il compare ailleurs à un homme ivre à cheval et trébuchant des deux côtés, il a fait toute une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans l'Eglise d'Allemagne. A l'heure qu'il est, Carlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple ; son orgueil l'emporte, il marche quand Luther lui dit de s'arrêter. Mélanchthon hésite, et semble voir ouvert devant lui un abîme. Ulrich de Hutten croit à sa seule épée. Le souffle du moine saxon est venu remuer la Suisse. Le curé d'Ensielden a entendu la voix de Luther ; mais déjà Zwingli, pour renverser le vieil édifice catholique, s'y prend d'une autre façon que le réformateur. Luther détache une pierre ; Zwingli en abat une autre. L'un dit : Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains ; et l'autre : Brisons-la, car c'est l'œuvre de Satan. La réforme n'a que trois ans de vie, et elle est déjà décrépite.

Qu'on ne nous dise pas que Luther doit son triomphe aux lumières nouvelles qu'il apportait à l'Allemagne, lui qui bannissait, en prêchant son nouvel évangile, les sciences comme inutiles et damnables, la philosophie comme diabolique, et dont le disciple bien-aimé mettait en question l'utilité des écoles. On a voulu que le monde se fût épris pour les dogmes nouveaux, parce que celui qui les prêchait était doué d'un esprit merveilleux : mais est-ce que le catholicisme était à cette heure si mal représenté par Emser, par Eck et par Cajetan ? On dit que la pensée opprimée dormait enchaînée, et qu'à la voix de Luther elle s'éveilla ; et, en vérité, que faisait donc Luther, sinon de fonder un esclavage sous le nom de raison individuelle, instrument de vérité à ses yeux, vérité absolue ne procédant que d'elle-même, rayon qui n'a qu'une source humaine, le cerveau d'où il s'échappe ? Voyez donc comme Luther pèse sur la pensée, obligée de reconnaître le moine pour son père, sans quoi Luther lui dit : « Tu n'es plus ma

fille ; tu t'égares dans des voies de perdition, tu te livres à tes caprices, tu viens des ténèbres et non de la lumière, tu es la progéniture de l'école. » Et par école vous savez ce qu'il entend, l'enseignement de l'Eglise qui s'est perpétué d'âge en âge, du Christ à son vicaire, du vicaire aux évêques, des évêques aux prêtres, du prêtre à la communion des fidèles ; divine et merveilleuse chaîne d'or qu'il est venu briser de son autorité privée ! car pontife, évêque, Eglise du Christ, sacerdoce, tout cela est l'œuvre de Satan. Il n'y a plus qu'un prêtre, c'est lui, c'est Carlstadt, c'est l'homme. Voilà cette autre grande nouveauté qui lui valut tant de partisans, surtout dans les cours et parmi les princes ! Cette proposition qu'il vient d'enseigner, « que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Ecriture ne fait aucune différence entre le laïque et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape, » n'était-ce pas la confusion des deux puissances, la tiare attachée à la couronne ducale ou impériale, l'encensoir aux mains de quiconque porte l'épée, l'Eglise livrée pieds et poings liés aux princes séculiers, Henri VIII chef des consciences, la papauté détruite, et par conséquent le catholicisme ? Nous ne nions pas du reste que l'éloquence de Luther, que sa tête, ou plutôt sa poitrine d'Achille, comme la nomme Mélanchthon, que son apparente pureté de mœurs, n'aient été pour lui de puissants auxiliaires : mais le peuple n'eût pas été entraîné aussi facilement, si ces princes ne se fusseut montrés séduits les premiers. Car était-ce autre chose qu'une apostasie à peine dissimulée, que cette protection accordée à Luther par l'électeur de Saxe ? Le peuple fit ce qu'il vit faire à ses maîtres. A la cour de l'électeur, le nom de Luther était en vénération : Frédéric l'appelait son père, son ami, l'élu du Seigneur, l'homme de Dieu ; les courtisans, pour plaire à sa grâce, répandaient les écrits de l'augustin, les lisaient, livraient à leurs

moqueries tout ce qu'il raillait : les indulgences, Rome, le pape et les moines.

Mettez Luther à la place de Jean Huss, et il sera plus heureux que le prêtre bohémeni. Jean Huss a bien ce qui séduit la multitude : du courage, de l'opiniâtreté, et une conviction extérieure. Mais il eut grand tort, non pas de se laisser brûler, mais de prêcher, au début de sa mission, contre les vices, l'avarice, la lubricité et les richesses des grands, et de prendre en pitié les larmes et les sueurs du peuple. Les grands l'abandonnèrent au jour du danger, et proscrivirent ses disciples par le fer et la flamme. Luther, si vous avez lu sa correspondance, n'eut d'abord que des paroles de miel pour les nobles saxons; à Rome et à ses cardinaux, les outrages et les bouffonneries. Un chapeau rouge le met en fureur; qu'il aperçoive l'hermine ducale, alors il s'épuise en adulations : c'est un prêtre courtisan; aussi trouva-t-il dans la plupart des princes d'Allemagne d'ardents protecteurs; mais cette aide qu'ils lui prêtaient, ils savaient bien à quel intérêt. Vous les verrez bientôt briser avec le catholicisme; non pas qu'ils croient le moins du monde, pas plus que Luther peut-être, que l'idolâtrie et la fornication aient établi leur siége à Rome, mais pour ne plus payer à la chancellerie leurs redevances annuelles. Un jour ils ouvriront la porte des couvents; non pas qu'ils regardent les vœux monastiques comme défendus par l'Evangile, mais parce qu'ils trouveront dans les monastères des vases d'or et d'argent, des pierres précieuses. Ils appelleront la réforme une œuvre de liberté; non pas qu'elle ait affranchi le peuple, mais parce qu'elle les a délivrés du « joug sacerdotal. » Voici d'autres germes de révolution; Erasme indique l'un : « La réforme fait des progrès, qui s'en étonnerait? le peuple aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui lui enseignent que la contrition n'est pas néces-

saire, et que la satisfaction est chose vaine. » Calcagnini a trouvé l'autre : « Soyez tranquille, vous crie Luther, le sang du Christ et la foi en sa parole suffisent pour obtenir le salut éternel : ainsi, que les hommes se livrent à leurs penchants, voici le ciel qui s'ouvre, si la foi au sang de Jésus n'a point abandonné le pécheur. » Mélanchthon signale le troisième : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques ; on ne l'aime que parce qu'il nous a arrachés à leur juridiction. »

Un écrivain allemand, M. Heine, qui reproche aux Français de n'avoir jamais compris que le côté négatif de la réforme, n'a vu dans la lutte de Luther contre Rome que le triomphe du spiritualisme contre le sensualisme : le spiritualisme, bien entendu, c'est la réformation, « médiatisant, dit-il, les saints, coupant les ailes aux anges, ôtant à la Vierge ses droits à la couronne du ciel, faisant de Dieu un célibataire céleste, et contestant rudement la légimité de son fils. »

CHAPITRE X.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X. — 1520.

Les doctrines luthériennes sont condamnées par les universités, auxquelles Luther en avait appelé. — Luther les honnit. — Il justifie ses colères. — Ses prophéties sur l'Allemagne. — Miltitz apprend à Rome qu'il a été joué par Luther. — Lettre de Luther à Léon X. — Il joint à sa lettre son traité « de la liberté chrétienne ; » examen de cet ouvrage. — Dogmes de Luther.

Miltitz, arrivé à Rome, déposa aux pieds de Léon X les paroles de soumission du moine, et la promesse d'une lettre qui terminerait bientôt tout débat avec le saint-siége. Le pape embrassa Miltitz, le combla de caresses, et répéta devant les cardinaux que la paix était enfin rendue au monde catholique. Quelque vague pressentiment l'avertissait de sa fin prochaine, et il disait « qu'il serait heureux, avant de mourir, de laisser en repos l'Eglise de Jésus-Christ, et de rendre compte au juge éternel de sa mission sur la terre. » Et puis Léon X, comme on sait, aimait Luther ; il aimait en lui surtout son ardeur pour le travail et sa science des Ecritures. Mais longtemps avant l'arrivée de la lettre si impatiemment attendue de « son cher fils, » le pape apprit de tous les points de l'Allemagne à la fois combien Miltitz avait été cruellement joué, et les fureurs de Luther contre l'autorité.

La lettre promise est à Rome: œuvre brutale que ni Wiclef, ni Jean Huss, ni Jérôme de Prague, ni Arius, ni Pélage, n'auraient osé tracer; que deux hommes seuls alors pouvaient signer dans tout le monde chrétien, Luther d'abord, puis de Hutten : éternel cri de réprobation contre la mémoire de celui dont le doigt ne se sentit pas dessécher en l'écrivant; ineffaçable souillure pour le front qui ne rougit pas d'une parole si insultante; poids énorme qui pèsera dans l'éternité sur la poitrine du chrétien qui en remua les caractères. Qu'on la juge, en se rappelant que, la veille encore, la main qui va former ces lignes touchait celle de Miltitz en signe de bonne amitié, et que les lèvres d'où va tomber tant de fiel prononçaient des paroles de soumission et d'obéissance au saint-siége.

« Au milieu des monstres de ce siècle, avec qui je suis en guerre depuis trois ans, ma pensée et mon souvenir se lèvent vers vous, très-saint-père.... Je le proteste, et ma mémoire est fidèle, jamais je n'ai parlé de vous qu'avec honneur et respect... S'il en était autrement, je serais tout prêt à me rétracter. Ne vous appelai-je pas le Daniel dans la fournaise ? n'est-ce pas moi qui défendis votre innocence contre un homme tel que Sylvestre Priérias, qui osait la souiller ?... Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, ce siége où vous êtes assis surpasse en corruption et Babylone et Sodome; c'est contre cette Rome impie que je me suis révolté. Je me suis soulevé d'indignation en voyant qu'on se jouait si indignement sous votre nom du peuple de Jésus-Christ; c'est contre cette Rome que je combats, que je combattrai tant qu'un souffle de foi vivra en moi. Non pas que je croie, ce qui est impossible, que mes efforts prévaudront contre la tourbe d'adulateurs qui règnent dans cette Babylone désordonnée; mais, chargé de veiller sur le sort de mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la proie de toutes les pestes romaines.

Rome est une sentine de corruption et d'iniquité. Car il est plus clair que la lumière, que l'Église romaine, de toutes les Églises la plus chaste autrefois, est devenue une caverne fétide de voleurs, un lupanar de débauches, le trône du péché, de la mort et de l'enfer, et que sa malice ne pourrait pas monter plus haut, quand l'Antechrist y régnerait en personne...

» Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ezéchiel parmi les scorpions. A tous ces monstres qu'allez-vous opposer? trois ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science : qu'est-ce que cela au milieu de ce peuple de mécréants? Vous mourrez de leur venin, avant même d'avoir songé au remède... Les jours de Rome ont été comptés, la colère de Dieu a soufflé sur elle. Elle hait les sages conseils, elle craint la réforme, elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère : Nous avons prévenu Babylone ; elle ne peut être guérie, laissons-la. C'était à vos cardinaux à remédier à tant de maux ; mais la podagre rit de la main du médecin, le char n'écoute plus les rênes...

» Plein d'amour pour votre personne, j'ai souvent gémi de vous voir élevé sur le siége pontifical dans un siècle comme le nôtre : vous méritiez de naître à une autre époque. Le siége de Rome n'est pas digne de vous ; il devrait être occupé par Satan, qui, en vérité, règne beaucoup plus que vous dans cette Babylone... N'est-il pas vrai que sous ce vaste ciel il n'y a rien de plus corrompu, de plus inique, de plus pestilentiel que Rome? Vraiment Rome surpasse en impiété le Turc lui-même ; elle, autrefois la porte du ciel, est aujourd'hui la gueule de l'enfer, que la colère de Dieu empêche de fermer ; à peine s'il nous est permis de sauver quelque âme du gouffre infernal... »

Après avoir raconté comment la querelle s'est engagé eentre lui et « les courtisans » du pape, Luther termine ainsi :

« Je ne veux pas venir à vous les mains vides ; je vous offre un tout petit traité, gage de mon amour pour la paix, témoignage de ce dont j'aurais aimé à occuper mes loisirs, si vos adulateurs me l'avaient permis ; présent de peu de valeur si vous considérez la forme de l'œuvre ; bien précieux si je ne me trompe, si vous vous attachez à l'esprit du livre. Moi, pauvre moine, je n'ai rien de mieux à vous offrir ; vous n'avez besoin d'autre don que d'un don tout spirituel. »

Veut-on connaître maintenant ce livre de prédilection que Luther envoie à Léon X en témoignage d'amour et de piété filiale ? C'est son traité de la *Liberté chrétienne*, où il établit comme des doctrines fondées sur la parole évangélique, non-seulement la justification sans les œuvres, mais l'impossibilité de la foi avec les œuvres, qu'il regarde comme autant de péchés ; la sujétion de la créature au démon, même quand elle fait effort pour lui échapper, et son incarnation au péché, quand elle s'élève vers le Créateur ; quand sa pensée, détachée des liens de la terre, s'abîme dans la contemplation des mérites du Sauveur ; quand sa main répand l'aumône ; quand ses lèvres s'ouvrent pour prier ou bénir ; quand elle pleure ou se repent : car, dit-il, tout ce qui est en nous est coulpe, péché, damnation, et l'homme ne peut faire le bien. Affreuses doctrines, dont il veut rendre responsable l'apôtre saint Paul ! Et à côté de ces monstrueux enseignements il pose comme axiome l'impeccabilité de l'âme qui n'a pas cessé de croire. « Parce que, dit-il, si j'ai péché, le Christ qui est en moi n'a pas péché, ce Christ en qui je crois, qui opère, qui pense, qui agit et qui vit avec moi, et qui seul accomplit la loi. »

« Il nous suffit de croire à l'Agneau qui efface les péchés du monde ; le péché ne saurait nous arracher à cet Agneau, quand nous tuerions mille fois par jour. »

C'est là qu'il s'efforce encore d'établir que le sacerdoce est uni à l'humanité comme l'âme l'est au corps; qu'il appartient à tout homme qui croit, parce que, le Christ s'étant uni à l'humanité par une union toute mystique, l'âme est devenue son épouse, et qu'elle participe alors à tous les dons que l'époux répand sur sa bien-aimée; que tous les mots de prêtre, de clerc, d'ecclésiastique, ne signifient rien, et sont un outrage à la parole de Dieu, parce que nous sommes tous ses enfants au même degré, ses économes et ses ministres, et que les vêtements, la pompe extérieure, les cérémonies, ne sont que de vaines figures, des formes humaines que l'esprit du Christ doit bannir du milieu des chrétiens. Et, comme le remarque ici le Dr J. Marx, le sacerdoce n'est point une figure, mais une réalité qui confère au laïque tous les pouvoirs du prêtre catholique, la prédication, le pardon des fautes, l'absolution, la dispense des sacrements. Mais que signifie ce signe que la foi nous confère, comme l'eau du baptême le titre d'enfants de Dieu; que l'homme quitte et reprend à son gré, selon qu'il croit ou doute? Qu'est-ce donc que cette foi luthérienne qui nous rend semblables à l'ange, et change tout à coup notre nature d'homme? Est-ce la foi moins les indulgences, comme en 1518; la foi moins le sacerdoce, comme en 1519; la foi moins les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, comme en 1520; la foi avec deux seuls sacrements, comme en 1521; la foi moins la messe, moins le culte des saints, comme en 1522? Mais qui dit foi, dit confession. Or Luther ne peut établir de confession sans l'autorité. Si la raison individuelle de Carlstadt, par exemple, comme nous le verrons, s'insurge contre la croyance du docteur, qui les jugera? Qu'est-ce donc que la foi suivant Luther, sinon un caprice, une fantaisie, un fantôme; maladie chez l'un, fièvre cérébrale chez l'autre; exaltation du système nerveux, prostration ou exubérance de vitalité, lumière ou ténèbres? — Luther dit: « Croyez. » Mais alors, qu'il n'en-

seigne point, ainsi qu'on l'a répété plus tard, que « la mission des évêques est double, médiate et immédiate : de nos jours médiate, c'est-à-dire dérivant de l'homme ; mais immédiate chez les apôtres, qui la tenaient de Jésus même; immédiate chez les prophètes, qui la tenaient de Dieu; que les apôtres ont transmis cette mission à leurs disciples; saint Paul à Timothée et à Tite, qui la transmettent aux évêques leurs successeurs, les évêques à ceux qui leur succèdent; ainsi jusqu'à nos jours et jusqu'à la consommation des siècles, en sorte que cette mission, bien que médiate, est cependant toute divine. »

Voilà donc que la foi seule ne suffit plus pour donner le sacerdoce, qui est un véritable héritage par délégation divine : tout homme n'est donc pas prêtre ; tout homme n'a donc pas mission d'enseigner ?

Il est dit, dans l'Histoire de Cromwell, qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres. Il portait avec lui une lanterne où brûlaient cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appela à haute voix la multitude, et, ouvrant sa lanterne, il prit une d'elles, souffla dessus, et dit : Qu'ainsi meurent les dîmes ! puis une seconde : Qu'ainsi meurent les parlements ! puis une troisième et une quatrième ; enfin la cinquième, et il cria : Qu'ainsi meure la Bible ! Or le peuple commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat : « Où as-tu pris tout cela ? — C'est la parole de Dieu, reprit le soldat, que je vous prêche : Luther a bien fait une religion nouvelle, Calvin a soufflé dessus ; Calvin a fait une religion nouvelle, Cranmer, le grand archevêque, a soufflé dessus ; et la reine Élisabeth a soufflé sur tout cela. Eh bien ! moi, à mon tour, je viens, au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit... »

Le peuple se tut. Ce soldat n'avait-il pas raison ? Il était prêtre selon l'ordre de Luther, car il croyait au Christ et à sa sainte parole.

CHAPITRE XI.

LES DEUX BULLES. — 1520.

Caractère des résistances de Luther. — Longanimité de Léon X. — Il se décide à fulminer une bulle contre l'hérésiarque. — Appréciation littéraire de cette bulle. — L'anti-bulle de Luther. — Hutten commente l'anti-bulle. — Procédé littéraire de Luther pour perdre ses adversaires. — Eck est chargé de répandre la bulle en Allemagne. — Luther fait brûler la bulle *Exurge* à Wittemberg. — Il monte en chaire pour crier abomination sur Rome et haine à Léon X.

Maintenant, qu'il nous soit permis d'adjurer tout homme dont la raison n'est point obscurcie par l'esprit de secte de poser la main sur son cœur, et, le saint Evangile ouvert sous ses yeux, de nous dire si Luther, tel qu'il s'est montré en Saxe et dans ses livres, n'a pas dépassé toutes les bornes; s'il lui reste un outrage à imaginer contre Rome; une raillerie vieille ou moderne à rajeunir ou à rajuster; une insolence à prendre dans les livres des hérésiarques qui l'ont précédé.

Si pendant trois ans il a été donné à un moine sans mission de troubler l'ordre moral des sociétés, d'y jeter le désordre, d'agiter les consciences, de soulever les esprits; ne sera-t-il pas permis à la papauté de se faire entendre?

C'était assez de longanimité; Léon X ne pouvait plus long-

temps rester sourd aux pleurs de l'Eglise catholique ; il fallait qu'il parlât, sous peine de voir les esprits errer à l'aventure, en cherchant la lumière que le Christ leur avait promise : Léon X hésita longtemps.

Parmi les membres du sacré collége, le frère Martin comptait beaucoup de protecteurs, Sadolet surtout, qu'Erasme nomme l'attique, pour peindre dans un seul mot l'élégance de ses manières et de sa diction ; « dont le style cicéronien, dit-il, est toujours pur, limpide, doux et nombreux ; tissu non pas comme le lin, mais uni et coulant comme l'eau. » Pendant plusieurs jours le conseil de Léon se tint assemblé. Luther n'y manqua pas d'avocats; mais que pouvaient-ils? retarder de quelques jours peut-être une condamnation écrite à chaque page dans le livre du Christ; le pape l'ouvrit enfin. Il ne nous appartient pas d'apprécier la bulle de Léon X, ce magnifique enseignement de notre Église, comme œuvre chrétienne. Aussi bien la parole du successeur des apôtres est placée trop haut pour être soumise à notre examen. Mais si, descendant des sommets de la foi, nous la considérons d'un œil humain et comme ouvrage d'art, il nous sera impossible de ne point y trouver la révélation la plus complète de la régénération intellectuelle de Rome à cette époque. Qu'on nous dise si pareilles fleurs de poésie sont jamais tombées de cet arbre que la réforme avait fait reverdir en Allemagne ? Oserait-on comparer, comme création littéraire, cette glorieuse composition à rien de ce qui est sorti de la main des protestants ? Erasme lui-même, qui passa longtemps pour avoir hérité de tous les trésors de la parole latine, a-t-il jamais jeté dans ses écrits autant de richesse et d'harmonie, cadencé aussi musicalement sa période, et reflété l'antiquité avec autant de charme que le cardinal Accolti dans cette bulle contre Luther ? On voit que l'Italie avait fait une curieuse étude du style cicéronien : parure mondaine sans doute, que revêtit

aussi la réforme, et que nul des catholiques qui jusqu'ici ont défendu l'intégrité de nos dogmes n'a rejetée comme vaine, quoi qu'en ait pu dire Luther. A l'entendre, pourtant, la Rome de Léon X ne renfermait alors que deux ou trois cardinaux hommes d'intelligence. Il ne comptait pas le cardinal Accolti, dont le nom n'est pas même venu jusqu'à nous. Et quel écrivain! quel poëte! l'exorde est à lui seul un vaste tableau dessiné à la manière de Michel-Ange.

Le ciel s'ouvre, et Dieu le père se lève dans toute sa majesté : il incline l'oreille, et écoute les gémissements de son Église, qui lui crie de chasser ce renard qui infeste la vigne sainte, ce sanglier qui désole la forêt du Seigneur. Puis vous voyez saint Pierre, le chef des apôtres, attentif aux supplications de sa fille chérie, de cette Eglise de Rome, la mère des églises, la maîtresse de la foi, dont il arrosa la première pierre de son sang. Il se lève tout armé contre ces maîtres de mensonge, dont la langue est un charbon ardent, dont la bouche distille le venin et la mort. Voici saint Paul qui a entendu les pleurs des fidèles, et qui vient pour défendre son œuvre, toute teinte de son sang aussi, contre un nouveau Porphyre dont la dent s'attache aux pontifes morts dans la foi, comme jadis l'ancien Porphyre aux saints apôtres. Puis enfin le firmament tout entier se déploie : vous apercevez l'Église universelle, la nuée céleste, les anges et les trônes, les chérubins et les dominations, les prophètes de l'ancienne loi, les martyrs, les docteurs, les apôtres, les disciples du Christ; et toute cette cohorte de bienheureux, les mains tendues vers le trône du Dieu vivant, ayant en tête les deux apôtres Pierre et Paul, criant de mettre fin au triomphe de l'hérésie, et de conserver à la sainte Église du Christ la paix et l'unité !

A ce tableau d'une si grande ordonnance, si vif, si animé, aux couleurs toutes bibliques, et qui nous donne une belle idée du talent d'Accolti, opposons un tableau d'un autre

genre, tel que Luther l'a peint dans une débauche d'imagination, ou le jour d'une orgie : d'un côté la pourpre romaine, de l'autre le capuchon monacal, la soutane rouge et l'habit de bure, l'Italie et la Saxe, Rome et Wittemberg. « On m'apprend, mon cher lecteur, qu'une bulle a été lancée contre moi : le monde la connaît; elle n'est pas venue jusqu'ici. Peut-être que, fille de la nuit et des ténèbres, elle aura eu peur de me regarder en face... Enfin il m'a été donné de la voir, grâce au zèle de mes amis, cette chauve-souris (*noctuam*), et dans toute sa beauté. En vérité, je ne sais si les papistes se moquent de moi. Non, ce ne peut-être que l'œuvre de Jean Eck, cet homme de mensonges, d'iniquités, ce damné d'hérétique. Ce qui ajoute à nos soupçons, c'est que cet Eck vient de Rome, bel apôtre, bien digne d'un tel apostolat!... Il y a quelques jours que j'avais entendu dire qu'on préparait à Rome une bulle bien méchante à l'instigation de ce bourreau d'Eck, qui y a répandu son style et sa bave... Qui a écrit cette bulle, je le tiens pour l'Antechrist; je la maudis comme une insulte et un blasphème contre le Christ fils de Dieu. *Amen*. Je reconnais, je proclame en mon âme et conscience, comme vérités, les articles qui y sont condamnés : je voue tout chrétien qui la recevrait, cette bulle infâme, aux tortures de l'enfer. Je le tiens pour un païen, pour l'Antechrist en personne. *Amen*. Voilà comme je me rétracte, moi, bulle fille d'une bulle de savon. Mais, dis-moi donc, ignorantissime Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer! S'il suffisait, pour condamner, de dire : Ceci me déplaît; non, je ne veux pas; mais il n'y a pas de mulet, d'âne, de taupe, de souche qui ne pût faire le métier de juge.

» On dit souvent que l'âne ne chante mal que parce qu'il entonne trop haut. Cette bulle eût bien mieux chanté si d'abord elle n'eût posé sa bouche de blasphèmes sur le ciel...

Ah! bullistes, vous ne tremblez pas que la pierre et le bois ne suent du sang en entendant les blasphèmes que vous vomissez? Où êtes-vous donc, empereurs? où êtes-vous, rois et princes de la terre? Vous avez donné votre nom à Jésus dans le baptême, et vous souffrez cette voix infernale de l'Antechrist? Où êtes-vous, docteurs? où êtes-vous, évêques? vous tous qui prêchez le christianisme, garderez-vous le silence devant un tel prodige d'impiété! Malheureuse Église! devenue le jouet et la proie de Satan! Misérables qui vivez dans ce siècle! voici, voici venir l'ire de Dieu sur tout ce qui a nom papiste. Léon X, et vous, nosseigneurs les cardinaux romains, écoutez; je vous le dis à la face : si c'est vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance que Dieu m'a faite dans le baptême, en m'instituant son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc qui ne craint ni les portes de l'enfer, ni le ciel, ni la terre, je vous le répète : revenez à Dieu, renoncez à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, et tout de suite. Sachez-le bien : le Christ vit et règne encore; voici venir le Seigneur qui d'un souffle de sa bouche renversera cet homme d'iniquité, ce fils de perdition. Si le pape a écrit cette bulle, je le proclame l'Antechrist venu pour bouleverser le monde. »

Ulrich de Hutten commenta la bulle; le disciple est digne du maître.

« C'est toi, dit-il à Léon, qu'il appelle Dix, c'est toi qui es un renard, qui as volé la Germanie. Va, le Christ ne t'entend plus, tu n'es qu'un menteur. L'Evangile t'a toujours déplu, tyran que tu es! Tu as avalé l'Allemagne, Dieu la tire de ton ventre. Tu as soufflé, extorqué notre argent... Les maléfices, les fables dont toi, Dix, et tes ancêtres nous repaissaient, avaient amolli nos cœurs... Qu'appelles-tu liberté de l'Eglise! la faculté de nous voler sans doute? Il n'y a que toi d'hérétique. Va, Dix, n'oublie pas que la Germanie nourrit contre

toi des lions, s'il ne suffit pas de ses aigles. Tu es devenu lion, tu voudrais nous manger... Tes cardinaux sont des gloutons, des libertins, des ivrognes. »

Hutten était d'avis qu'on en finît avec Léon X et Albert de Mayence par la voie des armes. Il proposait à Luther une croisade où Sickingen et ses nobles amis les gantelets de fer étaient prêts à entrer. Albert de Mayence était le même archevêque qui avait prêté au poëte 400 ducats en diverses fois, et dont Ulrich avait célébré les vertus dans une pièce de vers qui a pour titre : — *In laudem reverendissimi Alberthi archiepiscopi Moguntini, Ulrichi de Hutten equitis panegyricus.*

Revenons à la bulle de Léon X. Ce fut Eck sur qui le pape jeta les yeux pour la répandre et la publier en Allemagne. Celui qui avait soutenu avec tant de gloire, dans la dispute de Leipzig, les intérêts de la tiare, méritait l'honneur que lui faisait aujourd'hui le saint-siége. Nous ne concevons pas comment des auteurs catholiques ont pu blâmer le choix du souverain pontife, qui dut paraître à Luther, dit Pallavicini, l'inspiration de la haine de ses ennemis, plutôt qu'un conseil de sagesse et de prudence. Mais à quel négociateur plus habile le pape pouvait-il remettre les saintes vengeances de la foi outragée? Qui mieux que ce théologien connaissait l'état des esprits en Saxe, les ressources du docteur et de son parti, les dispositions des princes, des cours, des universités, des prélats et du clergé? qui alliait à plus de fermeté des formes plus conciliantes? Eck partit de Rome, traversa rapidement une partie de l'Allemagne; fit parvenir la bulle aux évêques de Misnie, de Mersbourg et de Brandebourg; s'arrêta à Louvain, à Cologne, et dans chaque ville universitaire, où les écrits de l'hérésiarque furent brûlés publiquement, en même temps que la bulle était affichée aux portes des églises. Luther a rendu compte de cette mission, qui ne fut pas toujours heu-

reuse, ni toujours sans danger. Il écrit : « Mon cher Jean, vous avez montré beaucoup d'esprit dans tout ce bruit que traîne après elle la bulle. Eck a voulu la faire recevoir à Erfurt, on s'est moqué de lui; on a dit : La bulle n'est pas légitime. De nombreux écoliers l'attendaient; il n'a pas paru. On a brûlé la bulle, puis on l'a jetée à l'eau, aux cris de : *Bulla est in aquâ, natet.* Le libraire a demandé le prix de son impression, le consulat a feint de ne rien entendre. Voilà une bulle qui n'est qu'une bulle... Les Coloniens et les Loviniens ont incendié mes écrits : beau zèle, mais qui n'est pas selon la science! pauvres aveugles, dont la sottise me fait mal. Comme il est facile de brûler quand on ne peut pas répondre! Le roi Joakim, lui aussi, fit brûler le livre du prophète Jérémie. C'est bien là la révélation de la vertu humaine : les clercs étouffent la vérité, le peuple l'embrasse avec avidité... L'évêque de Misnie a fait un auto-da-fé de mes écrits, et ce petit saint de Mersbourg aussi, cet évêque tout enflé d'orgueil et d'avarice. A Leipzig on a lacéré, après l'avoir embarbouillée, la bulle papale; ainsi a-t-on fait à Torgau; même cérémonie à Deblin; on l'a pendue avec cette inscription : *Das West ist hie, die Vogel sind ausgeflogen.*. A Magdebourg on a attaché le livre d'Emser *in publico infamiæ loco*, avec cet écriteau : *Ce lieu est digne d'un tel livre.* Ces jours-ci, jours de bacchanale, nos écoliers se sont amusés à représenter le pape en personne, tout habillé, dans toute sa pompe; puis ils l'ont promené processionnellement, et, arrivés à la grande place, ils ont poursuivi pape et cardinaux, évêques et familiers, de leurs brocards et de leurs risées : l'ennemi du Christ méritait bien un châtiment si comique, lui qui se joue des rois et du Christ lui-même. On rime la farce. »

Luther avait le premier fait brûler publiquement la bulle du pape.

Le 10 décembre, s'élevait à Wittemberg, près de la porte

orientale, un vaste bûcher; tout autour, des échafauds en bois, disposés en gradins à l'instar de l'amphithéâtre des anciens. A dix heures parurent quelques membres de l'université, des frères du couvent des augustins, et une foule d'écoliers et d'habitants: multitude joyeuse qui venait, par ordre de Luther, assister au spectacle qu'il leur avait promis la veille. Bientôt on vit venir le docteur en habit de solennité, portant sous le bras les décrétales des papes, les constitutions nommées Extravagantes, la bulle de Léon X, qui apparaissait à tous les yeux, imprimée en gros caractères. D'autres suivaient, tenant les écrits d'Emser, d'Eck, de Priérias, de tous ceux qui étaient entrés en lice avec le père de la réforme. A la vue de Luther, le peuple poussa des cris de joie. Luther imposa silence de la main et du regard, et fit signe à un bedeau d'allumer le bûcher. Quand la flamme brilla, il prit la bulle qu'il montra aux spectateurs, et la jeta dans le feu en criant: Tu as troublé la maison de Dieu, c'est pourquoi tu seras livrée au feu éternel. Le peuple dit: *Amen*, et se répandit autour du bûcher, tâchant d'enlever à la flamme dévorante quelque parcelle de ces livres, qu'il s'amusait à lancer dans l'air aux cris de « vive Luther! à bas les papistes! » L'électeur de Saxe, le sénat, les consuls, nul ne vint inquiéter cette fête luthérienne, que le docteur annonça le lendemain au monde catholique, comme un général annoncerait une victoire. Elle ne coûta ce jour-là que des larmes; le sang devait venir après.

« L'an de J.-C. MDXX, le 10 décembre, à neuf heures, ont été brûlés à Wittemberg, à la porte orientale, en face de l'église de la Sainte-Croix, tous les livres du pape, les rescrits, les décrétales de Clément VI, les Extravagantes et la nouvelle bulle de Léon X, ensemble la Somme de l'ange de l'école, le Chrysoprasus d'Eck, et d'autres écrits du même auteur, ainsi que d'Emser, afin que les papistes incendiaires

apprennent à leur tour qu'il ne faut pas grand courage pour brûler des livres qu'on ne peut réfuter. »

Le lendemain Luther monta en chaire. La veille il avait annoncé qu'il prêcherait; l'église était pleine. « J'ai fait brûler hier, dit-il, en place publique, les œuvres sataniques des papes. Il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût rôti ainsi, je veux dire le siége pontifical. Si vous ne rompez avec Rome, point de salut pour vos âmes... Que tout chrétien réfléchisse bien qu'en communiant avec les papistes il renonce à la vie éternelle! Abomination sur Babylone! Tant que j'aurai un souffle dans la poitrine, je dirai : Abomination! »

La guerre était déclarée, et la scission opérée. L'Eglise en ce jour faisait une grande perte; quelques milliers d'âmes brisaient violemment le lien qui les unissait à la famille dont le berceau était à Bethléem. Que de pleurs et de sang la voix d'un moine devait faire répandre! Que de désordres dans le monde moral et dans le monde matériel allait semer le nouvel évangile! A peine enfantée, l'œuvre luthérienne, « le flambeau, disait-on, du chrétien, sa lumière dans cette vie, son gage d'immortalité pour la vie future, » était un sujet dedivision parmi ceux qui l'avaient adoptée!

Les âmes que la réforme a séduites sont les premières à donner l'exemple des discordes. Les voilà à leur tour qui interprètent la parole du maître, et qui la soumettent au doute de leur intelligence. Eclose à peine, la réforme a besoin d'être réformée.

Mais en même temps que le vieil arbre du catholicisme se dépouillait de quelques branches, d'autres rameaux naissaient au soleil d'Amérique. Dieu suscitait un homme dont les disciples devaient porter la foi dans les contrées les plus lointaines, et gagner à la papauté plus d'âmes que la révolte de Luther ne lui en avait enlevé : Igna ce de Loyola naissait, et avec lui cette milice qui pendant plusieurs siècles remplira le monde des prodiges de sa prédication, de sa science et de sa foi.

CHAPITRE XII.

LÉON X. — 1520-1521.

Tableau de l'influence de ce pape sur les lettres, les arts, les sciences, la pensée, en Italie.

Laissons un moment l'Allemagne, et transportons-nous à Rome pour étudier l'action de la papauté sur la pensée humaine, et voir si la réalité ressemble à l'image qu'en a tracée Luther.

A l'exaltation de Léon X, le trésor du Vatican était pauvre, les guerres de Jules II l'avaient ruiné. Le pape eut l'idée d'achever la plus belle œuvre qu'architecte tentera jamais, un autre temple de Salomon, quelque chose de plus beau peut-être : St-Pierre de Rome. Ce fut sa première pensée ; la seconde fut de rassembler autour de lui tout ce que l'Italie possédait d'artistes, et ils étaient nombreux. A leur tête apparaissait Raphaël. « Mon cher Sanzio, lui écrivait le pontife, le plus ardent de mes désirs est que cette basilique se termine avec toute la magnificence possible... Tu es jeune, Raphaël, c'est le moment de jeter les fondements de ton immortalité, et de te rendre digne de la confiance que j'ai mise en toi, de l'affection que je te porte, digne de l'œuvre que tu es appelé à terminer. »

Car Raphaël était grand architecte. Bramante, l'homme de Jules II, venait de mourir : qui choisir pour continuer son œuvre? Trois concurrents se présentèrent : Balthazar Peruzzi, Raphaël, et Fra Giocondo ce moine versé dans les langues anciennes, qui fit deux belles choses presque à la fois : Jules Scaliger et le pont de Notre-Dame à Paris. Mais Raphaël était le bien-aimé de Bramante. Sur son lit de mort, près duquel Léon X était confondu avec les princes de l'Église, Bramante avait regardé Sanzio, lui avait tendu sa main défaillante en lui disant : « Tu seras mon successeur. » Léon ne répudia pas le testament, il donna l'or à pleines mains pour l'exécuter, et tout le marbre des environs de Rome, toutes les ruines qu'on découvrait, et qu'on était obligé, sous peine d'amende, de restituer au préfet de Saint-Pierre, qui les achetait en les payant des fonds du trésor papal. Ce qui n'était en apparence qu'un honneur décerné à Raphaël, fut la cause des plus admirables bonnes fortunes. Pendant quelques mois on se mit à creuser la terre, à la fouiller d'un œil curieux pour y trouver des trésors, et on en trouvait en abondance. Tout autour du Vatican, sur la place Saint-Pierre, s'éleva un musée que visitait chaque matin Raphaël, qui touchait cette pierre et disait : « Pour le temple; cette frise, pour servir d'étude; cette colonne, pour Fra Giocondo; cette inscription, pour Chigi, le marchand qui invitait à sa table Léon X, et, le repas fini, jetait l'or et l'argenterie de service dans le Tibre; à mon ami Marc-Antoine Raimondi, ces bas-reliefs; à André del Sarte; » car Raphaël ne connaissait pas l'envie, cette statuette grecque.

Le soir, Raphaël, après avoir veillé avec un amour d'artiste à cette exhumation de l'Olympe païen, se rendait au palais du Vatican, où Léon dissertait sur l'art ancien, et étonnait par sa parole facile et son goût exquis. C'est dans un de ces colloques, où la majesté de la tiare s'effaçait tout

entière, où la parole passait et repassait de l'un à l'autre, sans que pas un songeât à la demander, comme dans un simple atelier, que Léon X conçut un grand projet : c'était de ressusciter en quelque sorte la vieille Rome, de la relever dans toute sa gloire et avec toute sa splendeur d'édifices, de portiques, de palais d'or et de marbre, de jardins; plus belle que la Rome d'Auguste; telle qu'elle était sortie des mains de Néron. C'est à Raphaël que le pape confia cette grande tâche qui sourit à l'architecte.

Malheureusement la mort surprit l'artiste avant qu'il trouvât Rome dans Rome, « avant qu'il pût rappeler à la vie ce grand cadavre; au moment, dit Paul Jove, où, grâce à un instrument qu'il avait imaginé, il allait montrer la ville antique aux regards des hommes. » La pensée de Léon X resta incomplète; personne ne vint qui voulût continuer l'œuvre commencée. Mais la terre fouillée avait rendu trop de richesses archéologiques, pour que les travaux d'exhumation fussent interrompus. On les continua donc, et l'on vit bientôt combien l'idée du pontife avait été féconde.

La mort, en enlevant Raphaël à trente-sept ans, le déroba aux bienfaits du pape. Léon X rêvait des honneurs inouïs pour son favori : la pourpre romaine, dit-on ; car de l'or, il avait voulu lui en donner à pleines mains, et le peintre avait toujours refusé. Au moment où le corps de l'artiste, après avoir traversé les rues de Rome, accompagné du clergé de toutes les paroisses, des cardinaux, des évêques, des ambassadeurs, des artistes, de tout ce que la ville avait de noble et d'illustre, entra dans la salle où il devait rester exposé, le canon du fort Saint-Ange tonna comme pour l'exaltation du pape; et tout à coup deux rideaux de velours aux armes de la maison de Médicis s'écartèrent, et laissèrent voir le tableau de la Transfiguration, la plus grande page de peinture qu'exécuta jamais la main d'un homme, s'élevant comme un rayon d'im-

mortalité sur le front découvert de l'artiste ! Et le lendemain Léon X, en signe d'admiration, venait y poser lui-même une couronne, et Bembo se chargeait de l'épitaphe ; tous les honneurs à la fois !

A son exaltation, Léon X n'oublia pas qu'il était de la race des Médicis, l'héritier de Cosme et de Laurent le magnifique. Le Bramante mort, il en lègue l'héritage à Raphaël, car il a deviné, lui, que le peintre est architecte. Michel-Ange Buonarotti, par ses ordres, est chargé d'élever à Florence l'église Saint-Laurent, toute pleine de la majesté de ce grand génie ; et plus tard il achève la grande figure de Moïse pour le tombeau de Jules II, son œuvre adorée. Michel-Ange sympathisait beaucoup plus avec Jules II qu'avec Léon X. A lui, les natures homériques. Jules II, qui caracolait à cheval avec son armure brillante, qui marchait suivi de soldats et d'archers, qui, au lieu d'excommunier ses ennemis, prenait son épée et sa cuirasse, et se battait comme un soldat dans l'intérêt de la nationalité italienne, était une de ces âmes vers lesquelles il se sentait entraîné. Buonarotti aimait cet œil de feu sortant d'une orbite osseuse, cette figure amaigrie, cette parole brève et coupée. Un pape qui lui demandait : « Quand finiras-tu cette chapelle ? » et à qui il pouvait répondre : « Quand je pourrai ; » et qui, rouge de dépit, ajoutait : « Tu veux donc que je te fasse jeter en bas de ton échafaud, » était l'homme de Michel-Ange ; c'était son pape, son maître, son type. Raphaël, s'il eût pu donner la tiare, ne l'eût pas donnée à d'autre qu'à Léon X. On comprend l'attraction de ces deux natures de pape et d'artiste l'une vers l'autre, en les contemplant telles que Raphaël s'est plu à les représenter : — le peintre d'abord, dans presque tous ses tableaux, avec sa figure de jeune fille, pâle et mélancolique, ses beaux cheveux tombant en boucles sur ses épaules, son cou nu et blanc, sa main toute grecque, sa toque de velours bleu ou rouge, co-

quettement rabaissée sur l'oreille, son pourpoint serré sur la hanche, sa jaquette collante et ses souliers ornés de rubans ; — Léon X, comme dans le cadre de la tribune de Florence, le front large et sans aucun pli, l'œil plein de douceur céleste, et le visage tout empourpré de vives couleurs qui le chagrinaient, et qu'il essayait en vain de faire passer dans de violents exercices de chasse. A voir cette tête, calme comme celle d'une statue antique, on devine que ce n'est pas là le Jules II de Michel-Ange, qui toutefois n'eut point à se plaindre de Léon X ; seulement Raphaël resta le favori du pontife. Cette prédilection, bien loin d'être funeste à l'art, lui imprima une direction nouvelle, lui ouvrit un autre horizon. C'est sous Léon X que finit le règne de l'école florentine, et que commença l'ère de l'école romaine, qui brilla par la savante réunion de la couleur et du dessin, mais qui sacrifia trop peut-être au naturalisme païen. Après Raphaël, c'est André del Sarte qu'allèrent chercher les faveurs de Léon X ; André del Sarte, le peintre de tant de madones, reflet affaibli de la madone de Sanzio, tombée de son pinceau comme une vision céleste. La mort vint encore lui enlever cet artiste; mais elle lui laissa tout le temps de jouir du triomphe d'André Contucci, si connu sous le nom de Sansovino : grand sculpteur, mais à d'autres titres que Michel-Ange, et qui, après avoir étudié Raphaël avec passion, fit passer dans ses bas-reliefs quelque chose de la suavité, de la morbidesse, de l'angélique harmonie du peintre d'Urbin.

Il faut avouer que Léon X était heureux ! Jette-t-il les yeux sur un artiste, souvent obscur, ignoré, perdu au milieu de la foule, mais que son instinct lui a fait découvrir ; cet artiste s'exalte, grandit, et, tout fier du regard du pape, enfante des prodiges. Voyez Marc-Antoine qui vit sans gloire à Venise, obligé de tromper le public en signant ses œuvres du nom d'Albert Durer. A peine est-il arrivé à Rome, que Raphaël le

présente au pape, et voilà Marc-Antoine qui élève le métier de graveur jusqu'à la hauteur de la peinture, et dont le burin donne à quelques-unes de ses figures des contours si purs, qu'on les croit tracées par Raphaël lui-même.

Mais la terre était aussi reconnaissante que l'art. Chaque fois que Léon X la faisait fouiller, il en sortait une merveille nouvelle : tantôt une médaille destinée à Sadolet, qui la lisait sur-le-champ ; tantôt un camée qu'on enchâssait dans de l'or; tantôt une statue qu'on promenait sous les fenêtres du pape, et qu'il saluait de la main; tantôt un vase de porphyre qu'il faisait placer comme un diadème sur le front du Panthéon. Quels monarques que les papes! Jules II donne à Félix de Fredis, qui avait trouvé dans les thermes de Titus le groupe de Laocoon, et à ses enfants, une partie des revenus de la gabelle de la porte de Saint-Jean-de-Latran. Léon X fait entrer en grande pompe le Laocoon au Vatican, et nomme de Fredis notaire apostolique. Le jour où l'on déterra cette statue de Laocoon fut un jour solennel pour Rome : les vers coulaient comme le vin aux fêtes de Bacchus; on jetait des fleurs et des hymnes à la statue qui passait en triomphe dans les rues; les dames étaient aux fenêtres, applaudissant des mains; les prêtres, rangés en haie, se découvraient à la vue du chef-d'œuvre, et Sadolet interrompait ses commentaires sur saint Paul, pour chanter le retour à la lumière du marbre grec, dans une ode que les humanistes savent par cœur.

Quelquefois Léon était si enivré de joie, qu'il semblait perdre la tête, comme lorsque, étant cardinal, on déterra la statue de Lucrèce. Alors il appelait ses amis, se ceignait de laurier, et improvisait des ïambes latins sur l'exhumation du marbre. Avec lui Rome se prenait d'une fièvre poétique : hexamètres, pentamètres, ïambes, pleuvaient en rosée sur la statue découverte, qui, réveillée au son de cette mélodie, semblait prêter l'oreille à un idiome qui avait dormi près

d'elle pendant tant de siècles, et qui ressuscitait avec elle dans toute sa grâce primitive. Ce culte pour la langue des vieux Romains, que favorisèrent surtout Léon X et Jules II, contribua puissamment à réveiller le goût des lettres. Il est facile, en étudiant les grands écrivains de cette époque, de voir combien la langue de Dante, qui va se tremper dans la langue de Virgile, se nettoie, s'épure de ses vieilles souillures, y et puise une limpidité de sons qui en a fait la langue la plus musicale que l'homme ait parlée. Un tel idiome seul, et sans auxiliaire, devait tôt ou tard, véritable musique aérienne, réveiller les esprits paresseux. Dans ce siècle des Médicis, pour parvenir il faut avoir sacrifié aux grâces : c'est une nécessité de l'époque ; Raphaël, Michel-Ange et Fra Giocondo s'y soumettent ; et si, comme Bembo et Sadolet, la muse parle grec et latin, alors les portes du Vatican s'ouvrent pour la recevoir; elle entre dans le conseil du prince, et en devient la confidente et le secrétaire.

Parcourez cette chaîne non interrompue de lettrés, depuis Marsile Ficin, au temps de la fondation de l'académie platonicienne, sous Laurent de Médicis, jusqu'à Sadolet, au temps de Léon X et plus loin encore : pas un qui n'ait chanté en latin ; les papes eux-mêmes sont obligés de faire comme les autres ; ils chantent donc, et souvent, ainsi que Léon X, aux applaudissements du monde. Jugez où va cet amour du lyrisme ! Le vieux Nyphus, qui avant Spinoza enseigna le dogme de l'âme universelle, et qui eût couru quelques dangers, non pas de la part du pouvoir, qui était alors un modèle de tolérance, mais de quelques professeurs jaloux, si son évêque Barrozi ne l'eût caché sous sa robe; Nyphus, l'homme de l'enthymème et du syllogisme, après avoir rétracté ses erreurs, à soixante-dix ans prenait un luth, et essayait de chanter à la manière de Properce !

Ainsi donc, longtemps avant la réforme, « qui, selon

Bâcon, se prit à admirer les anciens et à étudier les langues, » l'antiquité était en Italie l'objet d'un culte ardent. La linguistique était protégée par les papes et en honneur chez les gens de lettres, qui tantôt, comme Sadolet, se passionnaient pour la phrase cicéronienne, l'étudiaient le jour et la nuit, et finissaient par en deviner le secret; tantôt, comme Bembo, calquaient la phrase harmonieuse de Tite-Live, ou comme Thomæus de Padoue, rappelaient dans leurs dialogues la majesté de Platon. Etude toute plastique, qu'il faudrait bien se garder de mépriser, car elle enrichit la langue italienne d'une foule d'expressions, de tours, de tropes d'un rare bonheur; travail de mots que ne dédaignaient pas les Latins, qui allaient, eux aussi, à la découverte dans la langue hellénique, et y trouvaient des archaïsmes qu'ils faisaient entrer de force dans l'idiome natal, et dont l'origine finissait par se perdre avec le temps, et par tromper l'oreille la plus exercée.

Nous avons vu avec quelle splendeur Léon X a traité l'architecture et la peinture; quand la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, ne comptaient aucun historien, l'Italie citait déjà Poggio Braccolini, Léonard Arétin, Marc-Antoine Cocchi, Bernard Corio, froids annalistes qui se contentaient de remuer la poussière des tombeaux, mais qui ne savaient pas donner le souffle de vie ni la parole aux ombres qu'elle recouvrait. Enfin parurent Machiavel et Guichardin; Machiavel qui, dans son Histoire de Florence, a le nombre, la période élégante, la phrase ornée de Tive-Live, et quelquefois la savante combinaison de mots et la profondeur de Tacite; esprit de trouble et de désordre; factieux qui allait, après avoir trempé dans la conspiration de Capponi et de Boscoli, mourir de la corde, à laquelle il n'avait échappé que par miracle, si Léon X n'eût jeté sur l'historien un pan de sa robe de pape, et ne l'eût dérobé à la justice du pays.

Ce ne fut pas non plus un courtisan du pouvoir, que ce Guichardin qui écrivit des Mémoires où il avait été souvent acteur, maniant avec une égale habileté la plume et l'épée. Son épée, jusqu'à ce que la mort l'eût brisée, resta fidèle à ses maîtres; mais sa plume les peignit quelquefois avec une sévérité qui ressemble à de l'injustice. En 1515 il fut chargé de complimenter Léon X à son entrée à Florence. Le pape fut enchanté de la phrase patavinienne de l'orateur, de sa parole ornée, polie, cadencée, et de sa grâce de figure et de maintien, et le lendemain Guichardin recevait le titre d'avocat consistorial (1). Dès ce jour il fut attaché à la fortune du pape, qui, après son retour à Rome, le nomma gouverneur de Modène et de Reggio. On l'a mis à côté des historiens antiques. Il est certain que son nom vivra dans la postérité. Il a du feu, de l'âme; il est dramatique, et décrit admirablement un champ de bataille. C'est dommage qu'on sente en le lisant le rhéteur du jardin de Ruccelaï, où il aimait à deviser avec Valeriano, Bandetto, Machiavel, Calcagnini, et que sa phrase ait un peu de l'exubérance et de la monotonie de ces beaux arbres sous lesquels il allait chercher des inspirations.

Paul Jove, qui fréquentait aussi à Florence l'Elysée de Ruccelaï, conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Il se mit à l'œuvre. Quand il en a achevé quelques fragments, il part pour Rome, et demande une audience au pape. Le lendemain il est introduit au Vatican. Le pape était entouré de cardinaux. Paul commence la lecture de son œuvre historique, et Léon lui donne le titre de Tite-Live italien, que la postérité n'a pas confirmé, le nomme chevalier, et lui assigne sur le trésor une pension considérable. Plus tard, Adrien VI le fait chanoine de Côme; Clément VII le loge au Vatican,

(1) *Voyez*, pour de plus amples détails, notre *Histoire de Léon X*.

lui donne, comme à un prince, de nombreux domestiques, et enfin l'évêché de Nocera. Tout cela était beau, trop beau peut-être, mais non pas pour Paul Jove, qui mourut, dit-on, de douleur parce que Paul III ne voulait pas lui donner la barrette de cardinal. C'était une tête encyclopédique que celle de ce Valeriano Bolzani que nous venons de citer : théologien, juriste, professeur d'éloquence, archéologue, et l'émule d'Horace, ainsi que l'appelle Arsilli dans son poëme *De Poetis urbanis*. La pauvreté l'attache comme domestique au service d'un gentilhomme vénitien. Jean Lascaris et Marc-Antoine Sabellicus sont ses premiers maîtres. A vingt ans il quitte sa patrie envahie par les troupes impériales, et cherche une ville où il puisse se livrer en paix à l'étude. Rome se présente à son imagination : son premier protecteur fut un cardinal; et son ami, son courtisan, un pape, Léon X. Pendant que ce pontife fouillait le sol romain, Valeriano, initié aux langues d'Orient, se prenait à l'Egypte, à cette terre mystérieuse que personne ne connaissait encore, et quelques obélisques récemment découverts étaient un livre où il essayait de lire l'alphabet du plus ancien peuple du monde.

Il est un savant qui a célébré en latin et en grec les libéralités de Léon X; qui ne lisait pas seulement Homère, mais Isaïe et les prophètes dans leur langue native; un ardent admirateur de St Thomas, de St Augustin et des Pères, dont il avait pratiqué les écrits : Calcagnini, qui complimenta Erasme à son passage à Ferrare dans un style « si pur, si coulant, que le philosophe resta muet et hors d'état de lui répondre. » Luther l'eut pour adversaire. Le réformateur le traita comme il avait traité Priérias, Eck, c'est-à-dire qu'il en fit une sorte de moine bien crasseux, bien idiot. Érasme était plus juste. Quand il reçut le manuscrit de Calcagnini, *De Libero Arbitrio*, où la doctrine luthérienne sur la pré-

destination est combattue avec une grande force de logique, il en fut si enchanté, qu'il fut sur le point de le faire imprimer « pour la gloire de votre nom, disait-il, sans un maudit passage où vous avez l'air de croire que je me complais à ce spectacle de dissensions religieuses, la langue enchaînée, les mains jointes, en face du sanglier qui dévaste la vigne du Seigneur. »

Au seizième siècle, l'Italie était une véritable terre promise que toute intelligence demandait à voir avant de retourner à Dieu. Alors les Alpes s'abaissaient, non plus devant un nouvel Annibal, mais sous les pas de quelques hommes obscurs qui venaient étudier le mouvement des esprits, interroger des ruines ou des manuscrits récemment retrouvés, s'arrêter d'admiration en face des peintures de Giotto, entrer sous un des dômes sortis des mains d'Arnolfo ou de Brunelesco, s'inspirer à la vue des merveilles qu'étalait chaque ville, écouter des chants de poëte, quand ailleurs toute lyre était encore muette. Tout s'y réveillait à la fois, artistes, philosophes, grands seigneurs, monarque et peuple. Quand l'Allemagne se passionnait pour des thèses de théologie, à Florence, le peuple, la tête nue, des branches d'olivier à la main, accompagnait processionnellement une vierge de Cimabuë qu'on venait de retrouver; à Ferrare, des portefaix répétaient les strophes de l'Orlando, et, dans les Apennins, des brigands s'inclinaient en signe de respect devant l'Arioste. Au moment où l'Allemagne donnait le signal de la révolte du sens intime, Bandinelli créait le groupe du maître-autel de Santa-Maria del Fiore, Ange Politien et Jean Pic de la Mirandole descendaient en triomphe dans leurs tombeaux de l'église de Saint-Marc, et Buonarotti créait la statue colossale de David; Venise, Ferrare, Milan, Bologne, Parme, Ravenne, Florence et Rome, chaque cité italienne devenait un foyer d'art,

de lumières et de sciences, qui allait envelopper de son réseau de flammes le monde entier.

Alors il n'y avait pas de réceptions pareilles à celles des Médicis, arrivés par le commerce au pouvoir souverain, banquiers de l'Europe, protecteurs des lettres. Celles de Léon X au Vatican effacèrent toutes les splendeurs des cours les plus brillantes. Jamais aussi plus hautes intelligences ne s'étaient donné rendez-vous dans le palais d'un prince! — Vous allez en juger. Voici d'abord Louis Arioste, venu de Ferrare à Rome pour remercier le pape de l'excommunication qu'il a prononcée contre quiconque imprimerait les ouvrages du poëte sans son consentement: noble bulle dirigée contre la convoitise de quelques forbans qui avaient établi une véritable croisière pour saisir et vendre chaque vers qui échappait au chantre de Renaud. Léon exalte l'Orlando, dont il aime à réciter quelques strophes, avec cette voix si douce qui va jusqu'à l'âme. Puis vient l'évêque de Fossombronne, Paul de Midlebourg, pour offrir à sa sainteté le traité *De rectâ Paschæ celebratione*, qu'on dirait échappé un siècle plus tard à quelque savant bénédictin; Basile Lapi, l'élève de Vespuce, qui veut lui dédier son livre *De ætatum computatione et dierum anticipatione;* car Léon s'occupe de la correction du calendrier, et il a écrit aux Pères du concile de Latran, aux savants de l'Italie, de lui adresser le résultat de leurs travaux sur cette réforme si désirée, qui ne put s'accomplir que sous le pontificat de Grégoire XIII. On annonce Celio Calcagnini, de Ferrare, qui enseigna, malgré le texte apparent de la Bible, et longtemps avant Copernic, la rotation de la terre; et une députation de pauvres religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui viennent déposer aux pieds du père commun des fidèles leurs plaintes amères sur les souffrances que les conquérants du Nouveau-Monde font subir aux In-

tiens, qu'ils parquent, emprisonnent et vendent comme des esclaves. Le pape, au nom de l'Évangile et de la nature, a flétri ce honteux trafic! Dans ces solennités, tous les rangs sont confondus, et la robe blanche d'un dominicain effleure en passant la robe de pourpre de Castiglione, le courtisan le plus accompli de son siècle, l'homme des palais et des cours. Il est l'auteur du *Libro del Cortegiano*, œuvre de moraliste, beaucoup moins futile que le titre ne semblerait l'indiquer, et où l'on peut étudier, à défaut de théâtre véritable, le côté comique de la société italienne au seizième siècle. Près de cet écrivain aux vêtements si beaux et si riches, voyez cette espèce de nain qui tâche de se grandir, se lève sur les pieds, et, à la vue de ces flots de courtisans qui entourent Léon X, rit d'un rire satanique : c'est l'Arétin, qui a pris le titre de *Divino*, de *Flagello dei principi*, et qui n'est encore connu que comme l'homme de la satire et de l'ironie (1) ; l'Arétin qui, au rapport de Bandello, attirait le stylet et la massue, ainsi que l'aimant attire le fer, et dont le dos, véritable carte nautique, portait les stigmates de ses nombreux ennemis. Chassé d'Arezzo, sa patrie, pour quelques sonnets, il est arrivé à Rome presque sans vêtements. Léon X l'a vêtu, logé, et lui a fait de riches présents. Un jour entre autres, il lui a donné une somme qu'on offrirait à un prince, non pas pour acheter son silence, car l'Arétin a calomnié son bienfaiteur, mais parce que la renommée a publié jusqu'à Rome les talents de ce poëte. Suivez l'Arétin, lorsque, après avoir baisé les mains du pape, il descendra les degrés du Vatican pour retourner à sa demeure. Il loge sur la place du Peuple. C'est lui qui, dans un style étourdissant d'hyperboles, va vous peindre

(1) Quelle que fût la magnificence de Léon X, son cœur était si pur, qu'il aurait eu horreur de la seule pensée de gratifier l'Arétin, si ce pontife avait pu soupçonner l'abus monstrueux que le poëte devait faire plus tard de ses talents.

son intérieur : « C'est à mourir d'ennui ; les grands seigneurs me rompent la tête avec leurs visites ; mon escalier est usé par les courtisans, comme les marches du Capitole par les roues des chars de triomphe. Non ! Rome dans ses rues n'a jamais vu ce mélange de nations qu'offrent aux regards mes appartements. Il y a des Turcs, il y a des Juifs, il y a des Indiens, il y a des Français, il y a des Allemands, il y a des Italiens ! Je vous laisse à penser si les Espagnols manquent au rendez-vous commun ; je ne vous parle pas du peuple. Voyez-vous, impossible à moi de rester une minute sans avoir sur les bras des soldats, des écoliers, des frères, des prêtres. Je suis devenu l'oracle de la vérité : l'un vient me conter ce qu'il a à souffrir d'un prince, un autre les méfaits d'un prélat : je suis le secrétaire du monde ; n'oubliez pas de me donner ce titre sur la suscription de vos lettres. » On annonce un autre Arétin, celui qu'a célébré l'Arioste ; le fils de Benoît Accolti, l'auteur d'une Histoire des Croisades qu'on lit encore en Italie ; le frère de Pierre Accolti, qui rédigea la bulle d'excommunication contre Luther, cette œuvre magnifique de latinité. Bernard Accolti est poëte : Rome était folle de ses vers ; elle l'appelait le *Céleste*. Quand il devait chanter, les boutiques se fermaient, et les ouvriers de tout état accouraient pour l'entendre. Il marchait au milieu d'une haie de soldats suisses que Léon lui avait donnés en signe d'admiration, et l'auditoire était éclairé aux flambeaux. Quand le nom d'Accolti a été prononcé par l'introducteur du Vatican, le saint-père s'est levé. « Ouvrez les portes, dit-il, et que la foule entre. » Le peuple s'est précipité dans le palais du pape. Accolti récite un ternale en l'honneur de la Vierge : les oreilles et les âmes sont émues ; on crie : Vive le poëte divin ! vive le céleste Accolti !

Mais attendez ! Tout à coup cette foule de courtisans qui se presse autour d'Accolti, qui l'interroge de la voix et du regard, s'émeut de nouveau et prête l'oreille. Il y a du bruit

au dehors ; l'escalier du Vatican retentit de pas d'hommes; le pape a souri en signe d'intelligence. C'est Raphaël qui arrive; Raphaël tel que vous l'avez dû voir dans le tableau d'Horace Vernet; Raphaël grand seigneur, plus grand seigneur que Chigi, et devant lequel s'inclinent les gardes du palais pontifical, et qui vient entouré d'un cortége de pages, dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté. A sa vue va se former une double haie, l'une de cardinaux et de nobles Romains, l'autre de théologiens et de savants, au milieu de laquelle s'avance l'artiste avec cette grâce que vous lui connaissez. Il fléchit le genou et baise l'anneau du pêcheur. Il n'y a pas six mois que le pape, voulant orner les murs du Vatican de tapisseries à l'instar de celles que la Flandre exécute si habilement, a dit à son artiste de lui dessiner des sujets propres à inspirer l'ouvrier. Ce jour-là est arrivé. Raphaël apporte douze cartons où il a représenté les scènes principales des Actes des Apôtres; chacun de ces cartons est entouré d'une bordure en clair-obscur où le peintre a placé quelque événement de la vie de Léon X. A la vue de ces merveilleuses esquisses, où Raphaël, pour plaire à son protecteur, a dépensé tout ce qu'il a d'imagination et de génie, il se fait parmi les spectateurs un de ces grands silences où l'âme et le sang semblent suspendus à la fois; puis tout à coup les regards se portent des cartons sur le peintre, et le pape crie: *Divino!* et tous les assistants répètent l'exclamation.

Parmi la foule on aperçoit un homme à la tête chauve, qui vit de travail et non d'inspiration, et qui, un moment, s'est posé le rival de Raphaël, dont plus qu'un autre il admire le génie: c'est Sébastien del Piombo, qui vient pour présenter au pape l'esquisse du Lazare, dont Michel-Ange a fait le dessin, et que Sébastien doit revêtir de ce coloris dont il déroba le secret à quelque maître Vénitien. Deux hommes pour vaincre Raphaël; Michel-Ange et Sébastien del Piombo: l'un

enfantant la pensée, créant le sujet, imaginant le drame; l'autre lui donnant la couleur, c'est-à-dire la vie. Il est dit dans l'histoire de la peinture que Buonarotti, las d'entendre appliquer à Raphaël des louanges qu'on n'avait encore décernées qu'à la Divinité, voulut, lui dont la palette ne pouvait lutter avec celle du jeune peintre, recourir à Sébastien del Piombo, le rival et peut-être le maître de Raphaël dans l'art du coloris. La Résurrection de Lazare, œuvre de deux maîtres, était le défi jeté au favori de Léon X. Raphaël se sentit le courage de lutter avec de tels hommes : il prit son pinceau, s'enferma durant quelques semaines, renonça au Vatican, au pape, à ses amis, pour travailler à son œuvre. Le jour vint bientôt de juger les deux compositions; mais, à la vue de la Transfiguration, Rome jeta un cri de surprise et d'admiration, et répéta avec Mengs : C'est le type du beau idéal, le parangon de l'art, la merveille de la peinture, l'effort le plus sublime du génie de l'homme! Sébastien del Piombo s'avoua vaincu ; mais quelle défaite ! Longtemps la France, à qui le cardinal de Médicis avait fait don du tableau de Sébastien, crut qu'elle avait possédé le chef-d'œuvre de la peinture. La victoire ne nous avait pas encore mis en présence de la page capitale de Raphaël.

Maintenant, dites-nous, que vous semble de ces grandes réceptions papales? Où trouverez-vous dans les temps modernes des salons où l'épopée, l'histoire, la peinture, la sculpture, la grammaire, l'éloquence, la théologie, tous les arts libéraux, et jusqu'à la musique, aient leurs représentants? Jean Maria, israélite, pendant le dîner du pape, jouait de la lyre, et Léon X le récompensait magnifiquement.

Terminons cette esquisse si décolorée du règne de Léon X. A ceux qui voudraient en connaître les merveilles, il y a Paul Jove et William Roscoé qui les ont décrites. Honneur surtout à l'historien anglais, qui s'est montré reconnaissant envers la

mémoire des Médicis! Son livre, malgré quelques taches inséparables d'un travail où perce encore une pensée de sectaire, est un beau chant en l'honneur du restaurateur des lettres, une noble page dans la vie de l'écrivain anglais. Après avoir raconté longuement l'histoire de ce pontife, et l'avoir montré avec cette auréole de gloire que lui avaient faite les artistes, Paul Jove nous le peint échappant aux bruits et aux pompes du Vatican, aux fêtes de Rome, à l'enivrement de cet encens qu'on brûlait pour lui en Italie, aux joies comme à l'esclavage de la papauté, et, sans rien dire, partant tout à coup en fugitif pour visiter sa villa Magliana. A son approche, les cloches du pauvre village s'ébranlent, les paysans accourent, jonchent la terre de feuilles, arrêtent la litière du pape, et viennent lui offrir des fleurs. Léon descend de sa chaise, leur prend la main, les interroge, aime à baiser les blancs cheveux des vieillards, caresse les petits enfants, dote les jeunes filles, et paye les dettes des indigents; car il avait pour maxime qu'il est du devoir d'un prince de soulager la misère, et de renvoyer avec la joie dans le cœur et sur la figure quiconque veut l'approcher.

Ce fut le 1er décembre 1521 que mourut Léon X. Quelques jours avant d'expirer, il faisait remettre au curé d'Einsiedeln, à Zwingli, le diplôme de chapelain acolyte du saint-siége; à Reuchlin, dont quelques passages avaient été condamnés au feu par les universités de Paris et de Cologne, et qui était venu se réfugier à Rome, des marques de sa munificence : c'était finir comme il avait commencé.

En ce moment une petite nacelle quittait sans bruit la ville de Bâle : celui qui la montait saluait la cité ingrate qui l'exilait, dans des vers latins que sa bouche laissait tomber quand son cœur était gros de chagrin : « Adieu, Bâle; adieu, toi qui fus si longtemps pour moi si hospitalière et si tendre! Adieu, de cette barque qui va m'emporter à jamais! Sois heu-

reuse de tous les bonheurs à la fois, et puisses-tu n'avoir jamais d'hôte plus incommode que moi! »

Celui qui chantait ainsi était Erasme, que le protestantisme intolérant chassait de Bâle qui lui devait une partie de sa gloire.

Nous connaissons Léon X. Qu'on nous dise qui, de lui ou de Luther, dut mettre obstacle à la paix de l'Eglise? Figurez-vous Jules II à la place de Jean de Médicis : alors la papauté eût été inflexible; elle n'aurait pas même voulu entendre la voix du novateur, elle lui eût imposé silence peut-être sans l'écouter. Mais ne semble-t-il pas que la Providence ait placé sur le trône un prêtre comme Léon X, « un agneau au milieu des loups, un Daniel dans la fosse aux lions, un Ezéchiel au milieu des scorpions, » dont les mœurs sont si pures, que le souffle de la calomnie n'a pas même tenté de les ternir, afin que la révolte n'eût aucun prétexte pour se justifier aux yeux des hommes? Et pourtant ne s'est-il pas trouvé des âmes, Hutten par exemple, qui, après que Luther eut crié à l'Antechrist, ont répété : Antechrist! Léon X, l'Antechrist! Est-ce assez de folie? La Providence, qui veillait sur son œuvre, voulut encore que ce pape, ange de douceur, fût aussi un ange de lumière, afin que la réforme ne pût être tentée de l'accuser de haïr ou de persécuter les dons de Dieu; et cependant n'a-t-elle pas imprimé que, sans Luther, le monde gémirait encore dans les ténèbres?

Quand Luther disputait sur les indulgences, l'Italie avait plusieurs épopées!

CHAPITRE XIII.

LUTHER A WORMS. — 1521.

Dispositions de Luther avant son départ pour Worms. — Son pamphlet à la noblesse allemande. — Départ pour Worms. — Son cantique, Ein' feste Burg. — [illegible] cimetière d'Erfurt. — Son sermon à l'église de cette ville. — [illegible] Worms. — Sa comparution devant la diète. — Inutiles efforts de l'[illegible] de Trèves et du chancelier Veh pour ramener Luther. — Physionomie du drame. — Elenchus ou abrégé de la symbolique de Luther à la diète. — Examen des débats religieux de Worms. — Nécessité d'une autorité.

L'électeur de Saxe protégeait Luther. Il obtint que le moine, avant de partir, comparaîtrait à Worms, où la diète était assemblée.

Gaspard Sturm d'Oppenheim partit de Worms avec un sauf-conduit pour Luther, auquel il remit des lettres de l'électeur Frédéric, de Jean son frère, et du duc George, qui l'engageaient à obéir à l'empereur, et à se fier à une parole dont ils se portaient garants. George Spalatin lui écrivait en même temps, et le pressait de se rendre à la diète, en lui indiquant quelques articles qu'il pouvait rétracter dans l'intérêt de la paix et des consciences.

Voyons quelles étaient les dispositions de Luther.

« Non, mon cher Spalatin, je ne veux pas me rétracter. Je répondrai à l'empereur que, s'il m'appelle pour chanter la palinodie, je n'irai pas. Je n'aurais pas besoin d'aller à Worms pour me rétracter, si j'en avais l'intention ; je le ferais tout

aussi bien ici. Mais si l'empereur insiste, et si cette réponse m'attire son inimitié, j'irai. Je ne fuirai pas, je ne déserterai pas la cause ou la parole du Christ. Je sais bien que ces furieux n'auront de repos que quand ils m'auront tué. Je tâcherai qu'il n'y ait que des papistes qui soient coupables de mon sang... Si je vais à Worms, voici comment je me rétracterai; je dirai : J'avais d'abord soutenu que le pape est le vicaire du Christ; je me rétracte, et je déclare aujourd'hui que le pape est le vicaire du diable. »

Quand il eut reçu le message impérial, il montra une énergie de résolution qu'il n'avait pas eue d'abord, et répondit à Spalatin, qui lui rappelait le sort de Jean Huss : « J'irais à Worms, quand il y aurait autant de diables que de tuiles sur les toits de Wittemberg. »

Luther, autrefois, s'était acheminé vers Augsbourg, à pied, couvert d'une soutane d'emprunt, un bâton à la main, et obligé de mendier son pain. Aujourd'hui c'était une puissance aussi grande que l'empereur Charles-Quint. On l'attendait avec une anxiété inexprimable; tous les cœurs battaient d'émotion à son approche. Il avait quitté Wittemberg dans les premiers jours d'avril, et était monté dans un char couvert de toile que lui avait prêté le sénat, ayant à ses côtés Schurf le docteur en droit, Juste Jonas le prévôt, Amsdorf le théologien, et Pierre Suaven, qui devaient lui servir de conseillers et d'avocats. Sturm le précédait à cheval, portant les insignes des hérauts d'armes. La population, avertie longtemps d'avance, accourait sur son passage. Quelques spectateurs se découvraient en signe de respect; d'autres s'approchaient pour lui presser la main. Luther chantait cet hymne dont il avait composé les paroles et la musique, et que M. Heine appelle si bien la *Marseillaise* de la réforme :

C'est une forte citadelle que notre Dieu,
Une bonne lame, une bonne armure, etc.

En s'approchant d'Erfurt, le cœur de Luther s'épanouit de joie à l'aspect du couvent des augustins, où peu d'années auparavant il avait pris la robe de moine. Il y descendit. C'était le 6 avril, la veille du premier dimanche de Pâques. La nuit allait tomber ; une petite croix de bois, élevée sur la tombe d'un frère qu'il avait connu, et qui était mort doucement au Seigneur, frappa sa vue et troubla son âme. Il la montra à son guide : « Voyez donc, mon père, il repose là, et moi... » Et ses yeux se levèrent au ciel. Avant de se coucher il vint s'asseoir sur cette pierre, et y demeura en méditation pendant près d'une heure ; Amsdorf fut obligé de lui rappeler que la cloche du couvent avait sonné l'heure du sommeil. Il demanda au supérieur et obtint la permission de prêcher le lendemain. C'était désobéir formellement aux ordres de l'empereur. Sturm ferma les yeux, car il avait appris à aimer son compagnon de voyage plus encore que ses doctrines. Luther, qui l'avait en chemin conquis à la réforme, justifia cette infraction au message du souverain en disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Le lendemain, la petite église d'Erfurt était pleine avant l'heure des offices. On voulait entendre la parole de ce moine qui faisait un si grand bruit depuis trois ans, et qui de sa cellule remuait les empires. Au milieu du discours de l'orateur, tout à coup une partie des murs extérieurs s'écroule avec fracas ; l'épouvante se répand parmi les auditeurs, qui fuient en tumulte et brisent jusqu'aux vitraux pour échapper à une mort qu'ils croient imminente. Luther restait en chaire sans s'émouvoir. Il fit un signe que comprit la foule, qui s'arrêta pour recueillir ses dernières paroles. « Eh ! ne voyez-vous pas, dit l'orateur en souriant, le doigt du démon qui veut vous empêcher d'ouïr la parole de Dieu que je vous annonce ? Restez, le Christ est avec nous. » Et aussitôt, dit

Daniel Greser, la multitude s'arrêta et se rapprocha de la chaire pour écouter l'orateur.

Alors Erfurt comptait un grand nombre de moines, d'abbés, que le prédicateur, ajoute le même historien protestant, flagella vivement.

Quelques semaines après le départ de Luther s'étaient à peine écoulées, que la populace se porta en fureur à la demeure des chanoines, brisant tout ce qui tombait sous sa main, les livres, les images, les tableaux, les meubles, les lits dont elle jetait la plume au vent, qui retombait ensuite comme une neige épaisse dans les rues, et voilait la clarté du jour : « présage funeste d'autres désordres que Luther devait bientôt susciter. »

Non loin d'Oppenheim, le dominicain Martin Bucer se présenta à Luther. Il venait de la part de Franz de Sickingen, et au nom de l'empereur, disait-il, pour conduire le moine au château d'Ebernburg. Comme il n'avait aucun rescrit qui prouvât sa mission, Sturm, en se tournant vers Luther, auquel il montrait l'ordre de l'empereur dont il était porteur, lui dit : « Maître, c'est à Worms que j'ai ordre de vous conduire. — *Amen.* » Et se tournant vers Bucer, dont il prit la main : « Merci, dit Luther; l'empereur me mande à Worms, j'irai. » La mission de Bucer était réelle. A Ebernburg se serait trouvé le franciscain Glapion, confesseur de Charles-Quint, qui devait conférer avec Luther, et lui promettre la protection de l'empereur, au prix seul du désaveu de quelques doctrines enseignées dans la captivité de l'Église à Babylone. Luther s'y serait refusé.

On s'arrêta devant Oppenheim pour prendre un peu de repos. Il eût été facile à Luther de s'échapper, car Sturm lui laissait toute liberté. Ses compagnons, dont le cœur battait de frayeur, lui conseillaient de fuir.

« Fuir ! répéta Luther, oh ! non ; j'irais, j'entrerais dans la ville au nom de Jésus-Christ, même quand il y aurait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits. »

Le 16 avril, il fit son entrée dans Worms, au chant de cantiques sacrés, au bruit de pas et de voix de plusieurs milliers de spectateurs, dont beaucoup avaient embrassé ses opinions, et qui accouraient pour contempler celui que ses disciples nommaient le prophète, l'apôtre du nouvel Évangile, et dont le nom était sur toutes les lèvres. Il descendit à la maison des chevaliers de Rhodes, à côté de l'auberge du Cygne, où logeait l'électeur palatin.

Le lendemain de son arrivée, le noble maître de cavalerie, maréchal d'empire, Ulrich de Pappenheim, vint le trouver, précédé du héraut d'armes Sturm, pour lui intimer l'ordre, au nom de l'empereur, de comparaître à quatre heures du soir devant sa majesté, les princes, les électeurs, les généraux et les chefs des ordres de l'Empire. Luther répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite ; j'obéirai. »

A l'heure indiquée revint Ulrich de Pappenheim, précédé de Sturm. Afin que la foule répandue dans les rues, et surtout autour du palais de l'empereur, ne pût molester le docteur, on eut soin de l'introduire par des portes dérobées, en lui faisant traverser les jardins. On eut beaucoup de peine à retenir les flots du peuple qui se précipitait par toutes les issues pour voir le docteur : les toits des maisons étaient remplis de spectateurs.

Jamais diète aussi nombreuse : Charles-Quint siégeait entouré de sept électeurs, de vingt-quatre ducs, de huit margraves, de trente évêques, et d'une grande quantité de députés des villes de l'Empire. Le moine s'inclina, ému de recueillement et d'admiration à la vue de ses juges. Freundsberg, qui commandait les gardes du corps, s'approcha, et le frappant de son gantelet de fer : « Petit moine, lui dit-il,

voilà une fière marche que tu vas faire ; foi de gentilhomme, ni moi ni aucun général n'en avons fait de semblable dans les affaires où nous nous sommes trouvés ; et il y en avait de bien chaudes, par Dieu ! Si tu es sûr de toi, en avant, mon garçon ! en avant, au nom de Dieu... — Oui, au nom de Dieu, dit Luther en relevant fièrement la tête, en avant ! »

Les yeux s'étaient fixés sur le docteur ; les députés se levaient de leurs fauteuils pour contempler cette figure impassible qui se recueillait et semblait ne pas appartenir à ce monde. Il y eut un moment où chacun voulut communiquer à son voisin les impressions diverses qui l'agitaient ; ce fut alors que quelques spectateurs s'approchèrent et murmurèrent tout bas : « Frère, courage ! Ne crains pas ceux qui peuvent tuer le corps seulement, mais plutôt celui qui peut perdre, dans la géhenne éternelle, l'âme et le corps. » Un autre dit assez haut : « Quand tu seras devant les rois, ne pense pas à ce que tu devras dire, car le Seigneur t'inspirera. » Luther se retourna, et son œil animé d'un feu subit montra qu'il avait entendu.

Alors Jean d'Eck, non pas le théologien d'Ingolstadt, mais l'official de l'archevêque de Trèves, se leva, et commença ainsi l'interrogatoire de Luther, d'abord en latin, puis en langue allemande :

« Martin Luther, sa sacrée et invincible majesté, d'après l'avis des ordres de l'Empire, vous appelle devant sa face, afin que vous répondiez aux deux questions que je vais vous adresser : — Vous reconnaissez-vous l'auteur des écrits publiés sous votre nom et que voici devant vous, et consentez-vous à rétracter quelques-unes des doctrines qui s'y trouvent enseignées ? »

Luther allait répondre, lorsque Jérôme Schurf, assistant de Luther, demanda qu'on lût les titres des ouvrages.

L'official les prit un à un, récitant les titres divers : c'é-

taient des commentaires sur les Psaumes, le traité *De bonis operibus*, l'Exégèse sur l'oraison dominicale.

Luther se leva. « Sa majesté, dit-il, me fait adresser deux questions : la première, si je reconnais comme de moi les livres qui portent mon nom, et la seconde, si je veux rétracter les enseignements que j'y établis.

» Je ne saurais refuser de reconnaître pour mes œuvres les livres dont on a lu les titres ; jamais je ne nierai que je ne les aie écrits. Quant à la question si je consens ou non à rétracter les doctrines qu'ils renferment, question de foi où mon salut éternel et la libre expression de la parole divine sont intéressés, cette parole qui ne connaît de maître ni sur la terre ni dans les cieux, et que nous devons adorer tous tant que nous sommes, il serait téméraire et dangereux pour moi d'y répondre sur-le-champ, avant d'avoir médité en silence, de peur d'encourir la sentence de Jésus-Christ : — Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon père qui est dans les cieux. Je supplie donc sa sacrée majesté de m'accorder le temps nécessaire pour répondre en toute connaissance de cause, et sans crainte de blasphémer la parole de Dieu et d'exposer le salut de mon âme. »

A ces mots il y eut un léger murmure parmi les assistants, dont quelques-uns croyaient à une inspiration du Saint-Esprit toute soudaine. Maimbourg a raison de dire que cette réponse ne respirait pas le génie prophétique dont Luther se vantait d'être illuminé, quand il écrivait à Spalatin : « Je sens Dieu, l'Esprit saint me possède et me pousse ; » car elle impliquait nécessairement l'éventualité d'une rétractation des dogmes qu'il avait annoncés. Aussi l'empereur, en voyant hésiter Luther, dit-il : « Cet homme ne me rendra pas hérétique. »

Les chefs des ordres délibérèrent un moment, et l'official se leva de nouveau.

« Martin Luther, dit-il, bien que vous connussiez depuis longtemps le message de sa majesté impériale, et le but de votre comparution devant la diète, et qu'on pût vous refuser le délai que vous demandez, toutefois la clémence insigne du souverain veut bien vous accorder un jour pour préparer votre réponse. Vous comparaîtrez donc ici demain, à la même heure, sous condition que vous proposerez vos réponses de vive voix et non par écrit. »

Luther revint le lendemain à la même heure que la veille; mais il fut obligé d'attendre, au milieu d'une grande foule de peuple, que les ordres ouvrissent la séance, car ils délibéraient en ce moment.

On introduisit le docteur; l'official prit alors la parole en ces termes :

« Martin Luther, hier vous reconnûtes les livres imprimés sous votre nom. Rétractez-vous ou non ces livres? c'est la question que nous vous adressâmes, et que vous déclinâtes, sous prétexte que c'était une question de foi que nous vous faisions, et que vous aviez besoin de réflexion pour y répondre, bien qu'un théologien tel que vous sache pertinemment qu'un chrétien doit toujours être prêt à répondre sur sa croyance. Donc expliquez-vous. Voulez-vous défendre toutes vos œuvres, ou bien en désavouer quelques-unes? »

Luther répondit :

« Sérénissime empereur, princes de l'Empire, aux deux questions qu'on me fit hier, si je reconnaissais comme miens les livres publiés sous mon nom, et si je persévérais à les défendre, je dis : Je persiste — et persisterai jusqu'à la mort dans cette réponse : Oui, ce sont bien là mes livres, les livres que j'ai publiés ou qu'on a publiés sous mon nom; je les reconnais, je les avoue, je les avouerai toujours, pourvu que la méchanceté, la fourberie, une sagesse hors de propos, ne viennent y apporter quelque altération : je reconnais que ce que j'ai écrit de ma main fut mûri par ma pensée.

» Avant de répondre à la seconde question, je supplie votre majesté et les ordres de l'Empire de considérer que mes livres ne traitent pas tous de la même matière. Il en est de didactiques, destinés à l'édification des fidèles, à l'avancement de la piété, à l'amélioration des mœurs, que la bulle, en reconnaissant l'innocence de semblables traités, n'a pas moins condamnés. Si je les désavouais, que ferais-je? je proscrirais un enseignement que tout chrétien admet, m'élevant ainsi contre la voix universelle des fidèles.

» Il est une autre espèce d'écrits où j'attaque la papauté, les croyances des papistes, comme des monstruosités, comme la ruine des bonnes doctrines et la damnation du corps et de l'âme. Ah! je ne saurais le nier, et personne pas plus que moi, tant les cris et les témoignages de la conscience parlent haut: — les décrétales des papes ont jeté le désordre dans le christianisme, surpris, emprisonné, torturé la bonne foi des fidèles, et dévoré comme une proie cette noble Germanie, qui n'a cessé de protester contre des doctrines menteuses, contraires à l'Evangile et au sentiment des Pères.

» Si je reniais mes écrits, je prêterais une force et une audace nouvelle à la tyrannie romaine; j'ouvrirais au torrent de l'impiété une digue par où elle déborderait dans le monde chrétien. Ma palinodie n'aurait servi qu'à étendre et accroître le règne de l'iniquité, surtout quand on saurait que c'est par ordre de sa majesté et des sérénissimes princes messeigneurs que j'ai fait cette rétractation.... »

Alors l'orateur de l'Empire se leva, et dit: que Luther n'avait pas répondu à la question; qu'il ne s'agissait pas de discuter des maximes déjà condamnées par les conciles; qu'il demandait une réponse simple et non cornue: — s'il voulait ou non se rétracter.

Luther reprit:

« Puisque votre sacrée majesté et vos dominations demandent une réponse simple, je la ferai: elle ne sera ni cornue,

ni dentée, et la voici : A moins qu'on ne me convainque d'erreur par le témoignage de l'Écriture ou de l'évidence (car je ne crois pas à la seule autorité du pape et des conciles, qui si souvent ont erré ou se sont contredits, et je ne reconnais de maître que la Bible et la parole de Dieu), je ne puis ni ne veux me rétracter, car il ne faut pas agir contre sa conscience.

» Telle est ma profession de foi; n'attendez rien autre de moi : que Dieu me soit en aide. *Amen.* »

Les ordres se retirèrent pour délibérer; puis l'official prit ainsi la parole :

« Martin Luther, vous venez de parler avec un ton qui ne sied point à un homme tel que vous, et vous n'avez point répondu à la question. Sans doute vous avez composé divers écrits dont quelques-uns pourraient n'être l'objet d'aucune censure. Si vous aviez désavoué les livres où sont répandues vos erreurs, sa majesté, dans sa bonté infinie, n'aurait pas permis qu'on poursuivît ceux où ne sont enseignées que de pures doctrines. Vous venez de ressusciter des dogmes condamnés par le concile de Constance, et vous demandez à être convaincu par les Écritures. Mais si chacun avait la liberté de disputer sur des points depuis tant de siècles réglés par l'Eglise et les conciles, il n'y aurait plus de doctrines, plus de dogmes, rien de certain, rien de fixe, plus de croyances qu'on devrait tenir sous peine du salut éternel. Car, aujourd'hui, vous qui rejetez l'autorité du concile de Constance, demain vous proscrirez tous les conciles, puis les pères, les docteurs; alors plus d'autorité que cette parole individuelle que vous invoquez en témoignage, et que nous invoquons aussi. C'est pourquoi sa majesté demande une réponse simple et précise, affirmative ou négative. Voulez-vous défendre comme catholiques tous vos enseignements, ou en est-il que vous soyez prêt à désavouer? »

Luther demanda ici que sa majesté ne souffrît pas qu'il

mentît à sa conscience, enchaînée par les saintes Ecritures. On voulait une réponse catégorique: il l'avait donnée. Il ne pouvait que répéter ce qu'il avait déjà déclaré: — que si on ne lui prouvait par d'irrésistibles arguments qu'il avait erré, il ne reculerait pas d'une semelle en arrière; que ce qu'avaient enseigné les conciles n'était pas article de foi; qu'ils avaient failli et s'étaient contredits; que leur témoignage n'était donc pas convaincant; qu'il ne pouvait désavouer ce qui était écrit dans les livres inspirés.

L'official répondit qu'il ne démontrerait pas que les conciles eussent erré.

Le docteur prit l'engagement de le prouver.

Deux jours après, les princes électeurs, les grands officiers et les ordres de l'Empire s'étant assemblés de nouveau, on annonça un message de l'empereur. Tous les ordres se levèrent en signe de respect, et le secrétaire de la diète lut à haute voix le rescrit impérial conçu en ces termes:

« Nos ancêtres les rois d'Espagne, les archiducs d'Autriche, les ducs de Bourgogne, protecteurs de la foi catholique, en ont défendu l'intégrité de leur sang et de leur épée, en même temps qu'ils veillaient à ce qu'on rendît aux décrets de l'Église l'obéissance qui leur est due. Nous ne perdrons pas de vue ces beaux exemples; nous marcherons sur les traces de nos aïeux, et nous protégerons de toutes nos forces cette foi que nous avons reçue d'eux en héritage. Et comme il s'est trouvé un frère qui a osé attaquer à la fois et les dogmes de l'Église et le chef de la catholicité, défendant avec opiniâtreté les erreurs où il était tombé, et refusant de se rétracter, nous avons jugé qu'il fallait s'opposer aux progrès de ces désordres, même au péril de notre sang, de nos biens, de nos dignités, de la fortune de l'Empire, afin que la Germanie ne se souillât pas du crime de parjure. Nous ne voulons plus désormais entendre Martin

Luther, dont les princes ont appris à connaître l'inflexible opiniâtreté ; et nous ordonnons qu'il ait à s'éloigner et à se retirer sous la foi de la parole que nous lui avons donnée, sans qu'il puisse dans son chemin prêcher ou exciter des désordres. »

Il n'y avait plus de séance publique, mais les ordres voulurent tenter, dans l'intérêt du repos de l'État, de fléchir l'obstination de Luther. Ils députèrent quelques membres de la diète dont on connaissait l'esprit conciliant auprès de l'empereur, qui consentit à ce qu'on essayât de nouvelles voies d'accommodement.

L'archevêque de Trèves pria Luther de venir le trouver : Luther se présenta précédé du commissaire impérial, et accompagné de ses amis qui l'avaient suivi de la Saxe et de la Thuringe. On l'introduisit dans l'appartement de l'archevêque, où se trouvaient réunis Joachim de Brandebourg, le duc de Saxe, George, les évêques d'Augsbourg et de Brandebourg, le comte George, grand maître de l'ordre teutonique, Jean Boeck de Strasbourg et le docteur Peutinger. Veh (Vehus), chancelier de Bade, prit la parole au nom des nobles assistants, en déclarant qu'on n'avait pas appelé Luther pour faire de la polémique, mais par pur esprit de charité et de bienveillance.

Alors Veh commença un long discours sur l'obéissance qu'on devait à l'Église et à ses décisions, aux conciles et à leurs décrets. Il soutint que l'Église, comme tout pouvoir, avait ses constitutions, qui pouvaient être modifiées par le génie des peuples auxquels elles s'appliquaient, la diversité des mœurs, des lieux, des époques ; que c'étaient là les contradictions apparentes que Luther trouvait dans le régime de l'Église, contradictions qui ne prouvaient au fond que le soin religieux avec lequel elle réglait son administration spirituelle, et n'intéressaient nullement l'in-

tégrité du dogme catholique. Le dogme était hier ce qu'il sera demain et jusqu'à la consommation des siècles. Il appela l'attention sur les troubles qu'excitaient partout les nouvelles maximes. « Voyez, dit-il, le livre *De la liberté chrétienne ;* qu'enseigne-t-il, sinon à secouer toute espèce de joug, à ériger en axiome la désobéissance? Le temps n'est plus où chaque enfant de la famille chrétienne n'avait qu'un cœur et qu'une âme : alors le précepte était un comme la société; la règle était commune et générale. Il a fallu la modifier lorsque le temps a lui-même modifié et altéré cette société, sans toutefois que jamais l'essence ou le dogme catholique ait reçu aucune atteinte. Je sais bien, Martin, ajouta-t-il, que beaucoup de vos ouvrages respirent une douce odeur de piété; mais on a jugé l'esprit général de vos œuvres comme on juge l'arbre, non pas sur ses fleurs, mais sur ses fruits. Ce sont ici des conseils de paix que vous adressent les ordres de l'Empire. Ils ont été établis de Dieu, comme toute puissance, pour veiller à la sûreté d'un État dont vos doctrines compromettent le repos. Leur résister, c'est résister à Dieu. Sans doute il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, mais croyez-vous donc que nous soyons sourds à son verbe, et que nous ne l'ayons pas médité ?

— Merci, dit Luther, de toutes vos paroles de charité et de paix. » Alors il se mit à répondre à ce que Veh avait dit touchant l'autorité des conciles ; il soutint que le concile de Constance avait erré en condamnant cette proposition de Jean Huss : *L'Église du Christ est la société des élus.* Point de rétractation, reprit-il d'une voix forte et animée : ma vie et mon sang, plutôt qu'une parole de désaveu ; car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Luther allait se retirer ; on le retint, et Veh recommença son argumentation et ses instances, en l'adjurant de soumettre ses écrits au jugement des princes et des ordres de l'Empire.

Le docteur répondit qu'il ne voulait pas qu'on crût qu'il déclinât le jugement de l'empereur et des ordres ; mais que la parole de Dieu, sur laquelle il s'appuyait, était à ses yeux si claire, qu'il ne pourrait se rétracter qu'autant qu'on apporterait dans la discussion une parole plus lumineuse; — que saint Paul avait dit : « Si un ange vient du ciel avec un nouvel évangile, qu'il soit anathème ; » qu'on voulût bien ne pas violenter sa conscience enchaînée dans les liens de l'Ecriture.

— Mais, reprit la marquis de Brandebourg, n'avez-vous pas dit que vous ne céderiez qu'autant que vous seriez convaincu par le texte même de l'Ecriture? — Ou par des raisons de toute évidence, reprit Luther.—Mais vous admettez donc une raison supérieure à la parole de Dieu? objecta vivement Veh. Luther resta silencieux.

On se sépara. L'archevêque de Trèves retint le moine, et le fit passer dans une autre pièce, où Jérôme Schurf et Nicolas Amsdorf le suivirent : là se trouvaient Jean Eck et Cochlée, doyen de l'église de la Sainte-Vierge à Francfort. Eck prit la parole :

« Martin, dit-il, il n'est aucune des hérésies qui ont déchiré l'Eglise qui ne soit née de l'interprétation des Ecritures : la Bible est l'arsenal où chaque novateur est venu puiser des arguments ; c'est avec des textes bibliques que Béranger, Pélage, Arius, soutenaient leurs doctrines. Arius, par exemple, trouvait la négation de la divinité de Jésus-Christ, divinité que vous admettez, dans ce verset du Nouveau Testament : *Joseph non cognovit conjugem suam donec parturit primogenitum ;* et il disait, comme vous, que cette parole l'enchaînait. Quand les Pères du concile ont condamné cette proposition de Jean Huss : *L'Eglise de J.-C. est la communion des élus*, ils ont condamné un blasphème ; car l'Eglise, comme une bonne mère, entoure de ses bras tout ce qui porte le nom de chrétien, tout ce

qui est appelé à jouir de la béatitude céleste... » Luther et Jérôme Schurf répliquèrent ; Cochlée se contenta de conjurer Luther de rendre la paix à l'Eglise en se rétractant : on se sépara.

Le soir, l'archevêque de Trèves annonça à Luther que, par ordre de l'empereur, le sauf-conduit était prorogé de deux jours, et il lui indiqua pour le lendemain une nouvelle conférence.

Peutinger et le chancelier de Bade vinrent donc trouver Luther à sa demeure, reprirent la conversation où elle était restée la veille, en s'efforçant d'amener le moine à soumettre ses écrits au jugement de l'empereur.

« Oui, répondit Luther, j'y suis prêt, pourvu qu'on vienne à moi les Écritures à la main : sinon, non ! Dieu a dit par le prophète-roi : Ne vous fiez pas aux princes, aux fils des hommes, car en eux n'est pas le salut ; et par Jérémie : Maudit soit qui met sa confiance dans l'homme. » Comme on le pressait plus vivement : « Tout au jugement des hommes, dit-il, excepté la parole de Dieu. » On le quitta en lui annonçant qu'on reviendrait le soir, et qu'on espérait le trouver dans d'autres dispositions.

Mais ce fut en vain ; Luther demeurait inflexible. « Consentez-vous au moins, dirent les envoyés, à soumettre au jugement d'un concile à venir vos doctrines, comme vous l'avez écrit il n'y a pas longtemps ? — Eh bien, oui, dit Luther, mais à condition qu'on extraira de mes livres les articles sur lesquels devra prononcer le concile, et que sa sentence sera tirée des livres saints.

—Alors, si cette voie est tentée, vous promettez bien de vous taire jusqu'à ce que le concile ait prononcé ?

— Oui, dit Luther. »

Aussitôt les délégués vont trouver l'archevêque de Trèves, et lui disent : « Voici que Luther a promis de s'en rapporter

à la décision du concile, et de ne plus dogmatiser jusqu'à ce que sa cause ait été jugée. »

L'archevêque, tout joyeux, fit appeler Luther, et lui demanda si ce qu'on lui avait rapporté était vrai : Luther le détrompa.

« Mais il semble, cher docteur, insista le prélat, que vous ne pouvez repousser une voie de paix que vous indiquez vous-même dans votre appel récent au futur concile? ne venez-vous pas encore de déclarer que vous étiez prêt à soumettre vos écrits au jugement de l'empereur et des ordres?

— Ah! reprit Luther, m'abandonner au jugement de ceux qui ont condamné mes livres? jamais.

— Mais alors dites-moi donc, mon cher docteur, le moyen de prévenir les troubles qui menacent l'Eglise : quels remèdes faut-il employer?

— Il n'y en a pas de meilleurs que ceux dont parle Gamaliel, selon le témoignage de saint Luc : « Si l'œuvre est de l'homme, elle périra; si elle vient de Dieu, elle ne mourra pas. » César et les ordres peuvent écrire au pape ce peu de mots : Si l'œuvre de Luther n'est pas une inspiration d'en haut, dans trois ans on n'en parlera plus.

L'archevêque insistait: « Voyons, dit-il: si on extrayait de vos livres des articles qu'on soumettrait ensuite à la décision du concile?

— Pourvu que ce ne soit pas, reprit Luther, ceux que le concile de Constance a déjà condamnés.

— Peut-être, dit le prélat.

— Oh, alors, non, non! je ne veux pas, car je suis certain que les décrets du concile ont condamné la vérité: j'aimerais mieux perdre la tête que de déserter la parole divine, si claire et si rationnelle.

— Eh bien donc, dit l'archevêque, puisque vous persistez dans votre résolution, allez, Dieu vous jugera. »

Peu d'instants après, l'official de Trèves manda Luther en présence du chancelier de Maximilien, afin de lui lire la sentence impériale.

« Luther, dit-il, puisque vous n'avez pas voulu écouter les conseils de sa majesté et des ordres de l'Empire, et confesser vos erreurs, c'est à César d'agir maintenant : de par ordre de l'empereur, il vous est accordé vingt jours pour retourner à Wittemberg, libre, et sous la sauvegarde de la parole du prince, pourvu que sur votre passage vous n'excitiez aucun trouble par vos paroles ou vos discours. »

Sturm inclina le caducée de l'empereur en signe de respect.

Luther courba la tête, et dit : « Qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur ; béni soit le nom de Dieu. » Il ajouta des paroles de reconnaissance et de remercîment envers la personne de l'empereur, ses ministres et les ordres de l'Empire, pour lesquels il était prêt à sacrifier sa vie, son honneur, sa réputation, tout, excepté la parole de Dieu.

Mais pourquoi ces protestations de reconnaissance, quand Luther était sûr, comme il l'a dit, « que s'ils ne versaient pas son sang, ce n'était pas que la volonté du meurtre leur manquât, et que l'homicide était dans tous les cœurs ! »

Le 26 avril, après un repas que lui donnèrent ses amis, le docteur reprit le chemin de Wittemberg.

Ainsi finit le drame de Worms, un des plus remarquables de la vie du réformateur, et que nous avons reproduit d'après les notes mêmes de Luther, sans rien changer à cette simplicité de paroles qui ne manque pas de charme, et à cette fidélité de détails qui donne à sa narration quelque ressemblance avec des paraboles. On regrette seulement que Luther, ou celui qui a pris la plume en son nom, fasse disparaître si vite cet archevêque de Trèves, qui a un rôle si noble, et dont le moine même s'est plu à reconnaître la bienveillance et la charité.

Au point de vue d'un penseur, Delalot, résumons les débats de Worms.

Dans l'homme est une double individualité, l'une religieuse, l'autre sociale, chacune soumise à des lois qui régissent ses rapports avec Dieu et ses semblables. Dans chaque hiérarchie il y a donc dépendance ou servitude : dépendance de l'être qui le créa, dépendance de la société où il vit. Eriger en dogme la souveraineté de la raison individuelle, est une véritable hérésie. Quand Jésus vint régénérer le monde, il apportait, suivant la remarque de M. de Villers, une véritable réforme : sur les ruines de la vieille société, il en fondait une nouvelle qui grandit comme toute famille. Il convenait de modifier les formes. De là le pouvoir que dut transmettre le législateur à la future Église. Cette théorie de M. de Villers, comme on le voit, reproduit celle que nous venons d'entendre à Worms. Le chancelier de Bade établissait que l'Église a besoin, comme tout pouvoir, d'une constitution ; dès lors, et par une conséquence qui découle du principe posé par M. de Villers, la nécessité de lois qui régissent la manifestation de la pensée religieuse ou de la conscience, et par conséquent la nécessité d'un enseignement un et invariable ; et le pouvoir donné à l'Église d'établir des règles de foi et de discipline, qui obligent tout être qui lui appartient à leur obéir, sous peine, s'il se révolte, d'être retranché de la communion de l'Eglise. Lors donc que Luther vient, proclamant que les enseignements dogmatiques de l'Eglise peuvent être soumis à l'examen, d'un mot il efface la communion catholique, détruit le lien unitaire, et change l'essence même du pouvoir spirituel. Car l'examen, c'est le doute qui amende, admet ou rejette, suivant ses caprices; c'est le désordre introduit dans la famille chrétienne, l'anarchie érigée en principe, la tyrannie de tous, ou le despotisme d'un seul qui voudra que la foi commune ploie devant la sienne. Ainsi le faisceau est rompu, l'arbre

est attaqué dans sa racine ; il n'y a plus d'Eglise. Le principe qui permet aux hommes de se révolter contre l'autorité religieuse doit permettre de se révolter contre l'autorité politique : aussi M. de Villers pense-t-il que les nouveautés de Luther tendaient à détruire toute monarchie divine et humaine. On comprend le catholique qui récite le *Credo* d'Athanase, mais le réformé ne peut avoir d'autre symbole que sa raison.

Il y a donc nécessité d'une autorité infaillible et impérissable pour veiller au salut de l'œuvre que J.-C. apporta aux hommes. C'est frappé de cette grande vérité que Leibnitz écrivait à Fabricius : « Puisque Dieu est l'ordre, il s'ensuit qu'il y a de droit divin dans son Église un magistrat spirituel. Or une telle autorité est légitime. »

« Mais, dit Luther, ouvrez-moi le livre de la loi, et que j'y lise cette autorité pour la reconnaître, et les doctrines de mensonge que vous me reprochez pour les rétracter. » Le livre est ouvert : Luther repousse le signe. Qu'on nous donne une parole inspirée rayonnant d'une telle clarté, qu'elle fasse refluer le doute dans le cœur, comme le soleil fait disparaître les ténèbres. Luther s'écrie : « La divinité de Jésus, qui est écrite dans le Nouveau Testament en signes que tout le monde peut lire. » Trois siècles après Luther, un disciple de la réforme, un docteur en théologie, un ministre de l'Église évangélique, a écrit à Genève un livre contre la divinité de Jésus. Et ne croyez pas qu'il se serve, pour soutenir son blasphème, du vieil argument d'Arius, dont nous parlait tout à l'heure le docteur Eck : il en a bien d'autres dans son livre, et tous tirés du Nouveau Testament. Le docteur Paulus, professeur à Heidelberg, n'a-t-il pas enseigné publiquement que J.-C. est homme? Le docteur Hade, dans un manuel à l'usage des étudiants, ne cherche-t-il pas à montrer comment Jésus est devenu, par le libre

arbitre de son esprit, et par les circonstances de son époque, le sauveur des hommes? Et chez la plupart des ministres silésiens, la divinité de Jésus-Christ est-elle invoquée autrement que dans le style figuré?

Voici un autre article de la symbolique luthérienne, écrit en toutes lettres dans un des livres déférés à la diète de Worms, et que le moine n'a pas voulu désavouer, parce qu'il l'avait lu, ainsi que les autres, dans la Bible de Dieu. — C'est qu'en combattant les Turcs on s'élevait contre le Seigneur. Qui dira que cette pensée venait du ciel? « Si mon œuvre est une œuvre humaine, répétait Luther, elle périra; si c'est une œuvre divine, elle est éternelle; » argument qui, suivant la remarque d'un protestant, contriste le cœur, car le catholicisme, qu'il venait renverser, était debout à Worms, et après trois siècles vit encore. A ce prix, le mahométisme vient de Dieu; il a vécu et il vivra. Et qu'est-ce aussi que prouverait la prospérité d'un fait au détriment d'un principe qu'on abandonnerait momentanément? Les lois de la logique ne s'abaissent pas jusqu'aux chiffres.

CHAPITRE XIV.

LA WARTBOURG. — APPARITION. — 1521.

L'électeur fait enlever Luther. — La Wartbourg. — Occupations de Luther dans sa « Pathmos. » — Récit de l'une de ses chasses. — Vision. — Douleurs physiques. — Ses fureurs contre l'archevêque de Mayence. — La Wartbourg en 1836.

Homme de lutte et d'action, se croyant appelé de Dieu pour fonder son œuvre, au besoin, par l'épée, Luther n'était pas fait pour garder de vains ménagements avec l'empereur. Ses ennemis, en le voyant partir de Worms, avaient compté que son caractère se ferait bientôt jour, et qu'il enfreindrait les ordres du prince. Ils avaient raison. Si l'électeur de Saxe n'avait eu en silence veillé sur l'œuvre de son protégé, Luther l'eût compromise en délivrant la parole divine qu'il s'accusait d'avoir laissée trop longtemps captive. Une imprudence aurait pu lui être funeste. Il fallait donc le dérober aux tentations de son apostolat et enchaîner sa langue. A l'abbaye d'Hirschfeld, l'abbé le reçut dans son couvent, l'admit à sa table et lui prêta son lit. Le jour paraissait à peine qu'il venait frapper à la porte de l'augustin, pour le prier de prêcher la parole de Dieu. Luther monta en chaire, contre l'ordre formel de l'empereur. « Après tout, disait-il, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » A Eisenach,

malgré l'apparition du curé, d'un notaire et de deux témoins, qui viennent pour constater officiellement la contravention du moine au mandat impérial, Luther parle et s'emporte contre la papauté. Tout cela est avoué par le récit officiel et par la correspondance du docteur.

Il était parti sous la conduite d'hommes fidèles, entre autres du capitaine Prélops. Jacques son frère, Amsdorf et Schurf l'accompagnaient. Comme ils approchaient d'Altenstein, des chevaliers masqués se présentèrent tout à coup à l'entrée d'une forêt, se jetèrent sur les rênes des chevaux, et feignirent d'enlever le moine. C'était une comédie jouée et arrangée par l'électeur, du consentement de Luther. Jacques sauta à bas de la voiture, et prit la fuite; Amsdorf disparut dans la forêt. Un cheval était tout prêt, ainsi qu'un vêtement de cavalier et une barbe postiche pour déguiser le fugitif. On erra dans la forêt pendant quelques heures, et, la nuit venue, vers les onze heures on frappait à la porte du château de la Wartbourg. Dans ce château, élevé comme un nid sur le haut d'une montagne isolée, Luther n'avait point à redouter l'œil de ses ennemis. Amsdorf se prêta à merveille au rôle que lui avait confié l'électeur, et garda le silence. Ses autres compagnons de voyage crurent un moment que leur père était tombé dans une embuscade; ils prièrent Dieu pour lui, et répandirent à Wittemberg le bruit de sa mort. On racontait déjà qu'il n'avait échappé au poison que par la protection miraculeuse de la Providence. A la table de l'official de l'archevêque de Trèves, il avait fait, suivant sa coutume, le signe de croix avant de boire, et son verre s'était brisé. La scène a été reproduite par la gravure et la peinture. Luther a confirmé le récit; seulement il parle d'un évêque sans le désigner autrement, ne dit rien du signe de croix, et pense que la rupture du verre n'est due qu'à l'intromission d'une eau trop froide.

La Wartbourg est une vieille citadelle, comme on en retrouve sur les bords du Rhin, à demi ruinée aujourd'hui, et posée au sommet d'une montagne d'où l'œil s'étend sur toutes les vallées de la Thuringe, ce pays d'or que le comte de Mansfeld préférait à la terre promise. Il n'y a pas dans toute l'Allemagne de ruines aussi poétiques et qui fassent battre aussi violemment le cœur d'un étudiant. C'est à l'ombre de ces vieux débris du moyen-âge qu'en 1817, la jeunesse des universités rhénanes vint invoquer le souvenir du père de la réforme, et se constituer en société sous le nom de Bürschenschaft, pour travailler à la fois à l'émancipation de la pensée et à la conquête des libertés que les princes leur avaient promises, quand l'aigle de Napoléon menaçait l'indépendance germanique. L'aigle en fuite, les princes oublièrent leurs promesses.

C'est dans cette Pathmos, dans cette région des oiseaux « qui chantent sur les arbres, et louent le Seigneur le jour et la nuit, » que Luther vécut caché jusqu'à la mort de Léon X.

On dirait que la vue des montagnes bleuâtres qui enceignent la Wartbourg comme d'un cercle de verdure, se rompant par intervalles pour laisser voir les plaines de la Thuringe à l'horizon; que l'air de ces hauteurs, frais et embaumé; que le chant des oiseaux qui saluent Luther à son réveil; que son isolement de toute créature humaine; que ce repos inaccoutumé qu'il peut goûter à loisir, sans crainte d'être réveillé par le bruit des passions humaines, ont changé complétement le caractère du moine. Son âme s'est amollie, l'air suave des montagnes a passé sur son cerveau et l'a rafraîchi; sa parole si amère et si désordonnée s'est adoucie. Ce n'est plus ce sectaire emporté qui voudrait que sa langue fût une épée, mais le frère que nous avons connu à Eisleben, et qui se retrouve dans cet ermitage, seul avec son Dieu et

cette nature des champs, qu'enfant il aimait d'un si vif amour. On dirait qu'un miracle s'est opéré, et que l'ange de charité, sainte Elisabeth, qui habita ces hauts lieux, est descendue visiter le Saxon. On se plaît à le contempler à la Wartbourg causant avec ses amis, dont le souvenir charme sa solitude; se transportant en pensée dans cette ville de Wittemberg dont la destinée évangélique l'occupe si tendrement; s'inquiétant de tout ce qu'il y a laissé de cher à son cœur, et surtout de son disciple bien-aimé, de Philippe, en qui il a mis toute sa joie et toute son espérance, et dont il exalte la science avec une tendresse paternelle. Tel est le charme de ces épanchements poétiques, qu'on s'associe à ses douleurs, à ses larmes, et qu'on souffre de ses souffrances. A peine est-il entré au château, que d'affreuses douleurs d'entrailles le clouent au lit! Et le voilà obligé de quitter ses livres et d'interrompre ses travaux littéraires. En ce moment il s'occupe d'une œuvre colossale qui effrayerait tout autre que lui : de la traduction de la Bible en langue allemande, création linguistique qui a jeté sur son nom une si belle auréole. Il n'a pour tromper ses maux que le soleil qui vient le visiter de bonne heure, le chant de quelques rossignols qui se posent sur sa fenêtre et le saluent comme un ami, et cette flûte qu'il appelle à son secours dans les grandes angoisses, et qui ne le quitte pas plus que la Bible. On croit rêver; on voudrait que ce rêve durât toujours, car on s'attache à cette nature merveilleuse. Il y a, dans les lettres qu'il écrit de sa Pathmos, une foule de peintures d'intérieur qui vous captivent par le fini des détails, presque comme un tableau Karle du Jardin. Ecoutez, et dites si jamais partie de chasse intéressa plus vivement que celle qu'il conte, mais en luthérien, dans sa lettre à Spalatin.

« J'ai chassé pendant deux jours entiers; j'ai voulu connaître cette volupté de héros, γλυκόπικρον; j'ai pris deux

lièvres et deux pauvres petites perdrix. Belle occupation d'un homme qui n'a rien à faire ! Je théologisais pourtant au milieu des lacets et des chiens, et je trouvais un mystère de douleur dans ce tumulte joyeux. N'est-ce pas là l'image du diable allant, lui aussi, à la chasse de pauvres bestioles, à l'aide de trébuchets et de chiens exercés, je veux dire de ses évêques et de ses théologiens? Et voyez, l'image et le mystère vont devenir plus visibles : j'avais conservé vivant un tout petit lièvre que j'avais caché dans une manche de ma robe, et auquel j'allais rendre la liberté, quand les chiens sont venus qui lui ont cassé la cuisse, et puis l'ont tué sans pitié. Voilà bien le pape et Satan perdant les âmes que je voudrais sauver. Mais je suis rassasié de chasse; il en est une plus douce où j'aimerais à percer de traits et de flèches ours, loups, renards, et tout le troupeau des impies. »

C'étaient des plaisirs qu'il ne goûtait pas sans mélange, et que le duc Frédéric lui avait ménagés pour lui rendre plus supportables les ennuis de l'exil; car il savait combien pèserait à cette âme ardente le souvenir de Wittemberg. Sa table était bien servie, fournie tous les jours de gibier et de bon vin du Rhin; le gardien du château était empressé et complaisant, aux petits soins pour son prisonnier, qui craignit un moment d'être à la charge de ce bon geôlier. « Je crois bien que c'est le prince qui paye, disait-il, car je ne voudrais pas rester une heure ici, si je savais que je mange le pain de mon hôte. Le pain du prince soit; car enfin, s'il faut manger la fortune de quelqu'un, ce doit être celle des princes : car prince et larron, c'est à peu près synonyme. Mais enfin sachez la vérité, et dites-la-moi. »

Il est probable que Spalatin ne montra pas cette lettre au duc Frédéric, que Luther traitait avec plus de politesse quand il en avait besoin. Nous l'avons vu, du reste, avec des paroles caressantes pour les princes dont il implore l'assistance, qu'il

délaisse dès qu'il peut s'en passer, et qui ne sont plus alors à ses yeux que de grands fous, de grands coquins, les geôliers et les bourreaux de Dieu.

Ainsi violemment arraché à cette vie de combats qu'il menait à Wittemberg, Luther, qui n'avait rien à la Wartbourg pour occuper ses vives facultés, ne tarda point à tomber dans une rêverie maladive qu'accroissaient encore des souffrances d'entrailles. Alors il avait des visions; l'avenir lui apparaissait sous une forme sanglante. Il voit la colère de Dieu se répandant sur la Germanie, et frappant jusqu'à l'enfance; « l'enfer qui se réjouit dans son cœur et ouvre la bouche, et Satan qui s'ébaudit à la vue de ses futures moissons d'âmes. » Pour pleurer ce grand désastre, il joint les mains, et demande à Dieu deux fontaines de larmes; il crie à Jonas: « Il en est temps, revêtez-vous du vêtement des saints, c'est-à-dire des divines Ecritures; soyez un autre Aaron; l'encensoir de la prière à la main, venez pour arrêter ces incendies allumés par Rome et qui menacent de consumer le monde. » Tout à coup la prière, sa seule consolation, l'abandonne, et au milieu de cette solitude si calme il éprouve, comme une âme abandonnée aux voluptés mondaines, des assauts charnels.

« Ah! c'en est fait, dit-il tristement, je ne puis plus prier ni gémir; la chair me brûle, cette chair qui bout en moi quand ce devrait être l'esprit. Paresse, sommeil, mollesse, volupté, toutes les passions m'assiégent: c'est sans doute parce que vous avez cessé d'intercéder pour moi que Dieu s'est ainsi retiré... Voilà huit jours que je n'écris ni ne prie, à cause des tentations de la chair. »

On dirait que de ces hauts lieux il plane sur l'avenir: « Oui, Dieu, répète-t-il, va visiter la Germanie, et il la traitera comme le mérite le mépris qu'elle fait de l'Evangile; car elle a péché. » Et quelques lignes plus bas, la tête toute troublée

sans doute, il dit à Mélanchthon : « Sois pécheur, et pèche énergiquement, mais que ta foi soit plus grande que ton péché... Il nous suffit que nous ayons connu l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; le péché ne peut détruire en nous le règne de l'Agneau, quand nous tuerions mille fois par jour. »

Luther est ici véritablement prophète ! Quel avenir pour l'Allemagne, si de semblables doctrines peuvent s'y établir ! Munzer saura bien trouver ces lignes dans les œuvres du réformateur, quand il promènera l'orgie dans la Thuringe ; alors il dira, lui aussi : Qui croit ne peut plus pécher !

On voit que Luther est revenu ici à sa mauvaise nature. Ses douleurs physiques étaient intolérables, la dispute avait brûlé ses entrailles. Un moment son courage d'homme l'abandonne ; le mal est plus fort, et il va succomber, si la prière de Mélanchthon, qu'il invoque comme son bon ange sur cette terre, ne désarme la colère du ciel.

Mais bientôt il se roidit contre ses maux, et il lève les yeux au ciel : regard de colère et non d'amour. « Qui changera, s'écrie-t-il, mes yeux en deux fontaines pour pleurer sur la chute de ces âmes qu'entraîne dans l'abîme le monarque du péché et de la perdition (le pape)? C'est au milieu de l'Église que ce grand prodige d'iniquité a établi son siége ; c'est là qu'il s'étale, le dieu ; là que les pontifes l'adulent, que les sophistes l'encensent. »

Quand il aurait tant besoin de pitié, il est inexorable pour tout ce qui ne veut pas écouter sa voix et suivre ses conseils. Malheureuse intelligence si bien faite pour aimer et pour être aimée, et qui n'a de puissance que pour haïr ! Elle est venue comme messagère de la grâce et de l'amour, et son bonheur est de déchirer ses frères. La pierre même scellée sur la tombe ne peut pas résister à Luther ; il l'ouvre, cette pierre, et sur des restes défigurés par le ver du tombeau il s'amuse à jeter

du fiel et de l'absinthe. Il change les princes catholiques en Roboam et en Benhadad, Emser en bouc, les décrétales en portes d'enfer, les sorbonistes en ânes; et lorsque, haletant de fureur, il tombe épuisé, il se baisse pour ramasser du fumier dont il couvre la tête de ses adversaires.

Qu'il salisse la figure d'Emser, de Latomus, des sorbonistes, d'Eck, ses amis peuvent le concevoir; mais celle de l'archevêque de Mayence, si noble, si belle, et dont les lèvres ne se sont jamais ouvertes que pour lui donner de charitables avis, Dieu ne le lui pardonnera pas. Spalatin, l'électeur, pleins de vénération pour le prélat, essayaient inutilement d'imposer silence au Saxon : « Plutôt que de me taire, écrivait-il, je vous perdrais, vous, l'archevêque et toute créature humaine. » Et de son lit de douleur il adressait au Mayençais un « avertissement amical, » où il l'appelle papiste, idolâtre; où il le compare à un cèdre que Dieu saura bientôt briser, à un Pharaon au cœur endurci, à un loup dévorant. « Mon Dieu, dit-il, vit encore, et il saura bien le moyen de jouter avec un cardinal de Mayence, quand il aurait à ses côtés quatre Césars... Et Luther aussi n'est pas mort; il s'appuiera sur ce Dieu qui a humilié le pape, et il jouera avec l'archevêque de Mayence un jeu dont on ne se doute pas.... Vous voilà averti; si votre grâce ne veut pas renverser des pratiques idolâtres, ce sera mon affaire à moi, homme de foi et d'éternité; je vous traiterai comme j'ai fait du pape, et je montrerai au monde la différence qu'il y a entre un loup et un évêque. Que votre grandeur se tienne pour avertie, qu'elle se conduise en conséquence. Si on me méprise, il en viendra un autre qui méprisera le mépris, suivant la parole d'Isaïe.

» Je vous déclare que, si dans quatorze jours je n'ai pas reçu une réponse précise de vous, je publierai mon petit livre « de l'Idole de Halle; » tant pis si vos gens retiennent ma

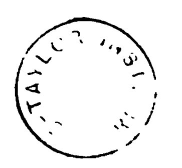
lettre, et l'empêchent de parvenir jusqu'à vous : c'est le devoir d'un évêque d'avoir des gens probes et fidèles. »

Le pamphlet parut sans que Luther voulût attendre le terme qu'il avait fixé ; c'est un ramas d'ordures, de lâches outrages envers l'archevêque, qui s'était déjà vengé en répondant à « l'avertissement » du moine : « Qu'il se reconnaissait pour pécheur, pour un vil et inutile fumier ; que désormais il se conduirait en prince et en évêque qui met toute sa confiance en Dieu. »

Et veut-on connaître la cause de la colère de Luther ? c'est que le prélat avait interdit à Halle un prêtre qui s'était marié, et que le sens d'un texte de St Paul, demeuré caché jusqu'à ce jour à Luther, venait, après une exégèse laborieuse, d'être révélé au moine : décidément le célibat était une œuvre de Satan.

En 1836 nous visitâmes la Wartbourg ; le gardien du château aimait Luther avec passion ; il nous contait avec un abandon plein de charmes le récit de l'entrée du chevalier George, par une nuit obscure, dans ce nid, où il venait se réfugier pour échapper, lui le cygne prédit par Jean Huss, aux serres de l'aigle impériale. Il ouvrait les fenêtres du donjon, et nous montrait la belle vallée du Hellthal toute peuplée, comme au temps de Luther, d'oiseaux au doux chant, toute fraîche de verdure, toute brillante de soleil et de roses, et jusqu'au grand chêne où, la tête appuyée, le chevalier écoutait les modulations du rossignol, ou redisait lui-même ces cantiques qui à Magdebourg touchaient à peine le cœur des riches, et qui alors avaient le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales. Car ce gardien croyait aux apparitions qui avaient tourmenté Luther, et il nous disait comment le démon, une nuit, vint remuer le sac de noix dont on avait fait présent au docteur, qui, impatienté, cria de sa grosse voix : Veux-tu bien t'en aller ! Mais le diable tenait bon : il

venait de se changer en mouche, dont le bourdonnement entrait dans les oreilles du moine. qui finit par prendre son encrier et le jeta sur les ailes de l'insecte... — Voyez, ajoutait-il, voilà la tache d'encre que le temps n'a pu effacer. Une nuit qu'il méditait sur l'abolition de la messe, le diable vint se poser à ses côtés, et disputer avec lui. Et le gardien allait commencer un récit que nous ne fûmes pas tentés d'écouter, car celui qu'il nommait son père l'avait autrefois narré bien plus dramatiquement. Vous allez l'entendre.



CHAPITRE XV.

CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE. — 1521.

Apparition de Satan à Luther. — Examen de la narration de Luther. — Influence de cette apparition sur la symbolique luthérienne.

« Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan (1) commença ainsi à disputer avec moi : — Ecoute, me dit-il, docteur éclairé, tu sais que durant quinze ans tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce si de telles messes privées étaient une horrible idolâtrie ? que serait-ce si le corps et le sang de J.-C. n'y avaient pas été présents, et que tu n'eusses adoré et fait adorer aux autres que du pain et du vin ? Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la consécration des mains de l'évêque, et j'ai fait tout cela par le commandement de mes supérieurs et par l'obéissance que je leur devais. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement les paroles de J.-C., et que j'ai célébré ces messes avec un grand sérieux, tu le sais ? — Tout cela est vrai, me dit-il ; mais les Turcs et les païens font aussi toutes choses dans leurs temples par obéissance, et ils y font sérieu-

(1) Récit fait par Luther, traduction anonyme.

sement toutes leurs cérémonies. Les prêtres de Jéroboam faisaient toutes choses avec zèle et de tout leur cœur contre les vrais prêtres qui étaient à Jérusalem. Que serait-ce si ton ordination et ta consécration étaient aussi fausses que les prêtres des Turcs et des Samaritains sont faux et leur culte faux et impie ?

» Premièrement tu sais, me dit-il, que tu n'avais alors ni connaissance de J.-C. ni vraie foi, et qu'en ce qui regarde la foi tu ne valais pas mieux qu'un Turc; car le Turc et tous les diables croient l'histoire de J.-C., qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, etc. ; mais le Turc, et nous autres esprits réprouvés, nous n'avons point de confiance en sa miséricorde, et nous ne le tenons pas pour notre médiateur et notre sauveur; au contraire, nous avons peur de lui comme d'un juge sévère. C'était là ta foi, tu n'en avais point d'autre quand tu reçus l'onction de l'évêque, et tous ceux qui donnaient ou qui recevaient cette onction avaient ces sentiments de J.-C. ; ils n'en avaient point d'autres. C'est pour cela qu'en vous éloignant de J.-C. comme d'un joug cruel, vous aviez recours à la vierge Marie et aux saints, et vous les regardiez comme des médiateurs entre vous et J.-C. Voilà comme on a ravi la gloire à J.-C.; c'est ce qu'aucun autre papiste ne peut nier. Vous avez donc reçu l'onction, vous avez été tondus, et vous avez sacrifié à la messe comme des païens et non comme des chrétiens. Comment donc avez-vous pu consacrer à la messe ou célébrer vraiment la messe, puisqu'il y manquait une personne qui eût la puissance de consacrer, ce qui est, selon votre propre doctrine, un défaut essentiel ?—Secondement, tu as été consacré prêtre, et tu as abusé de la messe contre son institution et contre la pensée et le dessein de J.-C. qui l'a instituée ; car J.-C. a voulu que le sacrement fût distribué entre les fidèles qui communient, et qu'il fût donné à l'Église pour être mangé et pour être bu. En effet, le vrai prêtre

est établi ministre de l'Eglise pour prêcher la parole de Dieu et pour donner les sacrements, comme le portent les paroles de J.-C. sur la Cène, et celles de saint Paul dans sa 1re aux Corinthiens, en parlant de la Cène du Seigneur. De là est venu que les anciens l'ont nommée communion, parce que, selon l'institution de J.-C., le prêtre ne doit pas user seul du sacrement, mais les autres chrétiens, qui sont ses frères, en doivent user avec lui. Et toi, pendant quinze ans entiers, tu t'es toujours appliqué à toi seul le sacrement lorsque tu as dit la messe, et tu n'y as pas fait participer les autres; il t'était même défendu de leur donner tout le sacrement. Quel sacerdoce est cela, quelle onction, quelle messe et quelle consécration? Quelle sorte de prêtre es-tu, qui n'as pas été ordonné pour l'Eglise, mais pour toi-même? Il est certain que J.-C. n'a point connu et ne reconnaît point ce sacrement et cette onction. — Troisièmement, la pensée et le dessein de J.-C., comme ses paroles le marquent, est qu'en prenant le sacrement nous annoncions et nous confessions sa mort : « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi, » et, comme dit saint Paul, jusqu'à ce qu'il vienne. Mais toi, diseur de messes privées, tu n'as pas seulement une fois prêché ou confessé J.-C. dans toutes tes messes; tu as pris seul le sacrement, et tu as marmotté entre tes dents, et comme en sifflant, les paroles de la Cène pour toi seul. Est-ce là l'institution de J.-C.? Est-ce par de telles actions que tu prouveras que tu es prêtre de J.-C.? Est-ce là faire le prêtre chrétien? as-tu été ordonné pour cela? — Quatrièmement, il est clair que la pensée, le dessein de l'institution de J.-C. sont que les autres chrétiens participent aussi au sacrement; mais toi tu as reçu l'onction, non pour leur distribuer ce sacrement, mais pour sacrifier, et, contre l'institution de J.-C., tu t'es servi de la messe comme d'un sacrifice; car c'est ce que signifient clairement les paroles de l'évêque qui donne l'onction; lorsque, selon la céré-

monie ordinaire, il met le calice entre les mains de celui qui vient de recevoir l'onction, il lui dit : « Recevez la puissance de célébrer et de sacrifier pour les vivants et pour les morts. » Quelle est cette onction et cette ordination sinistre et perverse ? J.-C. a institué la Cène comme une viande et comme un breuvage pour toute l'Eglise, et pour être présentée par le prêtre à tous ceux qui communient avec lui, et tu en fais un sacrifice propitiatoire devant Dieu. O abomination, qui passe toute abomination! — Cinquièmement, la pensée et le dessein de J.-C. est, comme nous avons dit, que le sacrement soit distribué à l'Eglise et aux communiants, pour relever et pour affermir leur foi dans les combats des diverses tentations qui viennent du diable, du péché, même pour renouveler et pour prêcher les bienfaits de J.-C. ; mais toi tu l'as regardé comme une chose qui t'était propre, que tu pouvais faire sans les autres, et que tu pouvais leur donner gratuitement et pour de l'argent : dis-moi, que peux-tu nier de tout cela ? As-tu donc été fait prêtre de la sorte, c'est-à-dire sans J.-C., sans foi ? Car tu as reçu l'ordination et l'onction contre le dessein et l'institution de J.-C., non afin de donner le sacrement aux autres, mais afin de sacrifier pour les vivants et pour les morts ; tu n'as pas été ordonné pour être ministre de l'Eglise, etc. De plus, comme tu n'as jamais distribué le sacrement aux autres, tu n'as pas prêché J.-C. à la messe, et par conséquent tu n'as rien fait des choses que J.-C. a instituées. As-tu donc reçu tout à fait l'onction et l'ordination contre J.-C. et son institution pour faire tout ce qui est contre lui ? Et si tu as été consacré et ordonné par les évêques contre J.-C., il est hors de doute que ton ordination et ta consécration est impie, fausse et anti-chrétienne. Je soutiens donc que tu n'as pas consacré à la messe, et que tu n'as offert et fait adorer aux autres que du pain et du vin seulement.

» Tu vois maintenant qu'il manque dans ta messe, pre-

mièrement, une personne qui puisse consacrer, c'est-à-dire un homme chrétien ; qu'il y manque en second lieu une personne pour qui on consacre, et à qui on doit donner le sacrement, c'est-à-dire l'Église, le reste des fidèles et le peuple.

» Tu es là debout tout seul, et tu t'imagines que J.-C. a institué pour toi seul le sacrement, et que tu n'as qu'à parler pour consacrer dans la messe le corps et le sang de J.-C., quoique tu ne sois pas membre de J.-C., mais son ennemi. Il y manque en troisième lieu la fin, le dessein, le fruit et l'usage pour lequel J.-C a institué ce sacrement; car J.-C l'a institué en faveur de l'Église pour être mangé et pour être bu, pour fortifier la foi des fidèles, pour prêcher et pour révéler dans la messe les bienfaits de J.-C. Or tout le reste de l'Église, qui ne sait pas même que tu dis la messe, n'apprend rien par toi, et ne reçoit rien de toi; mais toi seul, dans ton coin, muet et sans rien dire, tu manges seul, tu bois seul, et, ignorant que tu es de la parole de J.-C., moine indigne et sans foi, tu ne communies personne avec toi, et, suivant la coutume qui est parmi vous autres, tu vends pour de l'argent, comme une bonne chose, ce que tu fais. — Si donc tu n'es pas une personne capable de consacrer, et que tu ne le doives pas; s'il n'y a personne à ta messe pour recevoir le sacrement; si tu mets à l'envers, si tu changes et si tu renverses entièrement l'institution de J.-C.; enfin si tu n'as reçu l'onction que pour faire ainsi toute chose contre J.-C. et son institution, qu'est-ce que ton onction? et que fais-tu ensuite, en disant la messe et en consacrant, que blasphémer et tenter Dieu, tellement que tu n'es pas véritablement prêtre, ni par conséquent véritablement corps de J.-C.? Je te donnerai une comparaison. Si quelqu'un baptisait quand il n'y a personne à baptiser, comme si quelque évêque, selon la coutume

ridicule qui s'est introduite parmi les papistes, baptisait une cloche ou une sonnette, ce qui ne doit ni ne peut recevoir le baptême; dis-moi, serait-ce là un vrai baptême? Tu seras contraint d'avouer ici que ce n'en serait pas un : car qui peut baptiser ce qui n'est point, ou ce qui ne peut recevoir le baptême? Que serait-ce que ce baptême, si je prononçais en l'air ces paroles : Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et que je répandisse de l'eau? Qui est-ce qui recevrait là la rémission de ses péchés ou le Saint-Esprit? serait-ce l'air ou la cloche? Il est palpable qu'il n'y a point là de baptême, quoique les paroles de baptême soient prononcées, ou que l'eau soit répandue, parce qu'il y manque une personne qui puisse recevoir le baptême; que dirais-tu si la même chose t'arrivait dans ta messe, que tu prononçasses les paroles, que tu crusses recevoir le sacrement, et que cependant tu ne reçusses que du pain et du vin? car l'Église, qui est la personne qui reçoit, n'y assiste pas, et toi, qui es un impie, un incrédule, tu n'es pas plus capable de recevoir le sacrement qu'une cloche ne l'est de recevoir le baptême. C'est pourquoi tu n'as rien du tout quant au sacrement.— Tu me diras peut-être ici : Quoique je ne présente pas le sacrement aux autres qui sont dans l'Église, je ne laisse pas de le prendre et de le donner à moi-même, et il y en a plusieurs parmi les autres qui, tout incrédules qu'ils sont, reçoivent le sacrement ou le baptême, et cependant ils reçoivent un vrai baptême et un vrai sacrement. Pourquoi n'y aurait-il pas dans une messe un vrai sacrement? Mais ce n'est pas la même chose, parce que dans le baptême, lors même qu'il se donne dans une nécessité pressante, il y a au moins deux personnes, celle qui baptise et celle qui doit être baptisée, et souvent plusieurs autres personnes de l'Église. De plus, la fonction de celui qui baptise est telle, qu'il communique quelque

chose aux autres personnes de l'Eglise comme à ses membres, et qu'il ne leur ôte rien pour se l'appliquer à lui seul, comme tu fais dans la messe; et toutes les autres choses qui se passent dans l'action du baptême sont selon le commandement de l'institution de J.-C. En second lieu, pourquoi n'enseignez-vous pas qu'on peut se baptiser soi-même? pourquoi désapprouvez-vous un tel baptême? Pourquoi rejetteriez-vous la confirmation, si quelqu'un se confirmait lui-même comme l'on confirme parmi vous? Pourquoi la consécration ne vaudrait-elle rien, si quelqu'un se consacrait prêtre lui-même? Pourquoi n'y aurait-il point d'onction, si quelqu'un, étant à l'extrémité, se la donnait lui-même comme on la donne parmi vous? Pourquoi n'y aurait-il point de mariage, si quelqu'un se mariait lui-même, ou voulait forcer une fille, et dire que cette action devrait être un mariage malgré cette fille? car ce sont là vos sept sacrements! Si donc personne ne peut faire aucun de vos sacrements ou en user par soi-même, pourquoi veux-tu faire ce sacrement pour toi seul? Il est bien vrai que J.-C. s'est pris lui-même dans le sacrement, et que tout ministre, en le donnant aux autres, le prend aussi pour lui-même. Mais il ne le consacre pas pour lui seul; il le prend conjointement avec les autres et avec l'Église; et tout cela se fait selon le commandement de J.-C. Quand je parle ici de consécration, je demande si quelqu'un peut consacrer et faire le sacrement pour lui seul; parce que je sais fort bien qu'après la consécration, chaque prêtre peut user comme les autres, car c'est la communion et la table du Seigneur qui est commune à plusieurs; comme, lorsque j'ai demandé si quelqu'un pouvait se donner l'onction et s'appeler lui-même, je savais fort bien qu'ayant été appelé et qu'ayant reçu l'onction, il pouvait se servir ensuite de sa vocation; et enfin, lorsque j'ai demandé si, quelqu'un

ayant violé une fille, c'était assez pour que celui qui l'avait déshonorée appelât mariage cette conjonction, je savais bien aussi que, quand la fille consent d'abord au mariage, la conjonction qui suit ce consentement est un mariage.

» Dans cette détresse et dans ce combat contre le diable, je voulais repousser l'ennemi avec les armes auxquelles j'étais accoutumé sous la papauté, et je lui objectais l'intention et la foi de l'Eglise, en lui représentant que c'était dans la foi et dans l'intention de l'Eglise que j'avais célébré ces messes privées. — Je veux, lui disais-je, que je n'aie pas cru comme je devais croire, et que je me sois trompé dans ma pensée; l'Eglise néanmoins a cru en cela comme il fallait croire, et ne s'est pas trompée. Mais Satan, me prenant avec plus de force et de véhémence qu'auparavant : — Çà, me dit-il, fais-moi voir où il est écrit qu'un homme impie, incrédule, puisse assister à l'autel de J.-C., consacrer et faire le sacrement en la foi de l'Eglise? où Dieu l'a-t-il ordonné, où l'a-t-il commandé? Comment prouveras-tu que l'Eglise te communique son intention pour dire ta messe privée, si tu n'as point la parole de Dieu pour toi, et que ce soient les hommes qui t'aient enseigné sans cette parole? Toute cette doctrine est un mensonge. Quelle est votre audace! Vous faites ces choses dans les ténèbres, vous abusez du nom de l'Eglise, et après vous voulez défendre toutes vos abominations par le prétexte de l'intention de l'Eglise. Tu n'as que faire de m'alléguer l'intention de l'Eglise; l'Eglise ne voit rien et ne pense rien au delà de la parole et de l'institution de J.-C., et beaucoup moins encore contre son dessein et son institution, dont j'ai déjà parlé, car saint Paul dit dans sa 1re aux Corinthiens, ch. 2, en parlant de l'Eglise et de l'assemblée des fidèles : Nous connaissons les sentiments de J.-C.

» Mais comment apprendras-tu qu'une chose est selon le dessein et l'intention de J.-C. et de l'Eglise, que par la pa-

role de J.-C., par la doctrine et par la profession publique de l'Eglise? Comment connais-tu que l'intention et la pensée de l'Eglise est que l'homicide, l'adultère et l'incrédulité soient mis entre les péchés pour lesquels on peut être damné? Et comment sais-tu d'autres choses semblables, que par la parole de Dieu?

» Si donc on doit apprendre de la parole et du commandement de Dieu ce que l'Eglise pense des œuvres bien ou mal faites, ne doit-on pas, à plus forte raison, apprendre de la parole de Dieu ce qu'elle pense de sa doctrine? Pourquoi donc, blasphémateur, contreviens-tu, dans la messe privée, aux paroles claires et à l'ordre de J.-C.? et pourquoi te sers-tu ensuite de son nom et de l'intention de l'Eglise pour couvrir ton mensonge et ton impiété? Tu pares de ces misérables couleurs ton invention, comme si l'intention de l'Eglise pouvait être contraire aux paroles de J.-C.! Quelle est cette audace prodigieuse, que tu puisses profaner le nom de l'Eglise par un mensonge si impudent!

» Puisque l'évêque ne t'a donc fait diseur de messes, par l'onction qu'il t'a donnée, que pour faire, en disant des messes privées, tout ce qui est contraire aux paroles claires et à l'institution de J.-C., à la pensée, à la foi, à la profession publique de l'Eglise, cette onction est profane et n'a rien de saint et de sacré. Elle est même plus vaine, plus inutile, et aussi ridicule que le baptême qu'on donnerait à une pierre ou à une cloche. Et Satan, poussant encore plus loin ce raisonnement, me dit:—Tu n'as donc pas consacré, tu n'as offert que du pain et du vin, comme tous les païens; par un trafic infâme et injurieux à Dieu, tu as vendu ton ouvrage aux chrétiens, servant non à Dieu, non à J.-C., mais à ton ventre. Quelle est cette abomination inouïe au ciel et sur la terre? Voilà à peu près le sommaire de cette dispute.

» Je vois d'ici les saints Pères qui rient de moi, et s'écrient:

Quoi! c'est là ce docteur célèbre qui est demeuré court, et n'a pu répondre au diable? Ne vois-tu pas, docteur, que le diable est un esprit de mensonge? Grâce, mes Pères; j'aurais ignoré jusqu'à présent que le diable est un menteur, si vous ne me l'aviez affirmé, mes doctes théologiens. Certes, s'il vous fallait souffrir les rudes assauts de Satan et disputer avec lui, vous ne parleriez pas comme vous le faites de l'exemple et des traditions de l'Eglise; car le diable est un rude jouteur, et il vous presse si violemment, qu'il n'est pas possible de lui résister sans un don particulier du Seigneur. Tout d'un coup, en un clin d'œil, il remplit l'esprit de ténèbres et d'épouvantements; et, s'il a affaire à un homme qui n'ait pas pour lui répondre une parole de Dieu toute prête, il n'a besoin que du petit doigt pour l'abattre. Il est vrai que c'est un menteur; mais il ne ment pas quand il nous accuse, car alors il vient au combat avec le double témoignage de la loi de Dieu et de notre conscience. Je ne puis nier que je n'aie péché, je ne puis nier que mon péché ne soit grand, je ne puis nier que je ne sois coupable de mort et de damnation!..... »

Tel est le récit de cette vision, où Luther paraît avec moins de gloire qu'à Worms. Le diable ne s'y montre pas aussi bon argumentateur que le dominicain dans la dispute de Leipzig, où Satan parlait cependant par la bouche d'Eck, au dire de Luther : le maître est ici plus faible que le disciple. A moins que le réformateur n'ait voulu nous céler les raisonnements puissants dont le diable le terrassa, il n'est pas d'écolier en théologie qui ne réfutât aisément la thèse satanique. Luther, qui sans doute avait sous la main un des catéchismes qu'on trouve encore dans toute famille allemande, n'aurait eu besoin, pour le confondre, que d'ouvrir la page où l'Eglise enseigne — que le prêtre, en célébrant le sacrifice de la messe, en applique les mérites à tous ceux qui l'entendent dévotement. Et puis Satan connaît aussi peu le catéchisme que l'histoire;

nous ne savons pas ce qu'il aurait pu répondre à Luther, qui lui aurait demandé où il avait lu que les Turcs croient à la mort de Jésus-Christ, quand Mahomet, dans le Koran, dit positivement que Dieu enleva Jésus-Christ, et qu'un autre, mis à sa place, fut crucifié. Luther aussi a trop ménagé son adversaire. Si le docteur d'Ingolstadt, ou Tezel, ou Emser, lui avaient objecté l'indignité du prêtre pour prouver l'inefficacité du sacrement, il leur aurait répondu ce qu'il avait déjà répété :

« Si le diable apparaissait, et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office du pasteur ; qu'ayant revêtu une figure d'homme, il a prêché, enseigné, baptisé, dit la messe, absous, et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ, nous serions forcés d'avouer que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Evangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ; car notre foi et l'efficacité des sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien; qu'elle ait reçu l'onction ou non; que sa vocation soit légitime ou non; que ce soit un diable ou un ange! »

Il nous paraît impossible que Luther fût éveillé quand Satan lui apparut; car nous ne le reconnaissons pas à cette parole molle et craintive qu'il hasarde pour réfuter son adversaire. Nous ne concevons donc pas les beaux témoignages que rendent du moine, en cette dispute, quelques réformés, le ministre Drelincourt entre autres, qui affirme « que le serpent ancien attaqua Luther, s'en promettant la victoire, parce que le serviteur de Dieu avait été prêtre, et que durant quinze ans il avait célébré des messes privées ; et que Satan prouve par des arguments invincibles que ces messes sont contre Dieu et contre l'Ecriture divinement inspirée. » Le ministre donne dans cette lutte un trop beau rôle à Satan.

Il faut convenir que cette entrevue a merveilleusement contribué au progrès de l'œuvre de la réforme. Ce qu'il y avait encore d'indécision dans l'âme de Luther sur la valeur des textes bibliques tomba devant les arguments du diable. Convaincu par l'esprit de ténèbres, le moine ne vit plus dans le sacrifice de la messe qu'une idolâtrie papiste, et cessa de célébrer. Pour prouver que la messe n'est qu'une œuvre païenne, les réformés, à l'imitation de Drelincourt, ont depuis renvoyé nos prêtres au témoignage de Satan. De leur côté, les sacramentaires, comme Pareus, invoquent cette apparition pour convaincre les luthériens et les calvinistes que si le diable s'est montré au père de la réforme afin de lui révéler l'idolâtrie cachée dans la célébration de la messe, un ange a bien pu apparaître à Zwingli pour lui enseigner le véritable sens des paroles de la Cène. Luther s'est moqué de cette vision, au grand scandale des zwingliens, qui n'ont jamais refusé de croire à son colloque avec Satan.

« Savez-vous pourquoi les sacramentaires Zwingli, Bucer, Œcolampade, n'ont jamais eu l'intelligence des divines Écritures ? c'est, dit Luther, qu'ils n'ont jamais eu pour adversaire le démon ; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de tristes théologiens. »

Un écrivain qui eut la gloire de disputer souvent avec Bossuet, M. Claude, ne veut voir dans cette conférence qu'une parabole, une espèce de mythe imaginé par Luther, qui était nourri, dit-il, de la lecture des écrits des moines, où le tentateur apparaît si souvent. Satan, au lieu d'une réalité, ne présenterait plus qu'une abstraction philosophique, le cri des mauvaises passions. Pour nous, M. Claude, eût-il toute l'éloquence que Luther prête au démon, ne nous convaincrait pas, tant le texte du narrateur est clair et positif !

Luther s'est chargé lui-même de donner un démenti à ce maladroit apologiste; car, dans le traité *de Missâ privatâ*, où est rapportée la vision, après avoir exalté la puissance dont est doué Satan, qui ne souffre pas qu'on dispute longtemps avec lui : « Voilà, dit-il, qui m'explique comment il arrive quelquefois qu'on trouve des hommes morts dans leur lit : c'est Satan qui leur tord le cou et qui les tue. Emser, Œcolampade et d'autres qui leur ressemblent, tombés sous les griffes et les carreaux de Satan, sont morts ainsi subitement. » Hospinian croit bien qu'Emser est mort de la mort diabolique dont parle Luther; mais il ne peut abandonner au démon OEcolampade, « évangéliste à la vie pure et sainte, dit-il, qui, selon le témoignage de Bèze, après un doux trépas, alla rejoindre Zwingli son frère, » le curé d'Einsiedeln, qui prétendait que Luther « n'était pas possédé par un esprit impur, mais occupé comme un château fort par une légion de diables. »

Comment s'étonner maintenant du bruit répandu en Allemagne que Luther avait un commerce avec les puissances invisibles, des entretiens nocturnes avec Satan, qui, pour lui parler plus aisément à la Wartbourg, prenait la figure d'une jeune femme de la famille des Berlipz? Luther a parlé de cette visite. Qui avait ouvert à cette dame les portes du château, dont l'escalier était fermé avec des chaînes et une porte de fer? Qui la laissait pénétrer dans cette solitude? Quelle était sa mission? Ce sont des questions auxquelles Luther seul aurait pu répondre, et il a gardé le silence. Quelques historiens réformés ont prétendu qu'elle lui apportait le décret de l'empereur; mais il semble qu'on pouvait confier à d'autres qu'à une femme un semblable message.

CHAPITRE XVI.

DÉSORDRES DANS LES INTELLIGENCES LUTHÉRIENNES. — 1521-1522.

Effets des doctrines de Luther. — Mariage de l'abbé de Kemberg et de Gerbel de Strasbourg. — Les moines quittent leurs couvents. — Violence exercée contre quelques-uns d'eux, blâmée par Luther. — Le divorce, la polygamie enseignés publiquement. — L'immortalité de l'âme niée.

On a blâmé certaines formes de langage du décret impérial contre Luther, où le réformateur est transformé en démon sous la figure d'un homme et sous l'habit d'un religieux : c'était l'œuvre d'Aleandro, peinture vive et animée de l'hérésie nouvelle. L'empereur parle de sa foi, de ses ancêtres, de tout ce qu'il a fait inutilement pour étouffer l'erreur; son langage est noble. Il veut qu'on proscrive les livres luthériens des Etats impériaux, et qu'on les brûle partout où on les trouvera. La flamme était alors la peine infligée aux écrits hérétiques, l'empereur usait de son droit. Mais, dans aucune ville de ses Etats, on ne sévit d'abord contre les novateurs; seulement on jetait au feu leurs pamphlets. Luther et ses disciples dressèrent à leur tour d'autres bûchers, où ils brûlèrent les ouvrages de leurs adversaires. A la lueur de ces flammes on voyait sourire ceux qui les avaient

allumées : les uns croyaient y étouffer le catholicisme, les autres la réforme ; ils se trompaient. Le catholicisme avait en lui une immortelle source de vie ; la réforme renfermait en elle un élément plus actif que le feu, le principe même en vertu duquel elle se constituait parmi les hommes : le rationalisme devait vivre longtemps.

L'appel à la parole de Dieu fait en pleine diète à Worms, et du haut de la montagne de la Wartbourg, avait eu du retentissement. La réforme, qui devait mettre fin au règne de la théologie disputeuse, avait au contraire éveillé dans tous les esprits un amour de discussion qui fut poussé jusqu'au fanatisme ; c'était une fièvre de logomachie. Un demi-siècle auparavant on disputait aussi ; mais le dogme était hors de cause, tandis qu'à cette heure il était en jeu de tous côtés. L'Allemagne voyait s'élever dans chaque université, et souvent dans l'intérieur des familles, une tribune pour toute âme qui croyait avoir reçu le don d'intuition de la parole divine. A la tête de cette génération de docteurs dont l'Esprit saint délie l'entendement, était le prêtre Bernard, de Feldkirch, abbé de Kemberg, qui, ayant lu dans saint Paul : *Melius est nubere quàm uri,* d'abord quitte sa soutane, annonce au monde qu'il a rompu ses vœux, et puis se marie publiquement. Homme aux exigences d'un double abdomen, suivant Luther, plus grand buveur que Hessus Eobanus, plus gourmand que Sickingen, et d'une ignorance si crasse, que pour justifier son incontinence il fut obligé d'emprunter la plume de Mélanchthon, qui lui fit l'aumône de vingt-quatre pages in-8°. Après lui vient le pasteur de Hirchsfeld, qui se marie aussi, mais en invoquant un autre verset de saint Paul ; ensuite Carlstadt, dont les cheveux ont grisonné dans le chœur de l'Eglise de Tous-les-Saints, où il est archidiacre depuis près de quinze ans, et qui, voulant rompre les liens qui lui pèsent, à lui dont l'âge n'a pu glacer

les sens, cherche dans la Bible une parole qui calme ses remords, et en trouve une qui eût fait rougir le front de celle qu'il devait épouser et dont se rit Luther.

Ce fut sur un texte de l'Ecriture, mais du Vieux Testament, que Gerbel de Strasbourg résolut de prendre femme. A chaque vœu de chasteté rompu, Luther applaudissait de son ermitage.

Et comme si les tentations de la chair n'étaient pas assez vives, et que les joies du paradis, que Luther promettait à ceux qui se mariaient, n'eussent pas donné assez de vertiges aux pauvres têtes de moines et de religieuses, on vit un jour l'autorité frapper à la porte des couvents, et annoncer de la part du Seigneur et de son Verbe que les reclus étaient libres. Il s'en trouva qui demandaient à mourir dans la solitude; on n'écouta ni leurs larmes ni leurs prières, et la grille de cet asile de paix, où ils avaient trouvé le repos, se ferma pour toujours. Quelques moines, quelques nonnes acceptèrent avec joie la liberté qu'on leur imposait: ils quittaient l'état cénobitique comme ils l'avaient embrassé, par la grâce de l'estomac, ainsi que le remarque Luther. Le réformateur flétrit d'abord de son indignation cette brutale violence faite à la conscience de religieux qu'on plaçait ainsi entre la misère et l'apostasie; et si le sénat s'amenda, c'est à la parole du Saxon, qui tonnait de la Wartbourg comme la voix de Dieu, qu'on dut un retour inespéré à la légalité. Ce n'est pas nous assurément qui refuserons notre admiration à la belle colère de Luther. « Point de violence, s'écriait-il de sa montagne, point d'autre arme que la parole! Que celui qui veut croire croie; que celui qui refuse de croire suive sa voie; ne jetons personne dans la foi de vive force, mais par l'ascendant irrésistible du Verbe. Ecoutez l'apôtre saint Paul : C'est avec le lait qu'il faut nourrir ceux qui naissent à la vérité. Voyez l'enfant quand il vient au monde, on lui donne une douce

nourriture, d'abord du lait; quand il se développe, de la bouillie, et plus tard du pain et du fromage. Ainsi devez-vous faire, ainsi devez-vous traiter votre prochain. Est-ce qu'une mère maltraite son nourrisson parce qu'il refuse de manger? »

Son langage devait bientôt changer.

D'autres docteurs se trouvaient alors, qui prirent la Bible, et dirent à l'Église catholique : Vous êtes fille de l'erreur, car vous enseignez que le mariage est un et indissoluble; vous n'avez pas eu la compréhension du Verbe divin. C'étaient Bucer, marié quatre fois, et Capito, et d'autres évangélistes, qui prêchèrent un beau jour que l'homme pouvait renvoyer sa femme, en prendre une autre et plusieurs au besoin, à l'exemple des pasteurs de l'ancienne loi. Il y eut des chaires où l'on fit un cours de divorce et de polygamie. Ces prédications portaient leurs fruits. On vit des catholiques qui, après avoir résisté à toutes les tentations intérieures, succombaient aux paroles de ces casuistes nouveaux, et rompaient publiquement des nœuds qui leur pesaient, ou introduisaient une concubine dans le ménage pour ressembler, disaient-ils, aux hommes de l'Ancien Testament : on les appelait des fils de la liberté. A Strasbourg il y avait des primes attachées au mariage des prêtres : un joli jardin, une habitation commode et une bonne cave. Ces désordres se répandaient partout où pénétraient les prédications de Luther. Erasme, qui les avait prédits, en riait aux larmes. Toutes les hallucinations qui peuvent traverser un cerveau malade furent, un moment, prises pour des illuminations de l'Esprit saint. Jamais la lumière divine ne s'était communiquée plus abondamment à l'entendement humain. La Bible fut étendue comme un cadavre sur la table de l'opérateur, et là, chaque docteur, armé de son scalpel, vint, comme plus tard Dumoulin, faire l'anatomie de l'œuvre de Dieu, et y chercher le souffle caché à l'œil du

catholique jusqu'à la venue de Luther: ce fut le règne des gloses et des commentaires, dont le temps heureusement n'a pas seul fait justice, car le rire aussi s'en mêla et fut impitoyable. Il y eut des réformés qui, pour reconstituer le christianisme, vinrent annoncer qu'ils avaient trouvé un irrésistible argument contre la messe, le purgatoire et le culte des saints : c'était de nier l'immortalité de l'âme. Or cette idée avait été conçue par des réfugiés italiens. On s'en moqua hautement. Ils quittèrent Wittemberg, et allèrent s'établir à Genève, où nous les retrouverons, en 1565, soutenant en pleine école, dans des thèses imprimées, — que tout ce qu'on a dit de l'immortalité de la pensée a été inventé par l'Antechrist pour faire bouillir la marmite du pape. Et ils citaient Luther, qui avait dit : « On a beau s'escrimer à prouver que l'âme est produite par voie de propagation, qu'elle s'infuse dans le corps au moment de la création; je soutiens que le poëte a raison en chantant que l'enfant suit le père. »

CHAPITRE XVII.

RÉVOLTE CONTRE LUTHER. — 1520-1522.

Travaux littéraires de Luther à la Wartbourg. — Son hymne à l'autorité. — Ses antilogies. — Troubles excités à Wittemberg par Carlstadt et Didyme. — Profanation des églises. — Guerre aux images. — Erasme proteste contre le fanatisme de Carlstadt. — Luther se joint à Erasme. — Défection de Carlstadt. — Etat de la réforme. — Ce qu'elle a détruit. — Ce qu'elle a fondé. — Douleur de Luther. — Son amour pour les fleurs. — La Wartbourg.

Assailli par les maladies, par les attaques des catholiques, les décrets de la Sorbonne, les arrêts des universités, par la défection de plusieurs de ses disciples, par tout ce qui pourrait briser le courage le plus héroïque, Luther ne se laissait pas ébranler. Son âme n'est pas un seul moment en défaut; elle ne ploie ni ne s'humilie. De son belvédère de la Wartbourg, son œil peut voir les flammes qui dévorent ses écrits; et on dirait que de ce bûcher élevé par ordre de l'empereur quelque étincelle s'est échappée qui a volé sur ces hauteurs, et allumé un autre foyer qui ne pourra désormais s'éteindre. A peine donne-t-il au sommeil deux ou trois heures; tout le reste de la nuit est employé à correspondre avec ses amis, à exciter leur zèle qui faiblit loin du maître, et à élargir la brèche qu'il a ouverte de vive force, dit-il, dans l'édifice papal, malgré les cris : « Au feu! du bois, du charbon,

pour brûler le téméraire! » qu'il ouït de tous côtés. Sa parole est plus vive encore que celle que nous entendions; elle convoque ses disciples à la destruction de l'œuvre traditionnelle de notre Eglise. Avant son exil, on pouvait croire qu'il épargnerait quelques pierres de l'édifice catholique; mais aujourd'hui que la solitude lui laisse tout loisir, il n'en est pas qu'il ne veuille frapper du marteau. C'est d'abord la confession, qu'il aime de cœur, dit-il, mais qu'il ruine en la représentant comme un précepte humain, et en conseillant à ses amis de Wittemberg « de traduire le pamphlet latin où son cher Œcolampade tourmente si cruellement l'Antechrist et ses satellites. » C'est encore le célibat sacerdotal, qu'il traite d'inspiration satanique, et qu'il loue Carlstadt et le prêtre de Kemberg, Bernard, d'avoir secoué publiquement; c'est le culte rendu aux saints, qu'il voudrait abolir comme idolâtre; la messe, qui a cessé à ses yeux d'être un sacrifice; le purgatoire, qu'il admettait naguère, et qu'il rejette comme une illusion; l'ordre, qui n'est plus qu'une vaine cérémonie, l'extrême-onction qu'une pratique née il y a quelques siècles seulement, les vœux monastiques qu'une inspiration gastrique. C'est le catéchisme catholique tout entier qu'il veut réformer et refaire, bien que la parole divine ne l'illumine pas toujours, ainsi qu'il le confesse, et que la terminologie de la Bible lui paraisse souvent assez obscure pour en demander l'élucidation à son disciple Mélanchthon. S'il arrive que le signe divin ne se ploie pas suffisamment à son entendement pour en trouver la valeur réelle, alors, l'Esprit saint lui faisant défaut, il en appelle, pour l'intelligence du passage, à l'autorité de l'Eglise : et ici les paroles de Luther méritent d'être citées. Il s'agit de ce texte : *Qui crediderit et baptisatus fuerit salvus erit*, dont s'étayait Carlstadt pour prouver la nécessité d'une seconde ablution. « Au demeurant, que confesse l'Eglise? Il y a ici une question de fait et non de

droit : nous ne pouvons disputer si l'Eglise doit croire que la foi s'infuse dans l'enfant baptisé, car il n'est pas de texte qui l'y contraigne. Que faire? le droit, nous ne le prouvons pas; la croyance, qui la voit? Mais nous avons la confession : que confesse l'Eglise? n'est-ce pas que l'enfant au baptême devient participant des mérites du Christ? On objecte : Mais si Augustin et ceux que vous nommez l'Eglise ont erré sur ce point, d'où viendra notre certitude, puisque nous ne pouvons prouver au demeurant que telle ait dû être leur foi? Toujours même réponse : A défaut de droit, le fait matériel de la confession. Qui nous assurerait qu'Augustin a dit la vérité, si nous n'acceptions sa confession comme suffisante? or cette confession concorde avec l'Ecriture. Mais qu'il ait cru ce qu'il confesse, c'est ce que je ne saurais prouver. N'est-ce donc pas un singulier miracle de Dieu que la nécessité du baptême des enfants n'ait jamais été niée même par les hérétiques? que jamais aucune voix ne se soit élevée contre cette pratique? que toutes les voix au contraire l'aient admise et respectée? Nier que c'est la confession de l'Eglise serait une impiété ; autant vaudrait nier l'Eglise elle-même. Si le baptême des enfants n'était pas un article de son symbole, ses enseignements auraient varié : or l'Eglise n'a jamais confessé que ce qu'elle croit. »

Est-ce un rêve? On cherche la date de cette lettre à Mélanchthon, afin de voir si elle a été écrite quand Luther marchait encore, selon son expression, dans les langes du papisme ; mais, lorsqu'il formulait ce superbe témoignage en faveur de l'autorité, il était libre, il avait secoué tous les liens et les souvenirs du passé. Ce n'est pas le moine qui parle ici, mais le docteur, l'Ecclésiaste de Wittemberg, qui reposait alors dans cette atmosphère des hauts lieux où Dieu aime à visiter ses élus et à les illuminer de sa lumière. Ainsi donc, quand Eck à Leipzig, et Veh à Worms, en appelaient à

l'autorité, n'était-ce pas pour défendre des croyances que l'Eglise avait constamment confessées? Et alors la raison du réformateur se dressait indignée, et demandait des textes qui saisissent l'intelligence, comme le soleil les ténèbres. Les rôles sont changés; voici que Carlstadt aujourd'hui parle comme Luther à la diète, et Luther comme Veh. Contre les menaces de l'anabaptisme naissant, Luther soulève le même argument que le prêtre catholique contre les nouveautés de la réforme. Ainsi Luther n'a usé son entendement, n'a troublé le repos de l'Eglise et la paix de l'Allemagne, n'a fait tout ce bruit qui émeut l'univers, que pour retomber dans le sépulcre de la lettre, où il veut coucher à son tour ses adversaires! Il appelle les Pères de l'Eglise en garantie de sa foi. Et heureusement pour notre consolation, ce n'est pas la seule transformation que nous pourrons surprendre dans son long apostolat; sa vie en est toute pleine. Nous ne parlons pas seulement de cette vie monacale qu'on pourrait à toute force nous représenter comme s'inspirant des images encore récentes de l'enfance, mais de sa vie d'athlète quand il combat ou enseigne sous l'inspiration de son Seigneur et Dieu. Dans sa *Captivité de l'église à Babylone*, écrite en 1520, ne maintient-il pas l'intégrité des sacrements de l'Eglise, que plus tard, dans sa lettre à Mélanchthon, il réduit à deux, puis à trois dans la confession d'Augsbourg? Dans cette nouvelle exomologèse ne le voit-on pas admettre que le corps et le sang de J.-C. sont sous les espèces du pain et du vin, au grand chagrin de Swenkfeld, qui lui reproche amèrement cette évolution de doctrine? Dans le colloque de Marbourg avec Bucer, n'est-il pas contraint d'avouer que le pain reste avec le corps? S'il adore d'abord le Christ dans l'Eucharistie avec l'Eglise de Wittemberg, il ne tarde pas à proscrire cette adoration. Ouvrez le livre *Adversus Bohemos*, le livre *de Captivitate Babylonica*, quelques-unes de ses lettres, la communion

sous les deux espèces y est traitée de pratique indifférente, de misère, et plus tard ne l'érige-t-il pas en dogme? Que voulez-vous de plus? qu'il demande des signes et des miracles à ceux qui apportent au monde des doctrines nouvelles? Il en viendra là.

Car « Satan s'était glissé dans le troupeau de Wittemberg; » Satan, c'est-à-dire le démon de l'orgueil et de la révolte. Loin de cette prunelle qui lançait des éclairs, et où brillait une lumière fantastique comme celle des maniaques, quelques disciples enhardis voulurent sonder le mystère de la conception luthérienne. Cela devait arriver: on traitait Luther comme il avait traité l'autorité; on lui rendait doute pour doute, négation pour négation; on voulait se séparer de lui en vertu même du principe qui l'avait retranché de l'Église; et comme il avait contristé le cœur du père commun, on abreuvait le sien de fiel et d'amertume.

Voici ce qui arriva au commencement de l'an 1522.

Carlstadt, suivi de Didyme et de quelques hommes du peuple fanatisés par ses prédications, entre un jour, au moment de la prière, dans l'église de Tous-les-Saints, et se met à briser les statues, les tableaux, les images du culte, en criant aux assistants: « Tu ne te feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre. »

A ce texte, qui semblait éblouir leurs yeux, les magistrats de Wittemberg restèrent muets: pas un n'eut le courage de porter la main sur l'iconoclaste et de le chasser du temple. Carlstadt va profaner d'autres églises toutes pleines aussi de statues filles de l'art germanique, qui pour les produire n'avait pas eu besoin d'aller s'échauffer au soleil de l'Italie; inspirations spontanées qui avaient fait de chaque temple un musée où l'on allait étudier ces types tout personnels qui témoignaient à quelle hauteur pouvait s'élever la statuaire

nationale sans la contemplation de l'antique. C'est une grande leçon que celle qui ressort des effets produits par le double principe en qui se résument le catholicisme et la réforme luthérienne : l'un ployant sa raison à la foi, mais honorant l'œuvre humaine ; l'autre qui veut émanciper la raison, et trouve un texte dans l'Ecriture pour justifier son vandalisme. Voyez ces moines apostats qui restent froids à toutes ces saturnales, eux qui riaient si haut de leurs frères quand ils attaquaient jadis Reuchlin ! Sous ces robes de cénobite, pas un cœur qui batte à de si cruelles profanations. Le cœur n'est chaud que pour les joies du mariage promises par Luther. Un de ces religieux dénonce ces attentats à Luther ; mais savez-vous de quoi Staupitz s'inquiète ? de tous ces trésors archéologiques à jamais perdus pour la science ? point, mais de savoir si le texte biblique a été bien appliqué par Carlstadt.

— Mais, disait l'archidiacre, qui continuait avec ses disciples ses croisades contre les images, à quoi bon s'en rapporter à un homme ? Dieu a parlé par la bouche de son prophète. Voici l'Écriture ; n'est-il pas écrit : « Tu ne feras point d'images taillées ? » Est-ce donc un crime de briser des idoles ? Et tous ceux qui promenaient la dévastation dans les temples catholiques répétaient : « Tu ne feras point d'images taillées. »

A Zurich on voulut faire le procès aux images avant de les condamner. On cria donc un acte d'accusation en forme sous le titre de : *Jugement de Dieu sur les images*, où ces signes muets sont mis en cause et condamnés comme idolâtres. Puis un artisan, nommé Hottinger, se chargea d'exécuter la sentence de Dieu, et, suivi de quelques bourgeois, alla briser le Christ en bois élevé aux portes de la ville.

Zurich s'émut, le conseil s'assembla, et Hottinger fut mis en prison. Alors Zwingli monte en chaire, et déclame contre les images, que proscrivent la loi de Moïse, et l'Evangile, qui n'a

point révoqué le commandement du législateur des Hébreux. Et ce n'était pas seulement des toiles ou du marbre qu'on allait mutilant dans les villes où avait pénétré la réforme; mais, qui le croirait? on livrait aux flammes des manuscrits où toute une génération de moines avait, dans la solitude du cloître, essayé de faire revivre, sous des couleurs que le temps ne pouvait effacer, les scènes principales de notre régénération dans le Christ; on brisait à coups de marteau, jusque dans les habitations privées, ces vitraux peints dont l'art protestant tente aujourd'hui de faire renaître le secret; on emprisonnait les âmes pieuses qui gardaient au logis l'image de leur saint patron.

Tout ce qui avait le sens artiste, parmi les lettrés de l'époque, ressentit comme un outrage les fureurs de Carlstadt. Erasme protesta le premier contre ces actes de fanatisme, et plaida la cause des images avec une grande éloquence de cœur.

« Qui ôte la peinture de la vie, écrit-il à un de ses amis, ravit à l'existence ses charmes les plus doux : la peinture est souvent un interprète meilleur que la parole. Il est faux que l'image soit inutile. Jadis il y avait des images dans les temples des Juifs, des chérubins, des figures fantastiques d'hommes et d'animaux. Les symboles qui décorent nos temples chrétiens ne sont pas offerts à l'adoration des fidèles; ce sont d'élégantes parures ou des souvenirs pieux. Croyez-vous donc que si les scènes de la vie de J.-C. étaient peintes sur nos édifices sacrés, ces représentations matérielles ne porteraient pas l'âme à la contemplation intime de la vie du Sauveur? Non, encore une fois, les catholiques n'offrent pas les images au culte des hommes, et les hommages qu'on leur rend on les reporte naturellement au saint qu'elles représentent. Bannissez donc, puisque vous ne voulez pas d'images, bannissez les atlas, les joueurs de flûte à l'aide desquels l'ar-

tiste soutient tantôt une chaire, tantôt une colonne, et le coq même qui surmonte la flèche du clocher! »

Luther aussi s'indigna non pas par affection pour l'art, mais dans l'intérêt de la liberté, dont il était par intervalles l'apôtre ardent.

« Et moi aussi, criait-il de sa « Pathmos », je condamne les images; mais je veux qu'on les attaque par la parole et non par la flamme, afin qu'on n'ait pas foi en elles comme on l'a eue jusqu'à ce jour. Elles tomberont d'elles-mêmes quand le peuple éclairé saura qu'elles ne sont rien aux yeux de Dieu; c'est ainsi que je veux effacer des consciences, mais par la parole seule, toutes ces imaginations du pape sur la confession, la communion, la prière, le jeûne. J'ai pitié de ce peuple qui, oubliant Dieu, sa foi, sa charité, se glorifie de son christianisme, parce qu'en présence d'âmes infirmes il ose faire usage de viande, d'œufs, de lait; qu'il communie sous les deux espèces, et qu'il cesse de jeûner et de prier. »

La voix de Luther tonnait de trop loin pour être entendue à Wittemberg. Carlstadt, les images abattues, se mit à prêcher contre leur culte; c'est alors que Staupitz lui montra la lettre du réformateur. Carlstadt sourit et répondit : « Il est écrit : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Staupitz insistait, et parlait du chagrin qu'avaient causé à leur père commun ces profanations du lieu saint. L'archidiacre reprit : « Ce n'est point une nouveauté que le monde soit troublé pour la parole de Dieu. Hérode fut agité avec toute sa cour en apprenant la naissance de Jésus; la terre s'émut et le soleil fut obscurci dans sa lumière à la mort du Christ. Un signe que ma doctrine est vraie, c'est que la multitude et les sages s'en offensent. Ecoutez le Psalmiste : Dieu a fait choix des infirmes et des insensés; l'entendement de sa parole est à ceux qui marchent dans la simplicité du cœur. »

L'iconomaque traduisait en ce moment ce que Luther

écrivait quelques mois auparavant à Henri de Bunau, archidiacre d'Elsterwick.

— Sans doute, ajoutait Staupitz, notre père condamne comme vous le culte des images; mais il ne veut pas de violence. Il demande qu'on les attaque dans la chaire évangélique.

— Tais-toi, reprit Carlstadt; tu oublies donc que Luther a écrit : *La parole du Seigneur n'est pas une parole de paix, mais un glaive?*

Staupitz le menaça des rigueurs du pouvoir.

Carlstadt sourit, et lui prenant brusquement le bras :—Mon père, dit-il, c'est la menace qu'adressait à frère Martin le cardinal Cajetan; et que répondait le frère au cardinal, t'en souviens-tu? « J'irai où Dieu voudra, sous son ciel. »

L'entretien cessa, et Staupitz en écrivit le résultat à Luther, qui voua dès ce jour à son ancien maître en théologie une haine que le temps ne put ni éteindre ni affaiblir. Le disciple n'eut aucune pitié des cheveux blancs du vieux professeur, dont il avait longtemps exalté la science. Mélanchthon le poursuivit de ses sarcasmes jusque dans la tombe, le représentant, lui naguère l'étoile de l'école de Wittemberg et l'aigle de la théologie scolastique, comme un fou furieux, sans génie, sans doctrine, sans bon sens, n'ayant jamais compris les lettres humaines, et en qui ne s'était reposée aucune étincelle d'esprit divin. Carlstadt aurait pu mettre en relief la parole de Luther, flottante à tous vents, qui le même jour jetait au même homme de la boue ou des couronnes. Il eut tort de se croire encore sur les bancs de l'école, et de juger son élève d'après les principes du syllogisme aristotélicien. Luther avait donné un diadème à la raison humaine. Carlstadt prit cette royauté au sérieux, et fit de la logique un monarque; il ne comprit pas que Luther ravirait à la raison les ailes qu'il lui avait prêtées. Carlstadt voulait voler, et il

retombait en se brûlant au soleil allumé par la main de son disciple : doutait-il, Luther lui imposait la foi ; examinait-il, Luther voulait être cru sur parole! Au premier usage que l'archidiacre voulut faire de sa raison éclairée par les lumières de l'esprit de Dieu, qu'il avait appelées à son secours, Luther vint qui lui dit : Ta lumière luit *ut stercus in lucernâ.* Carlstadt, comme nous le verrons bientôt, tenta d'autres folies, et se reprit à l'Ecriture sainte dans la question du baptême des enfants. Au dire de Luther, l'Esprit-Saint manqua de nouveau à l'archidiacre, qui depuis un an le cherchait vainement, et ne le trouva qu'une fois, lors de son mariage, dont l'église de Wittemberg avait été édifiée et réjouie.

C'était la destinée du principe protestant, de livrer au désordre toute âme dont il prenait possession : l'admirable constitution catholique une fois détruite, l'anarchie entra dans les églises luthériennes.

Jetons un regard autour de nous, et voyons où en est à cette heure la réforme. Elle règne à Wittemberg et dans tout le rayon où se meut Luther, intolérante et haineuse, car Luther ne dit plus : C'est par le Verbe seul qu'il faut fonder le royaume de Dieu, mais : « Le moment est venu d'oser quelque chose de hardi au nom de Jésus; de formuler une messe, une communion ; d'agir, et par la parole, et plus efficacement encore par des œuvres, en nous emparant de l'administration spirituelle. Et pourquoi aussi aurions-nous peur de trois ou quatre cochons qui règnent dans cette maison de perdition qu'on nomme l'église de Tous-les-Saints? peste fétide qui s'empoisonne elle-même et donne des nausées à tout ce qui est chrétien. »

De Wittemberg, la réforme commence à gagner le Palatinat, la Saxe, les bords du Necker. Quelques hommes hardis vont essayer de la porter dans les Pays-Bas, à Bruxelles, à Louvain, à Anvers; mais ils payeront de leur

sang ou de leur liberté une désobéissance aux ordres de Charles-Quint. Les agiographes protestants ont inscrit ces noms dans leur martyrologe. Les troubles qui ont agité le Danemark ont permis à des sectaires d'y semer la foi nouvelle. L'exemple du prince entraînera les sujets, qui bientôt rompront pour toujours avec le catholicisme. La Poméranie a donné asile aux missionnaires luthériens; la Prusse les a écoutés avec joie; l'Alsace flotte entre l'autorité de Luther et celle du pape, gâtée par les prédications de l'anabaptisme. La Suisse est en émoi, il y a duel entre les deux cultes : tous deux ont promis de disputer devant le peuple, qui se décidera et passera à Zwingli ou restera à l'Église romaine. Le jour venu, les bannières des cantons sont déployées dans les airs, un vaste camp est formé, Zwingli et Eck sont en présence. La controverse finie, les uns crient : Vive le pape! les autres, Vive Zwingli! Les trois cantons de Schwytz, d'Uri, d'Unterwald, fondateurs de l'indépendance helvétique, restent fidèles au culte de leurs pères, et reprennent sous la conduite de leurs prêtres le chemin des montagnes où, trois siècles après, nous les voyons mourir en défendant avec Aloys Reding leur liberté et leur pays. A Bâle, le sénat, à l'instigation d'OEcolampade, renie sa foi; et, pour prix ou peut-être pour condition de leur apostasie, la réforme donne aux magistrats les biens du clergé catholique. Puis on chasse les vaincus, qu'il faudrait nourrir, comme des factieux et des idolâtres.

Or, veut-on savoir les blessures qu'a faites au catholicisme la révolte saxonne? les voici : Abolition de la confession, de la messe, de la prière pour le repos du mort, du culte des saints et des images, de l'onction sacerdotale, des vœux monastiques, des jeûnes, de l'abstinence, de l'extrême-onction, des œuvres, du libre arbitre. Le croirait-on! elle veut étouffer jusqu'à ce cri que l'âme en peine pousse

incessamment vers le trône de toutes les miséricordes ; car, dit Luther, c'est assez de prier une ou deux fois, puisque Dieu a dit, Matth. II, 22 : « Ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez ; » prier et prier encore, c'est témoigner que nous n'avons pas confiance au Seigneur.

A côté de ce qu'elle a détruit, voici ce qu'elle a fondé : des négations, la foi sans l'œuvre ou l'impeccabilité de l'homme, le serf arbitre ou le désespoir, le fatalisme ou la tyrannie divine, le mariage des prêtres, la bigamie, le divorce, le désordre dans l'Eglise et les consciences, un royaume divisé contre lui-même. A l'époque où nous sommes, l'hydre luthérienne a près de cent têtes : les anabaptistes, qui croient, avec Munzer, qu'à moins d'un second baptême l'homme ne peut être sauvé ; les carlstadiens, qui prêchent la polygamie ; les zwingliens, qui repoussent la présence réelle ; les osiandristes, qui enseignent que Dieu n'a prédestiné que les élus ; les majoristes, qui croient que l'œuvre est inutile au salut ; les flaciens, qui traitent l'opinion des majoristes de papiste ; les synergistes, qui prêchent la liberté de la volonté dans l'homme ; les ubiquitaires, qui estiment que l'humanité du Christ repose partout où se trouve sa divinité ; les substantiaires, que le péché originel est l'essence, la nature et la substance de l'être humain ; les accidentaires, qui ne le regardent que comme un mode. Et toutes ces sectes, qui donnaient l'Evangile comme une règle suffisante, dressent des confessions, formulent des symboles et imposent des dogmes. Nées du même père qu'elles ont renié, elles se maudissent et se proscrivent entre elles ; elles s'appellent hérétiques ; elles se ferment l'une à l'autre la porte du ciel. Si vous les interrogez séparément, vous trouvez bien un Evangile, mais pas de croyants ; une révélation, mais pas de chrétiens : car Luther damne OEcolampade, qui damne Munzer, qui damne Zwingli. Mais où donc est la vérité, où est le Christ ? là préci-

sément où toutes ces sectes s'accordent à dire que vous ne sauriez le trouver : dans l'unité catholique.

Luther porte donc la peine de sa révolte contre l'Eglise catholique : autour de lui il ne voit plus que déception, doute et scepticisme ; on lui renvoie le gant qu'il a jeté à l'autorité, et il est obligé de le ramasser pour le jeter de nouveau à tous ces prophètes d'erreurs qu'il a enfantés. Il faut le voir à la Wartbourg, abattu sous les mains de Dieu, l'œil fixé sur ces tempêtes de Wittemberg que sa grande voix ne peut conjurer, exhalant de sa poitrine des cantiques de douleur que Dieu ne veut point écouter. On le quitte, on l'abandonne : ses amis, ses disciples, ses ouailles chéries, ses maîtres, se choisissent un autre chemin. — « O mon Dieu ! crie-t-il, tu me délaisses, la colère a soufflé sur ma tête. Que t'ai-je fait, Seigneur ? » Voyons si sa voix sera entendue : — Des verges aux écoliers mutins qui brûlent leurs livres de classe. — Les écoliers répondent : Il est écrit dans saint Mathieu : Ne prenez pas le nom de « maîtres ; » et dans le docteur Martin contre Catharin : — Pour arracher l'Evangile du cœur des hommes, Satan ne pouvait rien inventer de mieux que les universités. — Dites à Carlstadt d'épargner les images ; Carlstadt lui répond : Tu ne te tailleras pas d'idoles. — Baptise l'enfant, dit-il à Didyme ; et Didyme lui répond : — Celui qui croit et sera baptisé entrera dans le royaume des cieux ; l'enfant ne croit pas. — Mais lis donc, malheureux, crie-t-il à Stork, le prophète, c'est l'enseignement de l'Église ; et Carlstadt, et Didyme, et Stork, répètent en chœur : — Papiste ! il n'y a d'autorité que la Bible, de lumière que celle dont l'Esprit-Saint nous éclaire : nous marchons dans les voies de Dieu. — Vous ne verrez pas la face du Seigneur, je vous maudis, reprend Luther. Et les prophètes rient de sa colère, comme il a ri de celle de Tezel et de Cajetan ; et l'erreur marche aussi vite que la peste.

Si Luther ne succombe pas, c'est qu'il y a en lui une âme d'enfant, qu'un nuage au ciel bizarrement découpé, un rayon prismatique de soleil, le gazouillement d'un oiseau sur sa fenêtre, ou un verre de bière d'Eimbeck, ont le pouvoir de le ravir à sa tristesse.

Quand sa tête s'était alourdie, que son front brûlait, et que son œil cessait de voir, il ouvrait sa fenêtre, et, tout inondé d'air et d'ambroisie, passait la main dans ses cheveux, respirait et oubliait le monde extérieur. C'est Mathesius son disciple qui donne ces détails.

Un matin, c'était en hiver, en se penchant sur le petit toit de sa fenêtre, il aperçut un pot de violettes que le gardien, qui connaissait les goûts du prisonnier, avait attaché la veille à l'aide de quelques fils de laiton. Presque toutes étaient cachées et comme ensevelies dans un tombeau de neige. Une seule perçait son blanc suaire, étalait toute tremblante sa corolle humide, et semblait à chaque rafale de vent courber la tête pour ne plus la relever. Luther écarta doucement les plis de cette robe neigeuse, essuya du bout du doigt la tige, puis la réchauffa de son haleine. Bientôt les filaments de la plante s'allongèrent, la fleur agitée se dressa après quelques mouvements convulsifs sur sa hampe, et parut reverdir. Jamais le pauvre moine n'avait goûté de joie semblable! il était hors de lui; il ne pensait, ne respirait, ne vivait plus que pour sa petite violette. D'un air amoureux il suivait les phases de cette palingénésie par insufflation, de ce réveil après une léthargie de plusieurs heures, de cette vie nouvelle qu'il avait rendue à sa captive par un léger souffle de sa bouche, de ce prodige qu'il avait accompli avec quelques gouttes d'air refoulé de ses poumons! Comme sa main tremblait quand il essayait de rompre les fils qu'avait si bien noués le gardien! Il était impatient de transporter le pot de terre dans sa chambre pour renouveler le miracle de la résurrection des autres fleurs ma-

lades. Enfin il vint à bout de rompre les liens scellés sur les barreaux de la fenêtre, et, joyeux, il alla poser son trésor sur sa table de travail, il alluma sa lampe en toute hâte, et recommença son œuvre hermétique : elle réussit à sa grande joie. A mesure que ces linceuls de frimas disparaissaient à son haleine et se résolvaient en eau, la plante semblait s'épanouir, se colorer, et renaître à la vie. Une seule ne put revoir la lumière : elle était morte. Luther regardait tristement la tête de la petite fleur, fanée, décolorée, qu'il essayait, mais en vain, de fixer sur sa tige qui se courbait et fléchissait sous son poids. Pauvre fleur! disait-il, Dieu seul pourrait à cette heure lui redonner la vie.... Adieu! adieu pour toujours! Et il pleurait comme un enfant.

Le soir, quand le soleil se couchait derrière la Wartbourg, Luther quittait sa prison, et, suivi du chien du gardien, il allait se coucher au pied d'un arbre. Il aimait à écouter les cris sauvages d'un oiseau nocturne qui passait au-dessus de sa tête, le souffle du pin, l'écho des rochers, le bruit cadencé de la hache du bûcheron. Cet indéfinissable mélange de sons harmonieux et de voix formait un langage magnifique qui calmait ses douleurs. Il tombait alors dans une douce rêverie, et parfois dans un demi-sommeil que les pas du gardien venaient trop tôt interrompre. Il se levait sans murmure, et reprenait le chemin de sa Pathmos, où ses nuits, comme à l'ordinaire, allaient être troublées par des apparitions.

Et tout en marchant, il chantait ainsi que sur la route de Worms :

Mon Dieu est une citadelle.

Toujours le cantique d'un gantelet de fer!

CHAPITRE XVIII.

TRAVAUX LITTÉRAIRES, LA BIBLE. — 1521.

Luther travaille à sa symbolique. — Sa Bible allemande. — Examen littéraire de sa traduction. — Enthousiasme qu'elle excite. — Emser réfute l'œuvre de Luther. — Fautes où est tombé Luther. — Ce que l'Allemagne pense de la traduction de Luther. — L'Église catholique avait traduit la Bible en langue vulgaire longtemps avant Luther.

Luther s'occupait alors, dans sa solitude, de fonder le signe auquel on pût reconnaître désormais l'âme révoltée. Les catholiques lui reprochaient son incessante mobilité de doctrines. Ils se réjouissaient hautement en face de cette pensée novatrice, si capricieuse, si changeante, que ses disciples mêmes ne pouvaient ni saisir ni formuler, et qu'Emser comparait avec raison aux figures bizarres que la mer jette sans cesse sur la grève. Ils demandaient enfin à ceux qui venaient tenter leur foi, de leur donner une symbolique où vinssent se représenter les croyances de leur maître. Luther avait compris que sur les ruines de la vieille Église devait s'élever la Jérusalem nouvelle qu'il annonçait aux hommes, et qu'il n'en était pas de la foi comme de l'intelligence, dont les conquêtes sont indéfinies et le progrès incessant. C'est à sa symbolique qu'il travaillait nuit et jour à la Wartbourg. Dans ce

dessein, il composa divers traités où sont posés assez clairement les points fondamentaux de la doctrine protestante. Ce sont : l'écrit sur l'abrogation des messes privées adressé à ses frères augustins; celui qu'il dédie à son père Hans sur les vœux monastiques, et où, tout en écartant ce qui se rattache à la dogmatique, on surprend une effusion de piété filiale qui honore le cœur de Luther; ses pamphlets contre Amb. Catharin, où il s'attache à prouver, l'Écriture à la main, que la bête de l'Apocalypse vit et règne dans Rome; enfin des commentaires sur quarante versets de David, pour entretenir le courage du troupeau de Wittemberg.

Mais de tous ces ouvrages, celui auquel il travaillait avec le plus de constance, parce qu'il devait avoir le plus d'influence sur la destinée de la réformation; son œuvre de prédilection, sa gloire aussi comme écrivain, c'est la traduction en langue vulgaire des saintes Ecritures. A l'entendement maladif ou sain, riche ou pauvre, élevé ou infime qu'il constitue à des titres égaux interprète de la lumière des Ecritures, il fallait un livre qui n'eût désormais aucun mystère de linguistique. Comme il avait détruit le sacerdoce, ou plutôt comme il l'infusait dans l'être humain, l'homme-prêtre devait posséder la charte où son apostolat fût écrit de la main même de Dieu. A l'âme indocile qui se repaît d'illusions et qui s'évanouit en pensées d'orgueil ou en saillies extatiques, comme celles de Munzer et de Storck; à l'âme rêveuse, hallucinée comme celle de Carlstadt; à l'âme qui se laisse emporter à tout souffle comme celle de Didyme; à l'âme simple comme celle des enfants de l'anabaptisme, Luther avait dit : « Voici le livre de vie; il n'y a plus de voiles, plus de ténèbres pour vous; vous êtes juges du sens de l'Ecriture; à vous de le traduire, que Dieu vous ait accordé ou refusé le don si difficile de l'interprétation! » Chose étonnante! au moment même où il parle ainsi, lui, Luther, cet homme de savoir,

qui avait lu et pratiqué la Bible toute sa vie, demande une scolie nouvelle sur un verset des Corinthiens, qui semble d'abord aussi clair que le soleil; *alioqui filii vestri immundi essent, nunc autem sancti sunt.* Et le voilà à cette heure même qui se croit le droit de rire des folles interprétations de Carlstadt ou de Munzer. Mais quand le souffle de l'Esprit descendait sur Munzer ou Carlstadt, c'est que tous deux avaient lu la parole divine dans un livre dont les signes immuables ne craignaient plus désormais ni la rouille des ans ni les fantaisies de la critique qui corrompt un texte bien autrement que le temps. A l'Evangile il faut une langue morte. Jugez du sort à venir de ce livre, s'il arrive à l'entendement à l'aide d'images qui passent de mode comme des vêtements qui changent ou s'altèrent à chaque transformation de l'humanité, et suivent toutes les lois du progrès matériel. L'autorité veille en vain sur la destinée de la parole révélée, comme sur les préceptes qu'elle renferme; ce verbe, que Dieu nous a donné pour notre salut, n'est plus qu'un signe capricieux et menteur. Avec une langue morte qui a cessé d'être en travail, la parole de l'Esprit, c'est l'arche sainte surnageant au-dessus des flots qui ne peuvent arriver jusqu'à elle. Voilà pourquoi le catholicisme a conservé dans sa liturgie l'usage du latin.

L'idiome dont s'est servi Luther, souple et docile, obéissant à tous ses caprices, cédant à toutes ses fantaisies; cet allemand saxon aux formes si viriles, à l'allure si franche; cette vieille langue d'Hermann que n'avait pu tuer l'épée romaine, la seule qui convînt peut-être pour reproduire sans trop de désavantage le texte sacré, a vieilli et éprouvé le sort de toutes les langues humaines. C'est toutefois un noble monument élevé aux lettres, que la traduction de la Bible; vaste entreprise qui semblerait défier la vie d'un homme, et que Luther accomplit dans l'espace de quelques années. Que la

critique lui reproche d'avoir commencé ce travail avec une intelligence trop faible encore des termes hébraïques qu'il n'étudia sérieusement que dans sa solitude de la Wartbourg ; l'âme du poëte doit admirer une version où la langue biblique revit fraîche, colorée, mélodieuse. Il est certain que la parole de Luther reproduit souvent la phrase originale avec un charme de simplicité qui va jusqu'au cœur, et qu'au besoin elle s'empreint de pompe et de lyrisme, et subit toutes les transformations que l'artiste veut lui imposer : naïve dans le récit du patriarche, emportée avec le roi-prophète, populaire avec les évangélistes, et intime dans les épîtres de saint Paul et de saint Pierre. Partout l'image suit l'image, et c'est souvent lumière pour lumière, flamme pour flamme. Ajoutez ce parfum de vieillesse que porte avec elle la langue dont se sert Luther, et qui séduit comme la teinte rembrunie qu'on voit aux gravures des anciens maîtres allemands.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'enthousiasme qu'excita en Saxe la version de Luther, qui ne parut pas d'abord tout entière, mais dont il détacha le Nouveau Testament, c'est-à-dire le plus merveilleux fragment du code inspiré. Pour les catholiques et pour les réformés, qui ne voyaient dans ce travail que la glorification de l'idiome national, ce dut être, en effet, une curieuse nouveauté, que le vieux saxon réfléchissant comme un miroir fidèle les beautés diverses de l'original. Les lettrés surtout étaient dans le ravissement. Cette traduction réhabilitait à leurs yeux la langue populaire qui pouvait désormais lutter avec toutes les langues orientales. Ils appelaient cette œuvre lexicologique un prodige ; ses disciples la nommaient un miracle, une inspiration céleste. La presse, alors dirigée par des typographes qui avaient suivi le mouvement religieux des esprits et s'y étaient associés dans des intérêts matériels, prit soin de reproduire le chef-

d'œuvre du moine avec une élégance, une pureté de types, inconnues à cette époque, et qu'on admire même aujourd'hui. Hans Lufft fondit des caractères exprès ; il tirait jusqu'à trois mille feuilles par jour. De 1537 à 1574, il jeta en Saxe cent mille Bibles allemandes. La calcographie vint aussi, qui, ne pouvant mêler ses merveilles à celles de l'imprimerie, dans un moment où on faisait une guerre si cruelle aux images, mit sur les couvertures en bois des festons, des arabesques, des fleurs et des figures fantastiques, dont Lucas Cranach ou Albert Durer donnèrent plus d'une fois le dessin. Le Nouveau Testament de Luther devint donc un livre à la mode qu'on trouvait alors jusque sur la toilette des femmes, qui se prirent d'une belle passion pour la Bible de Luther. Elles la portaient avec elles à la promenade, la lisaient et la commentaient avec une ferveur tout ascétique, et en soutenaient le texte, dit Cochlée, contre les prêtres, les moines, les docteurs en théologie, les magistrats catholiques, qu'elles taxaient d'ignorance crasse; envieux qui n'entendaient rien aux Ecritures, qui ne comprenaient ni le grec, ni l'hébreu, ni le latin, dont Luther avait seul l'intelligence! Le docteur a loué le prosélytisme d'une dame nommée Argula, issue d'une illustre famille de Bavière, qui prit la défense d'un moine chassé d'Ingolstadt, et demanda à disputer en pleine chaire sur l'Ecriture, en latin ou en allemand. « Le Christ, disait-elle, n'a pas rougi de parler religion avec Madeleine, et avec une autre pauvre petite Samaritaine; ni saint Jérôme d'entretenir un commerce épistolaire avec des femmes. Honte à qui tient pour suspecte la version de Luther! La parole du docteur est un son divin : même quand le réformateur déserterait cette parole, je la défendrais et en soutiendrais l'honneur. » Les magistrats d'Ingolstadt ne voulurent pas laisser monter en chaire ce théologien en jupon.

Le catholicisme veillait sur le dépôt de la foi. Au moment

où l'Allemagne réformée recevait la version du Nouveau Testament en livre tombé du ciel, un homme parut, que le réformateur avait appris à connaître aux rudes coups qu'il lui avait portés : c'était « ce bouc » que Luther demandait à Dieu, pour toute grâce, d'ôter de son chemin : le bouc l'attendait. Emser épiait de l'œil son ennemi, au moindre signe prêt à accepter un autre duel. Celui-là fut vif. Emser prit la version nouvelle, disséqua la préface où le lait de la doctrine luthérienne était si adroitement répandu, découvrit le venin des notules attachées à la marge du livre, où le docteur faisait de l'autorité en père de l'Eglise, et imposait au lecteur une terminologie « préférable » à celle des Septante. Emser releva sans aigreur, mais avec une grande force de vérité et de science, les corruptions systématiques du texte. Luther avait affaire à un hébraïsant, à un helléniste, à un humaniste rompu aux mystères des trois idiomes du monde savant. Le moine fit de la colère : il appela de nouveau à son aide ces termes impertinents dont aucune langue comme l'allemand ne possède des trésors. Emser reparut aux yeux de la réforme sous la figure d'un âne, d'une bûche, d'un cuistre de collége, d'un basilic et d'un disciple de Satan. C'étaient les mêmes masques, mais les lettrés ne riaient plus comme la première fois. On eut même l'audace de se moquer du traducteur quand on le vit revoir son travail et en effacer un grand nombre de fautes grossières que lui avait signalées son adversaire, tout en protestant de son superbe mépris pour ces ânes de papistes, indignes de juger son livre. Triste ouvrage, disait Emser, où le texte est falsifié presque à chaque page, où l'on pourrait compter plus de mille altérations ! où Luther tombe à chaque pas ! ajoutait Bucer.

Le temps a donné gain de cause à Emser : la traduction de Luther est regardée aujourd'hui en Allemagne comme insuffisante et fautive, le vieux Testament comme incom-

préhensible pour le fidèle, les épîtres comme obscures, la version comme si pleine de ténèbres, qu'en 1836 quelques consistoires exprimèrent le vœu qu'elle fût revue tout entière.

La réforme accuse le catholicisme d'avoir caché le verbe de Dieu jusqu'à la venue de Luther. Qu'un homme comme M. de Villers ose imprimer que « c'eût été une témérité digne du dernier supplice, que de traduire les livres saints en langue vulgaire, » c'est ce qui nous surprend au plus haut degré; car enfin Bossuet avait écrit ces lignes dans son Histoire des Variations : « Nous avions de semblables versions à l'usage des catholiques dans les siècles qui ont précédé les prétendus réformés. » La parole de l'évêque de Meaux n'est pas une de ces paroles vaines qu'on a le droit de mépriser! Jean Lefèvre d'Etaples, en effet, avait publié en 1523 la traduction de la Bible, à laquelle il travaillait avant même que le nom de Luther fût connu en France. Seckendorf écrivait, avant M. de Villers, que des versions allemandes de la Bible avaient paru à Wittemberg en 1477, en 1483 et 1490, à Augsbourg en 1518. Tout préoccupé de la gloire de l'Allemagne, jamais il n'arrive à M. de Villers de jeter les yeux sur les autres pays pour y étudier le mouvement des idées. S'il eût connu l'Italie, il aurait vu que ce fut elle encore qui devança les autres nations dans l'élucidation du texte sacré. C'est un évêque de Gênes, Jacques de Voragine, l'auteur de la légende dorée, qui, vers la fin du treizième siècle, à peu près au même temps que chantait Dante, traduisait en italien la Bible. A Venise, vers 1421, un moine camaldule, Nicolo Malermi ou Malerbi, traduisait l'œuvre de Dieu avec un si grand succès, que sa version était réimprimée neuf fois dans le quinzième siècle, et jusqu'à vingt fois dans le siècle suivant. Un autre moine, frère Guido, « vulgarisait » les quatre évangélistes avec des expositions de Simon de

Cascia, et maître Federico de Venise commentait l'Apocalypse en 1394; enfin Brucioli donnait en 1530 une traduction complète des livres saints : Brucioli auquel l'Arétin écrivait en 1537 : « Vous êtes un homme sans pareil dans l'intelligence des langues hébraïque, grecque, latine, chaldéenne, » et italienne, aurait dû ajouter le poëte; car Brucioli, c'est Luther écrivant en allemand; il possède tous les secrets du vieil idiome de Dante, comme Luther du saxon. L'autorité ecclésiastique condamna cette traduction; Brucioli se soumit.

Qu'on cesse donc de nous dire que la papauté s'oppose à la diffusion de la parole divine. Et pourquoi? Cette parole qu'est-elle donc! sinon la manifestation de la vérité et de l'immortalité de notre Église. Mais ce qu'elle ne peut souffrir, c'est que cette parole de vie soit abandonnée comme une phrase profane à tout commentateur sans mission; que toute intelligence, qu'elle s'appuie ou non sur la foi en Jésus-Christ, vienne s'y essayer comme sur un texte ordinaire, afin de donner au monde le témoignage de sa folie ou de ses misères; qu'on traite enfin le verbe de Dieu comme un poëme antique qu'on trouverait pour la première fois et que personne n'eût encore expliqué. L'Ecriture, a dit Platon, ne ressemble pas à la parole : la parole se défend, mais l'Ecriture, son père n'est pas là pour la défendre. Cette parole a parlé par la bouche des pères, des docteurs, des martyrs de la nouvelle loi. Est-ce que l'exemple des hérésiarques n'est pas là pour justifier ce grand souci du verbe divin? Quelle serait sa destinée, si l'Église n'eût veillé de tout temps sur ce dépôt sacré? Que le protestantisme nous dise s'il ne verrait pas avec quelque effroi la parole sainte abandonnée aux interprétations de l'un de ses savants, à Eichhorn, par exemple, dont la science linguistique ne saurait être mise en doute, et pour qui trois de nos Évangiles ont perdu l'auto-

rité qu'une croyance de dix-huit siècles semblait avoir rendue inébranlable, et qui auraient été composés sur un Evangile des Hébreux écrit en araméen, que nous n'avons plus! Où est l'Ecriture, cette règle de la foi, quand il plaît à l'un de rejeter une épître de saint Paul, à l'autre l'Evangile de saint Jean, à un autre trois Evangiles à la fois? Et Luther, s'il revenait à la lumière, ne tremblerait-il pas pour cette parole, si ceux qu'il a enfantés à sa doctrine, les Damm, les Semler, les Teller, les Bauer, les Woltmann, les Paulus, les Strauss, essayaient après lui de traduire les livres saints, qu'ils regardent comme des livres sortis de la main des hommes?

Mais que l'Eglise soit sûre de la foi d'un interprète, voyez ce qu'elle fait! Bossuet distribue dans les provinces de France cinquante mille exemplaires du Nouveau Testament du père Amelotte, et autant de livres de prières liturgiques en français. Voilà comme elle cherche à céler aux fidèles la parole de Dieu!!

Au moment où Luther s'occupait de sa traduction biblique, son œuvre était menacée.

Ses disciples s'insurgeaient, et en appelaient à la parole même dont il se servait pour prouver son apostolat.

CHAPITRE XIX.

LES PROPHÈTES. — 1521-1522.

La réforme divisée contre elle-même. — Luther orateur. — Son effet sur les masses. — Les nouveaux évangélistes. — Marc Stubner. — Storch. — Munzer. — Les prophètes attaquent les doctrines de Luther.

Il n'avait pas détrôné l'autorité; seulement il avait ôté au pape ou à l'autorité vivante son diadème pour le poser sur un signe muet qu'il appelait Verbe de Dieu, et qui, tombé de ses lèvres, n'était déjà plus pour ses disciples qu'une parole humaine. Carlstadt traitait le symbole luthérien comme Luther le symbole catholique. Au lieu donc d'une théocratie vivifiante, on allait avoir, pour soumettre l'entendement dans les vérités du salut, une démocratie religieuse; le sacerdoce était entré dans le peuple: par la consécration du principe du libre examen, le peuple gagnait une royauté, celle du dogme. Car la croyance par le doute, c'est le royaume de la foi abandonné à qui sait lire. Du moment que la réforme se réfugiait dans l'Écriture pour échapper au pouvoir d'un prêtre qui, pendant quinze siècles, avait été regardé comme le vicaire de Jésus sur la terre, les livres saints devaient fournir des textes nombreux à toute individualité qui aspirerait à se révolter contre Luther et ses néologies. La grande loi du talion

allait être appliquée à Martin. Le peuple auquel il jetait la couronne, dès son premier acte de royauté, devait briser l'instrument qui l'avait fait roi. Tant que Luther avait été à Wittemberg au milieu de son troupeau, l'esprit de révolte s'était tenu caché, effrayé du docteur comme d'une apparition. S'il montait en chaire, le peuple attendait avec anxiété la parole qui devait sortir de sa bouche. Son œil qui semblait rouler dans un orbite de feu, son large front, sa figure empourprée, comme après les grandes colères, son geste menaçant, sa voix qui tonnait en rugissant, le souffle ardent dont sa poitrine était pleine, jetaient l'âme dans la terreur ou l'extase. On devinait que Luther était en chaire à la respiration entrecoupée de l'auditoire, qui l'écoutait comme si un oracle, dit Calvin, eût fulminé par la bouche de l'orateur.

Ce n'est pas nous qui chercherons à obscurcir la gloire littéraire de Luther. Jamais il n'a été aussi magnifiquement célébré que par les écrivains catholiques. Un d'eux, trop peu connu, Florimond de Rémond, a fait une esquisse admirable du moine saxon, qu'on dirait échappée en quelques parties à notre Bossuet :

« La nature l'avait assez avantagé, soit au corps, soit à l'esprit. Car, pour un homme né en Allemagne, nation ordinairement pesante et grossière, il avait l'esprit prompt et vif, une heureuse mémoire, beaucoup de facilité à s'expliquer, éloquent et disert en sa langue plus qu'autre de son âge. Quand il était en chaire, tout transporté d'ardeur et de passion, il savait aisément donner vie à ce qu'il disait, et comme un torrent emporter les esprits des auditeurs qu'il rencontrait; grâce qui n'est pas naturelle aux peuples du Nord, gens massifs, qui, sans action, font leurs sermons et lectures attachés à leurs chaires, les mains clouées dessus, comme s'ils étaient des statues immobiles. Il fut au reste infatigable à toute sorte de travail qui lui tenait lieu de repos; toujours

sur les livres, la plume en la main; homme d'un grand cœur, et hardi pour entreprendre et exécuter ce que la haine et la passion lui fournissait; et en ses propos ordinaires, familier et affable, qui savait pourtant se rehausser, même parmi les plus grands, lorsqu'il faisait du prophète. Il était homme de beaucoup de leçon, ayant assez heureusement manié de bons livres pendant quatorze ans qu'il demeura dans le cloître; aussi n'y avait-il sophiste qui ne trébuchât devant lui s'il l'osait attendre de pied-coi à la dispute, soit en philosophie, soit en théologie.... Mais toutes ces belles qualités furent enlaidies et eurent pour contre-poids beaucoup de grands et si graves vices! Car il fut, d'une part, grossier, hautain, insolent et insupportable. Il avait ordinairement la langue trempée dans le vin, et la médisance à la bouche; aussi peu réglé en ses mœurs que constant et arrêté en sa doctrine, laquelle il a changée et rechangée tandis qu'il a vécu presque autant de fois que le soleil a recommencé sa course; mortel ennemi et capital de toute sujétion, austérité et pénitence qui assoupit l'ire de Dieu. »

Luther connaissait le secret des dons que Dieu lui avait accordés. Sa parole s'associait merveilleusement en lui aux formes extérieures. Tantôt elle flottait dans un désordre prophétique, ou sentait l'ivresse, suivant l'expression d'Erasme; tantôt coquette comme une femme, elle se servait de l'allégorie en guise de voile, pour se laisser deviner; tour à tour naïve comme la parabole, lyrique comme l'ode; aigle au vol audacieux ou colombe au blanc plumage, suivant Menzel; et quelquefois si peu soucieuse de l'art humain, si dédaigneuse de tout frein, si folle dans ses allures, qu'elle ne semble plus la parole d'un prêtre, mais bien d'un autre Hans de Sachs. Les catholiques étaient séduits eux-mêmes, et attribuaient à l'influence des mauvais anges, ainsi que du Préau, ce charme décevant qui, au dire de ses disciples, soufflait de l'Esprit-

Saint : merveilleuse organisation née pour être maîtresse partout où il y aurait manifestation de trouble! Placez-la à l'époque des Gracques, et elle entraînera le sénat et le peuple; au temps des Croisades, et elle fera, si elle croit, les miracles de saint Bernard; dans une assemblée publique semblable à la Constituante, et elle sera quelque chose de plus grand que Mirabeau, si elle a la foi; au dix-septième siècle, dans notre chaire, et vous aurez Bridaine, si elle n'a pas déserté le catholicisme.

L'astre luthérien une fois caché derrière la Wartbourg, on ne craignit plus à Wittemberg d'être brûlé de ses rayons. Tout à coup on vit sortir du sol, que sa lumière avait fécondé, des embryons d'évangélistes qui se posaient comme autant de soleils dont la clarté devait désormais guider les intelligences. Ils montaient en chaire, ou plus souvent de la première borne qu'ils trouvaient sur leur passage ils formaient une tribune oratoire. « C'est ici qu'est le Christ, disaient-ils en empruntant les paroles d'un apôtre, vous le trouverez sur les montagnes : il s'est retiré sur nos pas dans la solitude, il habite les forêts; venez écouter la voix qui parle au dedans de vos cœurs. » Luther, en faisant de l'Écriture le code unique de la foi, établissait implicitement la nécessité d'une flamme intérieure éclairant celui qui veut la lire, et transformait l'homme en ange de lumière, en qui vient s'incarner l'esprit de Dieu. La Bible était le trépied où le feu du ciel venait remplir celui qui s'y asseyait. Luther, qui reniait pour ses enfants les prophètes, avoue cependant qu'ils sont issus de ses œuvres. Et les protestants aujourd'hui admettent généralement cette genèse.

Faisons connaître maintenant ces chétifs avortons qui brisaient la coquille où Luther eût voulu les emprisonner. C'étaient Marc Stubner l'humaniste, Claus Storch le boulanger, et Munzer le prêtre, trois hommes d'organisation

toute diverse, qui pâlissent devant Luther, mais qui, nés un demi-siècle plus tôt, eussent bien pu comme lui entraîner dans leur révolte contre le catholicisme une partie de l'Europe. Pour apprécier leurs instincts, gardez-vous d'étudier Mélanchthon ou Luther, qui les ont calomniés; Mélanchthon surtout, qui, séduit un moment par leur langage, et bientôt détrompé, crut venger sa foi compromise en les dénigrant, et expier sa défection en les immolant à la gloire de son maître.

Marc Stubner était une de ces âmes malades à force d'étude et de méditations, que le monde traite de visionnaires, les médecins d'hypocondres, et les romanciers de poëtes. Fous malheureux qui, ayant abandonné les voies du salut, s'envolent dans des horizons imaginaires, pour trouver la vérité, qui toujours leur échappe; monomanes qui, tout éveillés, croient être visités de Dieu, « et songer des songes » à la manière des prophètes de l'ancienne loi. Si un moment vous consentez à les suivre dans les mondes fantastiques produits d'un cerveau halluciné, alors vous êtes émerveillé de toute cette poésie dont leur conversation est empreinte, et vous risquez d'être leur dupe ou leur conquête. Tel était Marc Stubner, dont Mélanchthon lui-même a loué le savoir littéraire.

Nicolas Storch, qui avait embrassé la réforme avec tout l'empressement d'un néophyte, était né à Zwickau; il changea son nom ineuphonique et qui eût pu prêter à la raillerie, en celui de Pelargus, que lui fournit le lexique d'Aleandro. Vous chercheriez en vain dans sa parole d'artisan quelqu'une de ces flammes ardentes que darde celle de Luther, ou dans ses regards quelqu'un de ces éclairs dont l'œil du réformateur fascinait qui l'écoutait. Sa phrase est maigre, décharnée, incolore comme sa face: mais cette parole avait aussi ses séductions, car elle était douce, limpide, et allait au cœur. Sa figure sillonnée de rugosités,

plissée par le travail, et livide comme celle d'un cadavre, saisissait vivement : on eût dit un mort qu'on verrait ressusciter et qui monterait en chaire pour annoncer le Seigneur. Et comme un mort prêté à la lumière se débattrait contre la tombe qui voudrait le ressaisir, ainsi Storch se heurtait contre son auditoire, et rarement il manquait d'en triompher.

Munzer, curé d'Alstaedt dans la Thuringe, était tout autre : son organe vibrait à l'instar d'une cloche. Des livres saints il n'avait étudié que les prophètes pour leur emprunter leur audace d'expression et leurs hypallages fougueuses. S'apercevait-il que son auditoire s'évanouissait en des pensées étrangères au sujet et se laissait aller à des distractions, il frappait le sol du pied, c'était sa chaire, et donnait à sa voix l'éclat d'une trompette. L'auditoire se réveillait alors de son sommeil et frémissait comme s'il entendait l'ange du jugement. Ses vêtements amples et en désordre, ses cheveux flottants en boucles sur ses épaules et autour de sa figure, ses yeux que l'on comparait à deux charbons ardents, et ses lèvres épileptiques lui donnaient l'air d'un possédé. Satan l'eût copié s'il eût prêché. Il aimait à parler en plein air, au milieu des champs, où les merveilles de la création servaient souvent de texte à ses discours. Le ciel était pour lui un livre autrement fécond et puissant que la Bible. Quand son regard inspiré se portait sur le firmament pour y montrer l'image et la volonté de Dieu, cette immense cohue d'hommes et de femmes qu'il entraînait à sa suite, et dont les flots se perdaient à travers les arbres de la forêt, éclatait en gémissements et en cris qui donnaient à cette scène quelque chose de sauvage et de fantastique.

Munzer était véritablement l'homme du carrefour, le diable incarné, suivant Mélanchthon, en révolte ouverte contre quiconque portait tiare, diadème, hermine ou épée.

Tandis que Luther écrivait : Prions pour le prince Frédéric, car cette tête de moins, adieu le salut de notre Syrie ; lui Munzer criait à la multitude : — Malheur à qui se dit notre maître ! nous n'avons de maître que le Seigneur qui est dans les cieux ! Voilà qui explique comment l'anabaptisme ne put jamais avoir d'autel en Saxe. Munzer avait mal étudié son siècle. Ce sont les grands qu'il devait séduire d'abord, le peuple serait venu de lui-même. Les princes avaient tout à gagner en embrassant l'évangile luthérien : l'apostasie leur donnait de l'or en abondance. En tuant le vieux culte, ils héritaient de ses dépouilles : la curée était belle. Le nouveau baptême des fanatiques, loin d'ajouter un seul clou d'or à leur trône, le brisait comme du verre, effaçait tous leurs signes de royauté, et en faisait de simples enfants de Dieu. Munzer entreprenait donc une œuvre de difficile succès, et sans les voies de révolte que lui avait ouvertes Luther, son règne eût été de courte durée. Il eut tort de ne pas ménager Luther ; il lui écrivait : — Je vous aime, vous autres Wittembergeois, quand je vous vois attaquer si courageusement le pape ; mais vos mariages de nonnes et de moines sont de vrais incestes !

Voyons comment Munzer et Storch s'y prirent pour prévaloir sur Luther.

Storch vint d'abord avec cette parole que nous lui connaissons, douce et caressante. Il disait : — Gloire à Luther qui a brisé la tyrannie de Rome, qui nous a délivrés du papisme et de la superstition ! Gloire au docteur qui nous a appris la véritable nature des sacrements de Jésus ! Gloire à l'apôtre du Seigneur qui nous a enseigné que la foi seule justifie ! Quelle efficace donc pourrait avoir le baptême quand nous l'avons reçu ? Croyions-nous alors ? Or, il faut croire pour mériter.

L'argument du boulanger était spécieux, car l'enfant ne

croit pas ; donc la nécessité d'un second baptême : mais Storch ne concluait pas.

Le lendemain, la foule se pressait plus nombreuse autour du prédicateur.

Storch disait :

— Croire ? Mais qui nous dira si nous croyons ? Dieu seul, qui se révèle à l'homme, qui le visite dans son sommeil, qui lui envoie des songes, qui lui fait lire dans les mystères, qui l'illumine des clartés de ses révélations.

La foule écoutait en silence et demandait à qui Dieu se manifestait ainsi.

Storch la laissait s'égarer dans ses pensées, rompait l'assemblée, et remettait au lendemain la manifestation de nouvelles paroles.

La foule croissait de plus en plus : les ouvriers quittaient leurs travaux, les femmes leur ménage, pour écouter le nouveau prophète ; les savants et les magistrats se mêlaient parmi le peuple. Le peuple repoussait les savants et les magistrats pour se rapprocher de l'orateur. Storch gagnait de plus en plus de l'empire sur la multitude : sa parole devenait plus franche.

Un jour il tint ce langage à ses disciples :

« Voici ce que je vous annonce : Dieu pendant la nuit
» m'a envoyé son ange qui m'a dit que je m'assiérai sur
» le même trône que Gabriel. Que l'impie tremble, que le
» juste espère. L'impie sera opprimé, et l'élu de Dieu sera
» roi sur la terre. C'est à moi Storch que le ciel a promis
» l'empire du monde. Voulez-vous comme moi être visités
» de Dieu ? préparez vos cœurs à recevoir l'Esprit-Saint.
» Plus de chaire pour annoncer la parole divine, plus de
» prêtres, plus de prédicateurs, plus de culte extérieur :
» des vêtements simples, une nourriture grossière, du pain
» et du sel, et Dieu descendra sur vous. »

La populace se laissait emporter : on ne parlait plus que de visions, de commerce intime avec l'Esprit-Saint. Des humanistes étaient ébranlés, quelques-uns même tout à fait séduits.

On vit un jour Carlstadt parcourir les rues de Wittemberg la Bible à la main, arrêtant les passants pour leur demander le sens de quelques passages difficiles des livres saints. — Que faites-vous? lui disaient les moines augustins : vous prostituez le titre de docteur.

— N'est-il pas écrit, répondit l'archidiacre, que le lait de la vérité découle des lèvres de l'enfant? J'accomplis l'ordre du ciel.

Ce n'était pas la vérité que le malheureux cherchait : qui eût pu lire dans son cœur y eût vu la piqûre du ver de l'orgueil qui le déchirait. Le joug de Luther lui pesait, il le jetait bas. Luther avait trop longtemps occupé le monde. Avant de mourir, Carlstadt voulait dérober au chef de son disciple quelques rayons de lumière, pour en couronner son front décrépit. C'était pour faire un peu de bruit qu'il avait renoncé au catholicisme, et malheureusement sa chute ne lui avait pas même valu un seul regard des maîtres de la réforme. Cette fois il reniait Luther pour se débattre contre le silence satanique qui s'obstinait à ne le quitter que sur le bord de la tombe; et pour être plus sûr d'y échapper, il allait briser les images qui ornaient l'église de Tous-les-Saints. Erostrate à cœur froid, sans entrailles, sans foi, qui tomba non pas sous le poids de statues de pierre, mais sous le faix autrement écrasant du ridicule. Pour lui le coq chanta plus de trois frois, car il apostasia encore avant de mourir. Il quitta Storch et l'anabaptisme pour se faire sacramentaire.

Munzer était un autre homme que Carlstadt et un rival bien plus dangereux pour Luther. Vous allez voir s'il comprenait la théorie d'une révolution religieuse. Il fait bien

autre chose que de poser des dogmes; il s'insurge tout d'abord contre la société. C'est Samson qui secoue les colonnes du temple, sans crainte d'être écrasé dans leur chute: d'un bond il arrive au but que Storch n'eût atteint qu'après de longs détours; c'est la révolte qu'il veut organiser, et du vent qu'il veut semer pour recueillir des tempêtes.

— Frères, disait-il, nous sommes tous enfants d'Adam; notre père c'est Dieu. Et voyez ce qu'ont fait les grands ! Ils ont refait, les maudits, l'œuvre de Dieu, et créé des titres, des priviléges, des distinctions. A eux le pain blanc, à nous les rudes travaux; à eux les beaux vêtements, à nous les guenilles. La terre n'est-elle pas notre bien à tous, notre héritage commun? Et on nous les ravit! Voyons, quand donc avons-nous renoncé à l'hoirie de notre père? Qu'on nous montre l'acte de cession. Il n'y en a pas : riches du siècle qui nous tenez en esclavage, qui nous avez dépouillés, pressurés, sucés, rendez-nous notre liberté, rendez-nous notre pain. Ce n'est pas seulement comme hommes que nous venons aujourd'hui redemander ce qu'on nous vola, mais encore comme chrétiens. A la naissance de l'Évangile, les apôtres partageaient avec leûrs frères en Jésus-Christ les deniers qu'on jetait à leurs pieds: rendez-nous les grœschen des apôtres, que vous retenez injustement. Malheureux troupeau de Jésus, jusques à quand gémiras-tu dans l'oppression, sous la verge du magistrat?

Puis tout à coup le prophète tombait dans des syncopes d'épilepsie; ses cheveux se hérissaient, son front ruisselait, un flocon d'écume coulait de ses lèvres.

Le peuple criait : — Silence! Dieu visite son prophète.

L'extase durait quelques instants. Munzer reprenait ses sens, et racontait les visions qu'il avait eues; puis tombant tout à coup à genoux et les deux mains étendues vers le ciel : « Dieu éternel, disait-il, versez dans mon âme les trésors

de votre justice, sinon vous aurez affaire à moi, je vous renoncerai vous et vos apôtres. »

Un jour, un disciple de Luther, qui s'était mêlé parmi les flots du peuple pressés autour du prédicateur fanatique, l'interrompit pour en appeler à la Bible.

— Bibel, Babel ! cria Munzer.

— Et puisque tu rejettes l'Écriture, reprit le luthérien, qui te conduira dans tes voies ?

— Le Seigneur ! S'il manquait de me visiter, comme il a visité les prophètes, je le renierais. C'est par un souffle que l'esprit du Seigneur entre en moi, c'est par un autre souffle qu'il en sortira. Je voudrais bien que Dieu ne vînt pas à moi pour m'entretenir! Savez-vous ce que je ferais? Et montrant le ruisseau : je lui jetterais cela à la face !

Le peuple suivait Munzer en foule, baisait ses vêtements, et jusqu'à la poussière de ses souliers : il aimait son idiome grossier, ses emportements et ses extases. Les écoliers répétaient son cri de guerre : Bibel, Babel! quittaient l'université, et brûlaient dans le cimetière leurs livres d'étude, dont ils éparpillaient la cendre. Luther eut son tour comme Léon X. Les mêmes mains d'enfants, qui trois ans auparavant jetaient de la boue à la face du pape, barbouillaient d'encre la figure du réformateur, qui s'épanouissait naguère si joyeusement aux insultes de ces théologiens imberbes. Et en l'absence du moine, personne n'osait protester contre l'outrage fait au père de la réforme, parce que tous les esprits qu'avait su ébranler la voix de Luther ne savaient à quel verbe s'attacher, entre tous ces flots de paroles humaines.

Un jour, toutefois, un disciple se trouva qui, consultant son zèle bien plus que sa science, demanda à disputer avec les prophètes. C'était Martin Cellarius, qui parut tenant en main la Bible ouverte aux paroles du Sauveur : « Laissez

venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. »

« Écoutez, disait Cellarius ; si le royaume des cieux appartient à l'enfant circoncis, comment ne serait-il pas à l'enfant baptisé ? Si l'enfant circoncis croit, pourquoi l'enfant baptisé n'aurait-il pas la foi ? Donc point de nouveau baptême. » L'argument est spécieux, et Luther, en sa vaste science des livres saints, n'en a pas trouvé de plus fort pour combattre l'anabaptisme.

Malheureusement Cellarius abandonna l'Écriture, et se cramponna à Luther comme un catholique à l'autorité ; il invoquait les écrits du moine saxon. L'anabaptiste saisit vivement son argumentateur, ouvrit les livres publiés par le docteur, et lut une foule de propositions qui semblaient favoriser les doctrines de Storch et Munzer. Cellarius bégayait : sa langue embarrassée ne trouvait que des paroles inarticulées, des sons mous et efféminés. Assailli, pressé, terrassé par son adversaire qui ne lui donnait pas un moment de repos, Cellarius perdit la tête, et n'ouvrit plus la bouche que pour se confesser vaincu.

Ce jour-là l'anabaptisme était constitué.

CHAPITRE XX.

RETOUR A WITTEMBERG. — LE SERMON SUR LE MARIAGE. — 1521-1522.

Luther rompt son ban, et court à Wittemberg. — Il monte en chaire. — S'emporte contre Carlstadt et les briseurs d'images. — Leur demande des miracles pour croire à leur doctrine. — Conférence de Marc Stubner avec Luther. — Stubner demande à son tour des prodiges au réformateur. — Hymnes en faveur de l'autorité. — Entrevue de Munzer et de Luther. — Stubner et Munzer proscrits. — Opinion d'Érasme sur le discours de Luther touchant le mariage. — Pensée intime de Luther. — Le duc Georges s'effraye des hardiesses du moine. — Staupitz abandonne Luther.

Luther, de la Wartbourg, voyait toutes ces tempêtes. Ses amis l'appelaient ; Mélanchthon, Jonas, Amsdorf, lui écrivaient : Venez, ou nous périssons.

— Oui, j'irai, répondit-il, le temps presse; Dieu m'appelle, j'entends sa voix. A Wittemberg est mon troupeau, là sont mes enfants en Jésus-Christ ; je serais coupable de leur sang si je ne venais à leur aide : pour eux, je suis prêt à tout souffrir, la mort même. Satan a profité de mon absence pour jeter le trouble parmi mes brebis ; je veux les lui arracher,

car elles sont à moi, j'en ai répondu au Père éternel. J'irai donc, car ma plume est ici inutile, il faut ma bouche et mes oreilles... Priez pour moi, afin que je brise la tête du serpent qui se dresse à Wittemberg contre l'Évangile. Sous les rayons de l'Évangile, je combattrai avec l'ange de la lumière, l'ange des ténèbres. Que Carlstadt s'obstine ou non, le Christ saura bien venir à bout de son mauvais vouloir. Nous sommes maîtres de la vie et de la mort, dès que nous avons foi dans le Seigneur de la mort et de la vie.

C'est ici la page la plus brillante de Luther : plus d'une fois elle a été citée par ses disciples. Le réformateur, nous ne saurions le nier, montrait du courage en rompant son ban pour relever les statues qu'avait abattues la fureur de Carlstadt, pour imposer silence aux prophètes. Que les réformés nous montrent avec orgueil leur père à Worms, l'œil levé, comme un juge, sur l'empereur; nous ne saurions voir dans Luther à la diète qu'un héros de théâtre qui a étudié d'avance le rôle qu'il doit jouer, et qui ne saurait trembler un instant, parce qu'il sait bien que le seul homme qui pourrait le rendre sanglant n'en a à cette heure ni la volonté ni la puissance; qu'à vingt ans un roi n'a pas fait encore apprentissage du parjure, et qu'un cheveu enlevé de sa tête, à lui petit moine, mettrait l'Allemagne en feu. Jean Huss à Constance ne ressemble en aucune manière à Luther à Worms. Outre que le temps est une école où les rois comme les peuples viennent s'instruire, les rôles des deux sectaires ne sont pas les mêmes. Jean Huss s'annonçait pour changer à la fois le dogme catholique et le dogme politique de l'Allemagne, il en voulait aux couronnes ; Luther, lui, avait eu grand soin, dès son début dans la révolte, de séparer le fait politique du fait religieux. Il fit d'abord la cour aux grands, c'est le reproche que lui adresse Érasme. Il fallait bien les enivrer, leur tourner la tête ; sans eux, il ne pouvait commencer son duel

avec Rome. Si Rome eût pu succomber sous ses attaques, la royauté allemande se serait crue à l'abri de tout danger, parce qu'elle n'avait pas compris que la papauté, même au point de vue temporel, est aussi une royauté; qu'un pape, aussi bien qu'un roi, est marqué au front du signe de Dieu; que pontife et monarque sont deux souverains, ou plutôt un seul et même principe aux yeux de Dieu.

En rompant son ban, ce n'est plus la papauté que Luther atteint, mais la royauté de Charles-Quint; c'est l'empereur qu'il méconnaît, lui proscrit qui s'échappe de sa prison pour venir, malgré les ordres de la diète, prêcher en plein Wittemberg, et remuer de nouveau le monde de sa parole, quand il avait promis de se taire. Aussi s'émeut-on en le voyant quitter la Wartbourg; car c'est sa vie qu'il va jouer, et avec elle le sort même de sa doctrine, dont ses disciples se disputeront l'héritage, et qui périra faute d'une intelligence capable d'en porter le poids. Si cette œuvre, qui, à l'entendre, vient de Dieu, est de son vivant livrée à de tels chocs qu'on ne sait plus la reconnaître souvent, saignante et mutilée qu'elle est; jugez ce qu'elle fût devenue, Luther dans le tombeau!

Aussi s'est-il rencontré de graves esprits qui regrettent que Charles-Quint n'ait pas fait usage de l'épée qu'en ceignant lors de son élection il avait promis de tirer au besoin pour la défense de l'ordre social: hommes politiques qui voudraient que les rois se souvinssent plus souvent qu'ils représentent ici-bas la Divinité, et que le glaive qu'ils portent à leur côté ne leur a pas été donné pour rester inutile. Ils croient que si le jeune empereur l'eût tiré, l'Allemagne n'aurait pas été en proie à ces guerres cruelles où coula le sang de ses enfants. Quelques gouttes seulement, prises en expiation par la loi, en auraient épargné des flots à la Germanie. Ils demandent si le matelot, pour échapper à la tempête, ne sait pas au besoin

déchirer l'une de ses voiles, et si le cours du fleuve est interrompu par un peu de limon dont on débarrasse son lit. Logiciens terribles qui ne veulent pas, dans l'intérêt de l'humanité, qu'on joue avec des principes d'ordre éternel, et qui justifient leurs théories par l'histoire. Pour se renfermer dans cet espace où ils débattent cette grande question du droit de vie et de mort donné au prince sur quiconque veut renverser la croyance commune : Voyez, disent-ils, ce que l'oubli de la justice a répandu de maux sur la malheureuse Allemagne! le sang de cent mille paysans versé sur les champs de bataille ; les franchises municipales détruites ; le droit de propriété renversé; les lois civiles violées; le pouvoir confisquant à son profit les libertés du peuple ; le glaive et la crosse passant dans la main séculière ; l'art dégradé, l'humanité pleurant sur des ruines : et tant de sacrifices, de larmes, de misère et de sang, pour qu'un jour on dît tout haut que le luthéranisme n'est pas le christianisme !....

Cette œuvre, qui eût pu mourir de mort violente à Worms sous le glaive de l'empereur, périssait aujourd'hui dans une lente agonie, si Luther fût resté à la Wartbourg. Ce n'était pas le tranchant d'une épée qu'elle avait à craindre à cette heure, mais l'instrument qui l'avait produite et animée, la parole. Luther comprit le danger. Ses amis, qui n'en avaient pas la prescience, parurent intimidés du conseil qu'ils lui avaient donné de revenir ; et pour l'effrayer, ils le menacèrent de la colère de César.

Ce n'était pas du zèle de la parole divine qu'était tourmenté l'électeur, qui croyait toujours voir entre lui et Luther le spectre de l'empereur. En proie à des peurs toutes charnelles, il dépêchait au moine courrier sur courrier; mais Luther marchait toujours, riant de ces folles considérations humaines dont on voulait l'effrayer. A quelque distance de Wittemberg, il vit venir à lui son ami Schurff, qui avait ordre du prince

d'essayer, pour le détourner d'entrer à Wittemberg, des conseils d'amitié. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut quelques mots en échange de ceux que lui transmettait le message ducal.

« J'irai, disait Luther ; le temps presse, Dieu m'appelle, il crie : que la destinée s'accomplisse, au nom de Jésus-Christ, maître de la vie et de la mort. Satan, en mon absence, s'est introduit dans ma bergerie de Wittemberg et y a fait des ravages que ma présence seule peut réparer : il me faut les yeux et la bouche pour voir et pour parler. Ce sont mes brebis que Dieu m'a données à garder, ce sont mes enfants au Seigneur ; pour eux je suis prêt à souffrir le martyre. Je viens accomplir, avec la grâce de Dieu, ce que le Christ demande à qui le confesse (Jean, 10, 12). Si ma parole suffisait pour chasser le mal, m'appellerait-on à Wittemberg? Plutôt mourir que de différer, mourir pour le salut de mon prochain ! »

Et il congédia l'envoyé.

Ces paroles allaient à Luther, qui avait laissé pousser sa barbe, qui avait dépouillé ses vêtements de prêtre, jeté son bâton de pèlerin pour monter à cheval et revêtir la cuirasse de fer, la grande épée, le casque, les éperons et les bottes de l'homme d'armes du seizième siècle. C'est sous ce costume de guerrier, au milieu d'un nuage de valets et de poussière, que le peintre Lucas Cranach l'a représenté faisant son entrée à Wittemberg. On ne l'appelait plus Luther, mais le chevalier George.

Pour nous, nous n'aimons pas ce travestissement. Nous regrettons son long habit noir, et son capuchon de moine qu'il avait quand nous le rencontrâmes sur le chemin de Worms.

A peine est-il arrivé à Wittemberg, qu'il monte en chaire dans cette église de Tous-les-Saints où six ans auparavant il avait jeté son premier cri de révolte contre la papauté. Elle

était jonchée de débris de statues, et ressemblait à un atelier de sculpteur beaucoup plus qu'à une maison de prière. Carlstadt se tenait caché derrière l'une d'elles pour échapper à l'œil de son disciple qui le cherchait dans la foule. L'archidiacre n'avait pas osé rendre visite au docteur.

Le regard de Luther se promena longtemps en silence sur ces vestiges de la fureur anabaptiste : l'auditoire, pressé autour de la chaire, était dans l'attente de la parole de son maître. Luther bénit l'assemblée suivant la coutume catholique, mais cette fois sans invoquer Marie. Il ne fit pas d'exorde, et entra tout d'un bond en matière.

« C'est du cœur, dit-il en montrant les statues brisées, qu'il fallait les arracher, et bientôt on les aurait vues tomber d'elles-mêmes, ou la main des magistrats les aurait renversées. Mais il ne fallait pas donner à un zèle déréglé l'air d'une révolte que je ne puis approuver. Satan en mon absence est venu vous visiter, il vous a dépêché ses prophètes. Il connaît à qui il a affaire ; vous deviez savoir que c'est moi seul qu'il fallait écouter. Dieu aidant, le docteur Martin Luther a marché le premier dans la voie nouvelle, les autres ne sont venus qu'après : ils doivent se montrer dociles comme des disciples; obéir est leur lot. C'est à moi que Dieu a révélé son verbe, c'est de cette bouche qu'il sort pur de toute souillure. Je connais Satan : je sais qu'il ne s'endort pas, qu'il a l'œil ouvert dans les temps de trouble et de désolation. J'ai appris à lutter avec lui, je ne le crains pas, je lui ai fait plus d'une blessure dont il se sentira longtemps. Que signifient ces nouveautés qu'on a essayées en mon absence? J'étais donc bien loin pour qu'on n'ait pu venir me consulter? Est-ce que je ne suis plus le principe de la pure parole ? Je l'ai prêchée, je l'ai imprimée, et j'ai fait plus de mal au pape en dormant, ou à Wittemberg au cabaret, en buvant de la bière avec Philippe et Amsdorf, que tous les princes et les empereurs ensemble.

Si j'avais eu l'âme sanguinaire, si j'aimais les tempêtes, que de sang j'aurais fait répandre en Europe! L'empereur lui-même eût-il été en sûreté à Worms, si je n'avais épargné ses jours? Esprits de brouille et de désordre, répondez! que pense le diable quand il vous voit bâtir toutes vos imaginations? Le rusé, il se tient coi en enfer, comptant sur les tragédies que ces extravagants docteurs vont exciter. Je voudrais que moines et moinesses quittassent leurs cellules pour venir m'entendre; voici ce que je leur dirais : Il n'est permis ni défendu d'avoir des images. A la vérité, j'aimerais mieux que la superstition ne les eût pas introduites parmi nous; mais encore une fois, ce n'est pas tumultuairement qu'on devait les renverser. Oui, quand le diable m'en aurait prié, j'aurais fait la sourde oreille. »

Luther tint son auditoire captif pendant près de deux heures : l'église était muette, fascinée par cette parole de Martin, si vive, si claire, si entraînante.

Le surlendemain, Luther tonnait encore. Il tenait cette fois les prophètes, et les fouettait de sa parole. Ne vous semble-t-il pas entendre une voix catholique? De quels autres arguments se servirait pour châtier le fol orgueil de ces novateurs un prêtre de notre Eglise?

« Vous voulez fonder une Eglise nouvelle : voyons, qui vous envoie, de qui tenez-vous votre mission? Comme vous rendez témoignage de vous-mêmes, nous ne devons pas vous croire tout d'abord, suivant le conseil de saint Jean, mais vous éprouver. Dieu n'a envoyé personne dans le monde qui n'ait été appelé par l'homme ou annoncé par des signes, pas même son fils. Les prophètes tiraient leur droit de la loi et de l'ordre d'en haut, comme nous des hommes. Je ne veux pas de vous, si vous n'avez qu'une révélation toute nue à mettre en avant. Dieu n'aurait pas voulu que Samuel parlât autrement qu'en vertu de l'autorité d'Héli. Quand on vient pour chan-

ger la loi, il faut des miracles. Où sont vos miracles? Ce que les Juifs disaient au Seigneur, nous vous le redisons: Maître, nous voulons un signe. Voilà pour vos fonctions d'évangélistes.

» Voyons maintenant quel esprit souffle en vous. Je vous demande si vous avez éprouvé ces angoisses spirituelles, ces enfantements divins, cette mort, cet enfer dont parle l'Écriture? Si vous ne parlez que des paroles douces, tranquilles, pieuses, nous ne vous croirons pas, même quand vous diriez que vous avez été enlevés au troisième ciel: le signe du Fils de l'homme vous manque, la Basanos ou pierre de touche du chrétien. Voulez-vous connaître le lieu, le temps, la forme des colloques divins, écoutez: Il a brisé mes os comme un lion; j'ai été jeté loin de la face de ton œil; mon âme a été remplie de terreur; ma vie a senti l'enfer..... La majesté ne parle pas immédiatement, afin que l'homme voie; elle dit: L'homme ne me verra pas, et il vivra. Notre nature ne pourrait supporter une étincelle de son verbe: elle parle donc par la bouche des hommes. Voyez Marie qui se trouble à la vue de l'ange. Que vous dirai-je encore? Comme si la majesté de Dieu pouvait s'entretenir familièrement avec le vieil homme, et ne pas le tuer ou le dessécher, pour en chasser les immondes odeurs! car c'est un feu qui consume. Les songes et les visions des saints sont terribles quand on les comprend bien. Voyez! Jésus n'est glorieux lui-même qu'après son crucifiement. »

Les prophètes n'assistaient pas au sermon, mais ils y étaient représentés par leurs disciples; un d'eux, au sortir du temple, s'écria dans son enthousiasme qu'il venait d'entendre un ange. Marc Stubner arriva le lendemain à Wittemberg pour consoler ses frères et entrer en lutte avec l'orateur. Il fit porter son défi à Luther, qui, après une longue conférence avec Mélanchthon, consentit à recevoir le prophète et Cellarius le néophyte. Luther a raconté l'entrevue.

« J'ai reçu, dit-il à Spalatin, la bordée des nouveaux prophètes ; Satan s'est sali dans sa sagesse. Esprits brouillons et superbes qui ne peuvent souffrir de douces admonitions, et veulent qu'on les croie de pleine autorité et dès le premier mot; qui n'endurent ni discussion ni examen ! Quand je les ai vus s'opiniâtrer, mentir à eux-mêmes, et tâcher de m'échapper dans leur lubricité de paroles, j'ai bien vite reconnu le vieux serpent. Prouvez-moi au moins votre doctrine par des miracles, ne cessai-je de leur répéter; car elle n'est pas dans l'Ecriture. Eux de se récuser, et de me refuser des signes. Je les menaçai alors de les forcer de me croire. Maître Martin Cellarius frémissait, tempêtait comme un possédé, parlait sans être interrogé, et sans me laisser placer une parole. Je les ai renvoyés à leur Dieu, puisqu'il refusait au mien des miracles. Ainsi finit l'entrevue... »

Camerarius ajoute que Marc Stubner interrompit Cellarius, et s'adressant au docteur : « Pour preuve que je suis possédé de Dieu, je puis vous dire ce que vous pensez maintenant. — Bah ! dit Luther, d'un air moitié bouffon, moitié sérieux. — Oui, vous pensez que ma doctrine pourrait être bien véritable. » Luther sourit ; justement à ce moment il roulait dans sa langue : Va au diable, malheureux !

Luther n'a pas tout dit. Les historiens anabaptistes prétendent que leur prophète Stubner ainsi que Cellarius demandèrent au réformateur à quels miracles, lui aussi, pouvait faire connaître qu'il était envoyé de Dieu. Question indiscrète qui mit si fort en colère Martin, qu'il congédia l'assemblée sans vouloir plus rien entendre.

C'est un spectacle, du reste, bien remarquable, que Luther se réfugiant dans le catholicisme pour confondre son adversaire, et employant contre les fanatiques l'argument de saint Athanase contre Arius : cette grande preuve écrite dans les cieux, que Thomas, dont il s'est si hautement moqué,

veut qu'avant tout on demande à qui s'est révolté contre l'unité! Quelques années plus tard, un autre réformateur, Zwingli, placé en face de la soutane bleue, George Blawrock, un autre illuminé enfanté par l'anabaptisme, ne sollicite pas des signes dans le soleil, mais il invoque contre lui l'autorité et la tradition.

« Si nous permettions, disait-il, à tout homme à tête chaude et à esprit tracassier de répandre en public toutes les folles élucubrations de son cerveau, de faire des disciples, d'instituer une secte; nous verrions les sectes et les factions pulluler dans cette Eglise du Christ qui n'a conquis l'unité qu'après de si grands travaux et de si constantes luttes. Il est donc nécessaire, en cette occasion, de consulter l'Eglise, et de ne pas écouter la passion et les préjugés. L'intelligence de l'Ecriture n'appartient ni à vous ni à moi, mais à l'Eglise; à elle les clefs et la puissance des clefs. »

Bullinger rapporte que la soutane bleue s'écria : « N'avez-vous pas, vous autres sacramentaires, rompu avec le pape sans avoir consulté l'Eglise dont vous sortiez, et une Eglise qui ne datait pas d'hier ? Et il ne nous serait pas permis d'abandonner la vôtre, qui n'a que quelques jours d'existence? ce que vous avez fait, nous ne pourrions le répéter? » Bullinger se tait ici. Nous eussions voulu connaître la réplique de Zwingli.

Cellarius n'était pas un adversaire dont Luther eût pu tirer vanité, mais bien Munzer, qu'il aurait voulu ramener par une sympathie secrète pour cette âme ardente. Munzer, de son côté, pensait que s'il pouvait entretenir Luther, il le gagnerait à sa cause. On ménagea une entrevue entre ces deux hommes.

Munzer vint à Wittemberg; les conférences furent longues, et tinrent les esprits dans l'attente. Luther employa la raison. la passion, la prière, la menace; son rival, les

mêmes armes. Après d'inutiles échanges de paroles, les deux adversaires se séparèrent pour ne plus se revoir que dans l'éternité ; Luther accusant Munzer d'être un démon incarné, Munzer protestant que Luther était possédé d'une légion de diables. Luther, qui avait promis de n'employer contre ses adversaires que la logique, sollicita du duc Frédéric un édit de proscription contre Storch et ses adhérents ; et Munzer, chassé de ville en ville, se réfugia, pour se soustraire aux vengeances du père de la réforme, dans une chaumière de la Thuringe, d'où sa voix appela bientôt les paysans à la révolte.

Nous le retrouverons à Frankanhausen.

C'était un beau triomphe assurément que la parole luthérienne avait obtenu sur le fanatisme ! Les prophètes, n'osant plus soutenir le regard du moine, quittaient Wittemberg, et cherchaient à répandre leurs visions dans les campagnes et à entraîner les âmes à leurs rêveries : elles succombaient en foule. Plus hardi que Luther, Munzer secouait sur les provinces des paroles enflammées qui empruntaient « l'aile des anges pour messagère, » comme autrefois, si nous nous le rappelons, les propositions de Luther contre les indulgences. Les paysans se révoltaient contre leurs seigneurs. Une lutte s'annonçait où le peuple jouerait son jeu, jeu de dupe et de martyr. Luther voyait l'orage, et prophétisait le jour où l'Allemagne se débattrait dans le sang. Ces tempêtes populaires lui avaient été annoncées par des signes qu'il était accoutumé à interpréter : d'abord des feux qui s'éteignaient le soir, puis la découverte de deux monstres, un pape-âne, un moine-veau, qu'on avait trouvés, l'un dans le Tibre, l'autre à Freyberg ; comme si sa doctrine elle-même n'était pas un augure assez éclatant de calamités, et la parole qu'il méditait pour être prêchée en chaire, un manifeste assez clair contre l'ordre social et religieux !

C'est quelques jours après sa grande colère contre les prophètes qu'il prêcha, sur le mariage, ce sermon que Bossuet a qualifié de fameux, ne trouvant probablement dans son idiome d'évêque aucun terme qui le peignît sans offenser les oreilles.

Comprend-on qu'aucune voix ne se soit élevée pour imposer silence à l'orateur; que la mère n'ait pas pris par la main sa fille pour l'entraîner hors du sanctuaire; qu'aucun magistrat ne se soit armé de lanières pour chasser de la chaire ce marchand de paroles lubriques qui change le lieu saint en tabagie? Qu'on nous dise si jamais, avant la réforme, prédicateur étala en chaire de semblables images? si un évêque catholique n'eût pas interdit le prêtre qui aurait eu le front de parler un semblable langage? Remarquons que ce n'est point ici une improvisation, mais un discours fait à la manière de l'école ancienne, composé dans le cabinet, à froid, coupé selon les lois de la rhétorique, ayant son texte, ses divisions, ses points ou parties, sa péroraison; et qu'une fois prononcé, Luther traduit en latin, afin qu'aucune parole sortie de sa bouche ne soit perdue pour les oreilles savantes.

Erasme, en lisant le sermon de Luther sur le mariage, s'était écrié : « C'est une farce! Voilà bien l'homme qui voit le rire au fond de toute chose! » Comme si Luther, avec ses inimaginables libertés, avait eu pour but de faire rire son auditoire! comme s'il eût été assis alors à table, à côté de Jonas, de Mélanchthon, d'Amsdorf, commensaux joyeux de ses soupers de cabaret! Les moines n'étaient pas ici en jeu; ce n'est donc point une facétie que son sermon. Ces transports pour le mariage avaient un but, c'était de préparer l'émancipation des couvents, l'hymen des prêtres et du prédicateur lui-même. Car, s'il est vrai que le célibat est un état contre nature, une offense envers Dieu, une révolte de la chair contre l'esprit, il est aisé de pressentir que celui qui se

dit envoyé du ciel pour réformer la société chrétienne ne restera pas longtemps en lutte avec le Seigneur. Toutes ces paroles, tombant de la chaire évangélique, devaient troubler la jeune fille consacrée au Seigneur, le lévite qui s'apprêtait à monter à l'autel, le prêtre qui vivait dans la chasteté.

Il n'y eut dans toute l'Allemagne qu'un prince qui s'effraya des hardiesses de Luther, c'était le catholique George ; les autres n'y prirent pas garde.

Le duc écrivit à Luther pour se plaindre de la corruption des mœurs, de l'adultère et du libertinage que la parole saxonne promenait avec elle.

Le D. de Wette a cherché vainement, dans les archives d'Allemagne, la réponse de Luther au duc George.

Vous rappelez-vous cet ancien vicaire général des augustins, Staupitz, le meilleur ange que Luther ait eu sur cette terre après Cotta ? Il ne put lire sans rougir le discours de Martin sur le mariage, et, tout à coup illuminé du ciel, il abandonna à la fois le docteur et ses doctrines. Dieu devait éclairer d'un rayon de miséricorde ce père dont l'âme était toute charité. Staupitz revint à la vieille foi de son couvent. Il avait fait ses adieux au monde dans un petit traité, espèce de *bon jour bon an* que les moines avaient coutume, à Pâques, d'adresser aux âmes qu'ils chérissaient le plus vivement. Son petit livre est dédié à la duchesse de Bavière. Ecoutez, ne diriez-vous pas des lignes échappées à l'auteur de l'Imitation? « Aimer, c'est prier ; qui aime, prie ; qui aime Dieu, le sert ; qui ne l'aime pas, ne saurait le servir, même quand il aurait le don d'élever montagnes sur montagnes. Aime donc, ô homme ! si tu veux plaire à Dieu. » Staupitz joignait le précepte à l'exemple ; il aimait, il priait, il faisait de bonnes œuvres; car, comme il l'avait reconnu, la foi ne saurait être stérile.

Staupitz était un Allemand de vieille race, d'une rare franchise. Il disait à Luther : « Mon frère, je vous quitte, depuis que j'ai vu que vous traîniez après vous toutes les passions désordonnées. »

CHAPITRE XXI.

ADRIEN VI ; DIÈTE DE NUREMBERG. — 1522 ET SUIV.

Adrien, professeur de philosophie à Louvain, est nommé pape. — Sa vie littéraire en Hollande. — Son appel à Erasme pour défendre le principe catholique. — Hésitation et refus du philosophe. — Adrien pape ; ses réformes. — Manifeste de Luther ; le livre de la Magistrature séculière. — Diète de Nuremberg. — Tentatives de la papauté pour rapprocher les esprits. — Le légat Chérégat. — Réponse de la diète au nonce. — Nouvel écrit de Luther. — Mort d'Adrien. — Clément VII choisit Campegi pour le représenter à Nuremberg.

Pendant que Luther prononçait dans l'église de Wittemberg son sermon sur le mariage, un autre moine, sur qui la Providence avait aussi ses vues, enseignait la théologie à Louvain. On l'appelait le docteur Florent. Dieu ne lui avait pas accordé les dons qui remuent la multitude : sa parole était simple, sans ornements mondains, comme ses vêtements. Il habitait, à l'université, une petite chambre, véritable cellule où Erasme eut peine à trouver un siége quand il traversa Louvain pour se rendre à Rotterdam. Il se levait de bonne heure pour étudier, et ne faisait qu'un repas par

13*

jour. Il aimait les pauvres, et partageait avec eux les mille florins que lui rendait sa place, et leur abandonnait une de ses deux robes de professeur que la ville lui donnait chaque année. Un jour, Dieu prit par la main le principal de Louvain, et le conduisit à Rome pour monter sur le trône de Léon X : ce docteur était Adrien VI.

Adrien était d'une tout autre nature que son prédécesseur. Il n'aimait ni le faste ni la représentation. Il n'élèvera pas de monuments; il ne dépensera pas les trésors du Vatican à enrichir Rome de chefs-d'œuvre; il ne creusera pas la terre pour en retirer des statues antiques; il ne marchera pas dans les rues au milieu de flots de peintres, de poëtes et d'historiens. Il a d'autres goûts et une autre mission. Elevé loin de l'Italie, dans une petite ville de Hollande, Utrecht, il a puisé sur les bancs de l'école une grande simplicité de mœurs et de manières. Il aime les lettres toutefois, parce qu'elles polissent l'âme, ornent l'esprit, et donnent de l'élégance aux mœurs. Par-dessus tout, c'est une organisation empreinte de bonté, d'amour et de charité, d'une ineffable douceur, et qui, pour donner la paix à l'Eglise, sacrifierait son repos et sa vie.

En Hollande, il s'était pris d'amitié pour tous ses compagnons d'étude; son premier souvenir, à Rome, fut pour Erasme : deux intelligences que le bruit des disputes religieuses fatiguait, parce qu'il les arrachait à ce qu'il y avait de plus doux pour elles, la quiétude d'esprit. Aussi, en montant sur le trône, Adrien se hâte d'écrire à son ancien camarade d'université. Dans une lettre où le souverain a bien soin de se cacher, il le conjure de travailler à la pacification de l'Eglise, au nom de la gloire, de l'avenir, et de Dieu qui le récompensera magnifiquement dans l'éternité, et aussi de leur vieille et sainte intimité. Il eût voulu que le philosophe prît en main

la défense du catholicisme, et qu'il entrât en lutte ouverte avec le réformateur.

« Levez-vous, levez-vous, disait le pape à Erasme, pour la défense du Seigneur; et, pour le glorifier, servez-vous, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, des dons merveilleux qu'il vous accorda. »

Erasme hésite; il n'ose s'associer à l'œuvre que lui propose le chef de l'Eglise; il balbutie je ne sais quelles timides excuses sur son âge, sur ses infirmités, sur son imagination qui se glace avec ses doigts, et sur la difficulté d'aller jusqu'à Rome, où le pape le presse de venir. A l'entendre pourtant, il connaît les maux de l'Eglise et les remèdes qu'on doit leur appliquer; mais, ces remèdes, il ne peut les confier qu'à des messagers fidèles, et il n'en trouve pas. Il est tout fier d'avoir, dès le début, deviné le drame qui allait se jouer, et quand il pourrait le dénouer, lui, ce dieu envoyé exprès du ciel, il recule lâchement. Ecoutons-le :

« J'ai crié sur les toits, dès le principe, que les moines servaient la cause de Luther, et on ne m'a pas écouté. Plus tard, j'indiquai comment on pouvait en finir avec le mal et le couper dans sa racine, on a rejeté mes conseils. Enfin, je me suis expliqué dans des lettres au pape Adrien; mais il faut que mes avis n'aient pas été goûtés, car je n'en reçois pas de réponse. »

C'était un véritable allemand que le pape Adrien; allemand dans son langage, dans ses vêtements, dans ses mœurs, dans sa foi qui, pour être excitée, n'avait pas besoin, comme celle des Italiens, de symboles et d'images. Véritable chrétien de la primitive Eglise, qui malheureusement ne comprenait pas que la forme extérieure, si elle veut durer, doit se renouveler avec les mœurs d'un peuple. Vêtu plus que simplement, on ne le reconnaissait, quand il parcourait les rues de Rome, qu'au cortége de boiteux, de paralytiques, d'aveugles, de

mendiants de tout sexe qui s'assemblaient sur son passage, et auxquels il faisait l'aumône. D'artistes, aucun, car il ne les aimait pas, et leur reprochait de voler le bien des pauvres; non qu'il fût étranger à l'esthétique, car il était poëte avant d'être pape, mais la charité était sa seule muse. Un jour qu'on lui parlait de la magnifique pension que Jules II avait faite au seigneur qui avait trouvé le groupe du Laocoon, il hocha la tête : « Ce sont des idoles, dit-il ; je connais d'autres dieux que je préfère : les mendiants, mes frères en Jésus-Christ. » On voit si la Providence fut sage en donnant à Léon X un successeur tel qu'Adrien. S'il fût venu plus tôt, quand l'art avait besoin d'un pont d'or pour entrer dans Rome, peut-être eût-il passé outre, ainsi qu'il fit quand on lui montra le Laocoon, et Rome eût été déshéritée d'une de ses plus belles gloires. Tous deux accomplirent leur mission; l'un en s'associant au mouvement des idées, en élevant et dotant magnifiquement tout ce qui possédait une âme d'artiste, pour faire comprendre aux peuples que la papauté, loin d'être l'ennemie des lumières, les glorifie comme un don qui vient de Dieu; l'autre, quand l'art était créé et ne craignait plus de tempête, en oubliant un moment la forme pour ne songer qu'aux maux de l'Eglise, c'est-à-dire à une œuvre qui a bien aussi sa grandeur, et que nul mieux qu'Adrien ne pouvait opérer. Car il brillait par toutes les qualités que l'Allemagne reprochait à Léon X de dédaigner : il aimait la solitude, la bure, une table frugale ; la simplicité dans le culte et les cérémonies, la science qui se cache, et la piété qui tremble d'être devinée. Longtemps avant que Luther touchât de sa main ardente aux indulgences, il avait étudié la nature de ces œuvres de satisfaction, posé leur limite et assigné leur véritable caractère, séparant admirablement l'usage de l'abus, et conciliant l'exigence du dogme avec les lumières de la raison. A son exaltation au pontificat, il avait donné une bulle où

l'on retrouve les doctrines qu'il avait professées d'abord avec un si grand talent sur le mérite du sang de Jésus-Christ, trésor d'indulgences, comme l'enseigne l'Église. C'est là qu'il s'élève, avec une énergie que quelques casuistes n'ont pas approuvée, contre les scandales qu'avait donnés au monde la papauté; sur la nécessité d'une réforme vive et efficace dans les membres et le chef; sur les dissolutions des prélats et leur luxe scandaleux; sur le trafic honteux des choses saintes dont Rome avait quelquefois donné l'exemple : et, pour montrer que les plaintes n'étaient pas vaines, il s'était mis à l'œuvre sur-le-champ, et avait réduit le prix des dispenses qu'on était obligé d'acheter à Rome pour contracter des mariages aux degrés défendus. On se plaignait, en Allemagne surtout, des prérogatives des coadjuteurs de la chancellerie. Adrien les leur retira en partie. Aux quêteurs, il ôta le pouvoir de distribuer et de vendre les indulgences. Ce n'était que le commencement des réformes qu'il méditait, si l'Allemagne eût voulu le suivre dans ces voies d'amélioration : mais la bonne volonté du pape devait se briser contre les caprices du corps germanique.

L'édit de Worms, donné par l'empereur, avait eu le sort de toutes les lois qu'on est décidé d'avance à ne pas appliquer, et qui ne sont destinées qu'à faire peur; on s'en moqua quand on vit la réforme marcher la tête levée et répandre au grand jour ses doctrines. Il n'y avait pas en Allemagne de main assez forte pour faire exécuter les ordres de l'empereur. Charles-Quint, alors en Espagne, semblait ne point entendre ce bruit de querelles religieuses qui troublait la Germanie. De grandes pensées l'occupaient; il rêvait, dit-on, une monarchie où le soleil ne devait pas se coucher.

Avant de partir, il avait choisi pour le représenter Frédéric Palatin, prince efféminé, ami des plaisirs, et qui peut-être aurait consenti à sévir contre les réformés, s'il eût trouvé

autour de lui des consciences disposées à s'associer à des mesures de rigueur; mais presque toutes étaient tombées dans l'indifférence, comme si elles avaient attendu l'effet de ces paroles de Luther à la diète de Worms : « Si mon œuvre est une œuvre de Dieu, elle s'accomplira. » D'ailleurs beaucoup d'entre elles ne pouvaient que gagner au triomphe du principe réformateur, et les dépouilles opimes que le moine saxon avait livrées aux princes qui avaient fermé les yeux étaient bien faites pour les séduire.

Luther travaillait sans relâche à gagner le peuple à sa cause. Le peuple comprenait le langage qu'il parlait, et accueillait avec joie des déclamations contre l'oppression, plein d'espoir que son tour viendrait, et qu'il pourrait un jour compter avec ses maîtres, et de gré ou de force entrer aussi dans l'arène. Le manifeste que publia à cette époque Luther devait susciter des troubles, en exaltant cette fièvre d'indépendance dont la multitude était malade. Il avait donné à son livre le titre de : *la Magistrature séculière*. Son exorde est tout plein de colère. « Dieu, s'écrie-t-il, enflamme le cerveau des princes. Ils croient qu'il faut obéir à leurs caprices; ils se mettent à l'ombre de César, dont, à les entendre, ils ne font qu'exécuter les ordres en sujets obéissants, comme s'ils pouvaient cacher leur iniquité à tous les yeux! Polissons qui voudraient passer pour chrétiens! Et voilà les mains auxquelles César a confié les clefs de la Germanie : insensés qui extermineraient la foi de notre sol et y feraient croître le blasphème, si on ne leur résistait au moins par la force du verbe. Si j'attaquai en face le pape, cette grande idole romaine, est-ce que je pourrais avoir peur de ses écailles ? »

Luther entre ensuite en matière, et met en présence quelques maximes de l'Ecriture qui traitent du pouvoir du prince et de l'obéissance du sujet, et qui, au premier aspect, semblent se contredire; il s'attache à les concilier. Il partage la société

en deux fractions, l'une qui appartient au royaume de Dieu, l'autre au royaume de ce monde; la première, congrès de fidèles, Jérusalem de chrétiens, qui n'a besoin, pour se gouverner, ni de glaive, ni de magistrature, ni de ministère politique; où nulle anarchie n'existe; où tous les membres sont égaux; où il n'y a de maître que le Christ; où évêques et prêtres ne se distinguent que par le ministère qui leur a été dévolu; où l'on ne peut établir des lois et faire des règlements sans l'assentiment de la volonté commune.

« Ce n'est pas pour cette société d'élite qu'ont été faites les lois, établies les magistratures, et fondés les tribunaux, mais bien pour cette assemblée d'infidèles qui ne sauraient exister sans toutes ces inventions humaines. Que les prêtres ou les évêques portent le glaive et exercent la magistrature politique, mais seulement dans cette société civile d'hommes qui n'ont de chrétien que le nom. Nulle âme chrétienne ne doit se mettre à l'abri sous le glaive de la loi civile, se revêtir de l'office de juge pour administrer la justice. Qui dispute devant les tribunaux, qui vient y mendier ou défendre son honneur ou des biens temporels, est indigne de porter le beau nom de disciple du Christ: c'est un gentil, un infidèle; tous ont reçu le baptême, mais, parmi ceux qui ont été régénérés, combien peu de vrais chrétiens que le Christ peut confesser! »

Après quoi Luther se hâte d'abandonner la déduction de théories métaphysiques qui ne sont pas faites pour le peuple, et qui l'ennuieraient si elles se prolongeaient trop longtemps; formes logiques qui ne s'adressent qu'à des intelligences élevées, comme Mélanchthon, Jonas, Spalatin; et il revient à la lutte passionnée de la parole, où il est si puissant et n'a pas de rival; à cette langue de feu, qui enflamme, remue, électrise comme un hymne de combat, et dont ses disciples s'effrayaient eux-mêmes. Écoutons-le :

« Voici que Dieu livre les princes catholiques à leur sens réprouvé ; il veut en finir avec eux et avec tous les princes de l'Eglise : leur règne est clos ; ils s'en vont descendre dans la tombe, couverts de la haine du genre humain, princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur polissons. Depuis que le monde est monde, c'est un oiseau rare sur la terre qu'un prince sage et prudent ; mais plus rare encore est un prince honnête homme. Que sont la plupart des grands? des fous, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil ; licteurs et bourreaux dont Dieu se sert dans sa colère pour punir les méchants et conserver la paix des nations : car notre Dieu est grand, et il est nécessaire qu'il ait à son service des nobles, des riches, d'illustres bourreaux ; et il lui plaît que nous appelions maîtres très-cléments ses bourreaux et ses licteurs. Princes, la main de Dieu est suspendue sur vos têtes ; la contemption se répandra sur vous ; vous mourrez, votre puissance fût-elle au-dessus de celle du Turc lui-même. Déjà votre récompense est arrivée ; on vous tient pour polissons et bélîtres ; on vous juge d'après le rôle que vous jouez : le peuple vous connaît, et ce châtiment terrible que Dieu appelle le mépris vous presse de tous côtés ; vous ne pourrez le détourner. Le peuple lassé ne peut plus supporter votre tyrannie et votre iniquité ; Dieu ne le veut pas. Le monde n'est plus le monde d'autrefois, où vous chassiez aux hommes ainsi qu'aux bêtes fauves. »

Placez à Florence Luther, comme Savonarole, et cet hymne soulèvera la multitude, qui courra aux armes et brisera ces instruments d'iniquité auxquels on donne le nom de princes. En Allemagne, la parole du réformateur ne pouvait produire le même effet sur un peuple froid de sa nature, et dont le cerveau ne recevait l'atteinte que d'un pâle soleil, et accoutumé d'ailleurs à une obéissance passive aux puissances de ce monde, dont le catholicisme lui faisait un impé-

rieux devoir. La révolte ouverte eût pu s'organiser difficilement, car un lien commun ne réunissait pas les populations. Quand les paysans s'insurgeront, ce ne sera point au nom de la religion, mais d'intérêts tout matériels : guerre d'esclaves qu'un autre Spartacus entreprendra. Et Luther connaissait les chances de ses paroles et la nature des intelligences auxquelles elles s'adressaient. Ces âmes, façonnées depuis longtemps au joug, avaient pressenti les destinées de Charles-Quint ; elles savaient qu'il n'était pas si loin qu'il ne pût rebrousser chemin, et venir noyer dans le sang une révolte ouverte. Au lieu donc de s'attaquer de front aux princes séculiers, le peuple se contenta de les embarrasser dans leur marche, de multiplier les obstacles sur leurs pas, de les importuner de ses plaintes, de les étourdir de ses doléances, de calomnier leurs intentions, de leur prêter des désirs de sang, et de les accuser de chercher dans un repos hypocrite à refaire leurs forces pour frapper ensuite les consciences avec plus de sécurité. Les princes catholiques avaient surtout à souffrir. La réforme avait trouvé moyen de se glisser jusque dans leur cour. Elle les dénonçait à Luther, qui pouvait passer quelquefois pour jouir du don de seconde vue ; car il prophétisait des événements qui s'accomplissaient plus tard : c'est ainsi qu'il connaissait les secrets de l'archevêque de Mayence, que lui livrait le secrétaire du prélat, Wolfgang Capito, qui ne tarda pas à embrasser la réforme ; et les projets de Frédéric l'électeur, que lui révélait le scribe du prince George Spalatin. Quand s'ouvrit la diète de Nuremberg, en 1522, au mois de novembre, Luther était instruit d'avance des dispositions des princes qui devaient en faire partie. La majorité, sans pencher pour les doctrines nouvelles, redoutait l'immense popularité dont le moine jouissait en Allemagne, et plus encore sa parole, qui brûlait comme du feu tout vêtement auquel elle s'attachait, et surtout la pourpre ou l'her-

mine. Il était certain qu'aucune voix ennemie ne crierait : « Malheur à l'évangélisme ! » et que s'il s'en élevait du banc des princes catholiques, elle serait étouffée sur-le-champ par des voix autrement nombreuses que la peur saurait rendre éloquentes. A ce congrès de Nuremberg, toutes les opinions religieuses de l'époque étaient représentées : il y avait des catholiques tièdes, des luthériens, des anabaptistes, des sacramentaires, des zwingliens, des mélanchthoniens, qu'on nommait hiérarchistes, des carlstadiens et des athées. Les opinions politiques offraient la même confusion. En l'absence de l'empereur, toutes ces voix s'agitaient, faisaient du bruit, voulaient sauver l'Allemagne. La diète n'offrit que le triste spectacle d'une assemblée où les princes séculiers firent de la théologie, et les princes ecclésiastiques du pouvoir. Si le nonce du pape Adrien, Chérégat, eût eu l'éloquence d'Aleandro, l'ambassadeur de Léon X, il aurait certainement entraîné toutes ces pâles volontés : aucune n'eût essayé de faire résistance. Il n'y avait pas dans l'assemblée une seule tête forte. Le moment était favorable ; la révolte aurait pu être réprimée. Mais, au lieu de cette parole d'Aleandro, vive, impétueuse, étincelante d'images, qui séduisait avant de convaincre, ce n'est plus qu'une phrase traînante, incertaine, molle et pleine de timidité. Chérégat était un patient sur la sellette au lieu d'un juge. La diète parut frappée d'étonnement, et elle s'attendait à un autre ton. Comme cela arrive, le cœur revint à tous ces hommes qui en manquaient, en face de ce nonce qui abaissait la pourpre jusqu'à la prière ; car c'était une véritable confession que sa harangue, qu'on croirait bien plus d'un luthérien que d'un catholique. — Le pape reconnaissait humblement « que la chaire de Saint-Pierre s'était la première souillée ; que l'Eglise avait besoin de réforme ; que si Dieu l'avait si cruellement punie, c'était à cause des fautes de ses prélats et de ses prêtres ; que, depuis quel-

ques années, l'abus des choses saintes, l'insolence du pouvoir, le scandale, venaient en partie de Rome; que le vœu ardent de Rome était de travailler à réparer le passé, à faire descendre la réforme de la tête aux membres; que la chaire pontificale, le siége principal du mal, devait être traitée d'abord, et qu'une fois guérie, la plaie de l'Eglise se fermerait bien vite. » Le nonce ajoutait qu'il fallait cependant se garder de toute exaltation, repousser des remèdes héroïques qui ne feraient qu'accroître la maladie, employer des liniments qu guériraient le malade, et qu'à l'aide de Dieu, le pape, qui ne s'était chargé du gouvernement des âmes que pour obéir à une volonté supérieure, viendrait à bout de rendre la paix à l'Eglise. Ensuite, s'adressant aux membres de la diète : « Je suis prêt, disait-il, à écouter vos plaintes : si vous avez des griefs, formulez-les; le pape est disposé à les accueillir dans sa bonté paternelle. N'oubliez pas que les ordres lui doivent le concours de leurs volontés; qu'un édit existe, celui de Worms, qu'en l'absence de l'empereur vous êtes chargés de maintenir, et qu'il dépend de vous d'arrêter les mesures les plus opportunes pour que le cœur du père commun des fidèles ne soit pas contristé par le triomphe de l'hérésie; que l'Eglise a parlé, et qu'enfants dociles, vous devez lui obéir et veiller à l'exécution de ses décrets. »

On voit tout ce qu'il y a de mou, d'embarrassé et d'imprudent dans ce langage du représentant d'une cour accoutumée à parler si haut. Il n'était pas fait assurément pour donner une grande idée ni du souverain au nom duquel on le tenait, ni de l'orateur qui s'en faisait l'organe. Les membres de la diète ne se seraient jamais grandis d'eux-mêmes à la hauteur où les élevait le nonce de Sa Sainteté. Luther n'était pas entièrement rassuré sur leurs dispositions; il redoutait les princes catholiques. Pour les compromettre aux yeux de la nation allemande, il avait eu soin de les re-

présenter comme des instruments de vengeance dans les mains de Dieu. La harangue du nonce fit de petits despotes aux mains de fer, d'hommes qui, livrés à leurs instincts, seraient venus se briser contre un souffle énergique. Au delà des monts, elle jeta dans le cœur des prélats italiens la défiance et le découragement. On trouva que le langage de Chérégat convenait à des enfants du siècle, mais qu'il était un contre-sens dans la bouche d'un nonce. L'Allemagne ne put se dissimuler que la cour de Rome semblait s'abaisser volontairement ; et Luther ne manqua pas, à Wittemberg, de mettre en parallèle les paroles de Chérégat à la diète de Nuremberg et celles de Cajetan à Worms, et de montrer aux réformés combien sa cause avait fait de progrès, puisqu'un nonce était obligé de confesser au monde « que tout ce qu'il y avait eu de troubles jusques alors avait sa source dans les désordres de la cour de Rome. »

L'assemblée de Nuremberg n'eut pas besoin de méditer longtemps sa réponse. Il fallait commenter la harangue officielle. Elle déclara que si on n'avait pas exécuté l'édit impérial contre les partisans de Luther, la faute en était à Rome, dont l'Allemagne avait tant à se plaindre ; que des mesures de rigueur n'auraient servi qu'à répandre au lieu d'étouffer les doctrines nouvelles ; que le peuple se serait ému et révolté contre le pouvoir, sous prétexte qu'on voulait éteindre la lumière de l'Evangile. Elle félicitait le pape, qui avait si noblement reconnu la nécessité d'une réforme dans le clergé, et témoignait l'espoir qu'on ne détournerait plus désormais le produit des annates de leur destination primitive : la guerre contre les Turcs et les infidèles.

Aux yeux de la diète, il n'y avait plus qu'un moyen de rendre la paix à l'Allemagne, c'était de convoquer un synode national où toute voix dissidente pourrait se faire entendre. En attendant, les ordres promettaient de tra-

vailler à la réconciliation commune, à obtenir de l'électeur que Luther gardât le silence; que les prédicateurs ne prêchassent plus que la parole de Dieu, appuyée sur la doctrine et la tradition de l'Eglise; qu'on laissât à l'ordinaire le soin de punir des peines canoniques les prêtres mariés et les moines qui avaient abandonné leur couvent, et qu'on les privât de leurs bénéfices ou de leurs priviléges sans que le magistrat pût y mettre obstacle.

Quelques voix essayèrent de demander des mesures énergiques contre le prosélytisme luthérien et les débordements de la presse, qui inondait les campagnes d'écrits anti-catholiques : la majorité leur imposa silence, et s'occupa de formuler son édit, qui fut publié le 6 mars au nom de l'empereur absent. Luther attendait impatiemment cette délibération : ce fut un triomphe pour lui que le rescrit de cette assemblée. Il eut soin de relever sa victoire sur la papauté, dans un écrit plein d'artifices, où la louange envers les ordres est adroitement tempérée par des avertissements qui ne partent pas de lui, dit-il, mais de Dieu même, dont il accomplit le commandement, « lui qui n'est entre les mains du Seigneur qu'un faible roseau, tout pareil à ceux qui sont élevés en honneurs et en dignités, et que le Seigneur renverserait d'un souffle, si jamais sa parole était méconnue. » Il demande grâce pour tous ces prêtres, pour ces moines, qu'on voudrait punir parce qu'ils ont obéi au précepte de Dieu donné à Adam et à toute sa postérité. « Triste aveuglement, disait-il, impitoyable dureté du pontife! Prescription qui sent le diable! »

La diète s'était occupée de formuler ses griefs : il y en avait cent, *centum gravamina*, dont elle demandait le redressement. C'étaient des remontrances plutôt que des plaintes, faites avec dureté, et auxquelles, en général, le pape n'eût pu faire droit sans toucher à son autorité, à la

discipline ecclésiastique et aux plus saintes traditions. Chérégat fut effrayé en fixant les yeux sur ce cahier de doléances que lui remit le secrétaire des ordres. Il portait la peine de ses timidités. La diète refusa formellement de revoir son travail : d'ailleurs la presse s'en était emparée, l'avait reproduit et répandu dans toute l'Allemagne ; Chérégat dut se résigner.

Pendant qu'il était en route pour Rome, J. Lufft, imprimeur à Wittemberg, publia l'exposé des *Centum gravamina* en allemand et en latin, à l'usage des savants et du peuple, avec des scolies et des gloses demi-sérieuses, demi-bouffonnes, toujours insultantes pour le catholicisme, et toutes pleines de l'esprit de Luther. C'est lui qui a dicté ces lignes âpres et mordantes, qui a remué tout ce fiel, qui a pétri toute cette boue : c'est son souffle et son haleine ; car Ulrich de Hutten était malade et mourant. Or il n'y a pas à s'y méprendre ; lui-même a pris soin d'indiquer le procédé de divination, et il est bien simple. « Quand, sur une belle page blanche, vous trouvez de petits points noirs et visqueux, vous dites : une mouche a passé par là. » Et nous, quand nous voyons une belle face de vieillard, celle d'Adrien, ou du cardinal archevêque de Mayence, rouge d'un soufflet que lui imprima une main de prêtre, nous disons : « Cette main est celle de Luther, et nous ne nous trompons pas. »

Le malheureux Adrien, ce pape si pur, ce chrétien de la primitive Église, ce bon pasteur qui aurait donné sa vie pour ses brebis, cet apôtre qui « ne pensait pas le mal » et dont le monde n'était pas digne, suivant la belle expression d'un historien protestant, eut le cœur brisé quand il revit Chérégat, et la douleur le tua. Tous les pauvres de Rome suivirent son convoi en pleurant ; ils criaient : Notre père est mort ! Et, sur leur passage, le peuple agenouillé versait des larmes. Jamais pompe funèbre n'avait fait éclater une sem-

blable douleur : Rome enfin comprit tout ce qu'elle avait perdu. Quelques serviteurs dévoués accompagnèrent le corps à l'église de Saint-Pierre : c'étaient les amis d'enfance du moine d'Utrecht. Par leurs soins, un petit monument fut érigé qui devait garder ses restes chéris ; et sur la pierre on lisait : « Ci-gît Adrien VI, qui regarda le pouvoir comme le plus grand des malheurs. » Plus tard, un cardinal allemand fit élever, à ses frais, dans une autre église, un cénotaphe moins simple, qui portait ces paroles qu'aimait à répéter Adrien : « A l'âme la plus honnête, rien n'importe comme le temps où elle a vécu. »

Quelques jours avant de mourir, Adrien avait canonisé Benno, évêque de Misnie, saint prêtre dont la mémoire est encore vénérée dans toute la Saxe catholique : c'était un autre Martin, qui souvent, après avoir vendu ses bijoux, coupait sa robe en deux pour la donner aux pauvres. Luther, qui proposait à la vénération des chrétiens ceux de ses disciples qui avaient trouvé la mort dans le cours de leur apostolat, voulut empêcher qu'on ne fêtât ce nouveau saint. Il écrivit son livre — touchant la nouvelle idole et le vieux démon, — où il trouva moyen d'outrager les vivants et les morts.

En ce moment, l'âme d'un moine que Luther avait un moment égarée s'envolait de sa cellule dans le sein de Dieu : c'était celle de Staupitz, qui s'était réconciliée avec l'Eglise.

Gloire et paix à son ombre !

CHAPITRE XXII.

NUREMBERG ET RATISBONNE. — 1523-1524.

Le légat Campegi à la diète de Nuremberg. — Physionomie des états. — Décrets de la diète. — Protestation de Luther contre les ordres. — Les catholiques s'assemblent à Ratisbonne. — Ligue des princes réformés. — Luther défend de fournir des subsides pour faire la guerre aux Turcs. — Instabilité de sa parole.

Les ordres se rassemblèrent de nouveau à Nuremberg, en 1524. Clément VII venait de succéder à Adrien VI. La guerre désolait l'Italie, où deux princes se disputaient l'empire du monde, Charles-Quint et François I[er]. Le pape avait fait alliance avec le roi de France, par peur des armes de l'empereur. Ces troubles occupaient la pensée, et servaient les progrès de la réforme. Charles-Quint fut plus heureux que son rival; il le battit, et Clément VII se jeta dans les bras du vainqueur. L'empereur fut grand et généreux; il oublia le passé, et promit de songer aux affaires religieuses de l'Allemagne. Le pape fit choix, pour le représenter à la diète, du cardinal Campegi, homme de tête et de caractère, théologien habile, rhéteur exercé à la parole, admirateur et ami d'Erasme. Mais les esprits en Allemagne s'irritaient de plus en plus : le luthéranisme gagnait chaque jour de nouvelles

forces, et croissait en audace comme en puissance. Déjà les signes du catholicisme lui déplaisaient tout autant que ses dogmes, et il leur faisait une guerre ouverte. Il abattait, sur les grands chemins, les croix, les images, les statues des saints et les tableaux, et proscrivait ou honnissait la soutane du prêtre et le froc monacal. Campegi, en entrant à Augsbourg, voulut donner sa bénédiction, et le peuple se prit à rire et à se moquer du légat. Les princes qui étaient allés le recevoir aux portes de Nuremberg le prièrent de se dépouiller des marques de sa dignité, de peur que la populace ne lui fît quelque insulte. Campegi fut donc obligé de revêtir des habits séculiers, et d'entrer à Nuremberg sans aucune espèce de pompe. Le cardinal croyait trouver l'électeur Frédéric, auquel il était chargé de remettre, de la part du pape, un bref plein de bienveillance. Il se fiait sur son éloquence naturelle pour décider ce prince à embrasser les intérêts de l'Eglise catholique; mais l'électeur s'était éloigné. Campegi expédia le bref. On ne connaît pas la réponse de l'électeur.

Le lendemain, le cardinal fut reçu en audience solennelle par les princes et les députés des villes impériales. Il s'était préparé. Sa harangue ne manque ni d'adresse ni d'habileté. La peinture qu'il fit des maux auxquels les doctrines nouvelles avaient livré l'Allemagne, et de l'avenir qu'elles préparaient, est vive et prophétique. Il ne parla pas du concile national que les états avaient réclamé avec tant d'instance, mais il affecta de s'étendre sur les griefs dont la diète avait demandé le redrèssement, et il promit en son nom qu'on écouterait les plaintes et qu'on ferait droit à leurs doléances, sous la condition toutefois que de cet exposé de griefs les ordres voudraient retrancher quelques articles qui tendaient manifestement au renversement de l'autorité pontificale et des priviléges de l'Eglise.

Les forces des deux partis dans la diète étaient ainsi partagées : le légat pouvait compter sur la voix de l'archiduc Ferdinand, frère et lieutenant de l'empereur, sur celles des ducs de Bavière, du cardinal archevêque de Salzbourg, de l'évêque de Trente, et de dix autres princes séculiers ou ecclésiastiques. Presque tous les députés des villes voisines étaient infectés de luthéranisme : ils formaient la majorité. La délibération fut longue et orageuse : l'ambassadeur de Charles-Quint insista sur l'exécution de l'édit de Worms, et menaça les états de la colère de l'empereur. Les princes luthériens auraient voulu, ce jour-là même, proclamer la liberté de conscience, en d'autres termes, la révolte contre l'édit impérial : on prit un moyen terme. La diète décréta que le pape convoquerait, du consentement de l'empereur, un concile général en Allemagne pour y terminer les différends religieux; qu'on tiendrait une nouvelle assemblée à Spire le jour de la Saint-Martin, où les ordres, après avoir fait examiner par d'habiles docteurs ce qu'on devait retenir ou rejeter des doctrines de Luther, formuleraient ensuite leur décret. En attendant la décision du concile, elle promettait d'examiner, et, s'il est possible, d'amender en quelques points l'exposé des *Centum gravamina* contre la cour de Rome, et, pour obéir à l'empereur, de tenir la main à l'exécution de l'édit de Worms.

La diète était absurde; elle choquait toutes les consciences : aux laïques, elle remettait le droit de juger de nouveau des doctrines que le saint-siége avait condamnées ; aux vassaux de Charles, le pouvoir de désobéir à un rescrit impérial. Elle admettait le décret de Worms comme une loi de l'Empire, et provoquait l'Allemagne à s'en affranchir. Les ordres se constituaient juges en matière de foi et de législation, et, par une contradiction manifeste, absolvaient et condamnaient Luther, en approuvant l'édit de 1520, où il avait été

déclaré hérétique, et en prescrivant un nouvel examen de sa symbolique à Spire.

Le légat protesta, et l'ambassadeur de Charles-Quint déclara qu'il porterait ses plaintes aux pieds de son maître.

L'empereur était alors absent. Le pape lui avait appris la résolution de la diète, et le mépris qu'on faisait des ordres du souverain et des décisions de l'Eglise. Charles, irrité, adressa aux princes allemands un rescrit où il menaçait de la peine de mort quiconque désobéirait à l'édit de Worms. Ce n'était qu'une menace, dont les états ne tinrent aucun compte. Le luthéranisme ne se cachait pas; il allait la tête levée, affrontant pape et empereur, proclamant ses croyances, et forçant la porte des églises catholiques quand on refusait de lui en livrer les clefs. Magdebourg, Nuremberg et Francfort changeaient ouvertement la forme du culte catholique. A Magdebourg, la bourgeoisie s'assemblait le 24 juin 1523, intimait l'ordre au magistrat civil de fermer les couvents, de chasser les prêtres, de reconnaître les ministres envoyés de Wittemberg, et d'établir la communion sous les deux espèces; et les magistrats, qui n'avaient pas assez de force pour faire exécuter l'édit de l'empereur, en trouvaient pour obéir à cette bourgeoisie fanatique. Des chevaliers offraient sérieusement aux habitants de Nuremberg, si on voulait les soutenir, de ne pas laisser une tête d'évêque dans un espace de vingt milles; à Neustadt, des luthériens tendaient une embûche au chapelain de Ferdinand et le mutilaient. Luther n'était pas satisfait; l'édit de la diète le mit en fureur. Jamais assemblée politique ne subit un châtiment pareil à celui que lui infligea le moine saxon. S'il y avait eu quelques gouttes de sang allemand dans les veines de l'un des membres de la diète, on aurait mis Luther au ban de l'Empire, pour châtier son insolence.

Les princes catholiques furent effrayés. En sûreté à Wit-

temberg, le réformateur bravait le pape et l'empereur. Ses doctrines gagnaient du terrain. De la haute Saxe, elles s'étaient répandues dans les provinces septentrionales, puis établies, moitié par force, moitié par ruse, dans les duchés de Lunebourg, de Brunswick et de Mecklembourg. La Poméranie, Magdebourg, Brême, Hambourg, Vismar, Rostock, leur avaient ouvert leurs portes; elles avaient traversé la mer Baltique et envahi la Livonie, puis étaient descendues en Prusse, où le marquis Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre teutonique, leur avait donné asile, et où l'évêque George les avait confessées hautement en se mariant! Les deux cultes se dressaient en face l'un de l'autre: le luthéranisme voulait traiter avec le catholicisme de puissance à puissance; d'opprimé, il était devenu oppresseur. Il ne se contentait pas de se faire bâtir des temples, il prenait les églises catholiques, après en avoir renversé les images; et là il conviait, au son des cloches, les évangélistes à ses cérémonies, et de la chaire il tonnait contre les superstitions d'une religion qu'il disait éteinte à jamais, car il se vantait de l'avoir blessée mortellement. Les princes catholiques, par intérêt pour la foi menacée, ou par crainte pour leur couronne, sentirent la nécessité de s'unir plus étroitement. Trois hommes nobles se liguèrent contre l'hérésie à Ratisbonne: le duc Wilhem, le duc Louis de Bavière et l'archiduc Ferdinand d'Autriche. Le 6 juillet 1524, les archevêques et évêques de Salzbourg, de Trente, de Bamberg, de Spire, de Strasbourg, de Constance, de Bâle, de Freisingen, de Passau, vinrent trouver les princes, et conclurent un traité d'alliance où ils déclaraient « que l'édit de Worms contre Luther et ses adhérents devait être observé comme une loi de l'Empire; qu'on ne changerait rien ni dans l'administration des sacrements, ni dans les cérémonies, ni dans les commandements et les traditions de l'Eglise catho-

lique ; que les ecclésiastiques qui se marieraient et les moines apostats seraient punis suivant toute la rigueur des canons; qu'on prêcherait l'Evangile d'après l'interprétation des pères et des docteurs; que ceux de leurs sujets qui étudiaient à Wittemberg seraient contraints de quitter cette université dans l'espace de trois mois, sous peine de confiscation de leurs biens, et que ceux qui y avaient fait leurs études ne pourraient jamais posséder de bénéfice; qu'aucun luthérien banni ne trouverait asile dans les Etats confédérés, et que secours et assistance seraient donnés à tout prince attaqué pour l'une des clauses de la confédération. »

Le légat qui assistait à cette conférence demanda le premier qu'on satisfît aux justes réclamations des ordres de Nuremberg contre certains abus qui s'étaient glissés dans le clergé. Il fit publier une constitution en 35 articles, pour régler le régime ecclésiastique, l'administration des paroisses, l'oblation des dîmes : quelques-unes des dispositions de ce règlement peignent les mœurs de l'époque. Dans un article, par exemple, on prescrit aux ecclésiastiques de porter un habit décent et de cesser de faire du commerce; dans un autre, on leur défend de fréquenter les tavernes, et de disputer à table entre deux vins sur des matières religieuses.

Seckendorf a vu dans le colloque de Ratisbonne le tocsin qui souleva l'Allemagne ; comme si le catholicisme, spolié, chassé, qui ne pouvait plus arborer ses images dans des cathédrales édifiées à ses frais, prêcher les peuples qu'il avait convertis à la foi, devait souffrir qu'on le livrât à ce que Luther nommait les bêtes de l'arène, la populace et les grands ! Un homme court au martyre sans se plaindre; mais un culte a une autre mission, c'est de vivre. Si vous voulez lui donner la mort, il doit la repousser, au nom même de celui qui lui a donné et lui conserve la vie. Il y a deux prophéties : l'une de Jésus-Christ, qui a promis à son Eglise de l'assister

jusqu'à la consommation des siècles; l'autre de Luther, qui assignait le terme où Dieu cesserait de prêter secours au catholicisme. Les princes luthériens croyaient que le moment prédit par le moine était venu, et ils travaillaient à l'accomplissement de l'oracle. Contre la vieille foi allemande, tout leur était bon : la moquerie, l'outrage, la persécution, le vol, l'exil; et ils s'étonnaient qu'un culte « qui avait fait son » temps » levât la tête, et étreignît de ses embrassements une terre tout arrosée du sang de ses martyrs! Comme si la violence n'avançait pas assez l'œuvre de la réforme, on a recours à la calomnie. Un misérable, Othon Pack, vice-chancelier du duc George, se vante d'avoir surpris le secret de son maître, et fabrique un projet de conspiration catholique qu'il scelle du sceau du prince. L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse allaient en venir aux mains, quand le mensonge d'Othon Pack fut découvert. Mais l'Allemagne s'était émue; le peuple fanatisé croyait de bonne foi à un attentat médité contre la vie de ses princes et ses croyances religieuses. Il le désigna sous le nom de ligue de Passau, que les historiens lui ont conservé comme à une réalité; ligue qu'on range aujourd'hui, si l'on n'est point aveuglé par l'esprit de parti, parmi ces fables qui naissent toujours si à propos, quand on a besoin d'entretenir ou de soulever les haines populaires.

Les princes luthériens jouèrent admirablement leur rôle : ils simulèrent la peur, et feignirent de croire aux révélations d'Othon Pack. On les vit alors tenir des assemblées en plein jour, où ils s'excitaient à la révolte. Luther, de Wittemberg, applaudissait au courage de ceux qu'il appelait des enfants de lumière. Les enfants de ténèbres, c'étaient le duc George, le duc de Bavière, et les autres princes qui voulaient obéir aux ordres de l'empereur : l'obéissance était traitée de rébellion par les réformés, et la révolte exaltée comme une inspiration du ciel. Il y avait des couronnes toutes prêtes pour la félonie

et l'apostasie, et des mépris et des haines pour la fidélité envers Dieu et le monarque. Les circonstances servaient Luther. La guerre venait d'éclater entre l'empereur et le pape Clément VII, qui avait embrassé le parti de François Ier. Pavie voyait finir en Italie la gloire de ce monarque : les armes de son rival étaient victorieuses; Rome avait été prise et pillée par le connétable de Bourbon. Son armée, formée en partie de luthériens, avait rempli d'abominations la ville sainte : les goujats de ce prince avaient changé la basilique de St-Pierre en écurie, donné pour litière à leurs chevaux les bulles papales, et, revêtus de chapes de cardinaux, proclamé pape Luther dans une chapelle du Vatican. Clément s'étant déclaré pour la France, Charles se vengeait en vomissant sur l'Italie des flots de luthériens qu'il voulait exterminer de l'Allemagne : dociles instruments de colère qui brûlaient jusqu'à l'herbe des champs, et vendaient au poids de l'or les oreilles de leurs prisonniers. C'en était fait de la ville éternelle, si Dieu n'eût jeté sur elle un regard de pitié. Il se servit de la peste que ces hordes avaient répandue sur son passage pour les chasser d'Italie. En même temps, Soliman menaçait la Hongrie, et tôt ou tard devait forcer Charles à repasser les Alpes pour venir au secours de l'archiduc Ferdinand. La paix rendue à l'Italie, l'empereur tourna ses regards vers l'Allemagne. Une nouvelle diète fut convoquée à Spire. Les catholiques furent en majorité. Elle avait pour présidents et commissaires le roi Ferdinand ; Frédéric, comte palatin ; Guillaume, duc de Bavière, et les évêques de Trente et de Hildesheim. Les sacramentaires s'étaient décidés à y faire tête aux luthériens. Les villes impériales étaient presque toutes infectées de zwinglianisme. La division était parmi les sectaires. Le landgrave de Hesse, comprenant le danger d'une semblable scission, dut travailler à l'éteindre, mais ses efforts étaient restés inutiles. Les catholiques se comptaient enfin. Après de longues

contestations, l'assemblée décréta : que partout où l'édit de Worms aurait été reçu, il serait défendu de changer de religion; que les villes qui auraient embrassé les doctrines nouvelles les garderaient jusqu'à la tenue du concile, sans que toutefois elles pussent abolir la messe, ou enlever aux catholiques le libre exercice de leur culte; que les sacramentaires seraient bannis de l'Empire, et les anabaptistes punis de mort.

Les princes luthériens, Jean, électeur de Saxe; George, marquis de Brandebourg; Ernest et François, ducs de Lunebourg; Philippe, landgrave de Hesse, et Wolffang, prince d'Anhalt; les députés de quatorze villes impériales, de Strasbourg, entre autres, qui venait d'abolir la messe, se rassemblèrent deux jours après, et dans un écrit public protestèrent, au nom de Dieu et des hommes, « qu'ils ne pouvaient obéir à un décret si hostile aux vérités évangéliques, et ils appelèrent du concile général à l'empereur et à tout juge non suspect. » Ce jour-là, les réformés reçurent le nom de *Protestants*, qu'ils adoptèrent comme un nom glorieux.

La diète avait demandé et voté des subsides pour la guerre contre les Turcs : les catholiques apportèrent de l'or, les protestants en refusèrent. Mais l'or des catholiques n'était pas assez abondant pour arrêter Soliman; ses deux cent mille hommes s'avancèrent donc dans la Hongrie, et, le vingt-six de septembre 1529, allèrent planter leurs échelles contre les murailles de Vienne. C'est une tache ineffaçable pour le protestantisme que le lâche abandon de ses frères. En présence d'un péril qui menaçait la croix de Jésus, tout dissentiment eût dû cesser. La patrie était en danger, le christianisme menacé et l'islamisme triomphant, si derrière ces murailles battues en brèche n'avaient combattu des cœurs généreux. Honneur à ces chefs vaillants, Philippe, comte palatin, Nicolas de Salm, Guillaume de Regendorf, et à cette popula-

tion de vieillards, de femmes et d'enfants, qui, en proie à la famine, aux maladies, à la peste, car tout se réunissait pour les accabler, ne désespérèrent pas du ciel, et chassèrent jusqu'à Constantinople l'armée de Soliman! Après Dieu et le pape, ils durent ce succès à leurs bras, car l'Empire et ses princes les avaient abandonnés. Une voix, celle de Luther, avait crié : *Paix aux Turcs!* qui avait été plus forte que la voix de la patrie en pleurs et de la croix du Christ. Que le lecteur prononce entre les réformés et les catholiques! qu'il dise dans quelles veines coulait le sang chrétien?

Le jour même où Soliman comptait changer en mosquée l'église de Saint-Etienne, les députés de la minorité entraient dans le camp de Charles, alors à Bologne, et lui présentaient leur protestation.

« Dieu vous jugera, dit l'empereur; vous avez refusé le secours de vos bras et de votre argent à vos princes assiégés, et vous avez violé une loi fondamentale de l'Empire. »

Et il les congédia en leur promettant d'aller bientôt avec toutes ses forces régler les affaires d'Allemagne.

Il y a dans Luther des instabilités que les historiens catholiques constatent avec soin, sans en sonder les causes. Ainsi, au sujet de la guerre contre les Turcs, s'attachent-ils à décrier ses mobiles opinions, afin de faire le procès à cet esprit saint dont il se disait l'organe : argument scolaire, admirable sur les bancs d'un couvent! Mais ces antilogies annoncent autre chose que la misère ou le désespoir d'une intelligence.

En 1520, Luther affiche sur les murs des églises que les Turcs sont des instruments de la colère de Dieu; que se révolter contre eux, c'est désobéir à la Providence. Il va son chemin, et continue d'enseigner cette doctrine, que ses adversaires traitent d'absurde.

En 1524, il ne veut pas qu'on donne une obole pour

repousser ces ennemis de notre foi, qui valent mieux, à son sens, que les papistes, et ce n'est pas sa faute si le Danube n'a pas porté jusqu'à Pesth les cadavres catholiques.

Mais en 1528, dans son traité *De Bello turcico*, qu'il adresse au landgrave de Hesse, comme il flagelle ces misérables histrions, « demi-hommes, demi-démons, » qui s'en vont sur les places publiques dissuadant le peuple de prendre les armes contre les Ottomans, et qui enseignent dans les carrefours qu'un chrétien ne peut porter l'épée ou exercer de magistrature politique : justement ce qu'il chantait sur les toits hier encore dans son livre « De la magistrature séculière ! »

Tout ceci est facile à expliquer :

Jusqu'en 1528, Luther avait besoin d'occuper l'Empire, son implacable ennemi. Les troubles sont une bonne fortune pour Luther. La guerre des paysans entravera l'exécution des édits de Worms, et lui servira à répandre ses doctrines, à soulever les populations, à changer la liturgie, à remuer les couvents, à exciter la convoitise des moines, à faire parler le démon de la chair.

L'empereur en Italie, Luther peut travailler sans crainte à son œuvre ; que Charles retourne en Allemagne, Luther doit s'inquiéter. Donc voici le moment pour lui de formuler son code politique, où on lira « qu'un chrétien ne peut, sans péché, porter le glaive, ou exercer une magistrature séculière. » Si le prince, pour l'exécution de ses édits, a recours à la force, il n'y aura plus, aux yeux du réformateur, que des bourreaux et des martyrs : les bourreaux, vous devinez que ce sont les juges ; les martyrs, les révoltés.

Sa doctrine grandit ; elle a conquis des villes, des duchés, des électorats, des royaumes. Il faut bien au nouveau culte une police, c'est-à-dire un glaive. Nous nous rappelons qu'il voulait l'ôter de toute main chrétienne ; aujourd'hui il en

arme ses magistrats. L'Écriture se ploie à ses caprices. Comme elle lui avait tour à tour dénié et octroyé le purgatoire, la prière pour les morts, la confession et la messe, elle lui rendra l'épée qu'elle lui avait retirée. Voilà sa société constituée et son glaive levé, dont il menace à la fois et le Turc et le mauvais chrétien qui ne veut pas combattre l'infidèle.

En 1521, c'est un crime de donner une obole pour faire la guerre aux Turcs : il en avait besoin.

En 1528, damnation à ces orateurs de tabagie qui détournent le peuple de s'armer contre les infidèles : il avait peur des infidèles.

En 1522, porter un glaive ou s'en servir, c'est renverser es lois constituantes d'une société chrétienne : il avait peur du glaive.

En 1528, le glaive est un attribut chrétien du pouvoir : il en avait besoin.

Nous allons le voir aux prises avec un roi thomiste, traverser ces doubles phases de l'audace et de la versatilité.

CHAPITRE XXIII.

HENRI VIII. — 1522-1523.

La « Captivité de l'Église à Babylone » excite une vive sensation en Angleterre.—Henri VIII attaque l'ouvrage de Luther.—Idée de l'œuvre royale. —Réponse de Luther au pamphlet de Henri VIII.—Luther a peur, se rétracte, et fait amende honorable à Henri VIII.—Thomas Morus défend la cause de son roi. — Idée de son ouvrage.

La *Captivité de l'Église à Babylone* est le premier livre qui, sorti de la plume de Luther, répandit son nom en Allemagne : c'est une amplification de collége où l'écrivain a rassemblé toutes les lamentations de ses devanciers contre le siége de Rome, et tout ce qu'on a déjà lu dans Pierre de Vaud et dans Jean Huss. On surprend, à chaque page, une plume qui s'essaye, hésite, et s'arrête, quand elle devrait se donner carrière et jeter à ses lecteurs de vives lumières. Luther est encore dans les « langes du catholicisme, » et c'est ce qui explique, par exemple, les timidités et les tâtonnements du moine. Toutefois il est déjà dans cette œuvre plus hardi que dans ses thèses de Wittemberg. Il avait nié d'abord, comme on se le rappelle, que la papauté fût d'origine divine; il en faisait une institution humaine, qui se perdait dans le passé, et qu'on pouvait adorer de ce culte qu'on porte à toutes les institutions dont le berceau repose dans la nuit des temps.

Mais, dans sa *Captivité*, la papauté n'a pas même pour elle le prestige du lointain ; c'est une pensée toute mortelle qui l'a enfantée, née d'hier, qu'un accident doit effacer un jour; une anomalie dans le gouvernement ecclésiastique qu'il faut se hâter de corriger ; une usurpation que les peuples ont laissée passer pour leur malheur ; c'est la source des misères qui de siècle en siècle ont assailli le troupeau du Christ, des plaies qui ont rongé les vérités primitives de la révélation, et de l'état de captivité où gémit la fille de Sion. Trois siècles après l'apparition de ces élégies menteuses sur l'influence de la papauté, un historien, Ranke, qui appartient à l'école luthérienne, allait s'inspirer dans la Babylone de son maître et boire aux eaux corrompues. Et sous le regard du Nemrod moderne, il écrivait ces pages où il venge Rome des outrages de son père dans la foi, en nous la montrant d'âge en âge gardienne de la civilisation, des lumières et de la moralité des peuples.

La *Captivité de l'Église à Babylone*, répandue en Allemagne avec profusion, lue avidement et louée par les antagonistes de l'école de Cologne, vint en Angleterre exciter quelque bruit. La scolastique avait à Londres, dans le clergé et les séminaires, de chauds défenseurs. La révolte de Luther y avait causé un étonnement mêlé d'effroi. Par hasard le théologien de l'époque était justement le monarque qui régnait sur la Grande-Bretagne. Henri VIII lut un des premiers le pamphlet de Luther, et sur-le-champ il se proposa de le réfuter. Erasme eut connaissance de cette fantaisie royale, et il y applaudit. Le prince, pendant quelques semaines, s'enferma avec son chancelier, l'archevêque d'York et d'autres prélats, qui, s'il faut en croire Luther, prêtaient à leur maître leurs sophismes et leur colère. La réponse parut sous le titre de : *Défense des sept sacrements contre le docteur Martin Luther.*

Une nuit, une apparition bien plus réelle que celle de Satan vint tourmenter le réformateur à la Wartbourg : ce fut le fantôme de Henri VIII. Il descendit au château, non pas tel que les historiens nous le représentent, avec cette « bonne mine » qui ne le cédait qu'à celle de François Ier, ou comme Holbein l'a peint avec son hermine chatoyante, sa figure encadrée dans une collerette à petits plis, et l'œil fauve du renard ; mais sous la cape d'un moine, et tenant en main la *Défense de la foi catholique*, qu'il avait dédiée à Léon X.

Ce fut un grand événement dans le monde religieux que cette apologie du christianisme par une tête couronnée. L'œuvre de Henri VIII traversa bientôt la mer, et fut reproduite sous tous les formats en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en France. En Italie, il y eut une pluie de sonnets, d'odes, de poëmes, en l'honneur du monarque. Vida et Cicoli célébrèrent l'œuvre royale en vers latins ; Erasme chanta la prose, Eck l'argumentation du prince. Pendant plus de six mois, le monde ne s'occupa que de Henri VIII et de sa gloire littéraire. Cette gloire est oubliée, et son livre gît enterré, en un suaire de parchemin, dans quelques bibliothèques allemandes, où nous l'avons retrouvé à côté des œuvres de Prierias, de Latomus, de Cochlée, qui firent, eux aussi, tant de bruit sur cette terre. Il fallait bien l'y chercher pour en remettre en lumière quelques lambeaux. Ecoutez donc.

« Il fut un temps, dit Henri, où la foi n'avait pas besoin d'être défendue : elle n'avait pas d'ennemis. Aujourd'hui il en est un qui surpasse en malignité ses devanciers, qui a les instincts du démon, qui se couvre du bouclier de la charité, et, tout plein de haine et de colère, vient vomir son venin de vipère contre l'Eglise et le catholicisme. Il faut donc que toute âme chrétienne, que tout serviteur du Christ, que tout

âge, que tout sexe, que tout ordre, se lèvent, à leur tour, contre cet ennemi commun...

» Quelle peste semblable s'abattit jamais sur le troupeau du Seigneur? Quel est le serpent qu'on pourrait comparer à ce moine qui a écrit sur la Captivité babylonique de l'Eglise; qui se joue de la langue sacrée pour attaquer les sacrements; railleur de nos vieilles traditions, qui n'a foi aux saintes intelligences, aux vieux interprètes de nos livres sacrés, qu'autant qu'il les corrompt pour les ramener à son opinion; qui compare le Saint-Siége à l'impure Babylone, traite de tyran le souverain pontife, et fait de ce nom sacré le synonyme d'antechrist? Homme d'orgueil, de blasphème et de schisme! loup dévorant, qui voudrait déchirer la chair du troupeau chrétien! enfant satanique qui cherche à détacher les ouailles, du Christ leur pasteur! âme de boue, qui tente de ressusciter des hérésies couchées dans la tombe depuis des siècles, qui mêle des erreurs nouvelles aux vieilles erreurs, et, semblable à Cerbère, ramène des enfers à la lumière des hérésies qui dormaient honteuses dans les ténèbres, et met sa gloire à troubler de sa parole l'Eglise et la communion catholique! »

Henri entre aussitôt en matière, et combat et détruit la symbolique saxonne. Le théologien couronné est serré, pressant, incisif. Il ne ressemble pas à ces argumentateurs que nous avons vus à Worms, qui flattent Luther, lui prodiguent l'encens et le miel, et essayent, par des paroles de lait, de faire rentrer l'âme égarée dans la voie de l'autorité.

Henri VIII, c'est le monarque de l'histoire et de la peinture : l'œil flamboyant, le front plein de colère, les lèvres agitées de fureur. Le théologien voudrait bien jeter le froc et saisir l'épée pour faire entrer son argument dans la gorge de son adversaire.

— Malheureux! dit-il à Luther, tu ne comprends pas

combien l'obéissance l'emporte sur la victime! Tu ne vois pas que si la peine de mort est prononcée dans le Deutéronome contre tout esprit d'orgueil en révolte contre le prêtre, son maître, tu mériterais tous les supplices pour avoir désobéi au prêtre suprême, au grand juge sur cette terre!....

Il y a parfois dans l'écrit de Henri VIII des mouvements d'éloquence. Lorsqu'il parle de la majesté des fronts couronnés, du respect des sujets envers leur prince, des humiliations qu'a fait subir Luther à la tiare, il s'anime, se colore et jette du feu. Sa phrase s'épand, et il s'en échappe des images pleines de grandeur; voyez :

« Qu'il nie donc que la communion chrétienne tout entière salue dans Rome sa mère et son guide spirituel. Jusqu'aux extrémités du monde, les chrétiens séparés par l'Océan et la solitude obéissent au Saint-Siége! Donc, si ce pouvoir immense n'est échu au pape ni par l'ordre de Dieu, ni par la volonté de l'homme; si c'est une usurpation et un vol, que Luther nous en assigne l'origine! La source d'un si grand pouvoir ne saurait être environnée de ténèbres, surtout si le souvenir peut en retenir l'époque. Veut-il que son berceau remonte à un ou deux siècles au plus? voilà l'histoire, qu'il en ouvre les pages.

» Mais si ce pouvoir est si vieux que ce principe repose dans la nuit des temps, alors il doit savoir que les lois humaines établissent que toute possession dont la mémoire est impuissante à désigner la source est légitime, et que du consentement unanime des nations il est défendu de toucher à ce que le temps a fait immuable.

» Il faut avoir une rare impudence pour affirmer, quand on a soutenu le contraire, que le pape n'a fondé son droit qu'à l'aide du despotisme. Mais pour qui nous prend donc Luther! Nous croit-il assez stupides pour nous persuader qu'un

pauvre prêtre ait pu parvenir à établir un pouvoir tel que le sien? que sans but, sans mission, sans aucune espèce de droit, il ait soumis tant de nations à son sceptre? qu'il se soit trouvé tant de villes, tant de royaumes, tant de provinces assez prodigues de leurs libertés pour reconnaître ainsi un étranger auquel on ne devait ni foi, ni hommage, ni obéissance ?... »

La page la plus curieuse du livre de Henri VIII est celle où il défend la messe contre les arguments du moine augustin, sous le double point de vue dogmatique de bonne œuvre et de sacrifice, qualités que Luther dénie à ce sacrement. En lisant cette argumentation solide, claire, brillante de verve quelquefois, et où apparaît le rhéteur rompu aux ruses de l'école, à l'intelligence des textes sacrés, et aux raffinements de la langue latine, nous n'avons pas de peine à comprendre, d'un côté, que Luther ait soupçonné que le monarque n'était qu'un écolier écrivant sous la dictée d'un de ses évêques; de l'autre, que le pape ait donné au théologien le titre de défenseur de la foi. Sadolet, le secrétaire du pape, n'eût pas été certainement plus élégant, ni sa période plus cicéronienne.

Luther soutenait que ces paroles du Christ : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, » s'adressaient à la communauté des fidèles, à tout chrétien, homme ou femme.

Henri VIII quitte ici le rôle de théologien : il n'a garde de s'embarrasser dans les langes de l'école; il se rappelle tout à coup son histoire ancienne, et évoque une des grandes ombres romaines pour confondre son adversaire, celle d'Emilius Scaurus.

« Quirites, s'écriait le vieux Romain accusé par un homme sans foi devant le peuple romain, Varus affirme, et moi je nie : qui croirez-vous? » Et le peuple battit des mains, et

l'accusateur fut confondu. Je ne veux pas d'autre argument dans cette question du pouvoir des clefs. Luther dit que les paroles de l'institution s'appliquent aux laïques; Augustin dit non : qui croirez-vous? Luther dit oui, Beda dit non; qui croirez-vous? Luther dit oui, Ambroise dit non; qui croirez-vous? Luther dit oui, l'Eglise tout entière s'est levée et dit non; qui croirez-vous? »

Le théologien n'a laissé aucune des assertions de Luther sans réponse: Eck, à Leipzig, n'était assurément ni plus pressant ni plus incisif. Aussi, comme il se complaît en lui-même! comme il déroule avec orgueil toutes les erreurs du moine! comme il cite les textes sacrés pour faire montre de sa science des Ecritures, et les historiens profanes pour prouver qu'il n'est pas tellement couvert de poussière scolastique, qu'on ne puisse voir en lui l'écolier qui a fait une cour assidue aux muses grecques et latines! Arrivé au terme de sa longue apologie, il s'est fait rhéteur à l'instar d'Isocrate, et, dans un flux de périodes cadencées avec art, il va vous montrer Luther tel qu'il l'a compris et qu'il a dû sortir de ce duel théologique :

« Ainsi donc, il n'est pas de docteur si ancien au monde, pas de saint si élevé en béatitude, pas de savant si versé dans la connaissance des Ecritures, que ce doctrillon, ce petit saint, cette ombre d'érudit ne rejette de sa superbe autorité. Puisqu'il méprise tout le monde, puisqu'il ne croit qu'en lui, pourquoi s'indignerait-il qu'on lui rendît mépris pour mépris et dédain pour dédain?.. A quoi bon désormais un duel avec Luther, qui n'est de l'avis de personne et qui ne s'entend pas lui-même, qui nie ce qu'il avait d'abord affirmé, qui affirme ce qu'à l'heure même il niait? Si vous vous armez de la foi pour le combattre, il vous oppose la raison; si vous vous enveloppez du bouclier de la raison, il se jette dans la foi; si vous citez les philosophes, il en appelle à l'Ecriture; si vous

invoquez les livres saints, il s'entortille dans ses sophismes : écrivain éhonté qui se met au-dessus des lois, qui méprise nos vieux docteurs, et, du haut de sa grandeur, se rit des lumières du jour; qui poursuit de ses insultes la majesté des pontifes, qui outrage les traditions, le dogme, les mœurs, les lois, les canons, la foi et l'Eglise elle-même, qu'il ne trouve nulle part, si ce n'est au milieu de ce cénacle de deux ou trois novateurs dont il s'est constitué le chef. »

Il y avait dans l'organisation de Luther une fibre irritable au suprême degré : la fibre de l'orgueil; malheur à qui osait y toucher! Henri connaissait son adversaire; il voulut lui faire expier les louanges qu'on lui décernait de tous côtés, et, avec une joie cruelle, il offensa et railla sa vanité littéraire. Voyez un peu Luther traité de *doctorculus*, de *sanctulus*, d'*eruditulus*, diminutifs que vous ne trouverez certainement pas dans les écrivains du règne d'Auguste, et qu'Henri emploie justement pour que son mépris semble tomber de plus bas. Mais Eck, mais Miltitz, mais Latomus lui-même, s'étaient montrés plus courtois et n'avaient pas nié ses titres de docteur et de lettré. Ah! si Luther avait eu le gantelet de son rival, comme il aurait aimé à l'enfoncer dans les chairs royales! Mais il avait heureusement une plume qui lui avait déjà servi dans plus d'un duel, et qui pouvait jeter de la boue et salir une figure à la rendre méconnaissable : nous disons de la boue par pudeur, car Thomas Morus prétend qu'il alla chercher ailleurs l'ordure dont il couvrit le front de son rival.

La réponse à Henri d'Angleterre ne se fit pas attendre : Luther ne mit que quelques heures à la composer, et bientôt l'Allemagne tout entière fut conviée à un spectacle inouï.

C'est au tour du moine maintenant.

« Il y a deux ans, je publiai un petit livre sous le titre de : *La Captivité de l'Eglise à Babylone*. Il a troublé le cerveau

des papistes, qui ne m'ont épargné ni mensonges ni colères; je leur pardonne volontiers. D'autres l'auraient avalé de gaîté de cœur; mais l'hameçon était trop dur et trop pointu pour ces gosiers. Tout dernièrement le seigneur Henri, par la non-grâce de Dieu roi d'Angleterre, a écrit en latin contre ce traité. Il en est qui croient que ce pamphlet n'est pas sorti de la plume du roi Henri : de la plume du roi Heintz, du diable ou de l'enfer, c'est chose indifférente. Qui ment est un menteur : je n'en ai guère peur. Voici ce que je pense : que le roi Henri a donné une ou deux aunes d'un drap grossier, et que ce sophiste pituiteux, cet élève du troupeau thomiste (Lée) qui a écrit contre Erasme, a pris l'aiguille et le ciseau, et en a fait une cape. »

Luther alors fait comme Henri : il passe en revue les assertions de son rival et les réfute.

« Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il blasphème mes sacrées doctrines, s'il jette sa boue puante à la couronne de mon monarque et de mon Christ, pourquoi s'étonnerait-il si je barbouille d'une bave semblable son diadème royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud ?

» Il a pensé peut-être : Luther est pourchassé, il ne pourra pas me répondre; ses livres sont rôtis, mes calomnies passeront : je suis roi, on croira que je dis la vérité! Je puis me donner le courage de jeter à la face du pauvre moine tout ce qui me viendra à la tête, de publier tout ce qui me fera plaisir, et de chasser à sa réputation en champ vide. Ah! mon petit, dis tout ce que la tête te chantera; moi, je te forcerai bien d'écouter de bonnes vérités qui ne t'amuseront guère : je veux qu'il t'en cuise pour tes piperies. — Il m'accuse d'avoir écrit contre le pape par haine et méchanceté, d'être hargneux, médisant, orgueilleux, et de me croire seul sage

au monde!... Mais si je te demandais, mon petit: qu'importe ici que je sois vaniteux, acariâtre et méchant? la papauté est-elle innocente parce que je ne vaux rien? donc le roi d'Angleterre est sage, parce que je le tiens pour fou! que dirais-tu? Mais le cher roi, qui a tant en horreur le mensonge et la calomnie, en a plus rassemblé dans son livre empoisonné que moi dans tous mes écrits. Peut-être faut-il en cette querelle faire acception des personnes: un roi injuriera à son aise un pauvre moine, mais fera le patelin avec le pape. »

Nous avons vu que le roi d'Angleterre soutenait avec quelque éclat de paroles que la vieillesse, dans l'humanité ainsi que dans les institutions, a droit à nos respects, et que la papauté, par conséquent, ne devait pas être traitée comme si elle était née d'hier. Le moine n'a garde de discuter la proposition; il a recours pour la combattre à son arme ordinaire, la raillerie.

« J'en veux finir avec les papistes une fois pour toutes, et leur répondre, en m'adressant au roi d'Angleterre: Ton juste, vieux d'un siècle, ne saurait être juste une heure seulement. Si la vieillesse faisait le droit, le diable serait sur cette terre la chose la plus juste du monde, car il a plus de cinq mille ans. »

Il poursuit son adversaire à travers l'œuvre théologique, s'occupant fort peu de questions dogmatiques, ne s'inquiétant ni de la voix de la tradition que le roi fait parler si haut, ni du témoignage de ces grandes lumières catholiques que Henri appelle à son secours, ni de ces terribles déductions pour le repos des sociétés que le thomiste tire des propositions de son rival. Il a réservé pour la fin de son plaidoyer ses meilleurs arguments: le diable et la loi du sang.

« Ce qui m'étonne, dit-il, ce n'est pas l'ignorance de Heintz le roi d'Angleterre, ce n'est pas qu'il entende moins la foi et les œuvres qu'une bûche qui ressent son Dieu; c'est

que le diable joue ainsi le rôle de paillasse à l'aide de son Heintz, quand il sait bien que je me ris de lui. Le roi Henri connaît le proverbe : Il n'y a pas de plus grands fous que les rois et les princes. Qui ne voit le doigt de Dieu dans l'aveuglement et la folie de cet homme !.... Je veux le laisser un moment en repos, car j'ai sur le dos la Bible à traduire, sans compter d'autres occupations qui ne me permettent pas de barboter plus longtemps dans la fange de sa majesté. Mais je veux, si Dieu le permet, prendre mon temps une autre fois pour répondre à mon aise à cette bouche royale qui bave le mensonge et le poison. — Je pense qu'il assume son livre par esprit de pénitence, car sa conscience lui crie assez haut qu'il a volé la couronne d'Angleterre, en faisant mourir d'une mort violente le dernier rejeton de la lignée royale, et en tarissant la source du sang des rois de la Grande-Bretagne. Il tremble dans sa peau que ce sang ne retombe sur lui. »

Puis, laissant là cette majesté du néant comme si elle ne méritait pas même un de ses regards, il évoque les plus glorieux représentants de l'école, les thomistes, et leur jette à la tête ce superbe défi :

« Courage, cochons que vous êtes : brûlez-moi donc, si vous l'osez ! Me voici, je vous attends. Je vous poursuivrai de mes cendres après ma mort, quand vous les auriez jetées à tous les vents et à toutes les mers. Vivant, je serai l'ennemi de la papauté ; brûlé, je serai deux fois son ennemi. Porcs de thomistes, faites tout ce que vous pourrez, Luther sera pour vous l'ours dans votre chemin, la lionne dans votre sentier ; il vous poursuivra partout, se présentera incessamment devant votre face, ne vous laissera ni paix ni trêve, tant qu'il n'aura pas brisé votre cervelle de fer et votre front d'airain, pour votre salut ou votre perdition. »

Ce sont là d'étranges paroles sans doute, et qu'un disciple de Luther pourtant n'a pas craint de mettre sur le compte du

Saint-Esprit. « Un moment j'ai cru, disait Pomer, que notre père Luther avait été trop violent contre Henri d'Angleterre; mais je vois bien maintenant que je m'étais trompé, et qu'il n'a été que trop doux; c'est l'esprit du ciel qui a dicté toutes ces paroles : esprit de sainteté, de vérité, de constance et de force invincible. »

Erasme, au lieu d'inspiration divine, ne trouvait dans la réponse de Luther que des signes de démence et de grossièreté.

Luther pensait comme Pomer, et s'applaudissait, dans l'épilogue de son livre, de sa modération et de sa douceur.

Qu'on fouille tous les pamphlets religieux et politiques, on ne trouvera nulle part un cynisme aussi révoltant de paroles, si ce n'est peut-être dans le Vieux Cordelier du père Duchesne; mais ce journaliste faisait son métier et ne croyait peut-être pas en Dieu; et le moine interrompait sa traduction de la Bible pour répondre à Henri.

Mais voici qui étonne encore plus douloureusement : c'est le silence des princes réformés; pas un, même l'électeur de Saxe, qui veuille donner une leçon à ce moine effronté, et lui apprendre qu'on ne soufflette pas ainsi une face royale. Le libelle est édité en plein jour, signé du nom de l'auteur et du chiffre de l'imprimeur; on le vend publiquement à la foire de Francfort; il traverse les mers, il se répand parmi le peuple : et ce scandale n'excite dans l'âme des souverains ni émotion, ni pitié, ni colère! Henri se plaint à l'électeur de Saxe d'une si cruelle offense, et l'électeur se contente d'avertir le moine du courroux royal!

Nous allons juger Luther.

La lettre de l'électeur ne renferme ni menace ni indignation, mais de timides conseils et de doux reproches, et Luther a peur : il ne se rappelle plus sa parole de Worms : « Si mon œuvre vient de Dieu, elle ne saurait périr; » et il chante

un hymne en l'honneur de la bouche royale qui a souillé la couronne de son Christ. Autant il s'était montré insolent, autant il est petit et rampant. Il n'y a pas de plume monacale aussi obséquieuse : il faut l'entendre.

« Sérénissime roi, illustrissime prince, écrit-il, je devrais craindre en vérité de m'adresser à Votre Majesté, quand je me rappelle combien j'ai dû l'offenser dans le libelle que, cédant à des conseils ennemis, et non à mes instincts, j'ai publié contre elle, moi, homme d'orgueil et de vanité; mais ce qui m'encourage et m'enhardit, c'est votre bonté royale qu'on ne cesse chaque jour de me vanter dans mes entretiens et dans mes correspondances. Mortel, vous ne nourrirez pas une colère immortelle. Ajoutez que je sais, de témoignages certains, que l'écrit publié sous le nom de Votre Majesté n'est pas du roi d'Angleterre, ainsi que voudraient le persuader quelques sophistes éhontés, qui n'ont pas compris l'ignominie dont ils couvraient par là Votre Majesté, et entre autres cet ennemi de Dieu et des hommes, l'archevêque d'York (Lée). Je rougis aujourd'hui, et à peine si j'ose élever jusqu'à vous mes regards, moi qui, grâce à ces ouvriers d'iniquité, n'ai pas craint d'insulter un si grand prince, moi, ver de terre et pourriture, qui ne mérite que mépris et dédain.

» Prosterné à vos pieds dans toute mon humilité, je prie et supplie Votre Majesté, par la croix et la gloire du Christ, de me pardonner mes offenses, selon le précepte du Seigneur. Que si votre grandeur juge nécessaire que dans un autre écrit je renie mes paroles et que je glorifie votre nom, qu'elle daigne me transmettre ses ordres, je suis prêt et plein de bonne volonté. Luther, qu'est-il comparé à Votre Majesté? un néant. Toutefois la gloire de mon Dieu gagnera, si on ne me permet d'écrire au roi d'Angleterre dans l'intérêt de la cause évangélique. »

Il y eut deux hommes qui comprirent leur mission, et songèrent à défendre la royauté blasphémée : Fisher, évêque de Rochester, dans un savant écrit publié sous le nom de William Ross, et Thomas Morus, qui, au lieu d'appeler à son aide la haute raison dont il était doué, aima mieux faire de la raillerie à l'instar de Luther. Par malheur, la sienne est apprêtée et sans spontanéité ; elle sent l'huile et la nuit. Le sarcasme ne sort pas tout armé de sa tête, mais traverse, avant d'arriver au cœur de son adversaire, les satiriques de l'antiquité, et surtout Lucien, dont il avait fait une étude spéciale. C'est la langue de la taverne que le chancelier croit parler, mais qu'il balbutie et écorche faute d'usage. On sait l'habileté de Luther, quand il veut prendre le style d'un homme ivre. Les bons mots, les saillies, les pointes, les concetti coulent de ses lèvres comme la bière de son verre. Vous allez voir que la fable seule imaginée par Morus est spirituelle.

Luther est à table au milieu de ses camarades de bouteille, de son sénat bachique, méditant, après de longues rasades de bière d'Eimbeck, sa réponse au roi d'Angleterre. Un de ses commensaux le tire d'embarras : — Des injures qui tombent à gros flocons pareils à la neige, ce sont les seules armes, dit-il, qu'il faille employer contre le roi.

Luther applaudit ; mais il se consulte, et trouve que son dictionnaire, tout volumineux qu'il est, ne pourrait jamais lui fournir une moisson assez abondante de bouffonneries, et il donne la volée à cette tourbe de parasites pour en aller cueillir partout où il en pousse. Qui s'en va d'un côté, qui de l'autre, et ces guêpes reviennent bientôt au logis commun avec un butin copieux.

Ils s'abattent dans les carrefours, les voitures, les bateaux, les bains, les tripots, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, prêtant l'œil et l'oreille, et transcrivant soigneusement les grossièretés des cochers, les insolences des valets,

le caquetage des portiers, les joyeusetés des courtisans, les bouffonneries des saltimbanques, les saletés des baigneurs, les obscénités d'autres individus.

Et après une chasse de quelques mois aux injures, aux sarcasmes, aux paroles libertines, indécentes, infâmes, à travers la boue, le fumier et la fange, ils reviennent, injectent toutes ces matières dans le « cloaque de Luther, » dont la bouche mâche, triture, et vomit ensuite une à une toutes ces immondices, et le livre du moine est composé.

On avouera que l'honneur du diadème pouvait être défendu autrement. Nous n'admettons pas l'excuse d'Erasme : que le chancelier, en répondant au pamphlet luthérien, s'était inspiré des écrits du moine saxon.

Le catholicisme n'a, dans cette polémique, qu'un digne représentant, c'est le duc George, qui, au nom de Dieu, de la morale et de l'Allemagne, vient dénoncer aux comices de Nuremberg, trop tard peut-être, les blasphèmes de Luther, et en demander justice. Les ordres de l'Empire ne comprirent pas leur dignité.

Le duc aussi se faisait prophète dans sa lettre aux Etats, et il assignait même une époque rapprochée où les violences de Luther contre les papes et les monarques porteraient leurs fruits. Vous allez voir s'il avait raison.

CHAPITRE XXIV.

LES PAYSANS. — 1524-1525.

Konrad. — Le manifeste de Luther contre les princes pousse les peuples à la révolte. — Son « exhortation aux paysans. » — Soulèvement des campagnes. — Pfeifer et Munzer. — Révolte des paysans, leur manifeste. — Réponse de Luther aux insurgés. — Réplique de Munzer. — Osiander et Erasme accusent Luther des révoltes de la Souabe et de la Thuringe. — Mélanchthon ne veut pas qu'on écoute les doléances des paysans. — Les paysans courent aux armes. — Bataille de Franckhausen. — Défaite des rebelles. — Munzer se réconcilie avec l'Eglise catholique, et meurt en maudissant Luther. — Accusation de Memno Simon, d'Érasme, de Cochlée, contre la mémoire du réformateur. — Luther en appelle à l'arquebuse pour mettre les révoltés à la raison.

L'aristocratie épiscopale avait été reconstruite par Charlemagne. Le clergé allemand était puissant; il possédait de riches abbayes, qu'au besoin il transformait en forteresses, où souvent on le vit braver l'Empire. Les évêques de Minden, de Munster, de Paderborn, étaient de véritables souverains; on leur payait le cens, les corvées, les péages, tous les droits de suzeraineté. Ces impôts étaient souvent bien pesants; le peuple ne pouvait se libérer; on employait la force pour l'y contraindre, et il murmurait.

Un jour, à Schœndorf, en Bavière, un paysan, nommé Konrad, dit à ses camarades de venir le trouver le dimanche

suivant pour rire et boire à pleins verres. Konrad était un franc buveur, sans souci de l'avenir, riant de tout, même de son curé. On fut exact au rendez-vous. Konrad était à cheval sur un large tonneau, la face enluminée par d'amples libations qu'il avait faites avec ses voisins, suivant sa coutume. De son tonneau il faisait le prophète, et promettait à tous ceux qui voudraient être de sa confrérie des terres au pied de la montagne de la famine, des troupeaux dans le pâturage de la gueuserie, des viviers dans la mer de la mendicité. L'association fut bientôt formée; Konrad enrôla tous ceux qui aimaient à boire en cachette dès qu'ils avaient pris un groschel pour acheter du vin à l'abbé. En 1502, une confrérie s'était déjà élevée; elle avait pris pour signe un soulier (Bundschuh), et avait été obligée de se dissoudre par ordre de l'empereur Maximilien.

Konrad ne voulait pas faire la guerre à l'empereur, mais rire, et ses armes étaient un tonneau. Chaque ville eut bientôt des confréries à l'instar de Schœndorf. On riait, on chantait, on dansait, on s'enivrait : le pouvoir laissait faire.

En 1514, le duc de Wurtemberg, qui comptait dans ses États un grand nombre de confréries du tonneau, augmenta l'impôt du vin. Konrad fit une vilaine moue d'abord, mais le rire revint ensuite plus fort, et il se mit dans la tête (il avait bu ce jour-là plus que de coutume) d'appeler son maître en jugement. Les assises devaient se tenir sur la place de Schœndorf; les juges étaient tout trouvés : c'étaient ses compagnons de table. Il faut dire que le duc, avare et besogneux, avait fait ce qu'on pratiquait autrefois à Constantinople : diminué les poids et les mesures. Or, banquier, marchand, facteur privilégié du duché, il était sûr de faire de bonnes affaires, et il ne s'était pas trompé.

Donc le tribunal est rassemblé : tout le village pour assistants; au milieu, un grand baquet d'eau, et à côté les pièces

du délit, les poids limés par sa grâce. Konrad les pousse et les laisse tomber : ils vont au fond de l'eau. La foule bat des mains et éclate de rire : Dieu a prononcé la sentence ; le duc est condamné. Huit jours après, on traduisait, dans un grand nombre de villages, ducs, électeurs, barons, abbés, au tribunal de Dieu, et partout leur symbole, le morceau de fer jeté dans l'eau, était trouvé trop léger, et on criait houra! houra! Les confréries du pauvre Konrad se propageaient; mais ses associés n'étaient pas tous d'humeur aussi gaie que le paysan bavarois. C'était le moment même où Luther apparaissait dans la chaire de Wittemberg, et venait pour délivrer, disait-il, l'Allemagne du « joug de la papauté. » Les disciples de Konrad se ralliaient autour de lui, parce qu'il faisait la guerre aux nobles, et qu'il promettait aux pauvres les miettes qui tombaient de la table des mauvais riches. Konrad riait toujours; on lui coupa la tête pour le faire taire, mais le rire ne mourut pas : on riait en Karinthie, en Bavière, en Wurtemberg, dans la Saxe électorale surtout, cette contrée d'Allemagne où les fondations de Charlemagne étaient si opulentes. Luther continuait à poursuivre de sa colère les prélats qui « s'engraissaient aux dépens de la Germanie; » il les nommait tout haut en chaire des voleurs et des fripons. Or ces prélats, c'étaient souvent les maîtres temporels des communes qui avaient à leur payer des redevances, des impôts, des droits de toute espèce, à eux, larves d'enfer et secrétaires ici-bas de Satan, suivant l'expression du docteur. Menzel reconnaît positivement que la parole de Luther n'était pas seulement une parole religieuse, mais une parole politique qui devait à la fin jeter des germes de révolte parmi les populations.

Entendez le Mirabeau des cloîtres :

« Ecoutez : je suis l'évangéliste de Wittemberg; c'est le Christ qui me nomme de ce nom; au jour du jugement, il

dira que c'est sa doctrine et non la mienne que j'enseignai.

» Défiez-vous des évêques comme du diable lui-même. S'ils vous disent qu'il faut se garder de s'insurger contre le pouvoir ecclésiastique, répondez : Vaudrait-il mieux se heurter contre le Seigneur et son verbe? vaudrait-il mieux que le monde pérît, que les âmes fussent tuées dans l'éternité, et laisser ces momies épiscopales dormir d'un doux sommeil?

» Meurent évêques, monastères et colléges plutôt qu'une seule âme.

» Mourir pour un tas d'idoles et de poupées qui ne sont bonnes qu'à vivre aux dépens du travail et de la sueur des autres !

» Évêchés, colléges, monastères, universités, sont autant de nids où s'engouffrent les richesses des princes. »

On ne joue pas impunément avec la bière de Munich, dit un vieux proverbe bavarois : la parole de Luther était bien autrement capiteuse. Son manifeste, après la tenue des états de Nuremberg, était un bel hymne de révolte. Ces pauvres paysans donnaient tête baissée dans les chants du docteur, croyant l'aurore levée où la tyrannie monarchique et papale allait descendre au tombeau avec tous ses suppôts, prélats, abbés, princes et seigneurs. A la même heure on voit s'agiter une partie des états de l'Allemagne : partout ce sont des paysans qui portent la bannière. A Reichenau, près de Constance, ils s'insurgent contre leur abbé qui voulait repousser un prédicateur luthérien ; à Tengen, ils se réunissent par milliers pour délivrer un prêtre novateur qu'on tenait enfermé. L'abbé de Kempten essaye inutilement de s'opposer au rassemblement séditieux de ses serfs : son château est assiégé et réduit en cendres, et sur les ruines les vainqueurs plantent un drapeau où est écrit : Liberté. Quelques chevaliers vinrent s'associer, pour les diriger, à ces mouvements populaires : c'étaient Franz de Sickingen qui se

déclara le chef de la ligue de Franconie, et Goëtz de Berlichingen dont la main de fer écrasait tout ce qui s'élevait trop haut dans le champ clérical, et qui finit par mourir dans une prison, où il eût voulu étouffer le dernier des prêtres. C'était encore Hutten qui se servait de son épée et de sa plume pour encourager les révoltés. Les paysans n'étaient que de grossiers instruments dont les nobles s'aidaient pour voler les richesses du clergé, au nom du ciel et de la liberté. Ils lisaient à leurs vassaux les manifestes de Luther et les traduisaient au besoin en style populaire.

Leur ministère presque toujours était inutile, car la parole de Luther était une courtisane sans voile. Ainsi, au moment où la Saxe était pleine de mouvements insurrectionnels, Luther, qui voulait en faire porter la peine aux princes, parce qu'ils ne devinaient pas le caractère politique que ces mouvements devaient revêtir, s'adresse à la noblesse d'Allemagne, et ses conseils ressemblent aux transports des prophètes contre les enfants d'Israël, plutôt qu'aux avis d'un médiateur.

« A vous d'abord la responsabilité de ces tumultes et de ces séditions, princes et seigneurs; à vous surtout, évêques aveugles, prêtres insensés et moines,

» Vous qui vous obstinez à faire les fous et à vous ruer contre l'Évangile, tout en sachant bien qu'il restera debout et que vous ne le briserez pas.

» Comment gouvernez-vous? Vous ne savez que pressurer, déchirer et dépouiller, pour soutenir votre pompe et votre despotisme. Le peuple et le pauvre sont soûls de vous.

» Le glaive est levé sur vos têtes : et vous croyez être assis si fortement sur votre siége que vous ne puissiez être renversés!

» Aveugle sécurité qui vous rompra le cou, vous le verrez..... Dieu vous presse et vous menace; sa colère fondra sur vous, si vous ne faites pénitence.

» Voyez les signes du ciel, ces avertissements de Dieu! Cela ne vous dénote rien de bien, mes chers maîtres.

» Ce sont des prédictions d'en haut, mes bons seigneurs, qui vous disent qu'on est las de votre joug, et que le temps est venu où l'on s'apprête à le jeter bas.

» Il faut changer. Gare à la colère de Dieu! Si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.

» Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres seraient venus; et quand vous anéantiriez tous les révoltés, d'autres apparaîtraient : Dieu en susciterait de nouveaux. Il veut vous châtier, et il vous châtiera.

» Mes bons seigneurs, ce ne sont pas les paysans qui s'insurgent contre vous; c'est Dieu lui-même qui vient vous visiter dans votre tyrannie.

» A un homme ivre on fait une litière de paille; au paysan il faut un lit encore plus doux. N'allez pas guerroyer avec eux, car vous ne savez pas comment cela finira. »

Les paysans répondirent à cet appel et se levèrent en masse.

La Thuringe, l'Alsace, une partie de la Saxe, la Lorraine, le Palatinat se soulevèrent; les champs étaient couverts de tentes rustiques d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de charrettes élevées en guise de retranchements : ils disaient que Dieu, le jour du combat, saurait bien les couvrir de son bouclier. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur eut bientôt fourni des lances, des piques, des chevaux, et jusqu'à du canon. Mais quelle artillerie eût valu cette parole ardente de quelques-uns de leurs chefs, qui balayait devant elle les campagnes, les dépeuplait pour jeter les habitants dans la révolte! Storch n'était plus. On dirait que la nature crée ex-

près des âmes pour ces temps d'orage, et qu'elle les tient en réserve pour les montrer quand la tempête doit éclore. Voici un homme tout nouveau qui se présente au nom du ciel pour remplacer le prophète absent : c'est un renégat du catholicisme, un moine prémontré en commerce avec le Seigneur qui lui révèle sa volonté dans des songes. Pfeifer ne va pas chercher ses inspirations dans la Bible; il raconte les merveilles de son sommeil, et ce récit soulève la multitude.

Voici une de ses visions :

« J'ai vu, dit-il, un nombre prodigieux de rats qui allaient se jeter sur une grange pour en dévorer les grains! Princes, vous êtes ces rats qui nous pillez; magistrats, vous êtes ces rats qui nous opprimez; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Mais, pendant le sommeil, je me suis élancé sur ces bestioles, j'en ai fait un grand carnage : aux armes donc! hors de vos champs! Israël, à vos tentes! voici le jour du combat; tombent nos tyrans et leurs châteaux! Un riche butin nous attend, que nous apporterons aux pieds du prophète qui le partagera entre nous. »

Munzer, de son côté, descendait dans les mines de Mansfeld.

« Réveillez-vous, mes frères, réveillez-vous! criait sa voix; vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins! La victoire vient de se déclarer pour nos frères à Eichsfeld : gloire à eux! que leur exemple vous serve de leçon. Balthazar, et toi Barthélemi Krump, à nous! prenez soin de l'œuvre de Dieu. Frères, que vos marteaux ne restent pas oisifs; frappez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod; employez contre les ennemis du ciel le fer de vos mines : Dieu sera votre maître! Qu'avez-vous donc à craindre, s'il est avec vous? Quand Josaphat entendit les paroles du prophète, il se jeta la face contre terre. Frères, courbez vos fronts, car voici que Dieu vient en personne à votre secours. »

Alors vous eussiez vu ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fer rouge, et répondant à la voix qui les appelait par des cris de sang contre les nobles et les prêtres. Munzer, comme un autre Satan, car on croit lire une scène de Milton, les compte, les range en ordre de bataille, et leur indique le lieu du rendez-vous général. Aucun d'eux n'y manqua.

Au sortir des mines, il adresse à d'autres frères en révolte cet appel énergique :

« Vous dormez donc, chers frères? allons combattre le combat des héros : la Franconie tout entière s'est levée, le maître va jouer son jeu, les méchants tombent. A Fulda, dans la semaine de Pâques, quatre églises empestées ont été renversées ; les paysans de Klegen ont couru aux armes. Quand vous ne seriez que trois confesseurs de Jésus, vous n'auriez pas à craindre cent mille ennemis. Dran, dran, dran! voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées; ils vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront comme des enfants ; point de pitié, c'est le précepte de Dieu par la bouche de Moïse, 5, 7. Dran, dran, dran! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées. Pink, pank sur l'enclume de Nemrod; que les tours tombent sous vos coups. Dran, dran, dran! voici le jour : Dieu vous précède, suivez-le. »

Luther avait formé l'orage ; c'était à lui maintenant de le conjurer s'il était possible. Il le tenta, en secouant, dans leur sommeil, tous ces princes à demi luthériens, à demi catholiques, qui dormaient sur la plume, et qui n'avaient montré de courage que pour fermer les couvents, et en chasser les nonnes tremblantes ou les moines infirmes; pour abolir la messe, et porter en cachette quelques coups de pied au catholicisme. Mais, à cette heure que, les armes à la main, on leur demande la liberté de conscience, ils sont effrayés, ils

tremblent ; tout ce que Luther peut obtenir d'eux, c'est qu'ils prieront les révoltés de formuler leurs griefs.

Un prêtre, Suisse de naissance, Christophe Schappler, avait dressé le manifeste des paysans. Ils voulaient :

1° Qu'on leur permît de choisir leurs pasteurs parmi ceux qui prêcheraient l'Evangile dans toute sa pureté ;

2° Qu'on ne fît payer les dîmes qu'en froment ;

3° Qu'on ne les traitât plus en esclaves, car le sang de Jésus les avait rachetés ;

4° Qu'on leur permît de chasser et de pêcher, puisque Dieu leur avait donné, dans la personne d'Adam, l'empire sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel ;

5° Qu'ils pussent querir dans les forêts du bois pour se chauffer, préparer leur nourriture, et s'abriter ;

6° Qu'on adoucît les corvées ;

7° Qu'il leur fût permis de posséder des fonds de terre ;

8° Que les impôts ne dépassassent pas le revenu du fonds ;

9° Qu'on abolît le tribut qu'ils étaient obligés de payer aux seigneurs après la mort d'un père de famille, afin que la veuve et l'orphelin ne fussent plus réduits à mendier leur pain ;

10° Que s'ils se trompaient dans leurs griefs, on les reprît à l'aide de la parole de Dieu.

Luther se chargea de répondre aux paysans révoltés :

« Mes frères, les princes qui s'opposent parmi vous à la propagation de la lumière évangélique sont dignes des vengeances de Dieu ; ils méritent de tomber du trône ; mais ne seriez-vous pas aussi coupables, si vous souilliez vos mains et vos âmes du sang que vous songez à répandre? Je sais que Satan cache parmi vous, sous prétexte de l'Evangile, des hommes au cœur cruel, dont la langue irritée essaye de me déchirer ; mais je les méprise, je ne crains pas leurs fureurs. On vous dit que vous triompherez, que vous êtes invin-

cibles. Mais le Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser ? Hommes du glaive, vous périrez par le glaive. Vous dites : Le joug de nos maîtres est insupportable, brisons-le, car ils nous ravissent la liberté d'entendre la voix du Seigneur. Mais la loi naturelle défend de se faire justice : vous le demandez au nom d'une autorité qui vous fut déniée. Ne parlez pas de révélations qui autorisent votre révolte! Où sont les miracles qui les attestent? Quoi! l'esprit du Seigneur viendrait confirmer par des prodiges le larcin, le meurtre, le brigandage, l'usurpation du droit des magistrats! — Ils vous enlèvent vos biens, iniquité! Vous leur ravissez leur juridiction, iniquité! Que serait le monde, si vous triomphiez? un repaire de brigands où régneraient la violence, le pillage, l'homicide... Jésus n'a pas besoin, pour être défendu, de la force brutale. Pierre tire l'épée : on voulait arracher la vie au Rédempteur, et l'Evangile à ses disciples. Que fait le Seigneur? il ordonne à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau : bel enseignement que la patience doit être notre seule arme au jour des épreuves. Voyez si je n'ai pas toujours respecté le souverain. Sous sa protection puissante, j'entendais les cris de vengeance des papistes, et j'étais inébranlable. Du reste, je ne prétends pas justifier vos magistrats: je connais leur injustice, je la déteste; mais attendez, votre jour se lèvera.

» Vous demandez qu'on vous laisse entendre en liberté la parole de l'Evangile; mais cette parole, on l'annonce en plus d'un endroit. Ne pouvez-vous pas changer de toit, et venir ici boire aux sources du verbe divin? Venez, vous y trouverez Jésus. Vous voulez choisir vos pasteurs : vos magistrats sont là, portez-leur vos vœux; s'ils refusent de les écouter, alors vous êtes libres; si on emploie la force contre vous, que le pasteur fuie, et avec lui son troupeau. — Plus de dîmes! criez-vous. De quel droit les enlevez-vous à leurs légitimes

possesseurs?— C'est pour les convertir en aumônes.—Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut se montrer ainsi libéral ? — Vous voulez vous affranchir de l'esclavage; mais l'esclavage est aussi vieux que le monde : Abraham avait des esclaves, et saint Paul établit des règlements pour ceux que le droit des gens a réduits en servitude. Les droits de pêche, de chasse, de pâturage, sont réglés par la jurisprudence du pays. Vous allez jeter les hauts cris à la lecture de ma lettre, et vous direz que Luther est devenu le courtisan des princes; mais, avant de rejeter mes conseils, examinez-les : surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux prophètes qui vous trompent ; je les connais. »

Munzer, pour toute réponse, déchira une page du pamphlet qui a pour titre : *Contra falso nominatum ordinem ecclesiasticum*, et l'envoya à Luther. C'était celle-ci :

« Attendez, messeigneurs les évêques, larves du diable; le docteur Martin veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles; bulle luthérienne : — Quiconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens, à ruiner les évêques et la hiérarchie épiscopale, est un bon fils de Dieu, un vrai chrétien, qui observe les commandements du Seigneur. »

Osiander, le sacramentaire, regrette que Munzer n'ait pas connu ce passage du libelle de Luther contre Sylvestre Priérias :

« Si contre les voleurs nous employons la potence, contre les meurtriers le glaive, contre les hérétiques le feu ; nous ne laverions pas nos mains dans le sang de ces maîtres de perdition, de ces cardinaux, de ces papes, de ces serpents de Rome et de Sodome, qui souillent l'Église de Dieu.

» Pauvres paysans, ajoute Osiander, que Luther flatte et caresse tant qu'ils n'attaquent que l'épiscopat et le clergé ! Mais quand la révolte grandit, et que les rebelles, se riant de sa bulle, le menacent lui et ses princes, alors paraît une

autre bulle, où il prêche le meurtre des paysans, comme il ferait d'un troupeau. Et quand ils sont morts, savez-vous comme il chante leurs funérailles? En se mariant avec une nonne! »

Et à la voix d'Osiander vient se joindre celle d'Erasme pour accuser Luther :

« C'est en vain que, dans votre cruel manifeste contre les paysans, vous repoussez tout soupçon de révolte; vos libelles sont là, ces libelles écrits en langue vulgaire, où, au nom de la liberté évangélique, vous prêchez une croisade contre les évêques et les moines : c'est là que repose le germe de tous les tumultes.

» Allons, mes princes, criait Luther, aux armes! frappez; aux armes! percez; les temps sont venus, temps merveilleux, où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel que nous autres avec des prières.

» Frappez, percez, tuez en face ou par derrière; car il n'est rien de plus diabolique qu'un séditieux : c'est un chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez.

» Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grâce.

» Si vous succombez, vous êtes martyrs devant Dieu, parce que vous marchez dans son verbe; mais votre ennemi, le paysan révolté, s'il succombe, n'aura en partage que la géhenne éternelle, parce qu'il porte le glaive contre l'ordre du Seigneur : c'est un enfant de Satan. »

Mélanchthon s'unissait à son maître pour accabler les paysans. Il disait aux princes :

« Ces rustres sont en vérité déraisonnables; que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté? Joseph charge le dos de l'Egyptien, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple. »

Les révoltés, placés tout à coup entre la mort et l'apostasie, n'hésitèrent pas : la mort, c'était le martyre; l'apostasie, l'enfer. Leur courage ne faillit pas, et, en face du gibet qu'on lui promettait, Munzer conserva toute sa fierté. Vaincu, il trouvait encore moyen d'insulter à ses maîtres, et d'ébranler la fidélité douteuse de leurs vassaux.

La lettre qu'il écrivit au comte de Mansfeld est un testament de mort à la manière de Catilina.

« Au frère Albert, comte de Mansfeld, pour sa conversion.

» Frère, tu abuses d'un texte de l'apôtre pour nous prêcher la soumission aux magistrats. Tu es encore dans les langes de la superstition papiste, qui nous a fait deux tyrans de Pierre et de Paul. Tu ne sais donc pas que Dieu, dans sa fureur, charge souvent les peuples de fustiger les princes avares, et de jeter à bas de leurs trônes les mauvais rois? C'est de toi et de tes pareils que la mère de Dieu chante : « Le Seigneur a déposé les puissants de leur siége, et exalté les petits. » Dans les joyeux repas à la luthérienne que tu fais chaque jour, et dans la commode doctrine du docteur de Wittemberg, tu n'as pu apprendre que le Seigneur, ainsi que l'écrit le prophète, nourrit les oiseaux du ciel pour qu'ils dévorent la chair des princes et boivent leur sang. Ce peuple que tu opprimes n'est-il pas plus agréable aux yeux de Dieu qu'un impie qui s'engraisse de sa substance? Idolâtre qui prends le nom de chrétien! Et tu as à la bouche la parole de saint Paul! tu cours à ta perte. Au peuple désormais la souveraineté. Romps les liens qui t'unissent à nos tyrans; viens à nous, nos bras te sont ouverts. Si tu marches contre nous, viens encore, nous méprisons tes menaces et ton glaive. Bientôt la main de Dieu s'appesantira sur ton front. Thomas Munzer, armé du glaive de Gédéon, te salue. »

En même temps, Munzer faisait parvenir au comte Ernest, le frère d'Albert de Mansfeld, ce cartel :

« Comte, c'est de toi que le prophète Abdias a dit : Ton nid sera arraché et détruit. J'attends une réponse à l'heure même, ou, par Jésus, nous irons la chercher. Mes frères et moi nous saurons bien exécuter les ordres d'en haut. »

Les deux frères ne manquèrent pas au tournoi.

Arrivons au dénoûment de ce drame religieux qui saisit si vivement le cœur.

Le lieu de la scène était Frankhausen, où tous les princes s'étaient donné rendez-vous. L'armée des seigneurs confédérés était commandée par le landgrave de Hesse et le duc George de Saxe, ce prince dont Erasme a vanté l'amour pour les lettres, et que Luther outrage à chaque page de sa correspondance. Le duc se vengea noblement du réformateur; il se battit en soldat.

Thomas Munzer avait choisi pour camp un monticule, dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Les deux ailes étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuirasses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncelés les paysans. Au centre, l'infanterie présentait une masse noire, rompue à quelques intervalles par des bannières où flottaient l'image d'un saint ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, ou des fortifications qu'ils n'avaient pas défendues depuis des siècles, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de soldats, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique dans ces

groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales, séparées l'une de l'autre par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sans les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient; sans les étendards que le vent agitait au-dessus de ces têtes, et où était peinte la roue de la fortune, on eût pu prendre cette cohue de révoltés pour un de ces auditoires que traînait après lui Munzer.

Les princes auraient dû prendre pitié de ces malheureux qui marchaient à leur perte; quelques coups de canon en eussent fait justice; mais Luther ne le voulait pas. On dirait d'un combat romain. Tout se passe comme dans le récit de Tite-Live : d'abord la harangue militaire, puis la charge que sonnent les trompettes, puis le choc des deux armées.

Les rebelles n'avaient pas d'artillerie, et presque pas d'armes à feu : au moment où ils entendirent les clairons ennemis, ils se jetèrent à genoux, et entonnèrent un cantique au St-Esprit. Un arc-en-ciel parut tout à coup au-dessus de leurs têtes : les rebelles le saluèrent comme un présage de victoire.

Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur, qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse de Munzer. Le fer était las de donner la mort; on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait encore. Les mineurs seuls, qui se confiaient à leurs marteaux, opposèrent une vigoureuse résistance. Ils combattaient encore quand les trompettes de l'armée des princes avaient sonné la victoire. Aucun d'eux ne demanda quartier; tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans, et pour la gloire du nom de Dieu et l'affranchissement de leur patrie, dit Sleidan.

Un de ces malheureux, qui s'était vaillamment battu, fut

pris et conduit devant le landgrave Philippe de Hesse. « Voyons, lui dit le landgrave, qu'aimes-tu mieux du régime des princes ou de tes paysans? — Ma foi, monseigneur, lui répondit le prisonnier, les couteaux ne couperaient pas mieux quand nous autres paysans serions les maîtres. » On lui accorda sa grâce.

On amena dans le camp des vainqueurs Munzer, qu'on avait trouvé à Franckhausen, étendu dans un lit, tout sanglant, la poitrine à demi brisée, et la pâleur de la mort sur les lèvres. Les soldats qui le cherchaient passèrent outre pour ne pas troubler les derniers moments d'un moribond. Mais le valet d'un gentilhomme de Limbourg le reconnut, et le traîna en triomphe dans la tente des princes. Sa vue les fit sourire; mais, au lieu de reproches, le landgrave de Hesse voulut essayer avec son prisonnier une controverse. Le prophète s'y prêta: ni l'un ni l'autre n'eut à se réjouir. De la torture, Munzer passa dans les cachots, où descendit aussitôt un prêtre catholique qui réconcilia l'anabaptiste avec l'Eglise, le confessa et lui administra la communion. Munzer, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'accuser Luther de tous ses malheurs. La religion, beaucoup plus que l'approche de la mort qu'il avait bravée si souvent, avait éteint sa fierté. Il tremblait, mais dans l'épouvantement des jugements de Dieu. L'heure du supplice venue, il but d'un trait une pinte de vin, puis il fit sa prière, et marcha la tête haute vers Heldrungen, lieu de l'exécution. Le prêtre lui ordonna de s'agenouiller et de réciter le *Credo*. La voix de Munzer s'éteignit au premier mot du symbole. Alors le duc de Brunswick et le prêtre récitèrent la prière des agonisants, dont Munzer répétait chaque mot à voix basse. On eût dit qu'une lumière surnaturelle était venue tout à coup réconforter son âme. Il se leva, promena de nobles regards sur la multitude, et adressa aux princes qui faisaient cercle autour du gibet une

exhortation qui mouilla leurs yeux de pleurs. Cela fait, il dit au bourreau, allons; au prêtre qui l'accompagnait, adieu. Le bourreau fit rouler sa tête à six pas. Un soldat la repoussa du pied. L'exécuteur la prit, la planta sur une pique que surmontait un écriteau où on lisait : Munzer, criminel de lèse-majesté.

La rébellion des paysans s'éteignit dans le sang de leur chef. Ses disciples s'éloignèrent en hâte d'une terre où la mort les menaçait à chaque pas : les uns se réfugièrent en Moravie; les autres, en plus grand nombre, dans la Suisse, qui les accueillit avec pitié. Elle n'eut pas à se repentir de son hospitalité. Cette ardeur de révolte se dissipa en disputes religieuses. Zwingli ouvrit à Zurich et à Zollikon des assises, où anabaptistes et sacramentaires purent, en paix et sous la protection des magistrats, discuter les points fondamentaux de leurs croyances. Chaque secte ne manqua pas de s'attribuer la victoire. Zwingli finit par triompher de ses adversaires, parce qu'il avait pour lui le sénat. Les anabaptistes durent une seconde fois s'exiler. Leurs débris, sous le nom de frères moraves, vivent dispersés dans quelques provinces de Hollande, réconciliés, sinon avec la grande loi catholique, du moins avec le pouvoir, dont ils ne troublent plus le sommeil.

Si nous élevions un cri accusateur contre Luther, notre témoignage serait suspect peut-être. Mais qui oserait contredire ces deux voix ennemies de notre culte, l'une du sacramentaire Hospinian, disant à Luther : C'est toi qui as excité la guerre des paysans; l'autre de Memmo Simon, en appelant à la conscience des luthériens eux-mêmes sur l'origine et la propagation de la sédition? Nous avons entendu le dernier souffle de Munzer s'exhalant en malédiction contre le réformateur; Erasme qui lui reproche en face d'avoir fomenté la révolte dans ses libelles contre les moines et les têtes

rasées ; et Luther lui-même dans tout ce que nous en avons cité. Que faut-il de plus pour formuler la sentence de l'historien ?

« Au jour du jugement dernier, a dit Cochlée, Munzer et ses paysans crieront devant Dieu et ses anges : Vengeance contre Luther ! »

Telle fut la fin de la guerre des paysans. Dans le peu de temps qu'il leur fut donné de châtier l'humanité, on compte plus de cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées, et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de calcographie anéantis. S'ils eussent triomphé, la Germanie serait tombée dans le chaos : belles-lettres, arts, poésie, morale, dogme, pouvoir, auraient péri dans la même tempête. La révolte, engendrée de Luther, fut une fille désobéissante ; du moins son père sut la châtier. S'il y eut du sang innocent, qu'il retombe sur sa tête. « Car, dit le réformateur, c'est moi qui l'ai versé, par ordre de Dieu ; et quiconque a succombé dans cette lutte est perdu de corps et d'âme, et appartient au démon. »

C'était un sang de paysans dont Luther n'avait plus de pitié, car ce sang ne lui était plus utile.

« A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; c'est le sage qui l'a dit, écrit-il à Ruhel ; aux paysans, de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder ? le bâton et la carabine ; c'est de droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de pitié ; si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants. »

L'anabaptisme éteint dans le sang de ses disciples, tout n'était pas fini pour Luther.

CHAPITRE XXV.

CARLSTADT. — 1524.

Les sacramentaires. — Luther à Iéna prêche contre les prophètes. — Défi de Carlstadt. — Dispute sur la Cène à l'auberge de l'Ours-Noir. — Luther à Orlamunde. — Conférence. — Réapparition de Carlstadt. — Le cordonnier théologien. — Luther est chassé d'Orlamunde.

Un homme errait de ville en ville, exhalant partout sa colère contre l'œuvre du réformateur, attaquant en face ses doctrines, montrant tout leur néant, et ameutant le peuple contre le levain de superstitions « papistes » dont le moine de Wittemberg n'avait pu se purifier encore. Un grand nombre d'âmes se laissaient entraîner, parce que le prédicateur annonçait d'autres nouveautés plus merveilleuses que celles qu'avait enseignées Luther. C'était Carlstadt, qui d'anabaptiste s'était fait sacramentaire. Au moment où une étude plus patiente du texte sacré lui découvrait le sens caché des paroles de la Cène, un ange, comme on sait, en révélait le mythe à Zwingli. Alors naquit la secte des sacramentaires, qui nient la présence réelle dans le sacrement eucharistique, et l'oblation en chair et en sang du corps de Jésus-Christ dans la communion. Si les conditions de l'intuition de la vérité sont telles que les exige Luther, il faut admettre le témoignage de

Zwingli. Car sait-on pourquoi les sacramentaires n'ont jamais eu le sens des Écritures ? — « C'est, dit Luther, qu'ils n'ont pas le diable pour adversaire; si le diable n'est pas attaché à notre cou, nous ne sommes plus que de piètres théologiens. » Or, cet ange qui apparut à Zwingli, et dont il n'a pu dire précisément la couleur, était, au dire des théologiens luthériens, un ange déchu, un ange des ténèbres : le démon. Comment se fait-il maintenant que Zwingli et les sacramentaires, en niant que le corps et le sang de Jésus-Christ sont reçus en réalité dans l'Eucharistie, ne soient que des hérétiques qui ont brisé avec l'Église de Dieu?

Quelques amis communs essayèrent, mais en vain, de réconcilier Carlstadt avec Luther. Aucun d'eux ne voulait se prêter à l'entrevue qu'on voulait leur ménager : Carlstadt, pour ne pas recevoir des leçons de celui dont il avait été le maître; Luther, parce qu'il ne regardait plus son professeur que comme un « vieil écolier et un charlatan, qui avait pour compère un chapelain chargé du rôle de l'esprit dans les apparitions du Seigneur. »

Cependant Luther, en parcourant les villes où s'était glissé l'anabaptisme, vint à Iéna encore tout troublé des prédications de Carlstadt, qui y avait fondé une imprimerie. Iéna n'avait pas encore entendu le moine de Wittemberg. Il monta dans la chaire où la veille avait paru Carlstadt. L'église était toute pleine. Il prêcha contre les prophètes, moins en orateur chrétien qu'en lettré du XVI[e] siècle, tout à fait à la manière d'Érasme, égayant son auditoire aux dépens des fanatiques, auxquels il jetait à pleines mains son rire railleur. Tous les yeux cherchaient le pauvre archidiacre, qui cette fois ne s'était pas caché derrière des débris de statues, comme dans l'église de Tous-les-Saints, mais était venu se placer en face même de la fenêtre méridionale, concentrant sur sa tête une nappe de lumière éblouissante. Luther l'aperçut, et sa parole,

qui s'ébattait çà et là sans but fixe, tomba tout à coup comme un marteau de mineur sur le front de Carlstadt. Ce n'était plus une de ces peintures vagues et indécises, applicables dans leur généralité à tous ceux qui avaient rompu avec l'Église de Wittemberg, mais la silhouette du malheureux anabaptiste, à laquelle il ne manquait rien pour la rendre reconnaissable, pas même les rares cheveux blancs de celui qui posait en plein auditoire. Jamais martyre semblable. Carlstadt se levait, se rasseyait, se levait encore, s'agitait en possédé. Luther, sans prendre garde à toutes ces contorsions, à cette mimique de bras et de jambes par lesquelles on essayait de l'interrompre, continuait son discours, qui, à chaque période, devenait plus amer et plus insultant. Enfin Carlstadt, ne pouvant plus y tenir, alla se cacher derrière un pilier de la nef. La scène n'était pas finie.

Dès que Luther descendit de chaire, Carlstadt se pencha vers l'oreille du prédicateur, qui fit un signe affirmatif. C'était un défi que Luther acceptait. L'auberge de l'*Ours-Noir*, où logeait le moine, était le lieu du rendez-vous.

A peine Luther était-il arrivé à l'auberge, qu'il reçut une lettre où Carlstadt lui demandait une conférence en termes formels, le signe muet ne lui paraissant pas suffisant.

« Qu'il vienne, dit Luther au messager; qu'il vienne, au nom du Seigneur : je suis prêt. »

Il parut bientôt, amenant avec lui quelques-uns de ses disciples, Gérard Westenberg de Cologne entre autres. L'auberge n'avait jamais vu d'aussi nombreux buveurs. Luther était confondu dans la foule, assis à table, ayant à sa droite le consul, qu'il avait mandé pour assister à la conférence.

Carlstadt vint se placer près de lui, et commença la dispute sur l'Eucharistie, d'abord avec assez de calme : on discutait à voix basse et sans s'échauffer; mais, quand Luther eut développé son opinion sur la présence réelle, assez haut pour

que les convives applaudissent à son improvisation, Carlstadt ne se contint plus; alors s'établit entre les deux docteurs le dialogue suivant :

CARLSTADT. Il faut avouer, maître, que vous m'avez rudement mené dans votre sermon, en m'assimilant à ces esprits brouillons qui ne respirent que sédition et homicide. Je proteste de toutes mes forces contre une semblable comparaison; je n'ai rien de commun avec de pareils hommes. Entre nous, vous leur attribuez, sur la révélation interne, des idées qu'ils n'ont jamais eues. Je ne viens pas ici faire leur apologie ; je parle pour moi. Je tiens pour un méchant homme, pour un menteur, quiconque voudrait me rendre responsable des doctrines de sang de ces fougueux prédicateurs. J'ai entendu ce que vous avez prêché : je veux parler seulement de ce qui a trait, dans votre discours, à l'Eucharistie. Je soutiens que, depuis les apôtres, jamais on n'ouït, sur cette matière, doctrine pareille à la vôtre; je le dis, voyez-vous, le front levé : j'ai prêché aussi sur l'Eucharistie; mais ma parole est fondée sur le roc de la vérité, et vous ne me démontrerez pas le contraire, voyez-vous !

LUTHER. Mon cher docteur, commençons *ab ovo.*

Vous ne me prouverez jamais que j'aie voulu vous désigner dans mon discours. Vous dites que vous vous y êtes reconnu, que vous avez senti le trait : à la bonne heure; il a frappé. Vous avez écrit d'assez mordantes épîtres contre moi; dans quel but? Je ne le devine pas, puisqu'il n'y a pas de discussion entre nous. Vous vous plaignez que mes paroles vous aient blessé; tant pis et tant mieux : tant mieux, puisque vous venez me déclarer que vous n'avez rien de commun avec tous ces prédicants; tant pis, si vous vous reconnaissez au portrait. J'ai parlé contre les prophètes; je parlerai de nouveau. Si je vous ai blessé, je vous blesserai encore.

CARLSTADT. Vous avez beau dire, vous avez voulu me

désigner, en parlant sur le sacrement ; mais vous n'avez fait que pervertir l'Évangile, et je le prouverai : vous me faites injure en m'assimilant à ces esprits homicides ; je proteste, devant mes frères ici rassemblés, que je n'ai rien de commun avec eux.

LUTHER. Pourquoi cette protestation, docteur ? J'ai lu les lettres que vous adressiez d'Orlamunde à Thomas Munzer, et j'ai vu que vous repoussiez les doctrines séditieuses des prophètes...

CARLSTADT. Alors pourquoi chanter que l'esprit qui anime les prophètes est l'esprit qui a renversé les images, et qui enseigne qu'il faut prendre et recevoir l'Eucharistie de ses mains ?

LUTHER. Mais je n'ai nommé personne ; vous moins qu'un autre, docteur !

CARLSTADT. Mais je suis suffisamment désigné ; car je suis le premier qui enseignai publiquement la nécessité d'une communion immédiate. Vous soutenez que l'esprit qui parle ainsi est l'esprit qui souffle, par la bouche des prophètes d'Alstedt, le meurtre et la sédition : cela est faux. Quant aux lettres que je vous ai écrites, je suis prêt à en conférer avec vous, docteur.

Il y eut un moment de silence. Puis Carlstadt reprit ainsi la conférence :

— Si j'étais dans l'erreur, et que vous eussiez voulu faire une œuvre de chrétien, il fallait m'avertir d'abord charitablement, avant de venir, en chaire, me darder vos traits empoisonnés. Vous criaillez sans cesse : charité, charité ! Belle charité, vraiment, que de jeter une miette de pain au pauvre, et de laisser sur le chemin son frère égaré, sans vouloir le ramener au bercail !

LUTHER. Quoi ! je n'ai pas enseigné l'Évangile ? Qu'ai-je donc fait ?

CARLSTADT. Attendez : je vous dis, et je prouverai que le Christ que vous avez prêché dans votre sermon sur l'Eucharistie n'est pas le Christ qui a été attaché à la croix, mais un Christ fait de vos mains et à votre image; j'ajoute qu'il y a contradiction palpable dans vos enseignements.

LUTHER. Allons, docteur ! montez en chaire, venez, à la face du ciel, comme cela convient à un honnête homme, et montrez en quoi j'ai erré.

CARLSTADT. C'est ce que je ferai, docteur; car, voyez-vous, je ne fuis pas le grand jour, comme vous le dites. Voulez-vous disputer à Wittemberg, à Erfurt, à table, dans une collation amicale ? nous dirons nos raisons, on nous jugera. Je ne crains pas la lumière du jour; je demande seulement sûreté pour ma personne.

LUTHER. Est-ce que vous auriez peur ? A Wittemberg, par exemple, n'êtes-vous pas en sûreté ?

CARLSTADT. Si, mais pas toujours. Dans une dispute publique, nous nous traiterions trop mal l'un l'autre, et je sais, à mes dépens, que vous avez su vous attacher le peuple.

LUTHER. Eh ! docteur, venez; je vous promets que personne ne vous molestera.

CARLSTADT. Eh bien ! je disputerai en public, et je manifesterai la vérité de Dieu, ou ma honte.

LUTHER. Dites vos sottises, docteur.

CARLSTADT. Ma honte, que je porterai pour la glorification du Seigneur, docteur.

LUTHER. Et qui retombera sur vos épaules, docteur. J'aime bien vos menaces ! Qui vous craint ?

CARLSTADT. Et moi, qui pourrait me faire peur ? Ma doctrine est pure, elle vient de Dieu.

LUTHER. Ah ! si elle vient de Dieu, pourquoi n'avez-vous pas pu insuffler dans autrui cet esprit qui vous porta à frapper les images à Wittemberg ?

CARLSTADT. C'était une œuvre que je n'avais pas seul entreprise, mais d'après une triple résolution du sénat, et à l'aide de quelques-uns de vos disciples qui s'enfuirent au moment du danger.

LUTHER. Faux ! je proteste.

CARLSTADT. Et moi aussi.

LUTHER. Je vous conseille de ne pas venir à Wittemberg ; vous n'y trouveriez pas des amis aussi zélés que vous pensez.

CARLSTADT. Ni vous non plus, peut-être, des créatures aussi dévouées. Au moins puis-je me consoler, puisque la vérité est de mon côté. Le jour du Seigneur dira bien des mystères ; alors les voiles seront levés, et Dieu manifestera nos œuvres.

LUTHER. Je vous admire! toujours la justice de Dieu ! C'est sa miséricorde que j'invoque.

CARLSTADT. Eh ! pourquoi non? Dieu ne fait acception de personne : il ne regarde pas à l'homme ; le faible et le puissant seront pesés dans la même balance. Je désire que Dieu me juge selon sa justice et sa miséricorde. Mais maintenant que vous méprisez l'esprit qui vit en moi, et que vous vous enquérez pourquoi je ne marche pas, pourquoi je me suis trouvé arrêté en mon chemin, je puis vous répondre : c'est que vous me liez les pieds et les mains, et que, nu et désarmé, vous me frappez.

LUTHER. Je vous frappe, moi?

CARLSTADT. N'est-ce pas me lier, et puis me frapper, que d'écrire contre moi, de déclamer en chaire contre moi, d'imprimer contre moi des libelles, et de m'empêcher de prêcher, d'écrire, d'imprimer? Si vous m'aviez laissé la parole et la plume, vous auriez appris quel esprit vit en moi !

LUTHER. Prêcher sans vocation! Qui vous avait donné mandat d'enseigner le peuple?

CARLSTADT. Parlez-vous de vocation humaine? je suis

archidiacre, et par conséquent maître d'enseigner; de vocation divine? j'ai aussi ma mission.

LUTHER. Mission de prêcher dans l'église paroissiale?

CARLSTADT. Est-ce que le peuple qui fréquente la collégiale n'est pas le même que celui qui assiste à l'église paroissiale?

LUTHER. C'est vous, docteur, qui m'attaquez et me déchirez dans vos nombreux libelles!

CARLSTADT. Des libelles! quels? Mon Traité de la Vocation, peut-être? Mais quand m'avez-vous averti charitablement? Je vous défie de trouver, dans le cours de ma vie, une seule heure où, démentant mon caractère, j'aie manqué de charité envers vous, tandis que la violence est votre arme d'habitude. Si vous ne vouliez pas m'avertir seul, il fallait venir avec quelqu'un de vos amis.

LUTHER. Et c'est ce que j'ai fait, en amenant avec moi Philippe et Pomer dans votre auberge.

CARLSTADT. Cela est faux: vous êtes venu peut-être, mais jamais pour m'avertir, jamais pour me montrer des articles erronés extraits de mes ouvrages ou de mes prédications.

LUTHER. Je vous apportai une cédule de l'université où étaient notés les articles qui nous paraissaient condamnables.

CARLSTADT. Docteur, vous offensez la vérité, jamais je n'ai vu semblable cédule.

LUTHER. Je vous citerais mille faits, que vous m'accuseriez toujours de mensonge.

CARLSTADT. Si vous dites vrai, que le diable me mette en pièces.

LUTHER. Mais c'est moi qui vous ai porté à votre logis ces articles-là.

CARLSTADT. Eh mais, docteur, que diriez-vous si je vous lisais une lettre où Jérôme Schurff me dit qu'on pourrait,

si je le voulais, me montrer des erreurs où je suis tombé? L'université ne s'était donc pas encore assemblée pour désigner ces articles.

Luther se tut : il y eut un nouveau silence que Carlstadt rompit bientôt pour adjurer les assistants de lui pardonner s'il mettait un peu trop de vivacité à se défendre.

LUTHER. Docteur, je vous connais : je sais que vous voulez voler dans les nues, marcher dans votre orgueil, vous exalter seul dans vos sublimités.

CARLSTADT. C'est vous qui m'auriez donné l'exemple, vous qui ne cessez de vous montrer, qui chassez aux honneurs, à la célébrité.

LUTHER. Rappelez-vous qu'à Leipzig je vous repris publiquement de votre arrogance : vous vouliez que je vous laissasse disputer le premier; je vous cédai cet honneur que je n'enviais pas.

CARLSTADT. Ah! cher docteur, quel front vous avez! Vous savez bien qu'au début de la controverse on agita s'il fallait ou non vous laisser disputer. J'en appelle aux conseillers du duc George et à l'université de Leipzig.

LUTHER. Finissons : j'ai parlé aujourd'hui contre les prophètes; je prêcherai de nouveau; nous verrons qui m'en empêchera.

CARLSTADT. Prêchez tant que vous voudrez; nous verrons ce que nous ferons, nous autres.

LUTHER. Allons, docteur, si vous avez quelque chose sur le cœur, dites-le, et tout haut.

CARLSTADT. Je le ferai, et sans peur.

LUTHER. Vous n'oublierez pas de soutenir ces pauvres prophètes.

CARLSTADT. Toutes les fois que la vérité sera pour eux; s'ils tombent dans l'erreur, le diable leur servira d'acolyte.

LUTHER. Vous écrirez contre moi, docteur, ouvertement?

CARLSTADT. Si cela vous plaît, docteur, on ne vous ménagera pas.

LUTHER. Tenez, voilà un florin pour arrhes, docteur.

CARLSTADT. Que je sois un vaurien si je n'accepte pas la gageure, docteur !

Alors Luther tira de sa poche un florin d'or qu'il présenta à Carlstadt, en lui disant : « Prenez, et conduisez-vous bravement.—Vous le voyez, dit Carlstadt en montrant le florin d'or aux assistants, le docteur Martin me donne ce florin en gage et en signe du pouvoir qu'il m'octroie d'écrire contre lui. Luther lui tendit la main. — Assurément, dit-il ; et remplissant un grand verre de bière qu'il offrit à son adversaire : — A votre santé, docteur. Carlstadt prit le verre, et remplissant celui de Luther : — A la vôtre, dit-il ; mais cela est bien convenu, sous condition que vous ne tourmenterez plus mes pauvres imprimeurs, et que, l'affaire vidée, vous ne mettrez aucun obstacle au nouveau genre de vie que je veux embrasser ; car notre querelle est terminée, je veux vivre en labourant la terre.

LUTHER. Ne craignez rien, je laisserai en paix vos imprimeurs, puisque c'est moi qui vous provoque à m'attaquer : je vous ai donné un florin pour ne pas m'épargner ; plus l'attaque sera vive, plus je serai content de vous.

CARLSTADT. Que Dieu vous soit en aide ; je tâcherai de vous contenter. » Cela dit, ils se touchèrent la main et se séparèrent.

Luther quitta Iéna, et partit pour Cala, où la population venait de briser le crucifix de la cathédrale. Luther en ramassa les débris, qu'il plaça secrètement dans une chapelle fermée, puis il monta en chaire, et prêcha sur les prophètes et l'obéissance aux magistrats.

Il prit ensuite la route de Neustadt, et arriva le 24 août à Orlamunde, où il était attendu avec impatience. Il avait en-

voyé Wolfgang Stein au consul de la ville pour l'avertir de son arrivée, et le prier de convoquer le sénat et les citoyens, afin de conférer avec eux selon qu'ils en avaient manifesté le désir.

Le consul sortit accompagné des magistrats pour recevoir et complimenter le docteur aux portes de la cité. La figure du moine était sévère et presque colère. Il n'ôta pas son bonnet carré pour saluer ses hôtes, et se contenta d'incliner légèrement la tête. Le consul allait le haranguer, mais il l'interrompit sous prétexte qu'on aurait le temps de discourir au prétoire. Luther entra à Orlamunde dans un char que suivaient de chaque côté les magistrats et les sénateurs.

Au prétoire, le consul reprit sa harangue, remercia Luther, au nom du sénat et du peuple, de ce qu'il avait bien voulu venir les visiter, et le pria de prêcher la parole de Dieu.

Luther répondit qu'il n'était pas venu à Orlamunde pour prêcher, mais pour conférer avec le sénat et le peuple au sujet de quelques lettres qu'il en avait reçues.

On se mit à table, on fit venir de la bière. Luther et les magistrats échangèrent, suivant la coutume allemande, de nombreux toasts. Le bruit de l'arrivée de Luther s'était répandu dans la ville. On vit bientôt accourir une foule de citoyens qui désiraient voir et entendre le docteur de Wittemberg. Les uns et les autres priaient Luther de prêcher; car, disaient-ils, nous savons que nous vous sommes suspects, et que vous accusez notre foi; montez donc en chaire, et si votre parole est une parole de vérité, nos yeux se dessilleront, et nous confesserons nos erreurs.

—Je ne suis pas venu pour prêcher, dit Luther; et tirant de sa poche une lettre qu'il avait reçue le 17 du mois: —Dites-moi, demanda-t-il, de qui est ce cachet? — Ce sont les armes de la ville, répondit le consul. — Cette lettre, reprit Luther, n'est-elle pas de Carlstadt, qui, sans doute pour mieux

me tromper, aura mis le sceau d'Orlamunde? — C'est bien la lettre, ajouta le consul, que nous vous avons adressée, je la reconnais. Carlstadt n'en a pas écrit ou dicté une syllabe, et le sceau de la ville est trop bien gardé pour qu'on puisse soupçonner qu'il s'en soit emparé.

Luther, impatienté, ouvrit la lettre et en fit lecture.

« La paix de Dieu par le Christ notre Sauveur. Cher frère, à son retour de Wittemberg, André Carlstadt, notre pasteur, nous a appris que du haut de votre chaire vous invectiviez contre nous, et nous représentiez comme des esprits de désordre et d'erreur, bien que vous ne nous ayez jamais visités ou entendus. Vos écrits prouvent que notre pasteur ne nous a pas trompés. Dans l'un d'eux, dans celui que vous adressez aux princes saxons, ne jetez-vous pas votre mépris à ceux qui, fidèles au précepte de Dieu, ne veulent ni de muettes idoles ni d'images païennes? Chrétiens que vous peignez sous des couleurs que vous avez bien pu trouver dans votre cerveau, mais jamais dans l'Écriture. Nous qui sommes les membres du Christ et la vigne du Père, nous ne saurions regarder comme la chair de Jésus celui qui, au lieu de nous reprendre dans un esprit de charité, nous déchire de ses poignantes ironies.

» Au nom de Dieu, nous vous en conjurons, ne flétrissez pas ainsi ceux qui ont été rachetés au prix du sang de Jésus, le fils unique de Dieu. — Voyez, direz-vous, ces disciples du Christ qui ne peuvent pas supporter le moindre reproche, eux qui se disent les enfants de celui qui a tant souffert! Cela est vrai. Mais ne savez-vous pas, vous, que Jésus rudoyait énergiquement les scribes et les Juifs qui passaient pour justes, et qu'il a prié pour ses bourreaux? Nous sommes prêts, du reste, à rendre compte, partout où vous nous appellerez, de notre foi et de nos œuvres. En attendant, venez nous visiter, venez conférer avec nous; et si nous nous trompons, retirez-

nous de l'erreur par des paroles de douceur et de charité, au nom de Jésus et de la gloire de son nom et de son Eglise. Répondez-nous dans un esprit de paix.

» Orlamunde, 17 août 1524. »

— Vous voulez, dit Luther, que je vous dise en quoi vous avez péché? c'est d'abord en donnant le nom de pasteur à Carlstadt, auquel ni le duc de Saxe ni l'académie de Wittemberg n'ont jamais reconnu ce titre.

— Mais, dit un des sénateurs, si Carlstadt n'est pas notre pasteur légitime, la doctrine de saint Paul est un mensonge, et vos livres une déception; car nous l'avons choisi et élu, comme le témoignent nos missives à l'académie de Wittemberg.

Luther ne répondit rien; mais, passant à un autre endroit de la lettre : — Vous avez péché, en second lieu, en renversant les images et les statues.

Il allait continuer, quand entra Carlstadt, qui vint prendre place parmi les assistants après avoir salué Luther : — Docteur, dit-il en le saluant de nouveau, avec votre permission, je viens me mêler à l'entretien.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, dit Luther.

— Comme vous voudrez, docteur.

— Non, non; vous êtes mon ennemi, mon adversaire, je vous récuse : ne vous ai-je pas donné un florin d'or?

— C'est vrai, docteur, adversaire et ennemi de quiconque prendra Dieu à partie et combattra contre le Christ et la vérité.

— Laissez-nous donc, reprit vivement Luther, nous n'avons pas besoin de vous ici.

— Mais n'est-ce donc pas une action publique, demanda l'archidiacre, et si vous avez la vérité pour vous, pourquoi avoir peur de moi?

— C'est que vous m'êtes suspect, reprit Luther; vous seriez juge et partie.

— Suspect ou non, je ne me constitue pas votre juge : votre ennemi, à la bonne heure; qu'est-ce que cela fait?

Alors Wolfgang Stein se tournant vers l'archidiacre : « Docteur, lui dit-il, vous avez été envoyé à Iéna, retournez-y. — Êtes-vous mon maître, dit Carlstadt, pour me donner des ordres? Montrez-moi les ordres du prince? »

Luther, impatient, fit signe à son cocher d'atteler les chevaux, et menaça de quitter Orlamunde si Carlstadt ne se retirait.

Quelques assistants entourèrent l'archidiacre, lui parlèrent bas à l'oreille, et Carlstadt quitta la salle.

Luther reprit alors son discours, et soutint que jamais, soit en chaire, soit dans ses écrits, il n'avait parlé des habitants d'Orlamunde, et qu'il avait bien autre chose à faire à Wittemberg que de s'occuper d'eux.

« Cependant, dit le secrétaire de la ville, vous avez comparé, dans plus d'un libelle, à des esprits de ténèbres, ceux qui proscrivent les images; comment ne nous serions-nous pas reconnus, puisque nous avons renversé de nos mains les statues de nos temples? Vous mentez donc, docteur?

— J'ai parlé en général, reprit Luther; il y a d'autres cités que la vôtre qui ont fait la guerre aux images. Vous m'accusez à tort, votre lettre est insultante; vous m'y déniez un titre d'honneur que les princes, les grands, le peuple et jusqu'à mes ennemis m'accordent. La suscription porte : Au docteur chrétien Martin Luther; et, dans le courant de la lettre, vous me traitez comme si je n'étais pas chrétien.

— Nos expressions sont polies et fraternelles, dit le consul.

— Citez donc, ajouta avec emportement un homme du peuple, une seule expression outrageante?

— Voilà bien, dit le docteur, le ton et la colère des prophètes : vos yeux, mon ami, sont comme deux charbons ardents ; ils ne me brûleront pas... Mais, voyons, où avez-vous lu dans l'Ecriture qu'il fallait abolir les images ? » Il se fit un moment de silence.

« Je vais vous répondre, dit un sénateur : Maître, cher frère, tenez-vous Moïse pour le promulgateur du Décalogue ?

— Sans doute.

— Eh bien ! n'est-il pas écrit dans le Décalogue : Vous n'aurez aucun autre Dieu devant moi ? et Moïse n'ajoute-t-il pas à ce précepte divin, pour l'expliquer : Vous ôterez du milieu de vous toutes les images, et vous n'en garderez aucune ?

—Mais cela s'entend des idoles ou des images qu'on adore ; ce n'est pas l'image de Jésus crucifié que j'adore, répondit Luther.

— Eh bien ! moi, dit un cordonnier, en passant devant des images peintes sur les murailles ou élevées sur les grands chemins, je me suis souvent découvert : c'était un acte d'idolâtrie que Dieu condamne assurément : il faut donc abolir les images.

— Mais c'est un abus ; et si pour cause d'abus il faut proscrire les images, défoncez vos tonneaux.

— Du tout, dit un autre, car le vin a été créé de Dieu pour notre sustentation et notre besoin, et Dieu ne nous a pas ordonné de nous en débarrasser, tandis que le précepte sur les images faites de la main des hommes est formel.

— Encore une fois, reprit Luther, il n'est question dans le Décalogue que des idoles qu'on adore.

— Je vous le concéderais, dit le cordonnier, si Moïse n'avait pas entendu parler de toute espèce d'images.

— Moïse ? dit Luther.

— Disputons, ajouta le cordonnier ; mais, avant tout,

donnez le gage du combat. » Alors Luther tendit la main, que le cordonnier prit et serra pendant qu'on allait chercher la Bible.

La discussion était vive et animée; le cordonnier criait et gesticulait en véritable possédé, citant tous les lambeaux de parole sainte qui lui venaient à la mémoire : « Êtes-vous chrétien? dit-il à Luther d'un ton furieux; puisque vous rejetez Moïse, vous acceptez au moins l'Evangile que vous avez traduit. — Voyons, que dit l'Evangile? — Jésus dit dans l'Evangile, je ne sais pas l'endroit, mais mes frères le savent pour moi, qu'il faut ôter ses vêtements quand on se couche. »

Luther, qui se tenait debout, s'assit à cette singulière citation, et se couvrit la figure pour cacher sa folle gaîté : « Attendez donc, dit-il après un long rire, cela signifie bien qu'il faut abolir les images : admirable germanisme en vérité!

— Oui sans doute, dit une autre voix, cela signifie en effet que Dieu veut que l'âme se dépouille de toute idée terrestre. »

On apporta les livres de Moïse, traduits en allemand par Luther, et quelqu'un fit lecture des chapitres 20 de l'Exode et 4 du Deutéronome, et conclut de ce double texte que les images et toutes les autres figures étaient défendues de Dieu, et qu'un chrétien ne pouvait ni en faire ni en garder.

—Mais lisez donc, répétait le docteur; il s'agit d'idoles que vous n'adorez pas.

— Il n'y a pas idole dans le texte, dit une voix : « Vous ne ferez ni ne garderez aucune image. »

— Mais le texte du Deutéronome est clair et précis, reprenait le cordonnier : « Prenez soin de vos âmes; le jour où le Seigneur vous parla, vous ne vîtes aucune ressemblance, de peur que vous ne vous corrompiez, et que vous ne vous fassiez quelque image taillée ou quelque représentation sous la forme d'un mâle ou d'une femelle. » Est-ce clair?

—Continuez, je vous prie, dit Luther.

—« Afin que vous n'éleviez pas vos regards vers le ciel, et que, voyant le soleil et la lune, vous n'adoriez pas, par une grossière erreur, les astres du ciel. »

—Eh bien! poursuivit Luther, pourquoi ne retranchez-vous pas le soleil et la lune de la création?

—C'est que les étoiles du ciel, cria le cordonnier, n'ont point été faites de nos mains : le précepte divin ne les regarde pas.

Alors le consul prétendit et soutint qu'ils suivaient la parole de Dieu ; qu'il était écrit qu'on ne devait rien ajouter au verbe du Seigneur, ni rien en retrancher.

— Ainsi donc, dit Luther, vous me condamnez?

—Certainement, dit le cordonnier, vous et quiconque parle et enseigne contre la parole de Dieu.

—Injure qu'un enfant pourrait me jeter à la tête, dit Luther en montant en voiture.

Mais un des garçons le retint par le pan de sa robe :

—Avant de partir, maître, un mot sur le baptême et sur le sacrement de l'Eucharistie.

— N'avez-vous pas mes livres? lui dit le moine; lisez-les.

—Je les ai lus, et en conscience ils ne me satisfont pas.

—Si quelque chose vous y déplaît, écrivez contre moi; et il partit.

—Au diable, à tous les diables! criaient tous les assistants à la fois; qu'ils te cassent les reins et les jambes avant que tu sortes d'ici.

L'histoire de la réforme offre des phénomènes qu'on n'a pas assez remarqués, et d'où l'on peut tirer de hautes leçons de moralité. A Orlamunde, avant Luther, les prêtres catholiques vivaient en paix avec leurs ouailles. Luther vient, et on les enlève violemment à leur troupeau, on les chasse de leur presbytère, on les dépouille, et leur ministère passe comme un héritage à Carlstadt.

Carlstadt, élu selon le rit de saint Paul (vous avez entendu le théologien cordonnier), à son tour est proscrit par Luther, et remplacé par un ministre nourri de la parole du pontife de Wittemberg. La paix est rendue à l'église d'Orlamunde jusqu'à l'arrivée d'autres pasteurs, qui ont changé de nom, et s'appellent calvinistes. Ces nouveaux venus ameutent les consciences contre les enfants du diable; c'est ainsi qu'ils nomment les luthériens qu'ils chassent de leurs siéges, dont ils s'emparent à leur tour!

— Chose lamentable! voici plus de mille ministres luthériens qu'on a proscrits avec leurs femmes et leurs enfants, et réduits à mendier le pain de la charité, dit Oléarius. Le calvinisme ne voulait pas souffrir le luthéranisme. Il avait fait un appel au prince Casimir, et formulé son manifeste dans deux vers latins, où il laissait au choix du souverain, pour éteindre le culte rival, l'épée, la roue, l'eau, la corde ou le feu:

O Casimire potens, servos expelle Lutheri;
Ense, rota, ponto, funibus, igne neca.

Le vieux Tossanus (Daniel) proposait un moyen plus simple pour détruire les siéges luthériens; c'était de couper le cou à tous ceux qui les occupaient. — Si j'étais empereur romain, disait-il, je ne laisserais la vie à mes sujets qu'autant qu'ils auraient ma foi et ma croyance.

Carlstadt ne tarda pas à porter la peine de son colloque d'Iéna. L'électeur Frédéric l'exila de ses États, lui et le prédicateur Reinhard, qui avait rassemblé et publié les actes de la dispute. Carlstadt fut obligé de voyager en mendiant son pain. En partant, il écrivit aux habitants d'Orlamunde pour se plaindre de son rival. La lettre est signée André Bodenstein, *chassé par Luther sans avoir été entendu.*

Quittons un moment le réformateur, et voyons par quels moyens humains son œuvre révolutionnaire triomphe en Allemagne.

Ces moyens sont: — la sécularisation des couvents et le mariage des moines, — la spoliation des biens du clergé, — les usurpations du pouvoir civil.

CHAPITRE XXVI.

SÉCULARISATION DES COUVENTS ET MARIAGE DES MOINES.

Expédients de sécularisation trouvés par Luther. — Désordre produit par l'ouvrage du réformateur sur le célibat. — Les moines défroqués se mettent au service des imprimeurs. — Ce sont les auxiliaires les plus actifs de la réforme. — Froben de Bâle. — Carlstadt. — Bigamie monacale.

La sécularisation des moines fut la grande mesure imaginée par le réformateur pour tuer le catholicisme : elle entraînait nécessairement la spoliation des couvents.

Parmi les réformés, quelques âmes timorées cherchaient dans les livres saints des textes pour apaiser le cri de leur conscience, et légitimer le vol et l'exil des religieux. Un ange semblait tenir la Bible ouverte à cette page où Dieu défend de dérober. Elles consultèrent Luther; voici la réponse du casuiste saxon :

— « On dit qu'il est défendu de forcer les consciences; cependant nos princes n'ont-ils pas chassé les moines de leur asile ?

— » Oui, il ne faut contraindre personne à croire nos doctrines : nous n'avons jamais violenté la conscience ; mais ce serait un crime de ne pas s'opposer à ce que notre ensei-

gnement fût profané. Repousser le scandale, ce n'est pas violenter le moi intérieur. Je ne puis forcer un fripon à devenir honnête homme, mais je puis l'empêcher de mal faire. Un prince ne peut pas contraindre un voleur de grand chemin à confesser le Seigneur; toutefois il a une potence pour les malfaiteurs.

— » Mais les juifs qui blasphèment le Seigneur, ne les tolérons-nous pas?

— » Les juifs n'appartiennent ni au corps ecclésiastique ni au corps séculier. Ce sont des captifs parmi nous, et nous ne les laisserions pas blasphémer en notre présence le Seigneur notre Dieu. Un fripon pendu à un gibet peut bien se répandre en outrages contre ses juges; qui pourrait l'en empêcher? Mais nos moines veulent être *de utroque jure;* blasphémer à la face du soleil, et en avoir le droit! Ils auraient envie de ressembler aux juifs, de n'appartenir ni au Christ ni à César, de se proclamer ennemis du Christ et de César; et nous devrions souffrir que, dans leurs synagogues, ils blasphémassent le Seigneur tout à leur aise, et tant qu'il leur plairait!

— » Ainsi, quand nos princes doutaient si la vie monacale et la messe privée sont une offense à Dieu, ils auraient été coupables de fermer les couvents; mais, dès qu'ils ont été illuminés, et qu'ils ont vu que la vie de couvent et la messe sont une insulte à la Divinité, ils auraient été coupables de ne pas employer ce qu'ils avaient reçu de pouvoir à les proscrire; car il est écrit: Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et de toutes tes forces. »

Erasme, qui était en Allemagne à l'époque où parut le libelle de Luther contre le célibat, nous a laissé de curieuses révélations sur les désordres que cet écrit jeta dans les couvents. Il représente certaines villes de la Germanie sillonnées de déserteurs en capuchon, d'apostats nomades, de prêtres

mariés, de moines faméliques sautant, dansant, s'enivrant, demandant dans leurs prières du pain pour le reste de leurs jours, et une compagne pour s'ébaudir, et de l'Évangile ne faisant pas plus de cas que d'un poil de leur barbe. Des femmes, ils en avaient à foison; quand ils n'en trouvaient pas dans les couvents de religieuses, ils allaient en chercher dans des maisons infâmes. Que leur importait la bénédiction du prêtre? Ils se mariaient les uns les autres, et célébraient leurs noces dans des orgies, où rarement les deux époux manquaient de perdre la raison.

— Autrefois, ajoute Erasme, on quittait sa femme par amour de l'Évangile; aujourd'hui, on dit que l'Evangile fleurit quand un moine est parvenu à épouser une femme bien dotée.

Ces échappés de couvents épousaient ordinairement des religieuses.

Où trouver des mères assez effrontées pour donner leurs enfants à l'un de ces moines qui, au dire de Luther lui-même, n'avaient rompu avec la continence que dans l'intérêt de leur estomac? Du reste, bon nombre d'entre eux n'avaient pour se couvrir que l'habit de bure emporté du couvent. La plupart s'étaient mis au service d'imprimeurs ou de libraires. Malheureusement il y en avait qui savaient à peine lire, et qui, après avoir pendant plusieurs jours succombé à toutes les tentations de la chair, n'avaient plus de quoi vivre, et étaient obligés de demander l'aumône; c'était un trop rude métier, qui aurait fini par dégoûter le pauvre moine de la vie des champs, et un spectacle qui eût fait honte à la réforme. Luther l'avait prévu, et du bien des monastères il avait fait plusieurs parts, dont une devait appartenir aux religieux sécularisés.

Ce furent les auxiliaires les plus actifs de la réforme; une fois la révolte avec leur conscience annoncée hautement, ils

firent orgueil de leur apostasie. A cette époque, on les voit, réunis par bandes, attaquer les couvents de nonnes, et promener ensuite sous le bras les jeunes filles qu'ils ont déshonorées. Erasme rencontra sur son chemin des moines parés des dépouilles volées aux églises, chancelant sous les fumées du vin, et se jetant dans la débauche pour s'étourdir. Quelques-uns, cédant au dieu qui les tourmentait, montaient dans une chaire déserte, débitant au peuple les doctrines que leur maître avait enseignées dans ses dissertations sur les vœux monastiques, savoir : — que, comme aux premiers jours du christianisme, l'Église avait eu besoin d'exalter l'état de virginité au milieu d'une société païenne où l'adultère était en honneur; ainsi fallait-il, aujourd'hui que le Seigneur avait fait luire la lumière de son Évangile, relever le mariage et le glorifier áux dépens du célibat papistique; et puisque Daniel et saint Paul représentaient l'Antechrist comme l'adversaire du mariage, on devait accomplir la loi imposée de Dieu à nos premiers pères, si on ne voulait être marqué au front du signe de la bête.

Il en était qui débitaient de longues tirades extraites du Sermon sur le Mariage. Des prêtres plus effrontés encore, comme certain desservant à Strasbourg, tiraient de leur soutane une confession générale, et disaient le jour où ils avaient violé le sixième commandement de Dieu.

Il y avait des augustins qui faisaient métier de répandre dans les campagnes les pamphlets luthériens, empoisonnant ainsi les consciences, et vivant aux dépens des pauvres intelligences qu'ils tuaient pour la vie éternelle. Cochlée nous représente ces moines étalant leur boutique jusqu'aux portes des églises, et souvent, pendant l'office divin, criant : Achetez, achetez les Prophéties contre l'Antechrist; achetez le Pape-âne, le Moine-veau; achetez le Pape et la Truie (1). Ra-

(1) Caricature de Luther contre la papauté

rement le magistrat osait les chasser; d'abord parce que lui aussi guettait les trésors que la fermeture du temple catholique et l'expulsion des religieux allaient lui livrer pour prix de sa tolérance, et ensuite parce qu'ils étaient protégés par toutes les mauvaises passions de la populace, avec qui ces moines partageaient souvent le prix de leurs ventes. D'ailleurs qui sait si ce zèle du pouvoir subalterne n'eût pas déplu à la cour, où le prince faisait profession de luthéranisme? A la vérité, les édits de l'empereur proscrivaient les livres luthériens; mais, à l'exception du duc George, aucun des grands princes chrétiens de l'Allemagne ne prenait soin de les faire exécuter : c'était une vaine menace dont les novateurs se moquaient. Les magistrats et les sénateurs, qui avaient commission de rechercher les pamphlets hétérodoxes, fermaient les yeux : comment le peuple se serait-il montré plus soucieux de garder la loi du prince que les magistrats? Les libraires venaient se prêter à cette propagation des libelles luthériens, en les réimprimant sous toutes sortes de formats, et en les jetant à vil prix dans toutes les foires d'Allemagne, et souvent en les décorant de titres menteurs pour tromper la piété des âmes simples. Froben, de Bâle, gagna à ce métier une belle fortune; pendant un grand nombre d'années, ses presses ne furent occupées qu'à reproduire les écrits des réformateurs. Erasme lui-même craignit longtemps de ne pouvoir trouver un imprimeur qui se chargeât de publier son Traité sur le libre arbitre. Il écrivait au roi d'Angleterre : « Si votre majesté et les doctes de votre cour ont goût à mon œuvre, je l'achèverai et je tâcherai de la publier quelque part, car je ne trouverais pas ici de typographes qui oseraient imprimer une seule ligne contre Luther; contre le pape, c'est autre chose. » Il faut voir avec quelle effusion de joie marchande Froben raconte ses succès, dans une épître à Luther! « Tous vos ouvrages s'enlèvent, lui dit-il, il ne m'en reste pas dix exemplaires;

jamais livres ne se vendirent si bien. » Cochlée, Hochstraet, ou quelque moine, se chargent-ils de répondre au réformateur; à peine si un imprimeur veut publier leurs livres. Ils sont obligés de recourir à des ouvriers sans talent, qui tachent leur œuvre de solécismes et de barbarismes, lesquels apprêtent à rire aux lettrés, et livrent les noms des écrivains aux sarcasmes des réformés. Les moines qui, après le manifeste de Luther contre la vie cénobitique, se sont répandus pour vivre dans les imprimeries, et ont loué leurs bras et leur intelligence à des typographes qu'enrichit la réforme, reproduisent avec une ardeur inconcevable les libelles des novateurs. S'il arrive qu'un catholique ait assez d'or pour tenter la cupidité d'un imprimeur, son écrit sort des mains apostates de l'ouvrier tout marqueté de fautes; et après une longue attente, une perte irréparable de temps, le pamphlet malencontreux vient étaler sur les bancs des libraires de Francfort, à la grande foire de Pâques, ses difformités d'idiome, son format disgracieux, ses caractères à tête de clou, son papier d'épicier, à côté du libelle luthérien tout glorieux de la blancheur transparente de ses feuillets, de ses types harmonieux, de l'intelligence typographique de l'ouvrier et de la science réviseuse du prote. Alors, dit Cochlée, il n'y a pas assez de rires parmi les marchands de la cité de Francfort pour se moquer de l'ignorance des papistes.

Cochlée, s'il vivait de nos jours, aurait peu de traits à ajouter à son tableau. Qu'un de ces écrits destinés à remuer tout un monde théologique, comme la symbolique de Mœhler, paraisse en Allemagne, vous pouvez être sûr que les feuilles protestantes n'en parleront presque pas, tandis qu'elles réserveront toutes leurs colonnes à l'examen des fantaisies impies de Strauss.

On vit des moines qui, après quelques mois de mariage,

retournaient au célibat, et répondaient à qui leur reprochait de répudier leurs femmes : —que Luther n'avait trouvé dans l'Ecriture aucun texte qui défendît le divorce ; d'autres qui, pour mieux obéir au précepte de Dieu : *Croissez et multipliez*, prenaient deux femmes à la fois. Au premier exemple de bigamie donné par un moine, les vieilles mœurs de la famille allemande s'indignèrent ; on cherchait curieusement dans la Bible du docteur de Wittemberg quelque glose qui pût autoriser la polygamie. On consulta le traducteur, et telle fut la décision qu'il formula : « Voici ce que doit demander le prince au bigame : Est-ce à ta conscience ou à la parole de Dieu que tu as obéi ? S'il répond : c'est à Carlstadt ou à un autre, le prince n'a plus rien à objecter ; car ce n'est pas lui qui peut troubler ou apaiser la voix intérieure de cet homme, ou décider dans une matière tout entière du ressort de celui à qui, suivant Zacharie, il a été donné d'expliquer la loi divine. Pour moi, je vous l'avouerai, je ne vois pas comment j'empêcherais la polygamie : il n'y a pas dans les lettres saintes le plus petit mot contre ceux qui prennent plusieurs femmes à la fois ; mais il y a beaucoup de choses qui sont permises et qu'on ne saurait décemment pratiquer : la bigamie est de ce nombre. »

CHAPITRE XXVII.

SPOLIATION DES BIENS DU CLERGÉ.

Luther offre aux princes, pour les gagner, les dépouilles des monastères. — L'Allemagne féodale impatiente du joug de Rome. — Effet de la parole luthérienne sur les grands vassaux — Apostasie des nobles. — Code formulé par Luther à l'usage des princes qui convoitent les biens des églises. — Partage des dépouilles monacales. — Envahissements du pouvoir civil. — Pillage des églises et des propriétés catholiques. — Indignation tardive de Luther. — Il avait prêché la spoliation et le meurtre.

Jurien a reconnu que Genève, la Suisse, les républiques et les villes libres, les électeurs et les princes d'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède et le Danemark, n'ont chassé le « papisme » et fondé leur révolution religieuse qu'à l'aide du pouvoir. En Saxe, le luthéranisme, abandonné aux instincts populaires, au prosélytisme, à l'action du réformateur sur les intelligences, ne se fût développé que lentement; sa marche aurait été contrariée à chaque instant. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la cour du duc George de Saxe, où personne ne se laissa séduire, pour comprendre la force puissante du pouvoir sur les idées religieuses. A peine est-il mort, que la réforme entre dans le palais électoral, et du palais gagne aussitôt la Misnie et la Thuringe. L'esprit humain

se passionne rarement pour des idées qui ne donnent aucun profit. Mélanchthon avoue que dans le triomphe de la réforme les princes ne cherchaient ni l'épuration du christianisme, ni la propagation des lumières, ni la glorification d'un symbole, ni l'amélioration des mœurs, mais de misérables intérêts, tout profanes et tout terrestres. Luther, pour les entraîner, leur offrit en perspective les biens du clergé et des monastères. Il n'y avait qu'un duc George capable de résister. Sa figure se détache admirablement au milieu de toutes celles des princes de son temps. C'est une âme droite, ardente, austère, qu'aucun intérêt mondain ne saurait émouvoir! Les bons luthériens, disait le docteur en parlant des princes saxons, qui s'adjugent les trésors des cloîtres, et gardent pieusement les joyaux des églises!

L'Allemagne, au moyen-âge, s'étendait depuis le lac de Constance ou la mer de Souabe jusqu'aux confins de la Pologne. Dès les premiers jours du christianisme, elle avait reçu la foi : les disciples des apôtres y avaient prêché l'Evangile; c'était le christianisme qui avait adouci les mœurs sauvages de ses habitants, défriché ses forêts, changé ses solitudes en villes, et qui l'avait aidée à secouer le joug des Romains. Tout ce qu'elle possédait d'art intellectuel, quand vint Luther, elle le devait à ses anciens évêques. Sur son sol avait fleuri tout d'abord l'arbre de la féodalité. Elle avait des électeurs, des ducs, des barons, des princes qui souvent étaient évêques ou archevêques; c'était un des Etats européens où l'action de la papauté s'était le plus vivement fait sentir. Souvent ces demi-souverains avaient essayé de s'affranchir de la dépendance ultramontaine; mais leurs efforts avaient été vains, parce qu'ils n'avaient pas trouvé un protectorat assez efficace dans l'empereur. Frédéric III eût pu stipuler avec Rome, et obtenir pour ses vassaux plus d'indépendance, lorsqu'il signa à Aschaffenbourg un concordat. On peut voir le

tableau des efforts tentés par le corps germanique pour fonder ses libertés, à la diète de Nuremberg, où les princes séculiers et ecclésiastiques formulèrent, au nom de la nation, des doléances qu'ils communiquèrent au légat du pape, du consentement de Ferdinand, frère et représentant de l'empereur Charles-Quint. Ils demandaient, dans un intérêt tout mondain, le redressement de cent griefs, comme condition indispensable du maintien de la paix de l'Eglise germanique. Le pape Adrien était allé au-devant de leurs vœux, disposé à leur accorder quelques-unes des immunités qu'ils réclamaient; mais le mauvais vouloir et les exigences sans cesse croissantes des princes réformés, qui voulaient se séparer à tout prix de Rome, empêchèrent cette œuvre de conciliation. Il ne faut pas perdre de vue que, sous prétexte de liberté, les seigneurs réformés voulaient un schisme. Alors Rome n'eût pu intervenir, comme elle l'a fait si souvent, dans la querelle entre le prince et le sujet, c'est-à-dire entre l'oppresseur et l'opprimé. Combien de fois l'œil du pape, levé sur le grand corps germanique, empêcha les feudataires de fouler aux pieds les priviléges et les franchises de leurs vassaux! Les protestants eux-mêmes ont reconnu l'efficacité de cette intervention pontificale dans les querelles de l'Empire.

C'est que, il faut bien le dire, ces laïques prébendiers, ces princes séculiers qui portaient la crosse, avaient des palais, de belles terres, de riches abbayes, et supportaient impatiemment le joug étranger. Ils auraient voulu lever des impôts à leur gré, fouler leurs sujets suivant leur bon plaisir, et vivre de brigandage comme leurs ancêtres, à l'abri des terreurs de Rome. Ils préféraient aux palais les grands chemins, et n'avaient pu dépouiller cette nature sauvage dont ils avaient hérité pour le malheur de l'humanité. Ils aimaient avec passion à courir une bête fauve, à sonner du cor, à monter des chevaux fougueux. Qui n'a point entendu parler

des exploits de Goëtz de Berlichingen, de Guillaume de Grumbach, de François de Sickingen? Un historien nous représente à cette époque l'Allemagne transformée en un véritable repaire de voleurs, et les hommes nobles luttant entre eux de rapacité. La chancellerie de Rome leur faisait payer de fortes sommes pour le droit de pallium, les annates, la guerre contre les Turcs, les actes judiciaires de divers tribunaux, les dispenses de certaines observances ecclésiastiques, sous peine d'interdit et d'excommunication. Or, voyez Luther convoquant tous ces chefs de peuplades, tous ces hommes de grands chemins, tous ces modernes Nemrods, et leur disant : Votre pouvoir ne relève que de Dieu, vous n'avez pas de maître sur cette terre, vous ne devez rien au pape; mêlez-vous de vos affaires, qu'il se mêle des siennes; c'est l'Antechrist prédit par le prophète Daniel; c'est l'homme de péché, le souverain de Babylone la prostituée; vous ne lui devez ni annates, ni droit de pallium, ni redevances pour les abbayes qu'il vous a conférées. Ces abbayes sont à vous comme les oiseaux qui volent dans vos champs, comme les poissons qui nagent dans vos viviers. Les couvents, où vivent si grassement de pieux fainéants, sont des repaires de péchés qui infestent vos possessions, des maisons d'abomination qui dévorent la nourriture de vos vassaux, des ronces stériles qu'il faut détruire, si vous voulez que Dieu vous bénisse dans cette vie et dans l'autre. Croisez-vous contre Rome, mettez entre elle et vous un mur éternel de séparation, et embrassez le nouvel Evangile. Secouez vos chaînes, et, comme Hermann, délivrez la Germanie des conquérants romains; purgez la terre de cette vermine de moines, théocratie plus honteuse mille fois que le joug de vos anciens maîtres.

Croyez-vous qu'un tel langage, et Luther le tint, dut mourir sans toucher au cœur tous ceux auxquels il s'adressait?

Et dans quel moment Luther le faisait-il entendre ? quand la main de Charles-Quint était à quatre cents lieues de là, accomplissant les desseins de la Providence; qu'en Allemagne tout était désorganisé; que l'autorité épiscopale était violemment attaquée; que les peuples croyaient à la venue d'un nouveau Messie, et que le Turc menaçait de renverser l'œuvre de Jésus-Christ.

Cette parole de Luther jetait partout le désordre. A ceux qui se mettaient en révolte contre l'autorité spirituelle et l'ordre social, le moine décernait une couronne terrestre formée des diamants, des pierreries, de l'or, de l'argent des monastères, et une autre couronne toute céleste, formée des béatitudes divines : c'en était bien assez d'une seule pour tenter la cupidité des princes. Les trésors des cloîtres ressemblaient à la semence sanglante de Tertullien, et enfantaient chaque jour à la réforme de nouveaux disciples. C'est, dit Arnold, qu'il y avait dans les couvents de quoi allécher la convoitise : du vin, du blé, de l'or, de l'argent. Nous avons le témoignage de Luther lui-même, qui affirme que les ostensoirs de l'église avaient fait beaucoup de conversions. C'est ainsi qu'Albert de Brandebourg apostasie pour voler en sûreté de conscience le pays de Prusse, qui appartient à l'ordre teutonique, et qu'il érige en principauté héréditaire; et que François de Sickingen, à la tête de douze mille bandits recrutés dans les forêts, envahit l'archevêché de Trèves, laissant sur son passage de longues traces de sang.

En 1530, des princes eurent le courage de se montrer à la diète d'Augsbourg avec des vêtements où ruisselait l'or des monastères. Un moment, les paroles de paix de Mélanchthon, qui blâmait hautement ces spoliations, laissèrent concevoir des espérances de rapprochement. Les théologiens catholiques insistaient pour que les princes restituassent, et que les prêtres mariés quittassent leurs femmes : les prêtres

auraient peut-être cédé, mais les princes voulurent garder ce qu'ils avaient eu si peu de peine à s'approprier. Et, du reste, Luther n'aurait jamais consenti à une semblable restitution. Pourtant les seigneurs n'avaient pas rempli les conditions imposées. Il avait formulé, à l'usage de tous ceux qui convoitaient le bien d'autrui, un code en huit articles, où le vol légalisé devenait un commandement de Dieu : — Pour les curés et les prédicateurs évangéliques, la première et la plus large part du butin; — la seconde, pour les maîtres et les maîtresses qui instruisaient l'enfance dans les couvents sécularisés; — la troisième, pour les vieillards qui ne pouvaient plus travailler et pour les malades; — la quatrième, pour les orphelins; — la cinquième, pour les pauvres des paroisses; — la sixième, pour les étrangers et les voyageurs qui n'avaient pas de quoi se nourrir; — la septième, pour l'entretien de l'édifice; — et la huitième, pour l'érection de magasins de blés, en cas de disette. Les princes ne sont pas nommés dans ce plan de partage; mais, comme Luther, dans son Argyrophilax, leur avait dit : — Encore un peu de temps, et vous verrez que de tonnes d'or il y a de cachées dans les monastères, les menaçant du courroux céleste s'ils ne s'en emparaient, les princes s'étaient crus autorisés à régler eux-mêmes la répartition des dépouilles. — A eux, bien entendu, la part du lion; — par pitié, quelques vêtements aux religieux entêtés, pour aller mendier sur les grands chemins; — un peu d'or aux moines qui avaient obéi à Luther, — et, comme une insigne générosité, les vases sacrés du monastère sécularisé au curé de la paroisse qui avait consenti à embrasser le luthéranisme; — tout le reste à leurs courtisans, à leurs chiens ou à leurs chevaux de chasse; et quand ils étaient aussi avares que le landgrave de Hesse, — à eux seuls les vêtements, les habits sacerdotaux, les tapisseries, l'argenterie ciselée, les vases des tabernacles. — Au diable,

s'écriait Luther dans sa colère, au diable sénateurs, châtelains, princes et grands, et puissants seigneurs qui ne laissent pas aux prédicateurs, aux prêtres, aux serviteurs de l'Evangile, de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants! C'est ce même landgrave qui, peu content des biens d'églises qu'il a dérobés en plein jour, veut encore se mêler de l'organisation du culte, et, à force de supplications, obtient de Luther qu'on supprime, à la messe, l'élévation du calice. N'est-ce pas un spectacle honteux que ces larrons à couronne ducale, électorale ou princière, qui, n'ayant pas trouvé, comme Héliodore, d'anges à la porte des temples qu'ils sont venus piller, s'avisent encore de régler les formes liturgiques dans cette vieille basilique dont ils ont arraché l'image du Christ, chassé les prêtres, et métamorphosé les vases en vaisselle de table; de dire le nombre de grains d'encens qui doivent brûler dans un encensoir échappé, on ne sait comment, à la chasse qu'ils ont faite à tout ce qui avait couleur d'or ou d'argent, et d'apprendre aux évêques l'usage du ciboire? Ainsi la réforme, qui, par la voix de son apôtre, s'était annoncée en Allemagne pour affranchir le peuple du joug sacerdotal, créait une monstruosité païenne, hiérophante et magistrat, de son double bras allant saisir l'acte externe ou politique, et l'acte intérieur ou religieux. L'œil de Mélanchthon avait entrevu dans l'avenir l'immolation des libertés populaires à ce pouvoir que conférait Luther au gouvernement civil. Il aurait voulu conserver la juridiction épiscopale que le fougueux réformateur brisait pour assurer le succès de ses doctrines. Il était naturel qu'une fois en possession d'un pouvoir aussi exorbitant, les princes ne voulussent point en faire le sacrifice; à la paix de la Westphalie, on les vit stipuler, comme une des prérogatives du pouvoir civil, le droit de réforme, *jus reformandi*, dans les affaires spirituelles.

La confiscation des biens du clergé, attaque aux droits de propriété, subit la loi commune de toute mesure révolutionnaire, et marcha accompagnée du tumulte, du pillage à main armée, des colères du vainqueur, du sang vaincu, quand, fidèle à la loi de société, l'opprimé essayait de défendre sa propriété, ou que, peu inquiet des biens périssables de cette vie, il luttait au nom de sa foi et de sa conscience. Un grand nombre de prêtres répétèrent les grandes leçons des chrétiens de la primitive Eglise, laissèrent passer la justice des hommes, et lui livrèrent sans murmure tout ce qui excitait sa convoitise. Nous avons les chants de victoire de quelques historiens protestants pour pièces justificatives.

— A Brême, dans le carême, les bourgeois organisèrent une mascarade où figuraient le pape, les cardinaux, les moines. Ils élevèrent sur la place des exécutions un bûcher où toutes ces personnifications catholiques furent jetées et brûlées au milieu de cris de joie : le reste de la journée se passa à fêter, par de larges libations, la chute de la papauté.

— A Zwickau, le jour du mardi gras, on avait tendu sur la place du Marché des lacets à lièvres, où des moines et des nonnes pourchassés par des écoliers venaient tomber et se prendre. Non loin, s'élevait la statue de saint François engluée de plumes de coq. L'historien s'applaudit de cette moquerie comme d'une victoire, et termine en ces mots le bulletin de cette journée:—Ainsi tomba, à Zwickau, le papisme; ainsi vint y briller enfin la pure lumière de l'Evangile. Il ajoute qu'une bande de bourgeois s'était portée sur un couvent dont elle avait brisé les portes, pillé les caisses et les trésors, jeté les livres par les fenêtres, et cassé toutes les vitres. L'autorité était là les bras croisés, et n'avait pas même de colère menteuse pour flétrir ces attentats aux yeux du pays.

— A Stralsund, un jour, quelques mauvais sujets s'avisent de chasser à coups de pierres moines et nonnes de leurs couvents. Survient le duc absent, qui s'empare des biens délaissés, et les confisque pour la plus grande gloire de Dieu.

— Ailleurs, à Elembourg, la maison du pasteur est livrée pendant plusieurs heures au pillage, et l'un des écoliers, acteur de ce drame qui excite les rires de la multitude, s'affuble des habits sacerdotaux du curé, et, monté sur un âne, fait son entrée dans l'église.

On croit lire quelquefois une verrine de Cicéron. Le proconsul de Sicile n'est pas plus ingénieux que le duc Jean de Saxe à dépouiller un monastère. Quelques jours avant de se mettre en campagne, il envoyait demander les registres de la maison; puis il partait avec une forte escouade de soldats, on entourait le couvent, on appelait l'abbé, et le prince, le registre à la main, se faisait délivrer tous les trésors annotés. Cet exemple ne fut pas perdu; il eut des imitateurs, à Rostock par exemple : là, c'étaient des sénateurs en habit de cérémonie qui prenaient possession du couvent au nom de la ville, et apposaient les scellés sur les objets volés.

— A Magdebourg, le conseil des magistrats consulaires faisait de la clémence, arrêtait le pillage, et décidait que les moines, pendant leur vie, resteraient dans leurs cellules, et qu'ils continueraient à être nourris aux frais de la maison, sous la condition qu'ils se dépouilleraient de leurs habits religieux et embrasseraient la réforme. La faim faisait de nombreux apostats; beaucoup de moines consentaient à échanger l'exil ou la misère contre l'Evangile de Luther : c'étaient des conquêtes que la réforme enregistrait, et dont elle se vantait ensuite. Il existe une vieille chronique, imprimée à Torgau en 1524, où Léonard Kœppe et quelques jeunes écoliers de la ville font le récit d'une expédition nocturne contre le couvent

des franciscains, parlent de moines rebelles qu'ils ont jetés par les fenêtres, et de nonnes auxquelles ils ont laissé la vie parce qu'elles n'ont pas crié.

Luther tonna souvent contre ces désordres; on l'entendit dire un jour : — Au jugement dernier, qui sait si ces moines ne seront pas nos juges à tous? Comme s'il n'avait pas soulevé les passions du peuple et la colère des seigneurs contre les couvents! Il voudrait qu'on eût pitié d'un moine qui a pris, selon lui, tous les péchés du monde; qu'on pardonnât à un catholique, lui qui s'attriste qu'on ne puisse jeter au feu le pape comme on le ferait de ses armes. Il voudrait qu'on épargnât un franciscain, quand il rit à la seule idée de voir pape, cardinaux et « consorts » attachés au carcan, la langue autour du cou, en guise de cravate, et pendant derrière le dos. Il voudrait que la main d'écoliers indisciplinés épargnât les vitres des maisons religieuses, lui qui « a voué les monastères aux feux du tonnerre, aux flammes de l'enfer, aux lèpres de saint Antoine, au charbon, à toutes les plaies de l'ancienne Egypte, pour punir dans leurs hôtes une raison déchue si bas qu'elle s'ignore elle-même. » Il voudrait qu'on liât les mains de la populace, lui qui a crié aux rois, aux princes, aux seigneurs, à quiconque a pu l'entendre : « Voici Rome, le duché d'Urbin; voici Bologne et toutes les terres de l'Eglise : prenez, tout cela est à vous; prenez, au nom de Dieu, tout cela vous appartient. » Osiander, Œcolampade et tant d'autres réformateurs lui ont reproché la rébellion et la chute des paysans de la Thuringe; aujourd'hui nous n'avons pas besoin d'appeler en témoignage ses disciples; c'est dans ses livres que nous trouvons presque à chaque page un appel brutal contre les évêques, un cri de fureur contre les prêtres, la sanctification du vol, et la glorification du rapt. Les textes sont formels, ce n'est pas nous qui les avons inventés.

CHAPITRE XXVIII.

USURPATIONS DU POUVOIR CIVIL.

L'enfance en Allemagne, sous le régime des couvents. — Empiétements des princes. — Luther encourage les prétentions du pouvoir. — Intolérance et despotisme des princes réformés. — Les libertés catholiques confisquées. — Doctrine primitive de Luther sur la séparation des pouvoirs.

S'il est une étude curieuse, c'est celle des envahissements du pouvoir réformé et de ses attentats à la liberté de conscience, aux immunités épiscopales, au droit sacerdotal, aux franchises du pays dont Dieu lui donna le gouvernement. Il obéissait aux penchants de sa nature. Quand le catholicisme régnait en Allemagne, ces instincts étaient combattus par une force puissante, placée hors de la sphère d'action du gouvernement; c'était la papauté, avec ses menaces, ses anathèmes, ses foudres. La réforme usa ces armes, à la grande joie du peuple, qui ne comprit pas qu'à la place d'un joug de bois, comme dit Mélanchthon, Luther substituait un joug de fer.

Autour de chaque couvent étaient des écoles, où le catholicisme appelait l'enfant du pauvre pour le nourrir en l'instruisant; c'est de ces asiles de piété que sont sorties toutes les grandes lumières du seizième siècle en Allemagne : Luther, Erasme, Œcolampade, Zwingli, Eck, Faber, Bucer. Le pre-

mier livre où l'enfance apprenait à lire était la Bible, qui ne restait point un livre scellé, quoi qu'en ait dit Luther, mais dont la lettre était expliquée par une exégèse orale. Cette lumière du commentaire était toujours la même; le texte dogmatique, dans toute la latitude catholique, avait un sens uniforme: c'était la même pensée, seulement peinte aux yeux par des signes divers.

Or il arriva que, les évêques chassés de leurs siéges, les prêtres de leurs presbytères, les moines de leurs couvents, l'enfance manqua du double pain de vie. C'est cet état de misère qu'Érasme a si bien peint en nous représentant la réforme comme donnant la mort aux lettres humaines, partout où elle pénétrait, pendant que Luther, attentif à un autre spectacle, flétrissait le délaissement des choses saintes par la noblesse et la classe riche, qui ne songeaient qu'à bien vivre, et n'avaient aucun souci de la gloire de l'Évangile. Étrange étonnement chez l'apôtre saxon! remarque ici un historien réformé, Menzel. Luther se plaignant qu'on oublie de payer au clergé les dîmes, lui qui n'a cessé de prêcher que l'humiliation et la pauvreté sont les attributs de tout chrétien qui a pris pour modèles Jésus et ses apôtres!

Tous les princes ne pouvaient impunément, et sous l'œil de Luther, laisser mourir ainsi de faim ceux dont ils avaient dérobé les richesses; quelques cœurs s'émurent. Mais, en donnant la nourriture du corps, ils crurent qu'il leur appartenait de distribuer la manne spirituelle, de remplacer l'évêque, le prêtre, le moine, de désigner l'aliment qui convenait aux âmes, la forme du culte, l'ordre des cérémonies et la police intérieure des églises. Ils voulurent aussi régler l'enseignement sans l'assistance du sacerdoce. Ce fut Luther qui encouragea d'abord cette insolente prétention du pouvoir, dans des plaintes d'une amertume éloquente contre le délaissement de l'Évangile.

« Je ne m'étonnerais pas, disait-il, que Dieu ouvrît à la fin les portes et les fenêtres de l'enfer, et qu'il fît neiger et grêler des flots de diables, ou pleuvoir du ciel sur nos têtes le soufre et la flamme, et qu'il nous ensevelît dans les abîmes de feu, comme Sodome et Gomorrhe. Si Gomorrhe et Sodome avaient reçu les dons qui nous ont été accordés, si elles avaient eu nos visions et entendu nos prédications, elles seraient encore debout. Mille fois moins coupables cependant que l'Allemagne, car elles n'avaient pas reçu la parole de Dieu de ses prédicateurs. Et nous qui l'avons reçue et ouïe, nous ne cherchons qu'à nous élever contre le Seigneur. Des esprits indisciplinés compromettent la parole divine, et les nobles et les riches travaillent à lui ôter sa gloire, afin que, nous autres peuple, nous ayons ce que nous méritons, la colère de Dieu! Les autres détournent la main, et refusent de nourrir leur pasteur et leur prédicateur, et même de les entretenir. Si l'Allemagne doit vivre ainsi, je rougis d'être un de ses fils, de parler sa langue; et s'il m'était permis de faire taire la voix de ma conscience, je voudrais appeler le pape, et l'aider lui et ses suppôts à nous enchaîner, à nous torturer. Autrefois, quand nous étions au service de Satan, que nous profanions le sang du Christ, toutes les bourses étaient ouvertes; on avait de l'or pour doter les églises, pour élever des séminaires, pour entretenir la superstition. Alors rien n'était épargné pour mettre les enfants au cloître et les forcer d'aller à l'école; et, aujourd'hui qu'il faut élever des gymnases pieux, doter l'Église de Jésus, la doter! non, mais aider à la conserver; car c'est le Seigneur qui l'a édifiée, cette Église, et qui veille sur elle; aujourd'hui que nous connaissons la parole sainte et que nous avons appris à honorer le sang de notre Dieu martyr, les bourses sont fermées avec des cadenas de fer! personne qui veuille rien donner! Des enfants qu'on délaisse et auxquels on ne veut pas apprendre à servir Dieu, à vénérer le sang de

Jésus, et qu'on sacrifie joyeusement à Mammon! le sang de Jésus qu'on foule aux pieds! Et voilà les chrétiens! Plus d'écoles, plus de cloîtres; l'herbe est séchée et la fleur est tombée! Isaïe, 7. Aujourd'hui que des hommes de chair sont sûrs de ne plus voir désormais leurs fils, leurs filles, jetés dans des cloîtres, dépouillés de leurs patrimoines, personne qui cultive l'intelligence des enfants! Que leur apprendrait-on? disent-ils, puisqu'ils ne doivent être ni prêtres ni moines! Dix Moïses lèveraient pour nous les mains et se mettraient en prière, que leur voix ne serait pas écoutée: et moi, si je voulais apitoyer le ciel sur ma patrie bien-aimée, Dieu refoulerait ma prière, elle ne s'élèverait pas jusqu'à son trône. Dieu sauvera Loth et détruira Sodome.

» Depuis la chute du papisme, de ses excommunications et de ses châtiments spirituels, le peuple s'est pris de dédain pour la parole de Dieu: le soin des églises ne l'inquiète plus; il a cessé de craindre et d'honorer Dieu. C'est à l'électeur, comme au chef suprême, qu'il appartient de surveiller, de défendre l'œuvre sainte, que tout le monde abandonne; c'est à lui de contraindre les cités et les bourgs qui en ont le moyen à élever des écoles, des chaires, à entretenir des pasteurs, comme ils doivent le faire des ponts, des grandes routes et des monuments. Je voudrais, si cela était possible, laisser ces hommes sans prédicateur ni pasteur, et vivant en pourceaux. Il n'y a plus ni crainte ni amour de Dieu; le joug du pape brisé, chacun s'est mis à vivre à sa guise. Mais à nous tous, et principalement au prince, c'est un devoir d'élever l'enfance dans la crainte et l'amour du Seigneur, de lui donner des maîtres et des pasteurs; que les vieillards, s'ils n'en veulent pas, s'en aillent au diable! Mais, pour le pouvoir, il y aurait honte à laisser les jeunes gens se vautrer dans la fange. »

Il ajoutait que si la commune n'était pas assez riche pour

élever à ses frais des écoles, il fallait nécessairement s'emparer des biens des couvents, qui n'avaient été destinés primitivement qu'à faire fleurir l'Evangile et à répandre la discipline scolaire; qu'un cri de réprobation s'élèverait si on laissait tomber les gymnases et les presbytères, et si la noblesse s'appropriait à elle seule les trésors des monastères. Il voulait que l'électeur nommât une commission de quatre personnes pour visiter les pays soumis à la réforme, dont deux s'occuperaient de l'administration des biens des monastères, des dîmes et des redevances, et les deux autres de l'enseignement et du choix des maîtres.

Ce projet resta longtemps sans application; car l'électeur, auquel Luther s'adressait, n'était pas assez puissant encore pour se jouer ainsi des prérogatives cléricales. Plus tard, en 1527, le prince, qui n'avait plus rien à redouter de Rome, et qui pouvait sans péril braver l'empereur, occupé ailleurs à de plus grandes choses, voulut s'affranchir de la domination du clergé; et le moyen le plus efficace, c'était d'appliquer immédiatement les théories réformatrices de Luther dans l'organisation des paroisses. Une commission d'ecclésiastiques et de laïques fut donc nommée, au choix de l'électeur, laquelle devait s'occuper de la visite des communes et de leur administration. C'était une véritable révolution. L'Église perdit jusqu'à son nom : ce fut un temple païen. L'Église vivante ne fut plus une communion, mais une agrégation d'êtres où chacun relevait de son intelligence, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus capricieux au monde. Le pouvoir politique fut chargé de veiller sur les destinées liturgiques d'un temple, comme sur la propriété des murailles.

Le despotisme, cette autre renommée qui acquiert des forces en marchant, devint de jour en jour plus intolérant, flatté dans ses caprices par les juristes. Ces courtisans en

manteau noir, qu'a si rudement flagellés Luther, ressuscitèrent, au profit des princes, toutes les folies ergoteuses de l'ancienne scolastique, en se mêlant de questions théologiques, sous prétexte que la théologie leur appartenait, puisque c'était une science ou un droit divin : prétention que repoussait Luther d'une manière bouffonne.

Les légistes gâtèrent la pensée primitive de Luther, comme tout ce qu'ils touchaient, et encouragèrent les usurpations du pouvoir, qui ne tarda pas à faire main-basse sur les vieilles franchises catholiques. Luther fut contraint de déplorer l'abaissement du ministre évangélique, qui ne pouvait se mouvoir dans son église que sous le bon plaisir du magistrat qu'il avait accepté d'abord comme protecteur, et qui avait fini par devenir son maître; et quel maître encore! Il essaya de protester au nom de l'Evangile; mais l'historien Menzel, qui a suivi avec soin la marche progressive des usurpations politiques, remarque sagement que la voix de Luther n'avait plus alors l'ascendant des premiers jours, et qu'elle resta sans écho.

« Notre Evangile, disait-il en 1536, nous enseigne la nécessité de la séparation des deux polices, la police civile et la police religieuse; il ne faut pas qu'elles se mêlent et se combinent : église et cité sont deux administrations distinctes, et le magistrat et le prêtre exercent deux pouvoirs indépendants qui ne doivent jamais se confondre, suivant ce que recommande l'apôtre Paul, en disant que nous ne devons pas être *allotrio episcopi*, c'est-à-dire les curateurs ou les inspecteurs d'autrui. Le Christ a le premier établi cette division, et l'expérience est venue nous enseigner qu'il n'y a pas de paix à espérer, quand le magistrat ou l'Etat envahit le sacerdoce, et quand le sacerdoce veut exercer la magistrature. »

Ce n'était pas ce qu'il avait d'abord enseigné.

Quelquefois le cœur de Luther se serre, ses yeux se mouillent; alors il monte en chaire, et laisse tomber des paroles de désespoir :

« Rois, princes, seigneurs, grands du monde abandonnent notre pauvre Allemagne, dit-il; mais à qui la faute? Ils nous délaissent, nous prêtres et prédicateurs; ils nous foulent aux pieds comme des enfants de Satan. »

CHAPITRE XXIX.

DÉSORGANISATION DU CULTE CATHOLIQUE. — 1524.

Troubles dans le culte catholique déplorés par les protestants. — Abolition des chants d'église. — Des vêtements sacerdotaux. — Les revenus des collégiales abandonnés aux communes.

Munzer prêchait la polygamie, Storch la communauté des biens, Carlstadt l'abolition des formes liturgiques, Pfeiffer l'égalité politique et religieuse, les prophètes d'Altstedt le bris des images, des temples, des chapelles, et l'adoration du Seigneur sur les hauts lieux; d'autres fanatiques, l'inutilité de la loi, de la prière, de la confession, du baptême, du culte des saints, de l'intercession de Marie, des pleurs au lit du mourant ou sur la tombe du mort.

Par toute la Saxe, il n'y a plus de chants, plus d'encens, plus de lumières sur les autels; les murs des églises sont nus : le jour n'arrive plus par des vitraux coloriés, car on les a brisés sous prétexte qu'ils portaient à l'idolâtrie. Le temple réformé ressemble à tout, excepté à la maison de Dieu : splen-

deurs catholiques dont la réforme aujourd'hui regrette la disparition.

Ecoutez un moment les hymnes qui s'élèvent dans l'Allemagne protestante pour glorifier notre vieux culte :

— Quand un pauvre pèlerin, harassé de fatigue, mais le cœur joyeux, s'âgenouille sur les marches de l'autel pour rendre grâce à celui qui l'a sauvé des dangers d'une longue route ; quand une mère désolée vient dans le temple désert prier pour son fils que les médecins ont abandonné ; quand le soir, au moment où les derniers rayons du soleil se projettent, à travers les vitraux, sur la figure de la jeune fille ; quand la lumière vacillante des cierges meurt doucement sur ces deux blanches lignes de lévites chantant les louanges de l'Eternel ; ah ! dites-moi si alors le catholicisme ne nous donne pas un grand enseignement, savoir, que la vie ne doit être qu'une longue prière ; que l'art et la pensée doivent s'unir pour glorifier Dieu, et que l'Eglise où tant de cantiques s'élèvent à la fois, où l'adoration revêt toutes les formes humaines possibles, a droit à notre amour et à nos respects (1).

— Admirable culte tout plein d'harmonie ! diamant qui brille sur la couronne de la foi ! Quiconque est poëte ne peut manquer d'être entraîné vers le catholicisme (2).

— Qu'elle est belle sa musique ! comme elle parle à l'esprit et aux sens ! Ils plaisent à Dieu ces chants empreints de spiritualisme, ces mélodies de notes et de voix, ces nuages d'encens, ces cantiques de cloches qu'une philosophie dédaigneuse a l'air de prendre en pitié ! Architectes et sculpteurs, vous avez raison d'ennoblir votre art en élevant des églises et des autels à la Divinité (3).

(1) Clausen.

(2) Isidore de Lœben.

(3) Leibn. Syst. théol., p. [illegible].

— L'église catholique avec ses portes ouvertes à tout passant, avec ses lampes incessamment allumées, ses voix qui pleurent ou se réjouissent, ses *hosanna* et ses lamentations, ses cantiques, ses messes, ses fêtes et ses souvenirs, ressemble à une mère qui a toujours les bras ouverts pour y recevoir l'enfant égaré; c'est une fontaine d'eau douce autour de laquelle se rassemblent tous les habitants pour y respirer la fraîcheur, la santé et la vie (1).

— Je vois encore ce franciscain agenouillé en face d'un christ peint à fresque sur les murailles du cloître, et admirable de vérité et d'expression! Il se leva en m'entendant venir.

— Mon frère, cela est bien beau! — Oui, mais l'original vaut mieux encore, dit le moine en riant. — Alors pourquoi avez-vous besoin d'une image matérielle pour prier? — Vous êtes protestant, dit-il, à ce que je vois; mais ne sentez-vous pas que l'artiste tempère et purifie les fantaisies de mon imagination? Avez-vous jamais prié sans que cette fée vous suscitât tout aussitôt mille formes diverses? J'aime mieux, en fait d'images, voyez-vous bien, celle de ce grand maître que celle de cette fée. — Je me tus (2).

— Voici une coutume aussi belle qu'antique: c'est d'entourer, le 1er et le 2 novembre, la tombe des morts! Les paysans des villages se pressent dans les cimetières; ils s'agenouillent auprès d'une croix de bois, ou d'autres emblèmes funèbres; ils pensent au passé, à la brièveté des jours: alors la mort se couronne de fleurs en signe de la vie qui ne doit plus finir; la lampe s'allume pour nous rappeler la lumière qui ne s'éteindra jamais (3).

— Aveugles qu'ils étaient, nos chefs de secte! En détrui-

(1) Isidore de Lœben.
(2) Fr. D. Schubart.
(3) C. Spindler.

sant la plupart des allégories de l'Eglise catholique, ils croyaient faire la guerre aux superstitions. C'était l'abus qu'ils devaient proscrire (1). — Luther a méconnu l'esprit du christianisme (2).

Luther essayait de s'opposer aux folies des sectaires et de donner quelques formes de vie à sa nouvelle Eglise. Il conserva d'abord, du baptême catholique, le sel que le prêtre répand sur les lèvres de l'enfant, l'huile dont il touche ses oreilles et sa poitrine, la croix qu'il figure sur sa tête. Plus tard, de ces rites il ne retint que l'exorcisme et le signe de croix. Il blâme la confiance qu'on a dans Marie; de la salutation, il efface l'*Ora pro nobis*.

En 1521, le chapitre de Wittemberg avait, en l'absence de Luther, aboli la messe; mais le peuple avait murmuré. Luther la rétablit, non plus comme signe privé d'oblation, mais comme un symbole populaire. Il en effaça et l'*offertoire* et le *canon*, et toutes les formules du sacrifice, en conservant l'élévation du pain et du vin par le prêtre, la salutation sacerdotale aux assistants, le mélange de l'eau et du vin et l'usage de la langue latine.

Il ne savait s'il devait abolir ou conserver la confession auriculaire. Du reste il lui ôtait son caractère catholique. Le pénitent s'approchait du ministre, et disait : J'ai péché, et cela suffisait. Point d'énumération de fautes; aux yeux de Luther le péché était le même : le mensonge et l'homicide étaient une égale offense envers la Divinité.

Entre les mains des ministres qu'il ordonnait, et qu'il plaçait à la tête de ses églises, la confession, telle que Wittemberg eût même voulu la retenir, n'était plus de précepte; se confessait qui voulait. Dans une lettre sacerdotale à ses pa-

(1) Fessier.

(2) Novalis.

roissiens de Wittemberg, Bugenhagen soutint qu'il y a quelque chose, en fait de confession, de bien préférable à l'*Absolvo te :* c'est la prédication de l'Evangile : lier et délier, c'est répandre l'Evangile.

Il y eut un moment où Luther, en sa qualité d'ecclésiaste de Wittemberg, était assourdi de projets de réforme. Ces réformateurs étaient de véritables niveleurs. — Hausmann avait imaginé une ordination par insufflation, sans autre cérémonie. — Carlstadt appelait messes diaboliques toutes celles où on disait un seul petit mot de latin. — Amsdorf retenait l'excommunication qu'il lançait contre un pauvre barbier, dont Luther ne pouvait deviner le crime. — Un prédicateur d'Olmutz voulait refaire à sa manière la liturgie, c'est-à-dire, écrivait Luther, jeter les vieux souliers par la fenêtre sans en avoir acheté auparavant de neufs.

Luther criait en vain, sa voix n'était pas écoutée. Il désirait qu'aux chants latins on mêlât des cantiques allemands.

Il en composa pour remplacer nos hymnes et nos proses, reliques précieuses de la poésie aux premiers âges du catholicisme.

Au lieu de ces mélodies si fraîches, si douces, tantôt graves, tantôt austères, tour à tour joyeuses et lamentables suivant la solennité, on n'eut plus dans le temple protestant qu'une mélopée criarde. Ce jour-là l'Eglise réformée perdit tout un cycle de poëmes, inspirations et symboles de la muse catholique.

En 1525, Luther écrivait aux chrétiens de Strasbourg : « C'est nous qui les premiers avons révélé le Christ, nous osons nous en vanter. » Nos cantiques sacrés vont lui donner un démenti.

Dans la prose *Veni, Sancte Spiritus,* l'Eglise chante : Sans toi, rien de pur sur cette terre.

Sine tuo numine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

Dans l'hymne de saint Thomas, *Adoro te devotè latens deitas*, le pécheur s'écrie : Qu'une goutte de ton sang retombe sur cette terre, et le monde sera sauvé :

Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum potest omni scelere.

Ecoutez le vieux choral que l'Eglise entonne sur la tombe des morts : *Dies iræ*, et dont le chant faisait pleurer Mozart : terrible majesté, tu sauves gratuitement :

Rex tremendæ majestatis
Qui salvando salvas gratis,
Salva me fons pietatis.

Voilà les chants de l'Eglise saxonne avant Luther. Magnifique témoignage de sa vieille foi ; harmonies admirables, poésies célestes que le réformateur bannit de sa liturgie pour y substituer des cantiques qu'on rapièce à chaque instant comme de vieux habits, sans pitié pour l'inspiration du moine !

Nous nous rappelons son hymne de départ, quand l'empereur l'appelait à Worms : la famille saxonne chantait avec lui, dans l'idiome national, des cantiques tout pleins de grâce naïve. Il en est un qu'on dit encore la veille de la Nativité, *Un petit enfant nous est né*, et dont la mélodie enivre l'oreille de l'étranger. Luther, quoi qu'en aient dit ses panégyristes, eut tort de toucher à ces vieilles reliques.

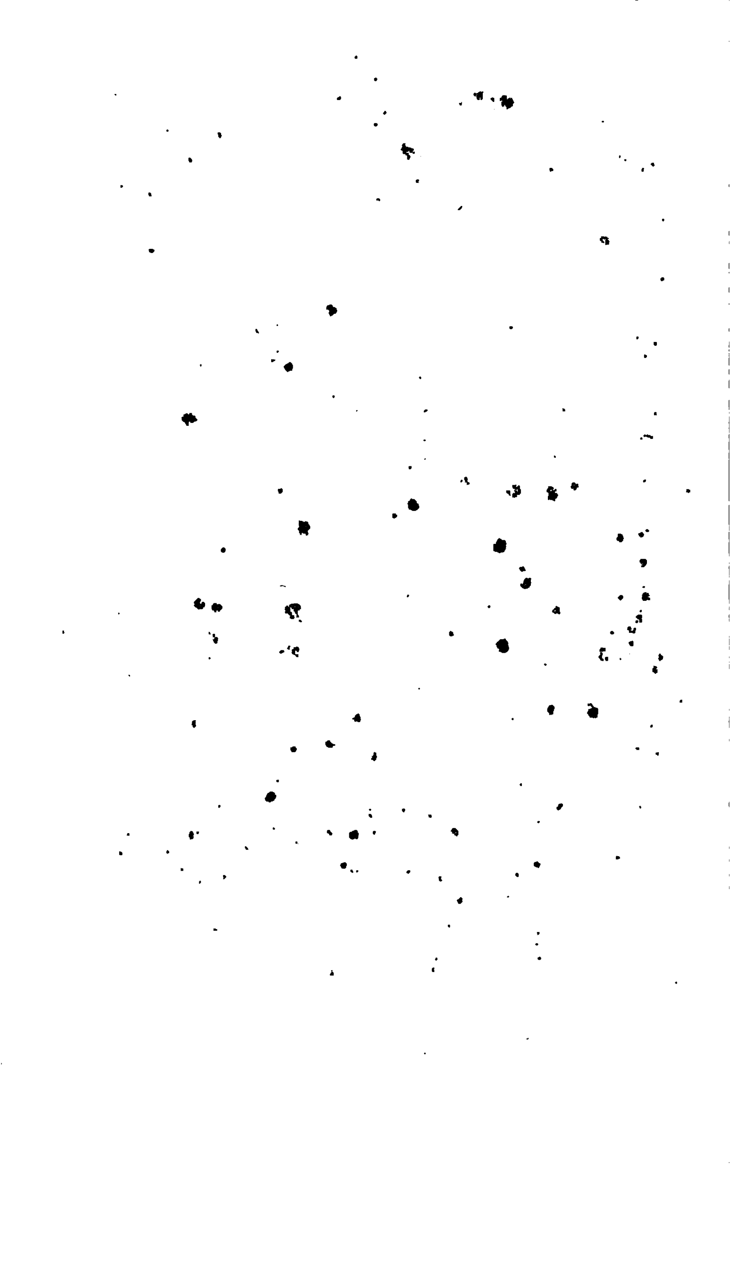
Le sacerdoce à ses yeux était un signe et non point un sacrement ; dès lors, plus d'onction, plus d'indélébilité,

plus de vêtement particulier, plus de tonsure, plus d'ordination! Au peuple le droit de suffrage; à la communauté ou à la paroisse, de dresser des règlements, des ordonnances, des lois: parce que la paroisse représente le peuple, et que le clerc n'a que le ministère de la parole et non le pouvoir de le conférer.

Les cathédrales et les collégiales allemandes possédaient des rentes foncières qui provenaient de donations et de fondations pieuses. Conformément à une décision prise par l'assemblée populaire de Leisnic, près de Leipzig, Luther voulait que ces revenus passassent dans les mains ou de la commune ou du prince, qui en réglerait l'administration et l'emploi. C'était un attentat à la propriété dont les princes luthériens se rendirent complices, un vol effronté que l'on colora du beau nom de charité, une prime assurée à tous les renégats! Qu'allaient devenir les évêques, les prêtres, les religieux qu'on dépouillait ainsi violemment? Luther eut d'abord pitié d'eux: il voulut qu'on leur assurât le viatique pour leurs vieux jours. Il était impossible que la victime supportât cette spoliation sans se plaindre: ses murmures furent bientôt regardés comme séditieux, et on la laissa manquer de pain.

C'était encore quelque chose d'exorbitant que le droit conféré aux princes par Luther, de choisir les visiteurs qui devaient annuellement parcourir les paroisses, scruter la vie, les mœurs, les enseignements des ministres, et, au besoin, les déposer et les excommunier.

Les princes abusèrent de la concession.



CHAPITRE XXX.

LA RÉFORME AU TRIBUNAL D'ÉRASME.

Accusation d'intolérance, d'obscurantisme, de mensonge, que le philosophe batave porte contre les réformateurs.

Il y eut un moment, en Allemagne, où le mensonge prévalut, et où l'on put dire à haute voix, sans crainte de contradiction, — que la réforme avait ennobli l'homme, épuré la société, ressuscité les lettres; — que Luther devait être béni comme un envoyé du ciel, parce qu'il avait régénéré l'entendement, agrandi la sphère de l'intelligence, et détruit la superstition. Alors aucune voix n'eût osé, ainsi que nous l'a dit Cochlée, repousser ces calomnies contre le catholicisme, qui n'avait pas d'imprimerie pour les réfuter. Trois siècles après, ces mêmes mensonges étaient couronnés en plein Institut, et le livre où ils étaient déposés, et qui outrageait à la fois la vérité et le goût, était proclamé une œuvre de courage et d'artiste.

Aujourd'hui, qui voudrait signer l'écrit de M. Charles Villers ? Quelques années ont fait justice de ses admirations et de ses paradoxes !

De même au temps de Luther. Après la mort d'Erasme,

quand les colères religieuses se furent apaisées, parut la correspondance du philosophe, et justice aussi fut faite des folles prétentions de la réforme. Cochlée eût été suspect, Erasme ne saurait l'être : écoutons-le donc, ce roi des intelligences :

« J'aime à entendre Luther nous dire qu'il ne veut pas qu'on dépouille de leurs revenus les prêtres et les moines qui n'ont pas de quoi vivre. A Strasbourg, peut-être; mais ailleurs?.... Il y a de quoi rire, vraiment : à qui veut quitter le froc on donne la nourriture; aille au diable qui veut le garder! Riez donc encore en les entendant protester que leur intention est de ne faire de mal à personne... Qu'est-ce à dire? Est-ce ne pas faire de mal que de chasser les chanoines de leurs collégiales, les moines de leurs monastères, de dépouiller de leurs richesses les évêques et les abbés? — Nous ne tuons pas! — Mais à qui la faute? A ceux qui prudemment prennent la fuite! Et les pirates non plus ne tuent pas, si on ne leur résiste! — Nous laissons vivre en paix au milieu de nous nos ennemis. — Qu'appelez-vous vos ennemis? tous les catholiques? Et nos évêques et nos prêtres, les croyez-vous en sûreté au sein de vos cités? Si vous êtes si doux, si tolérants, pourquoi donc ces émigrations, ces concerts de plaintes qui s'élèvent jusqu'au trône? — A eux permis d'habiter parmi nous, sous la sauvegarde du droit des gens. — Oui : si tu ne viens à nos leçons, tu ne recevras rien; veux-tu bien tel jour de l'année ne pas aller en pèlerinage! veux-tu bien ne pas entendre la messe, ou communier dans une chapelle voisine, ou je te mettrai à l'amende! Si, au temps de Pâques, tu ne t'approches pas de la table sainte, crains le jugement du sénat!.... — Plus que personne au monde nous abhorrons les dissensions.... tout notre désir est de conserver la paix avec les puissances de la terre... — Mais alors pourquoi renverser les temples qu'elles ont élevés? — Quand

les princes commandent l'impiété, nous nous contentons de mépriser leurs ordres. — Impiété! vous voulez dire ce qui vous déplaît? Mais vous oubliez donc que vous avez refusé à Charles-Quint et à Ferdinand les subsides nécessaires pour faire la guerre au Turc, suivant la dogmatique de Luther, qui chante à cette heure la palinodie? Est-ce que les évangélistes n'ont pas fait entendre ces cris étranges : qu'ils préféraient se battre pour le Turc non baptisé plutôt que pour le Turc baptisé, c'est-à-dire pour l'empereur? N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire! A celui qui vous frappe la joue droite présentez aussitôt la gauche; à qui enlève la robe donnez la chemise.... Et moi j'en sais qui ont été jetés en prison pour un mot échappé contre vos prêtres, et un autre qu'on a été sur le point de mettre à mort... Je n'ai pas besoin de parler de la mansuétude de Zwingli. Si vous pratiquez si bien le précepte de l'Evangile, pourquoi cette nuée de pamphlets que vous vous jetez à la tête? Zwingli à la tête d'Emser, Luther à la tête du roi d'Angleterre, du duc George de Saxe et de l'empereur; Jonas à la tête de Faber, Hutten et Luther à la tête d'Erasme?

» Ces gens-là nous envoient à pleines mains la calomnie. En voici un qui dit avoir connu un chanoine qui se plaint de ne pas trouver à Zurich le plus petit cabaret pour se soulager, tandis qu'avant la venue de Zwingli il y en avait de fort bien tenus et en grand nombre. J'ai montré au chanoine en question la page de la lettre, et il m'a affirmé en riant de pitié que jamais semblable propos n'était sorti de sa bouche. C'est avec la même candeur qu'ils reprochent à un autre prêtre d'être dissolu, quand moi, qui l'ai connu intimement, j'affirme, et tous ceux qui le connaissent rendront le même témoignage, qu'on n'a rien à lui reprocher, ni en paroles ni en actions. Ils en veulent au chanoine, parce que le chanoine a fort mauvaise opinion des sectaires; au prêtre, parce

qu'inclinant d'abord pour leur doctrine, il a eu hâte de l'abandonner.....

» Ils m'en veulent à moi, parce que je ne cesse de dire que leur Evangile refroidit l'amour pour les lettres; et ils me citent Nuremberg, où les professeurs sont largement rétribués. Soit; mais consultez les habitants, ils vous diront — que ces professeurs n'ont presque pas d'écoliers; que le maître est aussi paresseux pour enseigner que l'écolier pour écouter la leçon, en sorte qu'il serait nécessaire de salarier l'écolier autant que le maître. Je ne sais ce qui sortira de toutes ces écoles de villes et de bourgs, mais jusqu'à présent je n'ai pas encore vu âme qui ait appris les lettres.

» N'y a-t-il pas à se prendre d'un rire fou en voyant ces hommes de nouveauté se comparer aux apôtres et au Christ; se vanter orgueilleusement d'annoncer le Seigneur, de proclamer la vérité, de répandre le goût des lettres, comme si parmi nous on ne trouvait ni christianisme, ni art, ni Evangile!.... Écoutez-les parler des papes, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des moines; à les entendre, ce sont des hommes de mauvaise vie, de doctrine satanique. Ils célèbrent en termes magnifiques la pureté des mœurs, l'innocence, la piété de leurs disciples!..... Comme si je ne pouvais pas citer telles de leurs villes où le libertinage, l'adultère, vont la tête levée; comme si Luther n'avait pas été obligé d'envoyer des missionnaires pour ramener tout un peuple qui se précipitait dans la licence; comme si ce docteur n'a pas confessé qu'il aimerait mieux retourner au joug antique des papistes et des moines, que de faire cause commune avec ces hommes de dissolution; comme si Mélanchthon n'a pas fait la même confession, et OEcolampade aussi!... Écoutez-les vous dire qu'ils marchent à la lumière du Saint-Esprit. Mais cette lumière, quand elle illumine, elle brille dans les actions, dans l'œil et sur le front de l'homme inspiré : si Zwingli et Bucer sont

tout remplis de ce souffle d'en haut, pourquoi parmi nous autres catholiques ne trouverions-nous pas de ces âmes privilégiées ? »

Voilà de nobles paroles que la vérité arrache à un écrivain qui s'était montré d'abord si favorable à Luther. Si nous ne comprenions pas la mission de l'historien, que de curieuses révélations nous pourrions extraire de ces pamphlets publiés par quelque chef de secte, de celui de Munzer entre autres, où Luther est traité « de moine honteux, de fils de la prostituée de Babylone, d'archichancelier du diable, de pape de Wittemberg, tuant tout ce qui contrarie son despotisme, hommes et pensées ! »

CHAPITRE XXXI.

MARIAGE DE LUTHER. — 1525.

Le célibat et Luther. — Prévisions des catholiques touchant le mariage de Luther. — Argula. — Lettres de Luther à ses amis sur son hymen. — Il veut donner une femme à l'archevêque de Mayence. — Sa colère contre le prélat. — Mélanchthon et Kétha. — Lettre de Justus Jonas à Spalatin. — Chants de joie des moines. — Epithalame d'Emser. — Cantiques catholiques sur le mariage de Luther. — Caricatures. — Conrad Wimpina. — Portraits de Catherine Bora. — Erasme à Daniel Mochius d'Ulm sur la fécondité hâtive de Catherine. — Rétractation d'Erasme. — Controverse à se sujet. — Henri VIII à Luther sur ses noces *incestueuses*. — Influence du mariage de Luther sur les destinées de la réforme. — Les couvents.

Pour les intelligences que Luther avait séduites, toute chance de retour au catholicisme n'était pas perdue. Entraînées d'abord par cet amour de nouveautés auquel le cœur de l'homme se laisse si facilement aller, elles s'arrêtaient, et, tout étonnées de leur chute, se relevaient, et s'armaient du doute comme d'un miroir. Ainsi firent Staupitz, Miltisch et Crotus, et tant d'autres dont Luther cachait soigneusement les défections, et qui finirent par reconnaître leur erreur et se réconcilier avec le catholicisme : ce jour il y avait fête dans nos églises.

Le prêtre était là qui veillait, et au moindre signe de re-

pentir ou de regret de l'ange déchu, se hâtait de le réconcilier avec Dieu. Sa voix aurait été impuissante à ramener le moine marié : la femme était le lien qui enchaînait à jamais l'apostat à la réforme. Nous avons cherché vainement l'exemple d'un prêtre marié qui, dans la révolution religieuse du seizième siècle, ait abjuré ses erreurs; le repentir ne vient pas même s'asseoir au chevet du mourant. Érasme avait donc tort de rire. Luther savait bien que chaque hymen sacerdotal valait à la réforme une âme qui en procréerait d'autres à son image. Nous comprenons maintenant la lutte qu'il commence au sortir de la Wartbourg, et qu'il continue tous les jours de sa vie contre le célibat. Après le pape, Eck, Emser et Erasme, peut-être, Luther n'a pas d'ennemi qu'il ait plus rudement mené que le célibat; aussi, pour en triompher, fait-il usage de toutes ses armes : colère, mépris, sophisme, épigrammes, quolibets, bons mots !

Il était impossible qu'un panégyriste si pétulant du mariage gardât ses vœux de chasteté et mourût dans le célibat.

Les catholiques prévoyaient que Luther succomberait. « Les Wittembergeois, qui donnent des femmes à tous les moines, ne m'en donneront pas à moi, » disait le Saxon. Les moines déchus avaient besoin, pour le repos de leur âme, qu'il violât ses vœux de continence; aussi l'étourdissaient-ils de leurs criailleries. Aucun d'eux n'eût osé avouer en public un hymen effronté; le peuple les montrait au doigt! Cette femme docteur qui faisait de la propagande, et voulait proposer à Eck un tournoi théologique, Argula écrivait, en 1524, à Spalatin : « qu'il était temps que le nouvel Élie montât au ciel, écrasât sous ses pieds le serpent monacal, et se mariât. — Merci du conseil d'Argula, mon cher Spalatin, répondait Luther; dites-lui que Dieu tient dans ses mains les cœurs, qu'il change et change, qu'il tue et vivifie à son gré; que le mien, tel qu'il est, n'a pas de goût pour le mariage. J'ai bien le temps de

penser au mariage, quand la mort me menace, et que le supplice de l'hérétique m'attend à chaque moment ! »

Il est vraisemblable qu'il se serait marié plus tôt, s'il n'avait craint d'encourir la disgrâce de l'électeur Frédéric, qui s'était expliqué franchement, et tout récemment encore dans sa lettre à l'évêque de Misnie, sur le mariage des prêtres et des moines, qu'il appelle « un concubinage déguisé. » Luther redoutait aussi les railleries d'Érasme, qui s'était moqué si hautement de Carlstadt ; et de Schurff, qui avait écrit : Si jamais ce moine prend femme, le diable rira bien ! C'était ce Schurff qui ne voulait pas communier de la main d'un chapelain marié deux fois.

Mais, à la mort de l'électeur, Luther s'enhardit. Il était alors à Seeburg, qu'il quitta pour retourner à Wittemberg. — Je pars, écrit-il à son cher Ruhel... je veux épouser Kétha avant de mourir ! c'est du courage ; car, disait-il, nous autres moines et nonnettes nous connaissons le rescrit impérial : Qui prend nonne ou moinillon mérite la corde. L'histoire, toutefois, ne parle du supplice ni de Wolfgang ni de Carlstadt, ni des prêtres ou religieux qui avaient enfreint l'ordre de l'empereur : nous rapportons le propos sans en prendre la responsabilité.

Dans une lettre à l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, Luther avait essayé de convertir le prélat, et de lui prouver le bel exemple qu'Albert donnerait au monde, lui si haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique, s'il se mariait publiquement.

Le cardinal ne répondit pas. Luther se vengea dans un débordement d'injures difficiles à traduire : — Va, bourreau de cardinal, fripon de valet, tête folle, religieux entêté, épicurien renforcé, satan de papiste, chien enragé, vieux coquin, ver de terre, qui souilles de tes ordures la chambre de sa majesté impériale ! Que sa garde-robe te tombe sur la tête !

On aurait déjà dû te pendre dix fois à une potence haute de trois potences ordinaires, enfant de Caïn, à qui Luther veut donner un joyeux carnaval : apprête-toi à danser, il jouera du fifre.

Ce fut le 14 juin 1525 que Luther épousa Catherine Bora, nonne de vingt-six ans, du couvent de Nimptsch, d'où elle avait été enlevée par Léonar Kœppe, jeune sénateur de Torgau.

Mélanchthon reçut cette nouvelle comme un coup de foudre; il n'en revenait pas. Martin, qui n'avait rien de caché pour son disciple chéri, ne lui avait pas dit un mot de ce mariage.

— Luther s'est marié inopinément, écrit Mélanchthon à Camer; ce n'est pas moi, en vérité, qui oserais condamner ce mariage subit comme une chute et un scandale, bien que Dieu nous montre dans la conduite de ses élus des fautes qu'on ne saurait approuver; malheur toutefois à celui qui rejetterait la doctrine à cause des péchés du docteur!

—Paix et salut, écrivait Justus Jonas à Spalatin; ma lettre va vous apprendre une chose merveilleuse : notre Luther s'est marié à Catherine Bora; j'assistai hier à la noce. Je n'ai pu, à ce spectacle, me défendre de quelques larmes. Mon âme craint et souffre; je ne sais ce que Dieu nous réserve; je souhaite à cet homme au cœur si bon, si sincère, à notre frère en Dieu, toutes sortes de félicités. Le Seigneur est admirable dans ses conseils et dans ses œuvres; adieu..... Aujourd'hui il y a un tout petit repas; nous célébrerons, je pense, la noce plus tard, et vous y viendrez. J'envoie un exprès pour vous annoncer cette grande nouvelle. Nos témoins étaient : le peintre Lucas et sa femme, le docteur Pomer et moi.

Luther n'avait dit son secret qu'à deux de ses amis, Amsdorf et Kœppe.

Le bourgmestre de Wittemberg envoya aux nouveaux mariés douze bouteilles pour le repas de noces, dont quatre de Malvoisie, quatre du Rhin et quatre de Franconie. La ville leur fit présent de deux anneaux.

Ce fut le tour des moines. Luther, pendant quinze ans, les avait assez bafoués : ils prirent leur revanche, et il faut avouer qu'elle fut sanglante. Epithalames, odes, cantiques sacrés et profanes, distiques, poëmes héroïques et comiques, la muse monacale improvisa sur tous les tons et dans tous les idiomes. Si jamais il vous arrive de feuilleter quelques-uns de ces innombrables écrits inspirés par la réforme, et que vous lisiez sur l'un d'eux la date de 1525, attendez-vous, si le pamphlet est d'un moine, à y trouver le nom de Catherine Bora. A Horace le moine prend son ïambe, à Salomon son style symbolique, à l'écolier d'Albert Durer son crayon, pour peindre le couple réformé; car ils étaient bien plus hardis qu'au début de la réforme. « En vérité, s'écrie piteusement Juncker, on ne saurait dire quelles gorges chaudes les papistes ont faites au sujet de cet hymen, qu'ils ont chanté jusqu'à représenter ces saintes noces comme incestueuses. »

Emser, ce vieux théologien qui avait porté de si glorieux coups à Luther, improvisa un épithalame, paroles et musique :

« Adieu cucule, adieu cape, adieu prieur, gardien, abbé; adieu tous les vœux, et gai, gai, gai!

» Adieu matines, oraisons; adieu crainte et pudeur, adieu conscience; et gai, gai! »

La réforme, pour populariser sa colère contre les moines, ne s'est pas contentée de la rimer, elle l'a mise en musique. Il est un vieux cantique luthérien qu'on chante encore à Wittemberg, et dont les paroles et la mélodie ont vécu tout l'âge de la réforme et mourront peut-être avec elle.

Martin veut, das ri, ra, ritz,
Qu'on tisonne les moines, das, etc.;
Qu'on rôtisse les prêtres, das, etc.;
Qu'on émancipe les nonnes, etc

Si vous parcourez les campagnes de Saxe, où triomphe le catholicisme, vous entendrez quelque bonne vieille grommeler, ou quelque pauvre du bon Dieu chanter d'un ton nasillard d'autres couplets qu'on fit sur la même mélodie, à peu près à la même époque :

Lucifer sur son trône,
Das ri, rum. ritz,
Etait un ange de beauté,
Das ri, rum, ritz;
Il en est tombé,
Das ri, etc.,
Avec ses compagnons,
Das, ri, etc.

Le docteur Conrad Wimpina, celui qui avait soufflé les thèses de Tézel, si nous en croyons Luther, fit imprimer à Francfort-sur-l'Oder un recueil de controverses religieuses où se trouvent quelques gravures en bois curieuses à étudier.

Dans la plupart des caricatures inspirées par le mariage de Luther, le docteur est représenté dansant avec Bora, ou assis à table le verre en main ; et ces dessins doivent être consultés. La gravure ne ment pas, elle invente rarement; seulement elle ne s'attache pas à la ressemblance, et ne cherche que l'effet. Seckendorf voudrait nous faire croire que Luther portait, le jour de son hymen, un front chargé de soucis; la gravure lui donne un démenti : elle aurait trouvé moyen, sans doute, si Luther eût été aussi triste que le représente son panégyriste, de rire de cette gravité; au lieu d'une scène de cabaret

allemand, elle nous aurait donné une ronde satanique, un banquet infernal.

Longtemps après les noces, le bruit des hymnes moqueurs dont elles avaient été saluées durait encore; quelques amateurs avides de scandale ont enchâssé ces épithalames dans des recueils qu'on peut considérer aujourd'hui comme de véritables bijoux bibliographiques. Il nous a été donné d'en parcourir plusieurs d'une poésie hyperbolique, mais qu'il faut consulter pourtant, si on veut connaître une foule de détails dont la gravité historique ne s'accommoderait guère. Sans le poëte, nous nous représenterions Luther, au moment de ses noces, sous la figure qu'un de ses disciples lui donne à Worms, si maigre qu'on eût pu compter ses os; tandis qu'alors c'était un moine à la face rubiconde, à l'abdomen rabelaisien, marchant difficilement sous le poids de chairs exubérantes. Hutten se serait moqué d'un catholique qui, avec une fleur de santé si vive, aurait parlé comme fait Luther des dangers de mort qui le menaçaient. Vous voyez maintenant comment la poésie corrige souvent l'histoire.

Un homme prit au sérieux l'hymen luthérien; et ce ne fut pas un théologien, mais une tête couronnée, Henri VIII. La paix n'était pas faite encore entre ces deux puissances. Luther, de son cloître de Wittemberg, continuait de braver la colère du monarque; et le roi, de son palais de Saint-James, ne savait plus quelles paroles nouvelles inventer pour les jeter à la tête de son adversaire. Erasme avait cru un moment que l'ardeur belliqueuse de Luther s'éteindrait bientôt. Il se trompait; l'hymen n'avait pu guérir le nouvel époux, qui, le lendemain même de ses noces, avait repris sa plume encore toute trempée de cette encre si noire et si corrosive qu'il secouait de droite et de gauche sur toute figure « papiste; » et Henri VIII en avait reçu, à sa face royale, toute une écritoire.

Ni Erasme, ni Cochlée, ni l'Olympe des poëtes, ni Henri VIII, n'avaient donc compris Luther. Ses noces furent surtout une œuvre de politique religieuse. L'opinion avait jusqu'alors flétri tous les essais de mariage monacal. On se rappelle l'émotion des esprits quand le vieil archidiacre Carlstadt conduisit une religieuse à l'autel. Ces noces incestueuses causèrent d'abord un grand scandale; on murmurait en voyant passer ces figures d'hommes et de femmes encadrées sous le même capuchon. Wolfgang resta caché longtemps pour ne pas ameuter la populace dans les rues de Wittemberg. Luther dans sa solitude de la Wartbourg, en chaire et dans sa cellule, ne fut occupé, pendant plusieurs mois, qu'à recoudre des lambeaux de textes sacrés, qu'il jetait ensuite, en guise de manteau, sur toutes ces nudités; mais il avait beau faire, le manteau restait percé. Il y eut un moment où les prédications du réformateur étaient infructueuses; personne ne se trouvait assez hardi pour échanger les bénédictions de Luther contre le fouet de l'opinion.

Mais, dès qu'il a prêché d'exemple, il est en Allemagne quelque chose de plus hardi que l'opinion, c'est l'inceste qui marche le front levé, se promène dans les rues en plein soleil; car, en cas de violence, il a pour se cacher la robe d'un prêtre marié.

Le moine savait bien ce qu'il faisait; aussi ses noces sont à peine célébrées, qu'on voit s'ouvrir la plupart des couvents d'hommes et de femmes. Des prêtres succombèrent parmi ces gens d'église qui portaient le vêtement sacerdotal aux yeux du monde, mais de qui Dieu s'était retiré; hommes de chair, passant leur vie dans le luxe, à table ou à cheval. Ils remerciaient Luther, qui leur permettait de transformer une concubine en épouse légitime, et acceptaient la honte, mais sous bénéfice d'inventaire, pourvu qu'ils ne fussent pas obligés de rougir en public.

Il y eut des couvents, surtout autour de Wittemberg, où pas un moine ne resta ; d'autres qui n'étaient abandonnés qu'en partie. Quelquefois, comme à Orlamunde ou sur la route que parcourait l'anabaptisme, le peuple, excité par quelque prédicant furieux, se portait sur les monastères, et en chassait les habitants. Le lendemain Glaz se présentait, montait en chaire, et disait : « Moi, magnifique recteur de l'Académie de Wittemborg, je me proclame pasteur d'Orlamunde. » L'ordre rétabli et la tempête populaire apaisée, la puissance séculière venait prendre possession de l'asile abandonné, faisait un inventaire de ce qu'elle y trouvait, confisquait à son profit les dépouilles conventuelles, puis jetait quelques paroles de pitié à ceux auxquels elle voulait bien permettre d'y finir leurs jours, ou quelques aumônes quand elle prenait le parti de fermer le couvent. Alors l'Allemagne catholique eut un autre scandale à pleurer, nous l'avons dit, la spoliation opérée par le pouvoir au mépris du droit des gens et des chartes de possession, dont quelques-unes remontaient à une haute antiquité. On vit des vases saints, qui servaient à la célébration des mystères, passer sur la table de certains électeurs en guise de coupes, et plus tard de cette table, quand on eut appris à rougir, dans les musées publics. Ces manuscrits merveilleux, ces vieux christs en bois et en ébène ; ces bagues d'évêque, dons de papes ou d'empereurs ; ces broderies, ces vitraux, tous ces ciboires d'or et d'argent ; toutes ces reliques du moyen-âge, qu'on montre dans les riches collections d'Allemagne, appartenaient aux couvents ou aux églises. Pour s'en emparer, on sécularisa les moines. En sorte qu'après trois siècles, on ne trouve rien de mieux, pour nous donner une idée de l'art allemand à cette époque, que d'étaler les dépouilles de ceux qu'on volait de leur vivant et qu'on calomnie après leur mort.

CHAPITRE XXXII.

CATHERINE BORA.—LUTHER DANS SON MÉNAGE.—1525.

Origine de Catherine. — Son portrait, par Werner et par Kraus. — Luther fut-il heureux en ménage? — Tourments de Luther. — Sa patience.—Scènes de ménage. — Luther père de famille. — Elisabeth, Jean, ses enfants. — Luther à Cobourg et le marchand de joujoux.—Sa lettre à son enfant. — Luther jardinier. — Dans son intérieur. — Logement de Luther. — Le couvent d'Erfurt en 1838. — Luther à table. — Ce qu'il pense de la musique. — Registre des dépenses de la ville de Wittemberg en faveur du docteur. — Luther débiteur insolvable. — Hans Luft et Amsdorf. — Courage du réformateur dans la pauvreté. — Ses aumônes. — Sa fierté dans l'indigence. — Son culte pour les muses. — Bobanus.

Luther fut-il heureux en ménage? c'est une question agitée et débattue par les historiens réformés, et résolue diversement. Bredow fait de Catherine une femme acariâtre, hautaine et jalouse, qui tourmenta le docteur. Bredow a partagé l'opinion d'un historien contemporain, de Nas, qui connut et fréquenta Catherine, qu'il représente infatuée de la gloire maritale, dédaignant la voisine, toute bouffie d'orgueil, et de méchante humeur. Ce n'est pas le portrait qu'en font Bugenhagen et Justus Jonas. Le docteur lui-même rend grâces au Seigneur, dans ses *Tisch Reden*, « de lui avoir envoyé une compagne pieuse, sage, et sur laquelle le cœur d'un homme peut se reposer, suivant l'expression de Salomon,

ch. 31, v. 2. » Meyer a recueilli des écrits de Luther tous les témoignages qu'il a pu trouver en faveur de Catherine, dont il fait un ange sur la terre, envoyé de Dieu pour faire le bonheur du moine saxon. Il cite surtout ce passage d'une lettre du réformateur : « Mon maître Kétha te salue, mon Kétha part demain pour Zolsdorf. »

Mais il est à remarquer que ces expressions d'amour ne durèrent que peu de temps. Luther cessa de les employer en 1530, et *meus Ketha* n'est plus, quand il écrit à ses amis, que *Ketha uxor*. C'est vraisemblablement à cette époque que George Pontanus (Bruck), chancelier de l'électeur Frédéric de Saxe, fait un si vilain portrait de la compagne de son ami, qui, à l'entendre, « veut faire chez elle le majordome, trancher du maître, chiche et ladre, et regardant au boire et au manger. » Ce Pontanus était l'ami de la maison, le commensal du docteur et son bras droit.

Luther, après son mariage, dut regretter le silence du cloître, si favorable à la méditation. Catherine l'interrompait dans ses études. Plus d'une fois, au moment où il avait besoin de toute sa colère pour répondre à quelque « papiste, » elle venait le troubler par des questions ridicules. Alors, pour fuir le bavardage de Kétha, le docteur n'avait d'autre ressource que de prendre du pain, du fromage, de la bière, et de s'enfermer à clef dans son cabinet; mais cet asile de paix n'était pas toujours impénétrable, et l'image de sa femme venait se placer entre celle du pape ou de quelque moine qu'il était occupé à souffleter.

« Un jour, c'est Meyer, le panégyriste de Catherine, qui raconte l'historiette; un jour qu'il était clos, avec son viatique ordinare, faisant la sourde oreille aux cris de Kétha, et continuant, malgré un vacarme horrible qu'on faisait à la porte de sa chambre, de travailler à la traduction du vingt-deuxième psaume, il entendit tout à coup ces mots qu'on lui

jetait à travers une petite lucarne : — Si tu n'ouvres, je vais chercher le serrurier. — Le docteur, épanoui sur le livre du Psalmiste, se réveilla comme d'un sommeil profond, en priant sa femme de ne pas l'interrompre dans ce bienheureux travail. — Ouvre, ouvre, répétait Catherine. — Le docteur obéit. — J'avais peur, dit Kétha, qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux, depuis que tu es enfermé dans ce cabinet. — A quoi Luther répondit socratiquement : — Il n'y a de fâcheux que ce que j'ai devant les yeux. »

Dans leurs premières années de mariage, plus d'une fois aussi Kétha regretta les douces heures du cloître; car le monde où elle avait été jetée était méchant. Les femmes des bourgeois catholiques de Wittemberg détournaient la tête quand elles la voyaient, pour ne pas la saluer, et l'orgueil de Catherine était humilié; elle pleurait alors. Le docteur cherchait à la consoler.

Catherine lisait souvent l'Ecriture, les Psaumes surtout, où elle trouvait de grandes consolations, mais parfois aussi des obscurités qui tourmentaient son intelligence, et que le docteur essayait de lui expliquer, en avouant toutefois « qu'il en était dont nous ne pouvions pas plus avoir l'intelligence qu'une oie. »

C'était surtout après son travail, quand il se promenait avec Catherine dans le petit jardin du couvent, auprès des plates-bandes du vivier où se jouaient des poissons de couleur, qu'il aimait à expliquer à sa femme les merveilles de la création et les bontés de celui qui avait tout fait de ses mains. Un soir, les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu.... « Vois donc comme ces points lumineux jettent de l'éclat, dit Catherine à Luther... » Luther leva les yeux. » Oh ! la vive lumière ! dit-il; elle ne brille pas pour nous ! — Et pourquoi ? reprit Bora ; est-ce que nous serions dépossedés du royaume des cieux ? » Luther

soupira.... « Peut-être, dit-il, en punition de ce que nous avons quitté notre état. — Il faudrait donc y retourner? reprit Catherine.—C'est trop tard, le char est embourbé, » ajouta le docteur; et il rompit l'entretien.

On pourrait induire de quelques passages de ses écrits que le réformateur eut plus d'une fois à exercer sa patience dans son intérieur de ménage, car il vante cette vertu et s'en fait gloire aux yeux de Dieu et de ses amis. « Patience avec le pape, patience avec les enthousiastes, patience avec mes disciples, patience avec Catherine Bora; ma vie n'est qu'une patience continuelle. Je ressemble à l'homme du prophète Isaïe, dont la force réside dans la patience et l'espoir! »

Il faut bien savoir souffrir, disait-il : l'arbre souffre une mauvaise branche, le corps une mauvaise digestion.

On voit quelquefois percer dans ses écrits une velléité de liberté que la nécessité le force de comprimer. « Pour être libre, dit-il, il me faudrait fouiller la pierre et en faire sortir une femme; elle serait docile, celle-là! Sans cette précaution, pas d'obéissance à en obtenir. »

Bora lui faisait sentir assez souvent que le pauvre sculpteur n'avait pas encore trouvé le bloc d'où devait sortir la femme-modèle. Un jour qu'elle voulait à toute force être maîtresse, le docteur prit sa grosse voix, et lui dit : « Maîtresse, maîtresse! c'est bon dans le ménage, mais ailleurs je fais mes réserves. Les femmes ont été maîtresses depuis Adam, et qu'ont-elles fait de bien? Quand Adam commandait, avant sa chute, tout allait au mieux; mais vint la femme, et adieu la concorde et le repos : voilà de vos merveilles, Kétha! C'est pourquoi je me révolte. »

Cet empire ne lui avait pas toujours pesé cependant; il avouait le joug, et se glorifiait presque de le porter dans les premières années de son mariage, où Kétha était son cher docteur.

Kétha aimait à le troubler dans sa docte retraite, et à le tourmenter de puériles questions. Tantôt elle lui demandait si le roi de France était plus riche que son cousin l'empereur d'Allemagne, si les femmes d'Italie étaient plus belles que les femmes d'Allemagne, si Rome était aussi grande que Wittemberg, si le pape avait des diamants plus précieux que ceux de feu l'électeur Frédéric de Saxe.

« Maître, lui disait-elle un jour, comment se fait-il que, quand nous étions papistes, nous priions avec tant de zèle et de foi, et que maintenant notre prière soit si tiède et si molle? »

Catherine Bora eut de son mariage six enfants.

Elle voulut que son second enfant portât le nom d'Elisabeth. Amsdorf fut le parrain de Madeleine, qui mourut à treize ans; Elisabeth ne vécut que quelques mois. Luther la pleura, et écrivit sur sa tombe :

« Ici dort Elisabeth, la petite de Luther : *Hic dormit Elisabeth, filiola Lutheri.* »

« Pauvre enfant! murmurait Luther, dont la mort a déchiré mon cœur. Ah! je n'aurais jamais cru que le cœur d'un père fût aussi faible! Priez Dieu pour moi. »

Jean grandissait; mais avec l'âge se développaient les germes de la maladie qu'il avait apportée en naissant, en sorte que toutes les joies de Luther étaient empoisonnées. Il oubliait le monde pour parler de son enfant.

« Mon petit ne peut t'embrasser, mais il se recommande bien à tes prières. Il y a douze jours qu'il n'a pris nourriture ni boisson. Cela va un peu mieux aujourd'hui : il commence à manger et à boire. Pauvre petit, il aimait tant à jouer! Mais cela est si malingre! »

Il y a un tableau d'un effet charmant dans la vie de Luther. La diète est à Augsbourg, Charles-Quint a voulu la présider en personne : le roi Ferdinand, le landgrave de Hesse, le nonce

du pape, les électeurs de Saxe, tout ce que l'Allemagne a d'illustre dans les armes et dans les lettres s'y est donné rendez-vous. Mélanchthon doit présenter à l'assemblée la confession de foi des réformés. Luther est obligé de rester caché à Cobourg, car l'empereur est en colère. Donc Luther se promène à Cobourg, et s'arrête devant un marchand de joujoux; et soudain l'image de son petit Jean lui revient en souvenir, et, de retour chez lui, il laisse le psaume *Quare fremuerunt gentes*, magnifique cantique qu'il essayait de faire passer en allemand avec toute la poésie de l'original, pour écrire à l'enfant de quatre ans une lettre d'un véritable enfant :

« Grâce et paix dans le Seigneur, mon petit; je vois avec plaisir que tu apprends bien tes leçons, et que tu pries bien le bon Dieu. Continue, mon petit, et à mon retour je t'apporterai un joli joujou.

» J'ai vu un joli jardin où il y avait beaucoup d'enfants habillés de robes d'or qui ramassaient sous des arbres de belles poires, des pommes, des cerises, des prunes et des pruneaux; qui chantaient, qui sautaient de joie; qui avaient aussi de jolis petits chevaux avec des brides d'or et des selles d'argent. Je demandai à l'homme propriétaire du jardin : — A qui sont ces enfants? — Oh! me répondit-il, ce sont des enfants qui prient bien, qui apprennent bien leurs leçons, et qui aiment bien le bon Dieu. Et je lui dis : — Cher homme, j'ai aussi un enfant, qui s'appelle Hans Luther; ne pourrais-je pas l'amener dans ce jardin, où il mangerait ces belles poires, où il galoperait sur ces jolis petits chevaux, et où il jouerait avec ces enfants? Et l'homme me répondit : — S'il prie bien le bon Dieu, s'il apprend bien ses leçons, s'il est bien sage, il viendra avec Lippus et Jost; et quand ils seront ensemble, ils galoperont, ils fifreront, ils timbaleront, ils danseront et tireront avec de petites arbalètes. Et l'homme me montra, au beau milieu du jardin, une grande pelouse pour danser, où il

y avait des fifres d'or, des timbales et des arbalètes d'argent. Mais il était trop matin, les enfants n'avaient pas mangé, et je n'eus pas le temps de les voir danser. Et je dis à l'homme : — Ah! mon cher monsieur, je vais tout de suite écrire à mon petit Jean qu'il apprenne bien ses leçons, qu'il prie bien le bon Dieu, qu'il soit bien sage, afin qu'il vienne dans ce jardin; il a une tante qu'il amènera avec lui. Et l'homme me répondit : — Allez, et écrivez à votre petit Hans.

» Mon petit chéri, apprends bien tes leçons et prie bien le bon Dieu, et dis à Lippus et à Jost (Philippe et Jacques) d'être bien sages, et vous viendrez tous ensemble dans le jardin. Salue ta tante, et donne-lui un baiser pour moi. »

Assurément, vous ne diriez jamais que la main qui joue avec tous ces badinages est la même que celle qui écrivait les lettres à Henri VIII et à Léon X? Et si vous le voyiez bêchant son jardin, sarclant ses mauvaises herbes, allant puiser de l'eau à sa fontaine pour arroser ses plates-bandes, et aussi fier de son parterre qu'il l'était autrefois de son Nouveau Testament, vous ne reconnaîtriez pas le pèlerin qui en face de Worms s'écriait : Quand autant de diables m'attendraient là-bas qu'il y a de tuiles sur les toits, j'irais! Mais savez-vous pourquoi il aime tant son jardin? c'est que quand il est tenté du diable, il prend sa bêche, riant sous sa cape de son adversaire, auquel il échappe en se réfugiant parmi des fleurs.

« Mais envoie-moi donc les graines que tu m'as promises pour le printemps, je les attends avec impatience, écrit-il à son bon ami Link; » et quand ces graines ont poussé, vite une autre lettre où il annonce cette bonne nouvelle.—Mes melons montent, mes courges grossissent, c'est une bénédiction!

Il aimait avec passion les fleurs; souvent il se mettait à deux genoux pour les contempler à son aise. « Pauvre violette, disait-il, quel parfum tu exhales; mais il serait bien plus doux encore si Adam n'eût pas péché! O rose, que j'ad-

mire tes couleurs, qui brilleraient d'un éclat bien plus vif sans la faute du premier homme! O lis, dont la parure efface celle des princes du monde, que serais-tu donc si notre père n'eût désobéi à son Créateur? Il croyait qu'après la chute d'Adam Dieu avait retiré à la création une partie des dons qu'il lui avait donnés; mais du moins, pensait-il, la nature ne s'est pas montrée ingrate comme l'homme, car le murmure des ruisseaux, le parfum des jardins, le souffle des vents, le bruissement des feuilles, sont autant d'hymnes chantés au Seigneur; tandis que l'homme, créé à l'image de Dieu, l'oublie entièrement depuis son péché! O homme, que tes destinées auraient été grandes, si Adam n'eût pas failli! Tu aurais étudié, admiré Dieu dans chacune de ses œuvres, et la plus petite fleur eût été pour toi une source intarissable de méditations sur la bonté et la magnificence de celui qui a formé les mondes! Et si ce Dieu fait surgir des rochers tant de fleurs aux couleurs si brillantes, au parfum si odorant, que nul peintre ou apothicaire ne pourrait en créer de semblables, que de fleurs encore de toutes les couleurs, bleues, jaunes, rouges, il pourrait faire sortir de terre! »

Un jour que ses enfants s'émerveillaient à table sur la couleur d'une pêche, un fruit alors bien cher et dont on avait fait présent à Luther : « Voyez, mes amis, disait le docteur, ceci n'est qu'une faible image de ce que là-haut, au nouveau jour, vos yeux pourront contempler! Adam et Ève, avant leur chute, avaient des pêches comme cela, et de bien plus belles encore, au prix desquelles les nôtres ne sont que comme des poires sauvages. » Il croyait qu'après le jour du jugement et dans cette vie par delà la tombe dont nous ne voyons que l'aurore, la créature revêtirait aux regards sa forme primitive; que le soleil, dont il comparait la lumière à celle d'une de nos lampes, s'avancerait dans sa gloire pareil au géant de l'Ecriture, et brillant de feux nouveaux dont l'éclat, en cette

vie, nous brûlerait les yeux. Les étoiles seraient autant de soleils dont la lune effacerait toutes les splendeurs; alors d'autres cieux s'ouvriraient; une terre, dont la nôtre n'est qu'une ombre, apparaîtrait parée de toutes les grâces qu'elle avait perdues depuis la faute d'Adam. Et après avoir longtemps discouru sur ces mondes fantastiques que l'œil de l'homme verrait un jour: « Pauvre Erasme, disait-il sans prendre garde que sa réflexion accusait profondément la misère de notre nature, tu ne t'inquiètes guère de cet avenir de la création.

» Nous autres, grâce à Dieu, nous commençons à admirer le travail de l'ouvrier dans l'œuvre de ses mains; que de magnificence recèle la seule fleur! et dans ses créatures comme éclate la puissance de son verbe: qu'elles soient, et elles sont! Voyez donc ce noyau de pêche: son fruit est amer au goût, mais il s'ouvrira, et de sa vulve va sortir un autre miracle. Dites à Erasme d'admirer ces merveilles, elles sont au-dessus de son intelligence: il contemple les créatures comme la vache une porte neuve. »

En 1524, tous les moines quittèrent à la fois le couvent des augustins: des frères il ne resta que le prieur et Luther. Le prieur vivait tranquille; mais Luther eut à répondre longtemps aux moines qui avaient besoin pour vivre des revenus de la maison. Il constitua l'électeur héritier des biens délaissés, et échappa ainsi à des détails d'administration où il n'y avait à recueillir souvent que des plaintes et des colères. Il avait quitté le capuchon d'ermite, qu'il n'avait gardé que pour faire « niche » au pape. Le 9 octobre, il fit le sermon pour la première fois en habit de prédicateur; c'était un manteau à manches bouffantes, en forme de soutane, boutonnant jusqu'au milieu de la poitrine, où il s'écartait de chaque côté, et laissait voir un gilet noir surmonté d'un petit col ou rabat de toile blanche. C'est ainsi que l'a peint son ami Lucas

Cranach. L'électeur lui avait envoyé, quelques jours avant la prise de son nouvel habit, une belle pièce de drap de Prusse avec un billet ainsi conçu : « Pour vous faire une soutane de prédicateur, une robe de moine ou une cape espagnole. » C'est toute la garde-robe de l'époque. Eck portait la soutane à Leipzig, Priérias la robe de moine, et Erasme la cape espagnole. Luther ne voulait pas quitter le cloître. Une idée superstitieuse l'y retenait ; il croyait qu'il devait y mourir.

Après le départ des moines, Luther prit un logement plus grand que celui qu'il avait d'abord occupé, et où le diable l'avait si violemment tenté, que pour le chasser il avait été obligé de lui jeter son écritoire : la porte encore toute tachée d'encre témoigne assez de la vision. Ce n'était plus sa petite cellule de quelques pieds carrés, mais un appartement complet. Il y avait trois pièces, une chambre à coucher, une salle d'étude qui servait aussi de salon de réception, et une salle à manger. Les murs de la chambre à coucher étaient bariolés de sentences écrites au charbon et tirées de l'Ecriture, comme celle-ci : *Verbum Domini manet in æternum*, qu'il avait brodée jusque sur les manches de ses serviteurs ; ou des poëtes profanes, d'Homère surtout : — *Qui veille sur les destinées d'un peuple ou d'un pays, ne doit plus dormir toute la nuit.* C'était Staupitz qui avait fait le choix des sentences bibliques. Le cabinet de travail, passé au gypse et d'une blancheur de lait, était orné des portaits à l'huile de Mélanchthon et de l'électeur Frédéric, sortis de l'atelier de Lucas Cranach, et de quelques caricatures contre le pape, dont il avait donné le sujet dans le cours de ses conversations de table, et qu'un artiste nomade, comme ils l'étaient tous, avait recueillies et était allé porter à Nuremberg, à ce grand atelier d'où sortaient les gravures en bois. C'était, comme toujours, le pape sur une truie, le pape emporté par les diables, le pape sous la forme d'un veau ou d'un éléphant.

Ces caricatures étaient encadrées dans une bordure d'érable d'où pendaient des cartouches renfermant des sentences bibliques et le plus souvent prophétiques, en langue allemande : *Le jour du Seigneur approche ; pape, je serai pour toi l'ours sur le grand chemin ; j'ai passé, il n'était déjà plus*. Enfin le rayon visuel était heurté violemment par un grossier appentis en bois où quelques volumes, debout ou couchés, formaient ce qu'il appelait sa bibliothèque. La Bible y tenait, comme la parole divine dans son esprit, la place d'honneur, la Bible en latin, en grec et en hébreu; les Psaumes de Mélanchthon, le Nouveau Testament d'Erasme ; à côté et pêle-mêle, les thèses sur les indulgences, les bulles de Léon X, les traités sur l'abrogation de la messe, sur la captivité de l'Église à Babylone, les *Epistolæ obscurorum virorum*, plusieurs livres de Jean Huss, le Virgile et le Columelle de Froben de Bâle, et quelques ouvrages ascétiques imprimés à Mayence, dont on lui avait fait présent. La chambre formait une figure irrégulière de géométrie dont chaque ligne latérale se brisait, s'allongeait en saillie horizontale, puis fuyait de nouveau, et venait mourir enfin à une large baie ou fenêtre en potence de cinq à six pieds de haut. Des vitraux coloriés en forme de disque, et soudés les uns aux autres par du plomb, laissaient tomber des jours de toutes sortes de nuances sur la table de travail. Cette table, qu'on a conservée précieusement, ressemble à une sorte de bureau à la Tronchin ; au milieu on voit encore le crucifix d'ivoire qui en faisait le plus bel ornement. C'est l'œuvre d'un ouvrier de Nuremberg. La tête du fils de Dieu est admirable d'expression. L'ouvrier avait certainement visité l'Italie et connu les ouvrages de Michel-Ange. On croit que c'était un don de l'électeur, qui l'avait trouvé peut-être dans un couvent. C'est cette image du Christ, mais grossièrement reproduite, qu'on trouve en tête de l'édition des œuvres du réformateur, publiée peu d'années

après sa mort. Le vieux fauteuil où il s'asseyait, et où il a traduit probablement une partie de la Bible, existe encore : c'est aussi une relique monacale dont le prince fit don à son noble ami, la chaise de quelque évêque; qui sait? peut-être d'un disciple de Scot ou de Durand. A son retour de la Wartbourg, Luther avait amené un chien que lui avait donné le gardien du château, et qui mourut de vieillesse après avoir passé quinze ans de sa vie avec le docteur. Il se tenait couché aux pieds de son maître pendant qu'il travaillait : aussi Luther, en faisant allusion aux théologiens qui se vantaient d'avoir vu beaucoup de livres, disait-il en riant : « Et mon chien aussi a vu beaucoup de livres; plus peut-être que Faber, qui est tout pères, tout pères, tout pères, tout conciles, tout conciles, tout conciles. Je sais que Faber a vu beaucoup de livres; c'est une gloire que je ne lui envie pas. » Tout près de la porte d'entrée était un tour qu'il avait fait venir de Nuremberg, afin de pouvoir gagner sa vie de ses mains, si jamais la parole de Dieu ne suffisait pas pour le nourrir. « Mon cher Linck, écrit-il à son ami, nous n'avons ici que des barbares qui n'entendent rien aux arts : Wolfgang et moi nous nous sommes mis dans la tête d'apprendre à tourner; Wolfgang me servira de maître. Je t'envoie une goulde d'or, en te priant de nous expédier les outils nécessaires pour forer et tourner, une paire de vis, tout ce qui est indispensable au métier que nous voulons apprendre; nous avons bien quelques outils, mais ceux de Nuremberg sont bien meilleurs, vos ouvriers valent mieux que les nôtres. Si la goulde ne suffisait pas, ajoute ce qui est nécessaire, je t'en tiendrai compte. »

A la porte d'entrée pendaient, au lieu de ces pipes que vous trouvez aujourd'hui dans toute chambre d'étudiant allemand, une flûte et une guitare, car il jouait de ces deux instruments. Quand il s'était longtemps fatigué à écrire, qu'il sentait son

cerveau s'alourdir, et que la parole capricieuse ne pouvait suivre le mouvement de sa plume; ou bien quand le démon lui jouait quelque tour, c'est lui qui nous l'apprend, et venait le tenter au-dessus de ses forces, il prenait sa flûte, exécutait quelque caprice, et ses idées redevenaient fraîches comme la fleur qu'on trempe dans l'eau; le démon exorcisé s'enfuyait, et l'écrivain se remettait à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Il pensait que la musique, ainsi que la parole, était une révélation divine, qu'elle était d'origine céleste, et que l'homme, sans Dieu, ne l'eût jamais trouvée. A ses yeux, il n'y avait pas de remède plus efficace pour chasser les mauvaises pensées, les désirs de colère, les inspirations ambitieuses, les pensées de boue et de chair, héritage de notre premier père. C'était la voix la plus sûre dont l'homme pût se servir pour porter au trône de Dieu ses peines, ses soucis, ses larmes, ses misères, son amour et sa reconnaissance; la langue des anges dans le ciel, et sur la terre celle des anciens prophètes. Après la théologie, il plaçait dans son affection la musique, et répétait souvent: « Qui n'aime pas la musique ne saurait être aimé de Luther. » — Oh! le bel art que la musique! la note donne la vie à la parole! elle chasse les soucis, les inquiétudes, les peines du cœur. Chantons! que tout maître d'école soit musicien, qu'aucun prédicateur ne monte en chaire avant d'avoir appris à solfier. Qu'un musicien est heureux! pour lui point d'amers soucis; il chasse l'ennui à l'aide de quelques sons: *pacis tempore regnat musica*. Il avait retenu et il aimait à répéter, tout en bêchant son jardin, quelques vieux chants d'église: *A solis ortus sidere*, *Patris sapientia*, et surtout *Rex Christe factor omnium*, dont le chant et les paroles lui plaisaient beaucoup. Quand il entra dans Worms, il chantait un cantique dont il avait composé, dit-on, les paroles et la musique. Ce choral est un des plus vieux cantiques rimés dont l'Allemagne ait conservé le souvenir; mais il n'est pas

certain que le rhythme musical soit celui qu'avait improvisé Luther, car la phrase mélodique de Worms ne ressemble en rien à celle de Wittemberg; dans l'un et dans l'autre nous n'avons trouvé que d'imparfaits éléments du choral de Meyerbeer. Le chant en Allemagne ressemblait alors beaucoup à la mélopée des Grecs ou à la psalmodie grégorienne; et Luther avait raison de dire de la musique qu'elle était un don que l'homme recevait, dans son système, comme une grâce.

Si Luther revenait au monde, il ne reconnaîtrait ni son évangile ni sa demeure. Le couvent des augustins d'Erfurt a subi le sort de ses doctrines; il est tombé; il ne reste plus que la cellule du moine, qu'on a conservée religieusement, et qu'on montre au voyageur curieux. C'est en effet la grande merveille de cette ville. Qu'on se figure une chambre de quelques pieds carrés où on pourrait placer un lit, une ou deux chaises, une table de travail. La fenêtre, démesurément élevée comme dans les couvents du seizième siècle, donnait sur les hautes tours de l'église voisine. Leurs flèches élancées, et travaillées avec une patience infinie d'artiste, étaient le seul spectacle extérieur qui pût le distraire. Elles ne sont plus. Entouré de murs épais, isolé de toute habitation, le cénobite ne pouvait entendre d'autre bruit que le vent qui soufflait à travers les découpures des pyramides du temple, ou la chute monotone de quelques gouttes d'eau qui tombaient de la fontaine du couvent dans un vaste bassin de pierre.

Il est certain que Luther aimait assez les plaisirs de la table, le bon vin surtout, mais pris modérément. « Celui de l'électeur est excellent, et nous ne nous en faisons pas faute, » écrit-il à Spalatin. Frédéric lui avait fait présent de vin du Rhin, et, à la sécularisation des augustins, toute la cave du couvent lui avait été abandonnée par l'électeur saxon. Ces celliers étaient abondamment pourvus de vin d'Italie que les papes envoyaient souvent aux monastères qui avaient rendu des

services à la cour de Rome. En outre, les princes allemands, héritiers, grâce à Luther, des riches caveaux des abbayes réformées, manquaient rarement d'en distraire quelques tonnes pour en faire don au docteur de Wittemberg. On avouera que Luther, buvant le vin de malvoisie des moines, devait épargner un peu plus ceux qui lui faisaient faire si douce liesse. C'étaient presque tous des religieux défroqués traitait aux dépens des frères qui avaient voulu rester fidèles qu'il à leur foi : Justus Jonas, Amsdorf, Spalatin, et Mélancththon qui au moins eût pu s'enivrer sans manquer à la reconnaissance.

L'hôtel de ville de Wittemberg conserve des registres de dépense depuis le quinzième siècle. En voici un extrait pour l'an 1525 :

XX grosch. pour un petit tonneau de malvoisie, le 1/4 à 5 gros.

VI grosch. pour un petit tonneau du vin du Rhin.

VII grosch. pour six cannettes de vin de Franconie, le quarteau à XIV, pour le docteur Martin, le mercredi après la Trinité.

XVI grosch. VI stub. pour un tonneau de bière d'Eimbeck, pour le service du docteur Martin, le mardi après la Saint-Jean.

I stub. VII grosch. III hell. pour une coiffe de Souabe à dame Catherine Bora, femme du docteur Martin, présent du nouvel an.

II stub. XVI grosch. pour le vin pris par le docteur Martin dans les celliers de la ville.

XLII grosch. payés pour le docteur Martin, quand, à la demande du conseil et de la commune, il revint à Wittemberg de son « île de Pathmos. »

VII stub. XX grosch. pour le docteur Martin, à l'occa-

sion de ses noces, tirés du trésor de l'hôpital (maison de Dieu).

Le réformateur était sobre, il buvait peu, et apportait à la table tout ce qui en faisait le charme : les doux propos, une gaîté expansive, de pétulantes saillies, et le trésor de son intarissable mémoire. On y parlait de tout; des moines d'abord, qu'on n'eût point épargnés, le vin eût-il été meilleur; du pape, dont on tirait l'horoscope, et dont le royaume, temporel et spirituel, devait être enterré longtemps avant Luther; des femmes, du diable et de l'empereur. Après dîner, il ôtait en été sa robe, et faisait sa partie de quilles avec Amsdorf ou l'un de ses amis. Il disait en riant : « Mélanchthon sait mieux le grec que moi, mais je lui en revendrais aux quilles. »

Les plus hautes intelligences, celles dont Luther prenait conseil autrefois, entretenaient une correspondance suivie avec le réformateur : c'est le casuiste universel, le père de l'Eglise saxonne; il répond à toutes les lettres. — Docteur, lui demande-t-on, qu'entendez-vous par usurier? — Tu n'as besoin que d'ouvrir mon traité *De Usuris*. Qui prête à cinq, à six pour cent, est usurier. Quand je te prête mon vase, que me rends-tu? mon vase, et voilà tout; tu me volerais en gagnant sur ton échange. Point de sacrements ni de terre sainte pour les usuriers.

Pendant plusieurs années, la porte de sa petite cellule fut assiégée de religieuses et de moines qui venaient lui demander un mari ou une femme. Luther allait en quête : il avait de nombreux sujets sous la main. Quelques-uns cependant perdaient patience et se livraient à tous les déréglements du libertinage, comme ce Jean P..... qu'on trouva dans une maison infâme. « En vérité, nous nous essayons dans la turpitude! » s'écriait Luther, à la vue de tous ces scandales que

donnaient les moines apostats. Quelques-uns violaient tout à la fois et leur vœu de chasteté et les conditions chrétiennes du mariage, en épousant des filles laides et décrépites, qui, à défaut de jeunesse, offraient à leur convoitise d'abondantes richesses! « Comme ce Wolfgang, prédicateur de la cour, qui vient, dit Luther, d'épouser une vieille folle chargée d'ans et d'or! mariage digne de Mammon plutôt que de l'Evangile! »

Luther était souvent dans le besoin : personne ne voulait lui prêter. Son imprimeur Hans Lufft, devenu luthérien parce qu'il gagnait beaucoup d'argent à vendre les écrits du docteur, n'était pas plus charitable que ses autres paroissiens. Et pourtant Luther ne recevait rien de ses travaux, pas une obole. Seulement il se réservait sur chaque édition quelques exemplaires, cinq ou six, qu'il tenait en réserve, pour les donner au premier pauvre qui viendrait lui demander l'aumône, dans le cas où son dernier groeschel serait épuisé, ce qui était ordinaire.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait à se plaindre de Lufft, qui lui rendait des épreuves criblées de fautes, revoyait fort mal les tierces, et souvent oubliait de reporter les corrections de l'auteur. « Mon imprimeur s'appelle Jean, disait piteusement le docteur, et Jean il restera. Papier, caractères, tout ce qu'il a fait pour moi est détestable.... Ils sont tous comme cela, pourvu qu'ils gagnent de l'argent, cela suffit; que les autres soient contents, ils ne s'en inquiètent guère. » Qu'aurait donc dit Luther s'il était descendu dans une de ces imprimeries allemandes où la plupart des ouvriers, luthériens de leur métier, s'amusaient à maculer de fautes les écrits catholiques que des moines publiaient?

L'électeur Frédéric faisait ordinairement honneur à la signature de Luther, mais son frère Jean la laissa protester plus d'une fois. Il croyait s'acquitter envers le docteur en

lui envoyant régulièrement chaque année une pièce de drap. Luther ne se hâtait pas de le remercier, car il était gueux et fier comme un haut baron. Il attendait donc plusieurs semaines pour répondre au prince.

« J'ai tardé bien longtemps à remercier Votre Grâce de la robe et de la pièce de drap qu'elle a eu l'extrême bonté de m'envoyer. J'ai à cœur que Votre Grâce ne croie pas à ceux qui vous disent que je suis dans le besoin. Dieu merci, vous ne m'avez jamais laissé manquer de rien : j'ai même plus qu'il ne me faut en conscience ; du superflu, je n'ai nul besoin ni désir. Et à vous dire vrai, je reçois les dons de Votre Grâce avec presque autant de crainte que de reconnaissance, car je ne voudrais pas être de ceux dont le Christ a dit : Malheur à vous, riches, vous avez trouvé votre récompense dans vos trésors. Je vous parle à cœur ouvert. Que je ne sois pas à votre charge au moins ; Votre Grâce a tant de secours à accorder, que je craindrais qu'il ne lui restât plus rien : c'est trop souvent puiser à la même bourse. C'était bien assez et trop même de la belle étoffe brune, dont je vous remercie vivement. Mais je veux vous faire honneur : je porterai donc la robe brune, quoiqu'elle soit bien trop belle pour moi ; si elle ne venait pas de vous, jamais je ne l'aurais mise. Je prie donc et supplie Votre Seigneurie de ne pas tant se presser et d'attendre que je l'importune et lui demande, afin qu'une autre fois, quand l'occasion s'en présentera, je n'éprouve pas de honte à solliciter pour d'autres qui sont bien plus dignes que moi de vos bontés ; sans cela vos dons m'embarrasseraient. Que le Christ vous récompense comme vous le méritez : c'est une prière que je fais du fond de mon cœur. *Amen.* »

Avec les électeurs, les grands, les seigneurs de la cour ducale, il ne se gênait pas plus qu'avec ses amis. Nous avons vu des lettres adressées à Frédéric, écrites sur les gardes de

livres, et dont les deux feuillets avaient été ensuite collés ensemble par Luther.

Pendant plus de deux ans on le laissa, lui, le prieur et les frères augustins, sans leur payer leur modique revenu, en sorte qu'ils vivaient de la charité des fidèles : ce qui n'empêchait pas le quêteur de Wittemberg de revenir à chaque instant toujours plus furieux pour demander la redevance seigneuriale. « Toujours tendre la main et ne rien recevoir! disait Luther. Mais quand cela finira-t-il donc? le Christ, j'espère, y mettra bon ordre. » Et n'espérez pas que chez lui la plainte prenne jamais le ton de la mauvaise humeur; seulement elle élève un peu la voix quand un pauvre vient sonner à la porte du couvent en demandant Luther, qui n'a souvent à lui donner, pour toute aumône, qu'une lettre de recommandation à l'un de ses amis de cour. Cela fait, le moine retourne à ses livres, à la Bible, car il n'en lit presque pas d'autres. Par intervalles, on le surprend revenant aux muses qu'il avait abandonnées, et qui savaient si bien le charmer et le consoler. Ces filles du ciel ne lui gardent pas rancune; elles l'accueillent au contraire et le fêtent comme l'enfant prodigue, l'inspirent et lui procurent quelques heures de délicieux enivrement. Vous ne sauriez croire alors combien la parole de Luther fleurit et se colore ; vous ne diriez jamais qu'elle ait touché au latin des couvents, tant elle est douce à l'oreille, tant elle exhale de parfum antique! Il est redevenu poëte. Erasme a-t-il une page plus belle que celle que Luther adresse à son ami Eobanus Hessus sur un poëme latin?

« Sans l'étude des langues, il n'y a pas de théologie; théologie et belles-lettres, nous les avons vues emportées dans le même naufrage. Jamais la grande voix de Dieu ne se révéla aux hommes sans que des intelligences d'élite lui aient préparé les voies, comme le précurseur au Messie. Que la jeu-

nesse donc se livre aux muses, c'est mon vœu le plus ardent. Viennent en foule et poëtes et rhéteurs pour initier les hommes aux mystères des Ecritures et leur donner l'intelligence de la parole divine. La sagesse sait rendre éloquentes les lèvres de l'enfance. Gardons-nous de mépriser le don des langues. Mon docte ami, servez-vous de votre nom et du mien, si vous voulez l'invoquer, pour poétiser la jeunesse. Tout mon chagrin est que notre siècle et mes occupations m'empêchent de hanter les poëtes et les rhéteurs anciens pour gréciser à mon aise. »

CHAPITRE XXXIII.

ZWINGLI. — COLLOQUE DE MARBOURG. — 1528-1529.

Zwingli nie la présence réelle. — Songe du docteur. — Doctrine de Luther sur l'Eucharistie. — La haine du papisme, grand argument des sacramentaires réfuté par Luther. — Zwingli accuse le luthéranisme d'intolérance. — Le landgrave de Hesse veut réunir les esprits divisés. — Colloque de Marbourg. — Luther refuse de recevoir pour frère Zwingli. — Accusation de Zwingli contre Luther. — Echange de malédictions et d'anathèmes. — Appel des deux partis à l'autorité. — Enseignements tirés de cet appel. — Mort de Zwingli. — Destinées de Carlstadt.

Luther, après son mariage, avait parcouru la Saxe pour y étouffer les derniers germes de l'anabaptisme ; c'est alors que Zwingli, curé d'Einsiedeln, troublait la paix de la Suisse, et y jetait, suivant quelques historiens, longtemps avant Luther à Wittemberg, les premières semences de la réformation. Zwingli s'est fait gloire d'avoir ouvert les voies de la révolte où Luther ne vint qu'après lui. « J'ai prêché, dit-il, l'Évangile avant d'avoir entendu parler de Martin, qui ne m'a rien appris. Carlstadt, bien que ce ne soit qu'un apprenti auquel ne manquent ni le cœur ni les armes, mais bien une tête, Carlstadt a entrevu la vérité ; mais il n'a jamais su comment il faut accommoder la figure sous laquelle le Christ

a caché la réception de son corps. » Zwingli fut le premier qui nia la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, en donnant aux paroles du Christ un sens métaphorique que Luther repoussa constamment comme une monstruosité satanique.

« Il y a des bibles hébraïques, grecques, latines, allemandes, écrivait le réformateur de Wittemberg à ses frères de Francfort; que les sacramentaires nous montrent donc une version où soit écrit : — *Ceci est le signe de mon corps!* S'ils ne le peuvent, qu'ils se taisent. L'Écriture! l'Ecriture! disent-ils sans cesse; mais la voilà l'Ecriture, qui chante assez haut et assez clairement les paroles: *Ceci est mon corps*, qui aboient contre eux. Il n'y a pas un enfant de 7 ans qui donnera à ce texte une autre interprétation.—Misérables! qui ne s'entendent pas entre eux; que Dieu, pour notre enseignement, laisse se mordre, se déchirer, se manger les uns les autres: car nous savons que l'esprit de Dieu est un esprit d'union, et que son Verbe est un : grande preuve que ces sectes de sacramentomagistes ne procèdent pas de Dieu, mais du diable. »

Nous avons dit que ce fut en songe que Zwingli apprit le mystère de la lettre eucharistique; or voici ce songe, dont les confessionistes d'Augsbourg se sont presque autant moqués que les sacramentaires de la conférence diabolique du réformateur.

« Advenant le premier jour d'avril, il me sembla derechef en dormant que j'entrais en dispute avec le greffier mon adversaire (car le jour précédent il avait disputé avec le greffier de Fribourg sur le sacrement eucharistique), et j'avais été tellement niais que je ne savais que répondre. J'étais tout accablé d'ennui; car les songes travaillent souvent ceux qui dorment, et encore que ce ne soit qu'un songe, si est-ce que ce que j'ai appris n'est pas de petite importance, par la grâce de Dieu. Etant en cet état, il me sembla de voir quel-

qu'un comme venant porté par quelque machine, et ne saurais dire s'il était blanc ou noir, car je te raconte une vision, lequel me dit que je pouvais répondre facilement et clore la bouche au greffier, lui alléguant le passage de l'Exode 12: car la phase, —c'est-à-dire le passage du Seigneur, etc... Je me réveille en sursaut et je me jette hors du lit, et prends la version des Septante, et dès lors je l'expliquai et prêchai publiquement et devant tous. » Merveilleuse interprétation, dit le luthérien Westphal, trouvée par un traducteur blanc ou noir !

Le dogme d'Ulrich Zwingli se répandit en Suisse, dans l'évêché de Bâle surtout, où OEcolampade l'enseigna publiquement, malgré l'autorité d'Érasme ; en Saxe où Carlstadt l'annonça comme une révélation de Dieu, « moins, du reste, par zèle pour la vérité que par haine de Luther. » Les nouvelles églises étaient troublées ; les esprits en suspens ne savaient à quelle doctrine croire, à quel sens s'arrêter. Carlstadt appelait un bain de chien le baptême des catholiques, et se moquait du Dieu impané de Luther, fait de la main d'un boulanger.

Luther admettait la présence réelle, mais durant l'acte sacramentel, acte qu'il ne veut pas qu'on mesure mathématiquement, mais moralement, et qui peut durer le temps qu'on met à réciter l'oraison dominicale ou à communier les fidèles. Il tenait qu'en vertu des paroles de la consécration, Jésus-Christ descendait du ciel dans l'Eucharistie ; que la substance du pain et du vin ne se changeait point au corps et au sang, mais gardait sa matérialité. Il rejetait donc la transsubstantiation catholique, et expliquait sa pensée dogmatique en termes assez obscurs. Carlstadt enseignait que la substance du corps de Jésus-Christ ne pouvait subsister dans le sacrement avec celle du pain et du vin, et

que si on voulait admettre la présence réelle, il fallait croire à la transélémentation.

Si le Christ est présent dans l'espèce eucharistique, il doit y être adoré. Luther hésita d'abord, et conserva l'élévation, puis la supprima, défendit de garder le pain ou l'hostie consacrée, et établit la communion sous les deux espèces.

La doctrine de Zwingli avait le double avantage de ne pas révolter les sens, et de froisser beaucoup plus le dogme catholique que l'impanation luthérienne. Or la haine du « papisme » était le grand argument de Zwingli contre la présence réelle.

« Misérable argument, dit Luther. Niez donc alors l'Ecriture! car nous l'avons reçue de la papauté. Ridicule folie: le Christ, parmi les Juifs, trouva des scribes et des pharisiens, il ne rejeta pas tout ce qu'ils enseignaient. Avouons que dans le papisme il est des vérités de salut, oui, toutes les vérités de salut dont nous avons hérité : car c'est dans le papisme que nous trouverons les vraies Écritures, le vrai baptême, le vrai sacrement de l'autel, les vraies clefs qui remettent les péchés, la vraie prédication, le vrai catéchisme qui renferme l'oraison dominicale, les vrais articles de foi; j'ajoute le vrai christianisme. »

Il fut un temps où Luther aurait voulu se servir de l'argument de haine si familier aux zwingliens; c'était quand il écrivait : « Il y a cinq ans, si Carlstadt, ou tout autre, eût pu me démontrer qu'il n'y a que du pain et du vin dans le sacrement, il m'aurait rendu un grand service ; cela aurait fait un fameux pouf à la papauté : mais il n'y a rien à faire, le texte est trop formel. »

Les sacramentaires ne se contentaient pas de répandre leurs dogmes par la prédication ; ils publiaient des écrits où la présence réelle était niée avec une habileté d'argumenta-

tion qui ébranla un moment et mit en péril la foi d'Érasme. Les luthériens comprirent le danger, et l'un d'eux, Brenz, fit imprimer, pour réfuter l'opinion zwinglienne, le *Syngramma*, qui parut d'abord en latin, fut traduit ensuite en allemand par Bugenhagen, et publié avec une préface de Luther. Cette œuvre théologique est écrite avec modération; le style et la pensée en sont calmes, l'argumentation serrée, et la gravité de la matière y est tempérée par une ironie de bon goût. Luther veut qu'on se défie d'une secte qui a plusieurs corps comme la bête de l'Apocalypse: l'un représenté par Carlstadt, qui bâtit son système sur le τουτο de la version grecque; l'autre par Zwingli, qui veut qu'*est* soit traduit par *signifie;* le troisième par OEcolampade, qui prétend que la réalité n'est qu'une image, et que le corps n'est que la figure du corps.

Zwingli s'est plaint amèrement des attaques du luthéranisme, dans un écrit allemand qu'il publia vers la fin de 1526. « Voyez-les donc, disait-il, ces hommes qui ne sont ce qu'ils sont que par la parole, et qui veulent aujourd'hui la bâillonner dans la bouche de leurs adversaires, chrétiens comme eux. Ils crient que nous sommes hérétiques, qu'on ne doit pas nous écouter; ils proscrivent nos livres, ils nous dénoncent aux magistrats : n'est-ce pas ce que faisait le pape autrefois quand la vérité voulait lever la tête? »

La discussion ne se renfermait plus dans la chaire, elle était descendue dans les livres, tout aussi violente que celle de Luther contre le catholicisme; et comme le moine de Wittemberg avait livré au diable son adversaire, Zwingli, pour dernier argument, donnait Luther à Satan: le zwinglien appelait le luthérien mangeur de chair divine, *Gottesfleifchesser*, ou théophage; le luthérien nommait le disciple de Zwingli sacramentomagiste.

Le landgrave de Hesse, Philippe, qui craignait de nouveaux

troubles pour son malheureux pays, écrivit aux deux chefs de secte pour les inviter à un colloque à Marbourg. Luther refusa d'abord; mais il céda bientôt aux instances de Mélanchthon, et accepta l'entrevue. Le prince avait désigné le 23 septembre pour l'ouverture des conférences.

C'était la première fois que Luther et Zwingli, ces deux apôtres de l'Allemagne, comme les appelaient leurs disciples; ces deux enfants de Satan, comme ils se nommaient l'un l'autre, allaient se trouver en présence : Zwingli, orateur froid et lourd, dialecticien sans saillies, en face de Luther, dont la parole enflammait et brûlait comme de l'huile. Pour qu'il n'y eût rien en lui de « papiste, » Zwingli portait une espèce de sagum gaulois, avec un baudrier d'où pendait une longue rapière. C'est sous ce costume qu'il se présenta à Marbourg.

Afin d'arriver au colloque tout bardé d'arguments, Luther voulut instituer un progymnase où quelques-uns de ses disciples joueraient le rôle de Zwingli et d'OEcolampade, qui accompagnait le ministre de Zurich. C'étaient Vitus et Hermann, tous deux rompus aux disputes scolastiques, qui furent battus complétement par leur maître, et s'avouèrent vaincus avec une abnégation d'amour-propre qu'on ne devait pas trouver dans les sacramentaires, moins encore dans Zwingli que dans OEcolampade, qui flottait, lui, incertain dans ses croyances, prêt à abandonner le type de son maître, s'il eût pu se rétracter sans trop de honte aux yeux de ses coreligionnaires. Moine de Sainte-Brigitte, dont il avait quitté le capuchon sans pouvoir en secouer la poussière, OEcolampade était un esprit fin, délié, mais ergoteur, qui croyait beaucoup plus à l'infaillibilité d'Aristote qu'à celle de Zwingli, et qui souffla à Erasme tout ce qu'il savait d'hébreu, « fort peu, » dit Richard Simon.

OEcolampade avait publié à Bâle l'explication des paroles

de l'institution de la sainte Cène suivant les anciens auteurs, et il y avait dans son ouvrage, dit Adam, une si douce éloquence, que les élus mêmes, si Dieu l'eût permis, eussent été séduits.

Luther amena avec lui Philippe Mélanchthon, Justus Jonas et G. Cruciger; Zwingli, Œcolampade, Martin Bucer et Gaspard Hedio, qu'il prit en passant à Strasbourg. André Osiander partit de Nuremberg, Jean Brenz de Halle, et Etienne Agricola d'Augsbourg, pour assister au colloque. Tous ces théologiens se trouvèrent réunis pour la première fois à la table du landgrave, où l'ancien curé d'Einsiedeln soutint vaillamment, dit-on, la réputation de buveur suisse. Luther, avant le repas, s'était amusé à écrire sur la table, avec la pointe de son couteau : *Ceci est mon corps.* La table, du reste, était splendidement servie, *plane, βασιλικως*, dit Justus Jonas. Il fut convenu pendant le repas que, pour plaire au landgrave, avant d'en venir à une action publique, on disputerait par groupe binaire : Luther contre Œcolampade, et Mélanchthon contre Zwingli. Le lendemain, le double duel eut lieu, mais sans cris, sans bruit de voix ni de gestes, sans colère. La dispute roula sur quelques points controversés par l'Église de Zurich : sur le péché originel, sur l'efficacité du baptême relative à la coulpe, sur l'opération du Saint-Esprit par la parole du ministre, sur la divinité de Jésus-Christ et sur le mystère de la sainte Trinité. La profession de foi de Zwingli fut claire, explicite, conforme à l'enseignement de Luther. Mais, quand vint la question eucharistique, les débats s'animèrent : Œcolampade et Zwingli s'obstinèrent, et ne voulurent reconnaître de valeur à aucun des arguments de leurs adversaires. Le landgrave alors les convoqua à une controverse publique où il voulut assister avec quelques courtisans.

On a beaucoup écrit sur les actes de Marbourg, mais les

récits luthériens et zwingliens sont pleins de partialité. Un écrivain, Rodolphe Collin, qui assistait au colloque, a su retracer la physionomie vive et passionnée du débat, sans laisser deviner à quelle communion il appartient. Nous extrairons de sa narration les parties qui ont le plus de relief.

Le premier argument des sacramentaires était tiré du chapitre VI de saint Jean.

ŒCOLAMPADE. Voici le passage de l'apôtre, *Ego sum vitis vera*, qui n'impugne point le pouvoir divin, et qui de la manducation charnelle déduit la manducation spirituelle.

LUTHER. Il faut mettre à part et écarter le sixième chapitre de saint Jean, dont une seule syllabe ne parle du sacrement; non-seulement parce que le sacrement n'était pas encore institué, mais beaucoup plus parce que la suite des paroles et du sens montre que l'apôtre parle de la foi en Christ. Je reconnais du reste la métaphore; mais *Hoc est corpus meum* est une proposition démonstrative.

ŒCOLAMPADE. Mais *vitis vera* est démonstrative aussi.

LUTHER. Eh bien! loin que de la manducation charnelle on puisse inférer la manducation spirituelle, je vois que les Juifs crurent qu'il fallait manger le corps : *sicut panis et caro editur ex patina*.

ŒCOLAMPADE. Cette idée est trop basse : du reste, croire que le Christ est du pain est une opinion et non un article de foi. Il y a péril pour l'âme à trop attribuer à l'élément, à l'apparence.

LUTHER. Quand Dieu parle, l'homme, ver de terre, doit écouter avec tremblement; quand il ordonne, ce ver doit obéir. Embrassons et étreignons le mot, sans chercher ailleurs de l'œil.

ŒCOLAMPADE. Mais, puisque nous avons la nourriture spirituelle, pourquoi la corporelle?

LUTHER. Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Dieu.

Il y a *accipite*, j'obéis et je m'incline : *man muss es thun.* Si Dieu me disait : Prends ce fumier et mange, je prendrais et mangerais, certain que ce que je ferais serait en vue de mon salut.

Zwingli. Mais est-ce que dans l'Ecriture le signifiant n'est pas souvent pris pour le signifié ; le trope pour le réalisme, l'image pour le corps? Exemple : la Pâque de l'Exode et le Rouleau d'Ezéchiel ; vous voulez que Dieu propose à sa créature des choses incompréhensibles ?

Luther. La Pâque et le Rouleau sont allégoriques ; je ne veux pas disputer avec vous sur un mot : qu'*est* veuille dire *signifie*, je m'en rapporte au Christ, qui dit : *Hoc est enim corpus meum ;* le diable n'y peut rien. — *Da kann der Teufel nicht fur :* douter, c'est tomber de la foi. Pourquoi ne voyez-vous pas un trope dans : *ascendit in cœlum?* Dieu fait homme, le Verbe fait chair, Dieu souffrant la mort, voilà bien des choses incompréhensibles, que vous devez croire cependant sous peine de damnation éternelle !

Zwingli. Vous ne prouvez pas votre thème : point de pétition de principe ; chantez-moi autre chose : *Ihr werdet mir anderes singen.* Croyez-vous que le Christ (saint Jean 6) ait voulu s'accommoder aux ignorants ?

Luther. Vous niez, voilà une parole bien dure : *Durus est hic sermo*, murmuraient les Juifs qui parlaient de la parole comme de chose impossible et obscure : ce passage en question ne peut vous servir.

Zwingli. Bah ! il vous rompt le coup, *nein*, *nein*, *brecht euch den Hals ab.*

Luther. Tout doux ! ne faites pas tant le fier ; vous n'êtes pas en Suisse, mais dans la Hesse, et on ne rompt pas ainsi le cou à son adversaire : *die Hælfe brechen nicht also.*

Zwingli. Mais dans vos postilles je lis que le Christ a

dit : *Caro non prodest ;* et Mélanchthon : que le corps *corporaliter* mangé est une fausse locution.

Luther. Il s'agit bien de ce que j'ai enseigné, ou de Mélanchthon ! La parole de l'homme et la parole de Dieu ne se ressemblent pas. Si saint Pierre ressuscitait, et qu'il vînt au milieu de nous, je ne lui demanderais pas ce qu'il croit. C'est la parole de Dieu qui sanctifie l'homme, et non la vie pure qu'il a menée. En un mot, le prêtre, même impie, opère la sanctification.

Zwingli. C'est une absurdité ! L'impie ne saurait opérer chose sainte.

Luther. Est-ce que le méchant ne baptise pas ?

Œcolampade voulut ramener la question à ses premiers termes : « Vous faites grand bruit d'un trope que vous ne voulez pas nous passer, et vous vous servez d'une synecdoche contre le sens catholique.

Luther. Il y a synecdoche aussi : c'est le glaive dans le fourreau; le corps est au pain comme le glaive dans sa gaîne : c'est une figure que requiert le texte ; mais il n'y a pas de métaphore ; le corps n'est pas pour la figure du corps.

Zwingli se mit alors à citer Fulgence, Augustin, Lactance et un grand nombre d'autorités catholiques, qui soutiennent que le corps doit être dans un lieu, et ne peut être dans plusieurs. — *Ergo* le Christ qui est assis à la droite du Père ne peut être dans le sacrement de l'autel.

Luther. Bel argument de mathématiques : divisibilité, étendue ! Il ne s'agit pas ici de ce qui tombe sous le sens.

Zwingli : ὡς εν μορφῇ Θεοῦ υπαρχων, Philippe, 2.

Luther. Lisez en latin ou en allemand, et non en grec.

Zwingli. Excusez-moi, car, depuis 12 ans, je ne fais usage que de la version grecque. Je dis donc : le Christ est fini afin que nous soyons finis.

Luther. *Concedo.* Exemple : la noix et la coquille ; ainsi

du corps de Jésus-Christ. Dieu peut faire qu'il soit et ne soit pas *in loco.*

ZWINGLI. Mais si vous accordez que le corps de Jésus-Christ est fini, *ergo* local; s'il est local, *ergo* il est dans le ciel et non dans le pain. Je reprends : le corps de Jésus-Christ est fini, *ergo in loco.*

LUTHER. *Non est in loco.* Quand il est dans le sacrement, il peut être dans le lieu et hors du lieu ; exemple : le monde, qui est un corps et n'est pas *in loco.* Du reste, que Dieu explique ce mystère, cela ne me regarde pas.

ZWINGLI. Vous faites une pétition de principe : c'est comme si vous souteniez que Jean est le fils de Marie, parce que Jésus sur la croix lui a dit : « Femme, voilà votre fils. »

LUTHER. Un article de foi ne se prouve pas comme un axiome de mathématiques.

ZWINGLI. Mais enfin donnez-nous une réponse précise. Le corps est-il ou non *in loco?*

BRENZ. Le corps est *sine loco.*

ZWINGLI et ŒCOLAMPADE haussèrent la voix. Saint Augustin a écrit : *In uno loco esse oportet.*

LUTHER. Saint Augustin ne parle pas de la Cène; mais enfin, quand j'accorderais que le Christ n'est pas dans le sacrement *tanquam in loco?*

ŒCOLAMPADE en souriant : *Ergo*, il n'y est pas corporellement avec son vrai corps.

Alors la question changea de nouveau de face. Zwingli et Œcolampade récitèrent une foule de textes des Pères de l'Église qui confirmaient, disaient-ils, leur doctrine, et Mélanchthon et Luther, à chaque texte humain, en opposaient un autre du même auteur. La question s'embrouillait, et Luther menaçait de la voix ses adversaires. Le landgrave demanda une conclusion.

— En présence de Dieu, dirent Œcolampade et Zwingli, le Christ n'est qu'en esprit dans la Cène.

—En chair, dirent Mélanchthon et Luther, en chair véritable.

— Au moins, dit Zwingli en joignant les mains, vous ne refusez pas de nous tenir pour frères ; nous voulons mourir dans la communion de Wittemberg ?

— Non, non, reprit Luther ; maudite soit cette alliance, qui met en danger la cause de Dieu et des âmes : allez, vous êtes possédés d'un autre esprit que nous ; mais prenez garde, car, avant trois ans, l'ire de Dieu descendra sur vous.

Terrible prophétie, disent les luthériens, qui s'accomplit à la lettre, « car Zwingli mourut misérablement sur le champ de bataille de Cappel, où son corps fut exposé aux sacriléges moqueries de la soldatesque catholique, et Œcolampade, dans son lit, étranglé par le diable, ce bon maître qui lui avait appris et soufflé son interprétation de la Cène. »

— « Misérable, dit Zwingli, en parlant de Luther, dont la jalousie causa le schisme des sacramentaires ! Le diable nous tente par des hommes obstinés, lesquels, marris de voir la vérité de la Cène du Seigneur découverte par autres que par eux, comme furieux et insensés, ne cessent de crier plus fort que les papistes. »

Avant de se séparer, le landgrave voulut faire ses adieux à table. On avait rédigé un formulaire que les deux églises signèrent : toutes deux protestaient de leur vive charité l'une pour l'autre, bien qu'elles n'eussent pu s'accorder sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Zwingli retourna à Zurich, et Luther à Wittemberg; et il y eut pendant quelque temps entre ces deux villes un échange continu de malédictions et d'anathèmes.

« Malheureux et méchant Zwingli, entendait-on crier à

Wittemberg, veux-tu perdre le christianisme avec ta nouvelle interprétation? N'écoutez pas ces démons de sacramentaires; fuyez-les comme Satan! C'est toi, Zwingli, qui es un faux prophète, un bateleur, un pourceau, un hérétique.

Zurich répondait par l'organe de Campanus: « Comme il est clair que Dieu est Dieu, il est certain que Luther est un diable. »

Zurich et Wittemberg chantaient à la fois la victoire de leur apôtre.

« Voyez, disait Zurich, ce n'est pas comme autrefois à Leipzig, où le Saxon n'avait pour rivaux que des papistes: à Marbourg il combattait un serviteur de Dieu, un homme embrasé de son souffle et plein de son esprit; aussi les ténèbres n'ont pu regarder en face la lumière: merveilleuse intelligence que celle qui a peur du grec, qui ne sait pas distinguer un trope, qui confond l'ombre et le corps! »

Wittemberg répondit bientôt par un véritable manifeste:

« Ils disent qu'ils m'ont vaincu; ils mentent comme à leur coutume: race d'hypocrites et d'imposteurs! N'ont-ils pas révoqué au colloque tout ce qu'ils enseignaient sur le baptême, l'usage des sacrements, le pouvoir de la parole, et tant d'autres doctrines pestilentielles? Moi je n'ai pas eu besoin de me rétracter. Harcelés, poussés, accablés, ils n'ont pas voulu confesser leur erreur sur l'Eucharistie, parce qu'ils craignaient la populace du canton, qui à leur tour leur aurait fait expier chèrement leur courage. Et comment m'auraient-ils résisté? Zwingli rabâchait sans cesse le même argument: Un corps ne peut être sans espace et sans dimension. — Eh mais, la philosophie n'enseigne-t-elle pas que le ciel est naturellement sans espace? Il n'y avait rien à répondre. Et Œcolampade avec ses Pères qui appellent signe le corps, *ergo* ce n'est pas un corps. Ils auraient bien voulu que nous leur donnassions le nom de frères. Zwingli, les yeux en

pleurs, prenait à témoin le landgrave et la cour qu'il n'y avait pas d'hommes au monde avec qui ils aimeraient mieux vivre qu'avec les Wittembergeois ; mais jamais je n'ai voulu leur donner le nom de frères. — Allez, vous avez en vous un esprit qui n'est pas le nôtre ! Ils étaient furieux. — Ils ont fait les petits et les modestes avec nous ; hypocrites qui voulaient faire de nous les enseignes et les patrons de leur hérésie : ô astuce de Satan ! Mais le Christ nous couvrait de son bouclier. Je ne m'étonne plus s'ils mentent si impudemment : le mensonge est leur élément, mais le mensonge les couvre de honte. »

Quel grand enseignement vient de nous donner la réforme au colloque de Marbourg ! Elle avait dit qu'on ne peut arriver à la vérité que par la Bible, et qu'il n'y a pas d'autre tribunal infaillible que la parole de Dieu ! De nos jours, voici quels conseils elle adresse à l'homme par l'organe de M. Chenevière : « Sondez les Ecritures, examinez, réfléchissez, jugez vous-mêmes ; ne vous laissez imposer par aucune autorité, ni par les Pères, ni par les conciles, ni par vos aïeux, ni par les réformateurs même, imparfaits comme vous, faillibles comme vous, ni par les confessions de foi, ni par les synodes. »

Et pour arriver où ? à ce double manifeste — de Lœscher, que le diable est auteur de l'exégèse de Carlstadt ; — d'OEcolampade, que le diable a soufflé à Luther la présence réelle.

M. Chenevière n'est que l'écho du Saxon. En 1517, quand Martin affiche ses thèses sur l'église du château ; en 1518, dans son entrevue avec Cajetan ; en 1518 à Leipzig, en présence du docteur Eck ; en 1521 à Worms, devant l'empereur, c'est ce terrible mot, l'Ecriture, que le moine montre toujours sur la muraille, tracé du doigt de Dieu, comme la sentence de Balthazar : ce mot, écrit dans une langue inintelligible souvent, et qu'il veut que chacun lise, parce que l'es-

prit de Dieu saura bien en révéler le sens ; ce mot, qui, en exaltant ce qu'il y a de plus misérable au fond du cœur de l'homme, a troublé à jamais le repos de l'Allemagne. Eh bien ! aujourd'hui qu'il y a duel, non plus entre un protestant et un papiste, mais entre Luther et Zwingli, deux frères nourris du même lait, et qui ont grandi au même soleil, la réforme n'en appelle plus à la parole de Dieu ; elle se fait moine, et invoque, pour expliquer un verset de l'Apôtre, non pas le rayon qui descend du ciel dans l'âme de quiconque lit avec foi, mais l'autorité des Pères ! Quoi ! Zwingli, les Pères ! vous qui, dans votre Exposition de la foi chrétienne, disiez que, « s'il dépendait de vous, vous préféreriez être où sont Sénèque et Socrate que là où sont les papes de Rome, les Pères, les empereurs et les princes papistes ; car, bien que ces ethniques n'aient cru à Jésus, ils ont été plus saints et religieux que tous les jacobins et cordeliers. »

Et vous, Luther, les Pères ! et saint Augustin encore ! « qui a souvent erré, auquel il n'est pas sûr de se fier, et qu'on a mis à tort au rang des saints, car il n'avait pas la vraie foi ! » Mais comment la réforme sortira-t-elle de cet abîme qu'elle s'est creusé elle-même ? La voilà, cette parole de Dieu qu'elle invoque, signe pour Zwingli, réalité pour Luther, trope aux yeux d'OEcolampade, chair au sens de Mélanchthon ; une parole double, charnelle et spirituelle, synecdoche et métaphore ; voilà cet *est*, existence et apparence. Appelez-en donc au Verbe de Dieu, qui cache deux sagesses, deux symboles dans une unité ! Faites donc descendre le Saint-Esprit pour révéler à Zwingli une interprétation que Luther traite de satanique, et à Luther un sens que Zwingli regarde comme un condamnable anthropomorphisme ! Et si la réforme abandonne l'Ecriture, c'est pour tomber dans un autre abîme ; car qu'est-ce que cette lettre de saint Augustin, de saint Fulgence et d'autres Pères, sur

laquelle elle s'appuie quand le signe divin l'embarrasse? une lettre morte, faillible, puisqu'elle nous vient des hommes; elle l'a dit assez. Maintenant élevez cette lettre humaine aussi haut que la lettre divine : autre mécompte ; car cette lettre a, comme la parole divine, une multiple signification, elle est une et double, puisque Luther et Zwingli tirent d'un même verbe la preuve que le Christ est et n'est pas corporellement dans le sacrement. Que la réforme s'y prenne comme elle voudra ; sans l'autorité, elle ne pourra jamais fonder de Symbole. Elle n'enfantera que des gloses; et quand, infidèle à sa logique, elle aura besoin, pour expliquer ou justifier sa foi, de traditions humaines, elle se condamnera, et brisera l'œuvre de celui qui, en la fondant, rejeta l'autorité comme un blasphème.

Plus tard, Luther, pour se mettre à l'abri des exégètes sacramentaires, est obligé de donner tête baissée dans l'autorité. — Magnifique retraite, qui prouve bien toute la misère de cette raison dont il fait tant de cas d'abord, et qui au jour du danger n'est plus dans sa main qu'une épée émoussée. Ecoutez cette voix qui s'est usée à déifier la raison, proclamant qu'il n'y a de salut et de refuge que dans l'autorité. — Depuis l'institution du christianisme, l'Eglise n'a jamais eu d'autre doctrine, et ce témoignage constant et uniforme doit nous suffire et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreur. Il y a danger à s'élever contre la voix, la croyance et les enseignements de la sainte Eglise, qui depuis seize siècles n'a jamais varié sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc, sinon cesser de croire à l'Eglise, la condamner comme menteuse, elle, et le Christ lui-même, et les apôtres, et les prophètes? N'est-il pas écrit : Voici : je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles, S. Matth., 28, 10; et dans S. Paul : La maison de Dieu est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité? Je pense donc que, puisque

la dispute s'éternise, il faut imposer silence aux dissidents; et ce n'est pas moi seulement qui vous donne ce conseil, mais l'Esprit-Saint, par la bouche de l'apôtre! « Evitez celui qui est hérétique après l'avoir averti une ou deux fois; sachez que quiconque est en cet état est perverti, et qu'il parle comme un homme qui se condamne lui-même par son propre jugement. »

La mort vint délivrer la royauté de Luther de deux ennemis puissants, Zwingli et OEcolampade; Carlstadt les suivit plus tard dans le tombeau. Tous trois, à quelque intervalle, étaient tombés dans les mains de Dieu. Les dernières années de l'ancien archidiacre de Wittemberg avaient été remplies de douleurs et d'angoisses. Chassé de la Saxe à l'instigation de Luther, il allait traînant de ville en ville ses inquiétudes, vivant du pain de l'aumône, qu'il payait en doctrines qui tuaient les âmes, tourmenté moins par ses remords que par le bruit des triomphes de son ancien disciple. Las d'errer en Caïn, montré du doigt par les populations, objet de pitié pour les ministres luthériens, de dédain pour les doctes et les courtisans, il s'arrêta en chemin, et demanda à son ennemi de le laisser respirer. Luther fut généreux, disent ses biographes; il lui vendit l'air natal au prix d'une rétractation. Vous faites-vous bien une idée de ce qu'elle dut coûter à Carlstadt, qui n'avait que ses doctrines pour toute consolation! Il se résigna, promit de ne plus prêcher, de ne plus enseigner, et de mourir à tout bruit et à toute querelle théologique. A ce prix on lui assigna pour exil Kemberg et Bergwitz, deux petits villages d'où l'on pouvait apercevoir les clochers de Wittemberg. Il y vint avec sa femme. Tous deux y vécurent quelque temps comme la postérité d'Adam, à la sueur de leur front, l'une en labourant la terre, l'autre tantôt en criant le soir des petits pains, tantôt en portant du bois au marché, en jaquette crasseuse, avec une vieille épée

rouillée dans un fourreau cassé, et ne répondant qu'au nom de mon voisin André. A la fin, Carlstadt oublia sa promesse et se remit à la Bible. On prétend que le tentateur se glissa dans la chambre du théologien sous les vêtements d'un officier de Wittemberg, qui venait pour exposer ses doutes simulés sur le chapitre VI de saint Jean; que cet esprit de ténèbres avait été envoyé par Luther même, qui commençait à se défier de la patience de Carlstadt : mais la ruse n'est pas assez prouvée pour en flétrir la mémoire du réformateur. Et, du reste, l'archidiacre portait en lui un démon qui, tôt ou tard, devait triompher de ses vœux d'obéissance; le même qui avait perdu le premier homme, l'orgueil! Il l'écouta, quitta sa casaque, revêtit le vêtement noir d'Orlamunde, que les vers avaient à demi rongé, et se mit à sermonner sur la Cène, matière ardente. Il crut avoir trouvé une exégèse du mystère eucharistique; et son exégèse était la plus pauvre folie qui ait jamais traversé un cerveau d'homme : Carlstadt transportait au corps même du Sauveur ce que le Sauveur dit du pain : *Ceci est mon corps*, disait-il, doit être pris dans le sens de : Et sur ce rocher je bâtirai mon église. Voilà ce *τουτο* grec, cet *hoc est* latin qui fit tant de bruit, et qu'il ne fallait pas, comme Luther, mettre sur le compte de Satan; car Satan aurait certainement trouvé une meilleure interprétation : c'était le calomnier. Ce malheureux article alluma la colère de Luther et provoqua l'exil du docteur.

Il y avait à Wittemberg deux théologiens qui, pour s'être mis en révolte contre Luther, avaient été obligés de quitter la Saxe : c'étaient Krautwald et Schwenkfeld, qui avaient osé rire de l'impanation du moine. Carlstadt leur écrivit une lettre où il se plaignit en termes amers de l'intolérance de l'ecclésiaste saxon, et où il faisait un tableau piteux de sa pauvreté. « Je serai bientôt forcé de tout vendre pour vivre, ma défroque, ma robe, ma poterie, tout mon ménage :

personne n'a pitié de moi ; je crois qu'on me verra mourir de faim moi et mon enfant. » En même temps il rappelait dans un long factum au chancelier Bruck tout ce qu'il avait à souffrir de Luther, qui lui avait interdit la parole et l'enseignement. Luther eut connaissance des plaintes de Carlstadt, et il résolut de les étouffer. L'archidiacre fut donc obligé de quitter de nouveau la Saxe, et d'aller demander en Suisse l'hospitalité. Bâle lui ouvrit ses portes, qu'elle avait fermées à Érasme.

Voici la fin de ce drame si misérablement joué par l'archidiacre, rapporté par les témoins réformés, et entre autres par Lœscher.

Comme il prêchait à la cathédrale en 1541, il vit entrer un homme noir qui vint se placer à côté du consul. En descendant de chaire, il demanda au magistrat le nom de l'étranger. Le consul affirma qu'il n'avait vu personne. Carlstadt s'en alla à son logis, où la servante lui apprit qu'en son absence un homme noir était entré, avait pris son fils, l'avait levé en l'air et laissé choir sans que l'enfant se fût fait mal ; qu'en se retirant il avait dit à l'enfant : — Dis à ton père que je reviendrai dans trois jours. Carlstadt se mit au lit, et, trois jours après, il rendit son âme à Dieu, « étranglé par le diable, » comme l'assurent tant de témoins et jusqu'aux pasteurs de Bâle.

Durant toutes ces disputes, de grands événements s'étaient accomplis : François Ier, prisonnier à Pavie, venait d'être rendu à la liberté ; la paix était signée entre l'empereur et le roi de France. Charles-Quint avait promis, dès qu'il le pourrait, de repasser les Alpes : il tint parole. Il avait convoqué les ordres de l'Empire à Augsbourg.

CHAPITRE XXXIV.

DIÈTE D'AUGSBOURG. — 1530.

Entrée de Charles-Quint à Augsbourg.—Procession du Saint-Sacrement.—Les princes refusent d'y assister. — L'électeur Jean. — Le landgrave de Hesse. — Les prédicants. — Récit d'une comédie luthérienne racontée par Erasme. — Ouverture de la diète ; orateurs catholiques. — Exomologèse de Mélanchthon. — Antilogies de Luther. — Luther à Cobourg. — Dispositions pacifiques de Mélanchthon. — Luther repousse toute voie de conciliation. — Mélanchthon consent à conserver l'épiscopat et la papauté. — Bruck ne veut pas qu'on reconnaisse le pape ou l'Antechrist. — Cri de réprobation contre Mélanchthon. — Appel de Luther aux haines. — Ses paroles de pitié à Mélanchthon. — Spalatin veut rétablir la messe. — Colère de Luther. — Sa doctrine sur l'obéissance due aux puissances. — La confession d'Augsbourg examinée comme pensée de progrès.

Le 15 du mois de juin 1530, Charles-Quint fit son entrée à Augsbourg. Ce fut un des plus beaux spectacles dont jamais ville d'Allemagne ait conservé le souvenir.

L'empereur attirait tous les regards. Jeune, beau, bien fait, monté sur un cheval polonais qu'il maniait avec toute la grâce d'un écuyer consommé, il saluait de la main et du regard le peuple répandu sur son passage. Trois cents cloches sonnaient à la fois, et mêlaient leurs sons aux détonations de l'artillerie, aux fanfares des trompettes, des instruments de musique, et à la grande voix du peuple qui dominait tous

ces bruits divers. Jamais prince n'avait paru comblé de plus de gloire. Il portait un manteau espagnol brodé en or et étincelant de pierreries; la selle de son cheval était garnie de topazes et de rubis, et ses étriers étaient en argent doré. Il s'avançait sous un dais de velours écarlate parsemé d'abeilles en or, et porté par les sénateurs d'Augsbourg vêtus à l'espagnole. On avait suivi l'ordre prescrit par la bulle d'or et les règlements publiés par Charles IV en 1356. L'électeur de Saxe, comme grand maréchal de l'Empire, précédait l'empereur, entre le comte palatin, représenté par le marquis d'Erbach, et le margrave de Brandebourg; il avait l'épée impériale à la main droite; le comte palatin tenait la pomme, le margrave de Brandebourg le sceptre, tous trois de front, et revêtus de leurs manteaux d'électeur, d'écarlate doublée d'hermine, blasonnés de leurs armes. Le duc de Saxe portait coupé d'argent et de sable à deux espadons de gueules passés en sautoir, et écartelés de toutes les provinces qu'il possédait, et de celles auxquelles il prétendait avoir droit, comme les duchés de Juliers, de Clèves, de Berg; le margrave de Brandebourg, grand chambellan héréditaire du Saint-Empire, avec armes écartelées, portait sur un fond d'azur un sceptre d'or. Frédéric, duc d'Autriche, grand échanson héréditaire de l'Empire, élu roi de Bohême en 1527, marchait hors rang, seul et immédiatement après l'empereur, la tête couronnée, et escorté de trois cents gardes vêtus de casaques de velours rouge et blanc. L'archevêque de Mayence, le doyen des électeurs ecclésiastiques, précédait les princes qui portaient les insignes auliques, entouré de deux cents gardes de l'empereur, vêtus de casaques de velours jaune et noir; à gauche, l'archevêque de Cologne, à la tête de cent gardes armés de toutes pièces. Les électeurs ecclésiastiques avaient des bonnets d'écarlate doublés d'hermine. Les rues étaient tendues de tapisseries et

couvertes de fleurs et de feuillages. A la vue de l'empereur, le peuple s'inclina pour recevoir la bénédiction du légat. Il était aisé de reconnaître dans la foule les luthériens, qui se contentaient de courber la tête sans mettre le genou en terre. Aux portes d'Augsbourg, quand l'empereur avait monté le cheval de parade qu'on lui destinait, et que le cardinal Campegi avait donné sa bénédiction, les princes électeurs s'étaient découverts, mais sans baisser la tête.

Les regards cherchaient en vain celui qui mettait en mouvement cette multitude, qui avait exilé de force l'empereur du théâtre de sa gloire, et dont le nom et l'image occupaient tous les esprits. Luther était absent. Il se tenait caché dans une petite ville, à Cobourg, où l'avait conduit l'électeur de Saxe, de peur que sa présence dans Augsbourg n'éveillât la colère de Charles-Quint, car il était sous le coup de l'édit de Worms. Spalatin, Jonas, Mélanchthon l'avaient accompagné, puis avaient continué leur route vers Augsbourg, en entonnant le premier verset du psaume, *Deus in adjutorium*, traduit en vers allemands et mis en musique par le réformateur, et qu'on chanta dans les temples évangéliques pendant la diète.

Toutefois il n'eût tenu qu'à Luther de charger cette pompe triomphale en deuil. L'électeur de Saxe et les princes protestants, qui redoutaient le courroux de l'empereur, s'étaient assemblés pour détourner l'orage. L'électeur était d'avis qu'on devançât Charles-Quint, et qu'on allât, avec des troupes suffisantes, l'attendre au pied des Alpes, pour lui fermer l'entrée du Tyrol : c'était une mesure de désespoir qui aurait été funeste à la réforme, et dont Luther comprit tout le danger. « Prince, écrivit-il au duc, ce n'est pas par les armes qu'il faut défendre notre cause, mais par la patience et la résignation, et surtout par une confiance sans bornes dans le Seigneur et son bras tout-

puissant. » Ce conseil était sage ; l'électeur le suivit : avec le temps, le langage de Luther devait changer. Maimbourg et d'autres historiens catholiques se sont laissé prendre à cette sagesse toute mondaine du réformateur : vraisemblablement ils n'avaient pas lu son « Appel à la nation allemande. »

Le cortége s'avançait vers la cathédrale. On chanta un *Te Deum* en actions de grâces ; le légat donna sa bénédiction aux assistants. Le lendemain était un jour de solennité catholique, la fête du Saint-Sacrement, qu'on devait porter en procession dans les rues d'Augsbourg ; Charles invita les princes réformés à cette cérémonie. Les princes avaient concerté d'avance leur réponse. Ce fut un véritable coup de théâtre : le marquis George de Brandebourg, portant la main à son cou, déclara qu'il était prêt à monter à l'échafaud et à perdre la tête, plutôt que de renoncer à l'Evangile. L'empereur sourit, en répétant : « Pas de tête ! pas de tête ! » et il ne dit plus rien, soit que la langue allemande lui fût peu familière, soit que les longs discours ne convinssent pas à son âme de feu, soit peut-être que, suivant l'habitude de la cour d'Espagne, il laissât la parole à son lieutenant, son frère Ferdinand, roi de Hongrie. Les réformés ne comprenaient pas comment ce prince, qui restait muet devant eux, immobile comme une pagode, n'exprimant ses volontés que par des hochements de tête ou des mouvements de cils, avait pu faire trembler le monde. Ils croyaient parler à un homme, et ils n'avaient trouvé qu'une statue. Plus d'un noble réformé dut son courage du lendemain à cet état apoplectique de la langue impériale.

« Brave homme, disait Luther, qui parle moins dans une année que moi dans un jour. »

La nuit, les princes réformés tinrent conseil, s'exaltèrent, et résolurent de ne point assister à la procession. Le lendemain ils attendirent le lever de l'empereur pour lui présenter

leur protestation écrite. Le marquis de Brandebourg porta de nouveau la parole : « Plutôt, dit-il en mettant la main à son cou, que de renier l'Evangile... » L'empereur l'interrompit, en répétant : « Pas de tête! pas de tête! » et il retomba dans son silence habituel. Son frère essaya de vaincre l'obstination du prince, mais ce fut en vain. Le canon des bastions et les cloches des églises annoncèrent, à midi, le départ de la procession.

Elle fut plus magnifique peut-être que la marche triomphale de la veille. George Sabin a épuisé, pour la peindre, tous les trésors de la poésie. L'archevêque de Mayence soutenait un soleil d'or massif dont les rayons semés de pierreries lançaient des feux de toutes couleurs. Six princes qui se relevaient portaient un dais lamé d'or et d'argent, et surmonté, aux quatre coins, de bouquets de plumes d'autruche. Sur chaque place publique s'élevait un reposoir orné de fleurs, de dentelles, et de tableaux précieux. A droite de l'archevêque, marchait le roi Ferdinand ; à gauche, Joachim, électeur de Brandebourg ; devant le dais, deux lignes de prêtres et d'enfants de chœur ; les deux grands maîtres de la maison impériale et royale, suivis de hérauts d'armes, de trompettes, de hautbois et de cornets ; puis les sénateurs de l'Empire, les membres du conseil aulique, du conseil royal, les magistrats de la cité, les officiers et gentilshommes du palais. Derrière le dais, les regards s'attachaient sur l'empereur, vêtu de son grand manteau de pourpre, doublé de toile d'argent, un flambeau à la main, la tête nue, sans parasol, au milieu des ardeurs d'un soleil de juin. A la suite de sa majesté, venaient le légat, les électeurs ecclésiastiques, les archevêques et évêques, les députés des villes impériales, les grands d'Espagne, les seigneurs italiens et flamands, et enfin la garde de l'empereur et du roi de Hongrie. Les assistants tenaient un flambeau à la main, marchant en silence,

lentement, et s'agenouillant chaque fois que l'archevêque élevait le saint-sacrement et l'offrait à l'adoration des fidèles. Des enfants de chœur jetaient des fleurs sur le passage de la procession. Les princes réformés attendaient l'empereur dans le temple, dont l'entrée leur avait été permise par Luther. Le duc Jean portait l'épée impériale, suivant les devoirs de sa charge. Toutefois il avait cru devoir consulter des théologiens, et le docteur Martin autre autres, qui lui avaient permis de s'acquitter de ses devoirs de grand vassal, à l'exemple de Naaman, qui soutenait de sa main le roi de Syrie, son maître, quand il vint adorer l'idole de Remmon. Les théologiens réformés ne voilaient pas leur langage. L'empereur, c'était le prince infidèle de Syrie; la basilique catholique, le temple païen, et le Christ qu'on allait faire adorer au peuple, l'idole de Remmon.

Les princes réformés, après que l'empereur fut entré dans l'église, vinrent prendre les places qui leur étaient destinées. Charles s'assit sur son trône, en face de l'autel. Le chœur était tendu de velours cramoisi; à gauche et à droite du maître-autel, il y avait six fauteuils, avec un écriteau portant : Mayence, Cologne, Bohême, Bavière, Saxe, Brandebourg; une chaise était restée vide, et marquait la place de l'électeur de Trèves, alors absent. Les officiers des électeurs, debout, tenaient, devant eux, l'épée couchée sur l'épaule. Dès que les électeurs se furent assis, on vit entrer dans le chœur divers princes et comtes, puis le comte de Pappenheim, qui ferma les portes, et donna les clefs à son chambellan. Alors l'archevêque de Mayence entonna le *Veni Creator*, et tous les assistants se levèrent à la fois; puis commença la messe du Saint-Esprit, suivant la constitution de la bulle d'or. Après l'évangile, les deux assistants, suivis des prêtres, et précédés par deux pages portant des cierges, s'avancèrent, l'un tenant dans sa main l'encensoir, et l'autre

le livre des Evangiles, s'approchèrent de l'empereur, firent trois révérences profondes, et lui donnèrent par trois fois l'encens; et une fois à l'électeur de Mayence, à l'électeur de Cologne, au roi de Bohême, au duc de Saxe, au margrave de Brandebourg, auxquels ils firent baiser l'Evangile. Pendant l'*Agnus Dei*, les assistants portèrent une croix d'argent à baiser à l'empereur et aux électeurs. La messe finie, l'archevêque se dépouilla de ses vêtements derrière l'autel, vêtit une chape, et, s'étant mis à genoux, entonna une hymne que la musique impériale acheva.

Le cortége reprit ensuite, dans la même pompe, le chemin de la maison de Charles-Quint.

Voyons donc quelles étaient ces âmes timorées qui auraient cru souiller leur innocence en mettant le pied dans un temple catholique. C'était d'abord l'électeur Jean, un des princes les plus gloutons de son siècle, dont le ventre, chargé dès le matin de vin et de viandes, avait besoin, pour ne pas tomber, d'être retenu par un cercle de fer; amoureux fou d'une symbolique qui avait aboli le jeûne, le carême, et permettait de faire gras le vendredi et le samedi. Son buffet électoral passait pour le plus abondamment garni de l'Allemagne de vases de toutes sortes, dérobés au réfectoire des moines, ou à la sacristie des églises. C'était son fils Frédéric, qui usait son temps et sa santé à table ou à la chasse, et, comme son père, joyeux convive, ami du vin et de la bonne chère, savait à peine son catéchisme. C'était le landgrave de Hesse, dont la paillardise était devenue proverbe, adultère effronté qui, pour résister aux assauts de la chair, demanda et obtint plus tard la permission de prendre deux femmes, et qui se faisait servir à table par des domestiques portant sur leurs manches brodées ces cinq lettres capitales : V. D. M. I. Æ. *Verbum Domini manet in æternum:* la parole de Dieu subsiste éternellement. C'était Wolfgang, prince

d'Anhalt, d'une ignorance crasse, qui n'avait jamais su faire, dit-on, le signe de la croix. C'étaient Ernest et François de Lunebourg, qui, ne voulant pas laisser à leurs valets le soin de piller les églises, volaient de leurs mains les vases sacrés. Voilà les princes dont l'âme se troublait à l'idée seule de regarder en face les tabernacles catholiques.

Dès que Charles se fut assis, les archevêques et les prélats vinrent l'un après l'autre bénir le couvert. L'archevêque de Mayence prit les sceaux de l'Etat, qu'il posa sur la table. L'empereur les remit au chancelier d'Augsbourg, qui pendit à son cou le grand scel. Alors parut le margrave de Brandebourg à cheval, tenant en ses mains un bassin et une aiguière d'argent du poids de douze marcs, une serviette damassée, et qui donna à laver à l'empereur. Puis vint le comte palatin, à cheval, portant quatre plats d'argent, chacun du poids de trois marcs, et garnis de viandes chaudes qu'il posa sur la table; enfin, le roi de Hongrie, grand échanson, une aiguière d'argent à la main du poids de douze marcs, et pleine de vin et d'eau qu'il offrit respectueusement à Charles-Quint. Au seigneur de Falkenstein appartenait le cheval du margrave; au margrave de Brandebourg, le bassin et l'aiguière; au seigneur de Nortemberg, maître d'hôtel, le cheval et les plats du comte palatin; au seigneur de Limbourg, le cheval et la coupe du roi de Hongrie, et au maréchal de Pappenheim, le cheval, le bâton et le boisseau de l'électeur de Saxe. Voici quelle était la charge de l'électeur Jean. Devant l'hôtel impérial, on avait répandu de l'avoine; l'électeur, un bâton d'or à la main, et une mesure d'argent doré, du poids de douze marcs, remplissait le boisseau qu'il donnait au premier palefrenier, puis plantait son bâton dans l'avoine, et se retirait.

L'édit de Worms défendait positivement aux novateurs de prêcher leur doctrine en chaire. L'édit n'avait point été rap-

porté; mais les princes réformés, sous prétexte qu'ils ne pouvaient se passer de nourriture spirituelle, avaient, en entrant à Augsbourg, établi dans leurs chapelles privées des prêches où se portait en foule la populace. Elle venait pour y entendre dire des injures aux papistes, donner le nom d'Antechrist au pape et aux évêques, et damner le célibat ecclésiastique. Il fallut un ordre de l'empereur, crié à son de trompe sur toutes les places publiques, pour imposer silence à ces orateurs. Augsbourg était menacé de ces fléaux qui désolèrent le Bas-Empire, où chaque habitant était changé en controversiste. La ville fourmillait de prédicateurs zwingliens, anabaptistes, carlstadiens, illyriens, luthériens, qui tous se disaient envoyés de Dieu pour raconter sa parole. Cette nuée d'évangélistes s'abattait ici et là, et de chaque borne faisait une chaire pour haranguer la multitude qui, tiraillée de tous côtés, ne savait à qui prêter l'oreille. Malheur au prêtre catholique en soutane qui se hasardait seul dans les rues d'Augsbourg! Erasme, avec sa causticité habituelle, a peint ce brouhaha de paroles magistrales, ce tohu-bohu de questions, ce bourdonnement sans fin d'interrogations, ce glas assourdissant de textes bibliques. « En voici venir un, le Nouveau Testament en main, qui crie: Montrez-moi le purgatoire; un autre, où est le baptême des enfants? un troisième, où est la trinité, la divinité de Jésus? un autre, si dans l'union hypostatique il y a autre et autre, ou autre chose et autre chose. Attendez, cela n'est pas fini; j'en aperçois un qui s'enquiert comment les accidents peuvent être en l'Eucharistie; un autre, si le pain et le vin sont réduits à néant, ou changés en son corps par altération; un autre encore, si le corps subsiste dans celui qui le reçoit, ou est changé en sa substance. » Vraiment Erasme fut heureux d'être alors malade à Bâle; car à Augsbourg, où l'avait invité Mélanchthon, ses oreilles eussent

cruellement souffert, et sa tête, fatiguée de trop de travail, aurait eu des vertiges.

Il n'eût été guère plus content de certains prédicateurs catholiques qui, avant l'arrivée de Charles-Quint, avaient fait de la chaire un trépied sibyllin d'où ils jetaient à la figure des grandes lumières du siècle tout ce que leur inspirait la sottise. Voici, par exemple, un cordelier dont le nom n'est point une vengeance d'Erasme, et qui a le privilége de faire courir à ses sermons, car il ne ménage ni les prêtres, ni les évêques, ni les papes, ni l'empereur, ni les lettrés surtout, qu'il accuse de tous les maux qui désolent l'Allemagne. « Mes frères, dit-il, je vous annonce un nouveau luminaire qui vient de poindre à l'horizon; la langue se fourche dans ma bouche, j'ai voulu dire un âne, un maître âne, un docteur à longues oreilles, qui s'avise, voyez-vous l'impudent! de corriger le *Magnificat*, ce cantique inspiré du Saint-Esprit! il a corrompu l'Évangile, ce précurseur de Luther, qui vient d'empester l'Allemagne. » C'était d'Erasme que le frère parlait. Jean Faber, confesseur de Charles-Quint, et le cardinal de Trente, imposèrent silence au cordelier, et lui défendirent de monter en chaire, au grand déplaisir des habitants d'Augsbourg, qui aimaient sa parole lubrique.

Erasme nous a conservé le récit d'une comédie qui sent le luthéranisme, et qu'on eut l'audace de jouer devant l'empereur, qui ne devina l'auteur qu'au dénoûment.

La cour était assemblée dans l'hôtel de la diète, avec le roi de Hongrie, les prélats, les princes réformés. Tout à coup paraît un homme masqué, à la robe longue de docteur, qui porte écrit sur le dos, en lettres onciales, le nom de Capnion. Il tient en main un fagot dont les branches se courbent en forme d'éventail, et qu'il place au milieu de la salle. Alors un ecclésiastique masqué, au nez effilé, à l'œil de flamme, à

la lèvre plissée en signe de moquerie, et qu'on reconnaît aussitôt pour Erasme, s'avance en saluant de côté et d'autre, marchant à petits pas, et regardant en souriant les branches recourbées qu'il travaille à redresser : mais peine inutile, il est obligé de les jeter de dépit, et de s'en aller en grommelant entre ses dents des mots inintelligibles, et ricanant d'un rire diabolique. Un moine lui succède, qui a le front large, la figure soufflée et couleur lie de vin, et une grosse voix qui beugle, et s'en va mettre le feu au fagot; puis un empereur avec une large épée dont il frappe le foyer, qui pétille et jette des étincelles de toutes parts; enfin un pape en habits pontificaux, qui porte de chaque main une cruche; à droite une cruche pleine d'eau, à gauche une cruche pleine d'huile. Il s'approche pour éteindre l'incendie, et malheureusement se trompe de cruche, et jette l'huile au lieu de l'eau sur le brasier, qui s'enflamme et dévore le bûcher. L'empereur irrité fit chercher le coupable : on ne put le trouver.

La diète s'ouvrit le 23 juin, en présence de l'empereur, du roi Ferdinand de Hongrie, des électeurs, des princes de l'Empire et des députés des villes impériales, dans une salle immense toute tendue de velours. Au milieu d'un hémicycle dont chaque côté était garni de fauteuils à bras en velours cramoisi, destinés aux princes souverains, s'élevait le trône de l'empereur, couvert d'étoffe à franges d'or et d'argent. A droite et à gauche se tenaient les pages, vêtus à l'espagnole. L'empereur avait un manteau qui traînait jusqu'à terre, sur la tête la couronne d'Autriche; l'électeur de Saxe, qui faisait les fonctions de grand maréchal de l'Empire, portait l'épée impériale; la main de justice était tenue par le margrave. Le coussin destiné à recevoir la couronne quand Charles-Quint se découvrirait était gardé par deux pages. Sur la seconde ligne de l'hémicycle était le siége des archevêques et évêques, du nonce du pape, des ambassadeurs; au-dessous, les pliants

réservés aux docteurs catholiques, à Eck, à Cochlée, à Nausea. Eck nous est connu.

Cochlée ne ressemblait pas à Eck; au lieu de lacets, il filait des toiles d'araignée où il attendait patiemment que vînt se prendre son ennemi. Nourrisson chéri des muses, dit le poëte protestant, chardon qui s'épanouit au milieu des lis et des roses :

Tamen annumerat tantis quoque musa merentem
Luminibus; virtus quod vel in hoste placet,
Lilia sic inter crescens urtica, rosasque,
Germinat et fruitur floris honore boni.

Du reste, brave chevalier, de belle mine, qui sonne admirablement de la trompette, et jette à son adversaire un noble défi. Voici un cartel de Cochlée qui méritait d'être ramassé par Luther.

Cochlée à Luther :

« Si tu es homme, viens avec des armes et non avec des injures; revêts-toi du glaive de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, et mesurons-nous. Tu as trouvé avec qui combattre pour la foi et la gloire de la religion. Viens, si tu portes un cœur de héros; viens disputer à la face du soleil, dans tout lieu que nous indiquera César, à haute et intelligible voix; viens, pérorons sans ambages, sans détours, sans arrière-pensées. Vaincu, je ne récuse ni l'exil, ni la prison, ni la roue, ni le feu, ni le glaive, rien de tout ce qu'il plaira aux juges du camp d'infliger à celui qui aura succombé; il me sera glorieux de combattre, de vaincre ou de mourir pour ma foi. Viens, encore un coup: lutte, combats, triomphe, ou tombe en revenant à la vérité. Je te porte ce défi, à toi, à quiconque des tiens voudra soutenir en champ clos l'honneur de ta Babylone. Il n'y a qu'une femmelette qui puisse se servir, dans une affaire sem-

blable, de ris, de jeux de mots, de moqueries, d'imaginations monstrueuses. Aux hommes, d'autres armes. Viens donc, armé de toutes pièces, toi ou un second en ton nom. Je vous attends. J'ai dit, et mes actes soutiendront mon dire. Que Dieu me soit en aide! *Amen.* »

C'est une chose étrange que le dédain du réformateur pour Cochlée. Il n'a pas daigné une seule fois sortir de son silence pour lui répondre. Il le jugeait sans importance, puisque Cochlée ne lui a pas fait une seule fois commettre le péché de colère. Quand parut le fameux ouvrage du catholique : *La Bête à sept têtes*, « Je n'en ai qu'une, disait Luther, qu'ils ne peuvent couper; que serais-je si j'en avais sept? »

Jean Faber était un théologien de la renaissance qui savait son Aristote et son saint Thomas par cœur; amoureux comme un écolier lauréat d'Horace et de Virgile, homme du monde, et soigné dans sa parure autant que dans son langage. A Rome, il eût disputé à Hortensius le prix de mémoire; au besoin, il aurait soufflé à Luther, s'il en avait perdu le souvenir, tout ce que le moine avait écrit depuis 15 ans, sans oublier les injures. Il eut une bonne fortune. Au lieu de pâlir sur des livres pour réfuter son adversaire, il l'avait appris, et s'était mis alors à composer les *Antilogies de Luther*. Vous ouvrez le livre, c'est Arius, Manès, Bérenger; vous tournez la page, c'est Scot, Durand; souvent dans le même feuillet, c'est Huss et Eck.

L'ouvrage avait fait rire.

Mais Luther s'était mis en colère. « Je ne répondrai pas, avait-il dit, ni à Cochlée ni à Faber : il n'est pas d'âne qui n'acquière le grade de docteur dès qu'il s'attaque à Luther. Ce Luther est un dieu qui fait de mendiants des seigneurs, d'ânes des docteurs, de polissons des saints, de la boue des pierres précieuses; c'est moi qui ai élevé à la

tiare Adrien, et vous verrez que je ferai de Faber un cardinal. »

Donc Faber était un controversiste habile qui, au témoignage de Mélanchthon, déploya autant de science que de zèle pour rapprocher les esprits à Augsbourg. C'est lui qui disait en chaire à la diète de Spire :—Avant que je croie à Luther, j'aimerais mieux croire à Mahomet ; car il a conservé les jeûnes, les abstinences, les prières et les bonnes œuvres. « J'ai bien peur, répondait à table Luther, qu'il n'ait prophétisé comme Caïphe, et qu'il n'embrasse un jour la foi turque. » Luther se trompait, car Faber mourut dans son évêché de Vienne, que le roi Ferdinand lui avait donné pour prix de ses travaux littéraires. « Encore un d'enrichi par ce pauvre diable de Luther, » s'écriait Erasme en apprenant la nomination de Faber, dont il révérait la piété et l'intelligence. Nausea était un des plus grands prédicateurs de son siècle, mais diffus et retournant un argument comme on ferait d'un vieil habit, jusqu'à ce qu'il fût usé.

Après que le comte palatin, au nom de l'empereur, eut prononcé le discours d'ouverture, les assistants debout et la tête découverte, un héraut d'armes sonna la trompette sur le perron de l'hôtel. A ce signal, les portes de la grande salle s'ouvrirent, et les bourgeois les plus notables de la cité vinrent prendre place sur les bancs qui leur avaient été destinés. Il y en avait plusieurs que l'électeur avait réservés aux théologiens de son parti : Justus Jonas, Spalatin, qui moururent dans la foi de leur maître ; Mélanchthon, qui répudia quelques-uns de ses enseignements, et Agricola d'Eisleben, le chef de la secte des antinomistes, qui quitta et reprit le luthéranisme, et mourut à Berlin, semi-catholique, semi-réformé. Zwingliens, anabaptistes, carlstadiens restèrent dans la foule. Les luthériens, qui venaient à Augsbourg pour demander la liberté de conscience, étaient prêts à s'associer à

toutes les mesures de rigueur que le pouvoir prendrait contre les doctrines et les docteurs dissidents.

Alors l'électeur de Saxe, le marquis de Brandebourg, les ducs François et Ernest de Lunebourg et de Brunswick; Philippe, landgrave de Hesse, et Wolfgang, prince d'Anhalt, se lévèrent de leur siége, et s'avancèrent vers le trône de l'empereur. Et George Pontanus, le chancelier de l'électeur Jean, pria sa majesté de permettre qu'on lût publiquement devant les ordres la Confession de foi des princes, afin de dessiller les yeux de ceux qui leur attribuaient des opinions hérétiques. L'empereur leur donna rendez-vous pour le lendemain dans la salle de son hôtel, car il n'avait pas de palais.

Cette salle n'eût pu contenir tous les réformés : beaucoup d'entre eux furent obligés de rester dans les appartements voisins, dans les couloirs, où ils attendaient avec une inexprimable anxiété l'effet de la lecture du symbole réformé. Le chancelier Christian, chargé de lire l'exomologèse mélanchthonienne, avait la voix éclatante; ses paroles, écoutées dans un profond silence, s'entendaient du château voisin, où un grand nombre de protestants, cherchaient, dans le silence qu'on donnait à l'orateur, d'heureux augures pour l'avenir de leur foi.

La lecture achevée, l'empereur, dont la figure était demeurée impassible, remit un exemplaire de la Confession écrite en allemand à l'archevêque de Mayence, garda pour lui la version latine, qu'il avait prise des mains du chancelier Christian, et congédia les princes après leur avoir fait promettre de ne pas publier la Confession sans son ordre exprès.

Il n'est pas dans l'histoire de la réforme de manifeste plus lumineux contre la mission de Luther, que l'exomologèse de Mélanchthon, connue sous le nom de Confession d'Augsbourg.

Un moine s'est annoncé comme prêtre du Verbe divin, comme un nouvel Ecclésiaste et un autre Elisée. Il a voulu faire prévaloir son autorité sur celle de l'Église catholique. Des peuples ou séduits ou surpris ont marché à sa lumière. Par intervalles, Dieu a suscité des docteurs qui prennent en main la défense de la vérité; mais les mauvaises passions étouffent leur voix, et leur robe est le grand obstacle qui les empêche de se faire écouter. Aujourd'hui voici le Jérémie du réformateur, le disciple en qui il a mis son amour et ses affections, l'enfant de son cœur et de ses doctrines, qui, forcé de montrer au monde le symbole des néologues, présente, après de longs jours de travail, une confession qui sent l'huile, tant il l'a lue, tant il l'a revue, corrigée, raturée, comme il ferait d'un thème de rhétorique. Luther l'a contresignée et apostillée de ces mots remarquables : « Qu'il soit condamné, celui qui enseignera autre chose. » Or, gardez-vous de croire que ce soit l'exposé fidèle des doctrines enseignées jusqu'alors par Luther. Vous vous rappelez ses emportements contre Erasme, au sujet du libre arbitre, que la prescience divine mettait en poudre dans les créatures; cet esclavage de l'homme qu'il a trouvé dans les livres saints, et qu'il impose à notre foi sous peine de damnation. Eh bien, Luther consent à apposer son nom au-dessous de l'article dix-huit de la Confession, où Mélanchthon établit : « qu'il faut reconnaître le libre arbitre dans tous les hommes qui ont l'usage de la raison, non pour les choses de Dieu, que l'on ne peut commencer ou achever sans lui, mais seulement pour les choses de la vie présente, et pour les devoirs de la société civile. » Mélanchthon ajoute, afin d'éclaircir ce passage déjà si clair dans son apologie : « Pour les œuvres extérieures de la loi de Dieu : » vous l'entendez. Mais c'est là ce que disait Erasme, et qui excitait les brutalités de Luther.

« Je n'en veux point, de votre libre arbitre, gardez-le; si Dieu me l'offrait, je le refuserais. » Et il l'accepte aujourd'hui, et il en fait un article de son symbole.

Il vous souvient de cet axiome décourageant qu'il veut nous imposer de sa pleine science : « que Dieu opère en nous le péché. » C'était encore un rayon lumineux qu'il dérobait aux livres saints et qu'il nous accusait de repousser ; et le voilà qui déclare dans l'article dix-neuf : « que la volonté du méchant est la cause du péché! » Emser, Cochlée, Eck, Erasme, pauvres docteurs! il n'y a pas dix ans que vous disiez abomination à cette doctrine de désespoir! Que faisait donc alors le Saint-Esprit, qui troublait ainsi l'entendement du père de la réforme? Est-ce la lettre ou l'esprit qui tuait son intelligence? A qui donc faut-il croire? à Luther dans la chaire de Wittemberg, ou à Mélanchthon à la diète d'Augsbourg? Vantez-nous donc les illuminations qui partent soudainement de la Bible, et vont saisir qui la prend et veut la lire : vous vous trompiez donc, ou vous nous trompiez.

Vous n'avez point oublié les enseignements de Luther sur les bonnes œuvres, qu'il traite de péchés, qu'elles soient opérées même par une âme juste. Pour nous séduire, il corrompait le texte de St Paul par des interpolations qui faisaient crier les catholiques; mais il se moquait bien de ces cris de papistes qu'il renvoyait à l'école. Si nous lui citions, pour l'embarrasser, l'épître de saint Jacques : « Belle autorité, disait-il, épître apocryphe, épître de paille! » Et cependant nous avions raison nous autres. Le maître errait; car, dit-il, — les bonnes œuvres sont dignes de grandes louanges; elles sont nécessaires, et elles méritent des récompenses.

Dormez en paix, vous tous que Luther damnait le coude appuyé sur la table de son auberge de Wittemberg, entre deux pots de bière de Torgau, quand il répondait à un de ses commensaux, qui l'interrogeait si un papiste peut être sauvé :

« Je n'en sais rien, ma foi! » Voici qu'Antoine, Bernard, Dominique et François sont tenus pour saints par l'apologie de Mélanchthon, enfants, par conséquent, de la véritable Église. Il n'y a plus que Thomas d'Aquin de damné sans pitié, vraisemblablement parce qu'il était jacobin, dit Bossuet. Nous pouvons même désormais, et en toute sûreté de conscience, assister à la messe, cette invention de Satan, — car ils n'ont pas aboli la messe.

—On l'a célébrée parmi nous, dit l'Apologie, avec une extrême révérence, et on y a conservé presque toutes les cérémonies ordinaires. En ce temps-là, en effet, un catholique se serait trompé en entrant dans certains temples réformés où l'action de Luther n'avait pu s'étendre. Son livre d'heures à la main, il aurait pu suivre le prêtre, et reconnaître l'*introït*, le *kyrie*, la *collecte*, l'*épître*, l'*évangile*, le *credo*, la *préface*, le *sanctus*, les *paroles de la consécration*, l'*élévation*, l'*oraison dominicale*, l'*agnus*, la *communion*, l'*action de grâces*. Les cierges brûlaient sur l'autel, l'encens fumait, on chantait en latin et en allemand; le prêtre avait les parements et la chasuble avec la croix brodée, le surplis et le rabat. Mélanchthon avait insisté pour la conservation de la liturgie catholique, qui dura en partie jusqu'à sa mort, et à sa mort fut emportée avec quelques-unes des vérités qu'il avait maintenues. A quelques messes luthériennes en dehors de Wittemberg, on pouvait encore prier pour les morts, comme faisait la primitive Église, ainsi que le confesse l'Apologie, qui ne défend pas ces effusions pieuses; entendez bien! le culte des morts, la croyance à l'expiation des âmes dans l'autre vie, ces deux grandes superstitions contre lesquelles s'était rué Luther, ces pratiques nées d'hier et sorties d'un cerveau papiste! Eck de Leipzig, que ne viviez-vous encore, Mélanchthon vous aurait couronné! Mais voici quelque chose de plus merveilleux : « Sodome et Gomorrhe, la grande pro-

stituée de Babylone, l'Église catholique enfin, rentrée en grâce, justifiée, glorifiée par Luther, — car ceci est l'abrégé de notre symbole, où l'on ne trouvera rien de contraire à l'Ecriture, à l'Eglise catholique, ni même à l'Église romaine. Que voulez-vous de plus? un hymne à la tradition, une invocation aux docteurs de la foi, de l'encens aux saints que nous révérons? — Nous ne méprisons pas les dogmes de l'Eglise catholique, ni nous ne voulons soutenir les opinions impies qu'elle a condamnées; car ce ne sont pas des passions désordonnées, mais l'autorité de la parole de Dieu et de l'ancienne Eglise, qui nous a portés à embrasser cette doctrine pour augmenter la gloire de Dieu, la doctrine des prophètes, des apôtres, des saints pères, de saint Ambroise, de saint Augustin, etc. » Mais quand le règne de l'ancienne Eglise a-t-il pris fin? Mélanchthon ne le dit pas, non plus que Luther. Ce ne pouvait être au quinzième siècle, puisque ailleurs Luther appelle un homme merveilleux en tout ce Gerson qui avait condamné au concile de Constance Wiclef et Jean Huss. Ainsi, remarque Bossuet, l'Eglise romaine était encore la mère des saints dans le XIVe siècle. Donc, que vous semble de cette confession de foi d'Augsbourg? Croyez-vous que si Luther l'eût faite à la dispute de Leipzig, l'hérésie aurait déchiré l'Eglise, que la Saxe eût nagé dans le sang des paysans? Un homme de plus en 1519, Mélanchthon, et la révolution religieuse n'avait pas lieu; un homme de moins en 1530, Luther, et la révolution était close, nous le croyons.

Les docteurs catholiques, à l'audition de cette confession, furent frappés d'étonnement. Ils se regardaient les uns les autres, échangeaient des signes muets, et ne comprenaient rien à cette parole mesurée qu'avait toujours dédaignée la réforme; à cette argumentation sans morgue ni faste, à cet exposé candide, et où l'oreille attendait en vain une expression de colère, où par intervalles fermentait bien quelque levain de

nouveauté et surgissait quelque hétérodoxie, mais cachée sous les fleurs d'une phraséologie dont le modèle était perdu depuis longtemps.

On répondit aux princes que leur exomologèse serait examinée avec soin, et qu'on leur en présenterait la réfutation en bonne forme au jour indiqué par l'empereur.

Les protestants auraient voulu que les catholiques formulassent aussi leur confession.—A quoi bon, répondait Faber? nous croyons aujourd'hui ce que nous croyions hier, ce que nous croirons demain.

Luther, à qui Mélanchthon fit parvenir la résolution de la diète, était à Cobourg, malade. Il souffrait des oreilles et de la tête, et éprouvait des vertiges qui ne lui permettaient même pas l'exercice de pensées sérieuses. — Ma tête tinte ou tonne plutôt, disait-il; si je ne quittais le travail, je tomberais en syncope : ma tête n'est plus qu'un tout petit chapitre, elle deviendra bientôt paragraphe, puis finira par n'être plus qu'une période. Ce n'est pas une maladie naturelle, écrivait-il à son ami, c'est le doigt de Satan qui s'appesantit sur moi. Mais, si je ne puis lire ni écrire, je prie au moins, et je me roidis contre son bras. Dieu me laisse dormir, aller, venir, chanter et jouer... Et ailleurs : « J'ai reçu votre lettre, j'apprenais à connaître Satan; j'étais seul, Veit et Cyriacus m'avaient laissé. Il a si bien fait, le diable, qu'il m'a forcé de quitter la chambre et de me mêler parmi les habitants. » Quelquefois, pour échapper aux tentations, il se réfugiait dans la chapelle du château, au pied de la croix. Mais une puissance visible le tourmentait bien plus encore que le prince des ténèbres : c'était l'empereur, qu'il s'étudie à flatter dans les lettres qu'il écrit à ses amis et qu'on pouvait montrer au prince. Mais, avec Mélanchthon, il ne cache ni ses craintes ni son désespoir.

Les docteurs catholiques s'assemblèrent, examinèrent

l'exomologèse de Mélanchthon, et la condamnèrent, comme offensant en divers articles les dogmes de l'Église romaine. On leur reproche de s'être conduits en écoliers bien plus qu'en maîtres de la sacrée science, en relevant avec une ironie trop amère, une joie trop bruyante, la versatilité de la parole luthérienne. On voudrait que le cœur du théologien ne laissât pas de prise à la vanité, qu'il changeât de nature et prît celle des anges : cela est impossible ! Un moine dont on a fait un suppôt de l'Antechrist, qui, pendant plusieurs années, a usé son intelligence à prouver qu'il n'a rien de commun avec l'esprit des ténèbres, et que le pape n'est pas l'ange de l'abîme prédit par saint Jean ; ce moine à qui, dans ce jour, ses ennemis même ouvrent les portes du ciel, pendant qu'ils ôtent du front pontifical la couronne de feu qu'ils y avaient posée dans un accès d'humeur et de mauvaise foi ; ce moine doit être bien glorieux ! Et pourquoi ne lui pardonnerions-nous pas d'être tombé dans le péché de vanité ? son adversaire a bien commis le péché d'envie et de colère ? Luther, plus tard, se repentit d'avoir si facilement consenti à donner le royaume des cieux à ces misérables papistes ; et, dans ses *Tisch Reden*, il ne trouve pas assez de feu en enfer pour les brûler.

La réponse fut amendée d'après le vœu formel de l'empereur.

Dans toute l'existence de Luther, traversée par tant de débats, de douleurs, de maladies, de tentations, il n'est pas de moment où il souffre comme à la diète d'Augsbourg. Cette fois ses douleurs sont plus profondes, parce qu'elles viennent non plus des papistes, mais de ce qu'il a de plus cher au monde, de ses disciples, qui doivent veiller, durant son exil à Cobourg, sur l'œuvre commune de la réforme.

Mélanchthon était las de combats. Il voulait la paix pour les vieux jours de son maître, et pour l'Allemagne, qui de-

puis quinze ans avait versé tant de larmes et de sang; pour le chef même de l'Eglise, vers qui son amour d'enfance l'attirait malgré lui, et pour cette armée d'évêques catholiques, sur la brèche depuis tant d'années, et qui, par une chaîne non interrompue, remontaient au berceau même du christianisme. Aux yeux de Mélanchthon, la vieillesse avait quelque chose de solennel; et comme il ne passait pas devant une ruine sans que son âme s'émût, ainsi ne pouvait-il songer sans douleur que le vieil édifice catholique s'écroulerait un jour comme les pierres : car il avait le malheur de croire aux prophéties de ses maîtres sur la fin prochaine de la papauté, et il voulait l'empêcher de périr en conservant la hiérarchie ecclésiastique. C'est donc une bien belle chose que la tradition, puisque, dans cette atmosphère de passions où se meut à la diète tout ce qui porte le nom de luthérien, Mélanchthon tremble à l'idée seule d'y porter la main. Il voudrait éteindre le schisme, et rentrer sans trop de honte dans le sein de l'Eglise qu'il a quittée. On ne sait pas ce qu'il aurait fait, si le démon luthérien ne l'eût tourmenté de sa prison de Cobourg !

Il faut voir Luther malade, en proie à des douleurs qui lui fendent la tête comme avec une hache, qui soufflent dans ses oreilles comme des serpents, et lui remplissent le cerveau comme des coups de tonnerre ou des chutes d'avalanches, car ce sont là les figures dont il se sert pour peindre ses souffrances; il faut le voir, disons-nous, au seul mot de paix et de rapprochement que son disciple Jonas a glissé dans une de ses lettres, se lever, prendre la plume, à ce mot terrible de *restitution*, pour rappeler l'éloquence de la tribune antique. « Restituer, nous autres! eh ! qu'ils commencent donc par nous rendre Léonard Keyser, et tant de victimes qu'ils ont tuées! Qu'ils nous rendent les âmes que leurs doctrines impies ont perdues! qu'ils nous rendent de si nobles intelligences outragées par leurs trompeuses indulgences et leurs

fraudes ! qu'ils nous rendent la gloire de Dieu étouffée par leurs blasphèmes ! qu'ils nous rendent la pureté cléricale par eux souillée et conspuée ! alors nous compterons et nous verrons qui devra. »

Mélanchthon sentait son âme fléchir, et déposait ses secrètes pensées dans le sein de son père. Luther oubliait ses souffrances pour relever le courage de son disciple. Un moment le visage de Philippe s'était couvert de rougeur quand Faber avait cité des textes où le réformateur appuyait sur la nécessité de la confession auriculaire. Il n'y avait rien à répondre. Les repousser était chose impossible; les livres de Luther étaient là, marqués par un pli aux divers endroits où le dogme catholique était défendu par le docteur saxon. Il ne pouvait pas répondre à ce que Jonas, trop vivement pressé, objectait à ses adversaires — qu'en ce temps-là Luther marchait dans les langes du papisme; car, ces langes, il les avait secoués alors. Mélanchthon se contente d'exposer candidement l'objection à Luther, qui la repousse d'une singulière manière.

« C'est pour faire parade de leur sagesse que mes adversaires citent mes contradictions ! Ânes qu'ils sont ! il leur appartient bien de juger les antilogies de notre doctrine, eux qui ne comprennent rien à des textes qui se heurtent. Comment notre doctrine pourrait-elle apparaître à leurs yeux autrement qu'embarrassée de contradictions, quand elle exige et condamne les œuvres, repousse et autorise la nécessité des rites, honore et blâme la magistrature, affirme et nie le péché ? Pourquoi des eaux dans la mer ? »

La réfutation n'est-elle pas singulière ? Mélanchthon ne fut pas certainement pressé de la présenter à Faber. Il n'y avait pas de papiste dans l'Allemagne catholique qui aurait essayé une justification semblable, à la place de Luther.

Mélanchthon, Jonas, Agricola, travaillaient néanmoins à

l'œuvre de la pacification, à cette *Eucharistie* que tous les esprits souhaitaient avidement. Ils faisaient de larges concessions, et Mélanchthon, par exemple, convenait qu'il y avait nécessité à ne pas dépouiller l'évêque de son autorité, à lui laisser le pouvoir de régler les cérémonies du culte, de maintenir certaines observances et pratiques en usage dans son troupeau. Luther, sans rejeter l'évêque, lui contestait le droit d'établir des règlements, pour le donner à ce qu'il nommait l'Église ou l'assemblée des fidèles, seule reine, seule maîtresse des formes du culte, des cérémonies extérieures ou liturgiques. Mais, disait Faber, qui donc assemblera cette Église, qui la convoquera, puisque vous rejetez l'autorité pontificale?—L'évêque, répondait Luther, qui n'est véritablement qu'un économe. Mais de sérieuses difficultés venaient embarrasser l'esprit du disciple : d'abord l'intervention du fidèle dans des matières auxquelles il est étranger; le danger pour le dogme d'une action populaire en dehors de toute juridiction; l'abaissement du caractère sacerdotal, et la dépendance du prêtre. Par exemple, si la commune prescrit ou repousse le jeûne, à qui en appeler de sa décision? Mélanchthon comprenait parfaitement qu'une constitution semblable menait droit à la négation de l'apostolat luthérien; car Luther n'avait pas assemblé la communion des fidèles pour prêcher contre les indulgences, pour abolir les vœux monastiques et la messe, pour mutiler l'enseignement catholique, et lui ôter la prière des morts, le purgatoire et quelques sacrements! Si l'évêque n'a pas le droit d'établir des pratiques extérieures, des processions, des pèlerinages, un moine avait-il pu, de son autorité privée, effacer du catéchisme trois dogmes principaux, et, comme Luther, donner au monde chrétien une symbolique nouvelle? Eck et Faber n'avaient-ils pas raison de s'écrier ici : O misère du cœur humain!

Luther poursuivait, et établissait que l'évêque même n'avait pas le droit d'imposer des statuts pieux, et qu'on devait lui désobéir et mourir plutôt que de lui céder.

Que justice soit rendue à Mélanchthon ! Si le schisme n'eût eu pour représentants à Augsbourg que des hommes de conciliation comme lui, il se serait éteint ! Il savait bien que les grandes assemblées ne sont propres qu'à fomenter les haines de partis, et il avait proposé de choisir dans les deux communions des théologiens qui disputeraient sur les questions controversées, sans appeler la foule à leurs débats. Cette proposition avait été accueillie.

C'étaient des deux côtés des hommes d'élite, des orateurs qui avaient l'habitude de la parole, des casuistes rompus aux difficultés de l'école. On agita successivement les divers articles de l'exomologèse luthérienne; on disputa sur la foi, sur le mérite des œuvres, sur la pénitence, sur le sacrement de l'Eucharistie. La mémoire de Faber et d'Eck tenait du prodige; ils savaient Luther par cœur. Eck, dans son langage figuré, donnait au père de la réforme plusieurs têtes dont chaque bouche, suivant les temps, enseignait sur le même dogme une doctrine différente. La réforme n'était plus si haute, son langage était moins dur. Le matin était destiné au dogme, le soir à la discipline. Mélanchthon assistait à toutes les conférences, et souvent réprimait, par sa douce parole, des colères prêtes à se faire jour et à détruire l'œuvre de paix à laquelle il attachait toute sa gloire. Malheureusement ce qu'il édifiait avec tant de peine dans le cénacle des théologiens était le soir livré à l'examen moqueur et à l'œil farouche de quelques puritains réformés qui ne voulaient avec Rome ni paix ni trêve : Luther était le chef de ces volontés de fer.

Mélanchthon, par exemple, reconnaissait la juridiction épiscopale dans l'intérêt de la société politique et religieuse. On avait chassé les évêques de leurs siéges, il consentait à ce

qu'on les y rétablît. « Et de quel front, disait-il, oserions-nous consacrer cette victoire de la force brutale, si les évêques nous laissent notre doctrine? Faut-il que je vous dise mon opinion? eh bien! domination épiscopale et administration spirituelle, je voudrais tout leur restituer. Voyez donc l'Eglise que nous aurions sans Politeia! une tyrannie plus intolérable que celle que nous subissions! »

Il allait plus loin : il voulait conserver le pape comme chef visible de l'Eglise. Il écrivait, le 6 juillet, au légat Compegio, cette lettre dont le ton contraste si fort avec celui que prenait Luther.

« Nous n'avons pas d'autre doctrine que celle de l'Eglise romaine; nous sommes prêts à lui obéir, si elle veut étendre sur nous ces trésors de bienveillance dont elle est si prodigue pour ses autres enfants; nous sommes prêts à nous jeter aux pieds du pontife de Rome, et à reconnaître la hiérarchie ecclésiastique, pourvu qu'il ne nous repousse pas. Et comment rejetterait-il la prière de suppliants? pourquoi le fer et la flamme, quand l'unité rompue est si aisée à rétablir? »

Malheureusement il y avait auprès des princes des conseillers intéressés à ce que le projet de pacification de Mélanchthon échouât. C'étaient des courtisans qui avaient gagné une existence brillante, et qui pouvaient faire du despotisme à l'abri du nom de leur maître, comme le chancelier Bruck, qui colorait sa colère contre le pape de zèle pour la religion, et disait avec un ton hypocrite de componction — qu'il ne pouvait en conscience reconnaître l'Antechrist qu'avait annoncé l'apôtre saint Paul.

Mélanchthon lui répondait : — Prenez garde, il y a du danger à renverser un édifice qui existe depuis tant de siècles : que le pape soit l'Antechrist, on peut vivre sous lui comme les Israélites sous le Pharaon.

Mais la voix de Bruck était plus puissante. Ses amis, au-

trefois engagés dans les ordres, et qui occupaient de beaux postes à la cour des princes, répétaient avec lui : — Pas de paix avec l'Antechrist et la bête de l'Apocalypse. Les magistrats se joignaient aux prêtres : faction nombreuse, qui n'avait embrassé la réforme que pour secouer le joug sacerdotal, et qui avait gagné au changement de religion des honneurs, des titres et de l'argent. Il y eut un moment un cri de réprobation contre Mélanchthon, qu'on accusait de trahison et de vénalité. Le pauvre disciple succombait à la peine. Il voyait avec douleur qu'il avait entrepris une œuvre que rendaient impossible les mauvais instincts de ses frères : car, disait-il à son maître en découvrant la plaie de la réforme, ce n'est pas pour l'Evangile qu'ils combattent, mais pour le pouvoir ; ils s'inquiètent peu d'enseignement et de religion, ils ne cherchent que le despotisme et la licence !

Bruck savait bien que la réconciliation des deux cultes tentée par Mélanchthon échouerait, car Luther n'en voulait pas. Cette pensée de paix était aux yeux du Saxon une impiété, un sacrilége! et pendant que Philippe usait ses forces, ses ardeurs de tête et de plume, et jusqu'à ses larmes, que Cochlée a tort de regarder comme hypocrites, pour opérer une réconciliation, Luther, dans son commentaire sur le deuxième psaume, adresse à l'archevêque de Mayence, ce grand martyr de constance catholique, faisait un appel à la haine, soulevait les colères des princes allemands contre la papauté, et offrait son sang en holocauste au triomphe de ses passions.

« Laissez donc enrager le roi, rugir le pape, tempêter les princes : notre roi règne, et le fils de la maison. Mes chers maîtres, vous le laisserez bien tranquille, sinon envoyez-lui un cartel pour lui jeter à la face vos colères et votre défi, afin qu'il prenne ses précautions, qu'il revête ses armes et bâtisse un fort... Nous autres Allemands nous ne cesserons donc de

croire au pape que lorsqu'il nous aura donné un bain, non pas d'eau chaude, mais de sang? La belle joie pour le pape, quand nos princes se prennent aux cheveux! il rit dans sa barbe : bon, dit-il, bestiasses d'Allemands, vous ne voulez pas de moi pour pape, et bien me voici. Je ne suis pas prophète, mais je vous prie de prendre garde que vous n'avez pas affaire au pape et à sa séquelle, mais au diable et à ses diableries que je connais. »

Et comme Mélanchthon semblait intimidé, il lui jette ces paroles de pitié et de mépris : « A qui meurt de peur, des braiments d'ânes pour chants funèbres; et pour vous qui mourez de votre propre couardise, quels chants entonner? »

Spalatin penchait pour la paix comme Mélanchthon. Il était vieux, cassé, infirme; les tempêtes où s'était jeté Luther, l'avaient usé. Il n'aspirait plus qu'à la tombe, et il voulait y descendre doucement, y précéder Martin, auquel il désirait procurer quelques heures de repos.

A Augsbourg, les catholiques insistaient vivement sur le rétablissement de la messe. Spalatin inclinait, et Mélanchthon aussi, à reconnaître le sacrement, mais il tremblait de déplaire à Luther. Philippe lui écrivit donc en termes pleins d'amitié et de condescendance; et voyez comme le Saxon le rudoie!

« C'est Jésus-Christ qui a institué la messe; il n'a pas parlé à son Eglise de messe privée. Il ne s'agit pas de dire : J'ai bonne intention; mais bien : J'ai pour moi la parole de Dieu. Pas de culte divin nouveau sans une parole expresse du Seigneur, ainsi que je l'ai si souvent enseigné. Vous diriez par le même motif : Je veux monacher par motif de piété; moines et messes privées, tout cela a été jugé. Il ne faut pas leur pardonner encore, de peur de les faire revivre : au voleur la potence, c'est sa place. »

Quel pas immense vers la paix! Mélanchthon qui consent

à reconnaître la suprématie du pape et le pouvoir des clefs, par conséquent son infaillibilité; la juridiction épiscopale, la hiérarchie cléricale, l'expiation dans cette vie et dans l'autre par la prière et le repentir; Justus Jonas qui est prêt à restituer les biens des ecclésiastiques, à rendre au moine sa cellule, au curé son presbytère, à l'évêque sa demeure épiscopale; et Spalatin qui rétablirait la messe privée et l'institution cénobitique! Ainsi la réforme était en voie de conciliation; elle reniait Luther, et ne conservait plus que de vieilles rancunes contre des doctrines qu'il coûtait trop de désavouer à l'amour-propre de ses théologiens : encore avait-elle fini par s'accorder avec Faber sur l'efficacité de l'œuvre soutenue de la foi en Jésus-Christ. Mais Martin était là, veillant pour éteindre et étouffer toute pensée de conciliation; il ne veut ni paix ni trêve : c'est un combat à outrance avec le catholicisme; il faut que l'un des deux meure : malheur à qui s'interpose entre Luther et le pape! il le renie pour son frère. Ni le sang qui a coulé en Allemagne pour le triomphe de doctrines que ses disciples eux-mêmes aujourd'hui seraient prêts à désavouer, ni le sang qui coulera dans un avenir prochain, dont Luther assigne le terme, ne le font trembler! Il veut en finir à tout prix, et marcher jusqu'à ce qu'il ne rencontre plus sur sa route une âme de catholique, jusqu'à ce qu'il ait écrasé sous sa semelle l'antique serpent qu'on appelle le pape, et que le pape ait aboli le papisme. — Le bel ouvrage, écrit-il à Spalatin, que vous avez entrepris là, de réconcilier le pape et Luther : le pape ne veut pas plus de Luther que Luther du pape. Si vous réussissez, je ferai comme vous; je travaillerai à réconcilier le Christ avec Bélial. — Que Pharaon périsse, pourvu qu'Israël soit sauvé; pas de réconciliation avec des meurtriers qu'étouffe le sang du juste Abel, et qui ne peuvent vivre sans boire le sang de leurs frères.

Quand Charles-Quint doit entrer à Augsbourg, Luther a soin de répandre parmi les catholiques les louanges du prince; il en fait un homme de Dieu, un envoyé du ciel, un Auguste nouveau qui a l'amour et les vœux du monde entier. Et ses amis n'oublient pas de demander aux papistes si c'est là ce théologien farouche qu'ils ne cessent de représenter comme l'ennemi de César ! Attendez, l'empereur aussi a besoin de la paix, et il voudrait bien étouffer ces discordes religieuses que la réforme promène en Allemagne. Il laisse la vie à la réforme, il lui cède des temples, un symbole, des livres; seulement il lui demande de se taire jusqu'à ce que le concile qu'elle sollicite depuis tant d'années ait jugé en dernier ressort.

Alors tout change, il ne faut plus espérer en la clémence de César; Charles et ses conseillers ne sont plus des hommes, mais des portes d'enfer; des juges qui ne peuvent juger sa cause, et auxquels il ne cédera pas un seul poil de sa barbe. Alors ce nom d'empereur et de monarque était puissant sur l'esprit des peuples, et quand l'empereur avait parlé, on croyait que la sagesse divine s'était reposée sur ses lèvres. Luther imagine, pour ruiner la décision du souverain, cette distinction entre le prince et le chrétien, que plus tard le philosophisme eût été bien aise de trouver dans quelque écrit de jésuite : — le prince auquel toutes volontés doivent obéir, — le chrétien qui n'a pas reçu du ciel le droit de violenter les consciences. Soumettez-vous à César, c'est la volonté de Dieu, qui a commandé d'obéir aux puissances; mais résistez au chrétien qui veut tourmenter votre foi, car c'est un précepte du ciel qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ainsi, quand un vassal comme le landgrave de Hesse désobéit à l'empereur qui lui a prescrit, ainsi qu'aux électeurs, de ne pas quitter sans sa permission Augsbourg, le réformateur n'a que des paroles glorieuses à lui adresser,

parce qu'il a eu le courage d'échapper par la fuite à cette cité où on voudrait tenir captive la parole de Dieu.

Les princes électeurs, travaillés par Luther, n'attendaient qu'une occasion pour quitter Augsbourg et protester contre le décret dont on menaçait la réforme. Ils la firent naître. Dans une querelle suscitée à dessein, un soldat tombe mort: les bourgeois cachent le meurtrier, et pendant le tumulte l'électeur de Saxe s'enfuit par la porte orientale, au moment même où l'empereur y faisait placer des gardes, car il avait deviné le dessein des dissidents.

Quelques jours après parut le décret impérial où Charles-Quint accordait aux protestants jusqu'à la fin d'avril 1531 « pour examiner s'il ne leur conviendrait pas de retourner à la communion catholique plutôt que de persévérer dans leur schisme, et pour se préparer à exposer leurs griefs devant le concile qui serait convoqué dans six mois. »

Les princes protestèrent contre la réfutation de leurs doctrines, par des textes bibliques. Ils dénoncèrent le silence dont on avait accueilli la réponse qu'ils avaient faite aux docteurs catholiques. Bruck présenta ces doléances à l'empereur, qui ne voulut pas les recevoir. Les envoyés de Strasbourg, de Memmingen, de Constance, de Lindau, refusèrent de souscrire au décret de la diète. Strasbourg avait embrassé la doctrine de Bucer, et, dans la crainte de violence ouverte, venait de former une ligue avec Berne, Zurich et Bâle. Le traité portait — que si l'empereur ou les princes menaçaient la liberté religieuse, ces trois villes enverraient des troupes à son secours; que Strasbourg fournirait 20,000 écus d'or chaque mois, par mille hommes d'infanterie; que si les cantons suisses étaient inquiétés, Strasbourg payerait mensuellement un subside de 3,000 écus d'or; que si les alliés étaient attaqués, la cité rhénane fournirait 10,000 milliers de poudre, Zurich 10,000 milliers de grains, qu'on déposerait

à Bâle. Cette convention fut signée sans le consentement de l'empereur. C'était un acte de félonie que Luther glorifia comme une inspiration divine. Il oubliait qu'il avait flétri, damné ces chrétiens, qui, sous le nom de paysans, avaient résisté aux magistrats civils, et cimenté de leur sang quelques textes obscurs des livres saints.

La confession d'Augsbourg, envisagée comme pensée de progrès, point de vue sous lequel l'ont considérée les historiens réformés, attentait au principe de libre examen posé par le moine saxon, en donnant à la réforme une unité symbolique qu'elle eût dû repousser quand chaque intelligence devait être juge souverain de ses croyances. Il n'y a pas de catéchisme avec le droit d'interprétation. Luther, dans cette confession de foi, détrône la raison individuelle, sur le front de laquelle il avait mis une si belle couronne. Cette raison n'est plus reine dès qu'on lui dicte un culte, des dogmes, une foi, un symbole. Luther lui a dit : « Tu es libre, » et il la damne, dans cette vie et dans l'autre, si elle rejette la présence réelle. Il a donné des ailes à la pensée, lui a permis de prendre son vol au plus haut des cieux, de scruter des mystères que le catholicisme cache à ses enfants, de sonder des profondeurs où nul œil n'ose plonger, de rejeter l'autorité des siècles, les enseignements des docteurs, des évêques, et de croire tout ce qu'elle veut. Mais aujourd'hui il lui coupe les ailes, il la fait tomber du ciel, et la jette dans un autre lit de Procuste. Essaye-t-elle de remuer, Luther l'accuse de révolte et de désobéissance, prêt à la renier comme une mécréante. C'est le libre examen qui a produit les sacramentaires, et les sectaires venus à Augsbourg pour demander la liberté de conscience. On les violente, on veut leur imposer un formulaire ; n'est-ce pas là de l'autorité ? Au moins, dans le catholicisme, l'intelligence n'a pas de peine à obéir, dès qu'elle croit que l'esprit de Dieu repose dans cette image vivante du

pape, vicaire de Jésus sur cette terre. Mais que penser d'une symbolique à l'instar de la confession d'Augsbourg, tracée sur parchemin, que Mélanchthon travaille, fait, défait, polit, corrige, remet sur le métier, transmet à Luther, qui la reprend, la revoie, l'enfle, l'amoindrit, la retourne dans tous les sens, pour l'expédier par le premier courrier à son disciple qui la proclame l'œuvre de la réforme, la manifestation de la vérité et l'inspiration du Saint-Esprit? Singulier Evangile qui ne ressemble pas à lui-même, car, reproduit trois fois dans l'espace d'un demi-siècle, trois fois il a paru avec des variantes nouvelles.

Aujourd'hui, tout ce qu'il y a d'intelligences logiques dans les deux communions protestante et réformée repousse les livres symboliques.

« Les confessions, a dit récemment M. de la Harpe, sont contraires au principe de la confession. Le principe de la réformation, c'est la liberté, le droit de faire un choix, le droit de mettre la Bible au-dessus des hommes : une confession de foi, c'est le pape. »

CHAPITRE XXXV.

POLITIQUE DE LUTHER.

Ligue de Schmalkade. — Luther poursuit la diète de ses écrits. — Il justifie la révolte à main armée. — Son « Avertissement aux Allemands. » — Explications des hardiesses de Luther. — Divination des tendances de ce livre. — Réplique de Luther. — Tentatives du catholicisme pour un rapprochement que repousse le réformateur — Le protestantisme rejette l'anabaptisme et le force de recourir aux armes.

Les efforts de Mélanchthon pour donner la paix à l'Eglise d'Allemagne avaient échoué contre les instincts passionnés de Luther. C'était à l'instigation du réformateur que Philippe de Hesse avait quitté subitement Augsbourg et s'était mis en révolte ouverte contre l'empereur. Les protestants confiaient leurs destinées aux mains de ce prince, dont l'histoire a flétri le caractère; héros de taverne, tout fier de son épée quand le danger est loin, et perdant la tête dès que le péril est à ses côtés. C'est sous ses auspices que fut conclue la ligue de Schmalkade offensive et défensive des princes réformés, dont il se détacha au premier signe de colère de l'empereur, et qu'il ranima jusqu'à ce que Charles-Quint, après la journée de Muhlberg, si funeste à la réforme, lui eût fait expier ses perpétuelles indécisions, et l'eût jeté, ainsi que Jean Frédéric,

dans une prison où ils seraient morts si Maurice de Saxe ne les eût délivrés.

La ligue de Schmalkade devait être funeste au repos du pays. Luther avait poussé les princes à la révolte.

A peine la diète était-elle close, qu'il la poursuivait d'un hymne sauvage que la presse reproduisit dans les deux langues latine et allemande.

— Malheur à vous tous, disait-il, qui avez soutenu le papisme à Augsbourg! honte sur vos têtes! La postérité rougira de vous, elle ne pourra croire qu'elle ait eu de semblables ancêtres. Oh! diète infâme qui n'as jamais eu, qui n'auras jamais ta pareille! tu as couvert de honte nos princes et le pays; tu as marqué ton sceau au front de nos Allemands, devant Dieu et devant les hommes. Que dira le Turc à la nouvelle d'un tel scandale? que diront les Moscovites et les Tartares? Qui désormais, sous le ciel, aura quelque respect pour nous autres Teutons, quand on saura que nous nous sommes laissé ainsi honnir, braver, traiter en enfants, en souche, en pierre par le pape et sa séquelle, et que nous avons souffert, pour l'amusement de cette canaille, qu'on étouffât la vérité et le droit sous le poids de ce scandale des scandales? Il n'y a pas d'Allemand qui ne doive se repentir de s'appeler Allemand.

Il avait réservé ses colères, ses ruses pour justifier la révolte à main armée, dans son « Avertissement à ses chers Allemands. »

Après la diète d'Augsbourg, un casuiste réformé s'était demandé si chrétiennement on pouvait faire la guerre à l'empereur.

Il voulait une réponse pour apaiser sans doute ses remords intérieurs ; il la trouva dans l'*Avertissement* de Luther.

—Quand des égorgeurs et des chiens de sang n'ont qu'un

désir : de tuer, de brûler, de rôtir, il n'y a pas de mal à s'insurger, à opposer la force à la force, le glaive au glaive. Il ne faut pas traiter de rébellion ce que ces chiens de sang appellent rébellion. Ils voudraient bien nous fermer la bouche et la main, et empêcher qu'on n'employât contre eux la parole ou le poing. Pour prêcher à leur aise, ils voudraient se servir du poing, effrayer le monde en criant à la révolte, et vivre sans alarme et sans danger. Tout beau, mon compagnon ! ta définition ne vaut rien, je te le dis et te le prouve. — Qui s'élève contre le droit ne se révolte pas, car alors toute négation du droit serait une révolte. Seulement il y a révolte quand on ne peut souffrir ni magistrature ni justice, qu'on les attaque ouvertement, qu'on veut s'ériger en maître et en droit vivant, comme l'a fait Munzer : voilà le crime. Donc, résister à ces chiens, ce n'est pas faire de la rébellion; qui dit papiste, dit oppresseur. Donc voilà le vrai rebelle, qui n'a pour lui ni le droit divin, ni le droit des hommes; méchant qui ressemble dans ses péchés au meurtrier, à l'insensé.

Si nous ne connaissions pas le moine saxon, peut-être nous étonnerions-nous de son appel à la révolte formulé en termes si transparents, lui qui en place d'une crèche a donné à son christianisme pour berceau l'hermine ducale. Mais qu'a-t-il à redouter? au besoin, pour le défendre, on verrait se lever tous les princes qu'il enrichit de la dépouille des églises et des monastères, grands et puissants seigneurs qui préféreraient une révolte ouverte à une restitution. Déjà quelques-uns d'eux traitent secrètement d'une alliance avec François I[er], sacrifiant ainsi ce qu'un peuple a de plus glorieux, sa nationalité. Chaque jour des villes nouvelles se détachent du faisceau teutonique : Eslingen, Heilbronn ont accédé à la convention de Spire; Henri VIII vient d'abjurer le catholicisme, et les Turcs ne sont plus qu'à quelques journées

de marche de la capitale de l'Empire. Luther n'a donc rien à craindre.

Un catholique de Dresde osa dénoncer à l'Allemagne des doctrines grosses de tempêtes ; il attaqua Luther en face, dépouilla cette parole cauteleuse de sa peau de serpent, montra le venin qu'elle recélait, et étala à tous les regards les versatilités politiques et dogmatiques de son adversaire. C'était un penseur que cet écrivain de Dresde, un Allemand au cœur chaud, un prophète pour qui Dieu, comme il fait souvent, avait levé quelque coin du voile qui cache l'avenir.

Luther lui répondit dans son style accoutumé, tout trempé de fiel et de vinaigre, où il ressuscite son fantôme de papisme pour faire peur aux Allemands, et qu'ensuite il jette dans le sépulcre, au bruit de son tonnerre de blasphèmes et d'exécrations, en guise de cloches.

Le fantôme sut briser la pierre où Luther l'avait couché, à la journée de Lochau, quand Philippe de Hesse et Jean Frédéric, en révolte contre l'empereur, mettaient en pratique les théories de leur docteur. Luther avait applaudi à toutes les insurrections de la réforme contre le droit national de la Germanie. Quand, dans une de ces luttes où elle venait se heurter contre l'épée de Charles, l'un de ses enfants succombait, Luther en faisait tout aussitôt un martyr. Le réformé regardait le ciel, et voyait au delà de cette vie une couronne de béatitudes éternelles promises par son apôtre à qui mourait pour la foi. Ce fut en vain que l'empereur voulut étouffer ce prosélytisme en pacifiant les esprits ; toutes ses tentatives furent inutiles. S'il indiquait une diète à Spire en 1531, l'électeur de Saxe, à la prière de Luther, refusait de s'y trouver. Les protestants, encouragés par l'exemple de leurs princes, s'assemblaient à Francfort, et choisissaient pour chefs de li-

gue Jean de Saxe et Philippe de Hesse. A Lubeck, en 1532, ils se réunissaient aux Bavarois pour blâmer le choix de Ferdinand comme roi de Hongrie : double insulte à Charles-Quint et aux constitutions impériales. En même temps ils refusaient, comme le leur avait recommandé jadis leur père, tout subside pour faire la guerre aux Turcs; non pas qu'ils regardassent le Turc comme un ennemi vulgaire, mais pour embarrasser l'empereur. Le mot d'ordre leur avait été donné par Luther : la tenue d'un concile national, sauf à protester contre le concile quand il aurait été convoqué. A Nuremberg, en 1532, le catholicisme lassé vint offrir la paix aux dissidents, qui la repoussèrent en termes magnifiques par l'organe d'Urbanus Regius. « Ou la paix, disait ce luthérien dans son affreux dilemme, ou la paix avec les papistes, c'est-à-dire la ruine de notre foi, de nos droits, de notre vie, et une mort de péché; ou la paix avec le Christ, c'est-à-dire la haine de nos ennemis, et la vie dans la foi. Que décider? — Tempêtes du diable, hostilités du monde, lutte de l'Antechrist, mais protection du ciel et vie dans le Christ. »

Le protestantisme refusait même de se réconcilier avec les partis dissidents; en sorte, dit un historien réformé, que l'homme qui, en 1520, avait ouvert à la pensée progressive un chemin si large, ne lui laissait pas même, en 1532, un sentier libre. Quiconque n'était pas pour lui était contre lui.

L'une de ces sectes, l'anabaptisme, fut donc obligée, mais plus tard, d'employer les armes pour entrer de vive force dans la communion chrétienne. Nous allons voir ce qu'il en coûta à l'Allemagne.

CHAPITRE XXXVI.

LES ANABAPTISTES. — 1534-1537.

Melchior Hoffmann prêche contre Luther. — Strasbourg se prend aux rêveries du prophète. — Disputes à Augsbourg entre anabaptistes et luthériens. — Munster. — Rothmann et ses dogmes. — Luther ne veut pas que la voix des anabaptistes se fasse entendre à la diète. — Plaintes des prophètes. — Ils triomphent d'abord à Munster. — Siége et prise de la ville. — Mort de Jean de Leyde. — Joies de la réforme. — Elle a recours au glaive politique. — Actes du synode de Hombourg. — Exil, confiscation et peine de mort prononcés par l'assemblée protestante contre les anabaptistes. — Décret de Hombourg contre les hérétiques. — N'est que la paraphrase du commentaire de Luther sur le psaume 82. — Versatilités de la parole de Luther.

Le comte de Frise était un des protecteurs déclarés de l'anabaptisme ; on disait qu'il s'était fait rebaptiser secrètement. Embden, la capitale et le foyer de l'hérésie nouvelle, avait envoyé à la diète d'Augsbourg des missionnaires qui arrêtaient les passants et leur criaient : Faites-vous rebaptiser, ou vous n'aurez pas le royaume des cieux. Le plus fougueux de ces prédicants était un disciple de Melchior Hoffmann, qui avait pris le nom d'Elie, et se faisait remarquer par ses emportements contre les zwingliens et les luthériens, qu'il accusait de morale relâchée. Il attaquait Luther, ses mœurs et sa doctrine.

Melchior Hoffmann venait annoncer aux habitants de Strasbourg le nouveau règne des enfants de Dieu. « Ecoutez, leur disait-il, l'Esprit-Saint est descendu sur moi; il me transforme en ange, il répand sur mes lèvres un vin nouveau qui m'enivre, sur ma tête une lumière de feu qui m'embrase. Je veux réédifier Jérusalem; mort aux premiers-nés d'Egypte! Un nouveau Cyrus va venir, qui désarmera le roi de Babylone, brisera l'arc de Nemrod, ouvrira aux enfants d'Israël un chemin tout neuf pour retourner à leur pays natal..... Les sept anges apocalyptiques ont dégaîné l'épée qui frappera tous les infidèles, et l'un d'eux s'apprête déjà à répandre sa fiole dans les airs: le royaume de l'Antechrist touche à son terme. »

Strasbourg, la ville savante, la ville lettrée, l'Athènes de l'Allemagne à cette époque, écoutait ces rêveries.

Quand Luther avait commencé ses prédications, Strasbourg avait embrassé la symbolique saxonne sur les indulgences, sur le purgatoire, sur la papauté et sur la Cène. Plus tard le Rhin apporte de Zurich les dogmes de Zwingli sur l'Eucharistie; Strasbourg se rallie à la confession helvétique. Survient Bucer avec une parole nouvelle, et Strasbourg se fait bucérien. Melchior Hoffmann paraît, et Strasbourg lui donne asile, et se prend à la dogmatique de l'illuminé. Tout n'est pas fini : d'autres apôtres viennent, chassant ce troupeau de docteurs hétérodoxes qui les ont précédés, c'est-à-dire Carlstadt, Luther, Zwingli, dérobant à chacun d'eux un article de son *Credo*, dont ils font sortir je ne sais quelle confession qui n'appartient ni au luthéranisme, ni au zwinglianisme, ni à l'anabaptisme, et Strasbourg adopte ce symbole, parce qu'il n'a ni la forme ni la couleur catholique.

Strasbourg était donc représenté à Augsbourg par ces docteurs de toutes sortes : zwingliens, luthériens, carlstadiens, bucériens. Les anabaptistes étaient les plus ardents : le jour

même de leur arrivée, sans avoir obtenu la permission des sénateurs, qui presque tous penchaient pour Luther, ils avaient établi des conférences où ils jetaient un insolent défi aux dissidents. Un luthérien l'ayant accepté : — De qui as-tu mission de prêcher? demanda-t-il à l'anabaptiste. — De qui? reprit l'anabaptiste; tu ne connais donc pas le livre où ton maître dit qu'il a lu toute sa vie? Or qu'est-il écrit dans ce livre inspiré? — que l'amour du Christ est un titre suffisant pour prêcher sa parole.

L'anabaptiste, pour prouver que les luthériens n'avaient pas ce gage dont parle l'Apôtre, se mit à tracer un tableau satirique des mœurs réformées. Il représentait les disciples du nouvel Évangile escaladant les couvents pour en enlever les nonnes, faisant liesse avec elles dans les cabarets, se gorgeant de viande, de vin, et rompant le vœu de continence à chaque taverne qu'ils rencontraient. La populace riait.

Mais le luthérien saisissait le moment où la multitude se taisait, pour répondre à son adversaire :

— Apôtre d'iniquité, tu calomnies saint Paul, tu blasphèmes l'Évangile. Sans doute, tout chrétien doit pratiquer les œuvres de charité; mais tout chrétien n'est pas appelé à annoncer la parole divine. Il faut, pour la répandre, d'autres titres et une autre mission que la sainteté des mœurs et l'amour du prochain.

— La vocation sans doute, reprenait l'anabaptiste, je te comprends; mais dis-moi de qui tu la tiens?

— Des magistrats : c'est d'eux que nous avons reçu le droit de publier l'Évangile.

—Et moi, du choix de nos églises : nos églises ne valent-elles pas tes magistrats?.... Ouvre donc notre livre commun, lettre morte pour toi, et pour nous lettre de vie : où donc as-tu lu que le Christ ait conféré aux hommes du pouvoir le droit de députer des apôtres et de leur dire : Allez, prêchez, ré-

pandez la parole de vie, au nom du Christ, le sauveur des hommes?

Alors l'anabaptiste s'inspirait, levait les yeux, se recueillait, puis, d'une voix de prophète, annonçait au peuple sa venue au nom de l'Eternel, qui en songe lui avait dit : Réveille-toi, prends la route d'Augsbourg; voici que je serai avec toi dans le chemin, que je te précéderai comme autrefois l'étoile lumineuse précédait les mages; je mettrai la sagesse dans ta bouche; tu annonceras ma parole au peuple de la ville impériale; j'amollirai les cœurs, et des ruisseaux de miel découleront de tes lèvres.

Ordinairement quelques hommes d'armes, envoyés par le sénat, mettaient fin à cette scène burlesque : l'anabaptiste descendait de sa chaire, et allait ameuter plus loin le peuple.

Ailleurs un autre prédicant, venu de Munster, convoquait ses auditeurs à une conférence en plein vent. C'était un des mille théologiens nés au soleil de cette nouvelle Sion des temps modernes, que saluaient dans leurs rêves tous ces fanatiques dont Luther avait troublé le cerveau, qui voulaient jouer le rôle du Saxon, se disaient prophètes, et se conféraient les noms d'Élie, d'Enoch et de Moïse. Pauvres malades, dont la *Captivité de l'Église à Babylone* avait égaré la raison; intelligences sans étude, sans science, sorties tout à coup de la foule où elles devaient mourir, et qui, perverties par la lecture de livres hérétiques, se croyaient appelées à régénérer le monde.

Munster, véritable Thébaïde du désert avant l'apparition de Luther, dormant tranquille sous la houlette de ses pasteurs, était tout à coup devenu une ville de troubles, de désordres, inquiète, tourmentée de son obscurité, et aspirant à imiter Wittemberg. Elle était riche, commerçante, et cultivait avec succès les lettres humaines. Son université avait jeté quelque éclat dans le monde savant. Elle aimait l'antiquité,

la Grèce surtout, dont elle avait élucidé les poëtes. C'était toute sa passion, jusqu'au temps où ses portes s'ouvrirent à des disciples du moine saxon; alors cette cité demi-grecque, demi-latine, par ses mœurs et ses instincts, se jeta dans la dispute théologique, et ses professeurs abandonnèrent l'étude de Cicéron et d'Homère pour commenter les livres saints. Dieu sait que de choses nouvelles ils trouvèrent dans ces saints livres, que n'avaient jamais enseignées nos prêtres! Donc toutes les divinités classiques s'en vont de Munster à la fois, comme les hirondelles au printemps, mais pour n'y plus revenir; et à leur place une scolastique amère, pointilleuse, bavarde, y vient troubler le repos des écoliers, des maîtres et du peuple. La marche révolutionnaire des sectes est toujours la même : ce sont d'abord des quolibets contre l'ignorance du clergé, de grosses plaisanteries contre l'intempérance des moines et peut-être contre leur ignorance; professeurs, disciples, jusqu'au peuple, tout sourit dans la ville de Munster : mais la révolte grandit, prend des forces, s'enhardit; elle envahit la chaire catholique, où, devant le sénat, elle débite ses sophismes. De la chaire, elle passe dans le sanctuaire : une fois dans le lieu saint, elle renverse les images, déchire les vêtements sacerdotaux, puis elle s'arme, attaque et détruit les couvents. Les couvents pillés et rasés, elle se jette sur les presbytères, dont elle chasse les prêtres, comme entachés de papisme.

C'est le moment où apparaît un restaurateur de la parole évangélique : cette fois c'est un jeune homme sorti du peuple, autrefois enfant de chœur de l'église Saint-Maurice, où quelques chanoines l'ont instruit dans les lettres latines. Il s'appelle Rothmann. Quand Luther eut prêché contre les indulgences, le bruit de ses sermons vint jusqu'à Munster, et éveilla dans le cœur de l'adolescent un désir immodéré d'entendre le moine. Il partit donc, malade de doutes et d'anxiétés. Lu-

25*

ther crut avoir conquis un disciple qui travaillerait à l'œuvre commune. Mais Rothmann avait été séduit par Mélanchthon, et surtout par Carlstadt. La lecture de Zwingli fit entrer de nouvelles ténèbres dans son âme, et le livre qui parut en 1531, sous le nom de *Rétablissement*, le refoula du sacramentarisme dans l'anabaptisme. Rothmann croyait à l'alchimie, à la transmutation des métaux, au fatalisme, et au démon de Zwingli. Un jour, pour prouver que le Christ n'est pas dans les espèces eucharistiques, il prit dans le calice des hosties consacrées qu'il jeta à terre, en disant à la foule muette d'étonnement : « Voyez, est-ce là du sang, est-ce là de la chair ? Si Dieu était dans ce symbole, il se lèverait et remonterait sur l'autel. » C'est le même argument qu'en 1793 un prêtre employait contre l'existence de Dieu. « Si Dieu existe, disait-il, qu'il me tue; je le nie. » Dieu avait le temps d'attendre, et il attendit. Rothmann avait, comme tous les réformés de renom, pris femme « par continence, » et formulé une confession de foi qu'à sa rentrée à Munster il voulut imposer de force aux catholiques. Cette exomologèse ne ressemblait en rien à la symbolique luthérienne : c'était une œuvre de progrès, où il établissait la nécessité d'une communication immédiate de Dieu avec la créature, sous certaines conditions qu'il assignait, et dont la première était de dépouiller le papisme. Les catholiques méprisèrent ces imaginations, dont Luther se moquait également. Rothmann allait son chemin.

« Répondez donc à Rothmann, criaient ses disciples à Augsbourg ; catholiques, luthériens, zwingliens, vous êtes tous dans le chemin de la perdition, et la seule voie du ciel, c'est celle que vous ouvre mon maître ; quiconque n'y marche pas aura les ténèbres de la réprobation éternelle. »

L'arrivée de l'empereur mit fin à toutes ces prédications : les zwingliens et les anabaptistes gardèrent le silence. Ils espéraient confesser leur foi en pleine diète, comme les pro-

testants en avaient eu le pouvoir, et montrer dans le livre de l'Evangile leur genèse dogmatique. Ils se trompaient. Mélanchthon et Luther surtout ne voulurent pas qu'on les écoutât. Luther écrivait de Cobourg à Philippe — que tout était jugé, que la doctrine de Zwingli et de Rothmann était diabolique, et qu'il fallait chasser ces semeurs de pestes et ces loups dévorants qui dévasteraient le troupeau du Christ. Ainsi donc, c'est Luther qui refuse à ces sectes le moyen de se justifier, qui leur ferme la bouche, qui les appelle filles du diable, parce qu'elles ont trouvé dans un texte du Nouveau Testament la nécessité d'un second baptême! Ce n'est pas seulement la vie matérielle qu'il sollicite pour sa communion, mais des temples, des autels, des droits de cité ; et si l'un de ses frères demande, nous ne disons pas des églises, des vases d'or, des édifices publics, ni même de l'ombre, du soleil ou du pain, mais seulement un peu de pitié et de miséricorde, Luther le repousse!

Qu'on n'objecte pas, pour le justifier, que la doctrine de Rothmann avait subi une transformation politique; qu'elle menaçait la magistrature, et devait ruiner l'édifice social. Jamais l'anabaptisme n'aurait ensanglanté l'Allemagne, si Luther l'eût pris sous sa protection, et eût laissé à ses disciples la liberté d'enseigner leurs visions. Au point de vue catholique, la question est tout autre : l'anabaptiste, au tribunal de l'autorité, est un enfant révolté que les lois peuvent punir; mais, aux yeux des luthériens, qu'est-ce qu'un anabaptiste? tout au plus un chrétien qui se trompe, et non point un hérétique, puisque sa foi découle de sa raison, et que la lumière de son intelligence éclaire chacune des interprétations des textes controversés. Rothmann à Augsbourg, c'est Luther à Worms.

Il faut entendre les plaintes qu'exhalent contre le docteur Martin les écrivains favorables aux fanatiques. Dans leur

colère, ils l'appellent au pied du tribunal de Dieu, quand l'ange aura réveillé les morts, et ils font crier contre lui le sang de leurs prophètes, versé depuis la diète d'Augsbourg, où le moine étouffa leur voix. Le catholicisme n'a pas besoin d'attendre le son de la trompette du jugement dernier pour demander compte aux anabaptistes de la mort de tant de prêtres tués de leurs mains dans l'évêché de Munster, de tant d'églises incendiées, de tant de milliers de statues par eux jetées aux flammes, de toutes ces chartes précieuses dont ils bourraient leurs canons, de ces monastères qu'ils pillaient plus cruellement encore que n'avaient jamais fait les luthériens. Ils triomphèrent d'abord. Après leur première victoire, le sénat fit un édit qui enjoignait, au nom du Christ et de son Evangile, de dévaster les églises. Le peuple obéit. On vit une multitude qui se disait pleine de l'esprit de Dieu se ruer sur les portes des temples, les briser à coups de hache, incendier les orgues et les chaires, traîner sur la place publique les statues et les tableaux où un vaste brasier les réduisait bientôt en cendres, tirer les reliques de leurs châsses, jeter au vent les os des martyrs, boire dans les vases sacrés, et finir, à la lumière des cierges allumés, par accomplir dans le saint lieu le précepte, donné à nos premiers pères, de croître et de multiplier.

Ce jour de profanation, Munster fut surnommé la nouvelle Sion, et un rescrit affiché par Rothmann décida qu'il n'y avait désormais qu'un livre nécessaire au salut, la Bible, et qu'il fallait brûler tous les autres comme inutiles ou dangereux. Deux heures après, périssait dans les flammes la bibliothèque de Rudolphe Langius, presque toute composée de manuscrits grecs et latins.

Mais Dieu eut enfin pitié de la vieille église de Munster. La ville était assiégée. Le printemps avait fait naître un peu de verdure sur les remparts et dans les jardins de la ville. Jean

de Leyde, le nouveau prophète, l'avait fait couper et distribuer à ses soldats; mais un vent violent, accompagné de neige et de gelée, faucha ces brins d'herbe; les assiégés, sans une sortie heureuse qu'ils firent malgré l'ordre de leur prophète, allaient mourir de faim. Aucune voix cependant, parmi ce peuple de cadavres, ne s'élevait pour crier merci. L'évêque, qui pressait le siége, eut pitié de ces malheureux. Il envoya à Jean de Leyde un soldat pour le sommer, au nom de Dieu, de rendre la place. — Il ne fut point écouté. Les anabaptistes s'encourageaient à mourir : un d'eux, monté sur un cheval semblable à celui de l'Apocalypse, sonnait de la trompette, et annonçait à haute voix que les morts allaient sortir de leurs tombeaux et venir au secours de la ville. Les morts dormirent de leur sommeil. Le canon battait vainement depuis un mois les murailles de la ville rebelle; la trahison en ouvrit les portes. L'armée épiscopale s'avança jusqu'à la grand'place. Il ne restait plus que trois cents anabaptistes, qui, retranchés derrière des charrettes, mouraient en chantant des cantiques. La faim leur fit tomber les armes des bras : on les reçut à merci.

Jean de Leyde combattait encore; la lance d'un soldat le renversa. On se jeta sur le prophète, qu'on étreignit de cordes et de chaînes, et qu'on traîna, pressé entre deux chevaux, aux pieds de l'évêque. Le prélat était à cheval, sur un tertre d'où son œil pouvait découvrir la ville tout entière, et son oreille entendre les derniers gémissements des mourants. — Voilà ton ouvrage, dit-il à Jean de Leyde; vois donc ces églises et ces palais en cendres, ces maisons abattues, cette herbe qui croît dans les rues arrosées du sang de tes frères. — Waldech, répondit l'anabaptiste, quel si grand mal ai-je donc fait ? ta ville était démantelée, je te la rends fortifiée. Veux-tu que je te propose une excellente affaire qui te dédommagera des trésors que tu as dépensés au siége de

Munster ? enferme-moi dans une cage que tu promèneras dans toutes les villes de l'Europe, et, à un florin par tête pour voir le roi de Sion, il y aura tant de curieux que tu auras de quoi acquitter toutes tes dettes et augmenter tes revenus. — C'est ce que je ferai, dit l'évêque.

Jean de Leyde et d'autres chefs qu'on destinait au supplice furent conduits au château de Bevergen. Le peuple accourait des campagnes pour voir les vaincus et les conspuer. On leur crachait à la face ; pour étancher leur soif, un homme leur présenta une fiole pleine de sang ; les prédicants luthériens arrêtaient quelquefois le convoi, et, entourés de leurs ouailles, offraient à ces malheureux une dispute en règle. Jean de Leyde en accepta une avec Corvin, un des ministres du landgrave de Hesse, lequel nous a laissé les actes de cette conférence. Il est glorieux d'avoir triomphé de l'anabaptiste, qui abjura et pleura même ses erreurs sur l'Eucharistie, et sa révolte contre son souverain ; mais le roi de Munster nia constamment l'efficacité du baptême donné aux enfants, et l'humanité du Christ formée dans le sein de Marie. — Le Verbe fait chair, disait-il à Corvin, est l'œuvre de l'Esprit-Saint ; l'humanité a traversé toute formée le sein de la Vierge, comme un rayon de soleil traverse le cristal.

Il y avait trois hommes dont le supplice devait effrayer le monde : Jean de Leyde, Knipper Dolling et Kretting, car Rothmann n'existait plus. On avait élevé un échafaud en face même du palais, où Jean de Leyde paraissait dans toute la splendeur de ses habits royaux, et entouré d'un sérail de femmes, ses concubines. Il était entre ses deux complices, plus élevé, afin qu'on le vît de plus loin. Le bourreau avait des tenailles ardentes dont il lui déchirait les chairs. Jean de Leyde priait. Le supplice dura près d'une heure. On y mit fin par un coup d'épée qui lui perça le corps d'outre en outre. Il rendit l'âme. Ses deux compagnons moururent de

la même mort. Une cage de fer était prête, où l'on enferma ce qui restait de Jean de Leyde, et qu'on plaça au haut de la tour de Saint-Lambert pour servir d'épouvante aux anabaptistes. On jeta aux vents les cendres de Knipper Dolling et de Kretting.

La réforme ne put cacher sa joie à la chute de l'anabaptisme à Munster : elle croyait prendre possession des ruines de cette ville infortunée ; mais le vieux culte, qui avait souffert surtout dans sa lutte avec Jean de Leyde, fut, par une décision de la diète de Worms, réintégré dans tous ses droits ; seulement il dut relever les ruines que l'hérésie y avait faites. Un moment le nom d'anabaptiste fut un signe de réprobation : qui en était marqué ne pouvait trouver asile dans les cités protestantes. L'anabaptisme s'appela donc davidisme et memnomisme, du nom de deux de ses membres qui s'étaient chargés des destinées de la secte.

La réforme abandonnait la parole pour en appeler au glaive politique. Elle eut un synode, concile œcuménique, où toutes les villes qui s'étaient détachées de l'autorité envoyèrent des députés. L'assemblée se tint à Hombourg le 7 août 1536. Luther n'y vint pas en personne, mais en esprit, sous la forme de pamphlets.

Des actes de cette diète, le protestantisme n'a cité que d'informes fragments, comme s'il devait en rougir : il a raison. Qu'il pleure maintenant sur le sang de ses confesseurs, versé par le glaive dans diverses cités des Pays-Bas ; qu'il tresse des couronnes de martyre pour ses disciples morts ; qu'il glorifie le bûcher de Jean et de Henri, brûlés à Bruxelles ; mais qu'il n'accuse plus le pouvoir de cruauté ! A Worms et à Augsbourg il disait qu'il n'y a pas d'autre glaive que la parole ; aujourd'hui qu'il a des temples dont il a dépouillé les anciens maîtres pour célébrer son culte, qu'il boit dans nos calices, qu'il donne la communion avec nos

coupes, qu'il prêche dans nos chaires, qu'il s'est revêtu de nos vêtements recousus à sa taille, qu'il appelle ses fidèles au son de nos cloches, quand il ne les a pas fondues; si un anabaptiste, pauvre âme qu'il a séduite, vient lui demander de l'air et de la paille, et lui crier elle aussi merci, il s'arme du glaive, il fait de la force et donne le signalement de l'hérétique. « Et d'abord il serait inutile d'examiner si le ministre de la parole a le droit d'user du glaive contre l'hérétique. Ce droit n'appartient qu'au magistrat, qui peut seul faucher l'ivraie avec le fer; et encore l'enseignement doit-il précéder le châtiment. Maintenant voyons ce qu'il faut décider à l'égard de l'anabaptisme. Quelques-uns de ses dogmes sont subversifs de l'ordre social, par exemple la polygamie, le parjure envers le prince, la révolte contre l'autorité politique, le refus du serment en justice : aux magistrats de poursuivre et d'exterminer ces dogmes impies. Il est d'autres dogmes qui, sans porter atteinte au pouvoir, sont hostiles au pur Evangile, par exemple le baptême des enfants que les fanatiques rejettent, la négation du péché originel, leurs révélations immédiates du Créateur, et la damnation à laquelle ils condamnent à jamais quiconque s'est souillé d'un péché mortel. On demande ici s'il est permis de punir de mort ceux qui soutiennent ces maximes hétérodoxes? »

Presque tous les réformés opinèrent pour la confiscation des biens, l'exil et la mort, en cas d'impénitence. On ouvrit le livre saint. — *Qui Deum blasphemat morte moriatur,* dit le Seigneur; donc le magistrat est obligé d'exterminer le blasphémateur. C'est un précepte divin; et quel plus grand blasphème que de nier l'Eglise de Jésus-Christ, comme font les anabaptistes? En vain allèguent-ils, pour justifier leur schisme, le scandale des ministres évangéliques; c'est l'excuse dont les donatistes autrefois essayèrent de colorer leur séparation de l'Eglise chrétienne; c'est justement que les

édits d'Honorius et de Théodose vinrent frapper ces hérétiques qui voulaient fonder un nouveau ministère.

« Qu'on ne dise pas que le soin de la parole divine n'appartient pas au magistrat temporel : le ministère du prêtre, le ministère du magistrat, ont tous deux été établis de Dieu pour maintenir l'harmonie des sociétés. Le prince doit veiller sur cette double œuvre du Seigneur, et punir la révolte contre la parole sainte, comme la révolte contre la société : ainsi, dans le Vieux Testament, les rois de Juda punissaient de mort ceux qui suivaient les faux prophètes.

» Qu'on ne dise pas non plus que Jésus-Christ a défendu d'arracher l'ivraie : c'est aux ministres de la parole que s'adresse ce précepte; mais le Christ n'a pas songé à porter atteinte aux droits du magistrat; il l'arme du glaive pour frapper et punir celui qui blasphème son saint nom. Si donc l'anabaptiste, persistant dans sa doctrine de péché, soutient la nécessité d'un second baptême, nie le péché originel, et se sépare de nous sans nécessité, — qu'il meure par le glaive dans sa coupable obstination. »

Aucune voix ne s'éleva dans l'assemblée de Hombourg contre cet anathème. Mélanchthon, le « Fénélon de la réforme, » opina pour la peine capitale contre tout anabaptiste qui persisterait dans ses erreurs, ou qui romprait son ban sur la terre d'exil où les magistrats l'auraient déporté. — Un magistrat, répétaient les envoyés de Lunebourg, a droit de vie et de mort sur les hérétiques; le prince peut contraindre ses sujets à entendre la parole de Dieu. — Que l'hérésie soit éteinte dans le sang et les flammes, demandèrent les ministres d'Ulm. Et ceux d'Augsbourg : — Si nous n'avons envoyé encore aucun rebaptisé au gibet, nous leur avons marqué la joue d'un fer rouge. Et ceux de Tubingue : — Pitié pour les pauvres anabaptistes, qui ne suivent que la

voix de leurs chefs ; mais mort aux ministres de la parole. Le chancelier se montra plus tolérant : il conclut à ce qu'on enfermât les rebaptisés dans une prison où on s'étudierait à les convertir à force de misères. Tous demandèrent qu'on rédigeât en cette occasion un code religieux qui servît de règle de conduite aux protestants, afin d'exterminer à jamais le fanatisme. Et de cette assemblée sortit un décret semblable dans la forme à ceux de ces Pères dont Luther s'est si fort amusé, et où nous retrouvons jusqu'au Saint-Esprit qu'ils invoquaient, et que les réformateurs appellent aussi à leur secours.

Or, voici cette bulle, à laquelle vous pouvez comparer celle de Léon X, que Luther nommait une œuvre d'enfer:

« Les ministres de la parole évangélique exhorteront d'abord les peuples à prier le Seigneur pour la conversion des rebaptisés : qu'une punition exemplaire soit infligée à ceux de nos frères dont les déréglements scandaliseront les consciences ; que les ivrognes, les adultères, les joueurs, soient réprimandés ; que nos mœurs se réforment.

» Qui rejette le baptême des enfants, qui transgresse les ordres des magistrats, qui prêche contre les impôts, qui enseigne la communauté des biens, qui usurpe le sacerdoce, qui tient des assemblées illicites, qui prêche contre la foi, soit PUNI DE MORT.

» Voici comment on procédera contre les coupables : on amènera devant le surintendant tout chrétien soupçonné d'anabaptisme ; le ministre le reprendra et l'exhortera avec douceur et charité ; s'il se repent, on écrira au magistrat et au pasteur de sa résidence qu'on peut lui pardonner et l'admettre à la communion des fidèles. Le coupable abjurera ses erreurs, confessera ses fautes, en demandera pardon à l'Église et promettra de vivre en fils soumis. S'il retombe, et qu'il veuille se réconcilier de nouveau avec Dieu, il sera frappé

d'une amende dont on devra distribuer le produit aux pauvres. Tout étranger qui s'obstinera dans ses erreurs sera banni du pays ; s'il rompt son ban, on le FERA MOURIR.

» Quant aux simples qui n'auront ni prêché, ni administré le baptême, mais qui, séduits, se seront laissés entraîner aux assemblées des hérétiques ; s'ils ne veulent pas renoncer à l'anabaptisme, ils seront battus de verges, exilés à jamais de leur patrie, — et MIS A MORT, s'ils reviennent par trois fois au lieu d'où ils auront été chassés. »

Une seule voix s'éleva dans l'Allemagne protestante contre la sévérité de ce manifeste ; ce fut celle du landgrave de Hesse, dont les Etats étaient infectés d'anabaptisme. Sa conscience n'était pas tranquille. Il voulut consulter ses docteurs ordinaires. Il s'adressa donc à Mélanchthon et à Luther. Nous avons leur réponse ; elle est datée de Wittemberg, le lundi après la Pentecôte. C'est la paraphrase du commentaire de Luther sur le psaume 82.

« Que parlez-vous d'hérésie ? avait dit autrefois Luther; ce sont des factieux, des perturbateurs de la paix publique, que tous vos anabaptistes, qu'il faut mettre à la raison de gré ou de force. Qui nie les dogmes de la foi, un seul article même de notre croyance reposant sur l'Ecriture ou l'autorité de l'enseignement universel de l'Eglise chrétienne, doit être sévèrement puni. Il faut le traiter non-seulement comme un hérétique, mais comme un blasphémateur du saint nom de Dieu. Il n'est pas besoin de s'amuser à disputer avec de pareilles gens, on les condamne comme des impies et des blasphémateurs. Et à quoi bon discuter sur des dogmes que l'Eglise a reçus, qu'on a longtemps débattus et trouvés conformes à la raison, appuyés du témoignage des livres saints, cimentés par le sang des martyrs, glorifiés par de nombreux miracles, et sanctionnés par l'autorité de tous les docteurs ? Donc, s'il survient entre catholiques et sectaires un de ces

duels de paroles où chaque combattant s'avance avec un texte, c'est au magistrat de connaître de la dispute, et d'imposer silence à celui dont la doctrine ne concorde pas avec les livres divins. — Voilà pour ces brouillons qui prêchent et enseignent en public ; mais il en est ici d'autres qui cherchent les ténèbres, qui, sans mission et sans vocation, se glissent furtivement dans les familles, y répandent leur venin, enlèvent les brebis au troupeau du Christ. Il n'est pas besoin d'attendre qu'on les défère au pasteur et au magistrat civil : ce sont des voleurs et des fripons, qu'il faut traiter en voleurs et fripons. Que si un pauvre diable a eu le malheur de tomber dans un pareil guêpier, il faut que, sous peine de parjure à Dieu et aux hommes, il déclare à quel troupeau il veut appartenir avant qu'on l'écoute. Veillons soigneusement à ce que nul prédicant, quand il vivrait en saint, ne vienne usurper la parole parmi les paroissiens qui ont un pasteur papiste ou un ministre hérétique. En vient-il qui n'apporte pas avec lui les titres de sa vocation divine, et le mandat humain en vertu duquel il veut exercer le ministère évangélique ; quand ce serait un ange, Gabriel lui-même descendu du ciel, chassez-le comme un apôtre de l'enfer, et, s'il ne s'enfuit pas, livrez le polisson et le séditieux au bourreau. »

On fit ce qu'avait recommandé Luther : tout ce qui portait le nom d'anabaptiste, devenu odieux au pouvoir, fut chassé. L'anabaptisme cite encore aujourd'hui ces jours d'orage où sa constance lassa le bras du magistrat, comme des temps d'épreuve que Dieu faisait lever en faveur de son Église de prédilection. Il rappelle avec orgueil quelques-uns de ces confesseurs, qui aimèrent mieux souffrir la prison, l'exil et la mort même, que de renier le verbe de Jésus : même il a des chants pour ces « martyrs, » et des paroles de pitié méprisante pour le moine saxon, qui en 1528, dans son livre *de*

Cœnâ Christi, et dans un autre traité, *Contra pædobaptismum*, avait d'abord si énergiquement défendu la liberté de conscience. Et, pour toute vengeance, il rappelle les larmes que le moine répandit un jour quand Balthazar Hubemeyer, un de ses frères, fut conduit au supplice par ordre de Ferdinand d'Autriche, et ses paroles, plus éloquentes encore que ses pleurs, dans une épître à ses paroissiens : « Au nom de Dieu, point de flamme ni de gibet, point de sang parmi nous ! que chacun croie en liberté au cri de sa conscience. N'est-ce donc pas assez des feux de l'enfer, des feux éternels pour punir l'hérétique? pourquoi des peines dans ce monde, s'il n'a commis d'autre crime que d'errer dans sa foi ? »

Depuis quinze ans que nous écoutons Luther, chez lui la pensée a fait comme le corps, elle a changé à chaque heure de la journée.

CHAPITRE XXXVII.

LES JURISTES.

Luther, qui a besoin d'un symbole, immole l'esprit à la lettre.—Remarque de Menzel. — Transfiguration nouvelle. — Luther nie la lettre.— Défection de plusieurs de ses disciples.— Luther aux prises avec les juristes en chaire et à table. — Son retour à la lettre. — Gaspard de Schwenkfeld attaque Luther. —Son opinion sur la valeur dogmatique du réformateur.

Nous nous rappelons la révolte de Luther contre la lettre. Il avait commencé par enseigner la suprématie de l'esprit sur le mot. Pour émanciper la raison, il dut poursuivre l'image humaine dans la tradition catholique. A la fin, il lui fallut ériger un symbole : il eut donc besoin à son tour de signe matériel ; mais sa lettre nouvelle éprouva le sort de la lettre ancienne, elle fut soumise au doute, et niée. Luther protesta contre cette négation, et immola cette fois l'esprit à la lettre : l'infaillibilité de l'Église entre donc dans sa dogmatique.

— Il est dangereux de croire ou d'enseigner contre le témoignage de la foi et des dogmes de l'Eglise. Celui qui doute d'un seul article écrit dans son symbole est un hérétique en révolte contre le Christ et ses apôtres, et contre son Église,

roc inébranlable de vérité. — C'est au duc Albert de Prusse que parle le réformateur.

— Mais, dit ici Menzel, qui comprend merveilleusement tout le danger de cette parole pour le libre examen, que va donc faire le réformateur? dira-t-il aux flots de la pensée, comme aux flots de la mer: Vous n'irez pas plus loin? Si derrière ces flots point une lumière que les néologues regardent avec des yeux de chair et d'esprit comme une lumière divine, affirmera-t-il qu'il n'y a que ténèbres? Si le sectaire a assez de foi pour marcher sur les flots, est-ce que Luther l'arrêtera? Voilà donc la nuit papiste qui s'étend de nouveau sur ce bel adage de l'apôtre: Prenez et gardez ce qui est bon.

Les juristes développèrent la pensée de Menzel, soutinrent et prouvèrent que, le dogme du libre examen posé, il ne pouvait y avoir d'hérésie dans l'Eglise luthérienne, et repoussèrent comme un attentat à la raison et une défaillance de Luther cette exégèse du psaume 82, où le docteur change des négations en hérésie, et cette postille où il établit le droit qu'ont l'Eglise et le pouvoir de punir l'hérétique.

Luther crut échapper à ses adversaires par une transfiguration nouvelle: il nia la lettre.

—Cette défaillance incessante de doctrines finit par frapper quelques âmes qui, ralliées à l'œuvre de Luther dès le principe, s'effrayaient des ruines que la réforme faisait dans le domaine des intelligences. Esprits positifs, versés dans la pratique du droit, et qui, détournés par Luther de ces voies traditionnelles où leur science pouvait se régler et s'alimenter, voyaient leur crédit s'éteindre parmi leurs concitoyens, et leur parole abandonnée. Les juristes tentèrent donc de revenir sur leurs pas, et de ramener les chrétiens au droit civil ou à l'autorité. Ce fut un coup de la Providence, que le retour des prêtres de la jurisprudence à la tradition. Leur appel aux

décrétales, aux canons de l'Eglise, aux bulles papales, au concile, pour établir le dogme, quand la lettre paraissait insuffisante, causa à Luther, sur ses vieux jours, une cuisante douleur! Les juristes proposaient donc d'adorer ce qu'on avait d'abord brûlé? Schurff, une des premières conquêtes de Luther, fut aussi un des premiers à proclamer la beauté et la valeur de la tradition ! il proposait un argument qui blessait au cœur le docteur saxon : car, disait Schurff, qu'est-ce que l'Ecriture, sinon une tradition ? Comment prouver le caractère divin de l'Ecriture, sinon par la voie orale, tradition séculaire qui nous assure que le souffle de Dieu s'est répandu sur la lettre? Il n'en est pas du Nouveau Testament comme du firmament, où chaque étoile parle un langage compris de tous. Qui nous a remis ce livre de bonne nouvelle? des hommes; qui nous l'a transmis d'âge en âge? des hommes. Ainsi donc c'est par la tradition que vous savez que le nom de chrétien que vous portez vient du Christ. C'est le fleuve de la tradition qui vous apporta les deux Testaments, le Sinaï et le Thabor, l'ancienne et la nouvelle loi, Dieu et Jésus.

Luther vieillissait; sa verve s'épuisait, son cerveau se dépeuplait, quand il déclara la guerre aux juristes. Son argumentation est faible, traînante et embarrassée. Il s'aperçut bientôt du peu d'effet que sa parole produisait, et il revint à sa nature première. Il se fit moqueur, car déjà la moquerie ne lui venait pas spontanément, ainsi que dans sa lutte avec le « papisme; » il avait besoin de la chercher, et souvent longtemps, sans la trouver.

« Il y a trois ans, disait-il en chaire le dimanche de la Quadragésime, que je me tais : c'est bien assez de temps. Les juristes sont venus m'attaquer de tous cotés : à la bonne heure, qu'ils viennent, mais avec l'arme de Dieu, et point avec les décrets des pontifes. Quand je succomberais, ce qui

n'arrivera pas, ils devraient honneur et gloire à notre doctrine, ce Verbe de Dieu que l'Esprit-Saint a répandu et annoncé par ma bouche, en disant : Qu'ils gardent cette parole quand bien même Caïphe ou Judas la prêcherait. Que nous parlent-ils des canons? quand ces canons vaudraient quelque chose, ce ne sont pas des chaînes qui doivent nous lier : nous n'adorerons pas, pour faire plaisir aux juristes, les excréments et les décrets des pontifes de Rome. Qu'ils s'en aillent donc avec leur droit, et nous laissent tranquilles; ils ne parviendront pas à troubler nos églises, et à infecter les esprits de nos étudiants de leurs dogmes impies; ils ne pourront jamais faire un objet de risée de nos théologiens. Savez-vous ce qui adviendra? tout au plus que l'indifférence et l'ingratitude de la multitude, et le sarcasme de nos juristes, dépeupleront nos temples de ministres selon le cœur de Dieu.

» Messieurs les juristes, on vient de me dire que vous avez fait entrer le droit canon à notre académie, et que vous voulez en protéger l'enseignement. Vous savez bien que nous avons pilé et réduit en cendres, il y a déjà longtemps, cet âne papiste, cette asinique papauté et ce qu'elle avait dans le derrière. Je vous en prie, mes bons amis, soyez donc d'accord avec nous, ne jugez pas contre le droit : voilà quel doit être votre enseignement, et celui des professeurs, des grands, des petits, des écoliers de tout âge: moi je ne veux ni ne puis souffrir que vous déchiriez notre Eglise. Si cela vous plaît, allez au diable. De sécrétions et de flatuosités papistes, je ne veux : bon pour vous, faites-en votre régal. Si vous n'écoutez pas cette admonition, et que vous preniez vos cornes, je vous montrerai les miennes et je vous attaquerai vertement. Si de noirs que vous étiez je vous ai faits blancs, je puis encore aujourd'hui vous rendre votre couleur première, et vous deviendrez noirs aux yeux des hommes comme un démon tartaréen. Alors j'ouvrirai la bouche, et je raconterai comment

vous avez ces toges et ces pelisses précieuses, et ces vêtements brillants. Ne vous avisez plus d'appeler nos théologiens des ânes ou des troncs, autrement j'en dirai autant de vous; que l'envie ne vous prenne plus de faire adorer à nos églises ces sons et ces ordures que rend le derrière papal, surtout dans cette cité de Wittemberg. Tous tant que vous êtes, juristes, avec toute votre science, vous ne seriez pas capables d'expliquer un seul commandement de Dieu! Vous croyez donc que je ne sais pas ce que vaut un jurisconsulte. Si je prêche, il faudra bien que vous renonciez à vos projets : montez en chaire si le cœur vous en dit, je ne m'y opposerai pas. Je vous céderai la place, et je me retirerai ailleurs pour faire mon salut. Que le pape consperge de ses excréments le monde entier, qu'il les mange! nous avons bien su en venir à bout, et le lasser, cet ennemi cruel; c'était un adversaire redoutable. Vous ne pourriez rien faire, rien entreprendre, rien enseigner, qui nous porte préjudice. Vous croyez donc bonnement que je ne sais pas ce que vous valez : je vous le dirai si vous me poussez à bout; je dirai vos sottises, votre science de *savetier*, mes beaux juristes, dont pas un, quand on le distillerait jusqu'à la cinquième essence, ne serait en état de nous donner l'explication d'un précepte de Dieu! »

A table, le soir, Luther reprenait le discours qu'il avait laissé inachevé en chaire, et là il avait des auditeurs qui pouvaient au moins le comprendre.

A l'entendre, le droit canon n'était qu'une chimère, une déglutition avinée du pape, un os qui doit rester au derrière des juristes qui en font bonne bouche, de la poudrette dont le saint-père avait empesté le monde chrétien; les canonistes étaient des ânes, des ânissimes, des pestes de l'Eglise, des suppôts d'enfer et de Satan, des blasphémateurs du Christ, des ennemis de l'Evangile qui ont avalé le pape et le gardent dans l'estomac, des savetiers, des disputeurs mer.....

Mais ces paroles grossières, ces plaisanteries ramassées dans le fumier, ces quolibets trempés d'ordure et de fange, n'avaient déjà plus la valeur d'autrefois. Luther ne trouvait pas de lèvres prêtes à rire, il avait épuisé la saillie; les fronts ne pouvaient plus se dérider; il se répétait en vieillissant.

Les juristes le laissèrent dire; ils ne répondirent même pas à ses sarcasmes. Ils avaient pour eux son disciple Mélanchthon, qui rougissait de son maître, et disait à l'oreille de qui voulait l'entendre la nécessité de reconstruire la hiérarchie ecclésiastique, et de s'appuyer sur l'enseignement des siècles passés.

Un élève du Saxon, Gaspard de Schwenkfeld, avait prévu et annoncé le retour à la lettre, la désertion de l'idée pour le signe, et la consécration de la forme où retomberait nécessairement Luther. C'est ce qui était arrivé de nouveau. Déjà en 1525 il montrait le nouveau Sisyphe roulant son rocher sans pouvoir atteindre la sainte montagne de Jésus : — O lumière de l'Evangile, s'écriait-il, tu tires tes clartés de l'Ecriture! tu as éclairé les turpitudes du royaume papiste, tu as brisé les chaînes des consciences, tu as rendu aux intelligences la liberté, et tu n'as pas été comprise! Combien de chrétiens qui se disent évangéliques et enfants du Seigneur, parce qu'ils peuvent rire sans danger du pape et refuser le tribut aux moines!

Schwenkfeld entrevoyait le jour où le luthéranisme périrait, tué par la lettre même, qu'il viendrait réhabiliter après l'avoir percée d'outre en outre : — Place à l'Évangile de Luther, continuait-il; qu'on le laisse passer, il a fait son temps, et qu'on prie Dieu de susciter d'autres apôtres, de nouveaux ouvriers qui aplaniront le chemin à un autre Messie, lequel relèvera l'homme par la toute-puissance de l'esprit, et vivifiera par le Verbe vivant de Jésus. Les tonneaux sont trop

vieux pour un vin nouveau. Luther a mis la créature à la place du Créateur, la lettre à la place de l'esprit, la terre à la place du ciel; il nous a sortis de l'Egypte et laissés dans le désert. Que de l'esprit émane un souffle de vie qui renverse toutes ces plantes que n'a pas semées le Père céleste. — Honneur à Luther, dont ma voix reconnaissante proclamera toujours les bienfaits! mais je confesse hardiment que, la vérité une fois trouvée comme elle l'est, j'aimerais mieux retourner aux papistes qu'aux luthériens. Luther a délivré de ses chaînes un peuple sans science de l'esprit; mieux aurait valu ne pas briser ses fers. Qu'est-ce que notre réformateur? un homme qu'il faut bien se garder de suivre en tout aveuglément, surtout quand il invoque le glaive pour répandre l'Evangile. Il n'y a que Dieu qui soit notre maître et notre guide..... N'oublions pas qu'il a enfanté des disciples qui se sont retirés honteusement des voies du Seigneur, et qui nous ont fait plus de mal que les papistes. Parmi eux il en est beaucoup qui ne comprennent ni la parole ni l'esprit; missionnaires qui n'ont reçu leurs lettres que d'eux-mêmes et non du Verbe, qui ne prêchent que dans leur intérêt, et qu'il faut renvoyer à l'école du Christ pour s'y nourrir du pain de la sagesse.

Luther était presque aussi courroucé de la pitié que des louanges de son ancien disciple. Quand Gaspard, enfant docile, l'écoutait l'œil baissé, alors les lèvres du docteur s'épanouissaient de joie, et d'odorantes paroles s'en échappaient en forme de bouquets. Schwenkfeld était un autre Benjamin; mais aujourd'hui que le disciple a quitté la voie du maître, le maître gronde. Il est colère surtout depuis que Schwenkfeld a eu l'audace de lui envoyer une de ses élucubrations. — Au diable, dit-il, fou que tu es, laisse-moi donc avec tes livres tout souillés des ordures de Satan; voici

mon dernier mot sur ton compte : Que Dieu te confonde, maudit Satan, toi et tous ceux qui procèdent de ton souffle!

Les luthériens répétèrent l'imprécation du docteur; Mélanchthon seul n'invoqua pas le diable, mais le bras de chair des princes pour chasser cette « peste » de l'Allemagne.

CHAPITRE XXXVIII.

DERNIÈRES TENTATIVES DE LA PAPAUTÉ. — 1535-1537.

Clément VIII. — Paul III envoie Vergerio en Allemagne pour pacifier l'Eglise. — Entrevue de Vergerio et de Luther. — Luther se moque du légat.

A la diète d'Augsbourg, l'empereur s'était engagé à solliciter du pape la tenue d'un concile, pour ramener, s'il était possible, les dissidents à l'unité. Les catholiques, âmes simples, se faisaient illusion, et pensaient qu'une réunion œcuménique des évêques étoufferait les derniers germes de la révolte. Luther ne cessait d'en appeler au concile. Que de fois, depuis ses thèses, il avait proclamé à la face de son pays qu'il était prêt à rendre compte de sa foi dans un synode national, dont il reconnaîtrait les décrets ! Les réformés, qui ne connaissaient pas ces tabagies où chaque soir le docteur venait rire de ce qu'il avait dit la veille, croyaient à la sincérité de sa parole. L'empereur avait de grandes pensées; au moment où il allait se mettre en devoir de les réaliser, il trouvait sur son chemin un moine qui lui barrait la route. Pour en finir avec le schisme qui grandissait d'heure en heure, il avait essayé de tout : de son autorité impériale,

qu'on avait méconnue, et des bourreaux même, dans les Pays-Bas, qui s'étaient lassés. Il restait encore une voix à faire parler, celle de l'autorité dans un concile universel. Il voulait que ses Allemands l'entendissent, dans l'espoir qu'elle opérerait quelques miracles, ainsi que dans la primitive Eglise. Le commandement le plus difficile n'était pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais à autrui ce qui lui appartenait. Luther lui-même n'aurait pas été écouté, car la noblesse germanique avait déjà vendu les chevaux des évêques, les tapisseries des églises, les vases sacrés, les tableaux, les statues, et, pour vivre, elle attendait que la réforme allât en avant et fît de nouvelles ruines et de nouvelles proies. C'était le vœu sincère de la papauté, que la tenue d'une de ces grandes assises où l'Eglise pourrait faire entendre sa voix, montrer au monde chrétien tout ce que son chef visible sur cette terre avait, depuis près de vingt ans, dépensé de conseils, de larmes et de miséricorde pour ramener au giron de l'autorité des enfants rebelles.

Si la tiare a jamais été honorée, c'est par le pape Clément VII; sans préjugés et sans passions, d'un cœur doux et élevé, ami sincère des lettres, savant dans des sciences où jamais pontife ne l'avait été, mécanicien, ingénieur et architecte! Et pourtant sa politique fut timide et soucieuse; il eut peur de la France et peur de Charles-Quint. Le rêve qui le tourmentait sans cesse était d'user l'Empire par la France, et la France par l'Empire. Il se jetait dans les bras de Charles quand l'étoile de François I[er] semblait briller de trop d'éclat, et dans ceux de son rival quand l'astre de Charles l'empêchait de regarder la France. Charles n'eut pour Clément ni amour ni crainte. On lui reproche d'avoir attenté aux libertés de Florence, que ses neveux, après sa mort, finirent par étouffer, comme s'il n'avait pas usé de son droit en maintenant dans ce duché la maison de Médicis. Sur son lit d'agonie, il

eut la douleur de voir le Vatican déchu de sa gloire et de son influence dans les affaires de ce monde, les royaumes du septentrion se détacher de la foi catholique, et la Suisse rompre avec le saint-siége. Il mourut de chagrin; comme vicaire de Jésus-Christ, n'ayant aucun reproche à se faire, et s'endormant dans le Seigneur après une vie pure; mais comme prince humain, pleurant sur cette politique à deux faces qu'il avait adoptée dans l'intérêt de sa couronne mondaine. « Et voyez, dit ici Ranke, de quelle vitalité puissante est doué le catholicisme! il semble qu'il eût dû s'éteindre ou s'affaiblir dans les mains débiles de ce pontife, et il se relève avec des splendeurs nouvelles sous Paul III, son successeur. » Paul adopta une politique franche et toute de conciliation. A peine est-il monté sur le trône, que les peuples et les souverains sont également en admiration devant ses manières nobles, aisées, devant son élégance sans faste, et sa douceur sans faiblesse. La papauté grandit, à cette noble réponse de Paul à l'empereur, qui lui demandait le chapeau de cardinal pour ses deux petits-fils :— Je le donnerai quand on m'aura prouvé qu'on a fait des cardinaux à la bavette. Clément laissait à son successeur une grande tâche à remplir, et sous le faix de laquelle il avait succombé. Voici ce qu'il avait à faire : vaincre le protestantisme, ou du moins poser une barrière à ses envahissements, restaurer l'édifice catholique, lui rendre ce qu'il avait perdu de vie et d'éclat aux yeux des hommes, lui imprimer de l'unité; contre le septentrion soulever le midi, à une ligue réformée opposer une ligue catholique; et, quand cette œuvre serait accomplie, précipiter l'Europe contre la Porte ottomane, et éteindre les dernières querelles des princes amis du saint-siége, si funestes au christianisme, en réconciliant la France et l'Espagne. Presque toutes ces belles pensées, il eut la gloire d'en poursuivre l'achèvement. Le temps, plus fort que lui, l'empêcha de triompher

partout également ; mais sa grande œuvre, celle qui l'a comblé d'honneur aux yeux même des protestants de bonne foi, c'est le concile qu'il ouvrit à Trente, et dont le nom s'associera à jamais à l'illustration de son pontificat. Vaste idée qui a survécu et survivra à toutes les autres gloires de ce pontife ; car, si à Trente une barrière insurmontable s'éleva entre les deux cultes, le catholicisme se retrempa, prit de nouvelles forces, en étreignant d'un lien indissoluble toutes les nations qui lui appartenaient. Le Nord put se détacher du faisceau ; mais la chaîne qui liait le Midi fut à jamais scellée. Après le symbole d'Athanase, il n'y a pas de livre plus révéré parmi les catholiques que celui qui porte pour titre : *le Catéchisme du concile de Trente*, qui n'est lui-même que le développement lumineux de ce symbole : c'est là que l'inviolabilité du dogme, la suprématie pontificale et l'unité chrétienne ont été mises à l'abri de toute tentative d'erreur et de nouveauté. Ranke, que nous aimons à citer, remarque avec raison que le marteau saxon croyait avoir brisé jusqu'à la dernière pierre de la Babylone moderne, mais qu'à Trente on vit bien que l'édifice catholique n'avait pas été entamé. C'est alors que, pour compenser cette défection des nations allemandes, surgissent tout à coup ces ordres religieux qui s'en vont, dans toutes les parties du globe, conquérir des âmes au saint-siége, combler les places où la réforme laissait des vides, et porter au bout du monde le nom de Rome. Tout ce qu'il y a de grand, dit le même écrivain, dans l'histoire moderne, est l'ouvrage de ces ordres, et des jésuites surtout, république qui égale en puissance, en habileté, celle de Romulus. Si Luther enleva à Rome deux millions de chrétiens, Ignace de Loyola lui en donna dix.

Paul III, de la famille des Farnèse, était venu pour opérer une œuvre de conciliation que les événements imprévus avaient empêché ses prédécesseurs d'accomplir. Vergerio,

son légat, eut ordre de partir pour l'Allemagne, et d'annoncer à Charles-Quint, à son frère Ferdinand et aux princes de la chrétienté, que le concile que les peuples demandaient depuis si longtemps s'ouvrirait enfin à Mantoue.

Vergerio arriva dans les premiers jours de novembre à Wittemberg, et manifesta tout d'abord le désir d'entretenir Luther. Le docteur attendait le légat, et il riait de l'ambassadeur avec ses amis : « Voici qu'on m'annonce un révérendissime cardinal, écrit-il à Mélanchthon, un légat qui ressemblera à tous les autres, un escroc, un voleur, le diable en personne. Je voudrais que l'Angleterre eût beaucoup de rois comme Henri VIII, qui savait si bien se défaire de cette canaille. »

Un vieil écrivain réformé de l'époque nous a conservé le récit de cette entrevue :

— Aussitôt que le docteur Martin Luther connut l'heure du rendez-vous, il fit appeler son barbier : — Mon maître, lui dit le barbier, que veut dire ceci, que vous m'appeliez de si bonne heure pour vous faire la barbe? Le docteur lui répondit : C'est que je dois être reçu par l'envoyé du saint-père, et vois-tu, il faut si bien me faire le poil que je ressemble à un Adonis, et le légat pensera : Diable, si Luther si jeune nous a fait passer de si mauvaises nuits, que fera-t-il donc dans la force de l'âge? Quand maître Heinrich l'eut savonné et barbifié, Luther mit son plus bel habit et passa autour du cou un collier d'or : — Mais c'est pour vous moquer, dit en étouffant de rire le barbier. — Tu as raison, reprit le docteur; ils se sont assez moqués de nous, c'est à notre tour de les faire enrager. C'est ainsi qu'il faut traiter les renards et les serpents. — Allez en paix, ajouta le barbier, dans la paix de Dieu; que le Seigneur soit avec vous et les convertisse par votre bouche.— Je n'en ferai rien, reprit

Luther, mais cela pourrait se faire, et je me propose de lui laver la tête.

Cela dit, il monta avec Pomer dans le char que le légat lui avait envoyé en signe d'honneur, et prit le chemin de la citadelle. En mettant le pied dans la voiture, il éclata de rire, et dit à son compagnon : « Vois donc, le pape des Allemands et le cardinal Pomer assis côte à côte, c'est un vrai miracle! »

Luther se dispensa des hommages ordinaires qu'on rendait aux légats du pape. Il se fit annoncer; le nonce le prit par la main, et l'introduisit dans son appartement. Après quelques paroles indifférentes, Vergerio mit la conversation sur le concile. « Bah ! dit Luther en secouant la tête, dérision que votre concile : si le pape en tient un, ce sera pour traiter de cuculle, de moines, de tonsure cléricale, de viandes et de vin, et d'autres niaiseries de cette force ; mais de la foi, de la pénitence, de la justification, du lien de la charité qui doit unir tous ceux qui vivent de la même vie, rien, rien absolument : graves et solennels enseignements dont la réforme s'est occupée jusqu'à ce jour, illuminée par la lumière de l'Esprit-Saint! Qu'avons-nous donc besoin, nous autres, de votre concile, qui n'est bon que pour les pauvres nations que vous tenez en captivité? Vous autres papistes, vous ne savez même pas ce que vous croyez. Marchez, marchez; si vous voulez, assemblez votre concile; j'irai, je vous le promets, même quand je saurais qu'on m'y destine le feu ou la potence. »

Le légat ne récrimina par aucune parole amère : il inclina la tête en signe de satisfaction, comme s'il eût obtenu tout ce qu'il venait solliciter de Luther...— Mais dites-moi, docteur, demanda-t-il, et où voudriez-vous que se tînt le concile? — Moi, reprit le Saxon en riant, où vous voudrez, à

Mantoue, à Padoue, à Florence, peu m'importe. —Et à Bologne? ajòuta le légat... à Bologne! — A qui appartient cette ville? dit Luther. — Au pape, répondit le légat.— Bon Dieu! dit tout haut le docteur, encore une ville que le pape a volée. Va pour Bologne; j'irai. — Et le pape lui-même viendrait à Wittemberg, reprit le légat, si le salut des âmes l'exigeait. — Oh! par Dieu! qu'il vienne, dit Luther, nous le recevrons de notre mieux. — Et comment voudriez-vous qu'il parût? demanda Vergerio; avec des hommes de guerre, ou sans soldats? — Comme il voudra, interrompit brusquement Luther, il sera toujours le bienvenu.

La conversation changea. Le légat demanda à Luther s'il faisait des ordinations parmi les réformés. — Certainement nous ordonnons, puisque le pape défend aux siens de nous conférer le sacerdoce. Et tenez, monseigneur, dit-il en montrant du doigt Pomer, voilà un évêque de notre façon, le docteur Pomer, qui a reçu la consécration épiscopale.

Tout cet entretien ne fut qu'une raillerie insolente, où Luther traita le nonce du pape, comme il eut le courage de le dire, en « escroc et en fripon, » et où le légat de sa sainteté se conduisit en homme qui devait bientôt renier la foi catholique. Paul III s'était malheureusement trompé en choisissant Vergerio pour nonce. Quand Vergerio monta à cheval pour quitter Wittemberg, il tendit la main à Luther en lui rappelant la promesse qu'il lui avait faite la veille.— Adieu, monseigneur, dit Luther: j'irai, et j'y porterai ma tête et mes épaules. Le lendemain il contait à Mélanchthon et à Justus Jonas son entrevue avec le légat.

— Notre légat est parti: il n'a fait que paraître en cette ville. Cet homme vole et ne marche pas. Il m'avait invité, ainsi que Pomer, à déjeuner; j'avais refusé son souper. J'ai mangé à sa table. Il n'appartient pas à bouche humaine de

raconter ce qui s'est dit entre nous ; j'ai fait le Luther pendant tout le repas.

Il est certain qu'il s'amusait aux dépens du nonce et des catholiques, et qu'il n'avait pas l'intention de tenir la promesse qu'il faisait d'assister au concile. Ce concile à ses yeux n'était qu'une œuvre du diable, dont il refusait d'être complice. Les pamphlets qu'il publia en ce temps-là témoignent tous qu'il ne voulait à aucun prix de réconciliation avec la papauté. Ces synodes de Hanau, de Francfort, de Schmalkade, où la fleur des théologiens des deux communions se réunissait pour rapprocher les deux cultes, n'étaient imaginés que pour endormir l'empereur. Au colloque de Schmalkade (1537), Luther enfermait ses commissaires dans un cercle de fer, d'où ils ne pouvaient sortir sans encourir sa colère. Il redoutait surtout les molles timidités de Mélanchthon, qui penchait plus que jamais pour rendre aux évêques la juridiction ecclésiastique. Le disciple s'entortillait dans des protestations équivoques, de peur d'attrister son maître. Le landgrave de Hesse, qui voulait à toute force échapper au joug impérial, s'associait secrètement aux mauvaises pensées de Luther ; en public et dans les synodes, il adoptait les idées conciliatrices de Mélanchthon, jouant ainsi un double jeu. Il comptait, pour prix de ses condescendances, faire bénir sa polygamie par l'église de Wittemberg.

Arrêtons-nous sur cette page de l'histoire de Luther.

CHAPITRE XXXIX.

BIGAMIE DU LANDGRAVE DE HESSE. — 1539-1540.

Mœurs du prince. — Sa lettre à Luther pour demander la légitimation de sa bigamie. — Bucer. — Confession du landgrave. — Consultation des membres de l'Eglise de Wittemberg. — Douleur de l'Allemagne. — L'Eglise réformée reste muette à ce scandale. — Repentir de Luther. — Le pamphlet de Wittemberg.

Philippe était depuis seize ans uni à Christine, fille du duc George de Saxe, et père de huit enfants. Ce mariage n'avait pas été heureux : le duc était emporté, violent, débauché et superstitieux.

Il tomba malade lors du synode religieux de Francfort. Comme tous les réformés, il aimait à lire la Bible, qui ne quittait pas son chevet. Il l'ouvrit au chapitre du Nouveau Testament où saint Paul menace du feu éternel les fornicateurs, et il eut peur. La santé revenue, il continua sa vie ordinaire ; mais la sentence apostolique était toujours là qui le remplissait de terreur. Il prit le parti de renoncer à la communion.

Il relut la Bible, et cette fois elle s'ouvrit au chapitre V du livre de Moïse. Philippe crut à un avertissement du ciel, et,

à l'instar des prophètes de l'ancienne loi, il voulut prendre deux femmes.

Il fallait légitimer cette bigamie. Le landgrave, peu inquiet de l'opinion publique, tranquille dans sa conscience, tenait à ce qu'une haute parole étouffât en son âme jusqu'aux germes du remords, le mît en paix avec Dieu, et bannît ces visions qu'il redoutait presque autant que la mort. Il connaissait tout ce qu'il avait fait pour l'œuvre luthérienne, et savait que, s'il retirait son bras, cette œuvre courrait des dangers. Les chefs et les apôtres de la réforme vivaient de ses bienfaits: aux uns il avait donné publiquement de l'argent, aux autres des burettes d'église, à plusieurs quelques mitres d'évêque pour se marier. Il n'eût eu besoin que d'appeler dans son palais, et il n'aurait pas manqué de voix prêtes à l'absoudre, et au besoin à chanter son adultère; mais il voulait l'approbation du docteur de Wittemberg et de ses disciples.

Un prêtre catholique, dominicain d'abord, puis luthérien, zwinglien ensuite, et qui en ce moment ne croyait plus à rien, se chargea de rédiger le mémoire que le prince voulait adresser à l'Eglise saxonne.

Mais il voulut écrire lui-même. Sa lettre était courte, hautaine et pleine de cynisme: il disait qu'il avait besoin de femme, et qu'à défaut de Marguerite, si on la lui refusait, il saurait en trouver d'autres.

Luther s'irrita de cette insolence, accoutumé qu'il était à plus d'obséquiosité de la part des puissances. Il témoigna dans sa réponse l'intention que la question fût examinée mûrement par le clergé de la Hesse. Le landgrave voulait aller tête levée, et il lui fallait une autre approbation que celle de ce bas sacerdoce qui ployait sans murmure à tous ses caprices, mais dont le peuple méprisait l'ignorance.

Bucer vint encore en aide au landgrave. C'était un théologien de savoir, à la parole fleurie et au ton mielleux, une

âme de courtisan ou de serpent qui avait fait toute sa vie métier d'apostasie. Il avait trahi le couvent où il avait sucé ce qu'il savait de théologie; trahi les pauvres prêtres qui l'avaient nourri et habillé à leurs frais dans son enfance; trahi le catholicisme, qui l'avait fait prêtre; trahi Luther, qui l'avait recueilli, vanté et produit dans le monde; trahi Carlstadt, dont il avait embrassé la foi; trahi les sacramentaires, dont il avait célébré l'enseignement. De retour à Luther, il venait récemment de le renier pour passer aux Strasbourgeois. C'est cette bouche souillée de tant de parjures qui prononcera le vœu le plus épouvantable qui soit sorti des lèvres d'un prêtre : de voir déchirer et disperser les entrailles de Servet, qui ne pensait pas comme lui sur la Trinité.

Cette âme, qui ne se trouvait bien nulle part et ne pouvait dormir sur aucun oreiller, aimait l'argent. Le landgrave en donna à pleines mains, et Bucer rédigea une instruction aux grands théologiens de Wittemberg, qu'il se chargea de porter et de faire valoir lui-même.

C'est une confession de soldat.

Le landgrave était pressé; la consultation des prêtres de l'Eglise de Wittemberg ne se fit pas attendre. Elle est divisée en vingt-quatre articles.

L'article 21 est ainsi conçu :

« Si votre altesse est résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous avons dit à l'occasion de la dispense qu'elle demandait, c'est-à-dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et quelques autres au besoin, qui le sachent, en les obligeant au secret sous le sceau de la confession. Il n'y a pas ici à craindre de contradiction ni de scandale considérable; car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines, et, quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés se douteront de la vérité.—On ne doit pas se

soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous l'approuvons.

» Votre altesse a donc dans cet écrit non-seulement l'approbation de nous, dans tous les cas de nécessité, sur ce qu'elle désire, mais encore les réflexions que nous y avons faites. »

Cette consultation est signée des noms de Luther, P. Mélanchthon, M. Bucer, Ant. Corvin, Adam, J. Leningen, J. Winther, D. Mélander, c'est-à-dire de toutes les gloires de la réforme à cette époque.

Le contrat de mariage entre Philippe et Marguerite de Saal fut rédigé sans doute par un docteur luthérien; le notaire n'y paraît que pour apposer sa signature; le théologien, pour justifier la bigamie du landgrave.

Son altesse y déclare qu'elle ne prend pas Marguerite à la légère, ni par curiosité, ni par mépris du droit civil, mais parce qu'il lui serait impossible de vivre selon Dieu et de mériter le ciel sans une double femme.

Tout ce qu'il y avait d'âmes honnêtes dans la réforme s'émut de douleur à ce grand scandale. L'électeur de Saxe se couvrit la figure quand il aperçut pour la première fois Bucer à son retour de Wittemberg.

Bucer, en homme habile, laissa cette colère s'exhaler. Il fit ensuite l'éloge de la piété du prince, de son amour pour les siens, et, au nom de Philippe, promit à l'électeur les secours dont il avait besoin pour tenir tête à l'empereur, et finit par lui montrer un écrit où Christine elle-même donnait son assentiment à ce mariage. L'électeur resta inflexible, et Bucer en fut pour sa honte.

Le mariage se célébra le 3 mars 1540, à Rothenburg sur la Fuld, en présence de Mélanchthon, de Bucer et d'autres théologiens.

On voulait garder le silence sur cette bigamie; mais la

jeune fille et sa mère, tentées par le démon de la vanité, divulguèrent le secret. La famille du prince, le duc Henri de Dresde et sa sœur étaient irrités, moins dans l'intérêt de la morale que de ces vaines considérations mondaines qui parlent si haut en Allemagne. La mère de Marguerite, à Dresde, fut en butte aux risées et aux humiliations d'une cour orgueilleuse qui voulait lui faire expier l'élévation de sa fille par tout ce qui peut briser le cœur d'une mère et d'une femme.

Le landgrave avait fermé sa Bible, et, en paix avec Dieu, sa conscience et son Eglise, il marchait le front haut, donnant le bras à ses deux femmes pour aller au prêche, s'asseyant à table au milieu d'elles, et les présentant à la fois à ses courtisans.

L'Eglise réformée resta muette. Elle aurait voulu jeter un voile sur cette couche impudique, trop contente qu'aucune main catholique ne vînt le déchirer.

Mais il y avait une honte plus grande à dérober aux regards: c'était celle des deux astres de la réforme, Luther et Mélanchthon, donnant leur autorisation à la bigamie du prince, et, au nom de Dieu, lui disant : Dors en paix, approche quand tu voudras de la table eucharistique; mange la chair et bois le sang de ton Dieu. C'était cette page qu'ils auraient voulu anéantir à tout prix, et qu'un moment ils étaient venus à bout de faire disparaître, quand Dieu permit qu'on la tirât des archives de la Hesse : c'est une main protestante qui mit ainsi en lumière le déshonneur de la secte.

Du reste, la réforme a pris son parti; elle s'est unie au catholicisme pour flétrir la lâcheté de Luther et de Mélanchthon, dont la main eût dû se dessécher plutôt que de signer cet acte scandaleux. Tous deux portèrent dès cette vie le châtiment de leur faute : Mélanchthon, frappé d'une maladie soudaine qu'il subit comme une expiation; Luther, en

reniant en quelque sorte son œuvre, et en proclamant en toute occasion l'indissolubilité du mariage!

Car, comme il s'était trouvé une âme assez vile pour défendre le landgrave dans un pamphlet qui parut sous le nom de Huldrich Neobulus, le docteur de Wittemberg jeta loin de lui ce livre infâme, et s'écria : — Polisson que tu es! Que le diable serve un bain de feu, dans le fin fond de l'enfer, à qui t'écoute et est tenté de prendre plus d'une femme, c'est mon opinion bien arrêtée; et quand toi, mauvais garnement, toi et tous les diables viendriez m'enseigner une autre doctrine, je ne vous écouterais pas : je tiens qu'un homme ne peut pas quitter sa femme.

Il ne se rappelait donc plus qu'il avait dit autrefois — qu'aucun texte biblique ne défendait la polygamie!

— —

CHAPITRE XL.

CHAGRINS ET SOUFFRANCES DE LUTHER.

Luther malade à Schmalkade. — Ses souhaits contre la papauté. — Luther n'a pas su prier. — Mort de son père. — Diétrich. — Lettre de ce serviteur à Mélanchthon. — Crise. — Prière à Dieu. — Mort de Madeleine. — Soins pieux du père. — Testament du docteur. — Pamphlet contre la papauté.

La vieillesse vint pour Luther avant le temps. A ses derniers jours étaient réservés les plus grands chagrins qu'il eût encore éprouvés : la mort de son père et de sa mère, qu'il aimait si vivement ; la perte de deux de ses filles, surtout de Madeleine, qu'il pleura toute sa vie ; l'exil de quelques-uns de ses amis ; l'apostasie de plusieurs de ses disciples ; la dégénérescence de son œuvre, et des maladies nouvelles. Ces coups du ciel, qui se succédaient à de courts intervalles, jetaient dans son âme une sorte de désespoir qui s'exhale parfois en plaintes où l'on a peine à reconnaître « l'enfant du Christ. » En 1537, malade de la pierre à Schmalkade, où à chaque instant il s'attendait à mourir, il se sent assez de force pour se lever sur son séant et adresser à Dieu une prière dont il n'a certainement pas trouvé le modèle dans les

livres saints : « Maître du ciel, mon Dieu et Seigneur, s'écrie-t-il, je vais mourir, moi l'ennemi de tes ennemis, l'effroi et le supplice de l'Antechrist ; tu vas prononcer notre sentence. Au pape, des peines et des douleurs sans fin ; à moi, ta pauvre créature, qui ai proclamé ton nom et ta majesté, la gloire et le bonheur éternels ! » Ce lit de mort, qui ordinairement inspire de si douces paroles, des vœux si tendres, de si amoureux soupirs pour tout ce qui doit rester après nous sur la terre, est pour Luther une chaire d'où s'exhalent des souhaits de haine. Au milieu de baisers de paix qu'il envoie de sa couche à celle qui l'a toujours « servi comme une bonne servante, » à ses domestiques, à ses disciples de Wittemberg, à tout ce qu'il a chéri dans cette vie, il trouve à placer le nom du pape, et c'est pour le maudire ! — Je suis prêt à mourir, écrit-il à Pomer, quand il plaira au bon Dieu, mon Sauveur ; mais que je puisse vivre seulement jusqu'à la Pentecôte pour flétrir à la face du monde cette bête romaine qu'on appelle le pape, lui et son royaume ! Cette bête romaine se nommait... Clément VII ! Ses douleurs étaient si cuisantes, qu'il dit un jour à sa garde-malade : — S'il y avait là un Turc pour me tuer ! Ses amis ne croyaient plus le revoir ; ils célébrèrent son retour à Wittemberg comme un miracle ; les médecins eux-mêmes désespéraient du malade, qui repoussait toutes leurs drogues.

Luther n'a jamais su prier. Prier, c'est aimer, et il a voulu haïr. Du sein de ses effusions à Dieu s'élève toujours quelque « odeur de vieil homme » qui trouble et obscurcit la pitié qu'on se sent disposé à prendre à ses souffrances. Comment cette prière qui sort d'abord en pur encens de ses lèvres se change-t-elle si vite en absinthe ? Ecoutez-le donc : « Mes péchés, la mort, Satan et tous ses anges ne me laissent aucun repos ! Que me reste-t-il, ô mon Dieu ! pour consolation et espérance ? Votre grâce ! Ah ! qu'elle n'abandonne pas

le plus misérable des hommes, le dernier des pécheurs. »

Ne semble-t-il pas que le ciel doive s'ouvrir, et que cette miséricorde qu'il sollicite si amoureusement aille descendre sur l'aile d'un ange? Mais le ciel est d'airain, parce que le pécheur qui l'implore a tant de fiel dans le cœur que la haine en déborde. — O mon Dieu! ajoute-t-il, que je voudrais qu'Erasme et les sacramentaires puissent un moment éprouver à leur tour les tourments dont vous m'accablez; alors je deviendrais prophète, et j'annoncerais leur repentir et leur conversion! N'aimez-vous pas mieux la prière de Thomas de Cantorbéry, qui, tombant sur l'autel frappé par ses assassins, lève les yeux au ciel et murmure en mourant : — *Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font!* Et pourtant ce Thomas est un papiste que Luther a plus d'une fois damné!

C'est à Cobourg que Luther apprit la nouvelle de la mort de son vieux père Hans. Sa femme, pour l'aider à supporter ce coup affreux, lui adressa une lettre toute pleine de consolations, où elle avait enfermé le portrait de l'un de leurs enfants. Luther, en la lisant, regarda le ciel, essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux. Il avait foi dans le Seigneur, et la vue de ce firmament où il espérait que reposait son père avait suffi pour faire taire sa douleur; car il aimait son père comme un bon fils. Et Hans, comme il était fier de Martin! comme il en parlait avec feu, comme il le chérissait!

Nous trouvons dans la lettre que son domestique écrivit à cette occasion à Catherine quelques détails pleins d'intérêt.

« Ma chère et bonne dame, ma maîtresse bien-aimée, consolez-vous, ne soyez pas en peine de votre mari le docteur. Grâce à Dieu, il se porte bien, et il a reçu la nouvelle de la mort de son père avec courage. Dès qu'il eut décacheté la lettre de Hans Reinicken, il se tourna vers moi, et me dit :

Voilà mon pauvre père mort! Alors il prit son livre de psaumes et se retira dans sa chambre, et se mit à pleurer, à tant pleurer, que le lendemain il en avait la tête toute grosse; et puis il n'y eut plus rien. »

Quelques jours avant sa mort, et dans ce lit qu'il ne devait plus quitter, Hans avait reçu la dernière lettre de son fils.

« Jacques, mon frère, m'a déjà écrit que vous étiez bien malade; l'air, la saison, tout me fait peur. Dieu, à la vérité, vous a donné un corps robuste et une santé de fer; mais votre âge me tourmente. Aucun de nous n'est sûr d'une heure de vie. J'aurais eu une grande joie à vous aller voir, bien que mes amis ne me conseillassent pas de me mettre en voyage, et de tenter Dieu; vous savez comme m'aiment les nobles et les paysans! Ce ne serait rien que d'aller vous voir; mais revenir, voilà le danger. J'aimerais mieux, si cela était possible, qu'on vous amenât vous et ma mère auprès de moi; ma Kétha le désire dans les larmes.

Luther, matin et soir, recommandait à Dieu dans sa prière son père, sa mère et ses amis, Mélanchthon surtout, et son excellent et vieux Veit Dietrich.

C'était un serviteur dévoué, qui aimait son maître avec une sorte de culte, qui veillait à tous les besoins, nettoyait avec un soin extrême les vêtements du docteur, les raccommodait même, époussetait les livres, mettait en ordre les papiers dont la table de travail était toujours chargée. Au sermon, Veit Dietrich se plaçait en face du prédicateur, l'écoutait dans un silence d'admiration, témoignait de l'humeur quand la porte de l'église s'ouvrait avec trop de bruit, et retenait avec une merveilleuse mémoire ce que son maître avait prêché. Luther l'admettait volontiers à sa table. Dietrich avait soin de remplir les verres épuisés; il avait l'art de verser la bière en véritable buveur allemand, jusqu'au bord des verres,

sans que la liqueur s'échappât jamais. Dietrich, à force de s'asseoir à la table où devisaient Luther, Mélanchthon, Jonas, avait fini par s'imprégner de cette atmosphère théologique au milieu de laquelle il passait depuis dix ans chaque soirée. Il dissertait donc lui aussi sur les indulgences, sur le purgatoire et les matières ecclésiastiques. Il aimait à attaquer quelque valet de moine ou de curé catholique, qu'il se vantait d'avoir mis au sac, *ad saccum reducere,* parce qu'il lui avait lavé la tête de ces épithètes d'Antechrist, de paillard, d'âne, de théologastre, de thomiste, qui tombaient à chaque rasade des lèvres des buveurs. Il haïssait tout ce qui portait tonsure ! Luther l'avait séduit comme tous ceux qui étaient à son service. Il existe de ce Dietrich diverses lettres qui font un bel éloge de son âme. C'était un de ces bons Allemands comme on en trouve dans les romans d'Auguste Lafontaine, qui ont voué à leur maître un amour que le trépas ne rompt même pas; car, à la mort du maître, le valet cesse de servir, et vit dans quelque coin retiré, où il pleure et bénit son bienfaiteur.

Dietrich écrivait donc à Mélanchthon...... De grâce, je vous prie de ne pas lire légèrement les lignes que vous a écrites le docteur. Je ne saurais assez admirer sa constance, sa foi, son espoir dans ces mauvais jours où nous vivons; ce sont des dons qu'il gagne sans doute par la prière. Il n'y a pas de jour, voyez-vous, où il ne passe trois longues heures à marmotter entre ses dents. Je l'ai vu prier, moi, j'ai eu ce bonheur. Mon Dieu! que de foi, que d'âme dans chacune de ses paroles ! c'est comme un fils qui s'adresse à son père.... — Ah ! oui, Seigneur, prie-t-il, je sais que tu es notre père et notre sauveur bien-aimé; c'est pourquoi j'ai confiance en toi; j'espère fermement que tu feras surmonter la tentation à tes serviteurs; et, quand tu ne le permettrais pas, quoi qu'il ar-

rive, c'est que tu l'as voulu, nous devons nous soumettre à ta volonté....

« La première fois que j'entendis la voix forte du docteur prononcer ces belles paroles, tout mon cœur s'émut, s'enflamma d'une sainte joie. Je ne doute pas que sa prière n'ait été pour nous d'un grand secours dans cette triste diète d'Augsbourg. »

Cette prière, qu'a recueillie un pieux serviteur, et qu'il doue d'une si grande puissance, ne pouvait cependant calmer les tourments de celui qui l'adressait à Dieu. C'est une chose bien remarquable que l'oraison, ce baume pour toutes les plaies d'un cœur chrétien, n'ait jamais versé une goutte de rosée dans celui de Luther. C'est lui-même qui nous apprend cette inexplicable stérilité de la prière. Il était donc abandonné de Dieu, puisqu'il n'était pas écouté? Est-ce que ce n'est pas là la marque d'une conscience qui cherche Dieu, mais qui ne peut le trouver, parce qu'elle fuit la lumière dont le Seigneur cherche à l'inonder?

Il y a dans les *Tisch Reden* un chapitre intitulé : *Comment le docteur est ressuscité*. Aurifaber, l'éditeur de ce recueil, croit au miracle. Justus Jonas et Bugenhagen nous ont conservé le récit de cette épreuve, où ils voient le doigt du démon.

« Le samedi, la veille de la Visitation, notre cher père et docteur Martin éprouva un de ces rudes assauts du diable, tels qu'ils sont décrits dans le Psalmiste. Il n'en eut jamais de semblable. Il était tombé dans un si triste état, que nous nous attendions à le voir passer. Quand il put parler, il nous dit que c'était un de ces combats comme Paul en eut à soutenir avec Satan. L'épreuve avait commencé par l'oreille gauche, où il avait cru d'abord entendre comme des flots d'une mer furieuse : sa tête était pleine de tempêtes. Duel diabolique,

disait-il, coups de Satan auxquels l'homme succomberait de toute nécessité, si Dieu n'en eût abrégé la durée...

» A six heures on vint m'appeler. Je le trouvai étendu dans son lit : il priait Dieu tour à tour en latin et en allemand, Dieu le père et son fils Jésus-Christ. — Non, disait-il, je ne suis pas digne de répandre mon sang pour la gloire du Christ et de son saint Évangile, comme beaucoup de mes frères l'ont fait avec tant de bonheur. C'est une grâce qui a été refusée également à saint Jean l'évangéliste, qui a écrit contre le papisme un livre plus violent que je n'en ai composé et n'en composerai jamais.

» J'étais ému de pitié et de douleur. — Ah ! mon cher docteur, lui dis-je, priez avec nous que Dieu vous conserve pour la consolation de tant d'âmes souffrantes. — Mourir, répondit-il, serait un vrai bonheur pour moi ; mais vivre dans la chair serait pour beaucoup de ces âmes un grand avantage ; que la volonté de Dieu soit faite.

» Alors il se tourna vers moi et le docteur Jonas, et nous dit : Il ne faut pas douter que le monde ne mente à mon égard : il y en a qui diront qu'avant ma mort je me suis rétracté. Je vous en conjure, vous rendrez témoignage, vous autres, de mes doctrines ; c'est du fond de la conscience, je le proteste, que j'ai prêché de l'ordre de Dieu la parole de Dieu. J'ai enseigné la doctrine de vérité touchant la foi, la charité, la croix, les sacrements et les autres dogmes de notre symbole. On m'a reproché ma parole violente et amère : oui, je suis violent, amer et emporté ; oui, me voilà tel que je me suis montré, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver, et pour la bienheureuse éternité de mes ennemis. »

L'épreuve la plus poignante qu'il eut à subir fut la mort de sa petite Madeleine.

Luther supporta ce coup du ciel avec un admirable courage. Il aimait si tendrement sa petite fille : mais, disait-il en

levant les yeux au ciel, mon Dieu, si vous voulez me l'enlever, que votre volonté soit faite! — Un jour qu'elle souffrait cruellement, il s'approcha du lit de l'enfant, et, prenant ses petites mains toutes décharnées qu'il couvrait de baisers : — Ma petite Madeleine, ma bonne petite fille, disait-il, tu sais bien que tu as un bon père ici-bas; mais au ciel il en est un qui t'attend, qui est bien meilleur encore. N'est-ce pas que tu dis oui? — Oh! oui, petit père, répondit la malade, père de mon cœur, que la volonté de Dieu soit faite! — Pauvre amie, ajoutait Luther; la chair cède, mais comme l'esprit est fort! oh! que je t'aime!

Et, se tournant vers un ami qui était venu le visiter : —Voyez-vous, il n'y a pas d'évêque au monde que Dieu ait traité aussi magnifiquement que moi; mais je m'en veux de ne pouvoir reconnaître ses bienfaits!

Cependant l'agonie approchait. La figure de la jeune fille se couvrait d'ombre : on sentait arriver la mort. Quand le docteur aperçut ces signes, il se jeta à genoux, croisa les mains, et pria en versant un torrent de larmes. L'enfant avait perdu connaissance, puis s'était penchée dans les bras de son père, où elle venait de s'endormir pour l'éternité. Catherine était dans un coin de la chambre, n'osant lever les yeux sur le lit de sa fille. Ce cruel événement arriva à neuf heures du matin, l'an 1542.

Alors le docteur, posant doucement sur l'oreiller cette tête si belle de jeune fille : « Pauvre enfant, murmura-t-il, tu as retrouvé un père dans le ciel.... O mon Dieu, que votre volonté soit faite! »

On l'enterra le lendemain. Luther accompagna le corps jusqu'au cimetière. Comme on le descendait dans la fosse : —Adieu, dit-il, Lennichen, adieu; au revoir, chère petite étoile, tu ressusciteras, et tu brilleras au ciel comme un diamant, comme un beau soleil! Le fossoyeur avait fait la fosse

trop petite : Ton lit de chair est bien étroit, dit Luther; pauvre enfant, mais là-haut ta couche sera bien plus belle!

Le peuple qui était accouru en foule prenait part à la douleur du père, et essayait de le consoler en disant : — Pauvre ami, vous souffrez bien! — Merci de votre pitié, répondait Luther, merci; j'ai dépêché un ange vers le ciel, un bel ange; je vous souhaite à tous une pareille mort, et à moi aussi. — *Amen*, reprit un assistant.

A quoi le docteur Martin Luther répondit : — La chair est chair, et le sang est sang; de la joie intérieurement, au dehors de la tristesse; c'est la chair qui pleure et se plaint.

D'autres s'approchaient pour le consoler : — Non, non, je ne suis pas triste, disait le docteur, mon bel ange est au ciel. Des ouvriers venaient chanter sur le bord de la tombe : — Que Dieu ne se ressouvienne plus de nos iniquités passées. — Seigneur, Seigneur, ajoutait Luther, ni de nos péchés du lendemain.

Au moment où le fossoyeur jetait de la terre sur la bière : — Voilà, s'écria le docteur, la résurrection de la chair : ma fille est aux cieux corps et âme, c'est l'ordre et la promesse de Dieu; de quoi nous plaindrions-nous? N'est-ce pas sa volonté qui s'accomplit? Nous sommes les enfants de l'éternité, j'ai enfanté une sainte au Seigneur.

Quand la bière eut été recouverte de terre, on plaça sur la tombe une petite pierre qui portait le nom de la jeune fille, son âge et le jour de sa mort, et une sentence tirée des livres saints. Plus tard, lorsque Luther put se remettre au travail, il composa pour placer sur le cippe funèbre cette inscription latine, si pleine de douce mélancolie et de résignation à Dieu :

Dormio cum sanctis hic Magdalena LUTHERI
Filia, et hoc strato tecta quiesco meo;
Filia mortis eram, peccati semine nata,
Sanguine sed vivo, CHRISTE, redempta tuo.

« Moi, Madeleine, la fille de Luther, je dors ici avec les saints, et je repose dans ma couche, fille de la mort, engendrée du péché, mais rachetée par le sang immortel du Christ. »

Nous avons cherché cette tombe dans le cimetière de Wittemberg, et nous ne l'avons pas trouvée.

Cette mort frappa Luther au cœur. Il la regarda comme un avertissement du ciel; c'était un autre coup de foudre : le premier lui avait enlevé son ami d'enfance, le jeune Alexis; le second lui ravissait la joie de ses vieux jours, une fille adorée. A partir de cette époque, le moindre de ses billets est empreint d'une indéfinissable mélancolie : l'aile de la mort s'étend sur toutes ses pensées.

A la réception d'une lettre de l'électeur qui lui promet de longs jours encore, il secoue la tête, et répond à son noble ami : — La cruche est allée bien souvent à la fontaine, elle finira par se briser.

Un jour qu'il prêchait, il tira les larmes des yeux de tous les assistants, en leur annonçant sa fin prochaine : — Le monde est soûl de moi, disait-il, et je suis soûl de lui : le divorce se fera bientôt. C'est un voyageur qui dit adieu à son hôtellerie.

Depuis longtemps il avait voulu régler ses affaires de famille. Enfermé dans sa cellule, il avait écrit, en 1542, son testament.

« Moi, Martin Luther, docteur, par les présentes signées de ma main, je donne et lègue à ma chère femme Catherine, pour en jouir sa vie durant, et suivant son bon plaisir, 1° ma petite propriété de Zeilsdorf, telle que je l'ai achetée, meublée et agencée; 2° la maison de la Fontaine (*zum Brunnen*), dont j'ai fait acquisition sous le nom de Wolf; 3° mes gobelets, mes joyaux, mes bagues et chaînes, mes joyaux d'or et d'argent, qui peuvent valoir environ 1,000 gouldes.....

» Je fais ces dispositions :

» 1° Parce qu'elle m'a toujours aimé et chéri, qu'elle s'est toujours conduite en digne et honnête femme, et que, par une grâce particulière du Seigneur, elle m'a donné et m'a élevé cinq enfants encore vivants, que Dieu conserve ;

» 2° Afin qu'elle se charge d'acquitter mes dettes, si je ne le puis avant ma mort, lesquelles peuvent bien s'élever à 450 gouldes, et peut-être davantage ;

» 3° Et surtout parce que je veux qu'elle ne dépende pas de ses enfants, mais ses enfants d'elle, suivant le précepte de Dieu....

» Je prie tous mes bons amis de servir de protecteurs à ma chère Kétha, de la défendre contre les mauvaises langues qui l'accuseraient de garder pour elle de l'argent caché au détriment de mes pauvres enfants ; car, à l'exception desdits gobelets et joyaux, j'affirme que je n'ai trésor d'aucune espèce. Cela est bien facile à comprendre ; car, à l'exception des présents que j'ai reçus, il n'est pas un petit grain de mes revenus qui n'ait passé en bâtisses, en achats, en entretien de ménage, et c'est même une grande bénédiction du ciel que j'aie pu suffire à tous mes besoins sans faire d'autres dettes.

» .... Je demande enfin que, si je n'ai pas employé dans ce testament les formules du droit, on veuille bien reconnaître ici la main d'un homme suffisamment connu au ciel, sur la terre et dans les enfers, et à qui on doit foi et croyance beaucoup plus qu'à aucun notaire. Si Dieu a bien voulu se fier à moi, pauvre créature toute chargée de souillures et de péchés ; s'il m'a donné à annoncer l'Evangile de son cher fils ; s'il m'a béni dans ma fidélité ; si, grâce à moi, beaucoup d'âmes ont embrassé cet Evangile et m'ont tenu pour son apôtre, malgré les excommunications des papes, des

empereurs, des rois, des princes et des moines, et la colère du diable; on peut bien croire à mon témoignage dans ces dispositions de si peu d'importance, surtout quand ma signature est si connue. J'espère qu'il suffira qu'on puisse dire: Ceci est de la main de Luther, notaire de Dieu et témoin de son Evangile. »

A partir de cette époque, Luther traîne une vie de douleurs. Dieu le visite dans son esprit et dans sa chair. Son esprit, affaibli par la souffrance corporelle, n'a plus que de rares illuminations; son regard éteint se retourne partout pour trouver une sympathie, et c'est en vain. Ses disciples se perdent dans des rêveries qu'il voudrait bien frapper au cœur; mais quand il saisit cette plume qui versait du feu, ses doigts ont de la peine à la tenir; il cherche à secouer son cerveau, mais sa tête est froide et n'enferme plus ni idée ni parole, ou pleine de tempêtes qui n'engendrent que des pensées incomplètes.

Un moment toutes ces tempêtes s'apaisent : matière et intelligence, en lui tout a rajeuni; il a repris sa plume, et c'est le testament de son âme qu'il veut écrire. Le voilà à son pupitre, travaillant à son pamphlet *contre la papauté née du diable*. La papauté a tenté un rapprochement, et les entrailles de Luther se sont émues, car il veut mourir en guerre avec Rome!

« Un concile? que vous en semble, polissons que vous êtes, qui ne savez ce que c'est qu'un évêque, ni César, ni Dieu même, ni son Verbe? Pape, tu n'es qu'un âne, et tu resteras âne...

» Mon petit Paul, je t'aimerai, ne regimbe pas; ne regimbe pas, papâne : la glace n'est pas sûre, elle pourrait bien se briser, tu tomberais et tu te casserais la cuisse; et si en tombant tu allais faire quelque incongruité, comme on rirait!

on dirait : Ah ! bon Dieu ! le papâne qui s'est empesté.

» Chrétien, quand tu trouveras les armes du pape, n'oublie pas de les asperger. »

Ce papâne était Paul III, le grand protecteur des lettres et des arts !

CHAPITRE XLI.

DERNIERS MOMENTS DE LUTHER. — 1546.

Querelle dans la famille des comtes de Mansfeld. — Départ de Luther pour Eisleben. — Son émotion à la vue des clochers de cette ville. — Luther à table ; ses prophéties sur la papauté. — Derniers moments du docteur. — Convoi de Luther. — Charles-Quint au tombeau du réformateur.

Les haines divisaient la noble famille des comtes de Mansfeld. Ces haines prenaient leur source dans de misérables questions de territoire. En 1545, le comte Jean-George, dans un voyage à Wittemberg, avait prié Luther d'user de son influence pour réconcilier les princes. Luther avait promis sa médiation; Albert l'avait repoussée comme offensante. C'était un spectacle désolant pour la réforme, que ces querelles qui survivaient à toutes les exhortations. L'électeur de Saxe, qui voulait la paix, pria le docteur de partir pour Eisleben : noble mission que Luther eût pu refuser, car sa santé était mauvaise. Quelques jours auparavant, il écrivait au pasteur de Brême : — Me voilà vieux, décrépit, paresseux, fatigué, grelottant, et n'y voyant plus que d'un œil ; je croyais au repos pour mes derniers jours, et je succombe à la peine.

Il se mit en route par un temps froid et pluvieux.

Luther n'avait guère foi aux médecins : jamais il n'avait voulu suivre leurs conseils. Son état devint à la fin si violent qu'il ne pouvait plus faire un pas sans crainte de tomber ; alors ses yeux étaient voilés, son front chaud comme un charbon ardent. Il fut forcé de se laisser poser un vésicatoire à la jambe gauche. Les vertiges cessèrent, sa tête devint libre, sa parole facile, sa pensée claire, lumineuse et abondante.

En quittant Wittemberg, il oublia les prescriptions de l'art, et laissa se fermer le cautère qu'il avait pratiqué pour dévier les humeurs, ainsi que s'exprimait alors la science. Ses tempêtes de tête revinrent accompagnées de tout ce cortége de malaises qu'il endurait si patiemment depuis douze ans : la matière peccante reflua vers le cerveau. La maladie dont Luther était affecté était une érosion du ventricule.

C'est dans cet état qu'il arriva le 28 février 1546 à Eisleben, ayant été retenu près de trois jours à Halle, à cause de l'inondation de la Saale. Il était accompagné de Justus Jonas et des trois enfants qui lui restaient; sa femme malade n'avait pu le suivre. Comme ils traversaient la rivière, le bateau, battu par les flots, inclina ; les enfants effrayés se jetèrent dans les bras de leur père. Luther se prit à sourire:—Avouez, Jonas, dit-il, que le diable rirait bien, si Luther, ses trois enfants et le docteur Jonas se noyaient dans la Saale?

Les princes de Mansfeld étaient venus l'attendre aux portes de la ville avec un appareil militaire, les bannières de la ville déployées, et plus de cent cavaliers sous les armes : le canon et les trompettes retentissaient comme à l'arrivée d'un dignitaire de l'empire.

A peine avait-il aperçu les clochers de son cher Eisleben, qu'il fut saisi d'une sorte de pamoison : son cœur défaillit, il crut mourir, et regarda le ciel comme si sa dernière heure était venue. On se hâta de le transporter dans une

maison voisine, où on lui frotta le corps avec des linges chauds pour le rappeler à la vie. Il ouvrit les yeux, et dit aux assistants de ne pas s'étonner de cette syncope, œuvre du diable, qui jamais n'avait manqué de l'assaillir chaque fois qu'il avait quelque grande mission à accomplir.

Le lendemain de son arrivée, il avait oublié ses douleurs. Il monta en chaire dans l'église de Saint-André, où, en présence d'une foule accourue de loin, il répéta contre le pape et les moines toutes les vieilles injures qui traînaient dans ses livres depuis près de vingt ans.

Luther crut, en chassant les juristes auxquels les princes avaient remis leurs intérêts, ramener la paix dans la famille de Mansfeld; mais ses efforts échouèrent.

Les princes le reçurent magnifiquement, et dépensèrent à le fêter les meilleurs vins du Rhin et le gibier le plus fin des forêts voisines. Luther fit honneur à ses hôtes, et but cette fois en véritable Allemand, sans cependant perdre la tête. Maimbourg prétend au contraire qu'il laissa la raison et la santé à ces tables somptueuses.

Luther avait retrouvé sa verve juvénile dans ces larges coupes, qu'il vidait comme dans son adolescence : on le croirait à Wittemberg, au bon temps de Priérias et de Miltitz. Gai convive, il épanche son humeur en sarcasmes contre ses ennemis naturels, le pape, l'empereur, les moines, et le diable aussi qu'il n'oublie pas : — Mes chers amis, dit-il, il ne nous faut mourir que lorsque nous aurons vu Lucifer par la queue. Je l'aperçus hier matin, qui me montrait le derrière sur les tours du château. — Alors, se levant de table, il détacha de la muraille un morceau de craie, et traça sur la paroi ce vers latin :

Pestis eram vivus, moriens tua mors ero, Papa.

« Vivant, j'étais pour toi la peste, pape ! mort, je serai ta mort. »

Et il vint se rasseoir au milieu des rires des convives, qui croyaient que Dieu venait d'écrire la sentence de la papauté. Mais le masque de Démocrite tomba bientôt, et la figure de Luther prit une indicible expression de mélancolie. Il pressentait qu'il allait bientôt en finir avec le monde. Il disait à ses compagnons, qui parlaient des longs jours que Dieu lui promettait :—Les hommes ne vieillissent pas comme autrefois.

— Maître, interrompit Jonas, nous reconnaîtrons-nous là-haut ? — Adam, répondit le docteur, réveillé de son sommeil, ne dit pas à Eve, qu'il n'avait jamais vue : D'où viens-tu ? qui es-tu ? mais : Voilà les os de mes os et la chair de ma chair. D'où savait-il donc que cette femme ne sortait pas d'une pierre ? de l'esprit saint dont il était rempli. Et nous, nous revêtirons dans l'autre vie une vie nouvelle, et nous reconnaîtrons nos parents et nos amis. — A vous, Jonas, ajouta Luther, qui s'apercevait de la tristesse de son ami ; à votre santé ; et, lui présentant un verre rempli de bière, il improvisa ce vers latin, allusion anacréontique à la brièveté de la vie :

Dat vitrum vitro Jonæ, vitrum ipse Lutherus.

Un des convives, pour changer le ton de la conversation, se mit à parler à son voisin du style des Écritures. Luther l'interrompit : — Grande et difficile chose que d'entendre les Écritures. Il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les Géorgiques de Virgile, vingt ans dans le maniement des affaires pour voir clair aux épîtres de Cicéron, cent ans avec les prophètes Élie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ, les prophètes, pour déguster les Écritures... Pauvre humanité !

Comme on se levait de table, vint un de ses disciples de Francfort, qui apportait la nouvelle de la mort du pape Paul III; c'était une rumeur qui s'était répandue à Francfort. — Voilà le quatrième pape que j'enterre, dit gaîment Luther; j'en enterrerai bien d'autres. Si je meurs, vous verrez venir un homme qui ne sera pas aussi doux que moi pour la monacaille. Je lui ai donné ma bénédiction : il prendra une faucille, celui-là, et la tondra comme un épi.

— Avez-vous remarqué, dit Cœlius à Jonas, au sortir du dîner, comme l'œil de notre père brillait d'un feu extraordinaire, et comme sa poitrine était oppressée! La chaire le tuerait inévitablement. On fit comprendre à Luther qu'il devait, dans un temps si froid, renoncer à prêcher. Il ne voulait pas d'abord écouter les conseils de ses amis; mais les instances du comte de Mansfeld étaient si pressantes qu'il dut céder. Il cessa donc dès ce moment de se montrer en public.

C'était le 17 février; Luther, enveloppé dans une large robe de chambre fourrée, se chauffait auprès du poêle, ses deux enfants, Paul et Martin, assis à ses pieds. Michel Cœlius et Jonas s'entretenaient avec lui de la vie future et riaient du papisme.

Luther les interrompit en secouant la tête. — Si je sors d'Eisleben, dit-il, ce sera pour m'enterrer tout vif dans la tombe, et donner le moine à manger aux vers. En ce moment le docteur éprouva de vives douleurs; sa figure se crispa. Survint Aurifaber, dont il serra affectueusement la main, en la portant sur son cœur. — Mon père, dit Aurifaber, la comtesse Albert a un excellent remède pour apaiser ces douleurs de poitrine, c'est une potion formée d'eau-de-vie et de corne pilée; si vous le désirez, j'irai au château. — Luther fit signe qu'il voulait bien. En attendant, Jonas et Cœlius faisaient chauffer des linges qu'ils appliquaient sur l'estomac du moine.

Le comte Albert ne tarda pas à arriver avec la potion : le danger était passé, l'état du malade ne donnait plus d'inquiétude. Luther exprima à voix basse toute sa reconnaissance. Le comte s'en alla. Aurifaber, Cœlius et Jonas restèrent auprès de leur père. On fit boire la potion à Luther, qui respira doucement et demanda à dormir. — Vous verrez, dit-il, qu'un peu de sommeil me fera beaucoup de bien. Il était neuf heures du soir. On étendit plusieurs oreillers de plume dans le fauteuil. Le malade ferma bientôt les yeux; ses deux enfants dormaient auprès du poêle. A dix heures, la cloche du château le réveilla. Il regarda près de lui, et vit ses amis qui sommeillaient. — Pourquoi n'êtes-vous pas allés vous coucher? leur demanda-t-il. Jonas répondit qu'ils devaient veiller et avoir soin de leur père.

Le malade voulut se coucher : le lit était tout prêt, on l'avait bassiné. Luther se leva, et refusa le bras de ses amis. A la porte de son appartement il dit d'une voix étouffée : — Seigneur, je remets mon âme entre vos mains; et, se tournant vers ses disciples, dont il cherchait la main : — Docteur Jonas, maître Cœlius, priez pour notre Dieu et pour notre Evangile, car la colère du concile et du pape est allumée. Les assistants se rangèrent autour du lit du Saxon : Cœlius à droite, Aurifaber et Jonas à gauche du chevet; aux pieds, les trois enfants; dans le fond, sur des chaises, les domestiques et quelques conseillers du prince Albert.

Luther dormit jusqu'à une heure après minuit, où il se réveilla, se leva sur son séant, et s'informa si la chambre à feu était chauffée, parce qu'il voulait retourner à son fauteuil. Jonas lui ayant demandé s'il souffrait toujours : — De vives douleurs, répondit Luther. Ah! mon ami, mon cher docteur, je vois bien que je mourrai à Eisleben, où je suis né, et où j'ai reçu le baptême. — Révérend père, reprit Jonas, invoquez Jésus-Christ, notre sauveur, notre père, notre

médiateur, que vous avez confessé. Vous avez sué, Dieu vous soulagera. — Sueur froide, reprit Luther en passant la main sur son front, prodrome de la mort, je m'en vais : *In manus tuas, Domine.*

Sa face et son front étaient devenus froids. On le posa dans son fauteuil : il ne parlait plus. On alla en toute hâte chercher les médecins et avertir le comte Albert, qui accourut avec sa femme ; le comte de Schwatzburg était déjà auprès du mourant. Ses amis, ses disciples murmuraient : — Mon père ! Luther n'entendait plus. La comtesse lui frottait les tempes, approchait de ses narines des aromates et des sels : aucun signe de vie. Le médecin souleva la tête de l'agonisant, lui desserra les dents, et versa dans sa bouche quelques gouttes de liqueur forte.... Luther ouvrit ses yeux. — Mon père, dit Jonas, mourez-vous dans la foi et la doctrine que vous avez prêchées ? — Oui, murmura Luther, qui se tourna sur le côté gauche, et s'endormit. La comtesse Albert souriait en signe d'espoir ; mais le médecin, découvrant les draps, montra les pieds que le froid de la mort avait déjà saisis, et le nez qui bleuissait. La noble dame espérait encore : elle frottait le corps, qui se glaçait sous ses mains ; la poitrine rendait un râle caverneux. En ce moment, les lèvres du mourant s'entr'ouvrirent, et il s'en exhala un léger souffle qui fit pâlir ses amis, et interrompit le travail pieux de la princesse : — le réformateur était devant le tribunal de Dieu.

Le corps, enseveli, fut porté en grande pompe dans l'église de Saint-André d'Eisleben. Justus Jonas prononça l'oraison funèbre. Les gémissements des assistants interrompirent souvent l'orateur, qui pleurait à chaudes larmes. Dix citoyens veillèrent la nuit auprès du catafalque. Le lendemain 20 février, le corps fut posé sur une voiture de deuil qui prit le chemin de Wittemberg. Sur toute la route que

parcourait le cortége, le peuple accourait la tête découverte, en chantant les prières des morts.

D'après les ordres de l'électeur, l'université, le clergé, le sénat, la bourgeoisie de Wittemberg, vinrent recevoir le corps à la porte d'Elster, et l'accompagnèrent jusqu'à l'église, en passant par la rue du Collége et le marché, au milieu du bruit des cloches de toutes les églises. Le cortége marchait dans l'ordre suivant : le clergé, composé de quatre diacres, le docteur Pomer; les officiers de la maison de l'électeur, tous à cheval; les deux comtes de Mansfeld, leurs serviteurs et leurs écuyers. Le corps était enseveli dans une bière d'étain, recouverte de velours noir, et traînée sur un char à quatre roues. Le char était suivi de la veuve de Luther et de quelques dames dans une petite voiture découverte, de ses trois fils, de son frère Jacques, des deux enfants de sa sœur, George et Syriac le marchand, du chevalier Magnificus, de Grégoire Bruck, Philippe Mélanchthon, Justus Jonas, Gaspard Creuziger, Jérôme Schruff, d'autres professeurs, docteurs et maîtres, enfin de conseillers, d'étudiants, de bourgeois, de femmes nobles, de jeunes filles, d'enfants, qui tous fondaient en larmes. La foule était grande; elle se pressait dans les rues et sur les toits des maisons. Quand le corps fut arrivé à l'église et qu'on l'eut déposé au pied de la chaire, on entonna des cantiques funèbres, et Pomer prononça un discours qu'il interrompit souvent par des larmes et des sanglots. Il compara Luther à l'ange de l'Apocalypse, et rappela la prophétie de Huss au milieu des flammes, et la voix du « martyr, » qui annonçait la venue du docteur Martin. Il parla de la mort chrétienne, des souffrances, de la maladie de Luther, et des vœux qui s'étaient échappés de ses lèvres à demi fermées, et dont le Seigneur hâterait l'accomplissement. Il commenta le *pestis eram.*

Mélanchthon le remplaça, et retraça dans un long discours les travaux de « l'apôtre de l'Allemagne. »

Les chants recommencèrent. Quand ils eurent cessé on, descendit le corps dans le caveau fraîchement ouvert en face de la chaire, puis le caveau fut fermé et scellé, et recouvert d'une plaque de cuivre où l'on avait gravé l'inscription latine qui suit :

MARTINI LUTHERI S. THEOLOGIÆ DOCTORIS CORPUS H. L. S. E. QUI ANNO CHRISTI MDLVI, XII CAL. MARTII EYSLEBII IN PATRIA S. M. O. C. V. ANN. LXIII MIIDX.

Quelques années plus tard, Wittemberg assiégé fut pris. Charles-Quint voulut voir le tombeau du réformateur. Les mains croisées sur la poitrine, il lisait l'inscription, lorsqu'un de ses officiers lui demanda la permission d'ouvrir la tombe, et de jeter au vent les cendres de l'hérétique. L'œil du monarque s'enflamma. — Je ne suis pas venu, dit-il, pour faire la guerre aux morts : j'ai bien assez des vivants; et il quitta le temple.

CHAPITRE XLII.

CATHERINE BORA. — SOUVENIRS DE LUTHER.

Détresse de Catherine Bora.—Sa mort. — Souvenirs de Luther.

Les princes réformés oublièrent bien vite la veuve de Luther : après quelques années, Catherine Bora, délaissée, manquait de pain pour nourrir ses enfants. Elle était réduite à mendier quelques aumônes pour la veuve du réformateur ; mais ni ses prières ni ses larmes n'étaient entendues. Mélanchthon, dans une lettre à son ami Justus Jonas, se lamente sur la dureté des grands de la terre ! — Ils s'élèvent contre nous, dit-il, ou nous oublient ! Un seul a eu pitié de nous, c'est le roi de Danemark, qui vient d'envoyer à la veuve du bienheureux une petite somme..

Il paraît que la pitié du monarque se lassa bientôt. Une lettre de Bugenhagen, adressée à Christiern III, resta sans réponse; elle était bien pressante cependant : — Que votre majesté daigne jeter les yeux sur le sort d'une pauvre veuve qui n'a pas de quoi nourrir et élever ses enfants; nous l'en conjurons au nom de Luther, dont le souvenir vivra éternellement.

Catherine résolut alors d'émouvoir le cœur du prince. Elle lui écrivit une lettre bien suppliante, où, lui rappelant le se-

cours de 50 thalers que le monarque lui avait adressé il y avait quelques années, elle appelait de nouveau sa pitié sur le sort d'une femme que les malheurs du temps avaient réduite à la dernière misère, et qui n'avait pas de pain pour nourrir sa famille.

Cette lettre, qui porte la date du 6 octobre 1550, ne fut pas plus heureuse que celles de Mélanchthon et de Pomer. Catherine se rappela douloureusement la prophétique parole de Luther sur le dénûment où les princes laisseraient ce qu'il avait de plus cher au monde.

En 1547, Wittemberg fut assiégé par les troupes de l'empereur Charles-Quint. Bora était malade et souffrait de la faim : personne ne vint lui donner du pain qu'elle demandait. La peste la força de quitter la ville où reposaient les cendres du docteur.

L'an 1552, le jour de saint Thomas, on afficha à la porte de la cathédrale de Torgau l'avis suivant, signé du recteur Paul Eber :

« Catherine Bora vient de mourir. Cette noble dame était réservée à toutes sortes d'afflictions : ce fut pour elle une grande peine de ne pouvoir assister son époux dans sa dernière maladie, ni lui fermer les yeux, ni lui rendre les derniers devoirs... Vint la guerre, qui la força de s'exiler, et un fléau plus douloureux pour son cœur, l'ingratitude de ses concitoyens. La peste la surprit, et pour échapper à la mort qui la menaçait, elle, pauvre veuve, prit ses enfants et partit pour un autre pays. En route, ses chevaux s'effarouchèrent; le char où elle était montée fut renversé, elle tomba dans une mare d'eau, où la peur, plus encore que la chute, détermina une maladie qui, au bout de trois semaines, la mit au tombeau. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle se consola en Dieu et dans sa parole, soupirant doucement après une autre vie, recommandant au Seigneur l'Église et

ses enfants, et conjurant l'Esprit-Saint de rétablir cette unité d'enseignement, objet des efforts de son pieux époux, et qui, à sa mort, avait été si malheureusement troublée.

» L'enterrement aura lieu aujourd'hui à trois heures; nous prions donc vivement nos paroissiens de se rassembler en la demeure de la veuve, dans la rue qui aboutit au château, pour rendre à cette digne matrone les derniers devoirs. »

Les restes de Catherine reposent dans l'église paroissiale de Torgau : une pierre les recouvre, sur laquelle la compagne de Luther est représentée de grandeur naturelle, tenant en main une Bible ouverte. Au-dessus de la tête, à droite, sont les armes de Luther, à gauche celles de sa femme, un lion dans un champ d'or, et dans le heaume une queue de paon. Sur les quatre bandes on lit en langue allemande cette inscription:

« L'an 1552, le 20 décembre, s'est endormie dans le Seigneur, à Torgau, la veuve du docteur Martin Luther, Katharina de Bora. »

Les *Petites Affiches d'Altona*, du 15 novembre 1837, contenaient une annonce sous le titre de: *Les Orphelins de Luther*.

« Ce sont les enfants de Joseph-Charles Luther, né à Erfurt le 11 novembre 1792, et rentré au giron du catholicisme. Il était mort en Bohême.

» M. Reinthaler, administrateur de la fondation de Saint-Martin, élevée à Erfurt à la mémoire de Luther, a recueilli ces orphelins.

» Le 6 mai 1830, l'aîné, Antoine, né en 1821, arriva à l'ancien couvent des augustins, instruit dans les principes de la réforme; il fit sa première communion aux fêtes de Pâques. On l'a mis en apprentissage chez un ébéniste. Marie et Anne, ses sœurs, sont domestiques d'auberge; Thérèse, la plus jeune, fréquente l'école. »

M. Reinthaler avait fait un appel à la piété de ses coreligionnaires pour les descendants de Luther. La souscription

n'a pas été heureuse : Francfort-sur-le-Mein et Leipzig ont envoyé 50 thalers, et c'est tout.

Longtemps après sa mort, on montrait à Eisleben le lit où couchait Luther, et sa table de travail. On venait de loin pour toucher « ces reliques : » chaque dévot à Luther en emportait quelque parcelle pour la guérison des maux de dents et de tête. Arnold, qui fit le pèlerinage d'Eisleben, remarqua que les parois de la chambre qu'occupait le réformateur étaient grattées dans mille endroits par des disciples superstitieux, qui en détachaient quelques grains de poussière auxquels ils attribuaient des vertus extraordinaires. Le pèlerin, à la vue de ces témoignages d'un culte idolâtrique, ne put s'empêcher de s'écrier : Que Dieu dévore cette maison de Luther, où la superstition a si beau jeu ! Le feu l'a dévorée.

Christ. Juncker, dans un ouvrage consacré à la gloire de Luther, parle le plus sérieusement du monde d'un portrait du réformateur, à Ober-Rossla, dont le front se couvrit de sueur au moment où le ministre s'apitoyait sur le triste sort des études en Allemagne.

Le voyageur qui vient à Erfurt visite ce vieux couvent des augustins, où Luther entra le 27 juillet 1505, où, deux ans plus tard, l'évêque Jean de Lasphe l'ordonna prêtre, et qu'en 1508 Martin quitta pour aller professer à l'université de Wittemberg. Les lieux comme les temps ont changé! Il n'y a plus de moines dans l'ancien couvent des augustins, mais de pauvres orphelins qui chantent en allemand les louanges du Seigneur, un gymnase évangélique où l'on enseigne d'autres doctrines que celles du réformateur. C'est là qu'en 1837 nous trouvâmes sur la table d'un professeur la Vie de Jésus-Christ du ministre Strauss. Dans la bibliothèque, nous avons vu les œuvres de Luther, de Zwingli, d'Œcolampade, d'Eck et de Cochlée. Sur les marges des écrits catholiques, aussi vieilles que la réforme, car ce sont des éditions

originales, nous avons remarqué des annotations de Luther et de Mélanchthon.

La petite cellule du réformateur existe encore dans son état primitif. Les murs ont été blanchis, et, sur le plâtre, la main du pèlerin a tracé une foule de sentences bibliques, d'hymnes en vers et en prose en l'honneur du Saxon. A droite en entrant, pend le portrait de Luther, de grandeur naturelle, avec cette inscription latine :

Martin. Lutherus S. Theolog. D. Natus Islebiæ, anno 1483, ibique in Christo obiit anno 1546, d. 18. Feb. et Wittebergæ sepultus est, ætatis 63. M. L. Northusanus, P. 1.

Le moine est peint à la fleur de l'âge : son œil est ardent, ses lèvres légèrement contractées par le sourire. On dirait qu'il vient d'écrire une de ses lettres si pleines d'emportement contre la papauté. L'artiste, dont on ignore la patrie, s'est plu à peindre le contentement intérieur d'une âme ulcérée qui vient de se venger.

La relique la plus précieuse, sans contredit, de l'oratoire d'Erfurt, c'est le nécessaire de voyage de Luther, petit meuble soigneusement conservé dans toute sa fraîcheur, et où il enfermait à la fois son argent et un trésor inestimable : de l'encre et une plume. « Encre d'or, suivant l'expression d'un de ses admirateurs, telle qu'un chimiste n'en inventa jamais, où Luther trempa sa plume pour tracer ces caractères qui brillent comme le soleil depuis trois siècles, et qui ne s'éteindront qu'avec cet astre : plume de diamant qu'il décochait comme un trait contre le lion qui régnait alors, et qui jeta bas de son front la triple couronne dont il était ceint. »

Voici l'histoire de ce nécessaire, que Luther portait en voyage, à la diète d'Augsbourg, et dans sa visite aux princes et aux légats :

Quand Luther, au mois de février 1546, partit pour Halle, il emportait avec lui son écritoire toute pleine d'encre, et sa cassette, mais bien légère d'argent. Il logea au Palais d'or du directeur des salines, Joseph Tentzner, dans la rue nommée Schmeerstrasse, et il oublia en s'en allant son nécessaire et son bâton de voyage, des lettres de famille, et des feuilles volantes où il avait jeté quelques pensées. Luther mourut à Eisleben : la guerre survint, et ses héritiers ne songèrent pas à redemander ces objets sans valeur, qui restèrent en possession de la famille Tentzner, comme *res derelicta*, suivant le droit allemand.

Martin Hessen, qui avait épousé une Tentzner, réduit à la misère, fut obligé de vendre l'écritoire à un maître d'école de Lutzendorf, nommé Schuller. On voit ensuite cette relique passer dans les mains de Joh.-George Zeidler, employé dans l'université de Halle, puis dans celles de Buttner, conseiller à Weissenfels, qui la cède à la société des sciences naturelles, et enfin venir se placer, comme un véritable diamant, dans le musée cellulaire d'Erfurt, en 1754, où, depuis cette époque, on la montre à la curiosité des voyageurs.

Quand on a longtemps contemplé cette écritoire et subi les exclamations du cicerone, on passe à une autre merveille: c'est l'Ancien Testament traduit par Luther, exemplaire dont plusieurs feuilles de papier attachées au volume renferment des autographes de Luther, de Mélanchthon, de Bugenhagen, de Creuziger, et de Ph. Agathon. Ce sont des textes bibliques avec une courte exégèse. Voici celle de Luther sur un verset de l'épître aux Corinthiens :

1 Cor. XV (55).
Absorpta est mors in victoriam
Isaiæ XXV (8).

« Avec Adam qui vit, c'est-à-dire pèche, la mort absorbe

la vie; mais quand le Christ meurt, c'est-à-dire justifie, la vie absorbe la mort. Louange à Dieu, parce que le Christ est mort et a opéré la justification.

» Martin LUTHER, D. 1543. »

L'autographe est aujourd'hui sous verre, pendu comme un tableau à la muraille de la maison. A côté en est un autre de Mélanchthon : une paraphrase du 21e verset, chapitre 59 d'Isaïe. Ceux qui veulent que le caractère de l'homme se révèle jusque dans les signes muets qui servent d'instrument à sa pensée, pourraient trouver à appuyer leur système sur la forme diverse de l'écriture des deux réformateurs : celle de Luther, ferme, droite, dure et toute d'un trait; celle de Mélanchthon indécise, molle, et où la main incertaine quitte et reprend le même trait.

On a eu longtemps la pensée d'enrichir ce musée luthérien d'une merveille qui eût effacé toutes les autres, de ses deux anneaux, l'un connu sous le nom d'anneau des fiançailles, l'autre sous celui d'anneau des noces, bien que les noces et les fiançailles aient eu lieu le même jour; mais les possesseurs de ces deux bijoux ont résisté à toutes les séductions et aux offres brillantes qu'on leur faisait.

La bague des fiançailles appartient à un riche particulier de Leipzig; elle est en or, ornée d'un rubis, et entourée des images de la Passion ciselées avec beaucoup d'art: des dés, du roseau, de la croix où est attaché l'homme-Dieu; en dedans on lit le nom de l'époux et la date des fiançailles, 13 juin 1525. Croirait-on qu'il existe de longues dissertations sur cette bague, que la science allemande traite aussi prolixement qu'elle eût pu faire d'un texte biblique ou de quelques vers d'Orphée? Ce brillant appartenait à Catherine Bora, qui, manquant de pain, l'engagea pour ne pas mourir de faim.

La bague de mariage est aujourd'hui à la bibliothèque de

Wolfenbuttel. Elle s'ouvre en deux, et est surmontée d'un rubis et d'un diamant. En dedans sont les initiales des époux, C. V. B. — M. L. D.; en dehors est gravée en creux la devise allemande : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a réuni.*

La famille Mesen, de Zittau, conserve un verre en cristal qui servit à Luther, d'un beau travail, et qu'elle acquit dans le dix-septième siècle au prix de 60 thalers.

A Dresde on montre la cuiller du docteur, qui appartint à J.-And. Gleich. Elle est en argent. Sur le manche on lit : *Da gloriam Deo*. Au milieu est le millésime 1540, et les lettres unies D. L.

Dresde conserve encore la bague du docteur, et la médaille que Catherine Bora portait au cou.

A Francfort-sur-le-Mein on montre à la bibliothèque les souliers et le bâton de voyage du réformateur.

Nous n'avons pu retrouver le cachet qu'il a décrit dans une lettre à Spengler, et où il avait fait graver une croix noire, symbole de sa foi en Jésus-Christ, et de la vie d'épreuve du chrétien; et un cœur enflammé au milieu d'une rose blanche, dans un champ d'azur entouré d'un cercle d'or, « emblèmes de la paix de l'esprit dans la foi et de l'aspiration aux félicités éternelles. »

Ces « reliques » devaient vivre beaucoup plus longtemps que les doctrines de Luther. Au moment où le réformateur mourait, un homme, né à Noyon en Picardie, se prenait à la symbolique wittembergeoise, et en niait la vérité : c'était Calvin. Jean de Noyon ne sera pas plus heureux que Martin Luther. Tous deux croyaient emporter dans la tombe le catholicisme : l'œuvre de Dieu ne meurt pas.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE V.

LES THÈSES; ECK, EMSER ET PRIÉRIAS. — 1517.

CHAPITRE VI.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

CHAPITRE VII.

LUTHER DEVANT CAJETAN. — 1518.

CHAPITRE VIII.

LE PEUPLE ALLEMAND. — MILTITZ. — 1518-1519.

CHAPITRE IX.

PROGRÈS DE L'IDÉE LUTHÉRIENNE. — 1520.

CHAPITRE X.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X. — 1520.

CHAPITRE XI.

LES DEUX BULLES. — 1520.

CHAPITRE XII.

LÉON X. — 1520-1521.

CHAPITRE XIII.

LUTHER A WORMS. — 1521.

CHAPITRE XIV.

LA WARTBOURG. — APPARITION. — 1521.

CHAPITRE XV.

CONFÉRENCE AVEC LE DIABLE. — 1521.

CHAPITRE XVI.

DÉSORDRE DANS LES INTELLIGENCES LUTHÉRIENNES. — 1521-1522.

CHAPITRE XVII.

RÉVOLTE CONTRE LUTHER. — 1520-1522.

CHAPITRE XVIII.

TRAVAUX LITTÉRAIRES. — LA BIBLE. — 1521.

CHAPITRE XXI.

ADRIEN VI. — DIÈTE DE NUREMBERG. — 1522 ET SUIV.

CHAPITRE XXII.

NUREMBERG ET RATISBONNE. — 1523-1524.

CHAPITRE XXVI.

SÉCULARISATION DES COUVENTS ET MARIAGE DES MOINES.

CHAPITRE XXVII.

SPOLIATION DES BIENS DU CLERGÉ.

CHAPITRE XXVIII.

USURPATIONS DU POUVOIR CIVIL.

CHAPITRE XXIX.

DÉSORGANISATION DU CULTE CATHOLIQUE. — 1524.

CHAPITRE XXX.

LA RÉFORME AU TRIBUNAL D'ÉRASME.

CHAPITRE XXXI.

MARIAGE DE LUTHER. — 1525.

CHAPITRE XXXII.

CATHERINE BORA. — LUTHER DANS SON MÉNAGE. — 1525.

CHAPITRE XXXIII.

ZWINGLI. — COLLOQUE DE MARBOURG. — 1528-1529.

CHAPITRE XXXIV.

DIÈTE D'AUGSBOURG. — 1530.

CHAPITRE XXXV.

POLITIQUE DE LUTHER.

CHAPITRE XXXVI.

LES ANABAPTISTES. — 1534-1536.

CHAPITRE XXXVII.

LES JURISTES.

CHAPITRE XXXVIII.

DERNIÈRES TENTATIVES DE LA PAPAUTÉ. — 1535-1537.

CHAPITRE XXXIX.

BIGAMIE DU LANDGRAVE DE HESSE. — 1539-1540.

CHAPITRE XL.

CHAGRINS ET SOUFFRANCES DE LUTHER.

CHAPITRE XLI.

DERNIERS MOMENTS DE LUTHER. — 1546.

CHAPITRE XLII.

CATHERINE BORA. — SOUVENIRS DE LUTHER.

FIN DE LA TABLE.

Poitiers. — Imp. de F.-A. Saurin.





